LE

TOUR DU MONDE

LXVI

PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE,
Rue de Fleurus, 9



LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1893

DEUXIÈME SEMESTRE

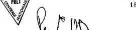


LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1893







LES ÎLES DU SALUT[1] (PAGE 6).

VOYAGE AUX TROIS GUYANES[2],

PAR M. G. VERSCHUUR

LA GUYANE FRANÇAISE

I

Les pénitenciers. — Kourou. — Les îles du Salut. — Le Maroni.

En visitant successivement les trois Guyanes, je me proposais de me livrer à une étude comparative sur les différents systèmes de colonisation, les cultures de ces pays et leurs chances d'avenir. Après un séjour de deux mois dans quelques îles des Antilles, je pris à Fort-de-France le *Salvador*, bateau annexe de la Compagnie générale transatlantique, qui dessert ces trois colonies, et qui, en même temps, fait escale à Sainte-Lucie et à la Trinidad.

ÉGLISE DE SAINT-LAURENT DU MARONI[3] (PAGE 8).

Ces deux relâches me procurèrent l'occasion de visiter la petite ville de Castries, capitale de Sainte-Lucie, et de passer une demi-journée à Port of Spain, la capitale de la Trinidad, une des îles les plus pittoresques des Antilles. La Trinidad est un vrai paradis terrestre. Une végétation puissante recouvre les flancs des montagnes et leurs nombreux vallons d'une toison de verdure veloutée, la flore tropicale se déploie dans toute son exubérance et dans toutes ses variétés; les arbres poussent jusque dans les anfractuosités des rochers escarpés des côtes.

Au départ de cette terre enchanteresse nous en avons fini avec la mer diaphane et calme, le *Salvador*, rouleur émérite, se plaît à cabrioler sur la nappe houleuse qui charrie des troncs d'arbres et des débris de végétation arrachés aux bords de l'Orénoque. La mer, sur la plus grande partie des côtes de Guyane, prend, en recevant le dépôt vaseux des grands fleuves, la teinte d'eau sale que nous retrouvons aux embouchures de l'Amazone et de la Plata. Nous nous arrêtons quelques heures à Georgetown et à Paramaribo, capitales des Guyanes anglaise et hollandaise, et, dans l'après-midi du sixième jour de notre voyage, nous apercevons les îles du Salut, distantes de 25 milles de Cayenne.

Le courrier s'arrête aux îles du Salut le temps nécessaire pour déposer un sac ou deux de dépêches. Au moment où nous stoppons, une chaloupe ramée par six forçats s'est détachée de l'île Royale, la Santé arrive, on délivre la poste et l'on part, pour jeter l'ancre

1. *Dessin de Lancelot, gravé par Girardet.*
2. *Voyage exécuté en 1892. — Texte et dessins inédits.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

devant Cayenne à la nuit close. Tout ce que je distingue de la ville à cette heure tardive se borne, en dehors d'un éclairage parcimonieux, à trois lanternes vénitiennes suspendues, d'après ce qu'un passager m'affirme, à une des croisées de la caserne qui nous fait face. Les soldats qu'elle contient chantent et poussent des hourras, car notre *Salvador*, qui repartira dans quatre jours, les emberquera pour la France. Par contre, nous avons une centaine de militaires à bord, envoyés en Guyane pour les relever.

Quand je monte sur le pont le lendemain matin, j'éprouve une véritable satisfaction à promener mes regards sur le panorama qui s'offre à mes yeux. Je n'ai vu que des côtes basses depuis plusieurs jours, et voilà que j'aperçois un pays accidenté, des mamelons couverts de verdure. Cette pauvre Cayenne, dont on ne dit jamais que du mal, et dont le nom n'évoque que des idées de crime et de bagne, ne me paraît vraiment pas aussi déshéritée qu'on me l'a dépeinte. Il est vrai que de ses habitants je ne vois encore que des condamnés, employés aux travaux du port, au débarquement des marchandises et à des corvées sur le quai et sur l'appontement, mais débarquons avec le commandant du paquebot, qui m'offre gracieusement une place dans sa baleinière, et tâchons en premier lieu de trouver un gîte en ville, car, en fait d'hôtel, Cayenne ne renferme qu'un établissement de sixième ordre, qu'il me semble complètement inutile d'explorer.

Je laisse provisoirement mes bagages à bord et je vais rendre visite au gouverneur, à qui je suis recommandé par M. le sous-secrétaire d'État des colonies.

M. le gouverneur Grodet me reçoit de la façon la plus aimable, s'informe du but de mon voyage et se met entièrement à ma disposition pour me faciliter les moyens de voir de la Guyane française autant qu'il sera possible dans l'espace d'un mois que je compte y séjourner. Ne pouvant m'offrir l'hospitalité au gouvernement, le chef de la colonie veut bien donner des ordres à un de ses employés pour se mettre à la recherche d'un logement convenable, et me voilà, quelques heures après, installé dans un appartement propre et confortable au centre de la ville.

Il me tarde de voir Cayenne à l'heure où le soleil commence à se pencher vers l'horizon. J'ai combiné mon voyage de manière à arriver en Guyane dans la saison sèche, qui commence fin juillet, mais cette saison est en même temps celle de la plus forte chaleur, et, depuis le matin, je me suis démené dans une température accablante. Les rues que je parcours sont larges et se coupent à angle droit, comme celles des cités américaines, les maisons à un ou deux étages ressemblent à la majorité des constructions des Antilles; la population bigarrée représente les mêmes nuances que le voyageur rencontre partout dans l'Amérique centrale. Depuis le blanc plus ou moins anémié, suivant la durée de son séjour dans les colonies, jusqu'au noir couleur d'ébène, toutes les teintes et les couleurs de l'épiderme vous passent sous les yeux; les mulâtresses, couvertes de madras multicolores et parées de bijoux de baraques de foire, rappellent la beau sexe de la Martinique et de la Guadeloupe, le nègre, tout en détestant jusqu'au tréfond de son âme son usurpateur le blanc, fait contre fortune bon cœur et possède la même dose de vanité et d'arrogance que tous ses congénères habitant les sols que la civilisation européenne a conquis.

En débouchant de la place où se trouve le gouvernement, on aboutit à un ravissant quinconce planté de palmiers, c'était une savane qui a été transformée depuis deux ou trois ans en un parc gracieux par la main-d'œuvre pénale. Les bancs y sont encore clairsemés, ce qui m'a souvent exaspéré le soir, quand les pâles rayons de la lune, glissant dans un ciel étincelant d'étoiles, illuminaient les feuilles dentelées de ces élégants palmiers et que je désirais trouver un siège vacant pour me plonger dans cet état de rêverie qui constitue le bonheur sous les tropiques. Hélas! la poésie que je cherchais s'évanouissait devant la nécessité de partager mon banc avec des Vénus dont cette lune perfide trahissait la couleur.

Au point de vue matériel, Cayenne laisse beaucoup à désirer. Le confort et le bien-être que je trouverai dans la Guyane anglaise et jusqu'à un certain point dans la Guyane hollandaise, font malheureusement défaut ici. A part les loyers, qui ne sont pas d'un prix trop élevé, la vie est généralement chère: le lait se paye 2 francs le litre, et quelquefois plus, les légumes manquent à peu près complètement, le poisson est rare, et sans les Annamites et les Chinois qui se livrent à la pêche, on n'en aurait presque jamais. La glace, qui vient des États-Unis ou de Demerara, se paye 40 centimes le kilo, tandis que dans les deux autres Guyanes elle ne coûte que 10 et 20 centimes. La viande est mauvaise, le peu d'élevage auquel on se livre dans la colonie ne suffit pas pour la consommation, et le bétail qu'on importe de l'Orénoque exige une denture solide. Les cuisinières de Cayenne n'ont pas fait du reste leur apprentissage chez Brillat-Savarin.

Je prends mes repas dans un restaurant de l'endroit, qui est réputé le premier, mais je conserve de meilleurs souvenirs de la table du gouverneur, qui me fait l'honneur de m'inviter fréquemment. Cayenne ne possède aucun café, aucun endroit public où le soir on puisse trouver la fraîcheur, pas même, au bord de la mer, un banc où l'on puisse s'asseoir. J'aurais été bien embarrassé pour trouver une voiture et explorer les environs de la ville, et M. Grodet n'avait eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition la voiture de l'administration pénitentiaire, et de m'inviter souvent à faire un tour avec lui. Les voitures de louage seront importées peut-être dans un siècle futur, en même temps que le tramway, l'électricité, le gaz et les autres bienfaits de la civilisation moderne.

La domesticité laisse beaucoup à désirer, le nègre du pays est paresseux à outrance et refuse de travailler. Dans la plupart des ménages on trouve des servantes de

la Martinique, dont un grand nombre se sont dirigées sur Cayenne après l'incendie et le cyclone. Mais il faut user de beaucoup de patience et de ménagements avec ces dames ; si vous leur faites une observation, elles ne se gênent pas pour vous planter là au beau milieu d'un dîner, en vous faisant grâce de vos huit jours.

L'industrie de pharmacien doit constituer une mine d'or à Cayenne, à en juger du moins par le nombre exorbitant d'apothicaires dont les bocaux multicolores éclairent parfois mieux la rue le soir que les quinquets languissants ou les mèches à pétrole des réverbères. Quand on demande l'adresse de quelqu'un, c'est toujours ou face ou à côté d'une pharmacie.

Les promenades en voiture, dans les environs de la ville, que je fais régulièrement entre quatre et sept heures du soir sont vraiment ravissantes. Les alentours, desservis par des routes carrossables, en bon état pour la plupart, offrent en beaucoup d'endroits des vues magnifiques. Une végétation puissante et variée réjouit les yeux, la fécondité exceptionnelle du sol se manifeste partout. De plantations, de cultures sérieuses, je ne vois trace, et pour cause : il n'y en a pas! De-ci, de-là, au milieu des buissons et des broussailles, un cafeier, un cacaoyer ou un bananier, dernier représentant d'une plantation abandonnée, émerge tristement comme pour rappeler à la génération actuelle qu'autrefois au moins il existait quelques cultures dans cette terre fertile et favorisée par la nature ; mais de nos jours ces cultures se réduisent à peu près à néant : nous sommes dans une colonie sans colons.

M. VERSCHUUR [1]

Jusqu'en 1855, les cultures allaient encore tant bien que mal. A cette époque, la découverte de gisements aurifères eut pour résultat immédiat d'arrêter l'extension de l'agriculture, en lui enlevant le peu de travailleurs que l'on se procurait déjà si difficilement. Cette découverte de l'or, qui a été un facteur puissant pour le développement de la Californie et de l'Australie, n'a pas produit les mêmes effets en Guyane et, bien que l'avenir puisse nous réserver de grandes surprises, elle n'a eu, jusqu'ici, qu'une influence anodine sur la prospérité des deux autres Guyanes. Dans la Guyane française elle en a enrichi quelques-uns, appauvri et ruiné un plus grand nombre, paralysé bien des bras utiles et enlevé tant au commerce qu'à l'agriculture une main-d'œuvre des plus indispensables. Nous reviendrons sur cette production de l'or dans les trois pays, de même que dans le cours de ce récit nous aurons l'occasion d'établir un parallèle entre leurs cultures et leurs productions, leurs habitants et les moyens mis en œuvre par les différents gouvernements dans la mère-patrie pour faire fructifier leurs possessions d'outre-mer. Une seule observation s'impose dès à présent : il faut déplorer qu'une colonie d'une fécondité à peu près sans pareille se trouve, après plus de deux siècles de possession, dans la situation d'un agonisant et qu'elle manque de bras pour la relever de son état de léthargie. Ah! si tous ces condamnés qu'on y a envoyés depuis un quart de siècle avaient fait un mètre de route par jour et par personne, planté un cafeier ou un arbre quelconque entre leurs deux repas, desséché un marais malfaisant et abattu la brousse envahissante, ce beau pays de Guyane présenterait aujourd'hui un aspect bien différent. En effet, en dehors des routes qui se trouvent dans le voisinage immédiat de la capitale, les communications sont rares et incomplètes, ou bien, tout en existant sur le papier, elles ne représentent qu'un marais ou une brousse quasi-impénétrable. Le gouverneur de la colonie, M. Grodet, et son prédécesseur, M. Gerville-Réache (1888-1891), ainsi que M. Loubère (1875-1877) et M. Chessé (1883-1884), ont été les seuls qui aient eu vraiment à cœur les intérêts du pays qu'ils étaient appelés à administrer, et qui y aient fait quelque chose. Sous leur gouvernement, la main-d'œuvre pénale a été employée à la construction des routes de l'île de Cayenne et autres, à l'entretien des centres ruraux, à certains travaux préparatoires de culture, au curage des canaux, à la construction de l'appontement de Cayenne, et à la continuation des travaux de la nouvelle conduite d'eau.

En vue de doter la capitale d'une conduite d'eau indispensable, le gouverneur Bonard avait exploré en 1854 le plateau de Rémire ; ce ne fut que sous M. Gerville-Réache que ce projet reçut un commencement d'exécution. M. le gouverneur Grodet déployait toute son activité à l'exécution de ces importants travaux et, dans un avenir prochain, les eaux du bassin du Rorota contribueront en une large mesure à l'assainissement de la métropole et au bien-être de ses habitants. Pourvu qu'un successeur aux idées contraires ne s'avise pas d'arrêter les travaux, poussés ces derniers temps

1. Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

avec tant de persévérance! Depuis 1850 le palais du gouvernement a hébergé le nombre fantastique de trente-trois gouverneurs titulaires et intérimaires, le vieux proverbe qui dit : « Autant de têtes, autant d'avis » s'applique dans l'espèce, et ne peut qu'être nuisible au développement d'un pays, à la direction sage et progressive d'une colonie. Les directeurs de l'intérieur ne le cèdent en rien aux gouverneurs, on peut en compter vingt-six depuis cette même année 1850.

En débarquant à Cayenne, j'avais remarqué sur le quai un grand nombre de tuyaux en fonte destinés à la canalisation dont je viens de parler. M. Grodet, qui déjà m'avait expliqué l'importance du travail entrepris, vint me prendre un matin à la lueur de l'aube, avec M. le directeur de l'intérieur et le chef du service des ponts et chaussées, et nous voilà en route pour la prise d'eau du Rorota. Nous quittons la voiture à l'endroit où la route devient ascendante et nous pataugeons à travers la brousse jusqu'aux bassins, qui contiennent une eau claire et limpide. Un nombre suffisant de condamnés attaquent au moyen de haches et de sabres d'abatis les troncs d'arbres et les ronces, d'autres sont occupés à la confection des maçonneries ou à la mise en place des tuyaux conducteurs.

Le travail est dur sous le climat torride de la Guyane, à l'heure où le soleil commence déjà à darder ses rayons cuisants; aussi les réclamations de ces ouvriers peu intéressants ne manquent-elles pas, et ils profitent de la présence du gouverneur pour formuler leurs griefs et se plaindre de leurs surveillants! Du courage, victimes d'une législation que vous n'admettez pas; piochez, abattez et ajustez vos tuyaux, vous aurez peut-être une double ration, et les habitants reconnaissants de Cayenne certifieront volontiers que vous avez bien mérité de la patrie.

Le directeur de l'administration pénitentiaire, nommé par décret du mois de février, n'est pas encore arrivé au mois d'août. Le directeur par intérim, M. Guégan, me reçoit avec une extrême courtoisie, et charge un de ses chefs de bureau de me conduire au pénitencier de la métropole. Dans un voyage précédent j'avais visité les principaux établissements de ce genre en Nouvelle-Calédonie, la vue des *bagnards*[1] dans les rues de Cayenne, employés à des travaux de voirie et à différentes corvées, n'avait donc pas pour moi le charme du nouveau. Leur costume se compose, comme en Océanie, d'une blouse et d'un pantalon en coton gris et d'un chapeau de paille. D'aucuns ont le type du criminel endurci, d'autres ont une figure de sainte nitouche, derrière laquelle on a de la peine à deviner un incendiaire ou un assassin.

J'avais choisi pour ma visite un dimanche matin, jour où le travail est interrompu, et où les transportés ont le temps de laver leur linge, de lire un livre, s'ils le demandent à la bibliothèque, ou de se reposer suivant les dispositions du règlement. Le pénitencier est vaste et comprend, outre les dortoirs et les réfectoires, un atelier pour assurer les confections d'effets d'habillement et de chaussures des surveillants militaires. Cet atelier occupe des transportés en qualité d'ouvriers. En principe, les condamnés ne doivent détenir ni argent, ni valeur quelconque; en cas d'infraction, l'argent est saisi et versé au pécule des hommes. La durée du travail est de huit heures, ainsi fixées : le matin de 6 à 10, le soir de 1 à 5.

En comparant le climat débilitant de la Guyane avec le climat tempéré de la Nouvelle-Calédonie, on arrive à la conclusion que la peine des travaux forcés est bien plus dure dans la première colonie que dans la seconde. J'ajoute, comme comparaison personnelle, qu'en Calédonie j'ai rarement assisté à un travail sérieux, et qu'à la Guyane j'ai vu maintes fois des transportés occupés à des exercices musculaires, expliquant suffisamment leur mine anémiée.

Il est vrai qu'ici comme là-bas les fainéants sont légion et qu'ils ne manqueront jamais d'un prétexte pour simuler la maladie ou s'affranchir d'une tâche qui les fatigue; mais ce qui est une vérité incontestable, c'est que quatre heures de travail à Cayenne sont plus pénibles, surtout pour celui qui travaille au soleil ou en plein air, que le double à Nouméa.

La nourriture, au dire des personnes compétentes et impartiales que j'ai consultées à ce sujet, est insuffisante, étant donné le climat, tant à Cayenne même que dans les autres pénitenciers de la colonie. Le condamné ne reçoit que deux fois par semaine de la viande fraîche, à raison de 250 grammes par ration.

Cayenne renferme (statistique de 1892) 1 579 transportés en cours de peine, sur les 3 827 que contient la colonie; les autres sont distribués aux îles du Salut, au Maroni, à Kourou et à la Montagne d'Argent. Les récidivistes, dont le premier convoi est arrivé en Guyane en 1887, se trouvent au dépôt de Saint-Jean du Maroni, au Chantier forestier et à Saint-Louis. Leur effectif était de 1 237 au 1er juillet 1892.

L'aviso à vapeur l'*Oyapock*, de la marine de l'État, part pour Kourou et les îles du Salut. J'ai été présenté au commandant, le lieutenant de vaisseau Bertand, qui m'offre l'hospitalité de son bord. En quittant la rade vers midi je suis à même d'admirer l'aspect vraiment pittoresque de la ville, dominée par le Mont-Céperou, et encadrée à l'horizon par des hauteurs verdoyantes. A ma droite quatre îlots émergent de la mer, ce sont le Père, la Mère et les deux Mamelles. Sur l'îlot de la Mère se trouvait autrefois l'infirmerie des condamnés. Nous piquons tout droit, pour éviter un banc de sable assez étendu, sur un rocher isolé en pleine mer, où l'on a élevé en 1863 un phare à feu fixe, ce rocher porte le nom de « l'Enfant perdu ». Il est habité par trois transportés arabes, dont la promenade se borne à un espace de quelques mètres, et dont la distraction quotidienne ne peut consister que dans la contemplation de l'océan et l'entretien de leur feu. On leur envoie de temps en temps

1. En Guyane on se sert couramment de ce mot *bagnard*, que je n'ai jamais entendu appliquer en Nouvelle-Calédonie.



DÉBARCADÈRE DE L'ILE ROYALE (PAGE 6). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN

des vivres et des objets de première nécessité. Autrefois les cavités de ce rocher contenaient quantité de crabes; aujourd'hui les exilés qui l'habitent doivent se passer de ce régal, la vase molle ayant couvert la base de l'îlot. Ils peuvent faire des signaux avec Cayenne, en cas de mort de l'un d'eux, d'accident ou de manque de vivres.

Passé le rocher, l'*Oyapock* met le cap sur la côte, et nous arrivons à Kourou. Sans perdre de temps, je descends à terre et je visite le pénitencier, qui contient 400 bagnards, dont une partie travaille à la confection d'une route de l'autre côté de la baie. Le travail est dur, le rocher qu'il s'agit de briser en morceaux se trouve à Kourou même, et ses débris doivent être transportés en chaloupe à la rive opposée par une mer fréquemment tourmentée. J'aperçois du beau bétail, dont on fait l'élevage dans cette commune. On m'informe que le stock se compose de 500 têtes, en dehors de quelques buffles, expédiés de Cochinchine. On en tue au fur et à mesure des besoins pour la nourriture du camp.

Nous passons la nuit à Kourou et partons à la pointe du jour pour les îles du Salut, qui se composent de l'île Royale, de l'île Saint-Joseph et de l'île du Diable. C'est dans les deux premières que sont internés les incorrigibles, les individus réputés dangereux et les condamnés de marque, recommandés à leur départ de France à une surveillance spéciale. L'île Royale est le siège du commandement; on y trouve une église, les maisons du commandant et des surveillants, des ateliers, des magasins, un asile pour les impotents et les incurables, et un dépôt de charbon pour la marine de guerre.

C'est devant cette île que nous jetons l'ancre. La même baleinière que j'ai vue arriver lorsque le *Salvador* y déposait son courrier, accoste l'*Oyapock* et me conduit à terre en compagnie d'un inspecteur principal de l'administration pénitentiaire. Nous montons la côte qui conduit aux établissements et visitons d'abord l'hôpital, dirigé par les sœurs de Saint-Paul de Chartres. A peu de distance se trouvent des jardins potagers, confiés aux condamnés désignés pour les travaux légers en vertu d'un certificat du médecin. Le scorbut serait à craindre dans ces îles, qui ne produisent que des cocotiers, si l'on ne s'y occupait de la culture de quelques légumes.

Les évasions, si faciles et si fréquentes à Cayenne et au Maroni (détail sur lequel je reviendrai plus tard), sont assez difficiles aux îles du Salut. Il est vrai qu'en 1884 six condamnés ont trouvé moyen de s'emparer de la baleinière et de prendre le large. Comme ils avaient atterri à Demerara, les autorités anglaises les recueillirent et les reconduisirent au bercail. Il n'y a pas longtemps, un autre se jeta à la mer dans un tonneau abandonné sur la plage. Ce Diogène fin de siècle ne fut pas plus heureux. Entraîné par le courant, et menagé respectueusement par les requins qui foisonnent dans ces parages, il put mettre pied à terre à Sinnamary, où il fut reçu par un représentant de l'autorité, qui le réexpédia. Cette promenade en tonneau lui a valu un supplément de deux ans de travaux forcés.

Après avoir visité le pénitencier, qui n'offre rien de particulier, nous remontons dans la même embarcation qui est venue nous prendre et nous nous rendons à l'île Saint-Joseph. C'est ici que sont internés les pires sujets, la lie du bagne! Pour déjouer toute tentative d'évasion, la baleinière n'y reste jamais; elle n'y accoste que pour les besoins du service et est surveillée par un employé de l'administration jusqu'à ce qu'elle retourne à l'île Royale. Le commandant du pénitencier nous fait les honneurs de son île et nous conduit au plateau que ses administrés sont en train de construire au sommet d'une colline. Cette colline, plantée d'arbres et couverte de broussailles, est le point culminant de l'île Saint-Joseph. Les condamnés déblaient le terrain, taillent le roc, enlèvent les sables, et quand le sol sera entièrement nivelé, on construira une prison sur l'emplacement. Les travaux ont été commencés le 16 mai 1892 avec 28 hommes; le jour de ma visite, 9 août, il en travaillait 166, et le commandant avait tout espoir qu'avant le 30 juin 1893, date indiquée par le gouverneur, le plateau serait terminé.

Il fait une chaleur sénégalienne, et le travail sous ce soleil de feu ne constitue pas précisément une sinécure. Je sais que l'île Saint-Joseph contient quelques célébrités et je ne puis m'empêcher de demander à la dérobée à un surveillant de me désigner ces héros de cour d'assises. Il m'en montre un qui m'intéresse spécialement et ajoute avec un air de satisfaction personnelle : « Le voilà en chair et en os; vous voyez donc bien que tous ces racontars d'évasion n'ont aucun fondement ». A quelques pas de là pioche un autre criminel de marque, et un fils de famille déverse le sable de sa brouette le long du bord d'un talus. L'effectif des transportés dans les deux îles était de 685 au moment de mon passage.

Quant à l'île du Diable, elle offre peu d'intérêt, elle contient neuf lépreux et un entrepôt de chèvres. La mer étant assez mauvaise, l'excursion ne me tente pas et je me fais reconduire à bord de l'*Oyapock*. Un officier de l'aviso me montre à l'extrémité de l'île Royale un rocher en face duquel on jette à la mer les cadavres des condamnés morts dans l'île. Le corps est cousu dans une toile à voile avec un morceau de plomb aux extrémités et déposé dans un cercueil qui est le même pour tous et qu'une embarcation conduit au large. Arrivé à une certaine distance, le cadavre est retiré et précipité à la mer, où il ne tarde pas à devenir la pâture des nombreux requins qui, d'après ce qu'on raconte, connaissent le son de la cloche tintant le glas funèbre, et ne manquent jamais de suivre la barque. Les exécutions capitales ont lieu généralement aux îles du Salut. Elles peuvent être ordonnées aussi à Saint-Laurent, qui est doté de bois de justice. L'exécuteur est un transporté.

Le gouverneur, devant partir pour un voyage d'inspection au Maroni avec le directeur de l'administration pénitentiaire et l'agent général des cultures, m'invite à l'accompagner. Nous nous embarquons à bord du *Capy*, bateau à vapeur appartenant à une maison de commerce de Cayenne. Le *Capy* relâche aux îles du Salut, où le chef de la colonie désire se rendre compte de l'avancement des travaux du plateau que je viens de décrire; j'y refais donc la promenade d'il y a quelques jours, pendant qu'un certain nombre de condamnés opèrent le déchargement d'une quantité de caisses contenant des vivres, des approvisionnements et des médicaments, que le dernier paquebot d'Europe a apportés pour le pénitencier.

Nous repartons dans l'après-midi et avons la chance de rencontrer une mer exceptionnellement calme, aussi le terrible rouleur qui nous porte daigne-t-il bien se contenter d'un tangage supportable.

Le lendemain matin, au lever de l'aurore, nous entrons dans le Maroni, le fleuve le plus important de la colonie, tant par sa largeur que par la longueur de son cours. Il prend sa source aux monts Tumuc-Humac, d'où il sort, sous le nom d'Itany, pour prendre ensuite celui d'Aoua (les Hollandais écrivent Lawa) et devenir enfin le Maroni. Le chenal par où l'on entre dans le fleuve est assez étroit, deux bouées mouillées entre deux bancs de sable indiquent la passe. A tribord, sur la rive hollandaise, j'aperçois le phare de la pointe Galibi, élevé en 1871 et tombant aujourd'hui en ruines. A bâbord, sur la rive française, le phare des Hattes est bien entretenu, il vient d'éteindre ses feux au moment où nous entrons dans la passe.

Des deux côtés les terres sont basses et recouvertes de palétuviers. A droite deux petits villages indiens, à gauche nulle trace d'habitants : rien que quelques carbets abandonnés. Nous passons devant plusieurs îles, où l'on chasse la biche et le *pak*. Sur la rive française que nous suivons à peu de distance, on me montre plusieurs affluents, qui ne sont à vrai dire que des ruisseaux ou des criques. Elles portent les noms de crique Coswine, crique aux Vaches, crique Lamantin, Saint-Pierre et Broquetérie. Les trois premières communiquent entre elles et forment un ensemble d'îles en formation, qui prend le nom d'îles Laussat. Ces îlots, inondés à marée haute, et découverts à marée basse, constituent des dépôts de vase, recouverts de palétuviers, qui dans un siècle ou deux pourront former des terrains solides.



LE THÉÂTRE DE LA RELÉGATION A SAINT-JEAN DU MARONI[1]. (PAGE 15)

1. Dessin de J. Lavée, gravé par Devos.

A 10 heures nous accostons à l'appontement de Saint-Laurent, où M. Mounier, commandant supérieur du territoire du Maroni, vient recevoir le gouverneur. Pendant que quelques bagnards transportent nos bagages, nous nous rendons à l'hôtel du Commandement, grande construction en bois, qui sert de demeure au gouverneur et au directeur de l'administration pénitentiaire quand ils se rendent au Maroni.

En traversant la place qui se trouve au bout de la jetée, je vois des transportés occupés à sarcler les sentiers du petit parc, au milieu duquel s'élève une colonne, ornée du buste de la République. Au-dessus de leurs têtes, les mots « Liberté, Égalité, Fraternité » sont lisibles en gros caractères. Ils doivent faire de tristes réflexions sur ce triple épanchement en pareil endroit !

Nous voici installés d'une façon fort confortable pour une douzaine de jours. Nous ferons des excursions en différentes directions, mais Saint-Laurent restera notre quartier général. Nous nous lèverons le matin de très bonne heure, souvent même au milieu de la nuit, pour nous rendre, avec la chaloupe à vapeur, qui s'y trouve en station, aux localités que nous aurons à visiter, et pour profiter autant que possible de la fraîcheur matinale.

Le Maroni est devenu depuis 1858 le centre de la transportation à la Guyane. Le pénitencier de Saint-Laurent est un vaste établissement, dont le voisinage n'est pas sans utilité pour le personnel attaché aux exploitations aurifères du haut du fleuve. Des chantiers forestiers sont établis à la crique Serpent, sur les rives de la crique Maipouri et à la crique aux Vaches. Le nombre des transportés à Saint-Laurent et dans ses dépendances était de 1 105 au 1er juillet 1892. Un établissement spécial est affecté aux femmes reléguées et confié aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Le total de ces anges déchus s'élève à 160. Quelle jolie société ! Je n'ai vu nulle part au monde une agglomération de femmes aussi laides, et quand nous parcourons les rangs et que six d'entre elles demandent la permission de se marier avec des concessionnaires, nous ne pouvons réprimer un mouvement de stupeur. Décidément l'amour est aveugle, même sur les bords du Maroni.



LE NOUVEAU [illegible] CENTRAL[1]

Les femmes reléguées font de la couture, d'autres sont occupées comme matelassières ou blanchisseuses. Toutes à peu près ont des réclamations verbales ou écrites à adresser au gouverneur, dont les poches sont bombées au départ.

Ces bonnes Sœurs doivent finir par être cuirassées, à force d'entendre journellement le langage de ces dames qui ferait rougir un gendarme. C'est quand elles sont entre elles, ou à l'heure de la récréation, que l'écho de leur vocabulaire passant par-dessus le mur d'enceinte donne une idée de ce que contient cette bergerie. La plupart ont une dizaine de condamnations ou plus à leur actif avant d'avoir été expédiées de l'autre côté de l'océan. Néanmoins, après six ans de très bonne conduite, elles peuvent demander la libération pleine et entière, qui souvent alors leur est accordée.

Pour les transportés, c'est le même monde ici que

1. *Dessin de Riou, gravé par Sargent.*



UNE RUE DE CAYENNE. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR BAZIN

dans tous les pénitenciers que j'ai visités. Quand je les interroge, c'est toujours la même réponse : ils ont été entraînés, n'ont commis qu'un vol insignifiant, ont tué parce qu'ils se trouvaient en cas de légitime défense, ou bien ils se proclament innocents. Un rôdeur de barrière qu'on me désigne a répondu dernièrement à un surveillant : « Nous ne sommes pas des matelots pour nous faire travailler comme cela »! Un autre a riposté : « Je n'ai jamais travaillé de ma vie : vous croyez que je vais travailler ici ? »

Généralement parlant, les condamnés à la Guyane ture dans la terrible forêt vierge, où la mort la plus épouvantable le menace sous toutes les formes, a neuf chances contre une de succomber dans ces grands bois. Ce ne sont pas seulement les bêtes féroces, les serpents, les crocodiles, l'absence de nourriture, les émanations meurtrières des marais, la fièvre, la dysenterie qu'il aura à éviter ou à combattre : le danger le plus grand est pour lui dans les légions d'insectes immondes qui l'assailleront quand la lumière fuit devant l'envahissement de l'ombre et qu'épuisé de fatigue il cherchera en vain un sommeil réparateur.



LA BOULANGERIE A SAINT-JEAN DU MARONI[1]

sont plus soumis que ceux de la Calédonie, ce qu'on attribue à l'influence d'un climat débilitant sur des êtres souvent épuisés par le vice et les excès, et insuffisamment nourris. Les évasions sont très fréquentes et proviennent d'une surveillance absolument insuffisante. Je n'ai constaté souvent que la présence d'un seul surveillant militaire là où six ne seraient pas de trop. Ceux qui s'échappent des établissements du Maroni, soit au moyen d'une pirogue volée, soit au moyen d'un radeau de construction primitive, ont soin d'abord d'atterrir sur la rive opposée, où ils se trouveront sur le territoire hollandais. L'évadé irréfléchi qui s'aven-

Il suffit d'entrevoir une forêt de la Guyane pour se faire une idée des souffrances qu'on risque, en s'aventurant dans l'inextricable chaos, où grouillent des bêtes hideuses, où les moustiques et les araignées vous suceront le sang et vous dévoreront tout vivant.

Parmi ceux qui ont tenté l'aventure, beaucoup sont revenus épuisés et mourants quand ils ont pu retrouver leur chemin. Mais l'évadé malin est muni d'une carte soigneusement exacte du territoire hollandais, comme j'en ai vu une, saisie sur un individu arrêté par les autorités de Surinam. Ces cartes existent à Saint-Laurent, de même qu'une liste complète des plantes vénéneuses et des plantes inoffensives qui se trouvent dans les bois. On n'a pu découvrir de quelle façon ces

1. *Dessin de Riou, gravé par Puyplat.*

indications précieuses ont pu être introduites dans les pénitenciers, ni dans quels endroits les condamnés ont réussi à les cacher.

Le fuyard, en possession de ces talismans, longe la côte et arrive, non loin du phare de la pointe Galibi, à une crique qui se prolonge sur un grand parcours et vient se jeter dans une des principales rivières de la Guyane hollandaise. Pour échapper à la police du pays, qui le renvoie sur le territoire français en cas de capture, il tâche de se placer chez un particulier quelconque, assez naïf pour ajouter confiance au récit fantaisiste ou mensonger qui lui est fait, ou bien il offre son travail sur une plantation de l'intérieur. Quelquefois aussi il tâche de s'embarquer à Paramaribo sur un navire en partance pour Demerara.

Tant dans la Guyane hollandaise que dans la Guyane anglaise, les autorités se plaignent amèrement du nombre considérable d'évadés qu'on arrive chaque année à cueillir sur leur territoire. J'en ai vu huit à Surinam, dont trois à l'hôpital et cinq dans la prison, qui allaient être expédiés pour le Maroni par le premier bateau. Plus tard, à Demerara, le gouverneur me racontait qu'un lot de six était à la veille de partir pour la même destination.

L'amateur d'air libre qui s'échappe de la ville de Cayenne ou des environs n'a pas de route préférée. Il va au petit bonheur, à hue et à dia, ayant toujours pour objectif les colonies voisines ou la côte du Brésil, et tâche avant tout de s'emparer d'une embarcation.

La ville de Saint-Laurent est relativement assez étendue. Presque toutes les maisons sont en bois. On y trouve des petits restaurants et des guinguettes où se réunissent les chercheurs d'or se rendant aux placers, des boutiques tenues par des libérés et un très beau jardin, appelé la Pépinière, commencé en 1890 et renfermant une collection aussi variée que choisie de plantes et d'arbres fruitiers. Ce délicieux jardin a été construit par les condamnés sous la conduite éclairée de M. Hayes, l'agent général des cultures, qui nous accompagne dans notre excursion.

Derrière la Pépinière se trouve le cimetière, de forme carrée et bordé d'énormes bambous ayant jusqu'à une hauteur de 20 mètres. La plupart des tombes sont décorées de dracenas, ce qui produit un aspect tout à fait original. Au fond se trouve la partie réservée aux transportés. Je lis sur quelques pierres tombales des épitaphes plutôt grotesques que touchantes, entre autres :

A mon bien-aimé époux — sa veuve inconsolable.

A mon père — son fils reconnaissant.

A l'extrémité de Saint-Laurent on arrive à un petit village annamite, habité par des hommes et des femmes condamnés, qui se sont mariés ou ont fait venir leur conjoint libre. Ils sont pêcheurs et fournissent le poisson qui figure sur le marché. Ce marché, construit tout récemment, est très propre et s'appelle le marché Étienne.

A l'hôpital, une des bonnes Sœurs me désigne un *brave vieillard*, étendu sur une chaise longue. Ce personnage sympathique est le doyen du bagne de la Guyane, condamné à perpétuité pour assassinat, et arrivé dans la colonie en 1854. Le brave vieillard porte à son actif une trentaine de condamnations de moindre importance pour tapage, insubordination et ivresse pendant son séjour au pénitencier[1].

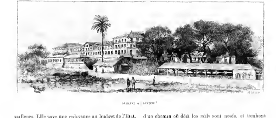
USINE A SUCRE A SAINT-LAURENT[1] (VOIR P. 12)

La supérieure s'adresse au gouverneur pour demander l'autorisation d'employer pour le service des sœurs un petit Arabe qu'elle qualifie de « très convenable ». On lui promet de délibérer sur la question, car c'est toute une affaire d'accorder un bagnard pour les services privés. Les fonctionnaires sont souvent dans le plus profond marasme : un décret d'il y a huit ou neuf ans défend l'emploi de transportés comme domestiques. En Calédonie, où longtemps on a fermé les yeux, le décret était appliqué avec une élasticité étonnante, bien qu'aujourd'hui il paraisse qu'on y tienne davantage la main. En Guyane on l'a toujours mieux respecté ; il n'y a que quelques fonctionnaires supérieurs mariés qui puissent choisir comme domestique un condamné, et cette autorisation n'est accordée encore que sous certaines conditions.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Les domestiques ne se recrutent du reste que parmi les libérés et l'on n'en trouve pas facilement. Un pauvre célibataire se trouve le plus souvent réduit à faire son lit lui-même et à vaquer aux soins de son ménage.

Nos excursions dans les environs de Saint-Laurent comprennent Saint-Pierre, Saint-Louis et Saint-Maurice. Saint-Pierre était autrefois un pénitencier important où se trouvaient tous les concessionnaires européens. Maintenant il ne contient qu'une vingtaine de libérés, condamnés à l'emprisonnement, dont sept Annamites. A Saint-Louis est située la prison provisoire affectée aux relégués condamnés à l'emprisonnement par le tribunal de droit commun et par la commission disciplinaire. A Saint-Maurice l'administration pénitentiaire exploite une fabrique de sucre et de tafia. Cette usine a son budget particulier, elle a un personnel composé de mécaniciens, de chauffeurs, de comptables et de condamnés en cours de peine, employés comme travailleurs. Elle paye une redevance au budget de l'État, pour couvrir celui-ci des dépenses de vivres, habillement et autres qu'il supporte, ainsi que les frais d'hospitalisation des condamnés, pour une période qui ne peut excéder quinze jours par individu. On y fait en moyenne 150 000 à 170 000 litres de tafia et 50 000 kilogrammes de sucre par an. La canne à sucre rendue à l'usine provient des cultures des concessionnaires.



LA CASERNE À CAYENNE[1]

Ces cultures se trouvent dans les environs de Saint-Laurent et consistent principalement en sucre. Il y a quinze séries de concessions, accordées à des condamnés de bonne conduite. Les premières que nous visitons font réellement pitié à voir. Les concessionnaires sont morts ou impotents, les cases sont abandonnées ou tombent en ruine. Un bananier ou une touffe de cannes émerge tristement de la brousse, qui a tout envahi. Une seule série est plus ou moins sérieuse : les concessionnaires sont presque tous des Arabes. Quand on voit un pareil résultat en trente ans sur une superficie de 250 hectares on ne peut que perdre toute illusion sur la possibilité de coloniser un pays avec des voleurs et des assassins.

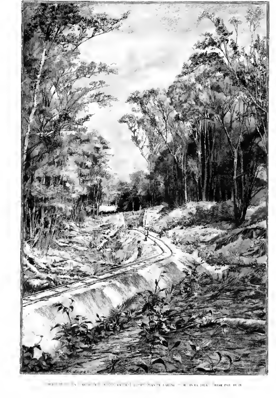
Les routes qui conduisent à ces concessions sont très mauvaises en maint endroit ; souvent elles deviennent de véritables fondrières. A chaque instant nous sommes forcés de descendre de voiture et de faire une promenade fatigante en plein soleil. Notre automédon est un ancien cocher de M. Rouher, qui, d'après ce qu'il me raconte, a bu un coup de trop à Paris et commis une peccadille qui lui a valu sept ans de séjour gratuit à la Guyane.

Les travaux vont grand train pour relier Saint-Laurent à Saint-Jean au moyen d'un chemin de fer Decauville. Nous prenons un matin le train, c'est-à-dire un wagon découvert remorqué par la locomotive, qui nous dépose 6 kilomètres plus loin, à l'endroit où s'arrête actuellement la ligne. Nous continuons à pied, le long d'un chemin où déjà les rails sont posés, et tombons à l'extrémité des rails dans un terrain moitié déblayé et débroussé qui nous donne l'avant-goût de l'excursion de 10 kilomètres que nous avons encore à faire en pleine forêt. Bientôt nous pénétrons dans le bois mystérieux, où il n'y a rien que l'ébauche d'un sentier, et ce sentier doit être entretenu, sous peine qu'il n'en existe plus trace, dans un mois de temps, à cause de la puissance de la végétation.

Sans le moindre doute, ce semblant de route a été tant bien que mal inspecté, déblayé et comblé, en vue de la prochaine visite du gouverneur. En beaucoup d'endroits on a établi de petits ponts faits de troncs et de branches d'arbres, reliés ensemble par des tiges flexibles, tandis qu'un bâton reposant sur deux perches consolidées dans la vase sert de garde-fou. Il faut faire attention et garder son équilibre, pour ne pas plonger dans la boue ou dans l'eau stagnante.

Notre petite caravane est précédée de deux surveillants armés, car la forêt sert de domicile aux tigres, aux serpents boas et à d'autres animaux nuisibles, pour ne

1. *Dessin de Riou, gravé par Morel.*



pas parler des évadés. Le sabre d'abatis fait tomber les branches, les lianes et les plantes parasites qui nous interceptent le passage; nous pataugeons parfois dans une masse bourbeuse et enfonçons jusqu'à mi-genou; souvent le pied est pris dans un lacis d'herbes, de branches mortes, de fougères, de detritus.

La nature qui nous environne est majestueuse: ce silence de la création étreint et écrase. Nous sommes ici en pleine forêt tropicale, où les oiseaux dialoguent leurs chants d'amour, où les monarques sylvains, vêtus de mousses opulentes, étalent leurs bras puissants, tandis que leurs racines plongent dans le limon empesté. Les arbrisseaux aux branches fleuries et aux vives couleurs semblent vouloir atteindre les puissantes ramures confusément mêlées au-dessus de leurs têtes. Parmi les géants de la forêt, quelques-uns, déjà morts et ensevelis sous des monceaux de feuilles, sont maintenant des pépinières de parasites, ou servent de retraite à des hordes d'insectes destructeurs. La vie, la déchéance et la mort sont perpétuellement à l'œuvre.

Les lianes se tordent et s'enroulent dans cette mer de profonde verdure, les convolvulus, les clematites, les plantes textiles s'accrochent partout et à toutes hauteurs, se suspendent d'un végétal à l'autre, ou retombent sur le sol. De-ci, de-là, des orchidées et des fleurs élégantes aux corolles blanches, jaunes et cramoisies, s'attachent aux brindilles sous l'ombre éternelle de la sylve inviolée. Ce n'est qu'à de rares intervalles que le soleil filtre à travers la végétation tumultueuse et exubérante. L'humidité suinte de toutes parts dans ce labyrinthe solennel et mystérieux; malheur à celui qui se perdrait dans le fouillis impénétrable du grand bois! C'est bien là la forêt vierge dans toute sa puissance, d'aspect froid et sévère, cachant dans son épaisse frondaison depuis le fauve jusqu'à l'imperceptible ciron, depuis le géant du règne végetal jusqu'au plus petit des lycopodes.

OSESSE, LE GRAN' MAN DES NÈGRES BOSCH[1] (PAGE 15)

La seule bête que j'aperçoive est un gros singe au pelage rouge foncé, gambadant de branche en branche, et paraissant s'étonner de notre présence dans son domaine solitaire. C'est le singe hurleur de la Guyane.

Nous sortons de la forêt, et retrouvons bientôt un terrain déboisé, où l'on est occupé à poser les rails, car les travaux sont commencés également du côté de Saint-Jean. Le gouverneur a visité les lieux quelques mois auparavant et a voulu refaire l'excursion pour se rendre compte de l'avancement de ces travaux. Maître Phébus nous envoie ses caresses les plus chaudes, car le dôme de verdure qui nous a protégés pendant trois heures a disparu. Nous arrivons à Saint-Jean, où nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui, et la chaloupe à vapeur nous ramène à Saint-Laurent.

Le lendemain nous retournons à Saint-Jean. Il n'est que 4 heures du matin quand nous nous embarquons, ce qui veut dire qu'il fait nuit complète, et la température est même très fraîche. Une heure et demie après, les étoiles disparaissent et la lumière apparaît.

Nous côtoyons l'île Portal. Cette île, comme plusieurs autres disséminées dans le grand fleuve, représente un épais massif de verdure, elle a 12 kilomètres de long, sur 3 de large. L'eau est unie comme un miroir, et les courants très forts qui règnent, non seulement dans le Maroni, mais dans toutes les grandes rivières des Guyanes, sont à peine perceptibles pendant notre trajet. Vers les 6 heures nous mouillons devant Saint-Jean, et l'embarcation que nous avons prise avec nous à la remorque nous conduit à terre.

Saint-Jean du Maroni est le dépôt des relégués collectifs. L'effectif total de la relégation, depuis l'arrivée du premier convoi, en juin 1887, est de 2602; il était réduit au 1er juillet 1892 à 1 237, par suite des décès et des disparitions. En faisant l'inventaire de ce rebut de la société, composé de gens abrutis, affaiblis et épuisés par l'âge, les excès et tous les vices possibles, il n'est pas étonnant que les décès atteignent un chiffre aussi considérable. La moyenne est de 35 par mois; cependant, aux mois de juin et juillet derniers on en a enregistré respectivement 54 et 55.

Il faut faire la part également de l'insalubrité du climat de Saint-Jean et de ses environs, où les marais et les cloaques répandent des émanations malfaisantes qui engendrent la fièvre et la dysonterie. Ces maladies attaquent les fonctionnaires européens établis dans cette partie du Maroni, à plus forte raison les constitutions ébranlées du joli monde frappé par les tribunaux.

Tout en reconnaissant ce qu'il y a de fondé dans la mauvaise réputation dont jouit la Guyane en ce qui concerne Saint-Jean, je tiens absolument à réagir contre la légende complètement erronée qui a cours en Europe au sujet de l'*insalubrité du pays*. La Guyane est une colonie bien plus saine que beaucoup d'autres situées dans la zone tropicale. Il n'y a qu'à consulter les statistiques pour vérifier l'exactitude de mon asser-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

tion Les observations faites pendant une période de dix années démontrent que la mortalité à la Guyane était bien inférieure à celle de la Martinique, de la Guadeloupe et de Bourbon. Serait-ce par hasard les nombreux fonctionnaires ayant la nostalgie de Paris et demandant constamment des congés de convalescence, qui se font l'écho de ces bruits alarmants et complètement inexacts? Je n'oserais l'affirmer, mais ce que je tiens à proclamer, en vertu de statistiques qu'on ne pourra contredire, c'est que le climat de cette pauvre Guyane, honnie, calomniée, que l'on se représente dans une atmosphère de maladie, de mort et de bagne, est bien plus sain que celui de beaucoup d'autres pays exposés au même soleil brûlant des tropiques, mais ne jouissant pas de la même réputation fâcheuse Réussirai-je après cela à détruire une légende si ancrée dans les esprits?

Comme les transportés, les relégués sont insuffisamment nourris. Ils n'ont du vin, du tafia et du café qu'en le gagnant par leur travail Beaucoup en sont fréquemment privés, car l'amour du travail n'est pas précisément la qualité prédominante de gens dont la plupart ont en Europe dix ou quinze condamnations à leur actif Pour être condamné à la relégation, il faut qu'un individu, après un certain nombre de peines encourues, soit considéré comme incorrigible La plus grande privation pour beaucoup d'entre eux, et en général pour le contingent de chaque bagne, est le tabac. A l'île Saint-Joseph, le commandant en réclamait aussi avec instance Pour donner une gratification aux bons travailleurs, il n'y a rien qui produise un effet tel qu'un paquet de tabac

Nous visitons les grandes constructions en fer et en briques que les condamnés sont en train d'élever, en remplacement des vieilles cases qui menacent ruine Ces nouvelles constructions pourront contenir chacune de quarante à cinquante hommes, et elles seront terminées dans le courant de cette année Les condamnés sont tous au travail, excepté le nombre assez grand de malades que nous trouvons couchés à l'hôpital En parcourant les salles de cet établissement, je ne puis résister à un sentiment de pitié devant ce lugubre tableau de la dégradation humaine, ce triste mélange d'êtres humains, imbus de tous les vices, et dont l'existence antérieure s'est écoulée en grande partie



CASCADE DE LA MONTAGNE TIGRE, PRÈS CAYENNE

dans les prisons et les maisons centrales Combien y en a-t-il parmi ces figures hâves, blêmes et anémiées, dont la première faute est imputable au milieu vicieux dans lequel ils ont grandi, à l'exemple contagieux qu'ils ont eu devant les yeux dès leur première jeunesse[1]

Une briqueterie se trouve sur les lieux, ce sont aussi des relégués qui s'occupent de la confection des briques devant servir pour les constructions Autrefois on leur accordait la permission de jouer la comédie sur un petit théâtre Les femmes manquant, le travestissement suppléait à l'absence du beau sexe Depuis un certain temps ce théâtre a été supprimé

Un jour le gouverneur a une inspection à faire qui n'a pas d'intérêt pour moi J'en profite pour passer le fleuve et visiter Albina, situé sur le territoire hollandais, en face de Saint-Laurent M. Colemb, le commissaire de police, vient me chercher, nous trouvons à l'appontement la chaloupe du pénitencier, armée de quatre forçats arabes. Nous mettons quarante minutes pour traverser le Maroni, la marée étant contre nous C'est le jusant, ou le *perdant*, comme on dit en Guyane, et un courant très fort entrave la marche de l'embarcation Il ne faudrait pas chavirer ici, car, quoique bon nageur, on aurait peu de chance de se sauver Souvent un courant à fleur d'eau se croise avec un autre courant sous-marin et forme tourbillon

Le requin, si fréquent dans la mer des Antilles et sur les côtes des Guyanes, ne remonte que rarement les rivières Par contre, les fleuves sont habités par un poisson tout aussi vorace, servi par une mâchoire garnie de dents aiguës et tranchantes Ce poisson, qui porte le nom de *piraie*, s'attaque aux extrémités du baigneur, ou du malheureux qu'un accident fait tomber à l'eau

La façon de débarquer à Albina est assez primitive La chaloupe doit être échouée sur le sable, et l'on saute

1 *Dessin de Boudier, d'après une photographie*

à terre tant bien que mal. Quand la rivière est agitée, une espèce de passerelle est établie au moyen de poutres, qui reposent sur la plage.

M. Colomb me présente à M. Mackintosh, le représentant du gouvernement hollandais. Ce fonctionnaire obligeant me fait les honneurs de sa résidence et me promène dans le village, où je remarque plusieurs boutiques tenues spécialement par des Chinois. Je fais également la connaissance du médecin de la localité, qui est occupé à autopsier un vieux nègre.

A gauche des habitations des Européens se trouve un assez grand nombre de cabanes et de gourbis, occupés par les nègres revenant de l'intérieur et des placers. Ces habitations appartiennent aux négociants de l'endroit. Quand les nègres arrivent dans leurs pirogues, ils les occupent, y restent quelques jours et dépensent l'argent qu'ils ont sur eux. Après quoi, ils s'en vont, et les huttes restent vides. Une visite au chef des nègres Bosch, soumis à l'autorité néerlandaise, termine mon excursion. Il s'appelle Oseesi, a le titre de Grand Man et parle un langage dont malheureusement je ne puis apprécier ni la richesse, ni l'euphonie.

J'aurai le plaisir de revoir ce monarque à épiderme d'ébène à Saint-Laurent d'abord, où le gouverneur l'invitera à déjeuner, et plus tard au palais du gouvernement, à Surinam. Pour revenir à Saint-Laurent nous ne mettons que quinze minutes, soit à peu près le tiers de notre voyage d'aller. Nous profitons encore du perdant, qui nous fait traverser le Maroni avec la vitesse d'un bon voilier.

Encore un réveil matinal[1]. Nous partons — toujours avec la chaloupe à vapeur — à quatre heures pour les Hattes, à l'embouchure du Maroni, et y arrivons après deux heures et demie de navigation. En dehors du phare, il y a aux Hattes une station télégraphique, par où passe le fil qui relie Saint-Laurent à Cayenne. On y fait aussi l'élevage du bétail, qui se compose aujourd'hui de cent cinquante à deux cents têtes. Vingt-six condamnés y travaillent sous la surveillance de trois gardiens. Tous les ingrédients pour notre déjeuner ont été emportés; la femme d'un surveillant nous le prépare et, ainsi que son mari, partage notre repas.

Nous avons pris des fusils avec nous, car l'endroit est riche en gibier. On tue trois oiseaux, dont il me serait difficile de définir l'espèce. Ce qui est curieux, c'est que, de mémoire d'homme, aucune couvée n'a jamais été trouvée sur la rive française. Les gros oiseaux : perroquets (*aras*), grues, aigrettes, canards et autres, traversent le fleuve par bandes le matin, viennent manger sur le territoire français, et repassent le soir sur la rive hollandaise. On n'en connaît pas la cause, la végétation est à peu près la même; serait-ce la peur du serpent peut-être? Aux savants à l'expliquer.

La baleinière a été laissée à quelques mètres du rivage, retenue par une ancre. Nous avons beaucoup de peine à nous embarquer et à regagner la chaloupe à vapeur, car le fleuve est très agité, ce qui nous oblige à renoncer au projet d'accoster sur la terre hollandaise pour visiter un village d'Indiens.

Je suis probablement le premier touriste qui ait visité cette station du Maroni, comme plusieurs autres comprises dans notre excursion de quinze jours en cette partie de la Guyane. Sans le voyage du gouverneur, il m'aurait été complètement impossible d'aborder sur des plages avec lesquelles il n'existe aucune communication. Le seul service public qui se fait consiste dans le bateau, qui part à des dates régulières de Cayenne pour Demerara, en faisant relâche à Saint-Laurent. Ce bateau correspond à Demerara avec le vapeur postal anglais pour l'Europe.

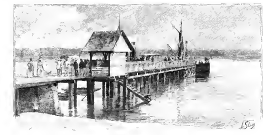
G. Verschuur.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La suite à la prochaine livraison.)



CAMP DE LA MORT À SAINT-JEAN DU MARONI[1]



APPONTEMENT A SAINT-LAURENT DU MARONI[1]

VOYAGE AUX TROIS GUYANES[2],

PAR M. G. VERSCHUUR

—

LA GUYANE FRANÇAISE

II

Le Maroni. — Mana. — L'île de Cayenne.

Les colonies qu'on désigne sous le nom de Trois Guyanes, et qui appartiennent à la France, à la Hollande et à l'Angleterre, présentent entre elles la plus grande analogie au point de vue physique. La limite orientale de la partie française avec le Brésil n'est guère mieux définie que la limite occidentale de la partie anglaise avec le Venezuela.

La délimitation entre la Guyane française et le Brésil a été en 1855 l'objet de conférences entre les plénipotentiaires des deux pays. Ces conférences ont duré dix mois sans résoudre la question. L'Angleterre n'a pas mieux réussi à s'entendre avec le Venezuela. Il en résulte que les trois colonies dont nous nous occupons se trouvent enclavées, comme un immense pâté, entre deux territoires mal définis, qui lui serviraient de croûtes.

NÉGRESSE DE LA GUYANE HOLLANDAISE[3].

Ces terrains contestés par la France et l'Angleterre au Brésil et au Venezuela n'ont pour le moment qu'une médiocre importance. Ils figurent sur la carte comme des terres peu connues, et ne présenteront un intérêt réel que le jour où la découverte de terrains aurifères conduira à une reprise plus sérieuse des négociations et qu'une solution définitive deviendra urgente.

La limite entre les Guyanes française et hollandaise n'a été réglée qu'en 1891 par l'arbitrage de l'empereur de Russie. Les deux puissances se contestèrent un terrain situé entre les rivières Tapanahoni et Lawa (Aoua) et envoyèrent en 1861 une commission mixte au Maroni pour s'entendre au sujet de la délimitation. Malgré le rapport dressé par cette Commission, la question était restée pendante. Elle établit que le Lawa devait être considéré comme fleuve principal, c'est-à-dire comme continuation de la rivière Maroni, dont le Tapanahoni ne serait qu'un affluent.

La découverte de gisements aurifères en quantité abondante sur le territoire contesté exigeait en 1888 un accord définitif au sujet de la frontière des deux colonies. On décida de remettre à un arbitre le soin de procéder à cette délimitation, et le tsar, choisi par les

1. *Dessin de Slom, gravé par Barbant.*
2. *Suite. — Voyez p. 1.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

cabinets de Paris et de la Haye, rendit le 25 mai 1891 la décision arbitrale suivante :

« Le Lawa devra être considéré comme fleuve limite et servir de frontière entre la Guyane française et la Guyane hollandaise. Le territoire en amont du confluent des rivières Tapanahoni et Lawa doit désormais appartenir à la Hollande, seront respectés d'ailleurs tous les droits acquis de bonne foi par les ressortissants français dans les limites du territoire qui a fait l'objet de la présente décision. »

La région attribuée aux Pays-Bas, comprenant l'espace triangulaire dont le sommet est au confluent des deux rivières, est assez mal connue. Elle est séparée de ce que l'on peut appeler le versant du littoral par la chaîne de montagnes connue sous le nom de Montagnes Françaises, et est arrosée par un assez grand nombre d'affluents des deux rivières qui l'encadrent.

Au point de vue de la culture, cette région n'est pas appelée à prendre un grand développement. Elle tire son plus grand intérêt des gisements d'or, dont l'étendue est encore insuffisamment établie, bien que plusieurs concessions y aient été accordées et qu'une quantité importante d'or alluvial ait été extraite de son sol.

Si nous étions restés plus longtemps au Maroni, je crois bien que nous aurions fini par ne plus nous coucher du tout, car voilà qu'à 3 heures du matin nous sommes debout pour nous rendre à ce qu'on appelle le « Nouveau Chantier ».

Nous descendons le fleuve jusqu'à peu de distance de son embouchure et entrons dans la crique Vache ou crique aux Vaches, comme on l'écrit souvent. Le crépuscule fuit devant les premières lueurs du soleil levant, au moment où notre chaloupe s'engage dans la rivière.

Le spectacle de cette belle nature tropicale aux tonalités variées, qui s'arrache au sommeil, est splendide. Sur ces plages noyées les alluvions superposent sans cesse leurs couches fertiles. L'air frais du matin dilate la poitrine ; on se sature d'air pur, en attendant que le soleil suive sa marche ascendante vers le zénith.

Aucune habitation, aucun être vivant ; rien qu'à de rares intervalles un oiseau traversant l'espace d'un vol effarouché, ou un crocodile couché sur la vase entre la rangée uniforme des palétuviers.

D'abord la végétation est plutôt basse ; les arbustes se mêlent aux lianes, les balisiers alternent avec les pinots. Rien n'est décoratif comme ces pinots, qui ressemblent aux cocotiers, mais qui ne produisent qu'un grain sans valeur. Bientôt les arbres de haute futaie succèdent à la brousse, c'est la forêt vierge qui commence.

Nous suivons les sinuosités de la crique jusqu'à l'endroit où le manque d'eau nous oblige à jeter l'ancre, et nous nous transbordons dans la baleinière, qui dans la plupart de nos excursions est prise à la remorque.

Arrivés à un dégrad, nous débarquons. On entend en Guyane par *dégrad* tout endroit d'atterrissement ou de débarquement. Nous partons à pied avec un surveillant militaire, par un sentier tracé tant bien que mal dans la forêt, et nous faisons 5 kilomètres sous un dôme de verdure qui me rappelle ma promenade dans le grand bois qui mène à Saint-Jean.

Les Guyanes sont très riches en bois à essences et bois de menuiserie ; malheureusement dans les parties française et hollandaise on n'en tire à peu près aucun parti. Ce n'est que dans la colonie anglaise que l'on comprend la valeur qu'ils représentent, et qu'on en fait une exportation considérable en Europe, où ces bois sont fort recherchés.

Néanmoins, au Nouveau Chantier, on se sert d'un certain nombre de condamnés pour faire l'abatage. Nous les voyons à l'œuvre au moyen de la serpe et de la hache. Les arbres, une fois abattus, sont placés dans le sens de la longueur sur des traverses qui se prolongent jusqu'à l'endroit où nous avons atterri, et, arrivés au dégrad, ils sont attachés en radeaux et expédiés à Saint-Laurent, à Cayenne et même en Europe.

En général ces bois sont très durs et très lourds ; parmi les qualités les plus recherchées, il y a à citer le cèdre dans ses différentes nuances, l'acajou, l'ébène, le courbaril, l'angélique, le satiné, le mouchété, le rubané, le panacoco, le préfontaine, le bois serpent.

La promenade n'est pas commode ; nous sommes souvent forcés de sautiller, d'enjamber des amas de ronces et de troncs, et de piétiner dans une masse visqueuse et glissante. La belle nature sauvage qui nous environne de tous côtés nous dédommage largement de la fatigue de l'excursion, et pour ma part le danger des serpents ne m'effarouche pas, attendu que dans des explorations de ce genre mes jambières ne me quittent jamais.

La Forestière, que nous visitons le lendemain, se trouve en amont du fleuve, à une vingtaine de milles au delà de Saint-Jean. Partis de Saint-Laurent au milieu de la nuit, nous y arrivons que vers les 8 heures du matin. L'exploitation a pris plus de développement qu'au Nouveau Chantier, on n'y emploie que des relégués, au nombre d'environ une centaine.

J'observe dans la forêt les mêmes opérations que la veille. Sans conteste, la travail de ces hommes, qui la plupart ont une mine patibulaire, est dur et énervant.

Un chemin de fer Decauville sert à transporter les arbres abattus, des profondeurs du bois jusqu'à la scierie à vapeur qui se trouve à deux pas du débarcadère. J'assiste même au curieux spectacle de l'arrivée d'un arbre de forte dimension ; il est placé dans la scierie devant la mécanique, qui le découpe séance tenante en planches, lesquelles sont chargées dans le chaland qui les conduira à Saint-Laurent.

Après notre déjeuner, emporté comme toujours et préparé dans l'habitation des surveillants, nous nous remettons en route. Nous nous arrêtons à Tollinche, petite station dans le Maroni, où il n'y a qu'une seule maison et quelques cases. Six transportés sous la sur-

veillance d'un gardien y passent leur temps à chercher des feuilles de waï, qui servent à couvrir les cases. En nous promenant dans la brousse, M. Meunier aperçoit un serpent corail qui cherche à se glisser dans un tronc d'arbre pourri, et il réussit à le tuer. Je l'emporte comme souvenir et l'enferme le soir à Saint-Laurent dans un flacon rempli de glycérine.

Notre dernière étape est un petit village où se trouve une tribu d'Indiens Tapouyas. Ces gens sont assez civilisés et parlent le français; ils ne dédaignent pas même les cigares que nous leur offrons.

Le départ du Maroni est fixé au surlendemain. Nous avons un jour pour nous reposer et faire nos malles.

Un dernier mot sur les pénitenciers que j'ai visités, il s'applique également à ceux que j'ai vus à Cayenne et à Kourou. Il est indiscutable que les nombreuses évasions des transportés et relégués proviennent d'une surveillance absolument insuffisante. Le nombre des gardiens devrait être au moins triplé partout, si l'on voulait faire cesser ce déplorable état de choses.

Un fait qui m'a frappé, autant en Guyane que précédemment en Nouvelle-Calédonie, c'est qu'à partir de 5 heures du soir les condamnés, enfermés dans leurs dortoirs, sont entièrement livrés à eux-mêmes jusqu'au lendemain matin 5 heures, moment du réveil. Il est vrai que souvent dans le courant de la nuit un surveillant fait son entrée pour constater la présence des pensionnaires, mais cette mesure est loin d'être efficace. Du reste, ce n'est pas alors que les évasions ont lieu; le condamné qui a médité son coup prend la clef des champs au beau milieu de son travail au moment où le gardien, qui a souvent cinquante, soixante individus à surveiller, lui tourne le dos.

Mais c'est dans la nuit que les évasions se complotent et se préparent, que le peu de bien qui reste dans le cœur de quelques-uns des condamnés est corrompu par la promiscuité dans laquelle on les laisse; que les passions les plus honteuses sont assouvies; que la débauche la plus bestiale bat son plein. Je me rappelle en outre qu'à l'île Nou on avait surpris ces messieurs jouant au baccara!

Qu'on se décide enfin à désigner deux, trois surveillants, qui se relayeraient à heure fixe, pour monter la garde dans ces salles, ou bien à mettre les condamnés la nuit en cellule, comme cela se fait dans les bagnes anglais que j'ai visités. La discipline y gagnerait et beaucoup de délits seraient évités.

Ce qu'on devrait faire également dans les colonies pénitentiaires, ce serait un triage raisonné des condamnés. Le bagne se compose de gens coupables d'un crime isolé, sans pour cela être foncièrement corrompus, et de gredins endurcis, ayant commis vol sur vol, crime sur crime. Le mélange de ces derniers, dont le retour au bien ne peut exister que dans l'esprit d'utopistes, avec d'autres dont la condamnation n'a été prononcée que pour un simple délit, n'a jamais produit que les effets les plus déplorables.

Est-il possible que ceux-ci s'amendent sous l'influence corruptrice et l'exemple écœurant qu'ils ont journellement sous les yeux? L'administration possède plusieurs pénitenciers dans chacune des deux colonies, qu'elle évacue sur telle ou telle station les individus susceptibles de se corriger, et qu'elle réunisse dans une autre le lie de son contingent pourrie à tout jamais. Ce serait œuvre d'humanité, et en même temps l'intérêt de l'administration.

Si l'on demande quel a été le résultat, en une période de trente années, de l'emploi de la main-d'œuvre


SAINT-JEAN DU MARONI[1].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

pénale en Guyane, la réponse est facile : ce résultat a été à peu près nul. Les forces de l'administration pénitentiaire ont été disséminées dans toute la colonie pour n'aboutir à presque rien du tout, pour la faire manquer de routes, de communications, de défrichements et de tout ce qui constitue le développement d'un pays dont la fécondité ne peut être surpassée par aucun autre.

Adieu, Saint-Laurent ! adieu, beau fleuve du Maroni ! Nous partons dans la nuit, et après avoir fait six milles en mer, et passé le phare des Hattes, nous entrons dans la rivière de Mana, fleuve qui prend sa source dans le pays des Émerillons. La commune de Mana se trouve à vingt-cinq milles environ de l'embouchure, sur un sol plat et formé d'alluvions, de bancs de sable boisés et de savanes noyées. On trouve ensuite les grands bois, qui s'étendent dans l'intérieur.

Bientôt arrive à notre rencontre une pirogue, dans laquelle se tiennent debout quatre négresses, revêtues de leurs costumes de fête aux couleurs bariolées, et agitant des drapeaux tricolores, tout en chantant à tue-tête. Deux nègres manient leurs pagaies, et un troisième se tient sur le devant. En même temps on tire des coups de fusil dans les broussailles pour signaler notre arrivée aux habitants de Mana.

CARTE DES TROIS GUYANES.

Nous stoppons pour prendre la pirogue à la remorque, ces dames élèvent de plus en plus le diapason de leur voix et tiennent absolument à nous faire une entrée triomphale. En approchant de l'appontement, nous apercevons la population manifestant sa joie, criant, chantant et se livrant à des contorsions qui rappellent la danse du ventre. On tire des pétards, des coups de fusil et de pistolet. Des nègres Bosch et des Galibis se sont mêlés à la foule, pour la circonstance ils se sont entouré le torse de quelques oripeaux aux vives couleurs.

Je me fais expliquer le motif de cet enthousiasme général. On m'apprend que le gouverneur est très populaire à Mana ; il y est venu l'année dernière, et les habitants indigènes, descendant pour la plupart de nègres africains transportés sur ces plages, lui sont fort reconnaissants de certaines décisions prises en leur faveur. Depuis quinze ans de temps, aucun gouverneur n'y était venu, il y a six ans seulement, un directeur de l'intérieur, faisant les fonctions de gouverneur par intérim, y avait fait quelques heures de halte.

Nous faisons une entrée d'opéra-comique. Tout est en fête, tout est pavoisé, la place devant la mairie représente un champ de foire, où les baraques alternent avec des cafés improvisés, décorés de banderoles et de verdure. Le gouverneur loge à la mairie, tandis que M. Guégan et moi nous trouvons des chambres préparées à la gendarmerie.

Les deux jours que nous passons dans cette localité sont consacrés à l'inspection des édifices publics, des écoles, d'une rhumerie, et à des promenades dans les alentours. Beaucoup de ces bâtiments ne sont que des baraques qui menacent ruine. L'instituteur pourra s'estimer heureux si un beau jour le toit de sa maison ne lui tombe pas sur la tête. Je suppose qu'en débarquant à Mana un jour où la chaleureuse réception qu'on a préparée au gouverneur ferait défaut, la première impression qu'on aurait serait de s'en retourner le plus vite possible. La ville, si l'on peut l'appeler ainsi, n'offre absolument rien de curieux, les rues ou plutôt les voies qui prennent ce nom sont des routes du désert africain, où le pied s'enfonce dans le sable, les moustiques sont légion et vous assaillent sans trêve ni merci.

Et dire que Mana est la seconde commune de la Guyane ! On y passe souvent vingt jours sans recevoir le courrier de Cayenne ; la semaine avant notre arrivée, les habitants étaient obligés de se prêter leurs encriers, attendu que l'encre manquait dans les boutiques. Un fromage y est un objet de valeur, et l'on n'en trouve presque jamais. Cette pénurie d'objets nécessaires à l'alimentation ou aux autres besoins de l'existence se manifeste à Cayenne même. Un jour j'ai couru toute la ville pour acheter une éponge de toilette : il n'y en avait dans aucun magasin !

Autrefois il existait en face de Mana, de l'autre côté de la rivière, de belles cultures de riz, qu'on expédiait à Cayenne. Après la découverte de l'or, toute culture a cessé ; les travailleurs sont partis pour les placers,



et les champs ont été abandonnés. Maintenant le riz doit venir de Cayenne, où on le reçoit d'Europe.

Les autres cultures sont à peu près nulles dans les environs. Il existe dans les documents officiels une route de Cayenne à Mana. Mais, transformée presque entièrement en brousse, elle n'est praticable que pendant deux mois de l'année, après l'époque de la grande sécheresse, et encore dans cette saison risque-t-on de s'y enfoncer en certains endroits jusqu'à mi-corps.

Le soir de notre arrivée il y a bal champêtre sur la place de la Mairie. Notre organe olfactif est péniblement affecté par l'odeur qui se dégage de ces couples d'Apollons et de Vénus, se livrant à leurs ébats aux sons énervants du tam-tam. Les femmes Galibis, plus ou moins échauffées par le tafia, font vis-à-vis dans les quadrilles aux gommeux de l'endroit; le vacarme dure jusqu'au matin et nous empêche de dormir.

Le jour suivant, nous visitons la léproserie d'Accarouany, située dans la rivière de ce nom, affluent de la Mana. En ce moment on n'y comptait que quinze hommes et cinq femmes, affligés de cette terrible maladie qui, par bonheur, n'attaque que rarement les Européens. Autrefois cette léproserie se trouvait aux îles du Salut; elle a été transférée à Accarouany en 1835 et est dirigée par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

La rivière est belle, et ses méandres présentent des vues fort pittoresques. Au retour nous faisons une partie de la route à pied par un sentier qui traverse la forêt, et retrouvons la chaloupe à vapeur au dégrad Populo. Cette chaloupe ne pouvant accoster en raison du peu d'eau, nous sommes forcés de l'atteindre au moyen de petites pirogues de nègres, frêles embarcations qui chavirent au moindre mouvement contraire aux lois de l'équilibre. Je ferai du reste plus ample connaissance avec ces moyens de transport primitifs sur les rivières et dans les criques de la Guyane hollandaise.

Un banquet officiel a été organisé pour le lendemain, dimanche. Une vingtaine de fonctionnaires et de notables de la commune ont été invités; l'élément noir prédomine. Au moment où nous allons nous mettre à table, une négresse, se croyant invitée, pénètre dans la salle du festin. Elle a réuni dans sa toilette toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et un fichu multicolore porte encore l'étiquette du magasin où elle vient probablement de l'acheter.

Il n'y a pas moyen de lui faire comprendre qu'elle fait erreur. Elle y est, elle y reste. Le gouverneur rit de l'aventure et la fait prendre place entre deux bellâtres de la même nuance.

Le soir nous repartons. Le *Bengali*, arrivé il y a peu de jours d'Europe à Cayenne pour remplacer l'aviso l'*Oyapock*, qui va être désarmé, a reçu l'ordre de venir nous chercher à Mana; ce navire de guerre était arrivé dans la matinée. A notre départ la manifestation est tout aussi bruyante qu'à notre arrivée; je suis sûr qu'il ne restera plus un grain de poudre sur place.

Le *Bengali* est un joli bateau, il nous ramènera en quatorze heures à Cayenne.

En somme, ce voyage du Maroni m'a vivement intéressé. Si j'avais pu prolonger mon séjour en Guyane, j'aurais certes accepté l'offre du gouverneur de l'accompagner prochainement à l'Approuague et à la commune du même nom, qui était autrefois la plus importante de la colonie par le nombre de ses sucreries. Hélas! au point de vue des cultures je n'y aurais trouvé que des ruines et des vestiges d'une prospérité passagère. Les bords du fleuve sont aujourd'hui le centre des grands établissements aurifères.

A Sinnamary, traversé par la rivière du même nom, se trouvent les placers les plus riches de la colonie. Jusqu'à ces dernières années cette section avait été presque exclusivement consacrée à l'élève des bestiaux. Les quelques plantations de caféiers, de roucouyers et de cotonniers qui y existent encore ne présentent qu'un faible intérêt.

A la Montagne d'Argent on voyait autrefois des cultures florissantes; elles sont abandonnées aujourd'hui. Cependant depuis peu on tâche de les relever, et l'on a recommencé à y planter du café.

Une excursion que je ne puis manquer de faire, c'est le tour de ce qu'on appelle l'Ile de Cayenne, en y *comprenant* Roura. Nous avons rendez-vous à 5 heures du matin, M. le directeur de l'intérieur, deux autres messieurs et moi. Une voiture nous conduit au dégrad des Cannes par une route de 18 kilomètres, qui existe depuis 1874. Elle traverse un pays superbe, où la végétation tropicale se déploie dans toute sa puissance, où les fougères, les mousses les plus variées tapissent les bords du chemin, où les palmiers et les bananiers sauvages dépassent de leurs bouquets les herbes les plus vigoureuses, où les bambous géants se penchent et se rencontrent au-dessus de nos têtes.

Au dégrad des Cannes nous trouvons une chaloupe à vapeur et nous entrons dans la rivière Mahury. Cette rivière n'est qu'imparfaitement connue, nous ne tardons pas à nous en apercevoir. Soudain notre chaloupe, touchant un rocher, fait un bond fantastique et penche tellement du côté droit qu'elle embarque de l'eau. C'est un miracle qu'elle n'ait pas complètement chaviré. Le premier mouvement de panique passé, nous nous apercevons que l'eau entre par un trou qui s'est produit dans la coque; on le bouche tant bien que mal avec de l'étoupe et un morceau de toile. S'il avait été plus grand, nous aurions infailliblement coulé à pic.

Le patron du bateau force la vapeur, nous voici heureusement débarqués à Roura, petit bourg dans les environs duquel il y a quelques ébauches de cultures et quelque exploitation de bois. Nous avions eu le projet de pousser jusqu'à l'Orapu, mais il vaut mieux qu'on s'occupe d'étancher la voie d'eau de notre chaloupe.

Du reste il y en a pour tous les goûts à Roura M. le directeur de l'intérieur découvre de belles orchidées et en fait collection, mes deux autres compagnons vont à la chasse et tuent un horrible fourmilier, moi-même je m'allonge sous l'ombre du feuillage et parcours les journaux de Paris que j'ai reçus la veille. Ces intrépides chasseurs sont toujours destinés aux aventures : en entrant dans un fourré pour rechercher un toucan blessé, ils découvrent... quoi ? un monceau de charbon abandonné dans une ancienne plantation. Le lendemain matin ils tuent un fourmilier — et le chien d'une dame de Roura! Au retour le chasseur pleure autant que la propriétaire du chien.

Tout près du bourg, je manque me perdre dans un labyrinthe de verdure et de broussailles, d'où émergent de-ci, de-là, les restes d'anciennes cultures; j'y aperçois même l'ananas poussant à l'état sauvage. Quelques vieilles négresses à l'aspect simiesque, accroupies devant des cabanes menaçant ruine, me parlent un créole dont je ne saisis pas le premier mot.

Trois fois par mois une chaloupe à vapeur de l'administration pénitentiaire va à Roura pour y porter des vivres et d'autres objets indispensables. L'équipage se compose de quatre condamnés sous la surveillance de deux gardiens. Dernièrement ces condamnés, qui indubitablement avaient médité le coup depuis longtemps, ont profité d'un moment où les surveillants avaient mis pied à terre, pour s'éloigner en un clin d'œil à toute vapeur. Poursuivis dans le plus bref délai possible par l'*Oyapock* et le *Capy*, ils ont été rattrapés non loin du territoire brésilien dans un état d'ébriété complète.

Il y avait du rhum à bord; voilà ce qui les a perdus et leur a valu plus tard une condamnation à cinq ans de réclusion.



LE VALLON DE LA CULTURE A SAINT-JEAN[1]

La communication postale entre Cayenne et Roura se borne à un piéton qui part de la dernière localité le vendredi de chaque semaine à cinq heures du soir, et qui repart de Cayenne le dimanche ou le lundi suivant. C'est une distance d'environ 40 kilomètres.

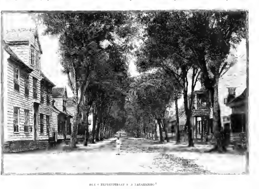
De Roura nous revenons par la rivière Tonnegrande; nous échouons sur la vase molle dans une crique peu profonde, mais nous avons la chance de nous dégager au bout d'une demi-heure.

Avant de quitter la colonie, j'assiste à une séance du tribunal maritime spécial. Ce tribunal remplace depuis trois ans, en Guyane comme en Nouvelle-Calédonie,

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

le conseil de guerre appelé autrefois à juger les crimes commis par les forçats et les délits d'évasion. J'entends condamner à mort un concessionnaire qui a tué un libéré à coups de fusil, et à cinq ans de travaux forcés supplémentaires un gredin qui s'est évadé pour la *cinquième* fois.

La peine établie pour la première évasion est de deux ans, pour les suivantes de deux à cinq ans. Un condamné à perpétuité est puni de la chaîne ou de la double chaîne pour un ou deux ans. Cette absurdité de condamner à un certain nombre d'années un client qui en a déjà pour la vie entière, n'existe donc plus. J'avais assisté à cette plaisanterie en Calédonie en 1889!



RUE « HEERENSTRAAT » À PARAMARIBO[1]

LA GUYANE HOLLANDAISE

I

Paramaribo. — La plantation de Marienburg.

Je fais mes visites d'adieu, et quitte Cayenne avec un vrai regret. J'y ai reçu l'accueil le plus charmant du chef de la colonie, sans lequel, vu le manque de communications et de moyens de transport, je n'aurais pu voir le quart de ce qu'il m'a été donné de visiter. Puisse cette Guyane française, tant calomniée, voir apparaître à la fin une ère de prospérité et de succès!

Le pont du *Salvador* — car c'est encore le même bateau sur lequel je m'embarque — est plein, archiplein. C'est une espèce de pèlerinage pour la moitié des habitants de Cayenne d'aller serrer la main le 3 de chaque mois aux amis qui partent pour la France.

Une dernière relâche aux îles du Salut : je vois les mêmes condamnés — car ils me sont devenus familiers — arriver avec l'embarcation de l'île Royale. En guise d'adieu, je leur jette un paquet de cigarettes. Quelles idées doivent traverser le cerveau de ces gens quand ils voient disparaître à l'horizon le panache de fumée du courrier, reprenant sa route vers le sol libre, qu'ils ne reverront probablement jamais!

Vingt-quatre heures après, nous arrivons devant l'embouchure de la rivière Surinam. Les rives sont très basses des deux côtés et n'offrent rien de pittoresque. Bien que nous soyons en pleine saison sèche, suivant le calendrier et suivant toutes les statistiques possibles, une pluie torrentielle ne tarde pas à nous masquer complètement les deux bords, à tel point que le commandant juge prudent de ralentir sa marche et à un moment donné de stopper.

Voici la capitale de la Guyane hollandaise, Paramaribo, dont la silhouette se dresse au loin. Le ciel s'est complètement éclairci, et les rayons obliques d'un soleil qui dans deux heures disparaîtra à l'horizon illuminent les maisons qui s'allongent sur un quai

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*



MARCHANDES DE POISSON À PARAMARIBO. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

dont on a peine à découvrir l'extrême limite. Paramaribo ne ressemble en rien à Cayenne; elle a un cachet spécial, elle rappelle en quelque sorte la Hollande et plus particulièrement ses villes de province, tandis que Cayenne a le même caractère général que la majorité des ports des Antilles.

Le jour de mon arrivée est un dimanche, les magasins du quai sont fermés, ce qui donne toujours une empreinte de mélancolie à un quartier généralement animé dans la semaine. La musique militaire se fait entendre au moment où je débarque, et où je me rends avec mes bagages, chargés sur une charrette à bras, au principal hôtel de la ville.

L'hôtel Van Embden ne peut prétendre à un luxe ou à une installation dignes de nos capitales d'Europe, mais il est supérieur à beaucoup de ceux que j'ai trouvés dans les colonies. La chambre qu'on me donne est propre, ce qui veut quelque chose, et le lit est excellent. Le dîner est mauvais, mais la bouteille de vin que je commande est de bonne qualité.

Le lendemain matin je me rends au palais du gouvernement, et fais ma visite à M. le gouverneur, le chevalier van Asch van Wijck. J'ai pour lui une lettre de S. E. le ministre des colonies à la Haye.

Ma bonne étoile me poursuit dans les Guyanes; le charmant accueil que j'ai reçu à Cayenne est égal à celui qu'on me fait à Paramaribo. Le gouverneur m'offre l'hospitalité au palais du gouvernement, édifice spacieux et confortablement installé, me présente à Mme van Asch van Wijck, et m'engage à venir prendre possession sans délai de la belle chambre qu'on m'assigne. J'accepte avec empressement, et ne tarde pas à apprécier les avantages que me procurera mon séjour dans cette demeure hospitalière.

Au déjeuner le gouverneur s'informe du but de mon voyage et me fait l'énumération de ce qu'il y a à voir dans la colonie et de ce qui pourra m'intéresser. Comme dans la Guyane française, les communications dans l'intérieur et sur les rivières ne sont ni fréquentes, ni partout publiques, bien que le gouvernement hollandais ait doté Surinam de bateaux à vapeur pour le service de ses fleuves.

Sans perdre de temps, mon hôte donne l'ordre qu'un de ces bateaux soit prêt pour deux heures. Nous remontons la rivière Surinam jusqu'au point où elle se joint à la rivière Commewyne et nous mouillons devant le fort Amsterdam, que j'ai aperçu en arrivant la veille. La baleinière ne met que deux minutes pour nous conduire à terre. Au fort il y a une garnison de soixante-quinze hommes, commandés par un lieutenant d'infanterie et un lieutenant d'artillerie, le dernier fait fonctions de commandant. Un service téléphonique, auquel on se propose de donner plus d'extension, met la capitale en relations avec la station et avec plusieurs plantations des alentours. Le fort contient une prison où sont internés les condamnés aux travaux forcés. Il y en a une trentaine, tous condamnés pour des délits graves, commis dans la colonie. La sensiblerie maladive qui atténue pour un assassin ou un malfaiteur fieffé la peine prononcée contre lui par les tribunaux est inconnue ici. La plupart de ces hommes portent un boulet pesant 12 kilos attaché à une chaîne. Ils sont bien surveillés, aucun cas d'évasion ne s'est jamais produit.

Les gens condamnés pour un délit de peu d'importance purgent leur peine dans la prison du fort Zelandia, à Paramaribo même, et sont employés aux routes ou aux travaux de la ville.

Nous commençons aujourd'hui même la visite de la série de plantations que j'aurai à parcourir. Celle où nous allons occupe un terrain de 600 hectares, dont il n'y a que la moitié en exploitation. On y cultive le cacao; cependant on a commencé à y planter aussi depuis peu de temps le café Libéria, comme sur la majorité des plantations de la Guyane hollandaise.

Autrefois cette colonie possédait un nombre considérable de plantations de sucre, dont plusieurs sont abandonnées à l'heure qu'il est. L'abolition de l'esclavage a porté un coup terrible à l'industrie sucrière, et transformé en ruines des exploitations autrefois florissantes. La colonie prospère de Surinam, manquant de bras, luttant en outre contre la concurrence du sucre de betterave, a subi, ces derniers trente ans, une période de déclin et de malaise, dont elle aura beaucoup de peine à se relever.

Mais les nègres, bénéficiant de cette émancipation, se sont-ils mis au niveau des races libres? Leur valeur, leur sens moral, leur caractère y ont-ils gagné? Bien loin de là! Ils n'ont pris en général à l'Européen que ses mauvaises qualités et sont restés la même race ignorante qu'ils étaient autrefois. Ils sont devenus insolents, paresseux à l'excès, ils se sont créé des besoins multiples, et leurs femmes n'éprouvent que le désir de se parer de bijoux et d'ornements.

Sans aucun doute, beaucoup d'entre eux sont dans une situation moins heureuse qu'avant la promulgation du décret de 1862, notamment ceux qui se trouvaient dans des centres où ils avaient toujours été bien traités.

Prévoyant que l'industrie sucrière ne pourrait plus jamais atteindre la période de prospérité qu'elle avait eue depuis deux siècles, les colons de Surinam et les propriétaires de plantations habitant les Pays-Bas se sont appliqués ces derniers temps à la culture du cacao et du café Libéria, de préférence à toute autre espèce. Il y a des planteurs enthousiastes qui rêvent monts et merveilles de cette dernière culture, et en attendant le relèvement de la colonie.

Les rapports constatent que la qualité du café Libéria récolté à Surinam est supérieure à celle qu'on cultive depuis quelques années à Java. Toutefois, à Java l'arbre pousse fort bien; à Ceylan, au contraire, cette culture ne réussit pas. La plante prend à peu près partout ici. Dans le cours de mes visites aux plantations j'ai pu admirer des caféières en plein rapport et d'un aspect merveilleux. L'arbre ne produit une bonne récolte qu'au bout de trois à cinq ans.

Le cacao demande de huit à dix ans; la noix a la forme et la dimension d'une petite pastèque; elle contient dans une couche blanche et fibreuse une moyenne de quarante fèves. D'une teinte violacée au moment où on la cueille, par l'action de la chaleur, la fève, séchée artificiellement sous les hangars ou dans les greniers, prend la couleur brun-jaune sous laquelle on la voit dans le commerce.

La ville de Paramaribo m'intéresse beaucoup, autant par son étendue et par sa disposition espacée que par son cachet, tout à fait différent des villes que j'ai parcourues depuis quatre mois. Plusieurs constructions originales portent l'empreinte de la vieille architecture hollandaise. Sa population est de 28 831 habitants, suivant la dernière statistique, sur un total de 56 873 que contient la colonie. Cayenne n'a que 9 581 habitants, sur 26 839 en tout pour la Guyane française. La Guyane anglaise l'emporte de beaucoup sur ses deux voisines, elle compte 288 328 âmes, avec une population de 53 716 pour sa capitale Georgetown.

Les vieilles maisons sont très typiques : elles possèdent souvent des perrons en pierre avec des balustrades en fer, et des toitures avec lucarnes comme on en voit dans certaines cités de province de la Hollande. Presque toutes ces maisons sont en bois et revêtues d'une peinture grise ou blanche, ce qui fatigue sensiblement la vue quand un soleil chauffé à blanc les couvre d'une lumière aveuglante.

La fondation de Paramaribo remonte à 1640. A cette époque les Français, chassés de Cayenne, construisirent une forteresse à l'embouchure de la rivière Surinam, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le fort Zelandia.

Le palais du gouvernement est le plus beau des colonies de l'Amérique centrale. A gauche une splendide allée plantée de tamariniers y donne accès, à droite une allée de manguiers sert d'entrée à la ville. Devant l'édifice s'étale une grande pelouse, coupée par des sentiers et s'étendant jusqu'au bord de la rivière Surinam, qui baigne la ville. Le dimanche et le mercredi, la musique militaire s'y fait entendre.



L'HÔPITAL A PARAMARIBO [1]

Sur la rivière se trouve un cercle avec jardin, où de temps en temps on donne des fêtes. L'hôpital civil et militaire est un vaste établissement qui fait honneur à la colonie.

Les métisses et les mulâtresses de Surinam, même les négresses, sont, avec celles de Saint-Thomas, les plus coquettes des colonies américaines, malheureuse-

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

ment elles n'arriveront jamais à se débarrasser de l'odeur spéciale qui se dégage de leurs corps et qui rappelle celle de l'ail ou du cancrelat écrasé. Elles dépensent tout ce qu'elles gagnent pour leur toilette, et aiment, comme toutes leurs congénères, à se parer de couleurs voyantes. Le besoin de luxe se manifeste en outre chez les femmes de Paramaribo dans la façon dont la robe, en cotonnade le plus souvent, est empesée. Rien de plus curieux que de les voir se promener le dimanche à la musique, simulant un embonpoint fantastique, produit uniquement par la circonférence d'un vêtement boursouflé, raidi par l'empois.

Cette musique réunit la fine fleur des mulâtresses et des métisses de toutes nuances, selon le degré de croisement. Il n'est pas rare d'en rencontrer de fort jolies, ornées de chapeaux à plumes, et balançant coquettement l'éventail dans leur main. Au marché on voit des femmes ayant la tête enveloppée d'un foulard ou d'un madras, où l'amidon n'a pas été non plus épargné. Ce couvre-chef prend alors la dimension d'un monument; c'est bizarre et typique, mais on y cherche en vain la grâce des Bordelaises ou des filles d'Arcachon et de Pau.

Un matin, au moment où j'étais en train de rédiger mes notes de voyage, le gouverneur me fait prier de descendre. Je vois une vingtaine de Caraïbes (Galibis) rangés devant le palais, spectacle qui au premier abord ne me paraît pas bien extraordinaire, attendu que ces Indiens circulent souvent dans les rues, et que j'ai eu plusieurs fois aussi l'occasion de les rencontrer aux bords du Maroni et à Mana.

Ces Galibis m'intéressent toutefois quand j'apprends que je me trouve en présence du groupe qui a été exhibé au Jardin d'Acclimatation de Paris.

Dans le nombre il y en a qui excitent un fou rire. Ceux-là reviennent de France avec un complet d'un magasin de confection quelconque, le cou emprisonné dans un faux col d'où sort une cravate du plus bel écarlate. En général leur odyssée ne leur a pas laissé de bons souvenirs, d'après les explications du cornac qui les accompagne.

Le chef de la colonie pousse l'amabilité jusqu'à vouloir m'accompagner personnellement dans les excursions qu'il a projetées pour moi. Il a invité le commandant du navire de guerre en station à Paramaribo ainsi que plusieurs dames et messieurs pour une visite à la plantation la plus importante du pays. Nous partons de grand matin par le vapeur *Wilhelmina*, et arrivons, en suivant la rivière Surinam, devant la plantation de Marienburg, appartenant à la Société de Commerce d'Amsterdam. Pendant le cours du trajet, nous en avons passé plusieurs autres de moindre intérêt, ainsi que des concessions faites par le gouvernement. Ces concessions sont généralement de 2 hectares, pour lesquelles l'ayant-droit paye une redevance de 10 florins par hectare et par an.

L'exploitation où nous débarquons occupe une superficie de 548 hectares, et emploie 700 coulis indiens, 700 hommes libres, presque tous nègres, 100 Javanais et 80 Chinois.

PLANTATION DE SUCRE[1]

La culture principale consiste en sucre. Le produit de l'exercice écoulé a été de 29 millions de kilogrammes de canne coupée. Pour la campagne de cette année on compte sur 35 millions. La canne donne généralement 10 1/2 pour 100 de sucre fabriqué. Nous y trouvons également environ 75 000 cacaoyers et 6 000 caféiers Libéria. On se propose, me dit le directeur, de donner beaucoup d'extension à la plantation du café. Un chemin de fer nous transporte partout sur ce vaste domaine, où d'immenses champs de canne s'étendent à perte de vue.

Je visite en détail la fabrique où la canne, pressurée et écrasée par de puissantes machines, rend le jus, qui est converti en sucre à la suite des mêmes procédés que j'ai été à même de suivre dans d'autres colonies.

La Hollande a été tributaire de l'Angleterre depuis l'abolition de l'esclavage pour l'introduction dans sa colonie de Surinam des coulis hindous. Elle enrôle ces travailleurs avec le consentement du gouvernement britannique, et en assume l'entière responsabilité, et,

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*



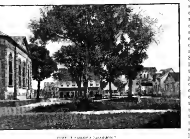
PLANTATION DE WELTEVREDEN. — GRAVURE DE ROCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

qui plus est, elle doit se porter garante pour les salaires que les planteurs sont tenus de leur payer.

L'engagement se fait pour cinq ans; au bout de ces cinq ans, le travailleur a le droit d'exiger son rapatriement aux frais du gouvernement néerlandais. En cas d'engagement pour une nouvelle période de même durée, ce droit lui reste toujours acquis à l'expiration du second contrat, même du troisième ou quatrième, s'il se décide à prolonger son séjour dans la colonie.

En règle générale, les colonies anglaises ne renouvellent pas leur contrat avec les coulis indiens. Elles en recrutent de nouveaux, et conservent les anciens comme travailleurs libres (*free labourers*).

Tant dans la Guyane hollandaise que dans la Guyane anglaise, le contrat passé avec les immigrants stipule toutes les conditions auxquelles les deux parties adhèrent. Les heures de travail, la nature et la quantité de la nourriture, l'obligation d'envoyer les enfants aux écoles de l'État, y sont spécifiées de la façon la plus étendue et la plus claire. Le gouvernement anglais maintient dans chacune de ses colonies un agent chargé de la surveillance des intérêts qui sont en cause. A Paramaribo il y a également un agent spécial pour contrôler le service de l'immigration.



PLACE DE L'ÉGLISE À PARAMARIBO[1]

Dans la Guyane française on a de même essayé du couli hindou. En 1856, on en amena 800 à Cayenne, et dans l'espace de vingt ans, environ 8 000 y furent transportés. Sur ce nombre total les documents officiels de 1878 ne constatent la présence que de la moitié; l'autre moitié était morte. D'après le dernier annuaire il se trouve encore 1 818 immigrants, tant hommes que femmes et enfants.

On a voulu démontrer à plusieurs reprises, en se basant sur le chiffre considérable de la mortalité, que le travailleur hindou n'est pas apte à supporter le climat. Le fait que la mortalité ne s'est jamais, à beaucoup près, produite dans les mêmes proportions dans les deux autres Guyanes, dont le climat est absolument le même, prouve suffisamment que ce raisonnement pèche par la base. J'ai la conviction que la qualité des gens recrutés laissait à désirer, et que les Hindous débarqués à Cayenne se composaient pour la plupart d'un rebut, ramassé dans les bas-fonds de Calcutta ou de la côte de Malabar.

Pour obtenir de la race dont il s'agit un travail régulier et assidu, il faut qu'on la traite par la douceur et la persuasion. Arrive-t-il que le directeur d'une plantation ou un employé se montre dur avec eux, les brutalise ou ne fasse pas preuve d'une stricte justice en cas de conflit, la soumission fait place à l'indiscipline, voire même à la révolte. Comme la haine et le désir de vengeance se développent facilement chez eux, on a eu quelquefois à enregistrer des meurtres. C'est ainsi qu'à Surinam on m'a désigné le gérant d'une plantation dont les procédés injustes et arbitraires envers ces gens n'étaient un secret pour personne. Dans ces conditions, plaindra-t-on cet administrateur si, un jour ou l'autre, un attentat se produit, et qu'il tombe victime d'une passion qu'il a provoquée lui-même?

Les bulletins officiels de la Guyane hollandaise constatent la présence dans la colonie, au 31 décembre 1891, de 3 441 hommes, 1 073 femmes et 1 195 enfants hindous, soit un total de 5 709. Dans la Guyane anglaise il s'en trouvait à la même époque, rien que sur les plantations, 15 373, hommes et femmes, avec leurs enfants, sous contrat, et 58 374 comme travailleurs libres (femmes et enfants compris). En dehors de ceux-là il existe quelques milliers d'immigrants hindous dans la colonie, s'occupant d'autres travaux.

De temps en temps on a fait venir autrefois des Chinois à Surinam. Un dernier convoi, qui se composait de deux cents hommes, y est arrivé en 1869. Actuellement le gouvernement chinois ne permet plus l'exportation de ses sujets, sous contrat, pour travail de fabrique ou dans les champs. En conséquence on ne peut s'en procurer qu'en qualité de travailleurs libres. Comme tels ils arrivent périodiquement à Demerara, mais ils se refusent bientôt à travailler dans les champs

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

de canne, quittent les plantations et s'établissent marchands ou boutiquiers.

Le gouvernement de la Guyane anglaise a modifié ses lois pour les coulis établis sur son territoire, et leur a appliqué les mêmes dispositions, relatives au mariage, au divorce, au droit de succession, etc., que celles en vigueur dans leur pays. Le gouvernement de Surinam a eu le tort, à mon avis, de ne pas suivre cet exemple, et de continuer à leur appliquer les lois néerlandaises.

La question a été agitée assez souvent dans les Pays-Bas si, oui ou non, une immigration de paysans et de cultivateurs hollandais donnerait des résultats satisfaisants. Quelques-uns prétendent que les Européens ne peuvent suffire au travail fatigant et affaiblissant sous le soleil torride des tropiques; d'autres sont d'avis que dans certaines conditions le blanc peut fournir un contingent utile et appréciable. Ce dernier raisonnement me paraît le plus fondé. Il faudrait, bien entendu, qu'on ne recrutât que des gens parfaitement valides, robustes et habitués aux travaux des champs.



FREDERIKSDORP[1] (PAGE 37)

Croirait-on que le labeur de nos moissonneurs par un soleil brûlant de juillet pourrait être accompli par des ouvriers occupés dans des usines, ou des cultivateurs gagnant leur vie par un jardinage facile et peu laborieux? Pourquoi ce paysan musclé de Frise ou de Groningue ne résisterait-il pas au climat, en bornant son travail à quelques heures par jour, à la fraîcheur matinale et vers le moment du soleil couchant?

Dans le cas où l'on exigerait trop de ses forces, en lui imposant un travail de cinq ou six heures par jour, qu'on se borne à lui en demander quatre! Ces quatre heures ne pourront porter un préjudice à la santé d'un homme robuste et donneront un résultat absolument rémunérateur. Au surplus l'épreuve a été faite plus d'une fois.

Au mois d'octobre de l'année dernière une commission a été constituée à Paramaribo pour examiner de nouveau la question. Puisse-t-elle la résoudre dans le sens de l'affirmative, la colonie y gagnera une force vitale d'une valeur incontestable; l'exemple pourra servir de leçon et contribuera à déraciner un des nombreux préjugés qui entravent le développement de mainte colonie.

On vient de faire un essai à Surinam avec des Javanais; un premier convoi d'une centaine est arrivé il y a deux ou trois ans et travaille sur la plantation que nous visitons. Le directeur m'informe qu'il est très content d'eux, et qu'ayant à choisir entre le Javanais fraîchement débarqué et l'Hindou dans les mêmes conditions, il donnerait la préférence au premier. D'après d'autres renseignements puisés à différentes sources, je crois que le gouvernement hollandais fera bien de favoriser cette immigration javanaise, ne fût-ce que pour ne plus dépendre de l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, au point de vue de la main-d'œuvre dans les trois colonies, je me résume en constatant que dans la Guyane anglaise on se plaint rarement de l'insuffisance du nombre des travailleurs, dans la Guyane hollandaise, l'immigration de Java sera un bienfait, quoique, en vertu de ses conventions avec l'Angleterre, elle ne doive pas se trouver de si tôt à court.

Il est à noter cependant qu'en 1875 l'émigration de l'Inde britannique fut interdite par l'Angleterre. Peu de temps après, cette interdiction étant levée, de nouveaux envois furent introduits dans la colonie. A cette époque un fonds d'immigration fut établi par le gouvernement colonial et voté par les États généraux à la Haye. Ce fonds d'immigration facilite beaucoup l'introduction des émigrants.

Dans la Guyane française, en l'absence de plantations, la pénurie de bras ne se fait pas beaucoup sentir. Mais le jour où l'on comprendra qu'une colonie sans colons et sans cultures n'offre qu'un avantage platonique, ce jour-là qu'on prenne donc exemple sur les deux voisines, auxquelles la mère patrie n'accorde pas un contingent gratuit de quelques milliers de condamnés aux travaux *forcés*[1].

Ces grandes plantations de Surinam et de Demerara

1 *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

sont de petites villes A Mariënburg, après la visite à la fabrique et aux habitations du personnel européen, je prends grand intérêt à inspecter les cases des travailleurs hindous et javanais Ces demeures, installées conformément aux habitudes et aux mœurs des occupants, ont un certain cachet de bien-être Les hommes sont aux champs, les femmes s'occupent du ménage ou préparent le repas, dont le riz forme l'élément principal. Les femmes de l'Inde ont un culte démesuré pour les bracelets, la plupart en argent, qui entourent leurs bras et leurs jambes Souvent le nez est percé et orné d'une bague ou d'un autre attribut, et des colliers, composés de pièces de monnaie, pendent jusque sur la poitrine. Les cheveux sont d'un noir de jais, et les grands yeux de même nuance rendraient bien des Parisiennes jalouses. Malheureusement une odeur qu'on ne peut définir, une émanation fade et moisie d'huile rance vous tient à distance; c'est généralement l'huile de coco dont elles ont la manie de s'enduire la coiffure et le corps.

Les enfants sont à l'école; nous allons les voir J'avais entendu dire beaucoup de bien de l'instruction qu'on leur donne et de l'aptitude qu'ils ont pour apprendre. Au risque d'abuser de la patience de mes compagnons d'excursion je me livre à une inspection minutieuse et je parcours d'abord les livres d'écriture

Il y a là une trentaine de jeunes élèves de cinq à douze ans dans la première école où nous sommes entrés. Aucune écriture mauvaise ou passable même, mais toutes d'une netteté, d'une régularité étonnantes. Passons à la lecture : deux enfants de cinq ans et un de six, que je choisis au hasard et sans que le maître intervienne, me lisent couramment une page de leurs livres, que j'ouvre Je demande au précepteur quels sont leurs progrès en arithmétique. « Veuillez en juger par vous-même », est la réponse.

Je pose d'abord quelques questions peu compliquées, je fais faire des divisions et des multiplications peu difficiles, et je m'étonne de la rapidité et de l'exactitude des calculs Avisant un joli petit garçon qui me répond avoir sept ans, je lui demande si une division de plusieurs chiffres le mettrait dans l'embarras

« Pas du tout, monsieur », dit-il en riant

Je prends un morceau de craie et trace sur le tableau la division suivante 96 723 242 / 934

Le petit bonhomme s'embarque sans crainte, et, pendant que je contrôle son travail, me donne le chiffre très exact de 103 558. Combien d'enfants d'Européens dans nos villes, qui se piquent de progrès et de civilisation, devraient rougir en face du petit Hindou que j'ai devant moi! Il a bien mérité les sous que je lui glisse dans la main pour acheter une friandise

Les Anglais et les Hollandais comprennent très bien du reste les avantages que produit l'instruction donnée à ces jeunes enfants. Le plus souvent le père et la mère ne savent ni lire ni écrire, mais leurs rejetons profitent dans une seconde patrie d'une éducation bien comprise et pourront former des auxiliaires de valeur dans le pays où ils feront souche

En face de la plantation de Mariënburg se trouve la station de Frederiksdorp, où réside le commissaire du district. Il y a là également une plantation, exclusivement de cacao, qui donne de beaux bénéfices. Cette exploitation a été vendue à vil prix, il y a quelques années, au moment où le malaise avait atteint ses dernières limites Après un certain temps, les propriétaires actuels sont arrivés à retirer de la plantation un bénéfice annuel égal à la somme déboursée pour l'achat Mariënburg et Frederiksdorp communiquent avec Paramaribo au moyen du téléphone.

G Verschuur

1 *Gravure de Bazin, d'après une photographie*

(La suite à la prochaine livraison)



L'ÉGLISE DE PARAMARIBO[1]



MARCHÉ A PARAMARIBO[1]

VOYAGE AUX TROIS GUYANES[2],

PAR M. G. VERSCHUUR

LA GUYANE HOLLANDAISE

II

Populations de la Guyane — Sur le fleuve Surinam — Le district de Para — Les insectes guyanais — La vie à Paramaribo

FEMME CALIBI[3]

Il y a peu de pays qui possèdent une population composée d'éléments aussi variés que l'ensemble des Guyanes. Nous y trouvons, en dehors des nègres de différentes origines, une mosaïque d'habitants venus des coins les plus éloignés du monde, Européens, Chinois, Hindous, Arabes, Annamites, Sénégalais, et le croisement des races a produit même des spécimens qu'il serait difficile de définir. Au point de vue de la race noire et des tribus dont le type s'est conservé intact, la Guyane hollandaise possède l'assortiment le plus curieux à étudier. Les descriptions des différents auteurs sur ces races indigènes ne s'accordent pas entre elles, et l'obscurité qui enveloppe l'origine de chaque peuple sans histoire authentique et sans littérature laissera toujours subsister bien des doutes et bien des lacunes.

Les véritables Indiens ne forment qu'une faible partie de la population. Les principaux, Caraïbes, ou Galibis, comme on les appelle le plus souvent dans la Guyane française, habitent les bois et ont une certaine répugnance à se mêler à la vie des nègres. On les voit quelquefois mener une existence nomade, se fixer pour un certain temps dans un fourré où ils établissent leur camp, ou au bord d'une rivière qui leur fournit le poisson en abondance. A un moment donné, le camp a disparu et la troupe s'est reportée dans une autre partie de la forêt.

Ils dédaignent tout travail manuel et font un usage immodéré de boissons alcooliques, bienfait de la civilisation européenne qui ne tardera pas à contribuer fortement à l'extinction graduelle de la race. Souvent ils poussent une pointe sur le territoire français, où j'en ai vu, au Maroni et à Mana, accroupis pendant des heures sur le sable et demandant une pièce de monnaie pour s'acheter du rhum. Physiquement, ils ressemblent aux Peaux-Rouges du Far West, dont ils ont la couleur; parmi les jeunes femmes j'en ai rencontré de très gracieuses et de vraiment jolies. Les femmes ont la lèvre percée d'une épingle, qu'elles font manœuvrer à droite et à gauche avec la langue. Cette épingle leur sert à extirper les chiques qui souvent viennent se loger dans leurs pieds.

C'est chez eux que le collectionneur a encore quelque

1. *Dessin de Riou, gravé par Kohl.*
2. *Suite. — Voyez pages 1 et 17.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

chance de trouver des armes; chez les autres tribus on ne découvre presque jamais rien. Ces armes consistent en tomahawks, sarbacanes et flèches, les dernières fréquemment empoisonnées au moyen du curare. Les femmes s'occupent à tresser des paniers et des corbeilles et fabriquent des potiches et des gargoulettes.

Les nègres Paramacca se trouvent sur le territoire hollandais du Maroni, au delà du Saut Hermina, les nègres Saramacca sur le haut Surinam, et les Becoes et Moesinga sur la rivière Saramacca. Aux bords de la rivière Copponame il reste un groupe peu considérable de nègres Quinti.

Les Arrowaks sont des Indiens disposés principalement sur le territoire hollandais; il y en a quelques-uns dans la Guyane anglaise, mais la colonie française n'en voit presque jamais.

On appelle Indiens Carbougres ceux qui sont nés de pères nègres et de mères indiennes, ils forment une tribu établie près d'un affluent de la rivière Coppename. Les Roucouyennes sont des Indiens habitant le haut Lawa, ils empruntent leur nom au roucou, dont ils se couvrent le corps.

Les Roucouyennes sont les seuls Indiens qui brûlent leurs cadavres; ils adorent la danse et aiment à se revêtir d'ornements bizarres et de couleurs voyantes.

Pour compléter le catalogue, citons les Oyampis, les Émerillons, les Poligoudoux, et consacrons quelques mots aux nègres Bosch et Bonis.

Les nègres Bosch ou « nègres des bois » (traduction du mot hollandais *Bosch*) sont les descendants d'anciens esclaves qui, après s'être sauvés des plantations, se sont répandus sur différentes parties de la Guyane hollandaise, et ont établi des villages dans l'intérieur des forêts. On les appelle aussi Djoekas en hollandais ou Youcas en français, de même qu'Aucas. Ils habitent actuellement le haut Maroni, aux environs du Tapanahony et du haut Cottica, tout en ayant quelques villages dans la crique Sara. Les Saramacca et les Becoes sont aussi des tribus à classer sous la dénomination générale de nègres des Bois.

Les Bonis, auxquels dans la Guyane française on attribue souvent et par erreur une autre origine, ne sont en réalité que des nègres Bosch. Ils descendent comme eux d'esclaves évadés des plantations. A la fin du siècle dernier, les Bonis furent placés par le gouvernement hollandais sous la surveillance des Aucas, qui finirent par les réduire en esclavage. Relâchés de la surveillance des Aucas en 1860, ils devinrent des nègres complètement libres, ils ont toujours continué à porter le nom de Bonis, d'après le nom de leur premier chef. Établis sur les rives du Maroni, ils ne faisaient aucune différence entre les autorités des deux pays, choisissant tantôt la rive gauche, tantôt la rive droite, pour y fonder des villages. Ni les Français ni les Hollandais ne s'occupaient d'eux, le pays n'étant qu'un territoire sauvage, à peu près inconnu.

La question de savoir si les Bonis étaient soumis à l'autorité française ou hollandaise n'a été soulevée qu'à l'époque où l'or a été découvert entre le Lawa et le Tapanahony. A ce moment il y en avait plus sur la rive française, et, probablement en vertu de ce principe, on a prétendu qu'ils devaient être considérés comme sujets français. Dans aucune publication française ancienne on ne parle de nègres Bonis, tous sans exception sont désignés sous le nom de nègres Bosch ou nègres Marrons. Léon Rivière écrit en 1866 dans la feuille officielle de la Guyane française : « En dehors de nos possessions il existe encore des peuplades désignées sous le nom générique de nègres Bosch. »

Les vrais Bosch, ceux qu'on appelle ainsi, même sur la rive française du Maroni, sont supérieurs aux Bonis au point de vue des services qu'ils rendent aux Européens. On ne peut se passer d'eux pour franchir les sauts, en se rendant aux terrains aurifères. Tous les explorateurs qui ont franchi les rapides excessivement dangereux de la Guyane dans les pirogues, faites d'un tronc d'arbre creux, maniées par ces hommes hardis et expérimentés, rendent hommage à l'habileté avec laquelle ils savent vaincre tous les obstacles et à la sûreté de leur coup d'œil.

Le tatouage se pratique chez eux par de petites incisions sur l'épiderme, lesquelles, à défaut d'adjonction de couleur, produisent des cicatrices noires d'un effet absolument bizarre; on dirait de la graine de lin répandue et collée sur le torse, qu'ils montrent généralement tout nu. Leurs cheveux, très courts, sont réunis en petites tresses semblables à des cornes poussant sur leur tête. Je ne parlerai pas de leurs dents : est-il besoin de rappeler que le nègre qui ne connaît pas nos poudres et pâtes dentifrices, serait en droit de se moquer de nous, qui ne pourrions bien souvent opposer qu'un râtelier bien triste à sa double rangée intacte et immaculée?

Ils se rendent souvent à la capitale, où ils ne peuvent circuler qu'à la condition d'être plus ou moins vêtus. S'ils ne veulent pas rester dans leurs canots, ils peuvent habiter des hangars que le gouvernement a fait construire à leur intention.

C'était le chef des nègres Bosch que j'avais rencontré à Albina et, quelques jours plus tard, à Saint-Laurent. Parti peu après pour Paramaribo, où il avait été appelé par le gouverneur, il semble tout heureux de me revoir. Nous nous adressons des discours, dont réciproquement nous ne comprenons pas le premier mot, il a le rire facile, et pour me prouver qu'il saisit fort bien les politesses que je lui prodigue dans un langage qui lui est inconnu, il ne cesse de me répéter « *Ja, ja* » (ce qui veut dire « oui, oui »). Pour faire preuve de son attachement au gouvernement hollandais il étale un mouchoir aux couleurs nationales. Décidément le grand man Oseesi est d'un patriotisme touchant!

Quelques jours après, le gouverneur reçoit successivement le chef des nègres Saramacca, appelé Akroesoe, accompagné de son capitaine, et le chef des nègres Bekoe et Moesinga, qui porte le nom d'Adray Vroom-

hart, ce dernier est accompagné de son fils. Invité à assister à l'audience, je fais la connaissance de deux personnalités tout à fait différentes, malheureusement, comme avec Oseesi, le charme de la conversation m'échappe, à cause de mon ignorance de la langue indigène.

Akroesoe pousse le patriotisme encore plus loin qu'Oseesi; son pantalon est composé de trois bandes : rouge, blanc et bleu, avec une bande orange au milieu, qui couvre exactement le genou. Adray Vroomhart est en uniforme de général, le tricorne sur la tête et le bâton de chef à la main. Il me fait penser aux généraux d'Haïti!

Après m'être rendu compte de l'instruction donnée



INDIENS ARROWAKS[1]

aux enfants hindous sur la plantation Marienburg, je désire visiter les écoles de Paramaribo. Il y en a plus d'une douzaine, indépendamment de l'école du soir pour ouvriers et artisans et de celle où l'on enseigne l'agriculture. Le gouverneur veut bien m'accompagner dans deux ou trois, et le lendemain l'inspecteur des écoles me sert de cicérone dans quelques autres.

Pénétré de la conviction que l'enseignement — surtout dans les colonies — est le point de départ du développement et du progrès, en arrachant à l'oisiveté et à l'ignorance des cerveaux qui peuvent plus tard être si utiles, et contribuer dans une large mesure au bien-être du pays, je ne me contente pas d'une visite sommaire, mais désire m'initier dans les détails à l'instruction qu'on donne aux enfants des deux sexes, tant européens que créoles et nègres.

Cette instruction fait le plus grand honneur au gouvernement hollandais. Dans chaque établissement je constate qu'elle est sérieuse, bien comprise et essentiellement pratique pour les enfants de couleur. Les écritures qui passent sous mes yeux sont régulières et belles.

Dans une école de jeunes filles, je m'informe si l'enseignement comprend les langues étrangères. Sur la réponse qu'elles apprennent le français et l'anglais, je demande la permission de passer un examen. Les élèves ouvrent leur livre de français, je prie plusieurs d'entre elles de me lire quelques lignes, et après je leur adresse différentes questions, auxquelles on me répond sans hésiter. Passant à l'anglais, j'obtiens le même résultat satisfaisant.

Dans une école de garçons je passe un examen de géographie et choisis comme sujet de mes investigations la Suède, la France, les États-Unis et l'Inde anglaise. Les questions assez compliquées que je pose sont toutes résolues avec une exactitude surprenante. Dans une école d'enfants créoles je choisis l'arithmétique, un enfant de huit ans me fait sur le tableau la division suivante :

8 172 / 8 972 136 572 4 546

1. *Gravure de Pasin, d'après une photographie.*

De pareils résultats se passent de commentaires. Involontairement je me rappelais ma visite faite, peu de temps auparavant, dans une autre colonie à une école où le côté pratique de l'instruction m'avait paru faire entièrement défaut. Un négrillon était chargé de copier un thème sur le roi Clovis ! N'aurait-il pas mieux valu apprendre à ce moricaud comment on plante des bananes?

Un autre futur électeur, âgé de huit ou neuf ans, copiait sur son ardoise un thème dans lequel il était question de glace et de neige. En demandant à toute la classe réunie ce que c'était que la neige, personne ne put me répondre! L'instituteur, interloqué, se décidait à ce moment-là à le leur expliquer.

A Cayenne et à Mana j'ai assisté à la distribution des prix dans les écoles. Dans la dernière localité j'ai pu me présenter à cette cérémonie en jaquette, mais à Cayenne l'habit et la cravate blanche étaient de rigueur. L'habit à 8 heures du matin pour une fête d'enfants, la plupart noirs, de couleur chocolat ou à nuances indéfinies, me semblait un comble. Dans certaines colonies, le besoin de se vêtir, pour des motifs futiles, d'une manière absolument incompatible avec le climat, d'arborer le chapeau haute forme en plein soleil, atteint les proportions du comique, pour ne pas dire du ridicule.

J'ai vu distribuer dans ces deux réunions des monceaux de prix à tous les élèves sans distinction. Il y en avait qui en rapportaient des paquets, parfois trop lourds, mais témoignant probablement de leur haute intelligence et de leurs capacités multiples. Un lauréat, qui me rappelait la doctrine de Darwin, obtint un prix d'hygiène : je ne pus apprécier en quoi pouvait bien consister sa supériorité ! Il y a des prix de bon vouloir, de gentillesse et d'autres qualités, insaisissables pour mon pauvre cerveau, surmené dans un accoutrement qui me fait horriblement transpirer par 30 degrés de chaleur. Une fillette de sept ans reçoit un prix de morale ; je regarde mon voisin, qui me paraît aussi ébahi que moi. Il va sans dire que de longs discours avaient inauguré l'imposante réunion, où le côté politique ne manquait pas d'être effleuré.

Les promenades que je fais avec le gouverneur tant en voiture qu'à cheval me font connaître la ville et ses environs. La première, d'une étendue considérable, se compose en grande partie plutôt d'allées et de boulevards que de rues proprement dites. Sur le bord de la rivière, une rangée de beaux amandiers protège contre les rayons du soleil ; en plusieurs rues, des arbres de belle taille, dont les branches supérieures se recourbent vers les autres, forment un dôme continu de verdure et d'ombrage bienfaisant.

Les grandes routes ne sont guère plus nombreuses ici que dans la Guyane française. Les anciens colons et habitants, habitués de génération en génération à se servir pour leurs transports des grands fleuves et de leurs affluents, n'ont pas suffisamment compris que pour faire fructifier un pays, pour établir des relations fréquentes et des débouchés indispensables, la création de routes est de première nécessité.

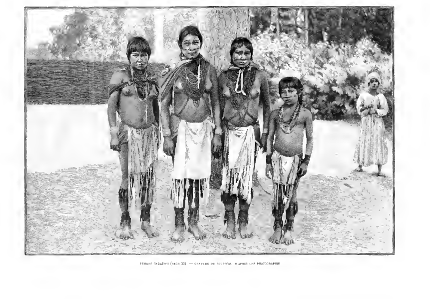
Actuellement cette absence d'artères se fait fortement sentir, des terrains étendus restent en friche, faute de communications suffisantes avec la capitale. Les richesses forestières du district de Coppename, pour ne citer qu'un exemple, n'ont jamais été exploitées, par la seule raison qu'une communication avec Paramaribo n'existait pas.

Le gouvernement colonial insiste beaucoup pour la création d'un tramway à vapeur entre la métropole et le district de Saramacca, lequel serait le point de départ, pour toute cette contrée, de progrès incontestables. Les adversaires du projet demandent l'amélioration de la route fluviale, et le Ministère des colonies à la Haye, avant d'accorder les subsides nécessités par les travaux auxquels on se décidera, a envoyé sur les lieux un ingénieur chargé de se prononcer sur la question. Quel que soit le résultat, le district de Saramacca aura dans un avenir prochain une communication plus facile avec la capitale. Qu'on en fasse autant, et le plus vite possible, pour l'intérieur du pays où l'on trouve les placers. Jusqu'aujourd'hui l'accès aux contrées aurifères est des plus difficiles, il en résulte que l'immigration ne s'y porte pas, qu'aucun commerce ne s'y établit, qu'aucune ville ou village ne s'y fonde. Des routes, et d'autres routes encore : c'est toujours par là qu'il faut commencer, Demerara cependant en a bien donné l'exemple.

C'est par une belle soirée du mois de septembre que nous nous embarquons, le gouverneur, quelques invités et moi, à bord d'un joli petit vapeur qui fait le service des rivières. Il est 10 heures, le ciel, d'un azur profond, est diamanté de tous les feux stellaires, la brise apporte sur ses ailes la fraîcheur de la mer. Nous sommes sept, cinq hommes et deux dames. Les dames nous quittent peu de temps après notre départ, notre bateau stoppe un instant, et elles sont transbordées dans une embarcation que nous traînons à la remorque. Cette embarcation, dont le modèle rappelle celles de la mère patrie du siècle dernier, ressemble comme forme aux gondoles de Venise. Elle est toute en bois, peinte d'un vert clair, et la partie intérieure étant assez spacieuse, nos deux dames pourront s'étendre à leur aise sur les banquettes transformées en lits.

La petite cabine de notre vapeur contient deux banquettes, qui constituent quatre places pour coucher, un des invités se plonge d'un bond agile dans son hamac, accroché pour la circonstance sur le pont.

A 4 heures du matin notre steamer s'arrête au beau milieu du fleuve Surinam. Nous sommes arrivés à un endroit où le manque d'eau nous exposerait à un échouement inévitable. Nos cris ont réveillé ces dames, qui apparaissent comme des fées, noyées dans des flots de rayons lunaires. Toute la société se trouve bientôt réunie dans une chaloupe à vapeur, qui a été remorquée pendant le trajet comme la fameuse gondole, et dont le peu de tirant d'eau nous permet d'at-



FEMMES CARAÏBES (PAGE 33). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tendre la rive. Nous accostons au clair de la lune, et nous nous engageons dans un petit sentier sous bois qui mène à un cimetière du siècle dernier. L'endroit que nous visitons s'appelle la Savane des Juifs; quelques pieux vermoulus, faisant fonctions de monuments funéraires, attestent la présence de cadavres enterrés là à une époque bien reculée. C'est ici également que commençait autrefois le cordon militaire destiné à empêcher l'évasion des esclaves.

Le spectacle est lugubre, mais imposant; nous pouvons nous figurer que nous sommes dans un théâtre au moment où l'on baisse le gaz.

Au retour, le soleil levant dore la crête des petites hauteurs verdoyantes, tandis que notre sentier à travers la forêt dort encore dans un léger brouillard de rosée qui se dissipe au fur et à mesure que nous regagnons la berge de la rivière. Notre chaloupe à vapeur continue sa route et nous conduit à Bergendal, la station la plus éloignée où l'on puisse arriver avec ce moyen de transport. On pourrait à la rigueur continuer encore quelques milles plus loin, mais alors il faudrait bientôt se servir de pirogues de nègres pour pénétrer plus avant dans l'intérieur.

Débarqués à terre vers les 11 heures, le soleil nous envoie des caresses brûlantes. Il ne s'agit pas ici de nous reposer sous le feuillage touffu de la flore tropicale, mais d'escalader une colline de 300 pieds de hauteur, qui nous fera jouir d'un coup d'œil superbe. L'ascension est fatigante sous ce ciel de feu, et j'admire la vaillance de nos dames, qui nous donnent une leçon et prennent bardiment les devants.

Le panorama qui se déroule devant nous, une fois arrivés au sommet, nous dédommage largement de nos efforts. Le vert manteau de la forêt puissante et sans limites se perd dans la chaîne des monts Tumuc-Humac que nous apercevons à l'horizon. Plus près de nous, des mamelons couverts de bouquets de verdure s'échelonnent gracieusement et se reflètent dans l'eau cristalline d'un ruisseau qui serpente à travers le paysage. Après la descente nous traversons une savane conduisant à un petit pont en bois, où commence une très bonne route de 30 kilomètres au bout de laquelle se trouvent des placers de valeur.

Nous ne quittons pas Bergendal sans nous reposer quelques instants à l'école des Hernhutters ou Frères Moraves, secte religieuse protestante qui remonte au XVIIIe siècle, et qui possède plusieurs écoles dans la colonie. Cette secte a été fondée par le comte de Zinsendorf et est venue s'établir à Surinam il y a cent soixante ans. Elle y a fait beaucoup de bien au point de vue moral et s'est appliquée spécialement à l'instruction des enfants. Les Hernhuttérs se marient toujours entre eux et sont très attachés les uns aux autres; ils ont une réputation de grande honnêteté.

Après une courte halte dans un village de nègres, nous faisons escale à Phedra, station d'une certaine importance, que le chef de la colonie tient à visiter. J'y prends un bain délicieux, mais j'ai soin de me tenir tout près de la berge, où il n'y a qu'un mètre de profondeur. De cette façon la transparence de l'eau me permettra de reconnaître le fond et de m'apercevoir, le cas échéant, de l'approche du redouté piraï. Nous dînons à bord et regagnons Paramaribo tard dans la soirée.

Un voyage non moins intéressant est combiné pour un autre jour. Nous partons aux premières lueurs de l'aube par le steamer *Nederland*, suivons le Surinam d'abord jusqu'au fort Amsterdam, et bifurquons à droite par la rivière Commewyne, affluent du premier.

Des deux côtés du fleuve j'aperçois de nombreuses plantations de bonne apparence. Notre premier arrêt est à Charlottenburg, plantation autrefois importante, mais abandonnée aujourd'hui. Les Frères Moraves y possèdent un établissement qui n'est pas sans intérêt, et s'occupent de l'instruction des enfants.

Notre seconde étape est la plantation Nieuw Clarenbeek, entreprise qui a coûté 200 000 florins d'exploitation, mais dont le résultat a été des plus onéreux. Vendue pour la somme modique de 12 000 florins, les nouveaux propriétaires s'attendent à un rendement largement rémunérateur.

Une branche du Commewyne s'appelle Cottica, nous nous engageons dans cette rivière et visitons une concession de 6 hectares en culture, accordée à un coolie hindou, ayant terminé son contrat de cinq ans. Je me trouve en présence d'un homme fort intelligent, établi à cet endroit depuis six ans, ayant sous ses ordres une dizaine de travailleurs libres. Il parle couramment le hollandais, et nous montre, en dehors de sa petite bibliothèque, sa collection de timbres-poste. La timbromanie n'a plus de limites, à ce qu'il paraît!

Un peu plus loin, une plantation abandonnée, nommée la Paix, ressemble à un champ après la bataille. Les machines rongées par la rouille se dressent comme de sinistres fantômes au milieu d'un bâtiment en ruines, emprisonné dans la bronse envahissante.

Voici enfin Ephrata, où demeure le commissaire du district; ce fonctionnaire nous fait le plus charmant accueil. Pendant qu'il nous promène sur la station, mon attention est mise en éveil par l'arrivée de deux individus, les menottes aux mains et sous la conduite d'un brigadier de la police. Ils ont pris le chemin du Cottica que j'ai décrit en parlant des évadés du Maroni; le lecteur aura déjà soupçonné que je me trouvais en présence de deux échappés de la colonie voisine. En les interrogeant, j'apprends qu'ils viennent de Saint-Jean et qu'ils ont franchi le Maroni au moyen d'un petit radeau construit dans leurs moments de loisir.

Mes questions ne semblent pas leur plaire beaucoup, attendu qu'il s'en dégage forcément une connaissance suffisante des lieux qu'ils viennent de quitter. Le plus souvent ces évadés s'ingénient à apitoyer les gens, en racontant des choses absurdes, en faisant le récit le plus dramatique de la façon dont ils sont traités et malmenés, et encore en se faisant passer pour des condamnés « politiques », si la supercherie a quelque chance de réussir. Évidemment tout habitant de la Guyane

hollandaise n'est pas initiée aux détails des établissements pénitentiaires, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les histoires débitées avec force détails touchants excitent quelquefois la compassion. C'est ainsi qu'une de nos dames prêche la miséricorde pour ces pauvres « malheureux ». Je leur demande leurs noms et leurs numéros matriculaires, et plus tard, ayant pu vérifier que, si sous ce rapport ils n'avaient pas menti, les réponses données sur leurs antécédents étaient toutes mensongères, j'ai été à même d'édifier les habitants de Surinam, enclins à une pitié assez mal fondée, sur la valeur des bavards et sur la foi qu'on peut accorder à leurs récits.

Il m'est arrivé à Paramaribo d'entendre soutenir la thèse que le gouvernement français ne demandait pas mieux que de les voir s'échapper afin d'en être débarrassé. On ne pouvait admettre, en effet, que la surveillance fût insuffisante, au point de leur fournir l'occasion de s'échapper quand bon leur semblait.

Le retour d'Ephrata s'accomplit en ligne directe, et en route le gouverneur combine le voyage sur la rivière Para, projeté pour le surlendemain. Un des invités d'aujourd'hui, fonctionnaire pour le district du Para, fera partie de l'excursion qui prendra trois jours et qui demande des préparatifs sérieux.

NÈGRES BOSCH (NÈGRES DES BOIS)[1] (PAGE 36)

La rivière Para est un affluent du Surinam, elle est assez étroite et peu profonde. Pourra-t-on s'y engager avec une chaloupe à vapeur sans avoir l'ennui d'échouements continuels et des retards qui s'ensuivent?

Il est décidé qu'on risquera l'aventure à la marée haute, nous emportons une grande quantité de provisions et partons après déjeuner. C'est bien l'exploration la plus intéressante et la plus pittoresque que j'aie faite dans la Guyane hollandaise. En nous engageant dans la rivière, nous nous trouvons entourés d'une nature différant entièrement de celle que présentent les bords des grands fleuves. Plus de plantations, de maisons proprement entretenues, plus de courants s'entre-croisant et mettant en mouvement les sables, les matières friables et les détritus charriés par la force des eaux. La nappe sur laquelle glisse notre chaloupe ne tarde pas à devenir claire et limpide; elle est calme comme un lac, ridée par une brise chaude, chargée des parfums des terres tropicales. Des deux côtés la rangée non interrompue de palétuviers baigne dans la vase molle et se confond avec la ceinture verte de la forêt. En certains endroits, des arbres séculaires, confusément distribués et réunis par des centaines de clématites et de liserons, forment un rideau impénétrable à la chaleur moite et alanguissante dont l'atmosphère est imprégnée. Les rameaux fleuris des arbrisseaux aux vives couleurs se mêlent aux pandanus, aux plantes grimpantes, aux lianes, aux fougères arborescentes, au feuillage en forme d'éventail du palmier bâche et à tout un fouillis de végétation parasite. De-ci, de-là, s'élèvent des pinots et des balisiers, les orchidées tapissent les branches des géants de la forêt, la corolle violette ou jaune d'une belle fleur se montre à travers l'écartement de la masse enchevêtrée.

Tout autour de nous règne le silence le plus profond, interrompu à de rares intervalles par le sifflet d'un oiseau ou les cris d'une bande de macaques s'enfuyant à travers les profondeurs de la sylve. Et, au-dessus de cette végétation mystérieuse, si follement désordonnée, mais si splendide et luxuriante, le ciel ardent étale l'uniformité implacable d'un bleu intense.

Une heure avant le coucher du soleil nous arrivons à Onoribo; heureusement nous n'avons échoué nulle part. La réception qui nous attend est semblable à celle d'il y a un mois à Mana. Les femmes crient et dansent comme des possédées, les hommes tirent des coups de pistolet et de fusil, en saluant le gouverneur par les gestes les plus enthousiastes, et en l'appelant *papa* ou *massa*. Tous ces noirs sont de vieux esclaves ou leurs descendants. Le propriétaire du terrain où nous sommes débarqués leur loue le sol pour l'abatage des arbres, qui sont sciés en planches sur place avant d'être expédiés à Paramaribo. Ils y font également la culture des bananes et d'autres fruits. Pour l'instruction des enfants il s'y trouve une école, tous ces moricauds parlent hollandais et savent lire et écrire.

Le gouverneur tient beaucoup à ce que les enfants

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

apprennent le hollandais. On a déjà trop longtemps toléré le jargon, dit patois nègre ou nègre anglais qu'on parle dans la colonie.

Cette langue est un méli-mélo de hollandais, d'anglais et de portugais que tout le monde parle ou comprend à Surinam, même les Chinois et les coulis hindous. Les Européens s'en servent aussi par commodité dans leurs rapports avec leurs domestiques.

Nous passons sous deux arcs de triomphe assez primitifs, mais témoignant de la joie produite par la visite du chef de la colonie. Les femmes étendent devant nos pas des madras bariolés, qu'elles relèvent aussitôt que nous les avons traversés pour les déployer de nouveau tout le long de notre chemin, les hommes marchent à côté de nous en faisant des salamalecs, les enfants prennent les devants en sautillant.

La demeure de l'administrateur nous servira d'hôtel cette nuit; c'est un vieux bâtiment en bois dont le plancher craque sous nos pas, et où les fourmis paraissent avoir fait d'éclatants ravages. Nous faisons honneur au repas qui vient de nous être préparé, l'administrateur et le maître d'école sont nos convives, et manifestent hautement leur satisfaction d'échanger pour quelques heures l'entourage dans lequel ils se trouvent journellement contre la distraction que leur procure notre société.

Après le dîner toute la bande de femmes fait irruption dans la salle, les hommes et les enfants forment l'arrière-garde, ces derniers armés de clarinettes et de tam-tams. Un bruit assourdissant nous écorche les oreilles, le bal est inévitable; et pour donner plus d'éclat à la fête, un jeune gamin se met à taper avec une planche sur un vieux bidon à pétrole.

Tous les bals de nègres se ressemblent : plus il y a de tapage, plus il y a de bonheur, et si on ne les renvois pas à un moment donné, ils danseront jusqu'au jour, toujours sur le même air et en reproduisant à l'infini les mêmes contorsions de hanches.



[illegible] [1]

C'est probablement sur l'initiative de l'instituteur que le chant national est entonné. Au dernier couplet, quelques femmes, dégageant à la suite de leur danse effrénée un parfum peu déguisé, soulèvent le gouverneur et le portent en triomphe. Après lui, nous devons tous y passer, quoique nous protestions contre cet excès d'honneur. La foule se retire après s'être arrosé le gosier avec le genièvre qu'on leur a offert. Nous regagnons chacun, non pas notre lit, mais notre hamac, qui a été emporté. Le gouverneur et moi, nous couchons dans la partie supérieure de la maison, espèce de grenier ouvert à tous les vents, les autres invités accrochent leurs hamacs dans la salle du festin, où les émanations des danseurs se perçoivent encore le lendemain à leur réveil. Dans de pareilles excursions il faut passer sur ces petits inconvénients, dans notre chambre d'en haut nous ne sommes pas épargnés non plus. Une bande de chauves-souris décrivent leurs orbes au-dessus de nos têtes.

Le départ se fait avant le lever du soleil; nous avons du faire notre toilette à la lumière vacillante d'une vieille lanterne. La chaloupe à vapeur avance avec précaution, car dans maint endroit le fond de l'eau est visible. La matinée est superbe et imprime à tout ce qui nous environne cette tonalité fascinante qui forme l'apanage des pays chauds. La rivière se rétrécit, et plus d'une fois nous touchons légèrement la vase ou frôlons un tronc d'arbre couché sur le fond. Continuer avec la chaloupe ce serait s'exposer à un accident, elle stoppe, et au bord d'une crique on l'attache.

En quittant Onoribo nous avons emporté trois pirogues de nègres, qu'on appelle *corjaals* dans la Guyane hollandaise, elles ont été prises à la remorque, et les indigènes chargés de les pagayer se mettent à les vider au moyen de leurs écopes. Descendre dans ces frêles embarcations, poser le pied juste au milieu, s'asseoir

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*



MAAGDENSTRAAT A PARAMARIBO. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR DEVOS.

avec toute la précaution exigée par la circonstance, et garder un équilibre permanent, constituent un tour de force que dédaigne le colon expérimenté et dont le nègre, doué de l'agilité du singe, se rit, même dans les fleuves aux courants tumultueux. L'embarquement n'est qu'un jeu pour mes compagnons; moi, en ma qualité de néophyte, je me demande comment il sera possible de conserver l'équilibre indispensable sur l'étroite planchette qui me servira de siège.

La crique dans laquelle nous entrons n'a que peu de profondeur, et quand même, étant bon nageur, je ne risquerai qu'un bain forcé dans le cas où le léger canot, simple tronc d'arbre creux, chavirerait par quelque mouvement involontaire. Nous ne sommes que deux dans notre pirogue, sans compter les deux nègres, qui s'accroupissent l'un sur le devant et l'autre sur le derrière. Au moyen de leurs pagaies, dont le maniement exige une extrême adresse, ils la font glisser sur l'eau avec la rapidité d'une flèche. Je me tiens immobile, avec la rigidité d'un empaillé : rien qu'en éternuant, on risque de faire culbuter l'embarcation.

Encore une nature sauvage et imposante, noyée dans l'immense silence de la solitude, une véritable débauche de végétation. Ici l'œil est charmé par l'abondance des nénuphars et des fleurs élégantes qui poussent sur les berges, attirant les superbes papillons qui voltigent à fleur d'eau. Nous accostons à une station qui s'appelle Onverwacht; la réception qu'on nous y fait forme le pendant de celle de la veille.

Le beau sexe de l'endroit est tout aussi enthousiaste qu'à Onoribo; nous ne marchons que sur des étoffes de cotonnade étendues devant nos pieds, et ne se terminant que devant l'entrée de l'école, qui sert en même temps d'église. La population étant moitié protestante, moitié catholique, les desservants respectifs visitent la localité à jours fixes pour le besoin de leurs cultes. Le terrain est la propriété collective des nègres qui l'habitent et qui coupent le bois dans la forêt, tout en cultivant des légumes et des fruits. Leur nombre est de trois cents environ, hommes, femmes et enfants.

Parmi les femmes en délire qui nous escortent, il y en a une qui attire spécialement l'attention. C'est une vieille négresse dont le dos est couvert d'un énorme foulard portant en gros caractères l'inscription : *Hom swaki mali pansi*. C'est un cadeau qu'elle a reçu il y a dix ans, mais elle ne peut pas nous donner de renseignements sur le gracieux donateur, pas plus qu'elle n'a jamais compris le sens de ces paroles, qu'elle considère comme un fétiche apposé sur le fichu.

Une promenade de vingt minutes nous mène à Osembo, autre station où l'on s'occupe également de l'abatage des arbres. Les Frères Moraves établis ici nous abreuvent avec un lait délicieux de noix de coco.

Deux autres heures en pirogue, et nous voici rembarqués sur notre chaloupe à vapeur, qui nous conduit à Overtoom, nouvelle exploitation forestière. Toutes ces stations que nous visitons étaient autrefois des centres de prospérité; on y trouvait des plantations où les habitants de Paramaribo allaient chercher la villégiature et le repos pendant la saison sèche.

Après l'abolition de l'esclavage, le manque de bras a converti en brousse et en désert des propriétés jadis florissantes; la déchéance augmente d'année en année. Il n'en est pas moins vrai que mon voyage au Para m'a laissé d'ineffaçables souvenirs et que les beautés des sites me le font considérer comme la plus enchanteresse des excursions à accomplir dans les Guyanes.

La dernière halte, au bout de deux nouvelles heures en corial, est Eendracht. Je trouve dans un gourbi de nègres une chaise et m'occupe à rédiger mes notes, tandis que le gouverneur et ses autres invités se dirigent à pied vers le poste Berlijn, où il y a une inspection à faire. Assis dans une anse au bord de la crique, je me laisse aller à cette douce rêverie, où la pensée prend librement ses envolées, où la solitude, au milieu de la flore tropicale, constitue un charme indescriptible.

Mais le soleil est à son déclin et ma montre indique près de six heures, quand mes compagnons reviennent à grands pas. Il nous faut plus de deux heures en pirogue pour regagner la chaloupe! A franchement parler, la traversée ne me sourit guère, mais il n'y a pas à discuter. Nous ne pouvons passer la nuit dans la forêt et nous sommes forcés de nous abandonner à l'expérience de nos nègres. Heureusement que cette race est dotée de véritables yeux de chat, qui perçoivent une ombre, un semblant de clarté, là où le regard inexpérimenté de l'Européen ne plonge que dans le voile impénétrable des ténèbres. D'étoiles, il n'y en a même pas; seul le scintillement des lucioles perce de temps en temps l'implacable obscurité qui nous environne.

De temps en temps un petit choc nous prouve que nous glissons sur des troncs ou des ronces submergés; il y a de quoi avoir la chair de poule! Aucune parole n'est échangée dans les pirogues qui se suivent à de faibles distances; le clapotement des pagaies dans l'eau est le seul bruit qui interrompe le silence de cette nuit que je n'oublierai de ma vie.

Voilà finalement une faible lueur rouge qui se dessine à l'horizon : c'est notre salut, c'est notre chaloupe. Un dernier prodige d'équilibre pour accoster sans chavirer et monter prudemment à bord, où un souper bien mérité nous attend. Le lendemain c'est encore le même moyen de transport que nous devons utiliser pour nous rendre à Republiek, poste militaire sur le Para, et de là aux Quatre-Enfants (Vier Kinderen). Dans cette dernière station, deux curés desservent une église catholique, comprenant une école pour les enfants d'à peu près trois cents nègres établis dans les alentours. « Prospérité », établissement d'indigènes ayant embrassé la religion des Frères Moraves, est notre dernière étape. Ils sont là quatre cents, s'occupant de différentes cultures. En regagnant pour la dernière fois notre chaloupe, et en sortant courbaturé de l'affreuse pirogue, je fais le serment de ne plus jamais descendre dans une pareille embarcation.

Notre retour à Paramaribo se fait par le grand

fleuve le Surinam, que nous atteignons en quittant le Para par un petit canal de traverse Nous en avons encore pour plusieurs heures avant que la ville ne devienne visible

Les grandes rivières des Guyanes, aux eaux jaunâtres et limoneuses, ont une frappante ressemblance entre elles, comme du reste avec l'Orénoque et l'Amazone. Occupant à leur embouchure une largeur qui varie de 1 à 3 kilomètres elles sont soumises au flux et au reflux de la marée, la navigation est généralement subordonnée au niveau de leurs eaux et à la force des courants L'entrée par mer en est rendue souvent difficile par la boue et les bancs de sable, et demande une connaissance pratique Ces rivières, alimentées par des centaines d'affluents et de criques, sont navigables jusqu'à 60, même 100 kilomètres de distance dans l'intérieur des terres, plus loin leur cours, extrêmement sinueux depuis l'embouchure, se rétrécit, et les bas-fonds parsemés de roches, dues à des soulèvements plutoniens, en rendent la navigation impossible pour tout autre bateau que les canots dont se servent les aborigènes Plus loin encore on arrive aux sauts ou rapides, qui sont le fait d'un étranglement du lit du fleuve.

Dans plusieurs rivières et criques, le niveau varie sensiblement suivant les saisons La quantité d'eau pluviale qui tombe tous les ans dans les Guyanes surpasse celle que reçoivent la majorité des pays tropicaux, on peut calculer qu'il y pleut au moins la moitié de l année Ces pluies sont encore plus abondantes dans les forêts, et donnent naissance à des marais perpétuels, dont la réputation d'insalubrité s'étend, bien à tort, au pays tout entier.

Parmi les fleuves les plus importants du sol guyanais, qui presque tous prennent leur source dans la chaîne des Tumuc-Humac, citons le Maroni, le Surinam, le Corentyn et l'Essequibo La première sert de limite aux Guyanes française et hollandaise, et la troisième sépare la dernière de cette Guyane anglaise. Nous trouvons ensuite sur le territoire français la Mana, la Sinnamary, le Kourou, le Mahury, l'Approuague et l'Oyapock, qui sert de limite provisoire du côté du Brésil. Les autres rivières ne sont que d'un intérêt secondaire En dehors du Surinam et du Commewyne, dont le cours ne forme qu'une seule embouchure avec le premier, nous ne trouvons sur le territoire hollandais que le Cottica, affluent de la dernière, le Saramacca, le Coppename et le Nickerie

La Guyane anglaise compte, à côté de ses grands cours, le Corentyn et l'Essequibo, deux rivières impor-

ROUTE DU GRAND CONSEIL A PARAMARIBO[1]

1 *Dessin de Riou gravé par Kohl*

toutes, le Demerara et le Berbice. Le Cuyuni et le Massaruni, qui confluent avec l'Essequibo parcourent le territoire contesté entre le Venezuela et la possession britannique. Le Pomeroon, le Canje et le Rupununi sont trois rivières de moindre valeur, bien que la dernière ait une longueur de 220 milles.

A part les sauts, nombreux dans les trois pays, la Guyane anglaise seule possède des cascades ou chutes d'eau. La variété des poissons dans ces différentes rivières n'est pas aussi grande qu'on serait tenté de le supposer. Les pêcheurs étant peu nombreux, il est très possible que l'ichtyologie se trouve privée de la connaissance de plusieurs spécimens, prenant gaiement leurs ébats journaliers, en se moquant de l'ignorance humaine.

Il n'en est pas moins vrai que quelques espèces eurieuses méritent l'attention. Nous trouvons d'abord le pira, dont j'ai expliqué les qualités voraces, le lamantin, espèce de cétacé herbivore qui atteint jusqu'à 6 mètres, le gymnote, de la famille des torpilles, dont les secousses électriques sont des plus violentes, et un poisson tout à fait spécial à la Guyane, qu'on appelle en patois nègre le *kopira* (espèce de silure).

Un naturaliste de Paramaribo a bien voulu me faire cadeau de la tête desséchée de ce poisson original. La partie supérieure de cette tête ressemble à un marin breton, la partie inférieure représente le Christ à la croix. C'est un poisson de mer, qu'on trouve quelquefois par les temps de haute marée dans les grands fleuves jusqu'à peu de distance de leur embouchure. Sa longueur varie généralement de 40 à 80 centimètres.

Le programme de mes excursions sur le territoire hollandais comprend la visite de deux autres plantations. Cette fois-ci c'est encore le vapeur *Wilhelmina* qui est désigné à nous conduire. Pour atteindre le bateau, et à chaque descente, il faut, dans la Guyane hollandaise, faire de 50 à 100 mètres en baleinière, il en est de même dans la colonie française, et souvent le trajet, en raison des courants excessivement forts, n'est pas sans présenter d'inconvénients.

La main exercée des gens qui manient les avirons ne vous fait jamais cependant manquer l'abordage, vous êtes sûr d'accoster mathématiquement à l'endroit précis où se trouve l'échelle. Et cet exercice savamment calculé se fait ici sans gouvernail, sur le Maroni, où le courant n'est pas aussi violent que sur le Surinam, le gouvernail rend des services; ici la combinaison constituerait plutôt un danger. Dans la Guyane anglaise je trouverai partout des appontements, des jetées ou des estacades, non seulement à tout endroit de débarquement devant la capitale, mais aussi à chaque point d'atterrissement conduisant à une plantation.

Nous visitons d'abord la plantation Geyersvlyt, abandonnée et négligée il n'y a pas longtemps, mais très bien soignée aujourd'hui. On y a produit 40 000 kilos de cacao l'année dernière, et probablement sous peu on va y planter aussi le café Libéria. Le directeur nous fait les honneurs de son exploitation et appelle notre attention sur le système de drainage qui ne laisse rien à désirer.

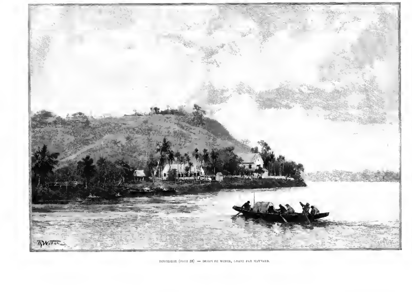
En traversant la rivière nous mouillons devant un poste militaire, que le gouverneur désire inspecter. Deux soldats y occupent leurs loisirs à regarder l'horizon, et un coulí indien arrache des orties. Ce sont les seuls êtres humains que j'aperçois, ils doivent s'amuser comme le trio arabe sur le rocher de l'Enfant perdu!

Quelques milles plus loin, nous jetons l'ancre devant la plantation Voorburg, où, après un déjeuner panta-



[illegible][1]

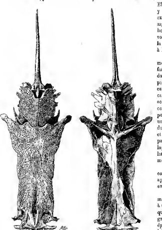
1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.



BERGENDAL (PAGE 38). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

gruélique, on nous place dans des canots pour faire le tour des terrains. La culture y consiste uniquement en café Libéria; je n'en ai vu nulle part d'aussi beau que sur cette plantation.

Toutes les fois que je rentrais en ville après m'être promené dans les hautes herbes ou même dans les sentiers où ne poussent que des herbages, des graminées et de l'ivraie, j'étais sûr d'avoir les jambes envahies jusqu'au genou par les piqûres d'un insecte qui pullule partout à la campagne. Au Maroni déjà j'avais fait ample connaissance avec ce visiteur si largement représenté parmi la horde d'insectes qui peuplent le pays. On l'appelle *pou d'agouti* à Cayenne et *pedatte* à Surinam; la bête s'introduit entre cuir et chair et produit une démangeaison intolérable. On ne l'extirpe pas, ce qui du reste serait assez difficile vu sa petitesse et le grand nombre d'individus qui se logent sous l'épiderme; on se frotte la jambe avec du jus de citron, et bientôt le mal est guéri. Il n'est pas rare, en revenant d'une plantation ou d'une promenade dans la brousse, de voir toute la société se gratter à l'envi. Le pou d'agouti est entré dans les mœurs pour ainsi dire, personne ne s'en soucie plus qu'il ne faut. Mais il existe dans les Guyanes un autre insecte, qui est bien plus désagréable, et qu'on attrape tout aussi facilement : c'est la chique, espèce de puce pénétrante. Elle se loge également sous la peau, et y dépose ses œufs. Elle a besoin d'être extirpée au moyen d'une épingle ou d'une aiguille, sous peine de produire un petit bobo. Les négresses sont très adroites pour vous faire l'opération, mais heureusement la chique ne m'a jamais obligé de recourir à leur savant intermédiaire.



Squelette de la tête du Kopira[1] (page 44)

J'ai parlé déjà du grand nombre de moustiques et je n'en finirais pas s'il fallait faire l'énumération de tous les insectes dont on fait la connaissance dans les tropiques, et spécialement en Guyane. Le cancrelat, la fourmi-manioc, le ver macaque, le chéranqou, le mille-pieds, le scorpion, sont des espèces assez connues; cependant une espèce de mouche anthropophage (la *Lucilia hominivora*) mérite une description. Cette mouche s'introduit dans l'oreille ou dans les narines et y dépose ses œufs, qui ne tardent pas à éclore. Toutes les larves se développent et amènent une méningo-céphalite, qui détermine presque toujours la mort.

Aux îles du Salut on m'a montré un condamné qui avait été sauvé par miracle après un long traitement; ce privilège était eu une chance sur cent.

Un jour, en visitant l'hôpital de Paramaribo, l'un des médecins me fit assister à un spectacle aussi hideux qu'intéressant, qui me montra mieux que tous les renseignements recueillis antérieurement quels épouvantables ravages les piqûres de ces bêtes immondes peuvent exercer.

La veille, on y avait transporté un nègre ramassé mourant aux confins de la forêt. Ce malheureux avait erré pendant dix jours dans les grands bois, où il s'était perdu, vivant de ce qu'il trouvait. Que ce soit la mouche dont je viens de parler, ou d'autres insectes dont les piqûres avaient occasionné l'horrible plaie qui me fit reculer d'horreur, peu importe. Toujours est-il que le pauvre homme avait la moitié de la figure transformée en un trou béant, où grouillaient des centaines de gros vers. Le nez avait entièrement disparu jusqu'à la cavité nasale, la lèvre supérieure n'existait plus, la moitié des deux joues avait été rongée, l'œil gauche manquait dans son orbite, les os étaient à nu.

1. Dessin de Millot, d'après nature.

En arrivant à l'hôpital, le misérable vivait encore et avait pu répondre aux questions qu'on lui avait posées. Le médecin me déclara qu'au moyen d'une pince il lui avait enlevé jusque dans la cavité orbitaire tous les vers qu'il avait pu saisir et que la plaie béante du visage avait été entièrement nettoyée. Le cas était sans espoir cependant; le lendemain matin, le nègre avait rendu le dernier soupir, tout autant envahi par les vers que la veille à son arrivée.

En parcourant les salles, d'une propreté irréprochable, je m'arrête aux lits de trois malades atteints de fièvre et de dysenterie.

Ce sont des évadés du Maroni, qui en ont encore raconté de belles au médecin chargé de les soigner. Deux n'ont commis qu'un seul vol, le troisième en a commis deux. J'aurais bien ri s'ils m'avaient fait le « coup » du délit politique !



BUREAU DU GOUVERNEMENT À PARAMARIBO[1]

Heureusement ils sont en convalescence et pourront supporter dans quelques jours le voyage de retour à Saint-Laurent. Je donne à l'un d'eux quelques journaux français que j'ai reçus par le dernier courrier. Cela les distraira en route; il y a longtemps probablement qu'ils n'ont eu des nouvelles de France.

La vie à Paramaribo est plus sociable qu'à Cayenne, les réceptions, toutes intimes et sans façon, y sont fréquentes. Pendant mon séjour au gouvernement j'eus l'occasion de faire la connaissance de la plupart des familles qui habitent la ville, le gouverneur recevant chaque semaine. Ce qui répond à mes goûts et habitudes sous les tropiques, c'est que le chef de la colonie n'aime pas se coucher tard; aussi les visiteurs se retirent-ils de bonne heure. Mais en règle générale les familles de Surinam ne sont pas pressées et se couchent à ce que j'appelle une heure indue dans les pays chauds. Il en résulte qu'elles se lèvent tard, non pas suivant la conception européenne, mais pour un climat où, pour profiter de la fraîcheur du matin, en d'autres termes de la partie la plus délicieuse de la journée, il est nécessaire de s'arracher aux bras de Morphée à la première clarté du jour.

Quoi de plus ravissant en effet, dans les pays où, les trois quarts du temps, on se trouve dans la situation d'une côtelette sur une rôtissoire, que de profiter de ces premières heures matinales où la nature, après s'être arrachée au sommeil, se revêt des tons les plus enchanteurs !

Les distractions et les amusements publics sont à peu près nuls. De temps en temps une troupe d'opéra ou un cirque de passage donne quelques représentations, ou bien il y a une fête au club.

Paramaribo possède un modeste théâtre; un soir j'y ai assisté à un concert. Une curiosité de ce bâtiment consiste en ce qu'il est construit à côté d'un cimetière. Comme évidemment toutes les croisées sont ouvertes, les spectateurs de la galerie où se trouvent les loges partagent leur attention entre les acteurs qui sont en scène et les tombes, qui rappellent souvent de tristes souvenirs. Par un clair de lune surtout, le spectacle, tout original qu'il peut être, manque de charme, et ce voisinage empêche bien des personnes d'y aller.

Je fais mes préparatifs de départ et me dispose à quitter une colonie souvent injustement critiquée en Hollande comme Cayenne l'est en France.

Certes parmi les colonies des Pays-Bas elle est une des moins prospères, et Surinam est loin de valoir Java. Mais une colonie qui, à la suite de l'abolition de l'esclavage, a périclité dans des proportions notables, qui a vu nombre d'exploitations sucrières tomber en ruines et de riches planteurs quitter le pays, ne se relève pas d'un seul coup des suites d'un acte dicté par l'humanité, mais accompli d'une façon inintelligente. Il y a progrès ces dernières années, les plantations s'accroissent en nombre et tendent à se développer, la confiance semble renaître. Le gouverneur s'occupe de la façon la plus sérieuse des intérêts de la colonie, les autres fonctionnaires y comptent plusieurs années de séjour et connaissent à fond les besoins du pays, comme les détails du service. Tandis que dans la Guyane française nous avons trouvé depuis la moitié

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

de ce siècle le nombre fabuleux de trente-trois gouverneurs, la colonie hollandaise n'en est qu'à son douzième. Comme il n'y a pas de directeur de l'intérieur, on ne peut pas voir, comme à Cayenne, ce poste occupé successivement par trois personnes dans une seule et même année!

Surinam a besoin de routes, maintenant que les placers demandent des communications plus rapides. Les temps ont changé, le transport fluvial, autrefois suffisant pour les plantations en plein rapport, situées aux bords des grands fleuves, ne peut suffire aujourd'hui pour atteindre les terrains aurifères et pour développer l'intérieur du pays. Le chef de la colonie a réclamé dans son dernier budget un vigoureux coup de main de la mère patrie, et le gouvernement de la Haye a accordé une partie du subside demandé.

Il est fortement à souhaiter que cet appui efficace porte les fruits qu'on en attend, et qu'une immigration bien comprise et savamment combinée supplée au manque de bras dont Surinam n'est pas la seule colonie à souffrir. Un pays aussi fécond a besoin d'être soutenu pour revoir les jours prospères d'un siècle écoulé, pour redevenir un des beaux fleurons de la couronne de Hollande.

Il m'en coûte de quitter la maison hospitalière où j'ai passé un temps aussi agréable. Le gouverneur me conduit à bord du steamer *Curaçao* qui partira à 5 heures du soir. La ville pittoresque de Paramaribo disparaît à mes regards, probablement pour toujours. Le lendemain matin nous mouillons à plusieurs milles de distance d'une côte basse, dont la lorgnette me fait à peine distinguer la silhouette.

C'est devant Coronie que nous avons stoppé. Impossible pour un bateau à vapeur de s'approcher davantage, à cause des bas fonds. Une goélette nous accoste pour prendre nos passagers et pour nous en donner deux autres. L'un est Français, notre commandant lui demande son billet de passage : il n'en a pas, mais un ami viendra le prendre à Demerara, et payera sa place.

Le capitaine lui refuse l'accès de son bord; il a flairé un client du Maroni! Le touriste, obligé de retourner à terre, se répand en invectives : il écrira au consul de France, pour déposer sa plainte!

Coronie est une commune de 2 300 âmes; elle produit du cacao, du café, des bananes et des cocotiers.

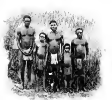
Vers midi nous entrons dans la rivière Nickerie. C'est à l'embouchure que se trouvait autrefois la ville du même nom. La mer, en sapant la côte sablonneuse, et un violent ressac achevant l'œuvre de destruction, il ne reste plus trace aujourd'hui d'une cité jadis florissante. Une seconde ville, bâtie plus loin dans l'intérieur du fleuve, a subi le même sort; j'en aperçois encore quelques vestiges, ainsi que les restes d'un appontement. La troisième ville de Nickerie, que l'envahissement de la mer ne pourra probablement jamais atteindre, est située à quelques milles de distance dans l'intérieur; c'est la capitale d'un district où se trouvent des plantations et des terrains en culture.

En dépit de la forte chaleur je me promène à terre pendant une heure, et je vais ensuite rendre visite au commissaire, qui réunit dans sa personne différentes fonctions. Il est maire, directeur de la poste et chef de la police. Nous partons vers la tombée de la nuit, et le lendemain à mon réveil je me trouve ancré devant la capitale de la Guyane anglaise.

G. VERSCHUUR.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La suite à la prochaine livraison.)



NÈGRES SARAMACCA[1]



LE PORT DE GEORGETOWN

VOYAGE AUX TROIS GUYANES[2],

PAR M. G. VERSCHUUR

LA GUYANE ANGLAISE

I

Georgetown ou Demerara. — Coup d'œil sur l'administration et sur l'histoire des trois Guyanes.



[illegible] DE GEORGETOWN[3] (PAGE 5?)

Le voyageur qui vient des Guyanes française et hollandaise et qui, en arrivant devant Georgetown, promène ses regards sur le spectacle qui se déroule devant ses yeux, ne peut que constater un contraste frappant.

Il est cinq heures et demie quand je monte sur le pont, le jour commence à poindre, la ville semble encore endormie. Deux puissantes lumières électriques projettent leur clarté sur la ligne des premiers bâtiments de la cité et attendent le coup de six heures pour s'éteindre. Le phare qui se trouve près de l'embouchure de la rivière est encore allumé. Il est à feu tournant et s'élève à 30 mètres de hauteur sur un soubassement de granit. La lumière est visible en mer à une distance de 50 kilomètres.

Des steamers et des voiliers en grand nombre sont dispersés sur le fleuve; la fumée des usines, qu'aucune brise ne disperse, monte lentement vers le ciel.

Nous sommes mouillés devant les premières maisons de la capitale; à quelques encablures derrière nous, le courrier anglais, venu de la Barbade avec la malle d'Europe, a arboré son pavillon postal.

Nous attendons la Santé, qui n'arrivera que vers sept heures, ainsi qu'un officier de la douane, pour visiter nos bagages. Reste à savoir si l'on nous accordera la libre pratique, en présence de l'affolement que les cas de choléra en Europe ont produit dans certains ports des Antilles et de la côte ferme. Les quarantaines constituent une précaution excellente pour les provenances

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*
2. *Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

des ports reconnus officiellement comme contaminés, mais je suis d'avis que la façon dont on vient de les appliquer dans l'Amérique centrale pour des navires n'ayant eu aucune communication suspecte et n'ayant aucun cas de maladie à bord, n'a pas de raison d'être.

Voici la chaloupe qui se dirige sur nous, portant le pavillon de la Santé. Le médecin, avant de monter l'échelle, examine les papiers qu'on lui passe; tout est en règle, et le *all right* prononcé veut dire que notre bateau peut avancer jusqu'à son mouillage ordinaire. A peine l'ancre jetée, nous sommes entourés de quelques douzaines d'embarcations, dont les bateliers offrent leurs services aux passagers qui désirent se rendre à terre. C'est le mouvement accoutumé dans presque tous les ports du monde, mais dans les deux autres Guyanes on n'y est pas habitué.

A Paramaribo j'arrivais un dimanche; ce jour-là aucun nègre ne se dérangeait pour débarquer les voyageurs, et c'est grâce à l'obligeance de l'agent de la compagnie, qui m'offrit une place dans son canot, que je pus quitter le *Salvador*. A Cayenne, quand on n'obtient pas le privilège de débarquer dans une chaloupe du port ou dans l'embarcation du bord, on n'a qu'un bien maigre choix entre quelques canots de petite dimension et mal aménagés. Dans les deux villes l'affaire se complique des exigences du batelier, dont les services ne sont pas tarifés; ici, aucune contestation à craindre : le tarif est réglé par les autorités compétentes, absolument comme s'il s'agissait d'une course en fiacre.

J'avais déjà interpellé un *boatman*, lorsqu'un jeune homme qui était monté à bord pour chercher un passager, et qui à cet effet s'était adressé au commandant, vint me présenter une lettre à mon adresse. Ce jeune homme était l'employé d'une maison de banque de Georgetown, pour laquelle j'étais porteur d'une lettre de recommandation; son patron, prévenu de mon arrivée par le bateau le *Curaçao*, avait eu l'extrême obligeance de m'envoyer son commis pour me prendre et de m'inviter par sa lettre à descendre chez lui.

Il était donc écrit que dans chaque Guyane je trouverais la même hospitalité et les mêmes prévenances. Bien que sachant qu'à Georgetown il y a un très bon hôtel — le *Tower Hôtel* — je n'en appréciai pas moins l'avantage qui résultera pour moi du « home » anglais, dans une famille dont déjà on m'avait vanté l'amabilité.

Une heure après j'étais installé dans une habitation luxueuse, où le confort britannique se manifestait dans les moindres détails. C'est que les Anglais ne sont pas installés dans leurs colonies comme des oiseaux de passage; ils ne manquent jamais de s'y entourer du bien-être et des commodités de la vie que leur situation peut leur offrir.

M. S..., mon hôte, habite à quelques mètres hors des confins de la ville une maison bordée d'un coquet jardin, sur lequel donnent les croisées de ma chambre. Il part le matin de très bonne heure pour son bureau, et la voiture le ramène pour le déjeuner, qui se fait à 10 heures. Après ce repas il se rend de nouveau à ses affaires, qui l'occupent jusqu'à 4; à partir de ce moment la journée est consacrée à la vie de famille. Presque tous les négociants de Demerara, ainsi que les fonctionnaires, ont réglé leurs occupations de la même façon; néanmoins il y en a qui déjeunent chez eux avant d'aller vaquer à leurs affaires, et qui prennent leur lunch à l'hôtel ou au cercle.

J'accompagne régulièrement M. S... dans ses allées et venues; pendant la journée je trouve amplement de quoi satisfaire ma curiosité dans la ville, où il y a bon nombre d'édifices et d'établissements curieux à visiter; après 4 heures les promenades en voiture me font connaître les parcs, les alentours et les beaux sites du côté de la rivière.

Georgetown, appelé communément Demerara, est situé sur le fleuve de ce nom, une des rivières les plus importantes de la colonie. De grands navires peuvent la remonter jusqu'à 110 ou 140 kilomètres de son embouchure et y prendre un chargement de bois.

Quand on arrive devant la ville, on est tout de suite frappé par l'activité qui doit régner dans ce centre de commerce, même quand on remonte la rivière à une heure matinale, comme c'était mon cas. Partout des magasins et des hangars, des *wharves*, qui permettent aux petits bateaux et aux chalands d'accoster; en quelques endroits même, des steamers débarquent ou chargent leurs marchandises à quai. A Cayenne et à Paramaribo on se demande ce qu'il peut bien y avoir derrière ce quai, ce que peut contenir cette ville qui porte le cachet colonial : ici on se croirait arrivé devant un port d'Europe.

En mettant pied à terre, la différence saute également aux yeux. Dans les colonies voisines vous pouvez par hasard vous trouver en face d'un nègre qui fait quelque chose, mais le plus souvent vous en serez réduit à contempler l'oisiveté d'une race, trop paresseuse pour travailler et sans souci du lendemain. A Demerara le spectacle est tout autre : il y a du mouvement sur le quai, dans les rues, les camions, les charrettes, les voitures se succèdent, les cargaisons des navires en rade prennent la route des magasins. Les marchandises à destination d'Europe sont transportées aux différents appontements, et le policeman, bien en forme, veille sur l'observation des règlements, absolument comme son collègue de Liverpool ou de Londres.

Voici Water Street, le centre du mouvement commercial, c'est là que se trouvent les principaux bureaux et magasins. D'autres rues, peu distantes de la première, participent à l'animation que présente la ville dans la journée; elles sont larges en général et se coupent à angle droit. L'eau ne manque nulle part; les rues principales sont pourvues de tuyaux, alimentés par le canal Lamaha; un réservoir placé à 40 pieds d'élévation est installé de manière à fournir jour et nuit une quantité considérable d'eau en cas d'incendie.

Un marché, tout en fer, rappelle nos Halles; les églises ne manquent pas, comme en tout pays anglais. Celle dédiée au culte catholique est un bel édifice, l'intérieur est principalement en bois provenant du pays et des plus belles nuances. Les pilastres et le plafond, composés de bois de diverses couleurs, distribués artistement, font un très joli effet. La nouvelle cathédrale protestante est en construction; ce sera un édifice monumental, d'un style imposant et sévère. Bien que les fondations soient en maçonnerie, tout le reste se fait en bois de la Guyane.

Les bureaux du gouvernement sont spacieux, bien aménagés et réunis dans une construction de belle apparence. Le gouverneur a sa résidence en ville, mais il passe une partie de l'année à la campagne.

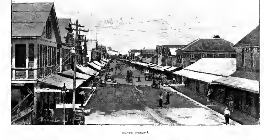
J'avais visité le musée de Cayenne et celui de Surinam, installations plus que modestes et n'offrant au visiteur désireux de s'instruire qu'une collection péniblement acquise de quelques serpents en bouteilles, d'un boa attaqué par les insectes, d'un singe empaillé, et le reste à l'avenant. A Demerara je trouve un musée, qui fait honneur à la colonie, sous la direction éclairée d'un homme de grand mérite, M. Quelch. Tout ce qui a rapport à la flore et à la faune de la Guyane y est représenté, la minéralogie y occupe une place importante, une exposition de photographies et de peintures de l'intérieur du pays donne une idée complète du caractère des paysages, des montagnes, des savanes des forêts et des rivières.

J'avais été présenté à l'aimable directeur qui dans les différentes visites que je fais à l'établissement, veut bien se donner la peine de me renseigner sur les objets qui m'intéressent. La veille de mon départ il me fait cadeau de trois tout petits caïmans vivants, âgés de six semaines, et n'ayant encore que la dimension d'un hareng.

Ces curieux passagers, que j'emporterai avec moi en Europe, sont enfermés dans une grande caisse en bois, aérée par des ouvertures des deux côtés et dans le couvercle, un récipient en métal, consolidé dans le fond, contient de la vase et de l'eau, que je n'aurai qu'à renouveler de temps en temps. Comme nourriture, un morceau de viande fraîche tous les deux ou trois jours suffira pour l'appétit encore peu aiguisé d'un caïman en bas âge. Je n'aurai pas pour le moment à m'inquiéter de la croissance de mes bêtes, car le saurien ne se développe qu'avec une extrême lenteur. Leur société ne pourra commencer à me préoccuper dans une certaine mesure qu'au bout de plusieurs années; il sera temps alors de me souvenir qu'il existe un Jardin des Plantes, où mes protégés pourront terminer leur éducation.

Hélas! le beau rêve que j'avais fait ne devait pas se réaliser. Tout ce que mes caïmans ont pu admirer dans leur voyage se borne aux escales des Antilles; aucun d'entre eux n'a vu la terre de France. Malgré tous mes soins, ils sont tous les trois passés de vie à trépas entre la Guadeloupe et les Açores, et c'est dans un bocal de cornichons, noyés dans l'alcool, que leur dépouille a passé sous le regard scrutateur d'un préposé de l'octroi à mon retour à Paris.

Le club de Demerara est un local installé suivant les besoins d'un pays tropical, réunissant tout le confort des cercles anglais. On y prend ses repas si l'on veut, et la salle de lecture contient un grand nombre de journaux et de publications illustrées, tant du Royaume-Uni que de l'étranger. C'est l'endroit de la ville où l'on trouve le plus de fraîcheur; une des fa-



WATER STREET[1].

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

çades découvre sur toute sa largeur une véranda qui donne sur la rue principale de la capitale, la Main Street. Cette véranda est le rendez-vous quotidien des membres du club non retenus par leurs affaires et avides d'une brise que souvent en vain on chercherait ailleurs.

Comme à Paramaribo, les rues ne méritant pas ce nom, leur disposition ressemble plutôt à celle d'une avenue ou d'un boulevard. Main Street est très large et fort pittoresque; elle est bordée des deux côtés des plus belles maisons de la ville, d'architecture différente et toutes isolées. Tantôt elles sont à deux ou trois étages, gracieusement surmontées d'une coupole ou d'une tourelle, tantôt elles sont à simple rez-de-chaussée, installées dans le sens de la longueur. Dans toutes ces constructions, le côté pratique par rapport au climat a été savamment observé, et les jardins élégants qui entourent chaque habitation constituent un décor du plus ravissant aspect.

Des deux côtés de l'avenue, une route large et bien entretenue donne accès aux maisons; dans le centre, une tranchée bordée de verdure sert à accaparer la masse d'eau qui tombe du ciel pendant les longues périodes de pluie, et empêche les routes de se transformer en cloaques. Le système de drainage, tant dans la ville que dans les campagnes, est du reste excellent et donne à la Guyane anglaise une grande supériorité sur ses voisines.

Le jardin botanique est tout simplement un chef-d'œuvre. Tracé en parallélogramme, il occupe une superficie de 65 hectares. La partie réservée particulièrement aux fleurs se trouve du côté de la ville, et comprend une étendue de 15 hectares. La grille par laquelle on entre donne accès à une avenue très large, avec laquelle correspondent un grand nombre d'allées, permettant aux piétons comme aux voitures de circuler dans tous les sens. Le côté gauche du jardin contient plusieurs lacs, communiquant entre eux par de petits conduits et constamment alimentés d'eau de source. Ces lacs sont entourés d'une collection de plantes et d'arbres des plus belles espèces et des genres les plus variés, parmi lesquels abondent les palmiers aux éventails déployés. La surface de l'eau est émaillée par les splendides nénuphars (les *Victoria Regia*) pour lesquels Demerara a une juste célébrité.

A droite on admire des pelouses, entretenues avec un soin tout particulier et parsemées de fleurs réunies en gigantesques bouquets. Au rond-point du parc un kiosque abrite deux fois par semaine la musique militaire; c'est le rendez-vous des promeneurs et des habitants riches, mollement étendus dans leurs équipages. Plus loin une longue avenue, ombragée par des arbres de haute futaie, conduit à l'extrémité du jardin et communique par un petit chemin de traverse avec un champ où le directeur du jardin se livre à la culture comparative de toutes les cannes à sucre du monde.

Ce directeur, M. Jenman, est un homme de haute valeur, habitant la colonie depuis longtemps, versé dans tous les mystères de la botanique et honoré autant par le gouvernement, qui lui accorde toute sa confiance, que par le public de Demerara, qui lui doit une des plus belles promenades qu'il soit possible de trouver. Les serres ne sont pas publiques; j'ai obtenu cependant la faveur d'en faire le tour sous la conduite de M. Jenman et de voir une superbe collection de fougères et d'orchidées, provenant des Guyanes, du Brésil et d'autres pays d'Amérique. Pour l'entretien de ce parc une somme de 75 000 francs figure sur le budget de la colonie.

Il n'est pas étonnant que ce jardin botanique jouisse d'une réputation universelle; tout voyageur qui relâche à Demerara, ne fût-ce que pour quelques heures, en fait le pèlerinage. En partant pour Cayenne trois mois auparavant, j'avais fait comme tout le monde et utilisé les quatre heures pendant lesquelles le bateau restait en rade pour me diriger *linea recta* vers cet Eldorado et en avoir l'avant-goût, en attendant que plus tard un séjour prolongé me fournît l'occasion de l'étudier à mon aise. En débarquant on n'est pas embarrassé pour trouver le chemin qui vous y conduit : le tramway y mène tout droit.

Quel avantage encore que ce moyen de transport peu coûteux dans un pays où la marche devient pénible sous l'influence de la chaleur! J'ai entendu parler de « projets » de tramway dans les colonies voisines, mais je crains bien que la fondation des compagnies et par suite la circulation des voitures ne soient remises aux calendes grecques.

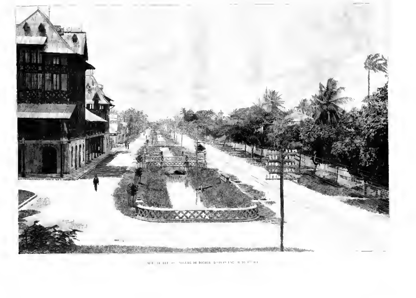
Les fiacres ne manquent pas, et se payent 1 shilling la course. Un règlement de police inflige une amende de 25 à 50 francs à tout cocher exigeant un prix supérieur ou coupable d'une infraction quelconque aux lois fixées par la municipalité. Le stationnement des voitures est réglé comme dans toute ville importante d'Europe.

La maison d'aliénés, l'hôpital colonial, pouvant héberger 500 hommes et 250 femmes, la maison de retraite pour les vieillards et les infirmes, la maison des orphelins, sont des établissements spacieux, d'une propreté irréprochable et confiés à des employés soucieux des intérêts qui sont en cause.

Les écoles, au nombre de 28 rien que pour la capitale, et de 177 pour la colonie entière, sont bien tenues. J'en visite deux, où je constate la valeur de l'instruction, mais où cependant je ne trouve pas, comme à Surinam, des élèves apprenant deux langues étrangères. L'Université (*Queen's College*) ne le cède en rien aux collèges supérieurs de la mère patrie.

Chaque jour je visite quelque édifice public, et il n'en manque pas offrant un intérêt au touriste, qui a pour but de comparer de quelle façon trois pays occupant chacun une partie d'une seule et même terre, comprennent la colonisation, le développement et le progrès de leurs possessions d'outre-mer.

L'hôtel de ville est un bâtiment approprié au climat, tout en bois de couleur foncée et présentant en grand



le type d'un chalet norvégien. Dans la salle du premier se donnent quelquefois des concerts.

Le palais de justice est un vaste quadrilatère, surmonté de tourelles, où les avocats haranguent tout comme chez nous, plus essoufflés cependant par les 30 degrés de chaleur sous laquelle leur éloquence se déploie, et par le martyre de l'austère perruque qui menace de les étouffer.

Je passe sous silence le bureau de poste, la caisse d'épargne et d'autres bâtiments d'un intérêt secondaire; le nombre des banques et des compagnies d'assurances répond largement aux besoins de la population, et les magasins de confections, de modes, de librairie et d'objets de luxe n'ont guère besoin de se laisser inspirer par l'étalage de nos cités européennes pour attirer l'acheteur. L'éclairage se fait au gaz et à l'électricité, le téléphone est répandu à peu près partout, même dans les habitations des principales familles.

Terminons le catalogue des ressources de Georgetown par la mention des terrains adaptés au cricket et au lawn-tennis, et, *last not least*, du champ de courses. Une colonie anglaise sans champ de courses ne serait pas complète; celui-ci date déjà de 1829. Il y a deux réunions par an, en mars et en octobre.

Ce qui me frappe, dès mon arrivée, c'est que partout à Demerara, comme du reste aussi à Surinam, on voit le cheval, non seulement attelé aux équipages et aux fiacres, mais également aux chariots et aux camions.

A Cayenne on ne trouve que des mulets, le cheval ne figure que comme exception, et dans toute la Guyane française on en compte à peine 60 ou 80. Je ne puis que révoquer en doute la thèse soutenue là-bas que le cheval résiste moins bien au climat et rend moins de services que le mulet. On ne partage point cet avis dans les deux autres colonies.

Je lis chaque matin un ou deux journaux à quatre grandes pages, et j'entends les gamins dans la rue débiter leur marchandise d'une voix aussi stridente qu'aux bords de la Tamise. Voilà encore un bienfait dont j'ai été sevré à Cayenne, où le seul journal de la localité et du pays tout entier se publie le samedi de chaque semaine, c'est le *Moniteur de la Guyane française*, journal officiel de la colonie.

A Paramaribo les journaux ne présentent pas un intérêt palpitant, il y en a cinq qui paraissent deux fois par semaine et dont l'abonnement coûte relativement assez cher. Mais enfin, cela constitue une lecture plus que quotidienne, et vous tient au courant de ce qui se passe dans le monde, maintenant que le télégraphe ne connaît plus de frontières. Il sera inutile d'ajouter que ces cinq journaux éprouvent la plus souvent beaucoup de peine à remplir leurs colonnes, et que les rédacteurs doivent s'estimer bien heureux qu'il existe des onguents et des pilules, qui, s'ils ne font pas de miracles, servent toujours à remplir une page d'annonces.

Dans la Guyane anglaise, comme dans toutes les colonies du royaume britannique, la distance qui sépare le blanc du nègre et même du mulâtre est nettement fixée. L'homme de couleur, considéré comme un être inférieur, ne peut aspirer à remplir une fonction officielle de quelque importance, ou être investi d'un pouvoir relevant du gouvernement. Dans les bureaux des négociants il est rare d'en voir occupant une situation en vue, et les familles de pur sang européen ne frayeront pas souvent avec celles dont les veines sont plus ou moins maculées de sang noir.

Dans les colonies hollandaises, le préjugé n'est pas poussé aussi loin, bien qu'il existe une séparation entre les races, et que ce ne soit que rarement qu'on voit un poste important confié à un homme de sang mêlé. Si le cas se présente, c'est que l'occupant réunit dans sa personne des qualités prédominantes, qui l'ont désigné au choix du gouvernement ou de ses représentants.

L'Espagnol surenchérit sur l'Anglais. En visitant la Havane dans un voyage antérieur j'ai pu constater qu'au théâtre l'accès des loges et des galeries réservées aux blancs est strictement interdit à la race indigène, et que les places à elle destinées sont désignées par un écriteau spécial. Sur un bateau à vapeur faisant le service de la côte, une pancarte portant l'avertissement *para personas de color*, empêchait le noir, quelque bellâtre qu'il fût, d'entrer dans le salon, et lui indiquait le devant comme séjour forcé pendant la traversée. Il est arrivé à l'Hôtel d'Angleterre que dans la salle du restaurant tous les dîneurs blancs se levèrent au moment où deux Cubains se mirent à une table pour prendre leur repas.

Dans les colonies françaises, le noir jouit des mêmes privilèges que l'Européen ou le créole. On lui confie les premières fonctions. Je laisse à chacun la liberté d'apprécier l'avantage ou le désavantage résultant de cette mesure administrative.

Les colonies françaises ont leur député à Paris. Ni l'Angleterre ni la Hollande n'ont jamais suivi ce système.

Pour ce qui est des relations commerciales et postales entre les trois Guyanes et l'Europe, la colonie anglaise arrive encore bonne première. Elle a son courrier bi-mensuel de Southampton, le *Royal Mail*, une ligne d'Amsterdam directement pour Surinam et Demerara, expédiant un steamer tous les vingt et un jours, plusieurs bateaux sans date fixe partant des ports du Royaume-Uni, et le bateau français, desservant les trois ports. Il n'est pas rare non plus de voir arriver des steamers venant des États-Unis, et tout récemment une ligne de bateaux a été établie entre Georgetown et le Canada.

La Guyane hollandaise a son courrier direct d'Amsterdam, mentionné ci-dessus, et un bateau de la ligne de la Compagnie générale transatlantique, partant de Saint-Nazaire le 9 de chaque mois.

La Guyane française n'a que ce dernier bateau.

De Cayenne et de Surinam on expédie en outre, une fois par mois, un petit steamer à Demerara pour correspondre avec le bateau du *Royal Mail*, qui a le spécia-

lité d'arriver avec l'exactitude d'un train de chemin de fer. C'est invariablement à la pointe du jour que le panache de fumée se dessine à l'horizon, et que le courrier, parti l'avant-veille de la Barbade, mouille sur rade.

Le trafic par voiliers, qui est peu important pour Cayenne et Surinam, est assez considérable pour la Guyane anglaise. Il y a trente ans, ou même moins, il n'était pas rare de trouver une vingtaine de navires à voiles devant Paramaribo, prenant leur cargaison de sucre pour l'Europe. C'était à l'époque où la colonie était plus florissante qu'aujourd'hui.

Les routes, non seulement dans les environs de Demerara, mais dans toute la colonie, ne laissent rien à désirer. Elles sont très larges, et le système de drainage scrupuleusement observé partout, prévient l'effondrement dans les saisons de pluie, et l'agglomération de la masse boueuse qui rend les chemins impraticables une grande partie de l'année en plusieurs pays voisins de l'équateur.

J'ai vu plus d'une fois les travaux d'entretien des routes. On réunit en un grand monceau la vase retirée des canaux et on la laisse sécher. Après quoi on y met le feu, et l'on obtient par ce procédé une masse friable qu'on brise à coups de marteau et qui ressemble en quelque sorte au macadam ou autre granit concassé. Les chemins, couverts de cette matière résistante, se consolident fort bien et résistent aux pluies torrentielles. La longueur totale des différentes routes dans la Guyane anglaise est de 440 kilomètres.

Dans l'intérieur, chaque propriétaire de plantation est tenu d'entretenir les routes qui desservent sa propriété. Le gouvernement tient un contrôle régulier pour que personne ne se dérobe à cette loi aussi formelle que générale. Il me semble que le gouvernement hollandais ferait bien d'imiter ce sage exemple, autour des plantations il m'est arrivé à plusieurs reprises de rencontrer des chemins assez mal entretenus.

Jusqu'à aujourd'hui il n'existe qu'une seule ligne de chemin de fer qui part de Georgetown pour aboutir à Mahaica, distance qu'on met environ une heure à parcourir. De même que dans les autres colonies, le transport se fait généralement par les rivières, et à tout endroit de débarquement il y a un appontement, menant à une route qui est toujours carrossable. Le besoin des voies ferrées ne s'est pas fait sentir d'une manière impérative. Néanmoins il y a des projets à l'étude, et dans un avenir prochain, quand l'exploitation des terrains aurifères exigera des communications plus rapides, le gouvernement saura sans conteste se mettre à la hauteur de sa tâche.

Le train pour Mahaica me fait passer par un paysage ayant beaucoup de ressemblance avec ceux d'Allemagne ou d'Autriche, seule la présence de la végétation tropicale me rappelle à la vérité. Le pays est plat et les pâturages se succèdent, peuplés de troupeaux de bétail de la plus belle apparence. Dès le premier jour de mon arrivée, j'avais pu apprécier la bonne qualité de la viande qu'on mange à Demerara ; ce ne sont pas les tristes bœufs du Venezuela ou des bords de l'Orénoque dont on se contenterait ici.

En maint endroit j'aperçois des usines à sucre et de petits villages d'Hindous établis tout autour. Ce pays respire l'activité et le bien-être, et les fossés qui coupent les propriétés assurent partout l'écoulement régulier des eaux. Plus près de Mahaica on trouve des plantations de cocotiers et des jardins maraîchers.

Je passe par sept stations avant d'arriver à la station

[illegible] (P. 53).

finale. L'élément européen y est représenté en minorité, c'est plutôt la population nègre qui alimente le trafic. Les localités où le train s'arrête sont de petites villes ou villages, n'offrant rien de particulier, et quand j'arrive à l'extrémité de la ligne, je me contente d'une courte promenade pour reprendre le train qui me ramènera à mon point de départ.

Seul dans mon wagon, j'avais allumé un cigare. Au bout d'un quart d'heure une négresse, noire comme de l'encre, parfumée d'essence de rose pour masquer probablement le parfum naturel de sa peau, monte dans le compartiment et me lance un regard courroucé. Je lui demande si la fumée la dérange.

« Certainement, est la réponse ; je suis une dame (*I am a lady*), et devant une dame on ne fume pas ! »

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Je laisse madame Boule de neige dans son compartiment de première et je vais tranquillement fumer mon cigare en seconde. En voilà une qui ferait bien de faire une petite excursion à la Havane !

Une voiture de troisième classe dans laquelle je jette un coup d'œil renferme un panaché de voyageurs, moins à cheval sur l'étiquette. Il n'y a pas de banquettes, tout le monde est accroupi par terre, des femmes hindoues fument la pipe, des négresses sucent un bout de canne à sucre et trois Chinois bavardent à tue tête.

En dehors du jardin botanique, Georgetown possède



JARDIN BOTANIQUE[1] (PAGE 52)

un parc ravissant dans le centre de la ville, où les plantes les plus variées des quatre coins du monde se réunissent dans un ensemble vraiment fascinant. L'entretien de ce site délicieux est confié à six gardiens qui ont soin que pas une feuille ne reste dans les sentiers et qui veillent à la bonne tenue des enfants qui y font leur entrée. Pas de jeux bruyants ou de courses effrénées ici : les perturbateurs seraient éconduits sans pitié.

Les pelouses étalent des bouquets de fleurs admirables, rangés avec un goût et une symétrie qui feraient honneur à une résidence royale. Des bancs à profusion une fontaine avec des gobelets pour boire, et au fond un buffet pour se rafraîchir, répondent aux besoins du public.

Je rends visite au gouverneur, le vicomte Gormanston, qui me demande en quoi il peut bien m'être utile. Je me trouve en de si bonnes mains dans la maison hospitalière de M. S..., que je n'ai qu'à remercier le chef de la colonie de sa bienveillance à mon égard.

Le quartier chinois est sale et puant comme tous les centres chinois qu'il m'a été donné de visiter. Une odeur de graisse et de fumée, atmosphère chère aux fils du ciel, vous saisit à la gorge avant même d'être entré dans cette partie de la ville où ils résident. Mais il y règne une grande activité, et dans chaque boutique le va-et-vient ne ralentit pas.

Suivant le dernier recensement, en 1891, le nombre des Chinois établis dans la Guyane anglaise était de 3714. Dans ce nombre il y en a qui travaillent sur les plantations, mais beaucoup d'entre eux se livrent à un petit commerce tant à Demerara que dans les villages qui forment le complément de chaque exploitation sucrière. Dans les deux autres Guyanes, on trouve également un certain nombre de Chinois, bien qu'inférieur de beaucoup à celui de Demerara. Les statistiques de

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.



UN CANAL À GEORGETOWN. — DESSIN DE JOUAS [illegible] BAZIN

ces colonies ne me permettent pas de l'indiquer exactement, attendu qu'ils sont compris sous la rubrique collective d'immigrants autres qu'Hindous.

A première vue on serait tenté de croire qu'un tel quartier chinois devrait être un foyer permanent de maladies contagieuses, en première ligne de fièvre jaune, mais les règlements de la police et la surveillance exercée dans un climat où la propagation de toute épidémie deviendrait un fléau pour la population entière savent conserver à Georgetown sa juste réputation de salubrité, comparée à tant de villes des Antilles et de l'Amérique du Sud.

Ce que nous avons dit du climat de Cayenne et de Surinam s'applique également à la Guyane anglaise. Aucune de ces colonies ne peut être appelée malsaine, malgré la forte chaleur qui y règne et l'énorme quantité de pluie qui tombe tous les ans. C'est tout au plus si dans certaines contrées marécageuses ou insuffisamment assainies, telles que Saint-Jean du Maroni, la mortalité atteint un chiffre un peu élevé.

La fièvre jaune, qui fait tant de ravages aux Antilles et au Brésil, attaque quelquefois les Guyanes, mais dans des proportions beaucoup moins importantes. Sa dernière apparition sur le territoire anglais date de 1885, et le nombre des décès n'atteignit que 44 au total, pour l'année suivante, 10 cas de mort furent enregistrés, et pour 1887, 1888 et 1889, un seul cas par an.

Elle se déclara dans la Guyane hollandaise en 1858. Depuis cette époque elle n'y a pas fait son apparition. 878 personnes furent attaquées, sur lesquelles 125 succombèrent.

Depuis 1851, sauf quelques cas isolés, la terrible maladie ne s'est pas non plus déclarée dans la Guyane française. Cette année-là, il y eut un assez grand nombre de décès, mais, les données ne s'accordant pas entre elles, je ne veux pas m'exposer à indiquer un chiffre inexact.

La dysenterie, les fièvres intermittentes et paludéennes, et l'anémie, sont les maladies qui font le plus de victimes, encore faut-il en attribuer fréquemment la cause au manque de précautions que l'on peut reprocher à beaucoup de personnes habitant la zone torride. Incontestablement tout climat débilitant exige une vie régulière et sobre, et se venge trop souvent de celui dont l'existence ne se conforme pas aux règles de prudence dictées par l'hygiène. Bien plus que dans les régions tempérées, tout excès peut engendrer des infirmités ou des troubles, qui plus tard, et à tort, sont portés sur le compte du climat.

C'est ainsi que la modération dans l'usage de boissons alcooliques s'impose d'une façon péremptoire, et je m'étonne avec raison que la mortalité dans la Guyane anglaise n'atteigne pas un chiffre plus considérable, étant donnée la quantité prodigieuse d'eau-de-vie et de whisky qu'on y consomme.

Qu'un stimulant pris à dose raisonnable fasse du bien plutôt que du mal, je n'en disconviens pas; mais de là au nombre répété d'excitants qu'une gorge britannique absorbe tous les jours sous un soleil brûlant, il y a une enjambée qui mérite réflexion.

A Demerara, le *whisky and soda* vous est offert à toute heure de la journée, partout où vous mettez le pied. Le cocktail, baptisé du terme local de *swizzle*, est l'apéritif forcé et réglementaire avant les deux repas. Et franchement il faut être membre de la société de tempérance, ou, pour le moins, doué d'une volonté de fer pour résister à la tentation qui vous est offerte deux fois par jour. Rien n'égale le swizzle de Demerara, qui a déjà passé la frontière et trouve des adeptes à Surinam.

En désire-t-on la recette? La voici : prenez pour chaque personne un petit verre de cognac ou de genièvre (le genièvre est préférable), ajoutez un morceau de sucre, une demi-cuillerée de bitter Angostura (tout autre bitter ne vaut rien pour le mélange) et un morceau de glace pilée, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Secouez très fort dans un récipient quelconque bien fermé, de façon que le mélange se couvre de mousse, versez, et vous répéterez l'expérience, après en avoir goûté.

On fait aux États-Unis des cocktails qui ne valent rien. Si, par contre, l'isthme de Panama a laissé de tristes souvenirs, son cocktail passera à la postérité comme celui de Demerara, et tous ceux qui ont passé par le Grand Hôtel de Panama se rappelleront le grave personnage — le *barkeeper* — qui du matin au soir désaltère les clients en secouant fiévreusement les deux gobelets ajustés, d'où sort le précieux liquide glacé, couvert d'une mousse veloutée.

Malgré l'usage un peu trop fréquent des boissons fortes que je ne puis m'empêcher de reprocher aux habitants de la terre anglaise, je suis forcé de constater que chez eux on n'entend que rarement des plaintes sur le climat, pas plus que dans la Guyane hollandaise.

Le négociant qui s'y est établi, le planteur qui dirige son exploitation, le fonctionnaire qui occupe l'emploi que le gouvernement lui a confié, ne se plaignent pas de la situation qu'ils occupent. A Cayenne, c'est tout le contraire. Comme il n'y a ni négociants, ni planteurs, en dehors de quelques créoles, l'élément européen, auquel je fais allusion, ne se compose que de fonctionnaires, dont la préoccupation principale est de calculer au départ à quelle époque et sous quel prétexte ils pourront bien demander un congé.

A Demerara et à Surinam la vie de famille existe comme en Europe, on s'entoure de bien-être et du confort que permet la situation pécuniaire, on ne dédaigne pas, à certaines époques, un voyage d'agrément en Angleterre ou en Hollande, mais on *habite* le pays dans le véritable acception du mot.

A Cayenne le fonctionnaire européen se considère comme un exilé, un méconnu, une victime de sa carrière. Il part avec le projet bien arrêté de revenir le plus vite possible, ne se donne pas la peine de s'installer convenablement, et souvent, étant père de famille, il laisse sa femme et ses enfants en France

« Bah! à quoi bon? me disait un jour un fonctionnaire occupant un poste important. Est-ce que vous croyez que je vais emmener ma femme et ma fille dans un pays comme celui-ci? »

Il est largement secondé dans son désir de revoir le sol natal par la facilité à obtenir un congé et par l'élasticité des motifs qui lui en donnent le droit. On a le congé de convalescence, celui pour affaires de famille, celui pour affaires personnelles[1].

Le petit employé, bien entendu, n'entrevoit ces voyages qu'en rêve. S'il se porte malade, le conseil de santé statue sur son cas, et ses « affaires de famille ou personnelles » pourront se traiter par correspondance. Mais l'employé supérieur s'en tire avec peu de difficultés, quoique le décret stipule les conditions suivantes :

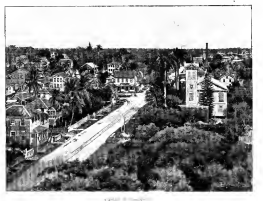
« Tout fonctionnaire qui a accompli trois ans de service consécutif dans la colonie a droit à un congé administratif de six mois. » Ces trois ans de service, applicables à une colonie réputée malsaine comme la Guyane, deviennent cinq ans pour une colonie déclarée saine, comme la Nouvelle-Calédonie, la Martinique ou la Guadeloupe.

Le prolongement de ces six mois de congé s'obtient avec une grande facilité.

Le fonctionnaire d'origine créole servant dans la colonie n'a pas droit au congé administratif.

Dans la Guyane hollandaise, le fonctionnaire parti d'Europe pour la colonie à l'âge de trente ans ou au delà peut obtenir un congé d'un an au bout de huit années de service consécutif. Si au moment de son départ il n'avait pas atteint l'âge de trente ans, ce congé ne lui est accordé qu'au bout de douze ans de service. Le congé de convalescence n'est accordé que dans le cas où l'état de maladie a été sérieusement constaté par un conseil de médecins.

L'Angleterre suit un système dont le résultat se rapproche du système hollandais. Elle accorde à chaque fonctionnaire un congé annuel de six semaines, qu'il peut aller passer dans une colonie voisine, à la campagne, ou bon lui semble. S'il n'en profite pas, les six semaines sont portées à son crédit, comme dans un compte courant. L'année suivante, par conséquent, il aura le droit de prendre un congé de trois mois, l'année après, de quatre mois et demi, et ainsi de suite. Au bout de huit à neuf ans, il se trouvera dans la même situation que le fonctionnaire hollandais : le congé sera d'un an.



1. *Dessin de Vertenault, d'après une photographie.*

Ce simple exposé suffira pour démontrer que le Français a un privilège considérable sur ses voisins qui ne peuvent revoir le sol natal et leurs familles qu'au bout de huit ans de service, tandis que lui, il peut s'embarquer après trois ans de séjour en Guyane. Et dire que les premiers ne s'en portent pas plus mal, et que le gouvernement est bien mieux servi par leur séjour prolongé!

Il existe dans l'Inde anglaise un congé de trois mois, dont les militaires surtout profitent souvent pour faire un tour à Londres. On va de Bombay à la Tamise en vingt et un jours, ce qui fait quarante-deux pour le voyage d'aller et retour, restent quarante-huit à cinquante jours pour embrasser sa famille et aspirer le brouillard.

L'habitant de Demerara se trouve dans le même cas s'il use de son droit au bout de deux ans. L'aller et le retour en Europe ne lui prennent que trente-deux jours; par conséquent il pourra profiter d'un séjour d'à peu près deux mois au milieu des siens.

En Angleterre on ne badine pas avec les congés de convalescence. Je me rappelle le cas d'un fonctionnaire qui avait pu convaincre le conseil de santé de son état de maladie, après avoir subi deux examens à quelques mois d'intervalle. Le cas ayant paru suspect, une enquête fut ordonnée, qui établit que les médecins avaient été trompés et que l'imposteur se portait comme un charme.

On lui fit parvenir une lettre l'informant qu'il était suspendu de ses fonctions, attendu que le climat l'exposerait à son retour à une rechute inévitable!

En faisant la comparaison de la situation pécuniaire faite aux employés du gouvernement dans les trois colonies qui nous occupent, nous arrivons à la conclusion que les fonctionnaires français sont généralement moins rétribués que leurs collègues anglais et hollandais, spécialement ceux qui occupent une position supérieure.

Je ne veux citer que les émoluments des gouverneurs. Le chef de la colonie britannique touche des appointements et des frais de représentation s'élevant à un total de 150 000 francs, le gouverneur de Surinam en a 57 000, et celui de la Guyane française n'est rétribué que de 45 000 francs, s'il a le grade de gouverneur de première classe. Étant gouverneur de seconde classe, il ne touche que 40 000 francs, et le chiffre de 35 000 représente les émoluments d'un gouverneur de troisième classe.

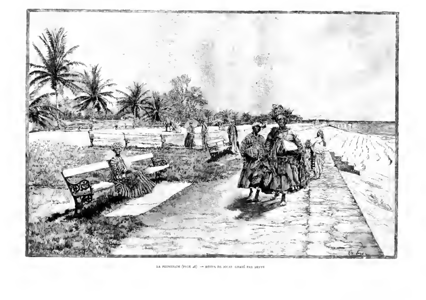
Ces derniers appointements me semblent bien insuffisants, surtout quand le chef de la colonie ne dispose pas d'une fortune personnelle. Le rang qu'il occupe l'oblige à des dépenses auxquelles il doit être difficile de faire face avec des moyens aussi restreints.

VUE DE GEORGETOWN[1].

La Guyane anglaise appartenait autrefois à la Hollande. Il est facile de s'en apercevoir, même en ignorant l'histoire du pays, par le grand nombre de noms hollandais qui ont été conservés. Les noms français ne manquent pas non plus, la colonie s'étant trouvée, à la fin du siècle dernier, au pouvoir de la France. C'est ainsi que parmi les plantations nous en trouvons plusieurs portant un nom hollandais ou français, il en est de même pour les noms de villages ou de petites villes. Le chemin de fer de Georgetown à Mahaica, dont j'ai parlé, passe d'abord par deux stations qui ont conservé leur dénomination française, une troisième est d'origine hollandaise; les quatre dernières seulement portent des noms anglais.

La législation en vigueur pour affaires civiles est la loi hollandaise, remaniée et modifiée par des ordon-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*



LA PROMENADE (PAGE 46). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR DUFFE.

nances locales. Quant aux affaires criminelles, la colonie possède une législation basée sur celle du Royaume-Uni.

Dans la Guyane hollandaise nous retrouvons également un certain nombre de plantations dont les fondateurs ont été Français ou Anglais. Les noms n'en ont jamais été changés. A Cayenne le passage de l'étranger se trahit par ce qui reste de quelques vieilles constructions, et celui qui visite l'île Royale (îles du Salut) n'a pas de peine à reconnaître dans certains bâtiments ce cachet spécial qui indique l'architecture hollandaise d'un siècle écoulé.

L'histoire des trois Guyanes est curieuse au point de vue du chassé-croisé qui s'est produit entre les trois nations depuis leur occupation jusqu'à l'époque, relativement peu éloignée où le pouvoir de chaque nation fut définitivement établi par les traités.

Rappelons succinctement l'origine de ces possessions et les différentes phases par lesquelles elles ont passé.

La Guyane fut découverte par Christophe Colomb en 1498; il aborda sur le delta de l'Orénoque, mais poursuivit son voyage sans se livrer à une exploration sérieuse. Peu de temps après, les navigateurs espagnols d'Ojeda et de la Cosa abordèrent à leur tour sur un point de la côte, mais ne s'y arrêtèrent pas, et dirigèrent leur course vers le nord.

Le véritable honneur de la découverte de cette partie du continent sud-américain revient à Vincent Yanez Pinçon, qui avait accompagné Colomb à son premier voyage. Lui et deux de ses frères, partis d'Europe avec une flottille composée de quatre caravelles, longèrent la côte depuis l'Amazone jusqu'à l'Orénoque, et furent les premiers à en faire connaître quelques détails.

D'autres navigateurs, parmi lesquels Gonzalès Pizarre, frère du conquérant du Pérou, firent relâche dans ce pays fertile que les aborigènes appelaient Guyana, et à leur retour répandirent sur cette terre les récits les plus fantaisistes.

Cette Guyane était représentée comme un vrai pays de Cocagne. Dans l'intérieur se trouvait un lac, appelé Parimé, sur les bords duquel une ville toute bâtie d'or, de perles et de diamants, était la demeure du plus fastueux des monarques. Les aventuriers et les utopistes de l'époque se sentirent attirés vers cette plage mystérieuse, et l'histoire conserve le souvenir de mainte expédition organisée dans le but de découvrir cette ville des *Mille et une Nuits*, décorée du nom de Manoa del Dorado. La ville d'or, but de tant de recherches, tenta spécialement les Anglais Sir Walter Raleigh, Charles Leigh et Robert Harcourt sondèrent les profondeurs de la terre inconnue, mais ils ne furent pas plus heureux que leurs devanciers, tout en rapportant à leurs compatriotes les mêmes bruits, recueillis de la bouche des habitants, au sujet de l'existence de la cité miraculeuse.

La croyance à ce Manoa del Dorado, dont le nom avait fait place en Europe à l'« Eldorado », subsista pendant des années. Faut-il en conclure qu'au XVI[e] siècle la présence de l'or, en quantité assez abondante pour maintenir la légende, était manifestement connue des Indiens? La supposition est très admissible, même probable. Toujours est-il que la croyance fut entretenue encore longtemps après par l'apparition de pépites que les indigènes venaient échanger contre des produits.

De 1604 à 1652 plusieurs expéditions parties de France débarquèrent dans la partie du territoire qui est aujourd'hui la Guyane française. L'une des premières fut organisée par des marchands de Rouen; une vingtaine de colons s'établirent sur un point de la côte où nous trouvons actuellement Sinnamary. Quelques années plus tard, d'autres immigrants se fixèrent dans l'île de Cayenne, et en 1643 une expédition conduite par le sieur Poncet de Brétigny s'établit près de l'embouchure du Mahury.

C'est ce dernier qui fonda un village à l'emplacement même où maintenant se trouve Cayenne.

Les Hollandais et les Anglais, de leur côté, ne restèrent pas inactifs. Un des premiers, nommé de Vries, partit en 1633 à la tête d'une expédition et aborda à Surinam. Il y trouva une cinquantaine de colons anglais, qui, arrivés trois ans auparavant, s'occupaient de l'abatage du bois et de la culture du tabac. Il continua son voyage jusqu'à Cayenne, y fonda une colonie de trente paysans zélandais, et poussa une pointe jusqu'au Maroni, où il rencontra des Indiens Arrowaks et Caraïbes, qui lui firent le meilleur accueil.

En 1630, cent cinquante familles israélites, sous la conduite de David Nassi, partirent de Livourne pour Cayenne. Ils s'y établirent et y restèrent jusqu'en 1634, époque à laquelle des difficultés survenues entre eux et les colons français les décidèrent à partir pour Surinam, qu'ils trouvèrent dans la possession des Anglais. Ceux-ci les accueillirent très bien. Ils fondèrent une colonie dans le Haut Surinam, se firent connaître comme colons laborieux, commencèrent des plantations le long du fleuve, et furent les premiers à entreprendre la culture de la canne à sucre. A l'heure qu'il est, on trouve encore à Paramaribo une famille du nom de Nassi, descendant du chef de l'expédition.

Avant cette époque la culture du roucou, du coton et du tabac existait également déjà dans l'île de Cayenne. Une centaine de mille arbres de chaque espèce y avaient été plantés par les Anglais et les Hollandais, et depuis 1634 on y avait essayé la plantation de la canne à sucre.

Nous arrivons à l'année 1666, où les Anglais, en guerre avec la France et la Hollande, se dirigèrent sur la Guyane. Les Français, écrasés par le nombre de leurs assaillants, se réfugièrent à Surinam, tandis que les Anglais se livraient à un pillage en règle et dévastaient les habitations et les plantations.

En 1676, après que la colonie française de Cayenne eut été quelque peu reconstituée sous M. de Lézy, envoyé sur les lieux par M. de la Barre, gouverneur des Antilles, une flotte hollandaise composée de douze

vaisseaux s'en empara. Six mois après, une flotte française expulsa à son tour les Hollandais.

Alors commence une longue période de tranquillité pour la Guyane française. Plus d'un siècle s'écoule avant qu'une nouvelle prise de possession vienne la troubler. Dans l'intervalle, plusieurs essais de colonisation se préparèrent en France, des compagnies furent fondées pour donner à la colonie l'essor et le développement que la fécondité du sol semblait devoir lui garantir, mais pendant ce long espace de temps la colonie ne présenta aucun accroissement sensible,



PAYSAGE DE LA RIVIÈRE DEMERARA PRÈS DE GEORGETOWN[1]

soit dans ses cultures, soit dans son commerce, soit dans sa population. Toutes les entreprises, généralement mal conçues et mal dirigées, avaient englouti des capitaux considérables et n'avaient produit que des résultats déplorables.

Voyons maintenant ce qui s'était passé entre le Maroni et l'Orénoque.

Vers la fin du XVI[e] siècle, une centaine d'habitants de la Zélande, province de la Hollande, étaient venus atterrir entre la rivière Essequibo et la rivière Pomeroon, c'est-à-dire sur le territoire qui appartient actuellement à l'Angleterre.

Ces colons réussissant dans leurs cultures, et la véracité de leurs rapports sur la prospérité de leurs établissements ayant été constatée par le gouvernement néerlandais, celui-ci leur vint en aide par l'envoi d'un convoi d'esclaves de la côte d'Afrique. En 1657, d'autres immigrants partirent de la Zélande pour les mêmes rives de la Guyane, et bientôt après les villes de Nouvelle-Zélande et Nouveau-Middelbourg furent fondées.

A peu près à la même époque, d'autres immigrants hollandais s'établirent aux bords de la rivière Berbice, et les États Généraux des Pays-Bas accordèrent en 1732 une constitution à Berbice, en 1739 une autre à Demerara. La colonisation de Demerara et d'Essequibo ne s'effectua que lentement : ce n'est qu'en 1745 qu'une colonie vint s'établir sur la rivière Demerara et obtint l'autorisation du gouvernement d'y fonder une plantation.

Cette plantation fut suivie de bien d'autres. Mais c'est dans ce qui est aujourd'hui la Guyane hollandaise que les colons néerlandais travaillaient avec le plus de succès. Les Anglais ne s'étant bornés qu'à quelques cultures insignifiantes, exécutées par de petits nombres isolés d'immigrants, les Hollandais étaient les seuls maîtres du pays représenté actuellement par les deux colonies anglaise et hollandaise.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

La culture du café, du cacao, du coton et des bananes réussissait à merveille. En 1745 cinq cents plantations, en majeure partie sur les rives du fleuve Surinam, étaient en plein rapport

L'histoire des Guyanes n'ayant consisté, comme je l'ai dit plus haut, qu'en prises et reprises de possession continuelles, il semblait à la fin du siècle dernier que la tranquillité dont jouissaient les Guyanes française et hollandaise avait trop longtemps duré.

Pour la dernière, la convoitise du Royaume-Uni faillit mettre un terme à la domination des Pays-Bas. En 1781 l'Angleterre s'empara de toutes leurs possessions, et ce ne fut que deux ans après qu'elles leur furent rendues, pour tomber peu après dans les mains des Français, qui se hâtèrent de construire des forts sur les deux bords de la rivière Demerara.

En 1796 les colonies de Demerara, Essequibo et Berbice, sont redevenues possessions anglaises, et se développent à grands pas en ce qui concerne le commerce et l'agriculture. Rendues à la Hollande en 1802 par le traité d'Amiens, la guerre de 1803 changeait une dernière fois l'état des choses. Dans cette année la possession de Demerara, Essequibo et Berbice fut définitivement garantie à l'Angleterre, sous la domination de laquelle elles sont toujours restées depuis. Berbice fut considérée comme colonie séparée jusqu'en 1831, époque à laquelle elle fut unie aux deux autres, et où les trois territoires prirent le nom collectif de Guyane anglaise.

Cayenne végéta tant bien que mal, jusqu'à ce qu'en 1808 une expédition anglo-portugaise vint mouiller devant la ville. Le gouverneur, Victor Hugues, capitula en stipulant que la colonie serait remise, non aux troupes britanniques, mais à celles de leurs alliés. C'est ainsi que la Guyane française tomba entre les mains des Portugais. En 1814 le traité de Paris rendit la colonie à la France.

Ce traité confirma le traité d'Utrecht de 1802, en ce qui concernait la cession à l'Angleterre par la Hollande des trois comtés de Berbice, Demerara et Essequibo.

Voilà donc quatre-vingts ans environ que la France, l'Angleterre et la Hollande exercent leurs droits sur les territoires que les traités leur ont assurés et que la lutte pacifique, en ce qui touche le développement de ces terres éminemment fertiles, a remplacé les longues périodes d'agitation, de prises et de reprises que nous avons retracées sommairement.

A-t-on mis en œuvre durant ce long laps de temps les moyens et l'énergie dont on aurait pu se servir pour tirer de ce sol privilégié les richesses qu'il contient? S'est-on donné la peine de porter la lumière sur les régions immenses qui confinent au Brésil et dont elles sont séparées par la chaîne des Tumuc-Humac? A-t-on profité de cet Eldorado existant réellement, non pas sous la forme de palais en or, incrustés de diamants, mais enseveli sous la couche féconde d'humus ou représenté par des milliers et des milliers d'arbres précieux?

Helas, non! Une grande partie de ces riches colonies attend encore l'empreinte du premier pas européen; la forêt solitaire et mystérieuse a bien soulevé une partie de son voile devant quelques hardis explorateurs qui se sont aventurés, guidés par l'amour de la science et le désir des découvertes; mais une tâche sérieuse reste à accomplir, dont les gouvernements respectifs devraient saisir l'importance, et que l'initiative privée ferait bien de seconder par tous les moyens en son pouvoir.

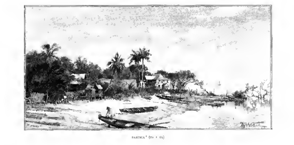
G. Verschuur

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La fin à la prochaine livraison.)



L'HOSPICE DE GEORGETOWN[1] (PAGE 49).



BARTICA[1] (PAGE 66)

VOYAGE AUX TROIS GUYANES[2],

PAR M. C. VERSCHUUR

LA GUYANE ANGLAISE

II

Plantations de sucre. — Le *balata*. — Géographie physique des trois Guyanes. — L'or. — La faune. — L'avenir des Guyanes.



UN DÉGRAD[3]

Comme j'ai visité plusieurs plantations dans la Guyane hollandaise, je suis curieux de leur comparer des exploitations semblables sur le territoire anglais. A mon départ d'Europe l'obligeance d'un ami, directeur d'une des plus importantes plantations de Demerara, m'avait facilité les moyens de la visiter en détail sous la conduite de son représentant.

M. Ross, qui dirige la propriété, se met gracieusement à ma disposition et m'accompagnera dans l'excursion, qui prendra deux jours. Nous en prendrons deux autres pour remonter la rivière Essequibo (ou Essequebo) et pour visiter la ville de Bartica.

Le départ se fait à 9 heures du matin. Nous ne sommes que quatre passagers de premières sur le bateau qui fait le service du fleuve jusqu'à peu près la limite de sa navigabilité. Mais le devant et le milieu du steamer sont occupés par une macédoine de voyageurs dont les différents types sont curieux à étudier. Ce sont presque tous des gens se rendant aux placers, parlant l'anglais, le portugais et des idiomes dont je n'arrive pas à découvrir l'origine. Les épidermes représentent toutes les couleurs dont une colonie américaine offre journellement le spectacle.

Tel nègre joue de l'accordéon, son instrument favori, tel autre tire d'une flûte des notes larmoyantes. Les femmes font une sorte de cuisine, dont les émanations nous suffoquent; les enfants crient à tue-tête. Au milieu de ce méli-mélo, deux individus fument gravement leur pipe, ne disant pas un mot et fixant le ciel. Leurs longs cheveux, couverts d'un énorme chapeau de feutre, retombent sur un veston crasseux, leurs pantalons effiloches semblent indiquer des années de service. Ils me font l'effet de déclassés, ayant connu des hauts et des bas, et allant, eux aussi, à la recherche d'un Eldorado, pour redorer leur blason.

Pendant une demi-heure le bateau, dont le charge

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Suite. — Voyez p. 1, 17, 33 et 49.*
3. *Dessin de Weber, gravé par Maynard.*

ment est à peu près nul, roule comme un possédé en débouchant de la rivière de Demerara et en s'engageant dans la haute mer pour contourner un bas-fond avant d'atteindre l'embouchure de l'Essequibo. Un paquet de mer vient s'abattre sur l'arche de Noé, inonde tous ces passagers de pont et met une sourdine à leur gaieté.

Les berges de la rivière, où nous ne tardons pas à entrer, présentent le même aspect que les fleuves de Surinam : ce sont des terrains alluvionnaires, bordés de palétuviers. Mais bientôt la vue change, la végétation tropicale se montre dans toute son exubérance.

L'Essequibo est le fleuve le plus important de la Guyane anglaise, et se caractérise, comme toutes les rivières des Guyanes, par la multiplicité et l'étendue de ses méandres. Il a environ 1 000 kilomètres de longueur, mais il n'est navigable pour de grands navires que jusqu'à 95 à 130 kilomètres de son estuaire, dont la largeur est de 30 kilomètres. Les îles, grandes et petites, que son cours sinueux a formées, se montent à 365.

Nous en passons plusieurs, parmi lesquelles mon cicérone m'indique le Fort Island. C'est dans cette île que, du temps des Hollandais, les gouverneurs avaient établi leur résidence. J'aperçois encore quelques ruines de l'habitation gouvernementale, ainsi que celles d'un fort, d'une église et des baraques militaires de cette époque. Une autre île s'appelle Hog Island; elle est grande comme la Barbade et contient une population de 200 âmes. Autrefois il s'y trouvait une plantation de sucre, qui est abandonnée aujourd'hui.

Le coup d'œil, changeant à chaque instant par les courbes multiples que décrit notre bateau, est des plus pittoresques. Après une heure de navigation je constate que l'Essequibo se rapproche plutôt, comme aspect, du Maroni que des rivières de Surinam, la Para excepté. La verdure est plus abondante, plus compacte, et laisse deviner derrière ses bandes littorales l'immensité de la forêt et le mystère de l'inconnu.

Voici l'ébauche d'une ville qui apparaît dans le lointain. C'est Bartica, autrefois petit village, où le gouvernement avait autorisé l'Église anglicane à établir une mission. En 1887 on a commencé à bâtir des maisons, aujourd'hui on compte 500 habitants, et la population flottante s'élève souvent à 1 500.

Nous sommes ici à 105 kilomètres environ de Demerara, à la jonction de l'Essequibo avec les rivières Massaruni et Cuyuni. C'est un *degrad*, ou point d'atterrissage. Tout ce qui se rend aux placers ou en revient doit y être transbordé dans des embarcations auxquelles leur forme et leur peu de tirant d'eau permettent d'atteindre les gisements aurifères et de passer les nombreux rapides.

Le gouvernement anglais a fort bien compris l'intérêt que présentait la création d'une ville à cet endroit; il a résolu avec la promptitude qui lui est propre une question qui chez ses voisins aurait demandé des années de réflexion, de débats, de commissions, pour aboutir probablement à un projet remisé dans un carton quelconque. Un appontement solide nous permet de descendre à quai, trois agents de police font le service du débarcadère : d'emblée on s'aperçoit qu'il y a de l'ordre ici et que le nègre n'est pas appelé à jouer un rôle prépondérant dans l'administration coloniale. Trois hôtels ont surgi de terre en un rien de temps; celui où nous descendons me rappelle les hôtels de la Californie et du Far West. Les rues de la ville sont déjà tracées, les Chinois se sont empressés d'y accourir et d'ouvrir des boutiques, où le saucisson coudoie le chapeau de paille, et les boîtes de conserves les vêtements complets. Un hôpital d'une installation irréprochable reçoit les mineurs qui reviennent malades des placers. L'église est terminée; on travaille à la construction de maisons et de magasins.

La bande hétérogène de notre bateau part en grande partie le soir même pour les champs aurifères, le reste s'embarquera le lendemain dans les longues pirogues que je vois échelonnées sur la plage. Que d'illusions, et quelles déceptions peut-être pour le retour !

Le pénitencier de la Guyane anglaise est installé à Massaruni, sur la rivière du même nom, à peu de distance de Bartica. On s'y rend en une heure avec une bonne embarcation.

Ce pénitencier contient environ trois cents forçats, tous condamnés pour délits graves et se composant d'Européens, comme d'Hindous, de Chinois et de nègres. Ils sont astreints à un travail plus sérieux que dans les établissements que nous avons visités au Maroni. La surveillance, confiée à un nombre suffisant de gardiens, rend l'évasion des plus difficiles. On ne se souvient que d'une seule tentative d'évasion, en 1885, mais l'amateur de l'air libre n'a pu aller bien loin : sorti des rangs et ne s'arrêtant pas à la sommation qui lui fut faite, une balle de revolver le tua net sur place.

Ces forçats sont en cellule tout le temps qu'ils ne travaillent pas. Le vin ou le tafia n'entrent pas dans l'établissement; la seule boisson est l'eau. Pour les insoumis on use de la cravache et du pain sec.

Tout près du bagne se trouve une résidence du gouverneur, située dans un site ravissant. Le chef de la colonie la préfère à celle de Georgetown et y passe une partie de l'année, surtout dans la saison sèche. Toujours sur le même emplacement il y a les habitations des fonctionnaires du pénitencier, du directeur et du ministre protestant.

Au départ de Bartica, par le même bateau qui nous y a amenés, une foule tout aussi bigarrée que l'avant-veille assiège les secondes. Ce sont des chercheurs d'or, revenant des placers avec une récolte plus ou moins fructueuse.

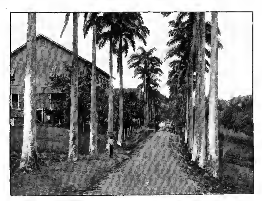
Le temps est clair et magnifique, les bords de l'Essequibo apparaissent des deux côtés comme une mer de feuillage, nourri par la puissance de la sève tropicale, tandis que les vaguelettes, poussées par la brise, expirent doucement sur le sable. En différents en-

droits M. Ross appelle mon attention sur l'abondance des arbres de haute futaie que cache la ceinture de verdure. L'abatage de ces arbres à riches essences se fait en grand le long du fleuve; trois navires, dont deux trois-mâts, sont mouillés dans l'échancrure d'une petite baie, en attendant leur chargement pour l'Europe.

Les arbres ne sont ni sciés, ni découpés; on les attaque à coups de hache et l'on enlève seulement le sommet et le tronc.

Au fur et à mesure que nous descendons la rivière, le chemin par lequel nous passons est loin d'être désert. Les plantations et les villages se succèdent; le pays est peuplé et toutes les routes sont bien entretenues. Tantôt nous longeons une série d'habitations de coolis hindous, tantôt c'est un centre chinois, dont l'église forme la construction la plus importante.

Partout la canne à sucre est revêtue d'un plumet, qui est de bon augure. Nous sommes à la fin de septembre, les pluies ont été abondantes, et la fabrication va commencer. Toutes les fois que, vers l'époque de la maturité de la canne, la pluie fait défaut, le plumet



SENTIER DES PRISONNIERS[1]

ne s'épanouit pas et la matière oléagineuse qu'il contient est absorbée par la canne elle-même. Le pressurage s'en ressent et le rendement est moindre.

j'aperçois des habitations et des bourgades. De temps en temps notre steamer envoie un coup de sifflet; une embarcation se détache du rivage et l'homme qui la monte happe au passage une bouteille que notre commandant jette à la mer. Cette bouteille contient le courrier[1]. Le procédé est pratique et bien anglais. *Time is money*; stopper, ce serait perdre un temps inutile.

Nous arrivons à la station de Tuschen, et nous y débarquons. Un appontement qui a 370 mètres de long nous conduit devant la voiture de mon hôte, envoyée de la plantation pour attendre notre arrivée.

Nous voici arrêtés devant la demeure du directeur, située sur le terrain de la plantation, qui date du temps de l'occupation hollandaise et porte le nom de Cornelia Ida.

Le lendemain matin à la pointe du jour nous montons à cheval pour en faire le tour. L'exploitation occupe une superficie de 545 hectares, dont la moitié environ est cultivée. La récolte annuelle est de 1 200 tonnes de sucre et de 250 barriques de rhum. La main-d'œuvre consiste principalement, comme partout dans la Guyane anglaise, dans l'élément hindou. La plantation en a

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.

82 sous contrat, et 522 comme travailleurs libres ; en dehors de ce total de 604 Indiens, 98 Chinois, Portugais et nègres se partagent différents travaux.

Ce que j'admira sur cette plantation, comme sur les autres que j'aurai le temps de visiter dans la colonie, c'est le système parfait de drainage et l'excellent entretien de l'ensemble. Si j'étais arrivé quinze jours plus tard, j'aurais vu les puissantes machines à l'œuvre, mais la coupe de la canne n'aura lieu qu'au commencement d'octobre. Il faut que je borne ma tournée d'inspection aux bâtiments de la fabrication et aux annexes, après avoir visité les champs.

Presque toutes les plantations de Demerara sont installées sur le même plan que celles de Surinam, et se complètent par un village de travailleurs, de petits magasins et une école pour les enfants. La Cornelia Ida cependant n'a pas d'école, mais les enfants reçoivent leur éducation dans une classe qui se trouve à un demi-kilomètre de distance.

Une fois de plus, les rapports qu'on me fait sur les Hindous qu'on emploie me prouvent qu'il serait difficile de trouver de meilleurs travailleurs. A Demerara on est très content d'eux, à la condition de les traiter avec douceur et de tenir compte de certains côtés ombrageux de leur caractère. Aussi je maintiens mon opinion, en ce qui touche Surinam, que les conflits qui se sont produits quelquefois proviennent plutôt du manque de tact des chefs que des mauvaises qualités de la race.

Tout directeur de plantation, du reste, n'est pas un modèle de modération ou de perspicacité. Il y en a plusieurs, tant dans les Antilles et en Guyane que dans les îles de la Sonde, que les administrations feraient bien de changer. La situation de régisseur d'une plantation demande beaucoup d'expérience à différents points de vue, bien à tort on confie souvent ce poste à un membre de sa famille à la recherche d'une position sociale, ou à un protégé quelconque dépourvu de tact et de connaissances pratiques.

Comme domestique, l'Hindou a d'excellentes qualités. J'ai pu m'en convaincre dans l'Inde même, ainsi que dans les colonies américaines où le hasard m'a fait me servir de lui.

Un serviteur de M. Ross excelle dans la fabrication du cocktail, et, supposant à mon réveil que l'eau destinée à mes ablutions ne doit pas être suffisamment froide, il m'apporte un grand bloc de glace pour la rafraîchir. Je dois bien au brave « Kynci » cet épanchement de reconnaissance !

Je retourne à Georgetown par un autre chemin. La voiture me dépose au bout d'une heure à une station de la rivière Demerara. En route je passe devant quelques autres villages et je vois trois crocodiles se chauffant paisiblement au soleil. Un bateau-mouche me ramène en ville.

La plantation la plus importante de la colonie est le *Diamond Estate*, situé sur la rive gauche de la rivière Demerara. Son étendue représente le chiffre colossal de 2 234 hectares, dont la moitié est en culture. La récolte annuelle est de 5 500 tonnes de sucre et de 2 450 barriques de rhum.

La main-d'œuvre se compose de 2 944 Hindous et 787 travailleurs nègres, chinois et portugais.

Les quelques détails que je viens de donner sur le Diamond Estate, ainsi que sur la Cornelia Ida, suffiront à démontrer que Demerara l'emporte de beaucoup sur Surinam, par l'étendue et le rendement de ses plantations. Je pourrais en citer plusieurs autres dont la récolte se chiffre par 2 000 à 3 000 tonnes de sucre. A Surinam nous avons trouvé comme maximum de production la plantation Mariënburg, avec une récolte de 3 millions à 3 millions et demi de kilos de sucre pour les années 1891 et 1892.

Autrefois les cultures de la Guyane anglaise ne se bornaient pas à la canne à sucre, comme c'est le cas presque exclusivement aujourd'hui. Le coton jouait un grand rôle ; en 1827 on en exportait encore 15 000 balles. Graduellement ce chiffre a baissé, et à partir de 1844 l'exportation de ce produit a entièrement cessé. En 1830 nous trouvons une récolte de 5 millions de kilos de café de la meilleure qualité ; ce chiffre a également beaucoup baissé depuis.

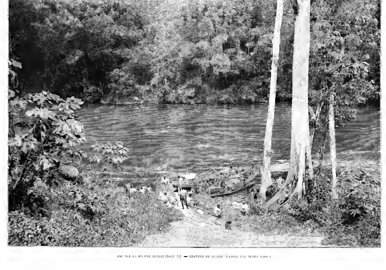
Les exploitations sucrières étaient au 31 décembre 1891 de 91. La colonie possède en outre un grand nombre de plantations de cacao, de cocotiers et de bananiers. Sur les 50 millions de francs en produits que la Guyane anglaise a exportés en 1891, le sucre seul figure pour 36 millions.

La Guyane hollandaise compte 107 plantations différentes, où l'on cultive principalement le cacao, le café et le sucre. La valeur des produits exportés en 1891 était de 9 millions de francs en nombre rond.

La Guyane française forme un triste contraste avec ses deux voisines. Les quelques plantations peu importantes, qu'elle possède, n'ont fourni pour la même année 1891 que 52 000 kilos de sucre, 17 000 kilos de café et 26 000 kilos de cacao. Ce rendement est même insuffisant pour les besoins de la colonie ; il n'est pas étonnant en effet que le café qu'on boit à Cayenne vienne de Paris, ainsi que le riz et d'autres denrées coloniales qu'il serait si facile de cultiver.

Comme dernière comparaison, mentionnons que dans la Guyane hollandaise le sucre, le café et le cacao forment les cultures de 9 388 hectares. Pour la Guyane française nous ne trouvons dans les statistiques officielles que 621 hectares en culture pour les mêmes produits, soit à peu près le seizième de Surinam. La différence est beaucoup plus considérable, si l'on compare ces insignifiantes cultures avec celles de la Guyane anglaise, dont le chiffre exact en hectares me manque, mais qui doit en représenter un total de 36 à 40 000.

En faisant le voyage du Maroni, j'ai consacré quelques lignes aux bois précieux que contiennent les Guyanes. A peu d'exceptions près, les mêmes bois se trouvent sur les trois territoires, et tous ils sont d'une qualité dont on pourrait tirer le plus grand parti.



BAC SUR LA RIVIÈRE PERDUE (PAGE 73). — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mais, hélas! ce beau produit du sol semble plutôt destiné à augmenter le volume puissant d'une broussе impénétrable et de forêts vierges de toute exploitation, qu'à alimenter l'industrie européenne. On a pu admirer à notre dernière exposition la collection de ces bois, richement marbrés et tachetés, à tissu serré, pouvant servir à tout usage de menuiserie ou d'ébénisterie, résistant dans les pays chauds aux attaques des insectes et surpassant en qualité la majorité des espèces dont on se sert chez nous pour meubles de luxe. La Guyane anglaise seule a commencé à en apprécier la valeur et a fait de son article d'exportation d'une certaine importance. Ce que les Guyanes française et hollandaise en exportent n'entre pas en ligne de compte.

Depuis quelques années on s'occupe dans les colonies de Demerara et de Surinam d'un arbre non moins précieux, qui s'appelle le *balata*, et dont la sève forme un produit analogue au caoutchouc. La gomme sécrétan par le balata a la couleur du lait; exposée à l'air, elle prend d'abord une nuance jaune grisâtre, et se rembrunit graduellement. Sans aucune préparation ou manipulation on l'expédie en Amérique et en Europe, c'est là que se fait la préparation ultérieure.

A Surinam l'exportation de l'article n'a pas encore atteint de bien grandes proportions; on l'exploite le long des rivières Corantyn, Nickerie et Coppename. Néanmoins plusieurs concessions ont été demandées et l'attention du gouvernement a été appelée sur le profit qu'on commence à en tirer chez les Anglais.

Dans la Guyane anglaise notamment, l'exploitation du balata a pris ces derniers temps de grandes proportions; on a compris l'importance et la valeur de ce produit, destiné à faire une concurrence sérieuse au caoutchouc, tiré jusqu'ici de l'Inde et des îles de la Sonde. Ce qui est nécessaire, c'est que le travail soit bien surveillé, et que des mains inexpérimentées n'exposent pas l'arbre à un dépérissement inévitable.

On fait dans l'écorce des entailles peu profondes, en sens oblique et à égale distance. Une entaille transversale, par conséquent quasi perpendiculaire, met en contact le milieu de la coupure supérieure avec celle qui se trouve en dessous. La sève qui se met à couler, a l'état parfaitement liquide, est recueillie dans une calebasse.

La saison qui se prête le mieux à l'opération est la saison sèche; dans les mois de fortes pluies, l'eau, en se mêlant à la gomme, forme nécessairement un mélange, et le travailleur ne prend pas les plus grandes précautions.

Au bout de cinq ans, pour peu que les incisions aient été faites avec prudence, l'arbre a repris son vitalité suffisante pour subir une nouvelle saignée. Dans le cas où une main inhabile aurait fait des entailles trop profondes ou mal disposées, la sécrétion ne se produit plus, ou bien l'arbre meurt.

Le gouvernement a ses inspecteurs pour le récolte du balata; tout terrain concédé est étroitement surveillé. C'est une précaution que feraient bien d'imiter les autorités hollandaises.

Il est plus que probable que l'exportation de l'article suivra une marche ascendante. De 46000 livres en 1880, elle s'est élevée à un chiffre de 250 à 300000 pour les deux dernières années. La Guyane hollandaise en a exporté 100000 kilogrammes environ en 1881. Les rapports de fabricants anglais et américains constatent que le caoutchouc fabriqué avec la gomme de la Guyane est supérieur à celui qui vient de la Malaisie ou de l'Inde.

Une grande partie des Guyanes forme encore une terre inconnue, spécialement le territoire qui appartient aux Pays-Bas; il y a bien des régions où l'Européen n'a jamais pénétré, à cause des difficultés multiples qui en défendent l'accès. Parmi les explorateurs qui ont contribué à lever le voile sur certaines parties inconnues, nous pouvons citer: pour la France, le docteur Crevaux et le voyageur Henri Coudreau; pour l'Angleterre, MM. Schomburgh, Im Thurn et Brown.

C'est ce dernier explorateur qui a découvert, en 1870, une cascade, dépassant en hauteur le Niagara, dans la partie centrale des Guyanes anglaise et vénézuélienne réunies. Cette cascade, produite par la rivière Potaro, tributaire de l'Essequibo, a une hauteur de 250 mètres. Elle tombe d'abord à pic d'une paroi de 226 mètres, continue sa course pendant un court trajet, et vient ensuite se jeter, après une descente de 24 mètres formée par des rochers, dans un jardin de verdure perpétuelle.

Au point de sa chute, la cascade se trouve à 345 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa largeur à cet endroit est de 75 à 110 mètres, suivant les saisons.

M. Im Thurn a visité les lieux en 1878 et donne la description la plus enthousiaste de la beauté du paysage qui entoure cette cascade — *the Kaieteur Fall*. Il est probable que d'ici peu les explorations se dirigeront de ce côté, parce que depuis deux ans on connaît l'existence de gisements aurifères sur les bords de la rivière Potaro, qui n'avait été visitée auparavant que par un nombre très restreint d'Européens.

Une autre cascade, dont on dit des merveilles, doit exister dans la petite rivière Ireng; les Indiens lui donnent le nom de *Corona Fall*, mais aucune description écrite n'en a été faite.

La formation géologique des trois colonies est à peu près la même. Du côté de la mer nous trouvons une couche de terre végétale, argileuse et fortifiée par les alluvions. Plus loin, dans l'intérieur des terres, le sol semble se solidifier, et cache sous des roches d'agrégation une base de diorite et de feldspath. Les terres basses s'étendent sur toute la zone du littoral, jusqu'à une distance qui varie de 60 à 80 kilomètres de la côte; elles sont entrecoupées de savanes; puis une immense étendue boisée se prolonge jusqu'aux régions où le pays devient de plus en plus montagneux.

Cette dernière partie, représentée d'abord par des

pitons et des mornes de peu d'élévation, se composant de grès de granit et de gneiss, donne naissance, partout où elle est traversée par des rivières, aux nombreux sauts et rapides dont nous avons eu l'occasion de parler. Les véritables montagnes ne viennent qu'après et ce n'est que dans la Guyane anglaise que nous trouvons des pics d'une certaine hauteur.

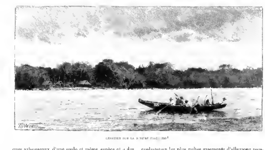
Le plus élevé est le Roraima : il mesure environ 3000 mètres. M. Im Thurm, qui en a fait l'ascension en 1884, s'extasie sur l'entourage pittoresque de cette montagne, placée dans un décor sauvage de rochers, qui ont les formes les plus fantastiques et les plus invraisemblables. Dans les intervalles des rochers, le voyageur a observé des plateaux de sable jaune, émaillés de ruisseaux et de petits lacs d'une transparence admirable. La végétation tout autour se bornait à quelques arbrisseaux d'une seule et même espèce et à des broussailles de peu de développement ; nulle trace de vie animale, rien que la solitude d'un immense désert.

Personne après M. Im Thurm n'a fait l'ascension du Roraima ; le champ est ouvert aux alpinistes pour se livrer à une étude plus détaillée de cette curieuse montagne, la seule d'une certaine élévation dont le sommet ait été atteint par un explorateur.

La majorité des montagnes contient du fer, qu'on a trouvé en quantité prodigieuse, tant en morceaux spéculaires que sous forme d'hématites, de couleur brune et rouge. Quelques collines sont entièrement composées de matières ferrugineuses, et en plusieurs endroits la surface de la terre en est couverte. Quelquefois les rivières les charrient et en forment un dépôt sablonneux noirâtre.

Nous arrivons à l'or, ce grand point interrogatif pour l'avenir des trois Guyanes. C'est dans la partie française que la première découverte du précieux métal a eu lieu. Un Indien brésilien étant allé chercher, en 1855, de la salsepareille sur les bords de la rivière Arataye, trouva dans le sable une petite pépite et en fit part aux autorités de Cayenne. Le gouverneur prescrivit une exploration officielle du terrain où la présence de l'or avait été constatée, et confia la direction de la mission à M. Cony, commissaire commandant de l'Approuague.

D'autres trouvailles confirmèrent bientôt dans l'idée que le sol contenait des richesses ne demandant qu'une exploitation bien dirigée. On trouva de l'or sur les bords de la Mana, de l'Approuague, du Sinnamary et ailleurs, et bientôt la Compagnie de Saint-Élie eut en exploitation les plus riches gisements d'alluvions aurifères que l'on eût découverts dans la colonie.



CHANTIER SUR LA RIVIÈRE [illegible][1]

Mais cette fièvre d'or produisit les mêmes résultats en Guyane qu'elle avait produits à des époques antérieures en Californie, en Australie, en Tasmanie. N'est pas chercheur d'or qui veut !

D'aucuns étaient favorisés par le succès, mais beaucoup d'autres avaient épuisé leurs modestes ressources et leurs économies pour ne faire qu'une piètre récolte. Les cultures, qui avaient tant besoin du peu de bras disponibles, furent abandonnées en partie, le commerce s'en ressentit, et le métal enchanteur, s'il fit le bonheur de quelques privilégiés de la fortune, n'apporta à d'autres que le découragement et souvent la ruine. On se demande à juste titre si, au point de vue de la prospérité du pays, la découverte de l'or a été jusqu'à l'heure actuelle un bienfait ou un malheur pour la Guyane française.

Beaucoup de concessions furent accordées par le gou-

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Barbant.*

vernement, et des sociétés pour l'exploitation des terrains ne tardèrent pas à se fonder, mais l'entrain qui éclata jadis en Californie et dans les pays australiens ne se manifesta pas à Cayenne. Les aventuriers que ces derniers pays avaient vus affluer sur leur sol semblaient insensibles au miroitement de la richesse; le délire que provoque généralement la découverte d'une pépite ou d'un filon aurifère ne se communiqua que lentement à certains chercheurs sérieux.

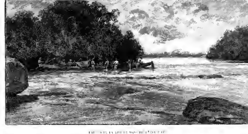
Voilà trente-sept ans qu'on a la conviction que le sol guyanais doit contenir des gisements fort riches, et l'exportation pour l'année 1891 n'accuse encore qu'un chiffre de 4 263 451 francs. Au début, les recherches se sont bornées aux gisements alluvionnaires, encaissés dans le fond des vallées et dans les nombreuses criques. Bientôt cependant, sur le plateau Saint-Élie par exemple, on a attaqué la masse rocheuse et creusé des galeries souterraines pour trouver les filons quartzeux qui ne pouvaient manquer d'exister.

C'était le commencement d'une mine, mais à quand le jour où le sol sera perforé et creusé jusqu'à des profondeurs importantes, qu'une main-d'œuvre abondante arrachera aux entrailles de la terre les trésors qu'elle cache dans son sein? Il y a loin encore des mines de la Guyane à celles de la Californie et de l'Australie dont la profondeur atteint fréquemment de 500 à 1 000 mètres, et même au delà.

Il est incontestable que le sol des Guyanes a été bouleversé à des époques très diverses par des phénomènes géologiques. À côté d'éruptions anciennes, les savants ont reconnu la trace de soulèvements produits par des éruptions relativement récentes, qu'ils attribuent au commencement de l'époque quaternaire.

L'or alluvionnaire des criques conduit le plus souvent aux filons de quartz; les recherches opérées par des personnes expérimentées en ont fréquemment démontré la vérité. Ces graviers aurifères, déplacés dans le courant des siècles, échoués au fond d'un filet d'eau ou retenus par une couche d'humus, ne peuvent provenir en effet que de la décomposition d'un filon à la suite des causes les plus diverses.

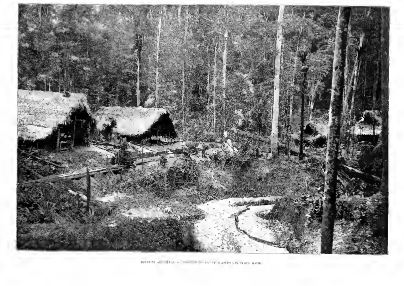
Sans aucun doute, à une époque plus ou moins reculée il y a eu des ébranlements du sol, des soulèvements plutoniens qui ont brisé la masse rocheuse et en ont éparpillé des blocs à la surface de la terre. Ces débris se sont désagrégés sous l'influence du soleil, des pluies torrentielles, de la végétation. En s'émiettant, la partie boueuse s'est dissoute dans les eaux, la parcelle d'or est restée déposée dans quelque interstice où a suivi son chemin, entraînée par le courant.



[illegible][1]

Ce qui paraît suffisamment démontré, c'est que la partie majeure des Guyanes est sillonnée de filons quartzeux. Ces filons semblent suivre une même direction, parallèlement à la chaîne des Tumuc-Humac, pour les Guyanes française et hollandaise, et se prolonger légèrement jusque sur le territoire anglais. Un ingénieur avec qui j'ai eu le plaisir de me trouver en rapports partageait cet avis et me confirma que le sol tout entier de la colonie française présente les plus grandes analogies avec celui de la colonie hollandaise. Il n'y a en somme qu'une large rivière, le Maroni, qui divise le pays en deux. Le territoire anglais, par contre, ressemble plutôt à la Guyane vénézuélienne, et mon interlocuteur ne serait pas étonné si plus tard, quand les exploitations aurifères auront pris plus d'extension, la découverte des gisements dans ces deux pays ne confirmait entièrement ses études sur la conformation du sol.

1. Dessin de Riou, gravé par Barbant.



TERRAINS AURIFÈRES — [illegible] D'APRÈS UNE PHOTO [illegible]

Des deux côtés du Maroni, la terre est riche en or, et le delta formé par la Lawa et la Tapanahony — le territoire autrefois contesté, mais accordé depuis au gouvernement des Pays-Bas, — contient des placers de grande valeur. Il est à remarquer que la sentence arbitrale du tsar de Russie avait reconnu les droits acquis *bona fide* par les ressortissants français dans les limites du territoire qui avait été en litige. C'est principalement sur la rive gauche du Maroni qu'on avait commencé à trouver des pépites, peu de temps avant mon passage on avait découvert d'importants gisements sur la rive droite.

Dans la Guyane hollandaise, la première découverte eut lieu en 1874; l'année suivante, 32500 hectares de terrain avaient déjà été donnés en concession. Pas plus que dans la Guyane française, le résultat n'a produit jusqu'ici ce qu'on aurait pu logiquement en attendre. Ici comme là-bas, il y a eu des heureux comme des désappointés, et les recherches ont englouti les économies de pas mal d'utopistes qui croient que dans tout pays où l'on trouve de l'or, le néophyte n'a qu'à se baisser pour le ramasser. La statistique de 1890 n'indique qu'une exportation de 2750000 francs.

Depuis quelque temps l'attention s'est portée davantage, à Surinam, sur la recherche et l'exploitation des gisements quartzeux. On vient d'acheter un placer où des machines assez puissantes seront installées pour explorer le sol.

Quelques jours avant mon départ de Paramaribo j'ai pu contempler le plus beau morceau de quartz qu'on ait encore trouvé dans la colonie, et qui venait d'arriver en ville en ligne directe du placer. C'était plutôt un conglomérat, une agrégation de substances diverses où l'or jouait le plus grand rôle, qu'un bloc de quartz proprement dit; suivant une estimation sommaire on lui attribuait une valeur de 50000 francs.

Sur le placer dont il s'agit, les recherches opérées depuis quelques années n'avaient pas donné des résultats satisfaisants. Les propriétaires avaient fait étendre les opérations jusqu'aux ravins dépendant des montagnes, et un petit chemin de fer Decauville transportait les terres déblayées jusqu'à la vallée, où on les traitait au moyen du longtom et du sluice.

On entend par *sluice* un canal de lavage par lequel on fait passer la matière, rendue liquide par un courant d'eau. C'est un appareil composé de plusieurs auges, longues de 4 mètres chacune, formées de planches et s'emboîtant les unes dans les autres.

L'appareil est suspendu à des piquets disposés de façon à présenter une inclinaison. Le sable et les parties terreuses, converties en boue liquide, s'écoulent par la grille en fer qui se trouve à l'extrémité du sluice. L'or s'amalgame avec le mercure qu'on a préalablement distribué dans le canal, et est soigneusement retiré de l'appareil avant qu'on y introduise d'autres pelletées de gravier.

Le *longtom* est plus simple que le sluice; il ne se compose que d'une seule auge, dont l'extrémité est munie d'une plaque de métal percée de trous très fins. Le débourbage se fait par un homme ou deux, qui remplissent l'appareil de la terre de la couche aurifère, brisent les conglomérats, rejettent les cailloux, et soumettent ce qui reste à l'action de l'eau, qui entre d'un côté et s'écoule par le côté opposé, disposé en pente et protégé par la grille en métal.

Un procédé plus simple, mais plus primitif en même temps, dont le chercheur d'or se sert, s'appelle la *battee*. C'est une sorte de plat en bois, évasé, dans lequel on lave le gravier supposé contenir des parcelles aurifères. Le prospecteur met la battee dans l'eau, et, la soutenant d'une main, il lui imprime un mouvement giratoire et broie de l'autre main les matières dont il a rempli le récipient. La terre bien délayée s'écoule, et le gravier mêlé de parcelles d'or, s'il en existe, se dépose au fond. Quelque simple que paraisse ce procédé, le maniement de la battée exige une grande expérience et une extrême habileté, sous peine de voir l'or, souvent de volume presque imperceptible, s'écouler avec la masse argileuse.

Revenons après ces courtes explications à notre placer de Surinam. Les résultats obtenus par le longtom et le sluice encourageaient les propriétaires de l'exploitation, et surpassaient en rendement ce qu'avaient produit les recherches dans les criques. Déjà l'on avait trouvé des morceaux contenant 1 kilogramme d'or ou plus, lorsqu'en repoussant du pied un bloc de quartz, sa pesanteur extraordinaire attira l'attention. On le soumit à l'action du feu pour pouvoir mieux le réduire en morceaux, et l'on ne tarda pas à constater que la majeure partie contenait de l'or pur, dont le poids pouvait atteindre de 18 à 19 kilogrammes.

Cette trouvaille a son importance au point de vue des explorations à suivre. Le ravin où ce morceau a été trouvé confine aux montagnes, qu'on croit à juste titre contenir de riches filons. Aussi a-t-on commencé à creuser des galeries qui seront sérieusement exploitées dans la saison prochaine; on songe également à améliorer les moyens de transport. Déjà ce placer commence à se développer sérieusement et toutes les mesures sont prises pour lui assurer l'importance que les lieux paraissent mériter.

Tout propriétaire de terrain où l'on a trouvé précédemment, dans les criques, des parcelles d'or ou des pépites, a tort de ne pas pousser ses investigations plus loin. Étant donné que ces parties, minuscules quelquefois, ont souvent surgi sur place par voie éruptive, il est possible que la région contienne des gisements filoniens, ou des couches quartzeuses enfouies sous l'humus ou les agglomérations séculaires de la végétation.

En Californie et en Nouvelle-Zélande les résultats ont maintes fois confirmé cette thèse; l'observation des alluvions y a souvent servi de point de départ à la recherche des filons.

Dans la Guyane anglaise, les prospections sont de date plus récente que dans les deux autres colonies. Il n'y a qu'une douzaine d'années qu'on s'en occupe,

mais depuis peu les recherches ont pris une extension considérable. Les districts où l'on a trouvé le plus d'or et sur lesquels dans ces derniers temps le plus d'explorations ont été dirigées sont les terres parcourues par le Puruni et le Potaro, tributaires de la rivière Essequibo. En remontant ces cours d'eau pour atteindre les placers, il faut franchir des rapides et des cataractes qui offrent un grand danger et qui déjà ont coûté la vie à beaucoup de gens.

Au début les concessions accordées par le gouvernement comprenaient jusqu'à une étendue de 200 hectares, en 1887 les conditions ont été modifiées. On n'accorde plus maintenant que des concessions de 20 hectares, et une seule et même personne ne peut en obtenir que cinq différentes dans un périmètre de 5 milles.

A Surinam on commence à comprendre quel'exemple donné par Demerara est des plus logiques. En n'accordant que des concessions d'étendue limitée, le pays tend à se peupler bien plus, des centres industriels s'y forment, le petit commerce s'y établit.

La première statistique de l'or exporté remonte à 1884; la valeur n'était que de 26 000 francs. En augmentant chaque année, nous trouvons pour 1891 un chiffre de 8 millions de francs, dépassant de beaucoup les exportations des deux autres Guyanes.

Mais à Demerara, l'apathie des colonies voisines se trouve remplacée par un esprit d'activité qui ne connaît pas d'obstacles; les Anglais, quand il s'agit de marcher en avant, ont le don de posséder cette foi robuste qui fait les apôtres. L'attention des gouvernants s'est portée vers la partie du pays où les fouilles ont donné des résultats aussi rémunérateurs, et l'on s'attend à ce que dans un avenir prochain l'industrie de l'or devienne une des meilleures ressources de la colonie.

TERRAINS AURIFÈRES[1]

Le développement qu'on est en train de donner aux districts de l'Essequibo et de ses affluents, la fondation de la ville de Bartica à l'endroit précis où tout le mouvement est appelé à se centraliser, les projets de chemins de fer et de nouvelles routes qui sont à l'étude, prouvent suffisamment que la question intéresse au plus haut degré le pouvoir.

A Demerara, on prélève un droit de 4 fr. 65 par *ounce* d'or trouvé par les prospecteurs. Il n'existe pas de droit de sortie. A Cayenne le droit d'entrée est de 5 francs le kilogramme, et l'on paye un droit de sortie de 8 pour 100 sur la valeur, ce qui revient à environ 230 francs le kilogramme.

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.

A Surinam il n'y a pas de droit d'entrée, et le droit de sortie est de 5 pour 100, ce qui fait environ 145 francs le kilogramme.

Ces droits de sortie impliquent nécessairement la visite de la douane, tant à Cayenne qu'à Surinam. Comme cependant rien n'est plus facile à cacher, il en résulte que la fraude est encore assez fréquente et qu'on ne peut se baser d'une façon positive sur les chiffres de l'exportation, qu'accusent les statistiques des deux dernières colonies.

La faune des trois Guyanes est représentée par un dehors du tigre, il y a plusieurs sortes de chats sauvages.

Les crocodiles et les caïmans sont fréquents dans chacune des colonies, ils habitent les rivières, dont ils dévorent les poissons, et font leur sieste sur les berges ou s'enfouissent dans la vase qui baigne les palétuviers. Leur grandeur moyenne est d'un mètre à un mètre et demi, cependant dans la Guyane anglaise on en trouve d'une dimension beaucoup plus forte. Les Indiens mangent la chair du caïman, et en sont même très friands. A Cayenne on prépare avec la queue une soupe qui doit être très bonne, d'après ce qu'on m'a

UN PLACER DANS LA GUYANE ANGLAISE[1].

grand nombre de fauves, de reptiles et d'insectes, les uns plus nuisibles que les autres.

Parmi les premiers nous trouvons le tigre d'Amérique ou jaguar. Il n'a pas la dimension de son congénère de l'Inde, il n'attaque pas l'homme, mais il fait des hécatombes parmi le bétail et les bêtes des fermes quand il peut s'en approcher.

Dans la forêt, les cochons, les cerfs et tout ce qu'il peut attraper disparaît sous ses griffes puissantes; au bord de la mer, il surprend les tortues qui la nuit abordent la plage pour y déposer leurs œufs, les tourne sur le dos et les épluche sans briser la carapace. En affirmé; à mon grand regret je n'ai jamais trouvé ce potage sur mon menu.

Le paresseux, le fourmilier, le porc-épic, le sanglier, le tapir, abondent dans les grands bois, à côté de singes de toutes sortes et de toutes couleurs. Le singe hurleur fait entendre ses cris même dans la proximité des habitations, il vit d'habitude en bandes et atteint souvent la taille d'un mètre. Le singe le plus amusant, je dirais presque le plus coquet des Guyanes, est une espèce de capucin, tout petit, auquel à Cayenne on donne généralement le nom de *macaque*, et qu'on appelle *kesi-kesi* à Surinam. Il est très doux et s'apprivoise facilement. Au palais du gouvernement à Paramaribo, il y en avait deux de cette espèce, dont l'un

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*



…E DE FORÊT DANS LA GUYANE A. CLAIRE. — GRAVURE DE BOCHER D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

était attaché et m'amusait beaucoup par ses gambades et ses caresses. Le second était libre et avait choisi comme domicile les grands arbres du parc; au moment du repas offert à son camarade, il ne manquait jamais d'accourir et de s'assurer de sa quote-part.

Les oiseaux sont nombreux, depuis le vautour et l'aigle, jusqu'aux infiniment petits, qu'on voit dans l'intérieur des terres et qui font un merveilleux effet au milieu de la puissante végétation. Les perroquets, et parmi eux l'ara, se rencontrent par bandes dans la solitude de la forêt, gravement perché sur une branche, le toucan, au long bec pointu, vous regarde avec la sévérité d'un maître d'école. Le secrétaire, les aigrettes, le flamant, l'ibis rouge et d'autres échassiers habitent les bords des rivières; les bécasses, les bécassines et les sarcelles se trouvent un peu partout.

L'urubus, ou oiseau puant comme on l'appelle à Surinam, est le mangeur de charognes, le chiffonnier toujours veillant à son poste, avalant tous les détritus de la rue, et par ce fait rendant de grands services à la police urbaine, surtout dans une ville comme Cayenne, où les boîtes Poubelle n'ont pas encore été introduites.

Nous avons parlé des poissons qui peuplent les grands fleuves, consacrons quelques lignes aux serpents qui abondent dans ces pays. En règle générale, les serpents des Guyanes ne sont pas venimeux, surtout dans la Guyane hollandaise. Sur le territoire français, notamment aux bords du Maroni, il y en a plus de redoutables, parmi ceux-ci je citerai le grage et le serpent corail.

Le grage est une variété du trigonocéphale de la Martinique, il a à peu près la même dimension et la même couleur. Le serpent corail n'est pas toujours venimeux, d'après ce qu'on a voulu souvent m'affirmer, cependant je n'ai jamais consenti à adopter cette théorie que sous bénéfice d'inventaire. Dans tous les pays que j'ai visités et où l'on trouve cette catégorie de reptiles, on le considère sans exception comme un des plus dangereux qui existent.

Le serpent le plus redoutable des Guyanes est le boa, qui n'a pas de venin, mais dont la force musculaire est proverbiale. La proie qu'il enlace dans ses puissants anneaux est impitoyablement broyée, fût-ce un cerf ou une vache, même un être humain, comme le cas s'est produit bien des fois.

On m'avait souvent donné des détails sur la longueur des boas monstres qu'abritent les grands bois, et j'avoue qu'à ce sujet je m'étais toujours montré incrédule. Un serpent de 12 à 15 mètres m'avait produit l'effet d'avoir passé par le microscope. Cependant j'ai dû me rendre à l'évidence, en mesurant moi-même la peau d'un de ces terribles reptiles, qu'on avait capturé aux bords du Maroni. J'arrivai à une longueur de 12 mètres et demi. En 1882 on a tué à la Montagne d'Argent, comme m'a raconté un témoin digne de foi, un boa qui mesurait 15 mètres.

Le serpent à sonnettes est toujours venimeux, sa queue se termine par un certain nombre d'anneaux qui ont l'apparence de la corne et s'emboîtent les uns dans les autres. Quand la bête est en colère, cette extrémité de la queue, mise en mouvement par un ébranlement nerveux, produit le bruit d'une crécelle. On prétend que cette excroissance constitue un remède contre l'asthme, le malade l'applique au-dessous de la gorge dans le creux de la poitrine.

Comme animaux bons à manger, citons le pécari, espèce de petit sanglier, dont la chair est très délicate, et l'iguane, dont le goût se rapproche plus ou moins de celui du veau. Avec ce dernier on fait un kary délicieux.

Les insectes sont légion, comme nous avons eu l'occasion de le dire. Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde où la création se soit complue à réunir une horde aussi variée d'animalcules malfaisants, d'insectes intolérables, qu'en Guyane. Passe encore pour le moustique, ce compagnon forcé de jour et de nuit dans toutes les terres de la zone tropicale, mais ces scarabées, ces scolopendres, cette hideuse araignée-crabe aux six pattes velues, dont la piqûre produit une fièvre violente : à quoi peuvent-elles bien servir?

Elles sont une preuve éclatante de l'existence de Dieu, a écrit un auteur anglais, car l'homme ne les aurait jamais inventées!

Et cet immonde crapaud, qui souvent atteint la dimension d'un melon, tandis que ceux grands trois fois comme nos crapauds d'Europe n'ont rien d'extraordinaire! Un soir j'ai vu une de ces bêtes traverser le chemin et se faufiler dans les broussailles, il me sembla que le serpent même devrait éprouver un certain scrupule à se repaître d'une proie pareille.

Un médecin avec qui je me suis trouvé en rapport a bien voulu me renseigner sur la terrible maladie de la lèpre, qui règne très peu dans la Guyane française, mais qui atteint de fortes proportions dans les deux autres colonies. Dans la Guyane anglaise on trouve à Mahaica un établissement destiné à soigner les lépreux mâles, il y en avait 288 au 31 décembre 1891. A cinq kilomètres de distance, l'asile de Gorchum contient les femmes, dont le nombre à la même date s'élevait à 85. Malgré toutes les mesures prises par le gouvernement, il doit y en avoir plus, se cachant dans leurs familles ou dans des endroits éloignés.

Les statistiques de Surinam accusent un chiffre de 300 à 400, forcés de rester chez eux, mais en réalité le nombre des malheureux atteints de ce fléau peut être évalué au double. Un décret gouvernemental a stipulé qu'aucun lépreux ne peut se montrer dans les rues, sous peine d'être arrêté par la police, et d'être conduit devant la commission sanitaire, qui statue sur la gravité du cas. La léproserie se trouve actuellement à Batavia, commune située à l'embouchure de la rivière Coppename, où les malades vivent séparés dans des cabanes. A l'époque de mon passage, il y était question de construire un établissement plus vaste et mieux installé, sur une presqu'île du haut Surinam, située à une distance de quatre heures de Paramaribo en chaloupe à vapeur.

Dans la Guyane française il n'y a de lépreux que dans l'établissement que nous avons visité près de Mana, on n'en comptait qu'une vingtaine.

Heureusement que l'Européen peut se considérer comme à l'abri de la maladie. En vingt-cinq ans, un seul cas s'est produit dans la marine hollandaise et deux dans l'armée, parmi les civils personne n'a jamais été atteint. Dans la Guyane anglaise on ne se souvenait d'aucun cas, par contre, sur le territoire français, une brave sœur est morte de la maladie il y a quelques années après un séjour prolongé parmi les lépreux qu'elle entourait de ses soins.

Mon voyage touche à sa fin, je n'ai plus que deux jours à passer à Demerara et j'en profite pour refaire les promenades en voiture qui m'ont le plus charmé. Du reste on ne se fatigue pas de ces parcs superbes, où la flore nous révèle à chaque visite un décor nouveau, de ces avenues élégantes bordées d'une ceinture de verdure et de fleurs.

Le temps m'a manqué pour faire une excursion à Berbice, la partie de la Guyane anglaise qui se trouve à l'est et que le Corantyn sépare de la Guyane hollandaise. Cette province a été une des premières colonisées par les Hollandais, elle avait un gouvernement établi longtemps avant Demerara et Essequibo. Berbice obtint une constitution en 1732, c'est-à-dire sept ans avant Essequibo, et quarante et un ans avant Demerara. Bien qu'en 1785 ces deux dernières provinces eussent déjà été réunies, Berbice continua à être une colonie séparée jusqu'en 1831. Sa population est un peu moins importante que celle d'Essequibo, et forme à peu près le tiers de celle de Demerara.

Il est à remarquer que Berbice seul a conservé intact son nom indien. Lemdrare a été corrompu en Demerara, et Dessekebe en Essequibo, chaque contrée empruntant son nom à la magnifique rivière qui parcourt son territoire et qui lui ouvre des moyens de communication jusqu'à des centaines de milles dans l'intérieur des terres.

La capitale du comté de Berbice s'appelle New Amsterdam; elle est située sur la rive gauche du fleuve et compte une population de 9 000 âmes.

Au point de vue des cultures, Berbice n'a pas progressé depuis une soixantaine d'années. En parcourant l'Annuaire de la Guyane anglaise de l'année 1830, dont M. Ross me fit cadeau, je trouve pour cette année un nombre considérable de plantations de coton, de café et de sucre. L'Annuaire de 1891 n'accuse qu'un nombre restreint de plantations de sucre, et quelques exploitations de peu d'importance.

La veille de mon départ j'étais invité à un concert classique où tout le beau monde de la ville devait assister. La salle était comble et la température me paraissait convenir bien mieux à l'éclosion d'une plante de serre chaude qu'à mon éducation embryonnaire en matière des chefs-d'œuvre de Liszt ou de Beethoven. La lune, qui était pleine et dont les rayons argentés pénétraient dans l'enceinte, comme pour jeter un défi à la puissance de la lumière électrique, me fascina à tel point qu'après avoir jeté un rapide coup d'œil sur

LE « LONGTOM [1] » (PAGE 71)

les toilettes de ces dames, je me sauvai subrepticement. Il était 9 heures et le concert ne devait finir qu'à 11, j'avais donc deux heures pour me promener en voiture dans ce clair de lune superbe, pour jeter un dernier regard sur les environs de la capitale, éclairés par cet éclat fantastique que seul un ciel tropical peut produire.

Que les mânes de Liszt et de Mozart ne m'en fassent pas un péché! J'aurai d'autres occasions encore dans ma vie de subir l'inspiration de leurs accords, mais ces deux heures de voiture me laisseront toujours un souvenir impérissable. J'eus soin cependant de me retrouver dans la salle à l'heure voulue pour payer mon tribut aux applaudissements de l'assistance et pour rejoindre les dames que j'étais chargé de reconduire.

Et voilà que le lendemain le *Salvador* est encore signalé, venant de Cayenne et de Paramaribo, en route pour la Martinique, où il correspond chaque mois avec le grand bateau de la Compagnie générale transatlantique, qui fait le service entre Colon, le Venezuela

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

et Saint-Nazaire. Le bateau est plein de passagers de Cayenne pour l'Europe, mais l'obligeant capitaine Crevos a bien voulu me réserver une cabine. Je me trouve en pays de connaissance; la majorité des voyageurs sont des personnes que je connais, des fonctionnaires partant en congé.

Nous avons vu dans ce voyage rapide à travers les trois colonies combien elles diffèrent entre elles au point de vue du développement en général, des cultures et de l'exportation, comme de l'administration. Une question se pose : quel est l'avenir de ces trois pays?

Nous croyons pouvoir affirmer que la colonie anglaise marchera toute seule dans la voie qu'elle s'est tracée depuis les quatre-vingts ans que le Royaume-Uni occupe cette terre féconde. L'Angleterre est un pays essentiellement colonisateur; elle sait tirer parti des avantages de toutes ses possessions d'outre-mer, elle les fait fructifier et y répand le bien-être.

La Guyane hollandaise, après bien des années de malaise et de déclin, peut espérer un avenir plus favorable. Le gouvernement s'occupe de son relèvement, les cultures s'étendent et s'améliorent. Ce qui lui manque, ce sont des bras, de meilleures communications et l'esprit confiant d'initiative qui lui fait souvent défaut dans la mère patrie. Après une longue période de prospérité, la colonie a souffert, plus que les deux autres, de l'abolition de l'esclavage; une main-d'œuvre suffisante lui a manqué, et les riches plantations d'autrefois, tombées en décadence pour la plupart, ne se remplaceront pas facilement. Cependant la Hollande a fait ses preuves en matière de colonisation. Java, Sumatra et les Moluques sont là pour attester sa force vitale. Au gouvernement à donner un vigoureux coup d'épaule à la colonie souffrante : la confiance renaîtra, et Surinam pourra redevenir ce qu'elle a été.

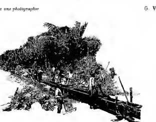
En ce qui concerne la Guyane française, tout reste à faire pour la transformer en un pays qui rapporte. Tant que l'immigration ne s'y portera pas, tant que des colons entreprenants n'attaqueront pas cette terre éminemment fertile, tant que la brousse ne sera pas convertie en cultures bien comprises, tant que le système des fonctionnaires constamment renouvelés, et agissant nécessairement sans esprit de suite, sera maintenu, ce beau pays de la Guyane ne se développera jamais et jouira d'une mauvaise réputation, qu'il ne mérite cependant d'aucune façon.

Il se pourrait fort bien que les richesses aurifères devinssent pour les trois pays une source générale de bien-être et de prospérité. Encore faudrait-il que les Guyanes française et hollandaise s'en occupassent plus sérieusement, qu'elles missent tout en œuvre pour arracher au sol les trésors qu'il cache et que le hasard seul ne fait pas toujours découvrir. Nous avons vu, en comparant les quantités d'or exportées, à quels résultats est arrivée l'Angleterre dans l'espace de douze ans, tandis que pour les deux autres colonies, une exploitation bien plus longue n'a pu arriver qu'à des chiffres considérablement inférieurs.

Que ces deux dernières s'inspirent donc, aussi sous ce rapport, de l'exemple donné par le gouvernement britannique, que dans un avenir prochain une Bartica française et une Bartica hollandaise s'élèvent glorieuses et convertissent des placers isolés en centres d'activité, en cités florissantes! Que le souci des deux gouvernements se porte avant tout sur les communications à établir, sur les routes à construire; qu'ils provoquent par tous les moyens en leur pouvoir une immigration abondante et laborieuse : il y va de leurs intérêts, il y va de leur honneur!

G. VERSCHUUR.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



LE « SLUICE[1] » (PAGE 74).



PALAIS DU GOUVERNEMENT [1] (PAGE 83)

L'ILE DE CURAÇAO,

PAR M. G. VERSCHUUR

S'il n'existait une liqueur du nom de curaçao, appréciée de tous les gourmets et connue dans le monde entier, il est bien probable que la situation géographique exacte de l'île — voire son existence — serait ignorée de beaucoup de personnes. Et cependant cette île curieuse de Curaçao, appartenant à la Hollande et située dans le groupe des îles sous le Vent, en face des côtes vénézuéliennes, mérite d'être visitée par le voyageur que le hasard des pérégrinations amène dans la mer des Caraïbes.

NÉGRESSE DE CURAÇAO [2]

Pour l'atteindre il n'y a que deux voies, celle de New York par les bateaux américains et hollandais qui y font relâche en faisant route pour le Venezuela, ou bien celle de ce dernier pays par les steamers de différentes nationalités qui y touchent en route pour Colon et Haïti.

L'origine de son nom repose sur plusieurs conjectures, dont aucune ne me paraît assez sérieuse pour la mentionner. L'histoire ne nous donne pas la date exacte de sa découverte, pas plus qu'elle n'indique le nom de l'explorateur qui le premier aborda sur ses plages. C'est en 1527 que pour la première fois on entend parler de Bonaire, d'Aruba et de Curaçao, dont l'empereur Charles Quint prit possession. A cette époque, l'île était habitée par des tribus d'Indiens, d'un caractère extrêmement doux, d'après les récits d'écrivains espagnols.

Au commencement du XVII[e] siècle, pendant la guerre de quatre-vingts ans entre l'Espagne et la Hollande, cette dernière puissance s'en empara, et la paix de Munster en 1648 lui en assura la possession définitive.

La population de Curaçao s'accrut en peu de temps par l'immigration de beaucoup de familles hollandaises qui habitaient le Brésil, et par l'arrivée d'un grand nombre de juifs chassés du Portugal. Ces derniers, devant faire choix d'une nouvelle patrie, obtinrent de la Compagnie occidentale des Pays-Bas l'autorisation de se fixer à Curaçao.

Et voilà qu'en peu de temps cette possession devint une colonie florissante, excitant l'envie de l'étranger. Les Français l'attaquèrent en 1672, mais furent repoussés. En 1678 une nouvelle escadre française, sous le commandement du comte d'Estrées, se dirigea vers Curaçao.

Le vaisseau amiral s'échoua sur un récif de corail, et les autres bâtiments subirent le même sort, ayant reçu l'ordre de rester dans la proximité immédiate du premier. Il est probable qu'une nouvelle expédition aurait été envoyée de France pour se rendre maîtresse de l'île, si dans la même année la paix de Nimègue n'avait mis fin aux hostilités entre les deux pays.

En 1712, nouvelle attaque, Jacques de Cassard partit de Cherbourg à destination des îles du Cap

1. Dessin de Boudier.
2. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Vert, de Surinam et de Curaçao. L'année suivante il bombarda l'île, et les habitants, affolés, n'obtinrent un armistice que moyennant une rançon d'à peu près 250 000 francs, payables en espèces, en marchandises et en esclaves.

Ce ne fut qu'à grand'peine que la population réunit cette somme, après quoi l'escadre s'éloigna.

Tout le reste du XVIII[e] siècle fut une époque de prospérité pour Curaçao ; le commerce se développa de tous côtés, les magasins regorgèrent de marchandises. Ce qui contribuait dans une large mesure au bien-être de la colonie, c'étaient l'étendue et la sûreté de son port, réputé encore aujourd'hui un des meilleurs des Indes Occidentales. Il n'était pas rare, à cette époque, de voir le port tellement encombré de navires, que les derniers venus étaient obligés de jeter l'ancre à la sortie. De grandes et belles constructions furent érigées, qui attestent encore aujourd'hui la fortune de leurs fondateurs, comme l'esprit entreprenant des ancêtres. Beaucoup de gens arrivés dans le pays sans fortune ne tardèrent pas à s'enrichir, la colonie comptait parmi les plus opulentes des Antilles.

La révolution de 1795 devait avoir son écho à Curaçao comme à Saint-Domingue et en d'autres possessions florissantes appartenant à la France. Les esclaves se révoltèrent, le commerce s'en ressentit, un esprit de malaise et de méfiance se répandit dans l'île.

Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1800, mais durent la restituer à la Hollande deux ans après, en vertu des stipulations de la paix d'Amiens. Ils en prirent possession de nouveau en 1804 et ce ne fut qu'en 1815 que l'île fut rendue aux Pays-Bas.

Depuis cette époque Curaçao n'a jamais pu se relever de la déchéance qui succéda à un siècle de prospérité et de richesse ; au contraire sa fortune alla en décroissant d'année en année. L'abolition de l'esclavage ne fit que précipiter son déclin.

J'avais choisi la route du Venezuela pour me rendre dans l'île. En partant de Puerto Cabello dans la soirée par un bateau américain, le *Philadelphia*, nous arrivons le lendemain matin à l'aube devant la capitale. Avant qu'il ne fît complètement jour, je me trouve déjà sur le pont. J'aperçois des mamelons peu élevés, d'une aridité dépassant celle de Saint-Thomas. Les deux îles contrastent singulièrement, à ce point de vue, avec les autres Antilles.

Au fur et à mesure que nous nous approchons, je m'extasie devant l'étalage de coquettes maisons qui sont devenues parfaitement visibles à l'œil nu. Le pilote est monté à bord, nous entrons par la passe, non pas dans le port, mais dans la ville même de Curaçao. Elle est bâtie au bord de la mer et divisée en deux parties par une anse, qu'on appelle la « Rivière ». Cette anse se prolonge jusqu'à une distance d'à peu près un demi-mille et s'élargit à son extrémité, qui sert de mouillage aux navires de guerre. Ce bassin de mouillage s'appelle le *Schottegat*.

Tout de suite à droite, en entrant dans le port, se trouvent le fort et le palais du gouvernement, devant lesquels s'élève un kiosque où la musique militaire se fait entendre deux fois par semaine. Un pont d'environ deux cents mètres relie depuis cinq ans les deux parties de la ville ; il repose sur des pontons, dont l'avant-dernier est muni d'une machine à vapeur et s'ouvre gratuitement pour donner passage aux navires. Le piéton paye un droit de passage de 4 centimes, mais il peut prendre un abonnement mensuel ; les voitures ont à payer un tarif relativement élevé, par contre, le nègre jouit d'une taxe réduite. Autrefois le passage se faisait au moyen de petites embarcations, qui existent encore et dont on se sert fréquemment pour aller d'une rive à l'autre, quand on veut se soustraire à l'inconvénient d'une promenade en plein soleil, ou qu'on veut éviter le détour du pont. Les bateliers se contentent de la modeste rétribution de 10 centimes.

Le pont s'est ouvert et nous entrons en pleine ville. Il est impossible, après avoir fait relâche dans plusieurs ports des Antilles et du Venezuela, où la propreté laisse souvent tant à désirer, de ne pas être frappé de l'aspect gai et riant, de la propreté vraiment hollandaise qu'on retrouve ici de l'autre côté de l'océan.

La partie droite porte les noms de *Pietermaai*, *Scharloo* et *Willemstad* ; c'est là qu'on trouve les maisons de commerce, les hôtels, les petites guinguettes et les boutiques. La partie gauche s'appelle *Otrabanda*. Deux des trois hôtels que j'aperçois m'inspirent une confiance justifiée par la façade et l'aspect de propreté : nous verrons une fois de plus qu'il ne faut jamais se fier aux apparences.

Le *Philadelphia* est bientôt amarré au quai de la rive gauche. Je saute à terre, et comme dans les pays tropicaux on est en général très matinal, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que je me rende sans tarder chez le secrétaire du gouverneur, qui habite une maison spacieuse, située presque au bord de la mer. Il n'est pas encore huit heures, mais déjà toute la famille est sur pied, et ma visite n'a rien d'insolite ou de contraire aux convenances.

Je fais connaissance avec une famille des plus avenantes et je prie M. le secrétaire de vouloir bien me renseigner sur l'heure à laquelle M. le gouverneur, pour qui je suis porteur d'une lettre du cabinet de la Haye, pourra me recevoir. En outre je demande à être renseigné sur la valeur des hôtels, dont j'ai aperçu les écriteaux du pont de mon bateau.

Mon interlocuteur fronce les sourcils, secoue la tête et me regarde d'un œil de pitié. Hélas ! quoique Curaçao ait l'aspect le plus propre des Antilles, nulle part les hôtels ne sont aussi mauvais qu'ici.

Il veut bien m'y conduire sur l'heure, et commence par celui qui est réputé le meilleur.

Je grimpe un escalier crasseux, le maître de céans me montre ses chambres, auxquelles je préférerais de beaucoup les cellules de Mazas. En dehors d'un lit, l'ameublement se compose d'une table de toilette me-

naçant ruine, d'un pot à eau fêlé, d'une cuvette ébréchée, et d'un seau rouillé. La poussière couvre le plancher, et quelques lambeaux déchirés prouvent qu'il y a eu jadis du papier sur les murs. En voyant la grimace que je fais, le propriétaire me tient un discours, non pas pour me vanter les avantages de son auberge, mais pour me manifester son regret de n'avoir rien de plus confortable à m'offrir.

« J'en ai honte moi-même, me dit-il, mais comment voulez-vous qu'avec le va-et-vient de Vénézuéliens que nous avons, ma maison puisse être tenue propre? »

Le second hôtel est identique au premier comme aménagement; impossible de me décider à m'installer dans ces taudis.

Néanmoins, comme c'est l'heure du déjeuner, je me décide à goûter la cuisine du premier hôtel où je suis entré. Peut-être que le manque de luxe se trouve compensé par les talents culinaires d'un Vatel quelconque. Un savant allemand et sa femme, venus à Curaçao pour étudier l'ornithologie du pays, sont déjà attablés et attaquent un ragoût qui me rappelle les rogatons des Halles. Je n'ai pas le courage d'y goûter, pas plus qu'aux saucisses, qui m'inspirent un sinistre soupçon. S'est-on servi de cheval ou de nègre pour les confectionner?

Je me bourre de pain et d'œufs à la coque, et je retourne à bord, où j'ai laissé mes bagages.

Le bateau ne devant partir que le surlendemain, le commandant veut bien m'autoriser à rester à bord jusqu'à ce que j'aie réussi à trouver à me loger.

Le soir il y a réception chez le gouverneur, M. Barge, qui m'avait fait savoir qu'il m'attend et qui me retient pour une partie de whist. Le gouverneur m'exprime ses regrets de ne pouvoir m'offrir l'hospitalité chez lui. Le palais du gouvernement est en réparation, et pendant les travaux le chef de la colonie habite une villa, située sur une colline derrière la ville; dans cette villa, il n'y a pas de chambre de disponible. Toutefois l'aimable gouverneur trouve une combinaison qui met un terme au terrible cauchemar qui me hante depuis le matin, le souci du logement indispensable.

Il a l'obligeance de m'offrir deux chambres dans le fort, où se trouvent tous les bureaux du gouvernement. Un employé déménage avec toutes ses paperasses, on balaye et nettoie, on envoie un lit, des chaises, une table et tout ce qu'il me faut. Robinson Crusoé est sauvé au point de vue de son domicile. Un ancien soldat me servira de valet de chambre et m'apportera le matin mon café au lait.

La chaleur à Curaçao est moins forte que dans la plupart des Antilles, grâce à la brise et quelquefois à un vent de mer assez fort qui vient rafraîchir la température. Aussi le climat jouit-il d'une grande réputation de salubrité, beaucoup de malades des pays environnants viennent là pour se rétablir. Les cyclones n'y passent que rarement; on n'a eu à en enregistrer que deux dans le courant de ce siècle, ceux de 1807 et de 1877.

La pluie y est très rare, souvent la sécheresse, causée par un vent alizé très fort, et régnant la plus grande partie de l'année, dure plusieurs mois. Il est arrivé que pendant un an et même pendant dix-huit mois, pas une goutte d'eau n'est venue arroser la terre, où tout se desséchait. L'aridité de l'île atteignait alors son apogée et faisait concurrence à celle de l'Arabie Pétrée ou des environs d'Aden. Ces grandes sécheresses ont lieu généralement tous les quatre ou cinq ans.

Dans ces conditions il n'est pas étonnant que Curaçao ne produise presque rien. On n'y recueille qu'une quantité peu considérable de mangues, de nèfles, de bananes, de noix de coco, de quelques légumes et d'oranges. Les écorces de ces dernières ont un parfum tout spécial; on les fait sécher et on les expédie à Amsterdam, où elles servent à fabriquer la fameuse liqueur. Depuis un certain temps on s'est appliqué à en fabriquer à Curaçao même; comme résultat, le produit est bien inférieur à la liqueur qu'on distille en Hollande.

L'île est de formation volcanique, en certains endroits on trouve des traces de formation madréporique au-dessus des couches volcaniques primitives. La faune est aussi pauvre que la flore, en dehors d'une trentaine de milliers de chèvres il n'y a que des lapins en nombre limité, des iguanes, quelques vipères inoffensives et des oiseaux de petite taille. La seule bête venimeuse est une araignée, appelée « araignée-orange », dont la piqûre donne la fièvre à l'homme,

mais tue le bœuf. Ce dernier, après avoir été piqué, éprouve une soif inextinguible, se gonfle et meurt.

Les rues de la ville sont très bien pavées; elles forment un contraste avantageux avec les cloaques du Venezuela et d'Haïti. Les routes de l'île sont bonnes en général. Les maisons sont d'un aspect gai et propre. Le rose, le jaune et le gris sont les couleurs le plus souvent adoptées pour les façades, tandis que la toiture se compose d'ardoises d'un rouge vif.

Presque toutes les maisons sont en pierre, ce qui n'offre pas d'inconvénient dans un pays où les tremblements de terre ne se sont presque jamais fait sentir.

Plusieurs habitations, indiquant l'aisance du propriétaire, sont à colonnades; souvent elles sont précédées d'une petite avenue et d'un jardinet où la végétation et les fleurs sont cependant bien clairsemées.

Beaucoup de maisonnettes présentent le vieux cachet hollandais et rappellent les petites villes des Pays-Bas que le confort et l'élégance des constructions modernes n'ont fait encore qu'effleurer. Leur toiture en pente, encadrant un volet vert qui sert de fermeture au grenier, est typique et originale. Ces habitations remontent à un temps déjà assez reculé; plus tard on a commencé à suivre le style vénézuélien : il en est né un mélange d'architecture parfois bizarre. Les grandes maisons, de construction tout à fait récente, portent le cachet espagnol de la côte ferme. La plupart de celles-là sont habitées par les négociants vénézuéliens, qui abondent à Curaçao et qui forment un élément complètement séparé du reste de la population, hormis dans leurs relations quotidiennes d'affaires.

En effet, c'est du commerce avec le Venezuela que l'île de Curaçao a vécu dans ces derniers temps. Il y a une vingtaine d'années ce commerce était très florissant, et les droits d'entrée, qui n'étaient que de 1 pour 100, rapportaient en moyenne 250 000 francs par an à la caisse coloniale. Depuis quelques années les droits d'entrée ont été légèrement augmentés, et malgré cela ils ne rapportent que près d'une centaine de mille francs maintenant.

Cette ère de prospérité devait être attribuée au fait qu'à l'époque dont nous parlons, Curaçao servait d'entrepôt aux marchandises venant d'Amérique et d'Europe. De là on les réexpédiait par goélettes aux différents ports du littoral. Lorsque le président Guzman Blanco frappa les marchandises importées des Antilles au Venezuela d'un droit additionnel de 30 pour 100, le commerce s'arrêta, mais il fut remplacé par un négoce de contrebande qu'un gouvernement aussi mal organisé que celui du Venezuela sera toujours impuissant à empêcher.

Je suis ici dans une colonie hollandaise, et, de toutes les monnaies qui me passent par les mains, celles de la mère patrie forment l'exception. Tout l'argent des pays environnants circule et a cours, même celui des pays d'Europe. Je reçois tour à tour des pièces anglaises, françaises, américaines, boliviennes, vénézuéliennes, et un beau jour on me montre un dollar, scié en cinq parties triangulaires, dont chaque fragment représente sa valeur proportionnelle.

En dehors du hollandais, parlé par les familles néerlandaises, et de l'espagnol, parlé par celles du Venezuela, il règne ici un patois tout à fait particulier, compris par à peu près tout le monde. C'est le *papiamente*, espèce de bouillabaisse de mots hollandais, espagnols, anglais et autres, tantôt purs, tantôt estropiés de façon à n'en pouvoir reconnaître l'origine. Les nègres et la basse classe ne parlent que ce charabia; par paresse ou par indolence, certains parents n'apprennent pas même le hollandais à leurs enfants. Ceux-ci sauront bien se faire comprendre avec le langage composite que les domestiques leur inculquent dès leur enfance, et, détail caractéristique, il arrive souvent que les parents, à force de ne se servir que de ce dialecte peu harmonieux, ne parlent plus que d'une manière fort incorrecte leur langue maternelle.

Ceci s'applique non pas aux familles arrivées d'Europe, fût-ce depuis nombre d'années, mais à celles qui sont nées dans l'île et qui se distinguent par un manque d'énergie et un engourdissement moral propres à beaucoup de créoles. Il est à remarquer que ces gens-là sont doués d'une morgue qui souvent fait sourire, qu'ils se croient bien supérieurs à l'Européen, et qu'à leur idée nul pays n'est comparable à leur île. L'apathie musulmane qui a déposé son cachet sur ces bienheureux mortels provient évidemment du fait que la plupart d'entre eux n'ont jamais quitté le sol natal.

La vie de famille n'est pas désagréable. On se réunit fréquemment le soir et souvent on se couche à des heures indues, surtout quand le violon ou le piano a invité à la danse, divertissement très goûté en général dans les colonies et tout particulièrement à Curaçao, où les distractions sont rares, et ne consistent qu'en une troupe d'opéra ou un cirque, de passage pour quelques jours. Il n'y a pas que l'Européen qui raffole de la danse : le nègre en est encore plus friand et danse jusqu'au matin à toute occasion qui se présente, sur les tons énervants d'un orgue, jouant sans désemparer un seul et même air.

Un cercle, dont le balcon donne sur le pont, et à gauche sur la mer, est le rendez-vous quotidien des négociants et des officiers de marine. Il contient une bibliothèque et bon nombre de journaux et de publications illustrées de différents pays d'Europe.

Une demi-douzaine de journaux se publient dans la ville, qui a son tramway, faisant le tour de la rive droite, et qui profite depuis quelques mois de l'installation du téléphone. Au mois de mai de cette année, le gouvernement colonial a accordé une concession pour l'éclairage de la ville à la lumière électrique.

Dans un dîner chez le gouverneur, je fais la connaissance du commandant du navire de guerre hollandais le *De Ruyter*, en station à Curaçao, ainsi que du commandant du *Jorge Juan*, navire de guerre espagnol stationné depuis trois semaines dans le port.

Le premier est l'aimable colonel Brand, qui m'in-



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE ET DU PORT DE CURAÇAO. — DESSIN DE TAYLOR, [illegible]

vite à déjeuner à son bord pour le lendemain. Cette invitation est suivie de plusieurs autres; elles me procurent l'occasion de passer des heures charmantes et d'entrer en relations avec l'état-major. Ces messieurs passent une partie de la journée à terre, fréquentent le cercle et payent largement leur tribut au peu d'animation qui règne en ville.

Un matin le colonel m'attend à six heures devant le club pour une promenade en voiture dans les environs. Nous ferons le tour du *Schottegat*, qui est, comme nous l'avons dit, un grand bassin réservé aux bâtiments de guerre.

Nous commençons par la partie de la ville appelée *Pietermaai*, c'est là qu'on trouve l'hôtel de ville, le tribunal, servant en même temps de prison, la synagogue, les écoles pour enfants des deux sexes et d'autres édifices publics. Au point de vue des constructions et de leur architecture souvent originals, *Pietermaai* me paraît la partie la plus curieuse de la capitale.

Nous parcourons ensuite la section qui s'appelle *Scharloo* et ne tardons pas à entrer dans la campagne, où plusieurs Vénézuéliens ont leurs habitations. Dans un pays où la végétation fait presque entièrement défaut, un jardin entouré d'une verdure abondante ne peut que réjouir les yeux. Cette oasis, où nous nous arrêtons quelques instants, porte le nom de *Suikertuintje* (« petit jardin de sucre »). Dans tout autre pays, la contemplation de cette végétation ne m'aurait que médiocrement impressionné, ici je fais comme tout le monde qui visite l'endroit : je manifeste une surprise bien justifiée.

Au retour de notre promenade, le steamer postal de New York, que la vigie a signalé au moment de notre départ, est entré dans le port et a été amarré à quai. Dans une heure, un coup de canon annoncera au public que le courrier est distribué. Tout le monde vient chercher ses lettres à la poste; les négociants y ont leur boîte, tout comme dans les villes des États-Unis. Je fais comme les autres et je recueille une demi-douzaine de lettres, ainsi que des paquets de journaux. C'est une gracieuseté d'amis de France, qui pensent avec raison que le touriste perdu sous le soleil des tropiques trouve toujours une grande distraction à lire ce qui s'est passé depuis son départ.

Dans l'après-midi je visite deux écoles, l'une pour jeunes filles, nommée *Welgelegen*; l'autre pour garçons, appelée *Saint-Thomas*. Ces deux écoles sont tenues par des sœurs et des frères, et les enfants sont presque tous originaires du Venezuela ou de Saint-Domingue. Je n'entends parler que l'espagnol.

Dans les deux établissements, c'est l'heure de la récréation au moment où j'arrive. Je ne puis donc me rendre compte des progrès des élèves, et je dois borner mon inspection à l'installation des bâtiments.

Ces constructions sont vastes, bien aérées et d'une propreté excessive; elles sont situées hors de la ville.

Les exploitations de l'île, auxquelles on accorde le nom un peu exagéré de « plantations », ne sont ni étendues, ni nombreuses, cependant il y en a quelques-unes, et parmi celles-ci le Grand et le Petit *Michel*, à quelques kilomètres de distance de Curaçao, qui méritent d'être visitées.

Une famille qui doit s'y rendre a la complaisance de m'offrir une place dans sa voiture; nous partons de très bonne heure, pour profiter de la fraîcheur matinale. En route on me montre le nouvel hôpital, qui se compose de plusieurs bâtiments, pourvus de vérandes et séparés les uns des autres, afin d'isoler les différentes catégories de malades. Cet établissement, qui a coûté la somme d'environ 300 000 francs, a été inauguré peu de temps après mon passage; il est situé sur une colline et profite par cette disposition de la brise de la mer.

L'ancien hôpital, qui se trouve à peu de distance dans une plaine, est fermé, étant infecté, d'après les on-dit. Il ne forme plus qu'un monument historique, d'apparence lugubre, ayant servi autrefois à l'internement des victimes de la fièvre jaune, qui quelquefois fait une courte apparition à Curaçao.

Sur les plantations que je visite on ne se livre qu'à la culture d'arbres fruitiers, spécialement de manguiers; j'y vois aussi des dattiers et des cocotiers, deux arbres qui se ressemblent au point de s'y méprendre. Le sommet est presque identique, mais le tronc diffère. Dans la seconde exploitation où l'on me conduit, j'aperçois quelques néfliers et un nombre restreint de bananiers, mais ces derniers sont d'un rapport modeste. Le bananier demande une alimentation d'eau abondante, que le sol de l'île, souvent desséché, ne peut lui fournir.

Curaçao n'a ni ruisseaux, ni rivières. Ce n'est que dans quelques rares endroits qu'on trouve de petites sources d'eau douce, qui se frayent un chemin par les fissures des rochers. Dans la partie basse de l'île on trouve des puits, fournissant une excellente eau potable, mais se vident souvent après une longue période de sécheresse.

Si l'on pouvait réussir à percer des puits artésiens, et obtenir par ce moyen une assez grande abondance d'eau pour arroser les champs, ce serait un bienfait inestimable pour la colonie. Lors de mon passage, les travaux d'un puits artésien étaient en train, on se demandait cependant avec une certaine incrédulité si la tentative donnerait le résultat espéré.

Trois fonctionnaires du gouvernement ont à faire une tournée dans l'intérieur pour inspecter les écoles, le gouverneur m'a proposé de faire le voyage avec ces messieurs, ce qui me permettra de voir la plus grande partie de l'île. J'accepte avec empressement.

La goélette qui doit nous transporter à la pointe ouest du territoire lève l'ancre aux premières lueurs de l'aube. En dehors de nous quatre, il y a deux autres passagers; ce sont le savant allemand et sa femme que j'ai vus avaler le terrible ragoût de l'hôtel. Le voilier les conduira à l'île d'Aruba, où l'ornithologiste compte séjourner une dizaine de jours avec l'espoir d'accaparer quelques spécimens d'oiseaux inconnus. On

hisse la voile, et la houle du large nous fait tanguer comme une coquille de noix. La pauvre dame fait pitié à voir, elle se couche tout de son long en proie au plus violent mal de mer.

Nous voici arrivés à l'extrémité de l'île, nous souhaitons bon voyage au couple scientifique et gagnons le rivage au moyen d'un petit canot que la goélette a traîné à la remorque. Nous n'avons que quelques pas à faire pour arriver au petit village de San Heronimo : le curé vient à notre rencontre et nous fait les honneurs de sa modeste habitation.

Il y a ici deux écoles à inspecter, qui n'offrent rien de particulier ; je visite l'église pendant que mes compagnons ont à causer avec l'ecclésiastique.

La population de Curaçao, qui est de 26 000 âmes, se compose en majeure partie de catholiques, le reste est protestant ou israélite. Toutes les églises et les écoles de l'intérieur du pays appartiennent au premier de ces cultes.

Notre arrêt n'est pas de longue durée : les voitures qui ont été envoyées l'avant-veille de la capitale sont prêtes et nous attendent. C'est que de pareilles tournées demandent des préparatifs sérieux ; les moyens de communication ne sont pas fréquents et nous ne trouverons que des maisons inhabitées pour nous servir de logements. Tout ce qu'il nous faut, du reste, a été expédié par un chariot, attelé de deux ânes, qui est parti en même temps que les voitures. Ce véhicule contient nos valises, notre nourriture pour trois jours, les ustensiles de cuisine, le linge de lit et de table, les vins et les liqueurs, les cigares : rien, absolument rien ne manque, pas même deux jeux de cartes et des jetons pour notre partie du soir.

Les voitures s'ébranlent, nous nous engageons dans une campagne rocheuse et aride, nous traversons le terrain de la plantation la plus importante de l'île, appelée Savonet, et arrivons dans l'après-midi à Ascension. La maison où nous passerons la nuit a été mise à notre disposition par le propriétaire, qui est absent. Une cuisinière indigène, que nous avons emmenée de San Heronimo, déballe les caisses, se met à la besogne et nous prépare un fort bon dîner.

La propriété où nous nous trouvons n'a pas rapporté de bénéfices à son propriétaire, qui avait l'espoir d'y découvrir des couches de phosphate de chaux, mais qui s'est trouvé déçu dans son attente.

Le lendemain matin les voitures nous conduisent à Barber, où mes compagnons ont une école à inspecter. J'assiste à l'examen des négrillons, ce ne sont pas des phénomènes, mais les garçons comme les fillettes méritent les marques d'approbation qu'on leur accorde.

UN QUARTIER DE CURAÇAO [1].

Nous retournons à Ascension, et nous faisons dans l'après-midi une promenade aux alentours de la plantation. Nous sommes loin ici de la puissante végétation tropicale que nous avons pris l'habitude d'admirer dans les pays voisins. Des arbres chétifs, des buissons rabougris, une verdure clairsemée ne forment qu'un bien modeste décor entre les ondulations du terrain rocailleux. Encore ai-je eu la chance de visiter Curaçao dans un mois où des averses assez fortes venaient d'arroser la terre aride et avaient fait naître une ébauche de végétation. Maintes fois l'herbe, que je vois pousser aujourd'hui avec une certaine vigueur et prendre une fraîcheur de peu de durée, se trouve remplacée par des touffes qui rappellent nos bruyères d'Europe ou nos graminées desséchées par un soleil brûlant de juillet.

A 6 heures du matin nous sommes sur pied, et

1. *Dessin de Berteault.*

nous aidons tous à l'emballage de nos caisses. La Vénus noire — la cuisinière — retourne dans ses pénates, et nous continuons notre excursion.

Voici un autre village, Saint-Willebrordus, où le curé vient nous souhaiter la bienvenue, et nous conduit à son église, édifice de construction toute récente et d'une belle conception. L'église est bâtie de blocs carrés de formation madréporique et de couleur grisâtre, elle rappelle vaguement l'architecture des cités bretonnes.

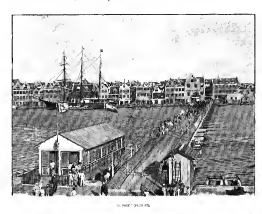
Encore une école à visiter, un examen à passer. Ce temple d'éducation est divisé en deux classes; la première compte quatre vingts élèves, la seconde en a le double. N'en déplaise à la génération croissante de cette illustre académie, en entrant dans chacune des deux enceintes je me crus transporté dans une cage à singes. Parmi ces enfants, les blancs font exception, la presque totalité se compose de négrillons, de creoles, de mulâtres, présentant tous les types possibles et toutes les nuances de l'épiderme. Quels croisements de races a dû produire ce méli-mélo, dont le Vénézuélien et l'étranger de passage ont eu probablement leur quote-part!

Une partie du plancher est recouverte d'un alignement de petits sacs en cotonnade et de mouchoirs noués qui éveillent mon attention. Ces paquets mystérieux contiennent le déjeuner de la classe, repas des plus primitifs et d'une frugalité peu coûteuse : rien qu'une espèce de maïs écrasé, que ces enfants mangeront tout sec au moment de la récréation. On m'affirme que c'est leur menu quotidien.

Je passe la revue des cahiers, que chaque élève a devant lui, et je suis vraiment émerveillé de la bonne même de la belle écriture de ces enfants. Combien de ceux de nos écoles seraient incapables d'exhiber une écriture aussi lisible, régulière et parfois élégante! Mes compagnons leur adressent une foule de questions et se rendent compte de leurs progrès en arithmétique, en géographie et dans les autres branches que comprend l'instruction.

L'examen se passe principalement dans le patois du pays, le *papiamento*, dont mon oreille ne peut apprécier le charme. Cependant j'en note quelques locutions à titre de souvenir d'une langue dont j'ignorais même l'existence avant d'avoir mis le pied dans l'île :

Je vais se dit : *mi ta bai*.
J'allais se dit : *mi a bai*.
J'irai se dit : *lo mi bai*.



LE PONT[1] (PAGE 89).

1. Dessin de Boudier.



LA QUARANTAINE (PAGE 8[illegible]). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR [illegible]

L'instituteur est tout disposé à augmenter mon vocabulaire, mais ce simple échantillon me suffit.

La route que nous suivons aujourd'hui conduit à travers une région assez belle ; le sol est plus montueux et plus boisé. Je distingue les deux collines les plus élevées de Curaçao, l'une s'appelle Saint-Cristoffel et a une hauteur d'environ 350 mètres, l'autre est le Tafelberg et mesure 250 mètres.

Dans cette partie de l'île je vois bon nombre de flamboyants, cet arbre décoratif du Brésil et de plusieurs terres placées sous la zone tropicale ; son feuillage dentelé, ressemblant à celui du pin, aux tons chatoyants et déployé en éventail, parsemé de fleurs de couleur écarlate, transporte mes idées vers les pays fertiles, où je ne me suis jamais lassé de l'admirer. Plus loin un arbre spécial à Curaçao et à quelques autres rares colonies, attire nos regards. C'est le *dividivi*, aux longues fèves recourbées, qui, après avoir été séchées, donnent une poudre qu'on emploie comme couleur de teinture, et qui sert également au tannage des cuirs.

Les bordures du chemin sont tapissées de cactus, atteignant souvent la hauteur de 2 à 3 mètres, mais ne possédant pas la vigueur et la circonférence de ceux qu'on voit à la Jamaïque. Le cactus se trouve répandu dans toute l'île de Curaçao et sert principalement à la délimitation des routes et des propriétés ; arrivé à un certain âge il se dessèche, pourrit et tombe en fragments. A la Trinidad on le coupe quand il est arrivé à un certain degré de développement, et la partie inférieure peut servir à fabriquer des pieds de table de peu de valeur, en remplacement du bois.

Voici en dernier lieu le mancenillier, offrant un réel danger pour l'imprudent qui se couche sous son ombre. L'émanation de son feuillage constitue un poison, le fruit de l'arbre est également vénéneux.

Nous nous arrêtons quelques instants devant l'habitation d'un propriétaire qui se livre à l'élevage des chèvres, dont la chair ressemble beaucoup à celle du mouton. Le prix moyen de ces chèvres est de 10 francs.

Bientôt j'aperçois des monticules, dont je devine la nature : nous sommes arrivés aux salines, qui constituent un article important d'exportation du pays. Le sel que produit Curaçao est considéré dans les États-Unis comme de qualité supérieure aux sels d'autres provenances, attendu que les cristaux sont d'une blancheur et d'une transparence irréprochables. Au surplus ils ne s'imprègnent pas d'humidité au contact de l'air, et ne déposent pas à l'état fondu.

La plupart des salines se trouvent dans les baies de la côte sud. L'eau de mer, qui entre aux intervalles de la haute marée, est emprisonnée par des remparts naturels ou artificiels ; le soleil accomplit son œuvre d'évaporation, et le sel se dépose en cristaux de toute pureté. Il arrive quelquefois que la saison des pluies surprend l'industriel, et que, le sel n'étant pas encore remisé, une perte peu importante en est la conséquence, mais ceci n'a pas lieu fréquemment sous un ciel où les pluies sont si rares.

La récolte de cet article donne en général de bons résultats, tant à Curaçao que dans les îles ressortissant de son gouvernement. La statistique de 1890 (dernière que j'ai sous les yeux) accuse une exportation de 3 millions de litres. Pour l'île de Bonaire elle était de 46 652 barils, pour la partie de Saint-Martin, qui appartient aux Pays-Bas, de 40 502 barils.

Si le sel, quand il est originaire d'une colonie néerlandaise, était exempt de droits en Hollande, l'industrie pourrait facilement prendre un plus grand essor, et les exportateurs, comme la colonie elle-même, en retireraient des bénéfices considérables. Dans les circonstances actuelles, le sel de Curaçao est expédié spécialement à New York ; celui de Saint-Martin prend presque exclusivement la route du Canada. La valeur moyenne est de 1 fr. 25 l'hectolitre en vrac ; les frais de chargement sont au compte de l'acheteur.

Notre dernière étape est Hermanus, où nous nous reposons une heure dans la demeure hospitalière du plus aimable des colons. La plantation qu'il dirige produit quelques fruits, mais le propriétaire s'applique plutôt à l'élevage des bêtes à cornes et des moutons, et récolte chaque année une certaine quantité de sel provenant de ses salines.

Notre hôte veut nous retenir, mais le jour touche à son déclin, et nous nous sommes proposé de retourner en ville avant la tombée de la nuit.

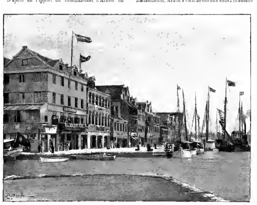
L'excursion m'a beaucoup intéressé, non pas au point de vue des sites grandioses qu'il m'a été donné de contempler, mais parce qu'elle m'a permis de connaître l'intérieur d'un pays rarement visité par les touristes, à cause de la pénurie des moyens de transport. Les rochers dénudés, la terre aride et la simplicité des habitants ont leur poésie comme la vie animée au milieu de la végétation luxuriante ; tel voyageur qui a parcouru les contrées les plus fertiles du monde s'extasie souvent devant les promontoires sinistres des régions polaires.

J'aurais vivement désiré visiter l'usine d'un grand industriel anglais, M. Godden, pour me faire une idée de l'exploitation du phosphate de chaux, qui, en ces derniers temps, a pris un grand développement à Curaçao. A mon grand regret, M. Godden, qui est en Europe pour le moment, a donné l'ordre formel à son fondé de pouvoirs de ne permettre l'accès de son établissement à qui que ce soit, et un mot de recommandation qu'a bien voulu me remettre le gouverneur n'arrive pas à ébranler le représentant du propriétaire. Force m'est donc de me contenter des renseignements que je puis recueillir sur la production de l'article.

Une partie du sol de l'île est riche en couches de chaux phosphatée ; il en est de même pour l'île d'Aruba, située à une faible distance. La somme considérable que cette dernière surtout rapporte à la caisse coloniale pour les droits de la concession accordée à la Société qui exploite ces dépôts, est une source de revenus, permettant aux colonies des Indes occidentales, réunies

sous le gouvernement de Curaçao d'équilibrer leur budget et de se dispenser depuis plusieurs années de tout subside de la mère patrie. Nous trouvons en effet que ces droits de concession pour l'île d'Aruba ont rapporté en 1890 au gouvernement une somme de 400 000 florins en chiffre rond, soit environ 840 000 francs. L'exportation s'élevait à 50 000 mètres cubes, frappés d'un droit additionnel de sortie de 38 000 francs. Curaçao n'en exportait dans la même année que 3 375 mètres cubes.

D'après un rapport du commandant d'Aruba, on venait de découvrir au commencement de 1891 des couches de chaux de 3 à 4 mètres de profondeur, dont l'exploitation assurera au gouvernement un revenu important pendant une période dont la durée peut être estimée à 50 ans.



CALLE DE LA MARINA [illegible][1]

On s'était préoccupé en 1885 et 1886 de savoir si le bénéfice réalisé par la Caisse coloniale, du chef des droits de concession pour l'exploitation de la chaux phosphatée, pouvait être considéré comme un moyen de revenu stable, ou bien si la prudence ne commandait pas de le qualifier de recette précaire, de bénéfice fortuit. Le gouverneur actuel de la colonie, membre du Conseil colonial à cette époque là, émit l'avis qu'on ne ferait pas preuve de sagacité politique en considérant l'exploitation des dépôts de phosphate comme une source permanente et certaine de recettes, tout article de commerce étant sujet à des vicissitudes que personne ne peut prévoir. Ce raisonnement est des plus fondés, bien qu'il soit permis de prévoir, en admettant l'exactitude du rapport précité du commandant d'Aruba, que, pour ce territoire au moins, une diminution de revenus n'est pas à craindre à bref délai.

En attendant, Aruba s'est transformée sous l'influence de l'industrie. De terre désolée qu'elle était autrefois, n'offrant au visiteur que des plaines rocailleuses à peine habitées, l'île est devenue un certain centre d'activité et de mouvement. La population s'est accrue, les maisons se sont multipliées, un chemin de fer a été construit pour le transport du produit qu'on arrache à son sol. Les navires trouvent un abri dans la baie de Saint-Nicolas pour opérer leur chargement, et chaque année il en part un nombre considérable à destination de l'Europe.

Cette île d'Aruba, en dehors de son phosphate de chaux, possède sans aucun doute des trésors cachés, qu'une génération future est appelée peut-être à mettre au jour. Pour l'atteindre, un bon voilier partant de

1. *Dessin de Berteault.*

Curaçao ne met que douze heures. Le voyage de retour demande le triple du temps, quelquefois le quadruple, à cause des forts courants contre lesquels on a à lutter et qui obligent souvent à louvoyer tout le long des côtes du Venezuela.

Le peu de touristes qui ont fait le voyage s'accordent à dire que le pays est de triste apparence, et que la population est bien la plus pauvre de toutes les îles dépendant de la colonie de Curaçao.

Et cependant, en dépit du peu d'enthousiasme que l'île est capable d'inspirer, les richesses que contient le sol pourront, dans un avenir plus ou moins rapproché, changer singulièrement l'état des choses. Ces richesses toutefois seront difficiles à découvrir et à exploiter. Il n'en est pas moins vrai que tout tend à prouver que l'île est riche en or : les recherches qui ont été faites et les rapports qui ont été dressés par des hommes de science, compétents dans la matière, concluent à l'existence du précieux métal en quantité considérable.



PONT À [illegible] [1]

Le sol de l'île est de construction granitique, quartzeuse, entrecoupé d'ardoisières et de couches de pierre à sablon. Il offre une analogie frappante avec la conformation des placers de l'Australie et avec la description géologique en général du sol australien. Comme dans ce dernier pays, la présence de l'or a été constatée à Aruba dans les filons quartzeux, et la prospection a démontré que les quartz blanchâtres qu'on trouve dans la partie occidentale de l'île sont moins riches en or que les quartz rougeâtres distribués dans les autres parties du territoire.

L'exploitation des filons, dans cette île peu peuplée et manquant de ressources, demanderait de gros capitaux et un matériel compliqué. Une compagnie anglaise ou américaine a obtenu il y a quelques années une concession, mais elle a suspendu ses travaux parce que le résultat obtenu avec les moyens dont on disposait suffisait à peine pour couvrir les dépenses. On a reproché à cette société d'avoir confié les travaux à des ingénieurs insuffisamment outillés et trop peu à la hauteur de leur tâche.

Quelle sera la compagnie intelligente qui attaquera avec des machines puissantes ces terrains aurifères ? Ce ne sont pas les habitants qui pourront découvrir les trésors, bien que plusieurs d'entre eux y aient fait une bonne aubaine en ramassant dans les dépôts alluvionnaires des pépites d'une valeur considérable pour eux.

Aruba dépend du gouvernement de Curaçao, comme

1. *Dessin de Berteault.*



UN PUITS DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE (PAGE 86). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

les îles de Bonaire, Saint-Eustache, Saba et la partie néerlandaise de Saint-Martin. L'autorité est représentée dans chaque terre par un commandant, ayant les mêmes fonctions que le lieutenant gouverneur dans certaines colonies anglaises de peu d'importance. Le nombre des habitants s'élève pour Aruba à 7 743, — Bonaire 3 821 — Saint-Eustache 1 588, — Saba 1 883 — et la partie néerlandaise de Saint-Martin 3 882.

Cette dernière île possède des salines, dont le rendement a beaucoup varié, Bonaire et Saba n'ont que des cultures insignifiantes, Saint-Eustache accuse un chiffre d'exportation un peu plus élevé. Autrefois Saint-Eustache produisait beaucoup de sucre, mais la culture en a graduellement diminué, et l'émancipation des esclaves l'a fait cesser entièrement. Toutes ces îles se distinguent en général par la même aridité et le manque de végétation, elles ne communiquent avec Curaçao et le littoral qu'au moyen de goélettes, aucun vapeur régulier n'y faisant escale.

L'excursion à la grotte de Hato ne me tente que médiocrement. Cette grotte contient des stalactites, qui excitent sans conteste la curiosité des personnes qui n'ont jamais été à même de visiter pareille curiosité de la nature. Comme cependant il m'a été donné d'admirer les remarquables grottes de Han en Belgique et celles de Jenolan en Australie, de beaucoup supérieures à la grotte de Hato à Curaçao, je renonce à une excursion d'intérêt secondaire et, d'après ce que l'on me dit, relativement fatigante.

La visite des établissements de la quarantaine m'intéresse davantage : je dois à l'obligeance du gouverneur la facilité de m'y rendre en aimable société. C'est toujours devant le club qu'on se donne rendez-vous quand il s'agit d'une expédition à faire, et l'heure choisie est invariablement le grand matin. Je m'y trouve en faction quand mes compagnons arrivent, et à 6 heures nous montons en voiture.



[illegible] (PAGE 85)[1]

Nous nous dirigeons vers la partie sud de l'île et nous parcourons une contrée légèrement ondulée, où les cactus abondent, mais où la végétation générale est bien parcimonieuse. Après une heure environ nous descendons de notre véhicule et nous prenons place dans l'embarcation qui nous attend.

Il y a une étendue d'eau à franchir qui porte le nom de Port Espagnol (*Spaansche Haven*), communiquant à son extrémité avec la haute mer.

Nous voici arrivés à destination, c'est-à-dire à Bekenburg. Les bâtiments que le service sanitaire a fait construire s'élèvent sur une côte rocheuse où la lame déferle régulièrement et rejaillit en flocons écumeux. Nous visitons d'abord le logis destiné aux malades, il est inoccupé le plus souvent et n'offre guère plus d'intérêt que tous les établissements de ce genre. La seconde construction est bien plus spacieuse et sert à héberger les personnes parfaitement saines, auxquelles les règlements de la quarantaine ont imposé un séjour plus ou moins prolongé d'observation. Les salles sont bien aménagées, très propres, et peuvent contenir 150 victimes d'une mesure dictée par la prudence, mais faisant le désespoir du voyageur qui se porte comme un charme et qui est néanmoins emprisonné comme un pestiféré. Le téléphone met les établissements de la quarantaine en communication directe avec le chef-lieu de l'île.

Un peu plus loin se trouve une tour, vestige d'une ancienne forteresse et portant dans son flanc un boulet de forte dimension, que l'attaque des Anglais au commencement de ce siècle y a logé. Nous l'escaladons et

1. *Dessin de Slom, gravé par Maynard.*

nous avons une vue superbe, la mer bleue se perd à l'horizon et à nos pieds elle se reflète entre les parois des rochers en revêtant les plus belles nuances de l'émeraude.

Le déjeuner a été emporté, c'est un complément obligatoire de toutes les excursions qu'on fait aux colonies. On nous le sert dans une des galeries du second bâtiment, la encore, le panorama est ravissant et mes pensées se reportent à la mer azurée qu'on découvre des hauteurs de Sorrente. La belle journée ensoleillée qu'il semble que nous avons choisie pour visiter cette plage pittoresque me dédommage du peu d'enthousiasme que la nature d'une grande partie de l'île m'a fait éprouver.

Le retour se fait par une chaleur intense. Nous sommes invités à dîner chez le gouverneur, dont je prends congé en le remerciant du bienveillant accueil que j'ai trouvé auprès de lui.

Le steamer hollandais qui doit me transporter à Haïti est arrivé dans le port. Mon fidèle soldat Gijs me voit partir à regret, prétend-il, et ne désespère pas de me voir revenir un jour ou l'autre. Le brave homme me fait l'effet d'être fanatique de son pays.

Nous avons esquissé sommairement le passé de Curaçao et sa situation actuelle. Il nous reste à envisager quel peut être son avenir.

Nous avons vu que son commerce avec la mère patrie et avec les autres pays d'Europe a peu d'importance, étant donnés surtout l'aridité de son sol et le peu de produits agricoles que fournissent les rares plantations. Ses seules relations commerciales qui mettent un poids dans la balance sont celles que Curaçao entretient avec le Venezuela. Si ce dernier pays, sujet aux révolutions, pouvait se donner un gouvernement sérieux et stable et qu'il abolît l'imposition écrasante des 30 pour 100 de droits d'entrée sur tout ce qui est originaire des Antilles, Curaçao verrait indubitablement succéder à son état manifeste de décadence une nouvelle ère de prospérité et de bien-être.

Pour arriver à ce résultat il faudrait que la situation tendue existant depuis plusieurs années entre la Hollande et le Venezuela prît fin. Les relations diplomatiques sont interrompues entre les deux pays, elles le sont également entre le Venezuela et l'Angleterre.

La question s'impose de savoir si ces relations ne peuvent être reprises. La Hollande elle-même n'a aucun intérêt au Venezuela, mais c'est en faveur de sa colonie qu'elle aurait avantage, ce nous semble, à faciliter le renouvellement des relations officielles.

Au moment où je me trouvais à Curaçao, c'est-à-dire en juin de l'année dernière, les marchandises expédiées d'Europe et des États-Unis pour Coro et Maracaïbo étaient généralement transbordées à Curaçao. Le 1er mars de cette année, le nouveau gouvernement vénézuélien décréta que dorénavant ce transbordement ne pourrait s'effectuer qu'à Puerto Cabello, si les destinataires des marchandises désiraient profiter de la taxe accordée aux ports du Venezuela pour les provenances d'Europe et des États-Unis. Le transbordement à Curaçao assimilerait ces marchandises aux importations directes de cette colonie et entraînerait les 30 pour 100 de droits d'entrée imposés à toute provenance des Antilles. Le décret en question fit jeter les hauts cris à Curaçao. Le commerce déjà languissant de l'île n'aurait pas tardé à s'en ressentir et aurait été privé de l'escale hebdomadaire qu'y font les bateaux à vapeur d'une grande compagnie de l'Amérique du Nord, allant de New York à la Guaira et à Puerto Cabello.

BREEDE STRAAT A CURAÇAO[1]

On fit valoir avec raison que le Venezuela, foyer de révolutions fréquentes, aurait plutôt à savoir gré aux autorités néerlandaises de la défense formelle, en vigueur à Curaçao depuis nombre d'années, d'exporter des armes et des munitions de guerre à destination des ports du littoral. Cette mesure avait été prise pour empêcher que les partis hostiles au gouvernement ne vinssent s'approvisionner dans la colonie, plus proche de leurs côtes que n'importe quelle autre île des Antilles, et toujours suspecte à cause du com-

[1] *Dessin de Berteault*

merce de contrebande, dont on l'accusait à tort ou à raison.

Tout dernièrement le gouvernement du Venezuela est revenu sur sa détermination, et désormais les marchandises transbordées à Curaçao seront assimilées aux provenances d'Europe et des États-Unis Un journal d'Amsterdam annonçait même, le mois dernier, que le Venezuela aurait l'intention d'abolir les 30 pour 100 de droits additionnels dont nous avons parlé plus haut.

L'avenir de Curaçao peut dépendre, dans une large mesure, du percement du canal de Panama. Aucune des îles qui se trouvent sur le passage des navires destinés à profiter de cette voie de communication, si, ce que nous aimons à espérer, le grand travail s'accomplit dans un avenir prochain, ne peut rivaliser avec Curaçao au point de vue de la situation géographique, de l'excellence du port, de la salubrité du climat.

Il a été démontré à différentes occasions, alors que le climat malsain de l'isthme faisait chaque année un nombre considérable de victimes, qu'aucun port voisin de Colon ne présentait les avantages de Curaçao. On a proposé d'employer l'île comme séjour de convalescence pour les malades, et de l'ériger en magasin pour tous les matériaux qui, n'étant pas de nécessité immédiate, se détériorent et se perdent sous le climat humide de l'isthme Dans cet ordre d'idées, Curaçao rendrait de grands services à l'entreprise du percement du canal interocéanique, il servirait de dépôt temporaire et jouerait le rôle de succursale : la société du canal y trouverait son bénéfice sous beaucoup de rapports et Curaçao en profiterait largement.

Lors même que, pour une raison ou une autre, les entrepreneurs de l'achèvement de l'œuvre se refuseraient à reconnaître les avantages que l'île présente dans les conditions que nous venons d'indiquer, il nous paraît hors de doute que le jour où le canal sera terminé et qu'une révolution se produira dans le trafic du monde entier, aucun port des Antilles ne sera appelé comme Curaçao à voir son commerce s'agrandir, grâce à sa situation de sentinelle devant la route qui réunira l'Atlantique et le Pacifique.

Les navires le choisiront de préférence pour se ravitailler et pour faire leur charbon. L'escale ne pourra leur imposer le moindre détour.

L'initiative privée fera bien de méditer ce que l'avenir peut réserver à la colonie, et de se tenir prête pour le jour où l'ouverture du canal pourra devenir le point de départ d'une renaissance du commerce. Le gouvernement des Pays-Bas a tout intérêt à accélérer la construction d'un bassin de radoub qui manque à Curaçao et pour lequel plusieurs études préalables ont été faites. Incontestablement un bassin de radoub attirerait les navires dans les circonstances ordinaires, à plus forte raison son absence se ferait sentir et regretter à l'époque où le canal sera terminé.

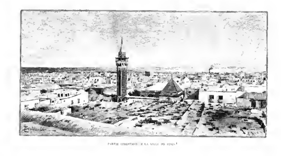
Dans un rapport adressé au gouvernement en 1885 par la commission chargée de se prononcer sur l'utilité d'un bassin, on évalue les dépenses à environ deux millions de francs. Comme placement d'argent, la commission n'osait pas recommander l'entreprise, mais, au point de vue de l'intérêt public, la construction méritait toute la sollicitude du pouvoir Jusqu'à aujourd'hui l'exécution s'est fait attendre, puisse le gouvernement néerlandais, qui se trouve dispensé de tout subside dans le budget de sa colonie, ne pas oublier, lui aussi, qu'un bassin de radoub pourra contribuer au relèvement de Curaçao, que l'économie de cette dépense, au moment où l'avenir du pays se trouve en jeu, serait en contradiction avec ses traditions et avec sa bonne réputation de puissance coloniale.

G. Verschuur.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



CABANE D'INDIGÈNES DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE[1].



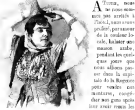
PARTIE ORIENTALE DE LA VILLE DE TUNIS[1]

VOYAGE EN TUNISIE[2],

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

TUNIS



JUIVE DE TUNIS[3]

A Tunis, nous ne nous sommes pas arrêtés à l'hôtel, nous avons préféré, par amour de la couleur locale, habiter une maison arabe, pendant les quelques jours que nous allions passer dans la capitale de la Régence pour vendre nos montures, congédier nos gens après leur avoir remis les cadeaux d'usage, préparer nos bagages et mettre nos notes en ordre. C'est dans la maison où loge la famille de Mohammed que nous sommes installés, et nous y occupons la meilleure chambre ou plutôt la moins mauvaise. On a tiré, en notre honneur, des gros coffres peinturlurés de rouge et d'or, les plus belles couvertures, les plus beaux rideaux, les plus beaux draps. Nous sommes vraiment reçus par ces braves gens avec la plus grande cordialité. Mme Mohammed s'est parée de tous ses atours, un voile de laine noir qui ne laisse apercevoir que ses deux petits yeux bleus, une *fouta* ou jupon rouge et bleu foncé, des vestes superposées, une chemisette à raies avec manches flottantes et un bonnet pointu. Tout cela lui fait un costume assez pittoresque. Ses deux fils aînés sont aussi en habits de gala, avec leurs chechias rouges, leurs blouses multicolores et leurs culottes bleues. Mais ils ont des souliers lacés, au lieu de babouches arabes! Nous réussissons à obtenir que toute la famille se groupe devant notre objectif, Mohammed se place en tête, avec son costume de fête, puis viennent sa femme qui tient dans ses bras sa dernière petite fille, sa tante, sa nièce et son beau-frère; tout ce monde s'est décidé à braver les préceptes du Coran et à se laisser saisir sur le vif par notre appareil, tant l'éloquence de notre fidèle serviteur a été persuasive.

Cet excellent homme manifeste à chaque instant sa joie d'être revenu sans accident d'une si longue tournée. Il bénit le Seigneur de nous avoir préservés de tout malheur, il s'émerveille d'avoir parcouru tant de pays sans que nous ayons été volés ou pillés. A chaque instant il interrompt ses bénédictions pour nous rappeler nos misères dans la neige près de Tébessa ou de Haouch-Khima. « Ah! vois-tu, monsieur, si nous étions restés plus longtemps à Tébessa, nous y serions

1. *Dessin de Berteault, gravé par Kohl.*
2. *Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369; t. XLIX, p. 289, 305 et 321; t. L, p. 385 et 401; t. LII, p. 193 et 209; t. LIII, p. 225, 241 et 257; t. LVI, p. 97, 113, 129 et 145.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

morts de froid, Ali et moi »; et il se met à rire en pensant à l'ombrelle d'Ali sous la neige.

Mohammed a eu un saint dans sa famille; aussi y a-t-il au milieu de la cour de sa maison une petite koubba dans laquelle on vénère la mémoire de l'ancêtre. Mais, quoique la sainteté soit héréditaire dans les pays musulmans, aucun des descendants du pieux personnage ne sait plus lire le Coran sur son tombeau, c'est tout au plus s'ils peuvent réciter à peu près les prières indispensables. D'ailleurs, au fond, Mohammed ne se soucie guère de sa koubba, mais il n'a pas de repos avant que son âne, qui l'a porté si longtemps dans notre voyage, ait son écurie nettoyée et soit installé confortablement. Car son âne, que nous lui avons donné outre la gratification qu'il recevra, lui paraît devoir être pour lui dans l'avenir une source inépuisable de bénéfices : il le louera, il lui fera transporter une foule de marchandises. Comme Perrette avec son pot au lait, il se voit, avec son âne, arrivé à la fortune. Nous devons l'arracher à son rêve pour le décider à nous accompagner dans nos courses en ville.

Nous ne décrirons pas ici Tunis en détail : c'est un travail tout spécial, qui a d'ailleurs été fait autrefois dans *le Tour du Monde*. Cependant nous ne pouvons résister au plaisir de faire part à nos lecteurs de l'impression profonde que produit la capitale de la Régence lorsqu'on en parcourt les rues par une belle journée de printemps.

Tunis « la blanche, la fleur, l'industrieuse, l'éloignée, » *el-Beida*, *ez-Zawa*, *ech-Chatra*, *el-Aksa*. *El-Beida*, la Blanche! Oui, lorsqu'on la voit de loin, par le soleil, elle mérite bien cette qualification, tant est éblouissant l'éclat de ses maisons. C'est la fleur (*ez-Zawa*) de l'Ifrikia pour le nomade qui arrive de l'intérieur et qui n'a vu pendant les longues journées de marche que les monotones silhouettes des collines arides ou les étendues grisâtres des plaines desséchées; elle est *el-Aksa* (l'éloignée) pour le *hadj* (pèlerin) qui revient de la Mecque et qui a compté tristement les longues heures qui le séparent encore de sa patrie; elle est *ech-Chatra* (l'industrieuse) pour celui qui visite ses souks et ses bazars, où pullulent les artisans de tout métier; mais elle est aussi *ef-Fasseda* (la fétide) pour celui qui en approche lorsque les effluves du lac sont chassés par un vent chaud et lourd, et que toutes les ordures de la ville, drainées dans le lac de Tunis par les égouts ou *sondaks*, remplissent l'air de senteurs écœurantes, sans parler de celles de l'huile dont les cuisiniers arabes accommodent tous leurs fritures. Et cependant comme nous aurions mauvaise grâce à laisser notre lecteur sous une impression aussi peu favorable! De quelque point que nous regardions la ville, soit du Belvédère, soit de la Kasbah, soit d'une terrasse de maison, soit encore du marabout de Sidi bou Fettalah, nous sommes toujours sous le charme de ces silhouettes élégantes, auxquelles le soleil d'Afrique donne les tons les plus variés, depuis les gris nacrés, bleuâtres, du matin, jusqu'aux blancs éclatants de midi, jusqu'aux tons violacés et rosés du soir. Voici d'abord les pans de mur de la Kasbah, plus qu'à moitié ruinée, avec le minaret carré de sa mosquée, brodé, comme ceux de Tlemcen, d'entrelacs gracieux et surmonté de trois grosses boules dorées. Il fut construit grâce aux soins du sultan hafside Iahia ben Abou Mohammed ben ech-cheik Abou Hefs, l'an 630 de l'hégire, par l'humble serviteur de Dieu Ali Mohammed el-Quassem. C'est ce que nous apprend l'inscription du minaret, qui a nommé l'architecte du monument. Trop rarement les inscriptions mentionnent les artistes qui ont enfanté les chefs-d'œuvre que nous admirons; elles ne nous parlent guère que des nobles seigneurs qui ont eu la générosité de faire exécuter ces monuments avec l'argent des pauvres contribuables. Tout à côté, à gauche, c'est le minaret octogonal de Sidi Youssef et sa koubba pointue recouverte de tuiles émaillées en vert; à droite, la mosquée de Sidi ben Arouz avec sa koubba, pointue aussi, et son délicieux minaret octogonal, couronné par un balcon d'une rare élégance; au loin, vers la droite, se détachent les coupoles de Sidi Mahrès et de la mosquée Halfaouïn; plus près enfin, entre la Kasbah et nous, les dômes presque byzantins de la grande mosquée, Djama Zitouna, ses terrasses imposantes, son minaret majestueux en forme de grosse tour carrée couronnée d'arcades élégantes dominant les voûtes et les toits des rues couvertes des souks. Plus loin encore, à perte de vue, se découpent sur l'horizon les innombrables petits minarets carrés de la ville arabe et ses blanches terrasses séparées par des rues étroites, sur lesquelles donnent des fenêtres grillées. Du haut de celle où nous sommes perchés, nos yeux indiscrets plongent dans les maisons voisines et surprennent mille détails curieux.

Au-dessus de nos têtes, le ciel bleu, d'un bleu lavé de vert, dans lequel courent de légers nuages blancs très transparents, et ce gai soleil de printemps qui réveille Tunis engourdie par l'hiver. Quelle inoubliable sensation que la perception de toutes ces demi-teintes à peine sensibles, de ces blancs modelés en blanc sur d'autres blancs, de ces ombres transparentes qui passent du bleu au vert, au violet ou au rose! Ce n'est certes pas là l'Orient de convention que tant de médiocres peintres ont cherché à nous faire connaître, c'est un Orient aux aspects jeunes, éclatants, nouveaux, variés.

Quand nous allons descendre dans la rue, ce sera un autre spectacle. Dans un désordre pittoresque nous coudoierons tous les costumes, toutes les religions, toutes les races, l'Arabe, le Maure, le Turc, le Grec, le nègre de tous les noirs, l'israélite qui n'est plus juif, le juif qui n'est pas encore israélite, l'Italien, l'Espagnol, le Levantin, le Maltais et le Sicilien, ces demi-Arabes qui s'acclimatent si bien ici. Mais que l'habillement noir ou gris de l'Européen détonne tristement au milieu de toutes les joies de la couleur et de ces burnous de tous les blancs qui se croisent et s'entre-

mêlent! Quelle variété parmi ces Arabes! A côté de campagnards poussiéreux, de nomades amaigris aux visages presque noirs, aux membres secs, aux tons de bronze rouge, s'avancent des citadins en gandoura rose tendre, vert-pistache, rouge-abricot, violet éteint, bleu céleste, avec leurs chechias rouges qui marquent le centre des turbans, ou des femmes voilées de noir et le corps entouré d'étoffes blanches, circulant vivement dans la foule. Quelques-unes sont des danseuses ou des musiciennes arabes, ce que leur tenue, leurs chaussures de couleurs brillantes, leur démarche hardie, annoncent à première vue. Plus loin voici une noble dame qui chemine lentement en écartant devant elle son voile, qu'elle baisse cependant assez pour masquer son visage : c'est une femme de haute condition, qui ne marche que voilée avec le plus grand soin. Son voile est fait de ces étoffes en soie, si belles, nommées *hajar*, qui durent cinquante ans sans s'user et que l'on se transmet religieusement de mère en fille. Ici des Arabes poussent des bourricots chargés de légumes ou de charbon, et des chameaux tout couverts de goudron, deux grands diables de portefaix s'avancent péniblement en soutenant, à l'aide de cordes passées autour de leur tête, des fardeaux énormes; ici on crie de petites mandarines ou de petits citrons : *Khamsa karrouba* (cinq pour un sou). Ce n'est pas la peine de s'en passer! A côté de celui-ci est un chasseur de hérissons qui montre son gibier enfermé dans une énorme sébile en bois, — nous en avons mangé à Sbeïtla, du ragoût de hérisson, et, ma foi, ce n'est pas trop mauvais quand on a bien faim. Plus loin, deux élégants se promènent en se tenant par le petit doigt, ni plus ni moins que nos tourlourous, leurs *djebba* sont de la plus exquise qualité de drap, brodées aux angles des dessins géométriques si chers aux Arabes; sous leur turban au-dessus de l'oreille, ils ont passé deux fleurs de jasmin et d'œillet, et ils s'en vont nonchalamment, marchant à pas comptés, les pieds chaussés de bas blancs engagés seulement à moitié dans des souliers vernis de fabrique française. Voilà le marchand de bouquets qui confectionne des chefs-d'œuvre avec des brins d'alfa, de petits fruits, des feuilles colorées, des brins de clinquant, des fleurs odorantes de toute espèce. Nous ne nous lassons pas de contempler tout cela, en remontant de rue en rue, de passage en passage.



MOSQUÉE [illegible] [1]

Un de nos amis, M. Charles Lallemand, a d'ailleurs rendu avec tout leur charme les aspects colorés et

1. *Dessin de E. Girardet, gravé par Devos.*

divers de la Tunis arabe dans un livre intitulé *Tunis et ses environs* (Quantin, éditeur, 1890). Les cent cinquante aquarelles qu'il a publiées sur Tunis rendent, bien mieux que les descriptions les plus enthousiastes, la variété de cette vie arabe si pittoresque pour l'Européen.

Il est souhaitable que toutes ces boutiques, ces maisons, ces mosquées, n'aient rien à souffrir dans les transformations que subit chaque année la capitale de la Régence. Jusqu'à présent on doit, à cet égard, une véritable reconnaissance au régime du protectorat et à nos résidents, qui ont ordonné de respecter absolument la ville arabe, de n'y détruire aucun monument, ni aucune maison même en ruines, sous prétexte d'alignement ou de rectification de voies[1]. Tout cela est cependant bon et désirable pour la ville neuve; aussi n'a-t-on manqué de la diviser en îlots bien rectangulaires. Il est regrettable qu'on n'ait pas réservé de distance en distance quelques places, régulières ou non, mais plantées d'arbres et donnant à la fois de l'ombre et de la fraîcheur. Pourquoi aussi ne pas avoir adopté plus souvent les galeries à arcades qu'on a commencées sur l'avenue de la Marine, et même les rues voûtées et couvertes en partie, comme dans le quartier arabe? Elles auraient été assurément fort appréciées pendant les chaleurs de l'été.

Cependant notre smala ne doit arriver que dans treize jours, sous la conduite d'Ali. Nous tenons à être à Tunis pour la recevoir et pour empêcher les percepteurs de l'octroi, gens indiscrets par profession, d'ouvrir nos boîtes à clichés et de voiler nos photographies, mais que ferons-nous d'ici là? Nous n'avons pas encore vu Carthage; nous n'avons pas rendu au bey la visite obligatoire. Voilà de quoi employer avec fruit les deux journées de répit qui vont suivre notre retour.

Carthage.

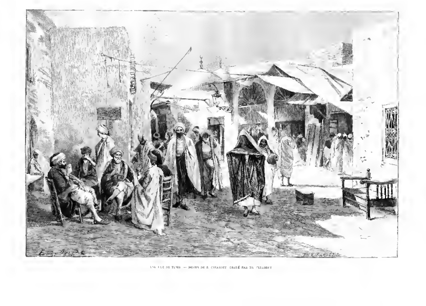
Au lieu de prendre le chemin de fer pour aller par la Goulette à Carthage, nous aimons mieux louer une voiture, à Bab el-Bahar (porte de la Marine), un de ces landaus attelés de trois chevaux arabes qui vont partout en Tunisie, même dans les fondrières, sans être arrêtés par aucun obstacle, qui traversent les rivières débordées comme les ravins à sec, les plaines sablonneuses comme les landes embroussaillées : la voiture nous suivra complaisamment à travers les champs de pierres et nous servira d'asile contre le vent ou la pluie. La route ne demande pas plus d'une heure et demie, d'allure modérée. Hâtons-nous de dire qu'elle n'offre aucun intérêt, étant toujours tracée au milieu d'une plaine absolument unie et presque sans végétation, au moins après la moisson achevée. Mais celui qui se rend à Carthage ne vit pas dans le présent; il vit à la fois dans l'avenir et dans le passé, dans l'attente du spectacle qu'il se promet, dans le souvenir des grands événements dont ce lieu a été le théâtre.

Que de choses se sont passées sur cette pointe de terre! combien de drames sanglants, combien de faits héroïques et douloureux! depuis le jour où la ville de Carthage a été fondée par cette Tyrienne en fuite que le génie de Virgile a créée et immortalisée, jusqu'à celui où Louis IX expirant a prononcé les paroles immortelles que son historien nous a conservées, jusqu'à celui où nous sommes venus, à notre tour, héritiers de tous les conquérants antérieurs, occuper un pays qui semblait appeler la civilisation perdue. Il est impossible de ne point se laisser aller à toutes ces réflexions lorsque l'on se sent emporté, au galop des chevaux de la voiture, vers ce lieu si attirant et, il faut bien le dire, si décevant aujourd'hui. On voit d'abord passer devant ses yeux la Carthage de Virgile, ce peuple affairé, semblable à un essaim d'abeilles, tout occupé à élever les remparts de la ville que la destinée lui a promise. « Les uns bâtissent le mur d'enceinte et construisent les citadelles à grands renforts de pierres de taille qu'ils soulèvent avec peine; les autres se font une maison, d'autres creusent les ports, d'autres jettent les fondations d'un grand théâtre et taillent dans d'énormes blocs les colonnes destinées à orner et à entourer la scène. » Voici Didon, elle-même, la belle Didon, qui, pareille à Diane, sur les rives de l'Eurotas ou dans les défilés du Cynthe, s'avance au milieu de son peuple ému d'admiration et de respect ; elle va s'asseoir dans le temple de Junon, sur un trône élevé d'où elle règle les différends de ses sujets et leur dicte ses lois. Puis c'est Énée qui s'approche d'elle, ils s'entretiennent quelques instants, elle l'a reconnu à l'éclat divin dont il brille; elle l'emmène dans son palais.

Non ignara mali, miseris succurrere disco!

« Connaissant le malheur, je sais compatir aux infortunes! » Pauvre Didon, qui payeras de ton amour et de ta vie cette généreuse pitié! Bientôt le tableau change. La ville est depuis longtemps élevée, elle a couvert la mer de ses vaisseaux et les terres de ses marchandises; elle est toute-puissante, mais elle vient se heurter à un terrible voisin, à qui les dieux ont promis l'empire du monde; l'un des deux doit périr et céder la place à l'autre. C'est en vain que Carthage a pour elle le génie d'un Annibal, Rome est plus jeune, plus vigoureuse, plus guerrière : Annibal est défait à Zama, et Carthage est obligée de se soumettre. Mais son terrible ennemi n'en veut point laisser de traces. « Il faut détruire Carthage », ne cesse de répéter un des plus illustres Romains. Carthage sera détruite. On l'assiège, on l'affame, on l'enlève d'assaut. La bataille dans les rues dure six jours et six nuits; ses ruines fumantes sont livrées au pillage et à toutes les horreurs que peut commettre une armée vic-

1. Exception doit être faite pour la Kasbah et le Bardo. Il y a maintenant, au lieu de la Kasbah ancienne, une construction nouvelle qui veut être bâtie dans le style arabe, mais, ce qui est plus grave, c'est que l'on démolit le Bardo, malgré les protestations de M. Gauckler, inspecteur des antiquités, et que l'on est en train de détruire méthodiquement, sans aucune utilité, des spécimens charmants de l'art tunisien. C'est proprement du vandalisme. Il est vrai qu'on bâtit à la place un édifice qui n'a un nom dans aucune langue.



UNE RUE DE TUNIS. — DESSIN DE E. GIRARDET, GRAVÉ PAR TH. GIRARDET.

torieuse. Il faut lire dans Appien le récit de ces derniers jours de Carthage. Il s'exprime ainsi : « Scipion tournait maintenant tous ses efforts vers Byrsa, qui était le point le plus fortifié de la ville et où la plus grande partie des habitants s'était réfugiée. On y accédait du forum par trois rues montantes, que bordaient de chaque côté de hautes maisons à six étages; du haut de ces maisons les traits et les pierres pleuvaient sur les Romains, on fut donc obligé d'enlever tout d'abord quelques-unes d'entre elles. De là les soldats délogeaient les défenseurs postés sur les terrains voisins, et chaque fois qu'ils avaient ainsi éteint le feu de leurs adversaires, ils jetaient des planches ou des poutres sur les intervalles des rues adjacentes pour passer, comme sur des ponts, d'un toit à l'autre. Cependant la lutte continuait au-dessous, dans les rues ; l'air était rempli de gémissements, de plaintes, de clameurs; les uns tombaient frappés de loin par le fer, d'autres étaient précipités tout vivants du haut des terrasses sur les lances ou les glaives dressés pour les recevoir. Mais personne encore ne songeait à employer le feu. Tout à coup Scipion donna l'ordre d'incendier les trois rues à la fois.... Ce fut le signal de nouveaux désastres. Tandis que les flammes dévastaient la cité, les assaillants détruisaient tous les édifices, ce qui augmentait singulièrement le tumulte. On ne voyait que ruines et cadavres. Les uns étaient brûlés vifs, surtout les vieillards, les femmes, les enfants, qui s'étaient cachés dans les sous-sols et poussaient des cris déchirants, les autres tombaient des étages supérieurs avec les pierres et les poutres, et étaient mis en pièces dans leur chute. Et ce ne fut pas la fin. Les soldats chargés de déblayer les ruines pour faire un chemin à l'armée frappaient avec des haches ou des fourches tout ce qu'ils rencontraient, les hommes comme les choses, et jetaient le tout pêle-mêle. Ainsi les fossés et les caves étaient remplis de corps humains, les uns la tête en terre, remuant les jambes qui sortaient du sol, les autres ayant le corps enterré et la tête libre, si bien qu'elle était foulée et piétinée par les cavaliers et que la cervelle et le sang en jaillissaient dans un mélange affreux.... Et cela dura l'espace de six jours et de six nuits, sans intervalle; seulement, on relevait les combattants fatigués et on les remplaçait par des troupes fraîches. Scipion seul ne se ménageait pas, c'est à peine s'il prenait quelque repos et quelque nourriture; toujours en mouvement, il soutenait l'ardeur de ses soldats. Le septième jour, il vit venir à lui quelques personnages de la cité, portant des couronnes et des guirlandes de fleurs, comme on le fait aux cérémonies d'Esculape, et consentit à les écouter. Ceux-ci lui demandèrent de laisser la vie sauve à tous ceux qui voudraient quitter Byrsa; il leur accorda cette faveur, en exceptant pourtant les fugitifs de son armée. Alors on ouvrit les portes de la citadelle et l'on en vit sortir plus de cinquante mille hommes ou femmes, tous Carthaginois, qu'il fit soigneusement garder. Au contraire, les fugitifs de l'armée romaine, se voyant perdus sans espoir, se retirèrent au temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et deux de ses fils, et se préparèrent à une défense désespérée, confiants dans la hauteur du temple aussi bien que dans sa position remarquablement forte, sur un rocher où l'on accédait par soixante degrés. Mais une telle résolution ne pouvait être couronnée de succès; épuisés de faim, de fatigue, de veilles et de peur, ils se retirèrent bientôt, les uns aux lieux les plus secrets du temple, les autres au sommet. C'est alors qu'Asdrubal alla trouver secrètement Scipion et se rendit à lui. Le général romain le fit asseoir à ses pieds et se montra dans cette position aux défenseurs de Byrsa. A cette vue, ceux-ci, outrés de colère et comprenant qu'ils n'étaient plus désormais capables de soutenir la lutte, mirent le feu au temple et à toutes ses dépendances. Au moment où l'incendie commençait à dévorer l'édifice, la femme d'Asdrubal, revêtue de ses plus beaux vêtements, se présenta avec ses deux enfants aux yeux de Scipion et lui cria avec force : « Romain, les dieux te sont favorables, puis« qu'ils te donnent la victoire. Je les supplie et toi avec « eux de punir Asdrubal, qui a trahi sa patrie, ses « dieux, ses temples, sa femme et ses enfants. » Puis se tournant vers Asdrubal : « O le plus lâche et le plus « infâme des hommes! tu vas me voir mourir ici avec « mes deux enfants, mais la vengeance ne se fera pas « attendre. Illustre chef de la puissante Carthage, tu or« neras la triomphe de celui devant qui tu te prosternes, « et tu recevras ensuite le châtiment que tu mérites. » En achevant ces paroles, elle égorgea ses deux enfants et se précipita avec eux au milieu des flammes. Devant tant de ruines accumulées, devant la triste destinée d'une ville si riche, si prospère, Scipion versa des larmes et sa bouche laissa échapper ce cri, emprunté à Homère : « Viendra un jour où périra Troie la ville sacrée et où périront avec eux Priam et le peuple de Priam. »

Scipion entreprit de détruire Carthage de fond en comble. Le Sénat envoya même une commission spéciale chargée de surveiller cette œuvre de mort; ce qui avait échappé au feu des incendies et au pillage des soldats fut très méthodiquement démoli, les remparts d'abord, les temples, les édifices publics, les maisons, et défense fut faite de relever ces ruines et de les habiter, sous peine d'être voué aux dieux infernaux : le désastre fut complet. On ne peut se défendre, après plus de vingt siècles, d'une grande pitié pour cette cité, si puissante et si prospère, qui tombait, victime de la politique égoïste et froidement barbare de la république romaine.

Cependant la situation de la ville était si belle, que Rome, ou plutôt quelques esprits plus libéraux, entreprirent de la relever au profit des vainqueurs. Les Gracques, pour offrir un débouché au prolétariat italien, y envoyèrent une colonie; Caïus Gracchus passa lui-même la mer, et mit soixante-dix jours à installer les nouveaux habitants; on plaça la nouvelle cité sous la protection de Tanit, la Vénus carthaginoise. Mais les

dieux romains et surtout leur interprète attitrée, l'aristocratie, ne voulaient pas que l'œuvre réussît, on raconta que des loups avaient arraché pendant la nuit les jalons destinés à indiquer le tracé des rues nouvelles ; c'en était assez pour condamner l'entreprise dans l'esprit de tous ; elle échoua. Il fallut le génie de César pour s'élever au-dessus de ces viles rancunes. On dit que, campant un jour avec ses troupes dans les environs de Carthage, il vit en songe une armée toute en pleurs ; il se serait réveillé en sursaut et aurait écrit sur ses tablettes : « coloniser Carthage ». En fait il comprit que le plan des Gracques était le bon, qu'un peuple ne prospère et ne grandit qu'en semant autour de lui la vie et non la mort, et qu'une nation est digne de tous les mépris de l'histoire quand elle surveille un cadavre pour l'empêcher de se ranimer, alors qu'elle le peut ressusciter. Grâce à lui et à son fils adoptif, l'empereur Auguste, Carthage renaît à la vie. Les ports sont tenus en état, les murailles reconstruites, le forum tracé sur l'emplacement du forum carthaginois, le palais du proconsul se dresse au sommet de Byrsa près du temple réédifié d'Esculape. Les vaisseaux affluent de nouveau dans la baie de Carthage, et chaque année, à même date, on en voit sortir une flotte qui porte à Rome, en échange de la sécurité qu'elle assure à l'Afrique, le blé sans lequel elle ne saurait plus vivre. De tous côtés s'élèvent les monuments, que le peuple-roi sème partout, comme souvenir de son passage, temples, amphithéâtre, thermes, palais de toute nature : on pourrait oublier les malheurs passés si le sol ne gardait dans son sein les cendres de la cité de Didon.

Cependant le christianisme a pénétré en Afrique et y a fait de rapides progrès ; l'empire entre en lutte avec lui, et Carthage sera, par là même qu'elle est le siège du gouvernement, le théâtre des scènes les plus dramatiques. Voici sainte Perpétue que les soldats amènent de Tebourba chargée de chaînes ; elle tient entre les bras son enfant qu'elle allaite encore ; on la jette dans les prisons de Byrsa. En vain son père se précipite à ses pieds pour obtenir qu'elle renie sa foi, en vain on lui représente qu'elle va laisser orpheline la créature innocente à laquelle elle vient de donner le jour, elle résiste aux prières comme aux menaces. On la condamne aux bêtes. On la traîne à l'amphithéâtre avec sa compagne Félicité, au milieu des insultes de la foule ; on les expose, entourées de filets, à la fureur d'une vache sauvage qui s'acharne sur elles sans parvenir à les tuer. Il faut que le fer les achève et que l'homme accomplisse ce que les bêtes n'ont point voulu parfaire. Voici l'évêque Cyprien, qui, sur l'ordre de Galère, est conduit devant le proconsul ; il refuse de sacrifier aux empereurs. Alors le proconsul, ayant demandé l'avis de son conseil, continue ainsi : « Il y a longtemps que tu vis sans religion et sans piété et que tu engages une foule de malheureux à conspirer avec toi contre les dieux de l'empire et contre leur culte. Les très saints empereurs ont fait faire des démarches auprès de toi pour que tu ne reconnaisses point d'autres dieux que ceux qu'ils adorent eux-mêmes, mais ils n'ont pu l'obtenir. Tu es donc convaincu des crimes les plus abominables, que tu ne t'es pas contenté de commettre seul, mais que tu as encore fait commettre à une infinité d'autres. Ta mort doit servir à rappeler à leur devoir ou du moins à effrayer ceux que tu as entraînés, et l'obéissance aux lois doit être rétablie par ton sang. » Galère écrivit ensuite sur ses tablettes la sentence fatale : « Nous condamnons Thascius Cyprien à avoir la tête tranchée. » Le saint répondit : « Dieu soit loué ! » Les chrétiens s'écrièrent qu'ils voulaient mourir avec lui, et beaucoup le suivirent jusqu'au jardin de Sextius, dans le quartier de Mégara, qui était le lieu du supplice. Arrivé en cet endroit, Cyprien ôta son manteau, se mit à genoux et fit sa prière. Il se dépouilla ensuite de sa dalmatique, la donna aux diacres qui l'accompagnaient, et ne garda que sa tunique de lin. Il se banda lui-même les yeux, un diacre lui lia les mains. Les chrétiens placèrent autour de lui des linges pour qu'ils fussent trempés de son sang. Il fit donner vingt-cinq pièces d'or à l'exécuteur et reçut la couronne du martyre.

TYPE DE JUIVE[1]

Bientôt, pourtant, l'église de Carthage échappe aux tribulations qu'elle eut subi depuis si longtemps ; la paix lui est rendue, des chapelles, des basiliques s'élèvent à la place des temples païens ; le temple de Junon, le plus ancien de Carthage, est consacré au Christ, et l'on se prend à espérer que l'Afrique jouira enfin de quelque tranquillité. Il n'en est rien. Les Vandales arrivent, ravagent la Maurétanie et la Numidie et vont mettre le siège devant la capitale de l'Afrique. Les églises sont pillées et converties en casernes, les vases sacrés servent aux festins des conquérants ; une partie de Carthage, les théâtres, les basiliques, les monuments publics sont ruinés de fond en comble. Les persécutions recommencent, et le sang des évêques et de leurs fidèles coule à nouveau dans la ville.

Enfin arrive Justinien ou plutôt son général Bélisaire : les Byzantins s'emparent de Carthage et délivrent l'Afrique de la tyrannie vandale, la plus lourde qu'elle ait jamais connue. Pour la troisième fois la

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

cité revient à la vie, elle se nomme maintenant Justinienne, car Justinien l'a rebâtie, en hâte il est vrai, comme il a rebâti toute l'Afrique. Dans le palais de l'empereur, à Byrsa, une église est consacrée à la Vierge. La Tanit punique a cédé la place à la Vierge de Bethléem.

Mais Byzance n'était point assez forte pour garder les conquêtes de Rome. Un peuple jeune était né, puissant par l'épée et porteur d'une religion nouvelle, qui devait chasser le Christ de l'Afrique. Les Arabes étaient maîtres de la plus grande partie du pays. Carthage se voit encore une fois assiégée. La résistance est aussi longue qu'inutile. Les remparts rebâtis par Justinien sont forcés, encore une fois, le fer et le feu font leur œuvre destructrice. Hassan ben en-Neman entre victorieux dans la cité de Didon, il pousse son cheval dans la grande basilique, y plante l'étendard du prophète et en prend possession au nom de l'Islamisme. C'est la chute de la civilisation, la ruine définitive de Carthage. La ville ne sera plus dès lors qu'un champ de désolation, que l'herbe couvrira chaque année au printemps.

Giace l'alta Cartago, [appena i segni
Dell' alte sue ruine, il [lido serba.

« La puissante Carthage gît à terre, dit le Tasse, à peine le rivage garde-t-il encore quelques traces de ses grandes ruines. »

C'est sa voisine Tunis, bâtie avec les restes de sa splendeur passée, qui lui succède comme capitale de l'Afrique.

Et pourtant l'histoire de Carthage n'est point achevée, il était réservé à ce coin de terre, si plein de souvenirs, d'être encore une fois témoin d'un drame mon-

PORTEUR D'EAU À TUNIS.

blable. Louis IX débarque sur le rivage désert qui s'étend au fond de la baie de Tunis et vient établir son camp au pied du « chastel de Carthage ». C'était au plus fort de l'été, à l'époque où le climat est dangereux, où les maladies frappent impitoyablement toute agglomération d'hommes et la déciment. La peste, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, se déclara dans l'armée, les morts furent si rapides, si nombreuses, qu'on n'eut plus le temps d'ensevelir les cadavres et qu'on se contenta de les jeter pêle-mêle dans le fosse qui entourait le camp. L'air était infecté, et la violence de l'épidémie en redoubla. Louis IX ne put échapper au fléau.

« Après ce que le roy lu arrive à Thunes, devant le chastel de Carthage, une maladie le prit du flux de ventre dont il acoucha au lit, et senti bien que il devait par tens trespasser de cest siècle à l'autre. Lors appela monseigneur Phelippe, son filz, et li commanda à garder aussi comme par testament touz les enseignemens que il li lessa, qui sun ci après escript en françois.... Quand le bon roy et enseigné son filz monseigneur Phelippe, l'enfermeté que il avoit commença à croistre forment et demanda les sacremens de sainte Esglise. Et les ot en sainne pensee et en droit entendemant, ainsi comme il apparut, car quant l'on l'enhuilioit et en disoit les sept pseaumes, il disoit les vers d'une part.... Après se fist le saint roy coucher en un lit couvert de cendre, et mist ses mains sur sa poitrine, et en regardant vers le ciel rendi à nostre Créateur son esperit, en celle hore meismes que le filz Dieu morut en la croiz. Précieuse chose et digne est de plorer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement et loialment garda son royaume et qui tant de beles aumosnes y fist et qui tant de biaus establis-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



PORTEFAIX ET MENDIANTS — GRAVURE DE BAZIN D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

semens y mist Et ainsi comme l'escrivain qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina ledit roy son royaume de belles abbaïes que il y fist, des mansions Dieu, des preescheurs, des cordeliers et des autres religions qui sont ci-devant nommées. »

On sait la suite de cette pieuse mais folle aventure et l'inutilité de tant de sacrifices Trois ou quatre monnaies du temps, des boucles fleurdelisées, et un sceau de Raymond de Montauban sont les seuls vestiges qu'on ait rencontrés jusqu'à présent sur l'emplacement de Carthage de la croisade de saint Louis.

Il y a dans tous ces souvenirs qui se pressent et se chassent l'un l'autre ample matière à occuper le temps, à faire oublier la longueur de la route, la poussière qui entre à flots par les carreaux du landau et la monotonie de ce cri désagréable dont les cochers maltais excitent leurs chevaux, et l'on arrive, presque sans s'en apercevoir, au milieu même des ruines, au pied de la colline de Byrsa La voiture s'est arrêtée; il s'agit de passer au pas la ligne de chemin de fer de la Goulette à la Marsa. Nous sautons à terre, heureux de marcher un peu et de regarder en détail les restes de l'antique Carthage. A quelques pas devant nous, voici d'abord une maison qui n'a rien d'antique : c'est la station du chemin de fer, habitée par une famille de Maltais, ces gens-là ne se doutent certes pas du nombre de siècles « qui les contemplent du haut de la colline »; mais ils savent qu'une monnaie rouillée ramassée dans le champ voisin se vendra facilement dix sous ou plus à un touriste innocent, cela leur suffit Au delà, le sol commence à monter légèrement. Nous sommes sur le territoire que Didon parvint jadis à faire tenir, comme on sait, dans une peau de bœuf découpée en minces lanières. Mais de Didon, de sa ville, de la ville romaine et byzantine, plus rien, sinon, à gauche, un gros bloc de murailles en petits matériaux unis par du ciment, d'anciennes citernes Et pourtant, à en croire la description si brillante qu'en fait dans *Salammbô* Gustave Flaubert, c'est là, dans ces terrains dénudés qui s'étendent à perte de vue, que « la ville étageait en amphithéâtre ses hautes maisons de forme cubique. Elles étaient en pierre, en planches, en galets, en roseaux, en coquillages, en terre battue Les bois des temples faisaient comme des lacs de verdure dans cette montagne de blocs diversement coloriés. Les places publiques la nivelaient à des distances égales; d'innombrables ruelles s'entre-croisant la coupaient de haut en bas. On distinguait les enceintes des trois vieux quartiers, maintenant confondues; elles se levaient çà et là comme de grands écueils ou allongeaient des pans énormes, à demi couverts de fleurs, noircis, largement rayés par le jet des immondices, et des rues passaient dans leurs ouvertures béantes, comme des fleuves sous les ponts

« La colline de l'Acropole, au centre de Byrsa, disparaissait sous un désordre de monuments. C'étaient des temples à colonnes torses avec des chapiteaux de bronze et des chaînes de métal, des cônes en pierres sèches à bandes d'azur, des coupoles de cuivre, des architraves de marbre, des contreforts babyloniens, des obélisques posant sur leurs pointes comme des flambeaux renversés.

« Derrière l'Acropole, dans des terrains rouges, le chemin des Mappales, bordé de tombeaux s'allongeait en ligne droite du rivage aux catacombes, de larges habitations s'espaçaient ensuite dans des jardins, et le troisième quartier, Mégara, la ville neuve, allait jusqu'au bord de la falaise, où se dressait un phare géant qui flambait toutes les nuits »

Hélas! il ne reste rien de tant de splendeurs, ni traces de rues, ni pans de mur, ni fragments épars Au haut de la colline, où mène une route de sable qui serpente au milieu des champs empierrés, se dresse une construction grandiose, curieux mélange d'église et de mosquée, œuvre singulière peut-être, mais, à coup sûr, d'un grand mérite L'abbé Pougnet, architecte de la belle église de Saint-Vincent-de-Paul à Marseille, en est l'auteur On ne peut nier que de loin la masse de l'édifice soit très belle et que l'architecte ait su d'une façon fort adroite donner du caractère à son œuvre. Il est regrettable seulement que les flèches soient un peu basses. Le style adopté participe à la fois du style arabe d'Algérie, du roman sicilien et du style byzantin, celui-ci a inspiré, à n'en pas douter, la décoration intérieure. Les chapiteaux dorés, la charpente peinte de couleurs vives, donnent peut-être actuellement une impression un peu trop crue; mais on peut assurer que lorsque le temps aura un peu adouci les contrastes trop heurtés que présente ce bâtiment neuf, toute cette décoration acquerra sa véritable valeur

Dans l'état actuel, le monument est remarquable, très original, et fait le plus grand honneur à celui qui l'a conçu et exécuté

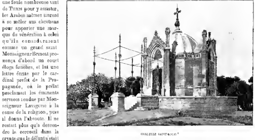
C'est la cathédrale de Carthage, le sanctuaire central du christianisme restauré et reprenant possession d'une terre d'où il avait été chassé depuis si longtemps, c'est le temple que saint Louis rêvait peut-être d'édifier à la gloire du Très-Haut et que le patriotisme d'un grand évêque, successeur de saint Cyprien et de saint Augustin, est parvenu à bâtir La première pierre en a été posée en mai 1884, et en 1890, six ans plus tard, son fondateur, le cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage et primat d'Afrique, l'a consacré solennellement, entouré de douze évêques, de vingt prélats et d'un grand nombre de prêtres C'est là qu'il repose maintenant, au sein de la terre qu'il a tant aimée et qu'il a contribué puissamment à donner à la France Aussi est-ce justice que d'avoir entouré ses funérailles d'honneurs inusités, et d'avoir reconduit son corps à Byrsa avec une pompe éclatante. Les détails de cette inhumation étant peu connus, nous les rapporterons brièvement, ne serait-ce que pour rendre hommage à notre tour, en parlant de Carthage, à celui dont le nom est maintenant intimement lié à l'histoire de la

cité de Didon[1]. Au moment où son cercueil arriva de Tunis, où l'on venait de lui faire un service solennel, des troupes étaient massées autour de la gare de la Malga, sous la conduite d'une division de cavalerie l'attendait l'arme au poing, tandis qu'une batterie d'artillerie, disposée sur le sommet de Byrsa, saluait le grand défunt de salves répétées. Une prolonge reçut le cercueil, et l'on monta lentement le chemin de la cathédrale, au milieu d'une haie de chasseurs, le clergé chantait les hymnes funèbres auxquelles répondaient les saluts du canon, puis on pénétra dans la basilique, toute tendue de draperies noires et blanches et dont le chœur était occupé par un immense catafalque rouge rebaussé de broderies d'or. On ne récita ce jour-là qu'une simple prière : le corps fut déposé dans l'église en attendant le service solennel, qui ne devait avoir lieu que plus tard. Le surlendemain une foule nombreuse vint de Tunis pour y assister, les Arabes mêmes tinrent à se mêler aux chrétiens pour apporter une marque de vénération à celui qu'ils considéraient comme un grand saint. Monseigneur Brincat prononça d'abord un court éloge funèbre, et lut une lettre écrite par le cardinal préfet de la Propagande, où le prélat proclamait les éminents services rendus par Monseigneur Lavigerie à la cause de la religion, puis il donna l'absoute. Il ne restait plus qu'à descendre le cercueil dans la crypte que le défunt s'était fait réserver de son vivant à droite du chœur. Le sarcophage est de marbre blanc, sans ornementation, et porte l'inscription suivante :

HIC
IN SPEM INFINITÆ MISERICORDIÆ
REQVIESCIT
KAROLVS MARTIALIS ALLEMAND
LAVIGERIE
OLIM
S R E PRESBYTER CARDINALIS
ARCHIEPISCOPVS CARTHAGINIENSIS
ET ALGERIENSIS
AFRICÆ PRIMAS
NVNC CINIS
ORATE PRO EO
NATVS EST BAYONÆ DIE TRIGESIMA
PRIMA OCTOBRIS 1825
DEFVNCTVS EST DIE VIGESIMA SEXTA
NOVEMBRIS 1892

Puissent ses restes reposer à jamais en paix dans ce sanctuaire, à l'abri des profanations et des haines qui ont dispersé au vent les cendres des grands évêques africains, ses prédécesseurs et ses modèles[1] !

La basilique s'élève sur l'emplacement d'anciens monuments romains et même phéniciens. Lors des fouilles qui ont été faites pour en jeter les fondations, on a mis au jour les assises inférieures de grands murs qui appartiennent, croit-on, à la citadelle punique, et des silos destinés à garder les approvisionnements de blé et d'orge. Naturellement tout le sous-sol était formé de débris amoncelés, comme ceux que peut laisser une ville plusieurs fois pillée. On en a retiré des fragments d'architecture, des débris de statues, des morceaux d'inscriptions, le tout mélangé à des tessons de poterie et à des pierres réduites en cailloux.



CHAPELLE SAINT-LOUIS[1]

Il est impossible de se représenter l'état lamentable de tous ces restes, on est parvenu à réunir plus de cent morceaux analogues et l'on a reconnu qu'ils provenaient d'un chapiteau d'ordre composite fort bien travaillé. Il a fallu aux destructeurs une singulière énergie ou une rage bien aveugle pour accomplir une si savante destruction.

Derrière la cathédrale on remarque un monument de moindres dimensions, mais non moins intéressant, une petite chapelle qui, elle aussi, est un mélange d'art occidental et d'art arabe, malheureusement d'un goût assez douteux. Autour, de grandes constructions ont été successivement occupées par un collège et par un séminaire. Cette chapelle remonte à l'année 1841. Le 8 août 1830, Charles X, dont on ne connaissait pas encore la déchéance à Tunis, contracta avec le bey

1. Les détails qui suivent sont empruntés à la *Dépêche tunisienne* des 8 et 9 décembre 1891. C'est le récit le plus complet que nous ayons trouvé des obsèques du cardinal Lavigerie.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

un traité complet, un acte additionnel faisant don à la France de l'emplacement nécessaire pour y élever un monument en mémoire de Louis IX[1].

Louis-Philippe ratifia l'acte de son prédécesseur mais il fallut quinze ans pour que la chapelle fût construite et consacrée.

On mit au-dessus de la porte l'inscription suivante :

LOUIS-PHILIPPE PREMIER, ROI DES FRANÇAIS,
A ÉRIGÉ CE MONUMENT
EN L'AN 1841
SUR LA PLACE OÙ EXPIRA LE ROI SAINT LOUIS, SON AÏEUL.

Intérieurement cette chapelle est d'une grande simplicité : il n'y a guère comme ornements que des découpures sur plâtre assez réussies.

Au fond une statue de saint Louis, avec le sceptre et la couronne, indique la destination de l'édifice. Le roi est tourné vers Tunis, qu'il peut maintenant regarder sans regrets. La statue est due au ciseau de M. Seurre ; elle a été transportée de la Goulette jusqu'au sommet de Byrsa à force de bras, par les soldats musulmans du bey. Ceux-ci ne se doutaient guère, sans doute, qu'en agissant ainsi, ils payaient les dettes de leurs ancêtres.

Tout autour de la chapelle, dans la cour du séminaire, sont plantés des arbres d'assez belle venue, bien qu'ils soient sans cesse exposés au vent du large.

Ils ont succédé à ceux qui ombrageaient la demeure de Didon :

Lucus in urbe fuit media, lætissimus umbræ,

comme la chapelle elle-même a remplacé le temple d'Echmoun, l'Esculape phénicien. M. Beulé pensait avoir retrouvé des fragments de celui que les Romains avaient élevé au dieu de la santé sur le même emplacement ; il affirme qu'il était bâti en marbre blanc, orné de colonnes corinthiennes et soigneusement travaillé. Mais c'est peut-être là une affirmation bien osée. Byrsa contenait, à l'époque romaine, plus d'un beau monument, une curie, une bibliothèque publique, le palais du proconsul ; plus tard on y éleva une église, et il paraît bien difficile de savoir auquel de ces édifices il faut rapporter les chapiteaux et les colonnes retrouvés par Beulé.

Il y a quinze ans, la chapelle était la seule attraction moderne qui pût attirer les touristes à Carthage. Ils en trouvent bien d'autres aujourd'hui ; un musée très riche y a été réuni tout autour du sanctuaire de saint Louis, et la garde en est confiée à un religieux, le P. Delattre, membre correspondant de l'Institut de France, qui, nourri dans le sérail — qu'il nous passe cette expression, — en connaît merveilleusement les détours et sait vous les faire parcourir avec une bonne grâce charmante. Il va même plus loin : quand il fait bien chaud, que le sirocco se fait sentir et que l'air est embrasé, après une longue excursion dans le musée, il emmène ses visiteurs, ceux du moins qu'il veut fêter, dans les bâtiments du séminaire, et leur fait goûter un verre de vin blanc des vignes de la Marsa, du vin carthaginois. Si ce n'est pas celui que buvait Annibal, c'en est assurément qu'il n'aurait point été fâché de boire. Le cardinal Lavigerie a spirituellement baptisé ce cru : *[illegible] Marsa*. Mais ceci est une indiscrétion ; revenons au musée.

Le musée de saint Louis est exclusivement local ; on y a réuni tout ce que le sol de Carthage a fourni ces dernières années, depuis les moindres monnaies et les fragments les plus petits jusqu'aux statues colossales et aux colonnes, depuis les amulettes carthaginoises jusqu'aux boulets de canon turcs qu'on a ramassés. Ces antiquités sont réunies partout, à l'intérieur de la maison et à l'extérieur. Une grande salle, au rez-de-chaussée, est remplie de vitrines de toute espèce ; là sont rangés, soigneusement étiquetés et catalogués, les objets qui ne sauraient sans danger être exposés à l'air : métaux, terres cuites, verreries, pierres précieuses, mosaïques, statuettes, débris artistiques importants. L'énumération en serait aussi longue que fastidieuse. Il faut se promener dans cette galerie, et l'examiner avec attention pour comprendre toute la richesse de cette collection unique, tout l'in-

1. Voici la copie de cette pièce (Sainte-Marie, *La Tunisie chrétienne*, p. 129) :
Louange à Dieu unique, auquel retourne toute chose !
Nous cédons à perpétuité à Sa Majesté le roi de France un emplacement dans la Malka, suffisant pour ériger un monument religieux en l'honneur de Louis IX, à l'endroit où ce prince est mort. Nous nous engageons à respecter et à faire respecter ce monument consacré par l'empereur de France à la mémoire d'un de ses plus illustres aïeux.
Salut de la part du serviteur de Dieu, Hussein Pacha Bey. Que le Très-Haut lui soit favorable. Ainsi soit-il !
Le 17 de Safer de l'année 1246.
Fait au Bardo, le 8 août 1830.
Le consul général chargé des affaires du roi,
M. [illegible]

2. Dessin de Boudier, d'après une photographie.



SAINT LOUIS, LA CATHÉDRALE ET LE COUVENT. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD

térêt qu'elle offre à l'archéologie, et aussi tout le mérite de celui qui l'a réunie. On y suit les transformations de l'art local, d'abord égyptien, puis grec ou du moins imbu de grec, puis romain, puis byzantin, mais toujours marqué d'une certaine gaucherie qui, elle, est purement africaine; on y voit l'apport successif de toutes les civilisations, de tous les peuples, de toutes les religions, qui trouvaient un accès facile dans la baie spacieuse et sûre de Carthage. A la vitrine d'honneur, on a mis des bijoux apportés d'Égypte à Carthage ou fabriqués dans cette ville par des artisans égyptiens, des amulettes figurant l'uræus, l'oudja, le dieu Bes, qui ont été trouvées sur Byrsa, à une grande profondeur; ce sont des documents antérieurs à la fondation de l'acropole, contemporains des premiers établissements phéniciens dans le pays. A côté voici des anses d'amphores en terre cuite, des tessons qui feraient rire les ennemis de l'archéologie, achetées, par les pères de la mission d'Afrique, pendant leurs promenades à travers les ruines, par les élèves du collège qu'on a été transporté il y a quelques années à Tunis, par les domestiques de la maison : chacun a tenu à honneur d'apporter sa médaille au médaillier. La sculpture est représentée dans cette salle par quelques fragments assez jolis, têtes de dieux ou de personnages illustres, surtout par cette tête de Junon que l'on a appelée assez ambitieusement tête de « Tanit » et qui a donné récemment à un de nos plus illustres romanciers l'occasion d'un joli développement.

Au dehors les fragments sont plus nombreux encore ; il y en a partout, sur les murs du jardin, qui en sont littéralement tapissés, dans les plates-bandes à droite et à gauche de toutes les allées, sur les appuis des fenêtres, sans compter certaine petite salle pleine de choses inédites et toujours hermétiquement fermée



PANORAMA DU GOLFE DE CARTHAGE[1]

elles sont pourtant très précieuses, car elles portent des timbres en grec; c'est un souvenir que les habitants du continent des îles grecques, ou peut-être de la Sicile, ont laissé de leur venue sur la terre d'Afrique. Plus loin s'étale toute une collection de lampes romaines, ornées des sujets les plus variés, chasses, sacrifices, portraits de divinités, motifs empruntés aux jeux du cirque ou de l'amphithéâtre; et vis-à-vis une série tout aussi nombreuse de lampes chrétiennes d'un galbe plus lourd, d'une pâte plus épaisse, avec des représentations symboliques : le chandelier à sept branches, l'agneau, figure eucharistique, la colombe, image du Saint-Esprit, la croix, le Christ même, la tête nimbée et foulant aux pieds le serpent. Dans la vitrine suivante sont disposés mille petits objets de métal ayant servi aux usages les plus divers. Puis vient la série des monnaies, qu'un vol récent a malheureusement diminuée. Elles ont été ramassées une à une par les petits bergers arabes, auxquels le P. Delattre les a dont le P. Delattre seul a la clef, et qu'il ouvre quelquefois à ses amis. A droite est le coin des fragments figurés, on y voit des corps sans tête et des têtes sans corps, des mains sans bras et des jambes sans pieds, des figures de Jupiter, de Minerve, d'empereurs et d'impératrices, des vieillards et des jeunes filles, des statues nues et des draperies, le tout dans un état de conservation déplorable, tel que peut en contenir une ville maintes fois prise et reprise, détruite et réédifiée et toujours visitée par des ennemis acharnés. La gauche est réservée aux inscriptions romaines; il y en a de toutes les tailles et de toutes les époques, de bien gravées et de tracées irrégulièrement, de mutilées en très grand nombre et de complètes en quantité minime, la majorité se compose d'épitaphes. Les documents écrits n'ont pas échappé plus que les représentations figurées à la barbarie des hommes. Mais ce sont les inscriptions chrétiennes, encastrées dans la muraille un peu plus loin, qui ont le plus pâti de cette rage destructrice. Elles ont été brisées en petits morceaux, on sent la volonté ferme de réduire en

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.

poussière les témoignages d'une foi détestée, les monuments d'un culte qu'on aurait voulu extirper de la terre conquise. Heureusement le but n'a pas été atteint, ces pierres divisées peuvent se rassembler, le sens des inscriptions peut être reconstitué, les noms qu'elles contiennent déchiffrés, on y retrouve des évêques, des prêtres, des diacres, des acolytes, des lecteurs, tous les dignitaires et servants de la célèbre église de Carthage, dont quelques-uns sans doute sont morts pour leur croyance, dont tous ont souffert, dans leur épitaphe, de la haine des ennemis du Christ. Enfin le quatrième pan de mur est réservé aux stèles phéniciennes, à ces petits ex-voto consacrés à Tanit, si nombreux et si peu variés, avec leurs emblèmes toujours les mêmes, avec leurs formules monotones[1], mais Carthage ne veut point, semble-t-il, nous livrer d'autres documents phéniciens que ceux-là.

A contempler tant de débris antiques on oublie aisément que l'on n'est point venu seulement pour voir un musée et passer quelques instants avec son aimable conservateur, mais aussi pour parcourir les ruines de Carthage et s'entretenir avec l'ombre d'une grande cité à jamais disparue. Il faut pourtant que nous nous en souvenions et que nous sortions de l'enclos de saint Louis, aussi bien, pour voir convenablement tout ce qu'il renferme, il nous faudrait un grand mois de travail. Le mieux avant de commencer notre tournée dans les ruines ou plutôt dans les pierres, car de ruines sortant du sol, il n'y en a pas ou à peu près, c'est de regarder du haut de la colline de Byrsa la plaine qui nous entoure de tous côtés et de nous rendre compte, au moins d'une façon succincte, de la disposition de la cité antique. Nous sortons du séminaire par la porte du sud-est et débouchons sur le bord même de la colline. Il est impossible de voir un spectacle plus merveilleux que celui qui s'offre à nos yeux, plus éclatant de lumière, plus émouvant dans sa grande simplicité.

A nos pieds s'étend la plaine couverte d'une végétation grisâtre, très douce à la vue, et sillonnée de routes dont la blancheur tranche vivement sur le ton neutre du terrain qu'elles traversent, à droite, le lac de Tunis

[illegible] CARTHAGE[2]

séparé du golfe par une languette de terre et le pâté bleue des maisons de la Goulette, puis les anciens ports de Carthage, qui ne sont plus aujourd'hui que deux petits lacs, deux pièces d'eau que l'on dirait faites pour quelque jardin anglais, çà et là, au bord de la mer, des maisons mauresques, palais de plaisance du bey et de riches Tunisiens, celle de Khéreddine, transformée en hôpital pour nos soldats, celles de Mustapha ben Ismaïl et d'Ahmed Zarouk qui, étant les plus rapprochées, paraissent, d'où nous sommes, les plus importantes, et, vers l'ouest, à gauche, au pied d'une colline qui arrête la vue, la villa de Si Mohammed Baccouch, au dessus le charmant village de Sidi-bou-Saïd, le premier point blanc que l'on aperçoive du large, le dernier qui semble vous dire adieu lorsque l'on s'éloigne de la Goulette. Au second plan, tache immense, d'un bleu profond et transparent, gigantesque saphir, la baie de Carthage reflète dans ses eaux tout l'azur du ciel; au delà encore, les côtes du cap Bon, les collines de Kourbès, la montagne de Hammam-Lif, le djebel Ressass et, dans le lointain le plus reculé, la noble

1. Tous ces ex-voto portent la formule suivante : « A la grande dame Tanit, Pené Baal, et au seigneur Baal Hammon [illegible] fils de [illegible] parce qu'ils ont entendu sa voix. Qu'ils le bénissent! » [illegible] Néanmoins, grâce à eux, [illegible] mille Carthaginois [illegible] il est permis de croire que ce nombre représente la presque totalité de [illegible] Quelques-uns de ceux qui y figurent [illegible] de la République [illegible] Toutes ces inscriptions sont réunies par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans un grand et bel ouvrage qui sera l'honneur de la science française, le *Corpus inscriptionum semiticarum*. C'est Renan assisté de M. Ph. Berger, membre de l'Institut, qui a le plus fait pour l'explication des textes puniques.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

forme du Zaghouan : tout cela enveloppé d'une vapeur qui en estompe les contours et en enveloppe l'éclat. Vers le nord, la mer, toujours la mer, jusqu'au point extrême où l'œil ne la peut plus suivre et la confond avec le ciel, c'est par là que sont venues à Carthage toutes ses misères et toutes ses gloires, par là que Didon est arrivée, que la flotte romaine s'est montrée aux yeux des Carthaginois inquiets, c'est entre ces deux pointes que les nefs de saint Louis ont apparu, par là aussi que se sont évanouis, semblables à ces voiles blanches de pêcheurs qui se détachent en ce moment à l'horizon, les vaisseaux d'Énée, fuyant l'amour d'une reine dont les chaînes auraient pu l'écarter d'Italie Peut-être sommes-nous ici même sur l'emplacement où, suivant la légende, la malheureuse abandonnée se donna la mort,

Felix, heu nimium felix, si littora tantum
Nunquam Dardaniae tetigissent nostra carinæ![1]

et d'où son âme, délivrée par Iris de ses cruelles souffrances, s'envola dans un souffle du vent

De tous les autres côtés, la colline de Byrsa offre un spectacle moins agréable à l'œil, mais qui ne peut laisser indifférents les amateurs d'archéologie. Toute la ville était là, groupée d'abord autour de ce mamelon qui lui servait de temple et de citadelle, puis elle s'est étendue vers l'ouest jusqu'à Sidi-bou-Saïd et jusqu'à la Marsa, vers le sud et le sud-est dans la direction de Tunis et du djebel Kaoui

Notre premier soin est de chercher du regard l'emplacement des murailles puniques que certains auteurs ont été jusqu'à tracer sur le papier.

Nous savons qu'ils ont ressuscité tout cet antique appareil qui enserrait la cité Comme toutes les villes puniques, que l'on connaît avec quelques détails, disent-ils, Carthage était défendue par une triple ligne de murailles : les murailles proprement dites, ou hautes murailles, le rempart extérieur, plus bas que les hautes murailles dont il défendait les approches; et une banquette palissadée protégée par un fossé. La première muraille pouvait avoir 15 mètres de hauteur sur 9 de profondeur, dans l'épaisseur étaient ménagés des logements pour 360 éléphants, 4 000 chevaux et 24 000 guerriers, avec des magasins remplis d'orge et de fourrage et des greniers pleins de blé, la seconde ne mesurait guère que 5 mètres de hauteur, sur 9 également de profondeur, la ligne extérieure se développait à une cinquantaine de mètres en avant. Cette triple défense commençait du côté du sud, au point où la langue de terre qui sépare le lac de Tunis de la mer se rattache à la presqu'île Elle se dirigeait vers le nord-nord-ouest, en dominant une suite de saillants et de rentrants jusqu'à l'anse abritée que formait le littoral à l'ouest des hauteurs de Kamart, elle mesurait ainsi une longueur de 9 kilomètres et demi M. Daux, le plus hardi de ces anciens confidents des ingénieurs carthaginois, va même plus loin, il pense qu'il y avait dans cette enceinte sept portes, défendues chacune par une double tour.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela!

trop bons même, à notre sens En tout cas il ne reste plus la moindre trace de cette superbe fortification, ce qui se comprend aisément, après tant d'assauts subis, tant de cruauté de la part du vainqueur.

R. CAGNAT ET H. SALADIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. « Heureuse, trop heureuse Didon, si les vaisseaux dardaniens n'avaient jamais touché nos rivages »
2. *Gravure de Mme Jacob Bazin, d'après une photographie*

FRAGMENTS ANTIQUES, MUSÉE DE SAINT LOUIS[2]



CITERNES [illegible][1]

VOYAGE EN TUNISIE[2],

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Carthage (*suite*).

TÊTE ET COLLIER [illegible][3]

S'il est impossible actuellement de voir aucun reste des murailles de l'acropole punique, il est aisé de se rendre compte de l'endroit où existaient autrefois les ports de la ville. Ce n'est point à dire que les deux petits lacs que l'on aperçoit du haut de Byrsa, et dont nous avons déjà parlé, donnent une idée bien nette de ce qu'étaient les bassins carthaginois ou romains, mais au moins en indiquent-ils l'emplacement. La forme même de ces lacs a beaucoup changé depuis soixante ans, par suite d'ensablements et même de travaux dus à la main des hommes. Lorsque le bey Ahmed, vers 1835, fit construire entre ces ports et la mer le palais qui se voit encore aujourd'hui, le terrain fut nivelé et les terres employées à établir des chaussées qui traversèrent les petits lacs, successeurs des ports. Par là même, leur configuration fut modifiée, et toute communication entre ceux-ci et la mer disparut. De là de gros inconvénients : les eaux ne tardèrent pas à devenir fétides ; pour y remédier, il fallut créer un nouveau canal de communication qui n'a rien de commun avec l'ancien chenal. L'archéologie seule peut nous apprendre ce qu'étaient autrefois ces grands ports, aussi fameux par les vaisseaux de commerce qu'ils envoyaient sur toutes les côtes de la Méditerranée que par les navires de guerre qu'ils lançaient contre les Romains. Ce sont principalement les fouilles de Beulé qui ont fourni sur la question des renseignements à peu près certains. Ces ports étaient au nombre de deux, le port de guerre et le port marchand, qui communiquaient ensemble et dans lesquels on pénétrait, du côté de la mer, par une seule entrée, large de 20 mètres. Le port de guerre, celui de l'intérieur, contenait au milieu une île où était placé le palais de l'amiral ; il était entouré d'une double muraille qui en cachait la vue aux vaisseaux amarrés dans le port marchand.

Ruinés par les Romains après la prise de la ville, tous deux furent rebâtis par eux quand Carthage se releva, et l'on a tout lieu de croire que l'on garda exactement les plans puniques. Tout au moins le port romain que Beulé a relevé correspond-il complètement à la

1. *Dessin de Berteault, gravé par Kohl.*

2. *Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369 ; t. XLIX, p. 289, 305 et 321 ; t. L, p. 385 et 401 ; t. LII, p. 161 et 209 ; t. LIII, p. 125, 141 et 157 ; t. LVI, p. 97, 113, 129 et 145 ; t. LXVI, p. 97.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

description du port carthaginois que les auteurs nous ont conservés. D'après les travaux de ce savant, la surface de ces ports était de 166 mètres, à peu près les deux tiers de l'aire du Champ de Mars. C'était, pour l'époque, un espace considérable.

Mais avant de continuer à parcourir les ruines de Carthage, ou du moins à étudier les quelques restes qui trahissent l'existence de la vie d'autrefois, il nous faut revenir sur Byrsa pour mentionner rapidement les monuments dont il subsiste quelque trace ou les découvertes qui y ont été faites, d'ailleurs l'énumération n'en sera pas longue. Nous ne parlerons pas des remparts puniques que Beulé a cru y retrouver avec les citernes, qui, dans toutes les villes phéniciennes, étaient disposées pour l'alimentation de la place. Le fait ne semble pas indubitable, et Byrsa a été tant de fois prise, reprise, bâtie et renversée, qu'il faut être très prudent dans ses affirmations. En tout cas, nous répéterons ici ce que nous avons dit pour les remparts de la ville : on chercherait vainement aujourd'hui des traces de ces murailles, dont les pierres ont été utilisées par les Arabes depuis les fouilles de Beulé. Le seul monument debout ou au moins reconnaissable encore que l'on puisse citer est le palais du proconsul romain. Tout au moins donne-t-on cette attribution aux salles que l'on aperçoit, devant la chapelle de Saint-Louis, en face le porte d'entrée du jardin. Il y a là quelques blocs de muraille assez bien conservés. D'autres y voient des dépendances du temple d'Esculape (Echmoun), pieusement reconstruit par les Romains. C'est encore Beulé qui a commencé ces fouilles, continuées plus tard par le Père Delattre. Il a mis au jour trois salles de l'édifice; il y en avait, paraît-il, au moins sept, chacune pièce mesurant au moins 50 mètres de longueur, sans compter les murs de séparation, dont l'épaisseur était de 7 m. 25 chacun. Tout le monument était en marbre blanc, orné de colonnes cannelées et d'ordre corinthien; on y a trouvé des fragments de statues et des traces de riches ornementations. Ce devait être une somptueuse construction et d'où la vue était merveilleuse. Pour avoir, sur le palais proconsulaire et ses dépendances, des renseignements plus complets, il faudrait jeter à bas la chapelle de Saint-Louis et bouleverser le jardin qui l'entoure, et l'on ne peut guère y songer.

Citons encore, avant de quitter Byrsa, les tombeaux phéniciens qui y ont été déblayés sur la face sud-ouest par le P. Delattre à une grande profondeur et dont le contenu est actuellement au musée; nous avons fait allusion plus haut à un collier d'amulettes qui en provient. Aussi bien est-ce la trouvaille la plus importante, peut-être, qui ait été faite à Carthage depuis quinze ans. Aujourd'hui, grâce à l'infatigable activité du P. Delattre, à sa perspicacité et à sa bonne étoile, nous possédons des monuments indubitablement carthaginois, que l'on peut faire remonter sans témérité jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère, qui sont, par conséquent, contemporains de la fondation de Rome. Ces témoins de siècles aussi éloignés nous font sur l'histoire de Carthage bien des confidences qui n'ont pas échappé au P. Delattre. Il a parfaitement vu qu'ils sont antérieurs à la fondation de la ville punique. « Ils doivent appartenir, dit-il, à cette époque reculée où de hardis commerçants partis de Tyr vinrent débarquer leurs cargaisons sur la rivage et échanger leurs marchandises contre les produits naturels du sol africain. C'est autour de ce lieu de débarquement, de dépôt et d'échanges, que se construisit la ville de Carthage, car, ainsi que l'a savamment démontré Son Éminence le cardinal Lavigerie, le berceau de l'illustre ville fut, non pas Byrsa, mais le place du marche, sur le bord de la mer. Des habitations s'élevèrent autour de cette espèce de souk, que l'on appela plus tard *agora*, puis *forum*, et, suivant les coutumes phéniciennes, on réserva les hauteurs pour la sépulture des morts autour de quelque sanctuaire qui en occupait le sommet. Lorsqu'une nouvelle colonie tyrienne, celle de Didon, si l'on doit ajouter foi à la légende, résolut de s'établir d'une façon solide et définitive dans cette splendide position, elle entoura la ville d'une muraille et fortifia Byrsa en y conservant la sanctuaire. Byrsa a donc été une nécropole avant d'être une acropole .. » On continua d'y enterrer quelque temps encore, puis, quand on embellit Byrsa et qu'on dut niveler le terrain pour y asseoir de nouveaux édifices, on rejeta les terres de déblai à droite et à gauche sur les pentes et l'on cacha ainsi sous une épaisse couche de terre les cimetières archaïques, témoins de la naissance de Carthage.

Des découvertes analogues ont été faites, également par le P. Delattre, sur la colline voisine de Byrsa, que l'on appelle colline de Junon. On peut encore voir l'une des chambres sépulcrales mises au jour dans ces fouilles. Le nom de cette colline lui vient de ce que le temple de Junon Céleste, l'Astarté, la Tanit des Carthaginois, en couronne le sommet, du moins c'est l'hypothèse de ceux qui se sont occupés de la topographie de Carthage, et que semblent justifier certaines découvertes. D'après Beulé, le sanctuaire était précédé d'une grande cour dallée, et enveloppé d'une enceinte qui contenait un certain nombre d'édicules consacrés à des divinités inférieures Ce qu'il était à l'époque carthaginoise, personne ne l'a jamais su que l'auteur de *Salammbô* L'empereur Constance l'ayant fait raser au Ve siècle, il n'en reste plus la moindre trace aujourd'hui. On a avancé aussi que les thermes de Gargilius, où se tint en 411 une conférence célèbre entre les évêques catholiques et les évêques donatistes, étaient situés, sur cette colline, vers le nord.

En avant de ces deux éminences, sur le bord de la mer, s'étendait le forum. C'est là que la première colonie phénicienne débarqua, au lieu que les Arabes appellent aujourd'hui encore *Cartagenna*, c'est là que l'on trouve les anses d'amphores marquées de noms grecs auxquelles nous avons fait allusion plus haut, c'était donc le quartier phénicien et commerçant par

excellence. Les Carthaginois y avaient établi leur curie, et bâti un temple d'Apollon, dont la statue couverte de lames d'or fut prise par les soldats de Scipion. Diodore de Sicile nous apprend qu'il était orné de statues et de trophées enlevés aux Siciliens et à d'autres peuples ennemis de Carthage.

A l'époque romaine, où le même emplacement avait été conservé, le siège du gouvernement comme celui des affaires y était établi : les proconsuls y venaient rendre compte de leur administration, et les changeurs y tenaient boutique, comme ils le font aujourd'hui encore sur la place de la Marine, à Tunis. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une carrière toujours exploitée et toujours féconde, où les Arabes viennent puiser, toutes les fois qu'ils ont une construction à faire dans le voisinage. Le touriste se tromperait s'il croyait y trouver autre chose qu'un terrain herbeux et dénudé, percé çà et là de fondrières.

Le voisinage du forum a fourni la majorité des stèles puniques actuellement connues. Celui à qui on les doit presque toutes est M. Pricot de Sainte-Marie, qui fut chargé, en 1876 et les années suivantes, de fouiller le sol de Carthage pour y rechercher des restes de l'épigraphie phénicienne. Il en a trouvé 2 190. Elles étaient employées comme matériaux de construction dans un mur d'époque romaine. Il n'eut qu'à le démolir et à en ramasser les fragments pour constituer la plus belle collection d'*ex-voto* carthaginois qu'on puisse rêver. Il en expédia sans tarder en France quelques centaines, qui arrivèrent intactes. Un second envoi qu'il fit dans la suite, et auquel il joignit, parmi d'autres objets, une belle statue de l'impératrice Sabine, fut confié au vaisseau de guerre le *Magenta*, qui revenait à Toulon. On pouvait espérer que, sous la garde de la marine française, ce butin archéologique arriverait à bon port. La traversée fut, en effet, heureuse, et le navire entra avec sa précieuse cargaison dans la rade de Toulon. Mais à peine avait-il jeté l'ancre que, sans qu'on ait jamais su comment la chose se fit, une explosion terrible se produisit, brisant tout ce qui se trouvait à bord, et le *Magenta* coulait à pic, entraînant avec lui au fond de l'eau les pierres de M. de Sainte-Marie. Cependant, grâce à M. l'amiral Roze et aux officiers du port, l'accident n'eut pas de suites trop fâcheuses. On déploya un grand zèle pour retrouver les caisses venues de Carthage, et les scaphandriers purent ramener à la surface de l'eau à peu près tout ce qui avait été englouti. Une centaine de stèles et une partie de la tête de Sabine restèrent seuls enfouies dans la vase du port. Le reste, quelque peu brûlé et mutilé, fut expédié sur Paris, où on peut le voir exposé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Postérieurement les fouilles de M. de Sainte-Marie furent reprises par le P. Delattre, puis par MM. Babelon et Salomon Reinach ; le nombre des monuments de cette sorte aujourd'hui connus est considérable.

Près du forum, entre ce point et la mer, s'étend ce que les Arabes appellent « Dermeche », c'est-à-dire le quartier des Thermes. Il est ainsi nommé d'un grand édifice, un des seuls dont les restes soient aujourd'hui debout, sur le rivage de la mer. On croyait pouvoir y reconnaître un gymnase ou une basilique bâtie par Thrasamond, le roi vandale, mais c'était une erreur, comme on l'a constaté dernièrement. En 1885, lors des travaux qui furent faits pour aménager les citernes de Bordj-Djedid, dont nous allons parler bientôt, M. Vernaz entreprit de déblayer cet édifice : on constata d'abord qu'il communiquait par des conduits souterrains avec les citernes, ce qui indique qu'il devait y être fait un grand usage d'eau douce, puis, en continuant les travaux, on mit à jour l'inscription qui était jadis gravée au-dessus de la porte d'entrée. On y voit que c'étaient des thermes et qu'ils furent construits à l'époque de l'empereur Antonin le Pieux. Il n'y a donc aucun doute à garder à leur sujet.

Les grandes citernes, qui en sont voisines, sont le monument le plus visité de Carthage ; on ne manque jamais de s'y rendre en quittant la chapelle de Saint-



[illegible] (p. 118).

1. *Gravure de [illegible], d'après une photographie.*

Louis. Le nom même que leur donnent les Arabes, *Douamis ech-chouatin* (Citernes des démons), suffirait à exciter la curiosité, si leur construction et leur masse n'étaient pas, par elles-mêmes, du plus grand intérêt.

Elles sont entièrement en blocage, revêtu de plusieurs couches de ce ciment de tuileaux dont les Romains avaient le secret. Elles sont au nombre de dix-sept, disposées parallèlement et séparées l'une de l'autre par un mur épais; elles mesurent 30 mètres de longueur sur 7 m. 50 de largeur. Ces bassins étaient entourés de deux galeries latérales longues de 135 mètres et larges de 2 m. 50, pavées d'une mosaïque en marbre blanc, qui servaient à les surveiller et à y puiser l'eau nécessaire. Aujourd'hui elles sont remises à neuf, complètement restaurées; on y entend avec surprise le murmure grandiose des eaux qu'un aqueduc moderne amène de Zaghouan et qui sont destinées à servir d'approvisionnement à la ville de la Goulette.

L'ensemble du travail est véritablement imposant; on sent, à le considérer, quelle ville importante devait être la cité pour laquelle il avait été exécuté, et aussi de quelle habileté en pareille matière étaient les ouvriers et les ingénieurs de l'Afrique. La construction primitive est assurément de l'époque punique; elle offre de grandes ressemblances avec celle des bassins analogues que nous avons vus dans tout le reste du pays et dont il a déjà été plusieurs fois question dans le récit de notre voyage. A l'époque romaine les citernes ont certainement été restaurées et perfectionnées, surtout au moment où, pour remplacer l'eau de pluie, devenue insuffisante aux besoins de la population, un empereur, que l'on croit être Hadrien, y amena par une canalisation secondaire l'eau du Zaghouan qui arrivait déjà dans les réservoirs de la Malga.

Dans le quartier des Thermes devaient s'élever plusieurs temples. L'un d'eux, celui de Sérapis, a été découvert il y a quelques années, ou plutôt on y a recueilli toute une suite d'ex-voto à cette divinité et une tête colossale du dieu. De grandes mosaïques trouvées au-dessus des citernes, qui représentaient l'une une chasse au lion, l'autre un médaillon de Cérès, une troisième les différentes saisons de l'année et d'autres sujets encore, indiquent en cet endroit l'emplacement d'un édifice assez important.

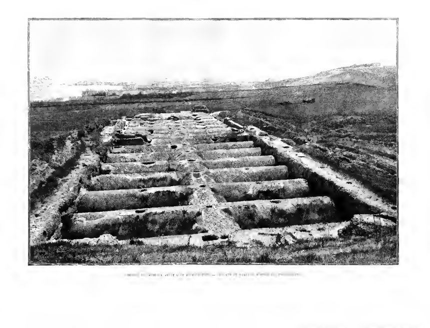
Au sud du quartier de Dermèche et de l'autre côté de la colline de Saint-Louis s'étend le quartier de la Malga ou Malqua. Il y a aujourd'hui sur ce point un village arabe, établi en grande partie sous les voûtes des anciennes citernes. C'est, avec le village de Douar-ech-Chott, la seule agglomération un peu nombreuse qui existe actuellement sur l'emplacement de l'antique Carthage. Dans le nom actuel se retrouve l'ancien mot libyen *magal* ou *mapal*, qui désignait un hameau de huttes numides, de ces habitations qui ressemblaient, par leur forme allongée et leur toit cintré, à des carènes de vaisseaux. A l'époque romaine ce quartier était situé, au moins en partie, en dehors des murs, puisqu'on y remarque des édifices qui ne trouvent jamais place dans l'enceinte des cités romaines, un amphithéâtre, des villas et des nécropoles; on y a mis tout récemment au jour un grand cimetière, l'un des plus intéressants que l'Afrique nous ait conservés, nous en parlerons bientôt.

Les citernes qui servent de demeure aux Carthaginois de nos jours sont un des monuments les plus importants de la ville antique. Le géographe Edrisi n'a eu garde de les oublier dans ses écrits. « Parmi les curiosités de Carthage, dit-il, sont les citernes, dont le nombre s'élève à 24, sur une seule ligne. La longueur de chacune d'elles est de 130 pas et sa largeur de 26; elles sont surmontées de coupoles, et dans les intervalles qui les séparent les unes des autres sont des ouvertures et des conduits pratiqués pour le passage des eaux. Le tout est disposé géométriquement avec beaucoup d'art. Les eaux venaient à ces citernes d'un lieu nommé la fontaine de Choukar, situé dans le voisinage de Kairouan. »

Cette description est exacte, moins les chiffres donnés; la largeur qu'elle assigne à chacun de ces réservoirs, notamment, est de beaucoup trop considérable. Mais il n'en est pas moins vrai que cet amas de voûtes à moitié écroulées fait autant sinon plus d'effet encore aujourd'hui que les citernes du bord de la mer.

Les auteurs arabes nous ont aussi parlé de l'amphithéâtre. El-Bekri nous apprend que cet édifice, qu'il nomme *thiater* et qu'il qualifie de maison de divertissement, « se compose d'un cercle d'arcades soutenues par des colonnes et surmontées par d'autres arcades semblables à celles du premier rang. Sur les murs de cet édifice, continue-t-il, on voit les images de tous les animaux et des gens qui s'adonnent aux métiers — c'étaient évidemment des scènes empruntées aux spectacles mêmes de l'amphithéâtre. — On y distingue des figures qui représentent les vents, celui de l'orient a l'air souriant, celui de l'occident a un visage renfrogné. » La description d'Edrisi est à peu près la même. L'écrivain Ibn Alouardi, qui vivait au XIVe siècle, ajoute qu'à cette date il était encore assez bien conservé. Il a donc disparu presque à notre époque, débité pierre par pierre pour l'agrandissement de Tunis. Actuellement c'est à peine s'il se trahit par une ellipse légère que ses soubassements recouverts de terre tracent dans la plaine. Il pouvait avoir 90 mètres de longueur sur 30 de largeur. Là furent martyrisés un grand nombre de chrétiens et ces deux saintes femmes, Perpétue et Félicité, dont nous avons rappelé le souvenir.

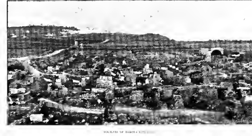
Où sont-ils, ceux qui applaudissaient sur les gradins de ce monument aux exploits des gladiateurs et à l'adresse des fauves lâchés dans l'arène? Comme le monument lui-même, ils gisent ensevelis sous la terre et le sable, où l'indiscrète archéologie va quelquefois troubler leur sommeil. C'est ce qui est arrivé dernièrement pour quelques-uns d'entre eux, qui reposaient au



lieu dit Bir-el-Djebbana dans un cimetière particulier.

Cette petite nécropole s'étend à 100 mètres environ de l'amphithéâtre sur un espace de 1 000 mètres carrés. Il est complètement entouré de murs, formant un enclos rempli de sépultures. Ce qu'il y a de curieux lorsque l'on regarde l'ensemble de ces tombes aujourd'hui entièrement déblayé, c'est que leur disposition n'offre aucune régularité, il ne semble pas qu'elles aient été groupées, comme cela arrive dans nos cimetières, de façon à laisser autour d'elles la place d'allées nettement tracées, les unes sont séparées des autres par un grand espace, les suivantes sont accolées par groupes.

Les tombes offrent la forme de dés d'autels rectangulaires avec moulures à la partie supérieure; d'autres, comme les tombes de Haouch-Taacha, dont nous avons



FOUILLES DE DAMOUS

donné ici même une représentation, ont la forme d'un demi-cylindre, mais elles ne sont point en pierre : elles sont faites d'un béton serré recouvert à l'extérieur d'un bel enduit, lustré, sur lequel sont moulés en relief les ornements habituels à la décoration funéraire, guirlandes, fleurs, colonnettes, chapiteaux, oiseaux génies de la mort; d'autres fois on a eu recours à la peinture, et l'on a tracé en fresques, du genre de celles de Pompéi, les sujets que l'on voulait figurer sur la sépulture. Une tablette de marbre encastrée dans la face de l'autel indique le nom du défunt ou de la défunte. Intérieurement ces tombes renferment une ou plusieurs urnes, noyées dans la maçonnerie, qui sont en communication avec l'extérieur au moyen d'un tuyau de terre cuite. On faisait glisser par là jusqu'au centre du monument les ossements calcinés du mort, qui se trouvaient ainsi à jamais protégés contre la destruction, la monnaie destinée à payer le passage du Styx sur la barque de Charon, les libations funèbres dues au mort à certains jours. On pouvait même introduire de la sorte d'autres objets, c'est ainsi que le P. Delattre a retrouvé, au milieu des cendres, plusieurs petites lamelles de plomb soigneusement enroulées et contenant des formules magiques. Lorsqu'on voulait perdre une personne, ou même un animal, l'homme qui vous avait nui, la femme qui vous avait trahi, le cheval de son concurrent dont on craignait la victoire, on inscrivait son nom sur une feuille de plomb en l'enveloppant dans des malédictions, et l'on glissait cette lettre aux dieux infernaux et aux génies du mal dans l'intérieur des tombeaux.

Voici une tablette qui avait été déposée dans une tombe par un amant malheureux nommé Successus, ne sachant plus à quel saint se vouer pour se faire aimer, il s'était tourné vers le diable et lui avait écrit, dans un mauvais latin :

AHRIBNIAPAC Φ
VRATVR
SVCESA
ADVRATVR
AMO VET
DESIDERI
SVCESI
I+TVTTΦ

« Que l'amour et le désir de Successus brûlent, dévorent le cœur de Successa. »

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Si la disposition du cimetière de Bir-el-Djebbana est très instructive, les épitaphes des tombes ne le sont pas moins. Elles nous apprennent que ce cimetière était réservé aux esclaves et affranchis de l'empereur attachés à l'administration des biens impériaux en Afrique. Les empereurs possédaient dans le pays des terrains considérables qui nécessitaient toute une direction, le centre en était à Carthage. Une partie de ces épitaphes a d'ailleurs été acquise par l'État et déposée à la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles), où ceux de nos lecteurs qui désireront les voir n'auront qu'à s'adresser. Ils remarqueront au-dessous une pierre énorme couverte d'une inscription en quatre colonnes : c'est une plainte adressée à l'empereur Commode par les cultivateurs des domaines impériaux d'Afrique, suivie de la réponse de l'empereur : elle est parfaitement à sa place à côté des tombes du cimetière de Carthage. La nécropole de Bir-el-Djebbana date du Ier et du IIe siècle après Jésus-Christ ; à la fin du IIe siècle elle était entièrement pleine : on dut chercher, pour la sépulture des employés des domaines, un autre emplacement, qu'il reste à trouver. Dans ce même quartier de la Melga, le P. Delattre a également découvert une villa somptueuse, toute pavée de mosaïques, dont le propriétaire se nommait *Scorpianus*. Nous sommes donc là dans la banlieue de la Carthage romaine.

De la Malga nous nous dirigeons vers la Marsa, une route carrossable y mène, que nous n'avons garde de quitter ; on n'apprécie vraiment les grandes routes que lorsqu'on vient de se promener dans une ruine ; aussi arriverions-nous rapidement au but s'il ne fallait nous arrêter en route pour visiter une basilique très curieuse, déblayée assez récemment, qui porte le nom de Damous-el-Karita ; c'est peut-être la basilique majeure de Carthage, celle où furent inhumées sainte Perpétue et sainte Félicité. Elle mesure plus de 60 mètres en longueur et plus de 40 en largeur, elle était précédée d'une grande cour demi-circulaire, ornée d'un portique, aboutissant à une triple abside dont la voûte était recouverte en mosaïque et contenait trois tombes. Là, assurément, étaient ensevelis des martyrs ; malheureusement des sarcophages où ils étaient déposés on n'a rien retrouvé ou presque rien, le lieu avait été violé avant d'être détruit. Il semble que cet édifice ait été construit avec une grande richesse et un grand luxe de matériaux ; les colonnes, au nombre d'une centaine au moins, étaient les unes de granit, les autres de marbres plus ou moins précieux ; on a recueilli parmi les décombres des débris de marbres de toutes les couleurs qui servaient de revêtements aux murs, et des fragments de bas-reliefs à profusion. Les uns représentaient des sujets que l'on est habitué à rencontrer ailleurs : le Bon Pasteur portant une brebis sur les épaules, comme le font aujourd'hui encore les Arabes de l'intérieur pour leurs agneaux fatigués, Adam et Ève après la désobéissance, des orantes, des miracles de Jésus-Christ. Tous ces documents datent d'une époque assez reculée, du IVe siècle après Jésus-Christ. D'autres, au contraire, offrent par leur nouveauté un véritable intérêt, surtout ce bas-relief, mutilé malheureusement, où l'on voit la Vierge avec l'Enfant divin sur ses genoux, précédé d'un ange aux ailes éployées, derrière se tient un personnage debout, saint Joseph, peut-être, montrant au ciel l'étoile qui guida les mages à Bethléem. Ce morceau, si l'on en juge par le caractère des draperies et par le style des feuillages qui décoraient l'encadrement du bas-relief, doit être du VIe siècle, c'est l'un des monuments les plus curieux relatifs au culte primitif de la Vierge. Dans les dernières fouilles faites à la même place, le P. Delattre a trouvé un second bas-relief qui forme un pendant à celui-là. On y voit l'ange venant annoncer aux bergers la naissance du Sauveur. Le soin avec lequel les sculptures sont traitées nous permet de comprendre quelle devait être l'importance de cette basilique.

TOMBEAU PUNIQUE A DUGGA[1] (PAGE 114)

Les inscriptions y abondent, et, parmi elles, les épitaphes de dignitaires de l'Église, évêques, prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes et lecteurs. Malheureusement elles ont été brisées en mille pièces, comme il arrive d'ordinaire pour les inscriptions chrétiennes, sur lesquelles la rage des païens ou des hérétiques s'est acharnée. Celles dont toutes les parties ont été retrouvées sont de rares exceptions.

Après avoir examiné ces travaux encore inachevés et déjà si pleins d'intérêt, nous repartons en voiture pour la Marsa, qui du reste n'est point fort éloignée.

C'est un lieu de villégiature ravissant, le bey y a un palais d'été, et tous les représentants des puissances européennes y viennent passer la saison chaude ; on y a planté les essences d'arbres les plus recherchées, dans ce terrain fait des débris de plusieurs civilisa-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

tions, ils ont poussé à merveille, et rien n'est plus délicieux que de se reposer au mois d'août sous ces ombrages puissants.

Cet endroit occupe l'emplacement du faubourg de Carthage appelé Mégara. Appien nous apprend que c'était le plus étendu de ceux qui entouraient Carthage, qu'il était rempli de vergers séparés par des clôtures en pierres sèches, ou de haies vives d'arbustes épineux, et que les riches y avaient leurs maisons de plaisance : sur ce point encore, les modernes n'ont fait que copier les anciens. Dans ces villas on ne peut guère espérer trouver que des mosaïques, de rares objets d'art, ceux qui auront échappé par miracle à la destruction, comme la Vénus marine, acquise autrefois par Tissot, et des tombeaux élevés aux riches propriétaires de ces demeures ; car la mort ne ramenait point, comme aujourd'hui, un semblant d'égalité parmi les hommes, on laissait les gens de rien dans leurs cimetières et l'on se faisait construire dans ses propriétés une sépulture digne du nom que l'on portait et des écus qu'on avait dans son coffre-fort. L'une de ces sépultures mérite d'être signalée. Un grand cippe funéraire, découvert en 1883, portait sur ses quatre faces des représentations figurées. La première d'entre elles, fort commune, montre un génie funéraire appuyé sur une torche renversée, les trois autres faces nous font assister à différents actes de la matrone ensevelie à cet endroit ; sur l'une on la voit assise et portant à la main un objet arrondi, un bijou peut être, qu'elle tirait d'une cassette ; sur la seconde elle est assise, tenant ouvert un rouleau de papyrus qu'elle semble déchiffrer ; sur la troisième elle est encore assise, et une servante, debout derrière elle, arrange sa chevelure. Le monument date de la fin du Ier siècle. A l'intérieur du cippe on a rencontré un peu de cendre humaine, un peu moins que dans les tombes d'esclaves de Bir-el-Djebbana : le bûcher, cette fois, s'était chargé de rétablir l'équilibre entre la maîtresse et les serviteurs.


ENTRÉE DU PALAIS DU BEY[1] (PAGE 129)

La Marsa contient assurément bien des richesses archéologiques sous ses jardins et ses plantations d'oliviers, et l'on ne peut manquer d'en mettre au jour à mesure que de nouveaux travaux de plantation ou de construction seront entrepris ; mais celles que recouvrent les villas déjà bâties et leurs dépendances, et ce sont les plus nombreuses, resteront sans doute pour longtemps dérobées à nos yeux.

Au-dessus de la Marsa s'étend le Djebel Kaoui, ou montagne creuse, ainsi nommée à cause des milliers de caveaux funéraires qui y ont été creusés.

Il servait de cimetière aux chrétiens et aux juifs de Carthage, qui trouvaient dans ce lieu retiré, où l'œil des païens ne pénétrait pas, le secret dont ils avaient besoin pour préserver leurs morts de la profanation. Leurs sépultures ont eu le sort de celles des Carthaginois, elles n'ont pas été respectées par les conquérants du pays. On a pourtant retrouvé encore des squelettes en place, et parmi ceux-ci des squelettes de martyrs ou de suppliciés : le crâne reposait sur les os du bassin, et la place de la tête était comblée par un amas de petites pierres.

Aujourd'hui les sépulcres se sont peu à peu emplis de terre, les hyènes et les chacals y ont élu domicile, et l'on ne peut y pénétrer qu'avec les plus grandes difficultés, le flambeau à la main. Plus que jamais c'est le séjour de la mort.

Ainsi nous avions parcouru tout l'espace où Carthage s'étendait autrefois : depuis le rivage où la cité avait pris naissance, et l'acropole où elle avait établi ses dieux protecteurs, jusqu'au mont où elle déposait ses morts, depuis le forum où la ville romaine saluait ses proconsuls jusqu'aux villas où étaient ensevelis les riches du pays, nous avions visité les basiliques où la religion chrétienne s'affichait et les caveaux où elle dissimulait le corps de ses fidèles lorsqu'ils avaient quitté cette terre pour la vie céleste si impatiemment attendue. Partout nous avions vu les traces de la gloire et de la prospérité d'autrefois, partout aussi nous avions constaté jusqu'où peuvent aller la sottise des hommes et l'aveuglement des passions. Après avoir

1. *Gravure de Barbant, d'après une photographie.*



CAFÉ SUR LA PLACE DE SIDI BOU-SAÏD (PAGE 123). — GRAVURE DE ROCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

terminé notre visite, il ne nous restait plus qu'à jeter un dernier regard sur le terrain que nous venions de traverser, et sur le panorama qui nous entourait. Derrière nous s'étend un lac salé avec ses blanches efflorescences, et au delà le golfe d'Utique, la rivale puissante de Carthage, que les apports de la Medjerda ont aujourd'hui entièrement ensablée, à gauche la mer, toujours d'un bleu profond; devant nous la plaine qui recouvre tant de souvenirs et nous réserve encore tant de surprises; à droite, au bord de son lac, la blanche Tunis, que les rayons du soleil couchant caressent de teintes rosées. Qu'elle est jolie, qu'elle s'étale coquettement au bord de son lac[1] et pourtant que contreseus d'avoir bâti une capitale à 18 kilomètres d'un port de mer, tandis qu'on avait une situation comme celle de Carthage pour l'y fixer! Sans doute les conquérants arabes ont craint, s'ils s'y établissaient, d'offrir une prise trop facile aux flottes chrétiennes, ils ont sacrifié la commodité de leurs relations avec l'Occident à leur sécurité. Ils avaient placé leur capitale religieuse, Kairouan, au milieu d'une plaine inculte, coupée de fondrières en hiver, inondée de poussière en été, ils n'hésitèrent pas à établir leur capitale civile les pieds dans une flaque d'eau vaseuse. Que leur importait, au reste, puisque Dieu était avec eux et que leur tour était venu de dominer le monde!

Il faut pourtant nous arracher au spectacle qui nous captive, aussi bien notre cocher maltais s'impatiente, les chevaux aussi, qui sentent venir l'heure de rentrer à l'écurie, et le P. Delattre qui a eu l'amabilité de nous accompagner pendant cette journée si bien remplie, ne peut rester plus longtemps éloigné de sa Byrsa. La nuit sera déjà tombée que nous roulerons encore sur la route de la Goulette, où nous avons résolu de passer la nuit, l'esprit et les yeux remplis de tout ce que nous avons vu. Cette excursion à Carthage est la plus émouvante peut-être de toutes celles que nous avons consacrées à l'archéologie en Afrique, car jamais nous n'avons remué tant de souvenirs, ni coudoyé de si grandes ombres, mais, il faut bien l'avouer, l'état actuel des ruines est tel que l'imagination seule doit presque faire tous les frais de la partie, et que la désillusion de l'œil est immense.

Plus que jamais on peut dire de Carthage ce qu'en écrivait le poète Sannazar, le « Virgile chrétien » :

Nunc passim vix reliquias, vix nomina servans
Obruitur, propriis non agnoscenda ruinis!

Il n'est que trop vrai, Carthage est vraiment méconnaissable dans ses ruines!

Le lendemain nous quittons la Goulette, toujours avec notre voiture, et nous revenons à la Marsa.

La Marsa. — Sidi bou Saïd. — Le musée Alaoui.

Notre premier soin est de nous rendre au palais du bey; nous visiterons ensuite la villa d'été du résident de France et le palais du prince Taïeb, héritier présomptif du trône beylical.

Le palais du bey, gardé militairement par des soldats tunisiens fort proprement tenus et maintenant payés et nourris (pour eux quel changement en quelques années!), est une grande construction sans aucun caractère. Elle a été élevée par un de ces nombreux bâtisseurs levantins, grecs ou italiens, dans ce style bâtard que les musulmans prennent pour le style des palais d'Europe. Quelle que soit la ville où ces bâtisseurs construisent, ils traitent l'architecture avec le même sans-gêne, et c'est vraiment pitié de songer aux sommes énormes que l'on a dépensées en Turquie, en Égypte ou en Tunisie à élever de semblables demeures : le seul avantage qu'elles aient sut d'offrir, grâce à l'épaisseur de leurs murailles et à la grandeur des salles, un excellent abri contre les chaleurs de l'été. Ce palais n'offre rien de bien intéressant. Pourtant, dans une petite salle, on peut admirer une collection d'armes anciennes, sabres, poignards, carabines, fusils, appartenant à Son Altesse. Au milieu d'elles on distingue un énorme fusil de rempart, à la crosse incrustée, un canon et a la batterie damasquinés, qui pourrait, sans contredit, figurer avec honneur dans les plus belles collections européennes. On nous fait voir un peu plus loin, au milieu d'un jardin bien soigné, des gazelles et quelques animaux sauvages que le bey a réunis dans son palais.

M. MASSICAULT (PAGE 126)

Son Altesse a bien voulu nous accorder une audience, c'est avec une affabilité exquise qu'elle nous reçoit. Le bey Ali est un vieillard doux et bienveillant, dont le caractère élevé offre un contraste frappant avec celui de son frère défunt, Mohammed-es-Sadok. Dans

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

les heures de loisir que lui laissent les audiences et l'administration des affaires indigènes, dont il s'occupe activement, il travaille à quelques ouvrages de philosophie — car il est grand amateur des lettres arabes, il écrit fort bien, et son opinion en matière religieuse fait autorité auprès des plus fameux docteurs de Tunis. En 1889, il a même envoyé à notre Exposition un de ses manuscrits, sur les devoirs des hommes envers leur famille. Loin d'avoir la prodigalité excessive de son prédécesseur, il administre avec le plus grand soin sa fortune personnelle et met le même zèle à s'occuper de la direction morale de sa famille. On doit d'ailleurs reconnaître que la droiture et l'honnêteté de son caractère ont contribué pour une grande part à faciliter les réformes de tout genre accomplies depuis dix ans dans le pays.

Nous allons ensuite rendre visite à Son Altesse Taïeb-Bey dans son petit palais, bâti d'un style aussi médiocre que celui du bey, mais disposé pareillement avec les recherches de mystère dont les Arabes entourent leur vie. Ce n'est pas que le prince Taïeb ait des goûts d'ermite; bien au contraire, il adore l'existence telle qu'elle lui paraît possible en France et ne demande qu'à revoir Paris; Paris pour lui est le pôle du monde, et nous craignons bien que les visions du paradis de Mahomet, telles qu'il se les figurait avant de venir en France, n'aient singulièrement pâli lorsqu'il a pu leur comparer la réalité des ballets de l'Opéra. Mais n'insistons pas sur ce sujet profane.

ALI-BEY DE TUNIS[1]

Nous profitons d'une heure qui nous reste avant de nous rendre à la Résidence pour faire, en voiture, une pointe vers Sidi-bou-Saïd, dont nous avons déjà dit quelques mots. Ce petit village, situé tout au sommet de la colline qui domine Carthage, est presque entièrement composé de maisons de campagne habitées en été par les riches Tunisiens, qui viennent s'y reposer des chaleurs étouffantes de Tunis et y respirer la brise fraîche de la mer. Mais il ne faudrait pas en conclure que l'aspect des habitations y soit plus gai qu'à Tunis. A l'exception de deux ou trois maisons qui prennent vue sur la rue par de grandes vérandas vitrées s'ouvrant entre d'élégantes colonnades, toutes les autres ne montrent que des façades nues, à peine parées çà et là de fenêtres grillées et munies d'auvents entr'ouverts. L'Arabe reste ici, comme partout, méfiant du voisin, et n'admet pas qu'on puisse voir l'intérieur de son domicile. Sa vie intime est complètement cloîtrée et ne se traduit au dehors par aucune manifestation. Par contre, si l'on parvient à pénétrer dans les maisons, on y découvre de véritables recherches d'élégance et de décoration; par là, les indigènes semblent vouloir racheter la sévérité avec laquelle ils dissimulent aux regards profanes leurs femmes et leurs filles et la jalousie méfiante dont ils entourent tous leurs actes. Au débouché d'une ruelle nous apercevons, sur la pente de la colline, l'entrée d'une petite mosquée dont le sanctuaire est en contre-bas du niveau de la rue. C'est à cet endroit, nous dit notre guide, que Sidi-bou-Saïd, le roi des Français qui est mort sous les murs de Tunis, a été transporté après sa mort, et comme, au moment de mourir, il s'est converti à l'islamisme, les Arabes viennent prier sur sa tombe, et implorer son intercession. Combien dut être profonde l'impression produite sur l'imagination des indigènes par l'austérité et la grandeur de saint Louis, pour que nous retrouvions en Tunisie comme en Égypte le culte de sa mémoire! Mais à Sidi-bou Saïd son souvenir est plus vivant encore parmi les Arabes qu'à Mansourah; là-bas on en parle toujours, mais comme d'un roi juste et puissant, tandis qu'ici on en a fait un saint.

Ce petit village de Sidi-bou-Saïd abonde en sites pittoresques. Ici une véranda surmonte le porche d'une maison et se profile sur le ciel; plus loin c'est, sur la place, un charmant café arabe, dont l'arrangement bizarre est égayé de vives couleurs, à peine atténuées par le feuillage d'un arbre qui en ombrage les terrasses légères. Nous nous y arrêtons quelques instants avant de redescendre vers la résidence de la Marsa où nous devons prendre congé du ministre de France.

Tout en haut du village de Sidi-bou-Saïd se détache la silhouette d'un grand phare. C'est lui que nous avons

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

découvert tout d'abord quand on nous a annoncé que nous approchions de la côte, c'est encore lui que nous suivrons de loin en retournant en France, ce sera le dernier point de la terre d'Afrique que nous apercevions.

La villa qui constitue depuis de longues années l'habitation d'été du consul de France à Tunis a été convertie en un charmant palais, dans lequel le résident général séjourne pendant une partie de la saison chaude. Les travaux de restauration qui y ont été exécutés par M. Dupertuys, architecte du gouvernement tunisien, en ont fait un édifice franco-arabe, parfaitement disposé et décoré avec goût. Les jardins qui l'entourent sont ombragés par de grands et beaux arbres dont le feuillage y entretient une fraîcheur délicieuse, même au plus chaud de la canicule. Toute la vie administrative de Tunis se transporte d'ailleurs en été à la Marsa, de même que le bey et ses ministres, les directeurs et chefs de service y ont leur résidence, et chaque année voit s'augmenter le nombre des maisons de campagne, si bien que cette partie des environs de Tunis semble une oasis de verdure au milieu des plaines dénudées qui l'entourent.

Nous ne pouvons terminer la relation de notre voyage sans en consacrer les dernières lignes à la description du musée du Bardo, dont la création a été, pour ainsi dire, contemporaine de nos missions, dont nous avons réuni les premiers éléments et où sont déposés un certain nombre de nos anciennes connaissances, des mosaïques et un chapiteau de Lamta, des antiquités d'El-Djem, de Sousse, la plupart des fragments antiques du musée du Kef, etc. Nous pensons aussi que nos lecteurs nous sauront gré de leur montrer quelle œuvre intéressante a déjà été accomplie en si peu d'années dans ce musée, qui est sans contredit, après ceux du Caire (Boulaq et Gizeh), le dépôt d'antiquités le plus riche et le plus remarquable de l'Afrique du nord.

La création en est due à la savante et heureuse activité de M. R. de la Blanchère, aujourd'hui inspecteur général des musées et bibliothèques. Il se fit concéder par le bey en 1885 une partie du palais du Bardo, celle que Mohammed Bey (1855-1859) avait consacrée à son harem. On la consolidée, réparée, isolée, et c'est maintenant le musée Alaoui.

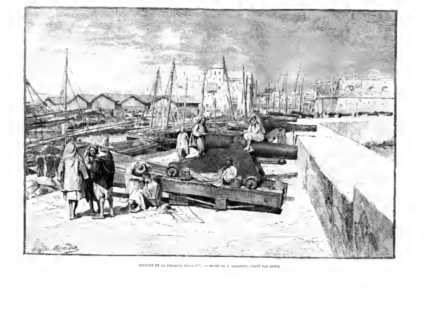
Au rez-de-chaussée, un vestibule voûté, qui ouvre sur une jolie cour ornée d'une fontaine, contient quelques antiquités; il est appelé à recevoir surtout celles dont le poids trop considérable rendrait dangereux le transport aux étages supérieurs.

Le premier étage se compose de trois grandes salles principales également intéressantes. Celle du milieu, qui est un grand patio couvert avec une fontaine de marbre au centre, est remarquable par son plafond, où le mauvais goût des décorateurs italo-tunisiens s'est donné libre carrière. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus bizarre et de plus déplaisant à l'œil que ces trophées d'armes et ces drapeaux aux tonalités discordantes à l'aspect lourd et pâteux, c'est le triomphe de ce clinquant italien qui fait les délices de la Tunisie depuis un demi-siècle. Cette salle, assez grande d'ailleurs, et d'aspect imposant, est particulièrement consacrée aux collections épigraphiques. On y a rassemblé les inscriptions les plus curieuses que l'on a pu se procurer, en les groupant par régions et par localités. Pour rompre la monotonie on a disposé de distance en distance quelques statues et des fragments d'architecture ou d'ornementation.

MAISON A SIDI BOU-SAÏD[1]

On pénètre, de là, dans deux salles, l'une à droite, l'autre à gauche. La salle de gauche, qui a presque 19 mètres de long sur 12 de large, est une merveille d'éclat harmonieux. Le plafond est formé par une coupole à caissons dorés, du meilleur goût arabe. Le sol est recouvert, sur presque toute sa surface, par une immense mosaïque, découverte à Sousse par les officiers du 4e tirailleurs et apportée par M. de la Blanchère — avec quelle peine et quel labeur, on peut se le figurer aisément! — L'éclat de ce morceau presque unique répond fort heureusement à celui du plafond. Pour augmenter l'effet heureux de cette salle, M. de la Blan-

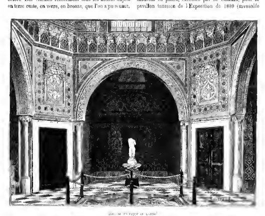
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*



BATTERIE DE LA GOULETTE (PAGE 1[illegible]). — DESSIN DE E. GIRARDET, GRAVÉ PAR DEVOS.

chère a eu l'idée de garnir les murs de mosaïques de toute sorte recueillies en divers endroits du pays : tombes chrétiennes représentant des personnages en prière; sujets de genre où l'on voit des oiseaux, des poissons, des pêcheurs, figures décoratives comme la tête du dieu Océan; scènes empruntées à la vie réelle, telles que la représentation d'une course de chars dans un amphithéâtre. Au fond de la pièce on a disposé des statues qui jettent une note blanche sur cet ensemble coloré Des vitrines renferment tous les menus objets en terre cuite, en verre, en bronze, que l'on a pu réunir.

nœuds hindous, des cœurs persans, des palmettes égyptiennes, des entrelacs syriens, des rinceaux turcs s'y rencontrent, très bien fondus, harmonieusement combinés C'est comme un *résumé* de toute la tradition d'un art très florissant dans l'Afrique du nord Ce chef-d'œuvre vaudrait, à lui seul, toutes les dépenses et tous les soins que le palais où il se trouve a pu coûter et coûtera » Dans cet ancien appartement des femmes on a installé une mosaïque centrale, des statues et des modèles en plâtre, exécutés par M Saladin, pour le pavillon tunisien de l'Exposition de 1889 (mausolée



SALLE DU ZODIAQUE AU BARDO[1]

A droite du patio, au fond d'une petite estrade qui termine la salle, s'ouvrent deux portes, qui se font pendants L'une est faite uniquement pour la symétrie, elle ne recouvre que le mur, l'autre donne accès à ce qui fut autrefois l'habitation des femmes C'est la salle du Zodiaque Elle a la forme d'une croix; le centre est surmonté d'une coupole et, dans les intervalles des bras, sont quatre chambres carrées également sous coupoles Les plafonds de cette partie du musée sont en plâtre ajouré d'un travail admirable

Il y a là, dit M de la Blanchère[2], une synthèse de tout le décor islamique Des méandres arabes, des

de Dougga, temple de Dougga, temple de Sbeitla)

Dans un pays aussi riche en antiquités que la Tunisie, l'établissement d'un musée s'imposait, si l'on ne voulait pas renouveler la triste expérience faite en Algérie, où les restes antiques ont été trop souvent, depuis cinquante ans la proie des entrepreneurs et des colons C'est l'honneur du directeur des missions scientifiques au Ministère de l'Instruction publique, M X Charmes, de l'avoir compris et d'avoir résolu la création de ce musée, c'est celui de M Cambon, alors qu'il était résident général, d'avoir usé de son autorité pour faciliter l'exécution du projet, c'est celui de M de la Blanchère de l'avoir menée à bonne fin avec l'aide de ses jeunes collaborateurs, MM Pradère, Toutain et Woog

1 *Dessin de Berteault, gravé par Maynard*

2 *Collection du musée Alaoui*, p 15

L'œuvre a déjà porté en elle sa récompense : la Tunisie possède, pour les antiquités, une collection centrale, que l'Algérie attend encore. Si les ministres résidents qui se succéderont à la tête du pays ont quelque souci, nous ne disons pas de l'archéologie, mais du renom de la science française, il leur sera aisé de faire de ce musée un modèle du genre.

En route pour la France.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à rentrer à Tunis pour liquider notre situation, payer nos hommes, vendre nos bêtes, mettre dans nos notes un peu d'ordre, développer ceux de nos clichés qui ne le sont pas encore, faire nos visites d'adieu aux amis que nous laissons là-bas et remercier les différents chefs de service dont la protection nous a été si utile.

C'est l'affaire de quelques jours ; après quoi, escortés de Mohammed et d'Ali revêtus de leurs plus beaux costumes, nous nous acheminons vers la gare du chemin de fer Rubattino qui va nous conduire à la Goulette. Nos fidèles compagnons veulent nous suivre jusqu'au vapeur. Nous nous installons avec eux dans un de ces wagons à jour où l'on peut voir librement le paysage qui se déroule sous les yeux. Voici d'abord un faubourg de Tunis, puis le train contourne le bord du lac, effrayant des bandes de flamants roses qui pêchent dans les eaux tranquilles et s'envolent à notre passage ; plus loin nous voyons la petite île de Tchikli avec sa citadelle démantelée et à l'horizon la longue ligne basse de la Goulette sur laquelle se silhouettent un minaret et un clocher. Peu à peu la courbe que nous décrivons s'accentue, le train tourne, ce n'est plus la Goulette que nous apercevons, mais Tunis étendue, comme dit le poète arabe, ainsi qu'un burnous blanc, sur les collines qui bordent le lac. Le soleil la couvre d'une poussière d'or, au milieu de laquelle se détachent les minarets et les dômes des mosquées. Adieu Tunis, ou plutôt, au revoir ! Les roues de la locomotive résonnent sur les plaques tournantes de la gare de la Goulette, le train stoppe : nous sommes arrivés. Mohammed et Ali s'occupent de nos bagages ; nous nous embarquons avec eux sur une petite barque ; nous longeons lentement le chenal qui conduit à la rade et passe derrière une batterie basse armée de canons de fonte, aussi disparates que possible. On se demande de quelle utilité ils pourraient être en cas d'attaque d'une flotte européenne.

Après un court trajet, pendant lequel le trop sensible



[illegible][1]

1. *Dessin de Barbault, d'après une photographie.*

Ali manque d'avoir le mal de mer, nous abordons enfin le paquebot qui doit nous ramener en France, nos excellents Arabes nous quittent avec mille protestations d'amitié, en nous souhaitant un prompt retour et toutes les prospérités possibles, et nous procédons à notre installation à bord.

A peine avons-nous terminé et regagnons-nous le pont, pour regarder encore de loin cette terre d'Afrique où nous avons passé de si bons et de si mauvais jours, et dont le souvenir tiendra une si grande place dans notre vie, que le sifflet de la machine se fait entendre, et que nous voilà en route pour la France.

Depuis que nous avons accompli ces voyages en Tunisie, quels progrès ont déjà été faits dans ce pays! La population indigène rassurée, pacifiée, le crédit rétabli, l'immigration facilitée, telle a été la première action du protectorat. L'organisation des services, leur développement, la création des contrôles civils, la loi sur la transmission de la propriété immobilière, la réforme douanière, sont venues ensuite et ont été l'œuvre des dernières années qui ont précédé l'Exposition de 1889. Celle-ci a prouvé d'une façon éclatante quel développement avaient pris en Tunisie le commerce, l'agriculture et l'industrie. Depuis lors les progrès ont été plus rapides encore : les ports de Tunis, de Bizerte, de Sousse, s'achèvent, les recettes des impôts donnent de telles plus-values que la conversion de la dette tunisienne, déjà consolidée à 5 pour 100, se fait une seconde fois à 3 et demi pour 100. Grâce à l'énergique et sage administration des deux premiers résidents généraux, MM. Cambon et Massicault, toutes les réformes désirées depuis si longtemps ont été préparées : la convention relative aux chemins de fer est signée après de longs débats, et les économies faites sur les exercices précédents, jointes aux ressources obtenues par la conversion nouvelle, mettent à la disposition du protectorat des sommes d'argent assez considérables pour qu'on puisse exécuter sans émission ni emprunt tout le réseau de chemins de fer de la Régence. Ce n'est pas tout : des travaux multiples vont être entrepris, marchés, hôpitaux, écoles.

Mais voici qui est fait pour confondre une fois de plus l'orgueil humain. M. Massicault se voyait enfin arrivé au moment où il pouvait accomplir ce vaste programme si laborieusement étudié et si patiemment amené à exécution. Hélas! au moment où le rêve allait se réaliser, brusquement, en trois jours à peine, le résident, frappé par un mal implacable, meurt à la Marsa, dans la force de l'âge, dans la plénitude de l'intelligence et de la volonté. Quelle terrible fin que de se sentir ainsi arraché à la vie au moment même où l'on va pouvoir enfin démontrer par le succès l'utilité et même la nécessité des œuvres qu'on a entreprises! Heureusement l'histoire est la pour enregistrer les résultats obtenus; et y mériter une place honorable est, après tout, le salaire le plus beau que puisse souhaiter un homme de cœur, c'est elle seule qui peut lui assurer

> Ces belles palmes toujours vertes
> Qui gardent les noms de vieillir.

Quoi qu'il en soit, le protectorat a fait ses preuves, sous l'administration successive de M. Roustan, de M. Cambon, de M. Massicault, la France peut s'enorgueillir d'avoir transformé en pays prospère et tranquille cette pauvre Tunisie ruinée, dépeuplée, abrutie par l'anarchie et le gaspillage.

Les indigènes sont fiers et heureux de ce renouveau, et, chose précieuse, ils nous en savent gré. Laissons le temps faire son œuvre et ayons confiance dans l'avenir. Peut-être verrons-nous bientôt luire le grand et beau jour où la reconnaissance des bienfaits dont nous les avons comblés fera tomber ces barrières morales qui séparent de nous les peuples musulmans, et où leur intelligence et leur caractère s'éveilleront enfin au progrès, auquel ils sont restés trop longtemps réfractaires!

R. CAGNAT ET H. SALADIN.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



VIERGE DE DAMOUS-EL-KARITA[1] (PAGE 119).



EMPLACEMENT D'OLYMPIE — LES DEUX CAHUTES COMPOSANT LA VILLE MODERNE[1]

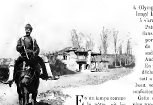
EXCURSION A OLYMPIE[2],

PAR M. CHARLES NORMAND,

DIRECTEUR DE « L'AMI DES MONUMENTS ET DES ARTS », ARCHITECTE DIPLÔMÉ PAR LE GOUVERNEMENT

I

Les jeux d'Olympe. — Le départ. — Patras. — Pyrgos.



PAYSAN EN VOYAGE[3] (PAGE 130)

En un temps comme le nôtre, où les exercices de force et d'adresse sont remis en honneur, il peut être intéressant de visiter les lieux célèbres où les jeux publics atteignirent leur idéal, Olympie, où des fouilles, conduites avec méthode pendant ces dernières années, ont permis de retrouver presque toutes les parties du vaste ensemble de monuments consacrés aux luttes variées de la paix.

Comme itinéraire j'engage le voyageur qui se rend à Olympie à s'embarquer à Brindisi, et, après avoir longé la verdoyante Corfou et les côtes d'Acarnanie, à s'arrêter à Patras.

Patras a deux stations, c'est-à-dire deux hangars : dans l'un on abrite les wagons, qui, du quai du port, sont traînés vers Athènes. Le point de départ de l'autre voie ferrée se trouve en dehors et au sud-ouest de Patras, du côté de l'église Saint-André, entourée d'un champ de tombes ouvertes. En passant je vis un vieux mendiant, misérable, décharné, osseux comme un squelette, et qui chassait à la vermine; ce vivant dressé hors d'un tombeau semblait un trépassé prêt à s'évader de la confusion des tombes bouleversées.

Cette dernière voie aboutit à Pyrgos, localité la plus proche d'Olympie. Il y a peu de temps il fallait, pour s'y rendre, entreprendre une longue chevauchée par terre ou une pénible navigation sur un bateau d'une petite compagnie hellénique qui faisait escale à Katakolo, le port de Pyrgos. Pourtant les amis du pittoresque gardent quelque plaisir, même en prenant le chemin de fer, sa création est trop récente pour avoir encore gâté le pays par l'apport du banal cortège des voies ferrées.

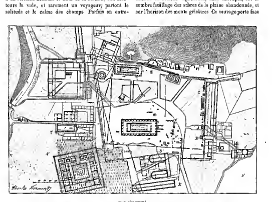
1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

2. *Voyage exécuté en 1890. — Texte inédit.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

On traverse une plaine, sans fabriques ni masures, égayée de vignes et d'oliviers aux troncs noueux, à la teinte douce et cendrée. On aperçoit, à gauche, les monts du Péloponnèse, violacés de tons délicats, couronnés de cimes neigeuses, on côtoie, à droite, le rivage du golfe de Patras, aux ondes azurées, on s'arrête par intervalles devant une hutte en briques, chargée d'un écriteau donnant le nom de la station, aux alentours le vide, et rarement un voyageur; partout la solitude et le calme des champs Parfois on entre-trouver en Grèce, hors des hôtels de Patras et d'Athènes, qui savent se fournir de vin doux, dit *de Solon*; le limpide mastic, boisson populaire des Grecs, est ici, comme partout en Hellade, le principale ressource.

Aux approches d'Apostoli la région est marécageuse, des soldats en faction gardent les stations; çà et là on aperçoit quelque berger à la mine sauvage, sa silhouette se détache vigoureuse, bien découpée, sur le sombre feuillage des arbres de la plaine abandonnée, et sur l'horizon des monts grisâtres Ce sauvage porte face



PLAN D'OLYMPIE[1].

C, Cours du Kladéos. — D, Pont. — E, Ruine. — F, Atelier de Phidias. — G, Gymnase. — H, Porte et Prytanéum. — I, Philippeion. — J, Héraion. — K, Exèdre d'Hérode Atticus. — L, Temple de Méter. — M, Mont Kronos. — N, Trésors des peuples grecs. — O, Bases des Zanes. — P, Entrée secrète du stade. — Q, Stade. — RS, Pelopeion. — TVH, Muraille d'enceinte de l'Altis. — U, Porte. — W, Portique. — Y, Temple de Zeus. — A' (à gauche), Léonidaion. — A' (à droite), Maison de Néron. — B (à g.), Bouleutérion. — B' (à dr.), Cours de l'Alphée. — CD' (à g.), Bases de statues. — C'D (à droite), Portique de l'Écho et bases de statues et petits monuments.

voit des laboureurs en costume national, au gilet bleu, à la fustanelle blanche, et au blanc bonnet.

Dans le voisinage d'Alissos, les monts se rapprochent tellement du rivage, qu'ils ne laissent au passage du train qu'une place bien mesurée Nouvel arrêt devant Axala, sur l'une des trois voies de garage, pour dégager la voie unique et laisser passer le train qui marche en sens contraire Je profite de l'arrêt pour observer le spectacle habituel des quelques buffets qu'on trouve en Morée : sur un comptoir sont alignés des œufs durs, du pain sec, du fromage grec et des bouteilles d'âcre vin résiné, le seul que l'on puisse d'habitude allongée, chevelure touffue, barbe longue et pointue, nez aquilin, et braque sur vous des yeux fauves Ajoutez un vieux fusil croisé en bandoulière sur un manteau de poils de chèvre; et brossez cela d'un ragoût de poussière, de rouille et de soleil : appuyé sur sa longue houlette recourbée, ne rappelle-t-il pas, à l'ornement près, ces figures pastorales qu'on surprend aux parois des vases peints de l'antiquité?

A Amalias on nous décharge, je ne vois pas cette localité sur mes cartes, car le lieu, de création récente, est formé de la réunion des bourgades de Kalitsa et de Dervichi Tchelibi; on nous dépose, avec notre bagage, au milieu du ballast de la voie ferrée; fort embarrassés, nous trouvons heureusement des sauveurs engeants

1. Dessin de M. Charles Normand.

ce sont des cochers ou *amaxa*, avec lesquels nous improvisons une « symphonie », c'est-à-dire un accord commercial, au prix duquel ils nous conduiront en carriole jusqu'à Olympie.

Nous partons. On aperçoit à droite le profil des montagnes de l'île de Zante, bientôt les terres sont plus arides; la route monte en lacets, révélés de loin par les poteaux télégraphiques, et devient très mauvaise; notre patache roule avec des cahots invraisemblables, car chaque ornière est un fossé profond; le soleil darde, il faut fermer les volets en zinc, au risque d'étouffer. De temps à autre on fait halte à quelque relais, on trinque au mastic avec les Grecs qui passent, avec les cochers qui se reposent avec le *bakal*, petit épicier qui tient le relais et qui fournit la saumure de menu poisson, la figue et le fromage.

A l'une de ces haltes, celle d'Apostoli, je photographie un cavalier, marchand d'huile, dans l'attirail d'un Grec en voyage. Ainsi j'arrive jusqu'au bourg de Pyrgos. Aujourd'hui les voyageurs peuvent plus commodément rouler en wagon jusqu'en cet endroit.

[illegible][1]

Pyrgos est fait d'une longue et large rue, aux maisons basses, avec voies affluentes plus étroites. L'une conduit à la place qui sert de marché. L'étal des boutiques ouvre sur la rue pour les facilités du marchandage, et l'arrière-fond recèle l'atelier, tradition qui a presque disparu en Occident et qui survit en Orient : ainsi l'on faisait aux époques antiques, si j'en juge par les boutiques de Pompéi et par les représentations figurées, celle entre autres qui se trouve sur un vase reproduit dans les *Monuments* de l'Institut italien. J'ai vu la scène et j'ai eu le plaisir de la répéter quand je fis l'essai et l'achat, à la mode antique toujours en usage, de ces souliers rouges du pays, nommés *tsarouks*, à l'avant-bec recourbé et surmonté d'une houpette de laine teinte, à l'auvent du cordonnier étaient suspendus toutes sortes d'objets en cuir, des étuis de pistolets, des sacs, des guêtres ouvragées, des ceintures garnies de cartouchières. J'escaladai, dans cet étalage bariolé, l'établi, dominant de plus d'un mètre le sol de la rue, et je m'assis sur un escabeau, tandis qu'avec prévenance un apprenti posait sous mes pieds un morceau de cuir brut. Ce tableau de genre, bien moderne, est figuré tout entier sur la vieille peinture dont j'évoque ici le souvenir.

Plus loin, au milieu des boutiques de forgerons et d'armuriers, en plein vent, voici l'abattoir : les animaux écorchés sont suspendus tout entiers, en enfilade, le long d'un mur de forgeron, dont le marteau résonne joyeusement près de la flamme pétillante et gaie ; le corps des bêtes, rouge de sang, tranche en tons d'une puissance superbe sur le fond sombre des vieilles pierres et sur la transparence obscure de la forge voisine. Comme j'en tentais une rapide pochade, je fus bien vite entouré d'une foule sympathique, bon enfant, un

1. *Dessin de Taylor, gravé par Devos, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

peu bien familière, qui engagea des colloques et multiplie toutes les prévenances embarrassantes d'un zèle incommodant.

II

Olympie — Son histoire — Les fouilles — Les monuments

Enfin je quittai Pyrgos pour arriver en trois heures à Olympie; on y accède par une plaine légèrement ondulée de collines couvertes de pins. L'aspect de la vallée est agréable. Un petit torrent, le Kladéos, y serpente, et ses eaux, qui viennent du nord, vont grossir le cours de l'Alphée. Dans cette longue plaine, deux cabanes seulement paraissent au milieu des ruines de l'Olympie antique; sur la photographie que j'en ai prise du bas de la colline de Drouva, on aperçoit à gauche le hangar où s'abritent les hommes, et, à droite, la remise pour les bêtes. Près de là, sur un coteau qui se dresse au sud de ces abris, on reconnaît un grand monument moderne, de style antique : c'est le Musée d'Olympie, bâti par M. Dörpfeld; au sommet du coteau sont éparpillées les maisons du village de Drouva.

De la colline de Drouva, ou du mont Kronos, qui lui fait face de l'autre côté du Kladéos, on aperçoit le vaste champ de ruines, que limite le lit de l'Alphée; ce fleuve, que j'ai vu à Karytæna passer entre les gorges étroites des monts d'Arcadie, s'aperçoit très bien du sommet du Lykaon Vouno, ou mont Lycée, à Olympie son cours paraît dans toute sa largeur et dans toute sa beauté, car il a été grossi des eaux de plusieurs autres rivières, telles que l'Hélisson, le Gortynios, le Huphagos, le Ladon. A l'extrémité de la plaine olympique, l'horizon est borné par une ligne de montagnes, sans doute l'ancien mont Phellon.

PLAN DU TEMPLE DE ZEUS[1] (PAGE 136).

Olympie ne constituait pas une ville, mais se composait d'un sanctuaire, comprenant avec un temple principal un grand nombre d'autres temples, d'autels et de bâtiments pour les foules ou les administrateurs des fêtes sacrées. D'ici on aperçoit les deux parties d'Olympie : l'une, l'*Altis*, entourée de murs, l'autre composée de monuments groupés en dehors de cette enceinte pour les besoins du culte et des fêtes. Altis, qui signifie « bois sacré du dieu », est un vieux mot, dont s'est servi Pindare, en place du terme ordinaire d'*Alsos*. Des platanes, disparus aujourd'hui, encadraient de nuances aimables l'énergique coloration des temples accumulés et entourés d'une profusion d'autels, de piédestaux, de statues, éparses dans l'Agora, où séjournait la foule pieuse, les soubassements sont encore sur place, et l'on voit à terre presque tous les éléments nécessaires à l'architecte pour tenter une de ces restitutions, qui sont si admirables quand, fidèlement, elles nous révèlent le cadre de la vie antique.

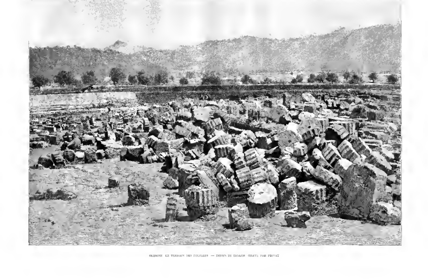
L'enceinte qui enclôt l'Altis est un mur (TT, VV, H), tracé primitivement par Héraclès, l'Hercule grec, sur le plan d'un quadrilatère, qui fut rebâti plus tard. Ses portes (H et U) donnaient passage aux processions qui circulaient dans l'intérieur.

En dehors de ce mur on aperçoit une suite d'édifices de formes diverses : c'est la seconde partie d'Olympie, où s'élèvent les ruines des bâtiments d'administration et les édifices où les athlètes s'entraînaient dans des exercices préparatoires. Plusieurs étaient réservés aux magistrats et aux prêtres, dont les trois principaux, les *théokoles*, formaient la tête de la hiérarchie sacerdotale. Trois spondophores allaient d'ici annoncer les fêtes, attiraient les pèlerins, assuraient les traités et le droit sacré. Les devins rendaient les oracles, les exégètes interprétaient les légendes, expliquaient les monuments. Les inscriptions mentionnent aussi un architecte, un *xyleus* ou fournisseur du bois nécessaire aux sacrifices, un médecin, un chef de cuisine, des joueurs de flûte et des danseurs.

C'est au milieu de ces édifices, aujourd'hui ruinés, que les frères ennemis de l'Hellénisme venaient jadis suspendre leurs querelles dans une « trêve sacrée », pour se surpasser dans les luttes de corps, pendant ces assises quinquennales, qu'on nommait les jeux Olympiques, on réglait les affaires des citoyens et les destinées des petits États grecs, comme en un congrès diplomatique. Chaque peuple retrouvait ses souvenirs et ses archives dans ce vaste musée, où l'on voyait tant de statues, d'ex-voto et de témoignages propres à rappeler les événements de l'histoire des cités grecques, éparses alors sur le littoral de la Méditerranée, depuis la Gaule, la Sicile et le sud de l'Italie, jusqu'en Afrique, en Asie Mineure, en Turquie et en Crimée.

Car tous les peuples helléniques avaient collaboré à la fondation du culte et des jeux, comme le prouve la variété des temples, des autels, des rites, des reliques. Les invasions successives apportèrent en Élide

1. *Dessin de M. Charles Normand.*



OLYMPIE. LE TERRAIN DES FOUILLES. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR PRIVAT.

les dieux et les légendes qu'on tailla plus tard dans la pierre ou le métal. Les Pélasges consacrèrent un temple à Kronos sur cette colline, qui en a pris le nom. Les Phéniciens, les Ioniens, les Crétois, venus de la mer, apportèrent avec leur religion une civilisation dont on a retrouvé ici les œuvres archaïques si curieuses, qui témoignent d'une influence orientale bien caractérisée.

L'Idéen Héraclès, l'Hercule grec, venu de Crète, donna à cette plaine le nom d'Olympie et ouvrit entre ses cinq frères un concours qui fut l'origine de la périodicité des jeux fameux; ils varièrent suivant les époques, car on abolissait, on rétablissait les combats, et l'on instituait parfois des luttes nouvelles. Le retour des fêtes quinquennales servit, à dater de 776 avant notre ère, de base au système chronologique des Grecs.

Le pays fut ensuite envahi par les Thessaliens, Étoliens, Achéens et Doriens, qui apportèrent les éléments de cultes divers, tous associés en bonne intelligence dès le IXe siècle avant Jésus-Christ. La présidence des jeux, échue à Pise, lui fut enlevée par Élis, puis Sparte imposa sa protection.

PLAN DU PHILIPPEION[1]

Au Ve siècle, l'habileté des administrateurs permit d'élever les nouvelles murailles de l'Altis et de plus splendides édifices sacrés. Au IIe siècle avant Jésus-Christ, les Romains de Mummius accumulent à Olympie les richesses que Néron pillera.

Quand la foi, qui fait les grandes et belles choses, eut décliné, on continua par habitude les voyages à Olympie, qui devint alors un rendez-vous pour les curieux, un lieu de réunion à la façon de nos expositions. Alors Lucien narguera hardiment Zeus : « On ne t'offre plus de sacrifices, on ne couronne plus tes statues, si ce n'est quelquefois par hasard, à Olympie. Encore celui qui le fait ne croit-il pas remplir un devoir rigoureux, mais simplement payer tribut à un antique usage. »

Après l'empereur-architecte Hadrien, qui encombra l'Altis de statues et de dédicaces, Olympie cesse d'avoir un rôle politique ou religieux. La dernière fête a lieu en 393 après Jésus-Christ; Théodose Ier interdit alors la continuation des usages païens; en 426 Théodose II ordonne de détruire les temples et d'y mettre le feu; au Ve siècle on adore le Christ dans l'atelier de Phidias; au VIe un tremblement de terre renverse les colonnes des temples qu'on voit encore couchées tout de leur long sur les gradins du temple de Zeus.

Puis une ville se gîte, à l'époque byzantine, dans les monuments délaissés, bientôt recouverts des boues du Kladéos rompant ses digues, et des terres éboulées du mont Kronos. Alors les bergers bâtissent des masures, faites de dépouilles dérobées au temple du dieu des dieux, et de quelques-uns de ses morceaux se font des cercueils de choix.

La vieille civilisation achève de s'écrouler, le Péloponnèse est envahi au VIIe siècle par les Slaves, et au XIIIe par des Francs, arrivés aux bords de l'Alphée à la suite de cette quatrième croisade pendant laquelle nos ancêtres devinrent ducs d'Athènes ou bien même princes de Morée, comme le fut Villehardouin. Mais l'oubli s'est fait désormais sur Olympie jusqu'au jour où la France ressuscitera son nom, bien des siècles plus tard.

C'est en effet au XVIIIe siècle qu'un savant bénédictin français, Montfaucon, attire à nouveau l'attention sur l'antique cité dans une lettre adressée à l'évêque de Corfou. L'espoir d'une résurrection future est confirmé par Winckelmann, Chandler, Leake, Gell, Fauvel et Pouqueville, Stanhope, Allasson, Quatremère de Quincy; c'est encore la France qui fait les premières fouilles. Le général Maison, non content de défendre l'indépendance de l'hellénisme avec ses valeureux officiers et soldats, conduit une armée de savants qui étudient la faune, la flore, dressent une admirable carte du pays et recherchent, sous la direction des architectes Blouet, Poirot et Ravoisié, les monuments antiques dont ils tracent les plans; ainsi nos compatriotes rendent aux Grecs ces monuments dont ils sont si fiers; car ils professent à l'état de maxime publique cette sage parole de M. Duruy aux *Amis des Monuments* lors de notre visite aux arènes de Lutèce : « Le patriotisme est fait de souvenirs et d'espérances, il faut conserver les uns pour garder les autres ».

Dans les in-folio dont se compose l'*Expédition de Morée*, on trouve le résultat des fouilles pratiquées sur l'emplacement du temple de Zeus Olympien, et les gravures des fragments qu'on peut voir au Musée du Louvre, dans la salle grecque; il s'en fallut de peu qu'on ne rapportât ici les admirables sculptures du fronton et des autres métopes, trouvées tout auprès du lieu des fouilles françaises, lorsque, cinquante ans plus tard, les Prussiens continuèrent notre œuvre. Pendant que nous nous occupions de notre réorganisation, les plus marquants des Allemands comprenaient la nécessité d'imposer leur suprématie intellectuelle. Dans l'ordre des études sur l'Antiquité, la Prusse a depuis lors multiplié les travaux, notamment sur les monuments grecs, cherchant à rendre le monde tributaire de sa langue, de ses efforts, de ses musées. Depuis longtemps déjà l'historien Curtius caressait le projet de fouilles à Olympie; il gagna à cette idée son élève le prince impérial Frédéric, futur empereur Frédéric III, et son père Guillaume Ier. Le Reichstag vota les crédits nécessaires, et, en avril 1875, un traité ratifié par les Chambres grecques autorisa les fouilles, en stipulant que les Prussiens ne pourraient emporter que quelques doubles et des moulages; le droit de première publication leur était réservé. Les fouilles commencèrent le 4 octobre 1875 à 150 mètres au sud de l'angle sud-ouest du temple de Zeus, d'où des tren-

1. Dessin de M. Charles Normand.

chées, rayonnant dans diverses orientations, permirent de reconnaître la place des autres monuments. Ces fouilles gigantesques durèrent de 1875 à 1881, sous la conduite des architectes Bœtticher, Dorpfeld, Bohn, Borrmann, Græf, et des archéologues Treu, Hirschfeld, Furtwengler, Purgold pour un million de francs on déblaya presque tout le site d'Olympie et l'on trouva environ treize mille objets de bronze, six mille monnaies, mille objets de terre cuite, cent trente sculptures, on remarque surtout un chef-d'œuvre, l'Hermès de Praxitèle, la victoire de Pæonios, les admirables figures qui décoraient les frontons et les métopes intérieures du temple de Zeus. Ces objets sont réunis dans le musée d'Olympie, quelques-uns, surtout des bronzes, ont été portés au musée central d'Athènes.

On peut voir au Louvre de très beaux morceaux rapportés par l'architecte Blouet Quant au champ des fouilles, il est demeuré depuis lors à la disposition des curieux.

Olympie est aujourd'hui une plaine jonchée de ruines d'édifices, dont les basses assises subsistent seules; rarement une colonne se dresse encore entière. On reconnaît nettement la distribution des monuments, car les murs permettent d'en tracer les plans Autour de chaque construction gisent des fragments des parties supérieures, l'architecte en les observant et en les mesurant peut acquérir et donner une idée précise de l'aspect primitif de ces sanctuaires.

TÊTE DE LUTTEUR [1]

En se rendant aux ruines on traverse d'abord le Kladéos, et l'on se trouve au milieu des débris des gymnases; de l'un, le grand gymnase, on n'a dégagé que deux portiques, dont le plus intéressant est le portique oriental, divisé par une colonnade; il mesure justement la longueur du stade, soit 210 m. 50, sans doute parce qu'il servait aux concurrents pour préluder au combat définitif, divers monuments ornaient le gymnase : on y conservait des statues et la liste des *olympionikes*, ou vainqueurs des jeux, on a retrouvé une très belle tête d'athlète et une tête de bronze ou l'on voit le regard insolent et brutal d'un de ces mâles et superbes vainqueurs.

Une porte met en communication cet édifice avec le petit gymnase ou Palestre, genre de construction jusqu'ici mal connu, et où les coureurs prenaient les derniers entraînements avant le concours.

Entre les deux gymnases on rencontre les soubassements de la porte monumentale ou propylées, puis de celle des processions pratiquée dans l'une de ces murailles retrouvées qui enclosent l'Altis ou enceinte sacrée; quand on y a pénétré, on aperçoit à sa droite, c'est-à-dire au sud, le Philippeion, à sa gauche le Prytaneion, et en face de soi l'Héraion.

Le *Philippeion* est une rotonde dont les gradins en marbre blanc sont à leur place. Sur le sol on voit les chapiteaux ioniques, les fûts de colonnes avec leur base élégante, les caissons des plafonds. Philippe II de Macédoine commença, en 338 avant Jésus-Christ, cette construction, consacrée à la gloire de la dynastie macédonienne, qu'Alexandre le Grand termina.

Le monument voisin, le *Prytaneion*, était le lieu où l'on offrait les repas officiels aux vainqueurs et aux grands personnages, notamment le banquet qui clôturait la procession finale, la foule, réunie au dehors de l'édifice, recueillait l'écho des triomphantes acclamations. On a cru reconnaître la cuisine dans une pièce où l'on a retrouvé des vases, ustensiles et trépieds.

Sur la façade du Prytaneion qui fait face au Philippeion est une chapelle carrée, celle d'Hestia, où se trouvait le foyer public d'Olympie, fait de cendres, et où l'on entretenait un feu de jour et de nuit. Au fond du péristyle était l'*Hestiatorion*, salle habituelle des repas des magistrats, des prêtres; c'était là qu'étaient servis les banquets triomphaux.

Au Prytaneion touche l'*Heraion* ou temple d'Héra, la Junon des Grecs. C'est, avec le *Parthenon Inconnu* d'Athènes étudié dans *l'Ami des Monuments et des Arts*, à propos de la restitution que nous en avons exposée au Salon de 1892[1], un des plus anciens monuments doriques; on voit en place les deux gradins sur lesquels posent encore les assises inférieures des colonnes, les murs qui enclosent le sanctuaire, le dallage et les bases des statues qui décoraient ce temple, long de 50 mètres et large de 18 m. 76, bâti en cette pierre coquillière nommée *poros*. On remarque dans ce monument, comme dans certaines de nos églises, une grande variété de styles, on a reconnu ici neuf types variés, dont certains remontent à l'époque la plus reculée, ainsi l'échine ou courbe des chapiteaux doriques y est parfois lourde, comme on la voit dans les constructions du VII[e] siècle, ou élégante et pure, comme à l'époque de Periclès, ou raide et sans grâce, comme aux bas temps. Cette variété s'explique quand on songe que ce vieux temple devait, de même que les primitifs sanctuaires, être d'abord entouré de colonnes en bois, dont l'une subsistait encore au temps de Pausanias; successivement, lorsqu'elles menacèrent ruine, on leur

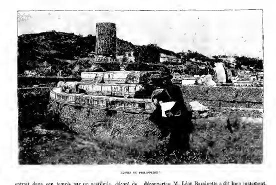
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie*

1. Cette restitution du Parthenon Inconnu et celle de l'Acropole archaïque ont obtenu la première médaille d'or

substitua des colonnes en pierre qui furent conçues sur le modèle en usage à l'époque de la réfection. La base des murs du temple est faite en grandes dalles, demeurées debout, les parties hautes devaient être en matériaux plus légers, peut-être en briques crues, comme à Mantinée, Tégée, Lycosura et Troie, la couverture était en bois et en terre cuite, une particularité étrange est l'acrotère, ou ornement placé au-dessus du sommet du fronton, c'est, à l'Héræon, un cercle, ayant 2 m. 24 de diamètre, échancré pour recevoir la pointe du fronton, avec ornements moulurés dont la peinture subsiste encore.

Seize prêtresses desservaient le culte d'Héra. On on sait que c'était une Héra ou Junon ayant Zeus à ses côtés. L'identification paraît d'autant plus vraisemblable que le visage retrouvé reflète le caractère si curieux des œuvres archaïques, et que Pausanias a observé que la tronc des statues principales de ce vieux temple sont « d'un goût fort ancien, pour ne pas dire grossier ». Cette tête appartient à cette série d'œuvres archaïques découvertes depuis quelques années un peu partout en Grèce, principalement sur l'Acropole d'Athènes.

La vue de ces sculptures oblige à modifier l'opinion qu'on se fait de l'art grec, elle cause un vif plaisir à ceux qui goûtent les aperçus nouveaux révélés par les



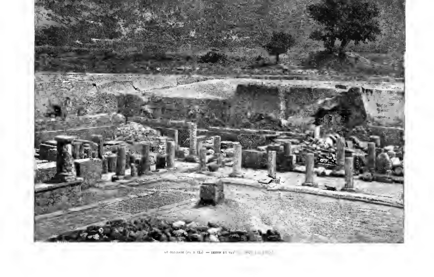
RUINES DU PHILIPPEION[1]

entrait dans son temple par un vestibule, décoré de statues dont les bases demeurent en leur place, et précédant une porte en bois recouverte de bronze

L'intérieur du temple de l'Hera Olympienne constituait un véritable musée on y conservait un disque sur lequel les principales règles des jeux étaient gravées c'était le disque d'Iphitos. Des œuvres d'art nombreuses décoraient aussi le sanctuaire, notamment celles des vieux maîtres qui avaient inventé cette statuaire chryséléphantine dont M Gérôme s'est si heureusement inspiré dans sa *Bellone* exposée aux Champs-Élysées en 1892 On a retrouvé une œuvre des maîtres primitifs qui avait orné le temple d'Héra: c'est une tête colossale de cette divinité, peut-être même celle de la principale statue du temple, car découvertes M Léon Bazalgette a dit bien justement, dans la revue *l'Evolution*, que nous entrons ainsi dans une forêt de formes divines et d'abstractions lumineuses, où notre obscure et grossière compréhension se stupéfie · ces œuvres, prometteuses d'au delà, jettent un flambeau dans la tombe de la pensée humaine, en éclairant le fond de sanctuaires jusqu'alors ignorés, sous le charme un peu rude de ces statues on devine l'épanouissement complet des formes idéales

Ainsi prodiguait-on, dès les temps antiques, un vif intérêt à ces témoins des premiers efforts de la civilisation. Car alors déjà les pèlerins grecs s'attardaient au temple d'Héra pour y contempler, dans l'opisthodome, ou arrière-vestibule, le *lade* de Cypselos, vieux coffre du VI[e] siècle avant notre ère, fait en bois de cèdre plaqué d'ivoire et d'or On y avait figuré en sculpture l'encyclopédie des légendes helléniques pri-

1 *D'après une photographie de M Charles Normand*



LE GYMNASE (PAGE 132) — DESSIN DE TAY[illegible]

mitives. Mais ce musée sacré était rempli de bien d'autres œuvres d'art, la plus importante qu'on ait retrouvée dans le naos est un chef-d'œuvre de l'art hellénique, désigné par Pausanias comme sorti des mains du célèbre Praxitèle; on a même retrouvé la base de cette sculpture, figurant Hermès ou Mercure, portant sur son bras gauche Dionysios ou Bacchus encore enfant, qu'on admire au musée d'Olympie.

Parmi beaucoup de souvenirs on voyait aussi dans le temple d'Héra la table des vainqueurs des jeux, sur laquelle on posait les couronnes avant de les distribuer; cette table était enrichie de bas-reliefs sculptés dans l'or et dans l'ivoire par Colotès, compagnon de Phidias.

III

Le grand temple de Zeus. — Le trésor des cités grecques. — Le stade. — Les jeux. — Le théâtre et l'hippodrome. — Les habitations des prêtres et des magistrats.

Entre toutes les ruines on remarque surtout un grand soubassement (Y) qui se révèle comme celui du principal édifice d'Olympie; les basses assises du temple sont encore en place, ainsi que le dallage et les tambours inférieurs des colonnes; sur les degrés, les colonnes presque entières sont étendues tout de leur long; c'est le temple de Zeus. Ce sanctuaire splendide et la statue fameuse de sa divinité furent exécutés avec le produit des dépouilles remportées par les Éléens sur les Piséens. Libon, originaire du pays éléen, en avait été l'architecte. Comme autrefois on accède au temple par l'orient, au moyen d'une rampe douce escortée d'ex-voto, dont les tons puissants se détachaient jadis sur la note claire des six colonnes doriques de la façade, et l'on entre dans le pronaos ou avant-sanctuaire. L'étude, si intéressante et si fructueuse, des trous de scellement, qu'on voit encore sur le seuil, prouve que le pronaos était fermé par une grille, ce qui, avec beaucoup d'autres indices, confirme l'opinion qu'il était une salle de musée. Son sol est couvert d'un beau dallage et d'une mosaïque trouvée par les Français et représentant des Tritons.

Au fond du pronaos une porte à deux battants, large de 4 m. 50, se fermait au moyen de tiges dont j'ai pu encore mesurer sur le seuil les trous de logement; la porte était couronnée d'une frise, où l'on voyait des sculptures qui représentent six des travaux d'Hercule, et qu'on peut admirer au Louvre et au musée d'Olympie. Cette porte donne accès au naos ou sanctuaire proprement dit, divisé, comme certaines nefs de nos églises, en trois parties dans sa largeur : un vaisseau central, plus large et plus haut que chacun des deux bas-côtés. Une file de deux colonnades doriques, superposées de chaque côté de la nef centrale, forme une avenue imposante au bout de laquelle se dressait la statue du tout-puissant Zeus : œuvre colossale transportée à Constantinople, où elle périt. Mais Pausanias, qui l'avait vue, nous l'a décrite. Le dieu vénéré était représenté assis sur un trône et sur sa tête posait une couronne en feuilles d'olivier. Il était fait d'or et d'ivoire comme la Victoire, orné de bandelettes, qu'il portait dans sa main droite, dans la gauche il tenait un sceptre d'une extrême délicatesse, et où reluisaient des métaux variés. L'oiseau qui reposait sur le bout du sceptre était un aigle. La chaussure et le manteau du dieu étaient d'or : sur le manteau étaient gravés toute sorte d'animaux, toute sorte de fleurs, et particulièrement des lis. Le trône du dieu était tout brillant d'or et de pierres précieuses : l'ivoire et l'ébène y faisaient par leur contraste une agréable variété; la peinture y avait mêlé aussi divers animaux et d'autres ornements. Aux quatre coins étaient quatre Victoires, qui semblaient se donner la main pour danser, deux autres se tenaient aux pieds de Zeus. Les pieds du trône étaient ornés de sphinx, au-dessous desquels on apercevait Apollon et Diane tuant à coups de flèches les enfants de Niobé; les traverses qui les rejoignaient étaient ornées de figures. Sur la base qui se trouvait sous les pieds de Zeus on avait représenté des lions dorés et le combat de Thésée contre les Amazones.

En avant de la statue une balustrade, peinte par Pæonios, empêchait d'approcher du dieu, et un dallage en marbre noir était arrosé continuellement avec de l'huile, contenue par un rebord; ainsi on défendait l'ivoire de la sculpture contre l'humidité de la terre. La statue était haute de 13 mètres, la trace de son soubassement mesure 6 m. 50 sur 9 m. 50.

Au-dessus du visage, aux noirs sourcils, Phidias avait placé sur le trône, d'un côté les Grâces, de l'autre les Saisons. Une inscription placée aux pieds de Zeus annonçait l'auteur de ce chef-d'œuvre, en ces termes : « Phidias, fils de Charmidas, Athénien, m'a fait ».

Ses descendants, sous le nom de Phædryntes ou « polisseurs », furent chargés de l'entretien. Témoignage touchant de la délicatesse d'un hommage qu'on voudrait voir renouveler fréquemment.

Tout a disparu de cette statue, qui faisait dire à Épictète : « Allez à Olympie pour admirer l'œuvre de Phidias et considérez comme un malheur de mourir sans l'avoir vue ». Aujourd'hui, grâce aux dernières découvertes, on peut du moins considérer la place où s'élevait dans le temple le chef-d'œuvre antique.

Un voile de laine, teint en pourpre de Phénicie, magnifiquement brodé à la mode assyrienne, était toujours abaissé jusqu'à terre dans l'intérieur du temple. Ce voile était un don du roi Antiochus.

L'intérieur du sanctuaire était un véritable musée d'art, grâce à la variété et à l'abondance des présents qu'on y avait déposés; on y voyait le trône d'un roi étrusque, les chevaux de bronze consacrés par Cynisca, les statues en marbre érigées en l'honneur d'Hadrien, de Trajan; Auguste y avait une statue d'ambre, et celle de Nicomède était en ivoire. Néron avait donné plusieurs couronnes. Vingt-cinq boucliers d'airain étaient conservés à l'usage de ceux qui couraient tout

armés dans la carrière. Des inscriptions, des traités étaient gravés sur des colonnes. A la voûte étaient suspendus des bassins, une Victoire et un bouclier doré, hommage des Tanagréens vainqueurs des Athéniens.

Derrière le naos on trouve un vestibule semblable à celui de l'entrée; c'est l'opisthodome, librement ouvert à la foule, qui y engageait des paris, s'y battait, ou écoutait les musiciens et les conférences littéraires. En cette place, peut-être, Hérodote fit connaître ses *Histoires* pour la première fois, on y vit bien des charlatans et des fous ; tel le fameux médecin Ménécrate de Syracuse ; il s'y promenait déguisé en Zeus, accompagné de la cohue de ses clients, forcés par écrit de le suivre et de lui obéir en tout, et qui ce jour-là lui formaient un cortège de dieux. Alors le Syracusain écrivit ce billet au roi de Macédoine : « Ménécrate-Zeus à Philippe, salut. Tu règnes dans la Macédoine, et moi dans la médecine. Tu donnes la mort à ceux qui se portent bien, je rends la vie aux mourants. Ta garde est formée de Macédoniens ; les dieux composent la mienne. » Le roi Philippe fit venir ces Olympiens et les traita comme les statues divines aux jours de procession, tandis que lui et les siens se servaient humainement les bons vins des simples mortels. On dit que les faux dieux de Ménécrate-Zeus partirent furieux.

Au-dessus de l'opisthodome on trouvait six bas-reliefs, qui forment le complément des douze travaux d'Hercule dont nous avons vu l'autre moitié en étudiant le pronaos. A l'extérieur on voyait les boucliers dorés de Mummius et des entablements peints en rouge et bleu, en dépit des rares sceptiques qu'une étude superficielle des antiquités grecques conduit à réduire au minimum la part de la couleur dans l'édifice hellénique. Quiconque a examiné les



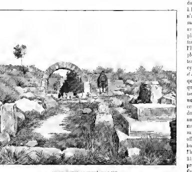
RUINES DU TEMPLE DE ZEUS[1] AU FOND VUE GÉNÉRALE DES RUINES.

ruines avec attention ne peut contester son emploi général et son heureux effet, on demeure convaincu, quand on observe pierre à pierre les villes détruites de la Grèce, de l'énergie, de la fréquence et de l'abondance de la coloration dans les monuments grecs. J'ai reconnu de la peinture bleue sur les marches du vieux Parthénon inconnu, j'ai vu du stuc rouge sur le sol du principal temple d'Égine, et à Tyrinthe j'ai déblayé moi-même le sol d'un couloir du palais homérique, enduit de blanc avec bordures rouges. D'ailleurs, que l'on songe aux sols colorés, aux peintures et aux mosaïques de Pompéi, héritière directe de la tradition grecque. Il n'est plus permis de hasarder que cette peinture fut une addition des temps barbares, car

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

souvent la couleur incrustée a été mise au moment de la fabrication de la matière : on le voit sur des chéneaux et antéfixes en terre cuite, du plus beau style, qu'on trouve à Olympie, Athènes ou Métaponte. On trouve encore un argument décisif en faveur de ce que j'avance sur les stèles, chapiteaux, chéneaux et statues, tous en marbre peint, récemment découverts sur l'Acropole d'Athènes en si grand nombre que j'ai pu au bout de quelques mois réunir les éléments d'une reconstitution de l'Acropole archaïque, celle d'avant Périclès, dont presque tous les éléments sont certains. Ces spécimens sont couverts encore d'une couleur abondante et éclatante, qui ne peut dater des bas temps, car on a bâti dès l'époque de Périclès sur ces monuments. D'ailleurs presque toutes les constructions grecques sont en pierre de poros, vulgaire tuf coquillier, ces trous étaient dissimulés par un enduit en stuc dont j'ai constaté des traces nombreuses, encore colorées, à Métaponte, Olympie, Athènes, Mégalopolis, Eleusis, et que j'ai décrit dans mon voyage sur Troie ; il donnait aux monuments les plus grossièrement construits cet aspect poli dont parle le chantre d'Ilion.

Il convient donc de se figurer le temple de Zeus et les autres monuments grecs d'Olympie comme brillant de vives couleurs, parmi lesquelles dominaient le bleu, le rouge, le jaune, l'énergie de ces tons criards était admirablement harmonisée par l'égale puissance de chacun d'eux sous un ciel d'un éclat dont rien ne donne idée dans les pays brumeux de notre civilisation blafarde.



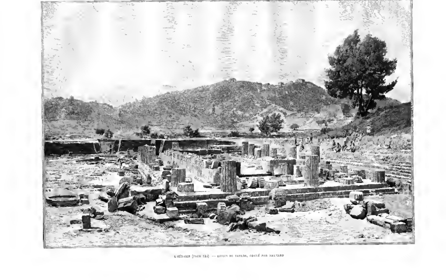
EN[illegible] DU STADE[1] (PAGE 152).

Au nord du temple de Zeus on trouve les débris du *Pélopion*, bosquet consacré dans le bois de platanes par les Achéens de Pise en l'honneur de leur héros Pélops ; on voyait sa statue élevée sur un tertre à côté d'un autel et entourée d'un chemin de ronde décoré de sculptures ; des propylées et une rampe donnaient accès au bosquet, où l'on immolait chaque année un bélier noir. Non loin de là se trouvait le grand autel de Zeus Olympien, bâti avec les cendres de victimes en forme d'une double terrasse, dont la plus haute servait à brûler les animaux. On n'a pas retrouvé cet autel, mais Pausanias désigne avec précision son emplacement, également distant du Pélopion et de l'Héraion. A l'est du temple d'Héra on voit les restes éboulés d'un hémicycle (K), nommé *Exèdre d'Hérode Atticus* parce que le généreux Athénien qui le bâtit décora la partie circulaire de vingt et une statues de sa famille ; cette partie décorative donnait une belle allure au réservoir où s'accumulaient les eaux nécessaires à Olympie et qui affectait la forme d'un bassin en contre-bas de l'hémicycle, long de 21 m. 90, large de 3 m. 43, profond de 1 mètre, et flanqué à chaque extrémité d'un édicule, sur plan circulaire, abritant des statues. Le monument fut construit vers l'an 150 de notre ère.

Près de là, à mi-chemin entre l'Héraion et la voûte du stade, on trouve le *Métroon* (L) ou temple de Méter, la « mère des dieux », le soubassement subsiste et trahit la disposition du plan de l'édifice, mesurant 20 m. 55 sur 10 m. 52 au niveau du plus haut de ses trois degrés en pierre coquillière. Le monument était entouré de colonnes, dont deux consécutives sont en place ; il était en pierre de poros, recouverte de stuc ; on y a retrouvé des restes de bleu, de rouge, et les piédestaux de statues de Titus et de Claude. Pausanias conte qu'il n'avait vu dans ce sanctuaire que des statues d'empereurs romains.

En allant du temple de Méter au stade, on trouve sur la gauche une terrasse, faite en tuf coquillier ; une série de petits soubassements (N) y sont alignés de l'est à

1. *Dessin de Perieault, d'après une photographie de M. Charles Normand.*



L'HÉRAION (PAGE 13[illegible]). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD

l'ouest, devant un mur de soutènement retenant les terres du mont Kronos qui se dresse derrière lui, ces bâtiments sont nommés les Trésors, parce que les peuples grecs conservaient leurs offrandes dans ces treize petits temples ou musées sacrés, bâtis pour la plupart au VIe et au Ve siècle av. J.-C., par des Grecs de Sicile et de l'Italie méridionale; leur ensemble était d'une belle unité, rompue par la variété des détails; des colonnes doriques ou ioniques, des frontons ornés parfois de très anciennes sculptures, des inscriptions, effacées déjà au temps de Pausanias, décoraient les trésors, bâtis en tuf coquillier, enduits de stucs colorés et revêtus de terres cuites peintes à la façon de celles que j'ai dessinées à Métaponte, on peut en voir des fragments fort intéressants et fort beaux au musée d'Olympie et à l'Antiquarium de Berlin.

PLAN DE L'HÉRAION[1]

Les trésors renfermaient des œuvres précieuses par leur beauté et leur richesse; dans celui des Sicyoniens on voyait l'épée de Pélops, à la garde d'or, des coffrets en bronze et des armures qui étaient des merveilles. Le trésor de Syracuse ou des Carthaginois avait été bâti par les architectes Pothaios, Antiphilos et Mégaclès, sur l'ordre de Gélon, afin d'y renfermer la dîme du butin pris aux Carthaginois dans la bataille d'Himère, en 480 av. J.-C. De belles sculptures en bois de cèdre étaient conservées dans le trésor d'Épidamne, construit par l'architecte Pyrrhos et ses fils. Métaponte avait mis dans son trésor une statue d'Endymion, presque tout entière en ivoire.

Le trésor de Mégare était décoré d'un fronton surmonté d'un bouclier sur lequel on rappelait que le trésor était bâti des dépouilles remportées par les Mégaréens sur les Corinthiens; son tympan était rempli par des représentations de la guerre des géants contre les dieux, considérée dans des livres récents comme la plus ancienne décoration sculpturale de fronton; mais depuis lors on a retrouvé sur l'Acropole d'Athènes des frontons plus vieux encore, que nous étudierons dans notre ouvrage sur l'Acropole archaïque.

ATELIER DE PHIDIAS[2] (PAGE 144)

Au bas de la terrasse des trésors, se trouvaient seize statues de Zeus (O), qu'en argot olympien on nommait les *Zanes*. Ces statues, alignées le long du chemin qui conduit à l'entrée (P) du stade, étaient un avertissement salutaire aux concurrents, car elles étaient faites du produit des amendes infligées pour contravention aux règlements des jeux, l'une, par exemple, avait été payée par Eupolos, qui avait corrompu ses concurrents aux luttes du pugilat, et pour avoir triché dans le même genre de combat deux Égyptiens en avaient payé une autre.

L'entrée secrète (P) du stade s'ouvrait entre cette rangée de statues et le portique de l'Écho, on voit encore l'arcade d'entrée, assez étroite, formant tunnel, ici passaient les directeurs des jeux et les athlètes; aux abords de cette entrée on affichait la liste et l'ordre des concours, au milieu d'un tas de statues, d'autels, de monuments et de colonnes. Quand donc notre société voudra-t-elle cet air grandiose aux monuments dont elle a besoin?

La piste, reconnue récemment, entourée de talus en gazon, était terminée carrément à chaque bout par un dallage en marbre blanc limitant les extrémités du champ de courses; dans cette bordure, large de 0 m. 48, s'enfonçaient des poteaux en bois ou en bronze, dont les trous de scellement sont carrés, espacés d'environ 1 m. 28, marquant ainsi, à chaque extrémité, vingt postes de coureurs; dans le dallage, une rainure, de section triangulaire, servait de point d'appui aux coureurs pour assurer leur élan.

D'un de ces dallages à l'autre, la distance était de 600 pieds; comme on a pu mesurer cette longueur (192 m. 27), on en a déduit que l'unité de mesures grecques, le pied olympique, vaut 0m,3204. C'est Hercule, dit la légende grecque, qui avait tracé la piste en portant 600 fois une jambe devant l'autre. Mais la critique moderne observe qu'on retrouve des multiples correspondants chez les peuples d'Orient : trente stades olympiques valent la parasange perse; soixante le *schoinos* parthe et l'étalon égyptien, en cela comme en bien d'autres occasions on voit de fort anciens rapports entre les peuples grecs et les Orientaux.

Les hellanodices, ou présidents des jeux, se tenaient près d'une des limites de la piste, à côté s'asseyait la prêtresse Déméter Chamyne, la seule femme admise aux jeux, dans la partie occidentale, les concurrents dépouillaient leurs vêtements, se frottaient d'huile et recevaient les exhortations de leurs maîtres, parqués dans une enceinte fermée par une balustrade.

Quel était le programme précis des concours? Aux débuts des jeux Olympiques ils s'accomplissaient en une seule journée, plus tard on leur consacra proba-

1. *Dessin de M. Charles Normand.*
2. *Dessin de M. Charles Normand.*

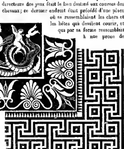
blement trois jours entiers. Les enfants commençaient. Le lendemain matin on assistait à la course sextuple, ou *dolichos*, qui obligeait les athlètes à parcourir six fois la longueur de l'arène; la course simple et la course double des hommes avaient lieu le même matin. Dans l'après-midi, c'étaient la lutte, ou *palè*, dans laquelle les combattants s'empoignaient corps à corps; le pugilat ou *pygmè*, boxe terrible, et le pancrace, combiné de lutte et de boxe. La troisième jour était consacré au concours hippique, auquel on réservait la matinée, et, dans l'après-midi, à la course armée et au *pentathle* : ce dernier était une lutte comprenant les cinq épreuves du saut, du disque, du javelot, de la course simple et de la lutte.

Ces jeux fournissaient au pays les corps vaillants nécessaires à sa défense et les modèles admirables dont s'inspiraient les artistes pour donner l'immortalité à leur patrie. Ce n'étaient point seulement des courriers à pied que préparaient ces luttes, mais aussi des guerriers, d'une rare résistance aux fatigues des combats. Dans les beaux temps de la Grèce il fallait, dans la course armée, parcourir deux fois la longueur du stade, en tenue de campagne, c'est-à-dire avec bouclier, casque, lance et jambières, puis on devint moins énergique et l'on ne porta plus que le bouclier de bronze.

Il y avait la course simple, *stadion* ou *dromos*, la course double ou *diaulos*, et la course sextuple ou *dolichos* Certains jeux étaient des combats sauvages et terribles, tel le pugilat. Les adversaires étaient coiffés d'un casque de bronze, et armés aux poings de lanières de cuir à bossettes en métal. D'un bras on garantissait sa tête, et de l'autre on lançait son poing sur le visage et le corps de l'adversaire; on tâchait de le placer dans une orientation où le soleil l'aveuglait. La lutte se poursuivait jusqu'à ce qu'un des antagonistes se reconnût vaincu; l'un d'eux, ayant eu la mâchoire brisée, avala ses dents, demeura calme, et son adversaire abandonna la lutte.

Les enfants subissaient les mêmes épreuves que les hommes, mais on dut bientôt leur épargner la trop pénible épreuve du pentathle; d'ailleurs, entre tant d'enfants vainqueurs, deux ou trois seulement furent dans la suite proclamés triomphateurs dans les concours des hommes.

On pouvait assister encore au concours des crieurs et à celui des trompettes, debout sur l'autel des hérauts voisin de l'accès du stade, les concurrents, venus même d'Italie ou d'Asie Mineure, s'époumonaient outre mesure; tel, comme le géant Herodoros de Megare, haut de huit pieds, mangeant chaque jour huit livres de viande, savait souffler si fort dans deux instruments à la fois que personne ne supportait le bruit qu'il faisait : aussi Herodoros remporta-t-il dix fois le prix des trompettes.


TEMPLE DE ZEUS. FRAGMENT DE LA MOSAÏQUE DU PRONAOS OU VESTIBULE, DÉCOUVERT PAR L'EXPÉDITION FRANÇAISE[1] (PAGE 138)

Le *théâtre* devait se trouver dans le voisinage du stade, mais on ne l'a pas retrouvé, non plus que l'*Hippodrome* ou champ des concours de chevaux et de chars. La piste avait deux fois la longueur de celle du stade, soit 770 mètres, les chevaux victorieux étaient comblés d'honneurs, on leur élevait des monuments, et alors, comme aujourd'hui, le prix était remporté plus encore par le propriétaire des chevaux engagés que par le cavalier qui les montait. On enterrait parfois ensemble le propriétaire du cheval et sa bête.

Au delà de cette partie du stade où se plaçaient les directeurs des jeux était le lieu destiné aux courses des chevaux; ce dernier endroit était précédé d'une place où se rassemblaient les chars et les bêtes qui devaient courir, et qui par sa forme ressemblait à une proue de navire dont l'éperon serait tourné vers la lice; le bec de cette proue était surmonté d'un dauphin de bronze, et vers le milieu de la proue on voyait un autel en briques surmonté d'un aigle aux ailes éployées. Au moyen d'un mécanisme ingénieux cet aigle s'élevait dans les airs, tandis que le dauphin s'enfonçait sous terre. A ce signal on lâchait l'*aphesis* ou barrière en corde qui maintenait dans leurs stalles les chevaux et les chars; ils s'assemblaient près de l'éperon, puis la course commençait.

Les courses les plus belles et les plus anciennement établies étaient celles des chars attelés de quatre chevaux : deux attelés au timon et deux de volée, le cocher se tenait, guides et fouet en main, debout sur la caisse, montée sur deux roues basses, les cochers vainqueurs furent à certain jour Cimon ou Alcibiade, Gelon de Syracuse ou Hieron.

1. *Dessin de Chapuis.*

La foule se passionnait à ce spectacle; les chevaux, arrivés au bout d'une des deux lices, contournaient la borne ronde consacrée à un génie qui était leur effroi et que pour cette raison on nommait *Taraxippos*. En passant devant cet autel, les chevaux, saisis de peur, n'obéissaient plus ni à la voix ni à la main; souvent ils renversaient le char et l'écuyer.

A l'entrée du stade on trouvait dans l'Altis un long portique, qui la reliait à celle de l'hippodrome. Ce portique, à colonnes ioniques, se nommait *Pœcile*, à cause des peintures de son mur de fond, et « portique de l'Écho » parce que la voix s'y répétait sept fois. Long de 100 mètres, large de 10, il était divisé en deux nefs et l'on y montait par des marches de marbre mouluré. Ici s'abritaient les pèlerins qui contemplaient les sacrifices du grand autel ou se rendaient aux champs de course. Un autre portique, désigné comme celui d'*Agnaptos*, du nom de son architecte, se trouvait près de là et à côté de l'*Hippodameion*, bosquet sacré, du genre de celui de Pélops, où se dressait l'autel d'Hippodamia; les femmes y avaient droit d'accès une fois l'an pour jeter sur l'autel des fleurs et des parfums. Dans le voisinage se trouvait l'agora, rempli de statues dressées comme un peuple de bronze, et des offrandes. On voyait aussi la *proédria*, grande tribune des magistrats, directeurs des jeux, à chacune de ses deux extrémités se dressait une colonne haute de 10 mètres et surmontée, l'une de la statue de Ptolémée d'Égypte, l'autre de celle de Bérénice.

Au sud et à l'ouest du champ des ruines, en dehors de l'Altis, on aperçoit une suite de substructions d'édifices très variés de formes et de dimensions. Ce sont les restes des habitations des prêtres et des magistrats qui présidaient aux jeux et aux sacrifices.

Avant de se rendre aux jeux on prêtait serment dans le *Bouleutérion* (B'), un de ces édifices dont les ruines font une ceinture au mur d'enceinte de l'Altis; c'était là que siégeait le sénat d'Olympie, qui présidait aux jeux. Dans le milieu de la pièce carrée se dressait la statue de Zeus Horkios, ayant la foudre en main, à ses pieds on avait gravé sur une table d'airain des menaces contre les parjures, les juges des concours, les athlètes et leur famille y prêtaient serment sur les entrailles d'un sanglier.

Le *Theokoleon*, logis où demeuraient, comme en un presbytère, les ministres du dieu, servait d'habitation aux trois *théokoles*, chefs de la hiérarchie sacerdotale, chargés de la surveillance générale et des sacrifices principaux.

L'*Heroon* était une chapelle particulière consacrée à un héros, sans doute à Jamos, ancêtre de la plus célèbre famille des devins d'Olympie.

L'*atelier de Phidias*, salle d'apparat pour les grands prêtres, fut utilisé par Phidias quand il sculpta sa fameuse statue de Zeus. L'atelier est une pièce rectangulaire, transformée en chapelle byzantine, fort curieuse à étudier avec son absidiole et sa clôture encore debout au devant de l'autel. A côté était la sacristie ou *Pompeion*. Le *Léonidaion* devait son nom à l'Éléen Léonides qui l'avait consacré à Zeus; ce bâtiment était probablement le palais des *hellanodices* et une hôtellerie pour les chefs de théorie et proxènes. C'est le plus vaste édifice d'Olympie, sa surface est triple de celle du temple de Zeus, les bâtiments sont disposés autour d'une cour intérieure, dont le côté mesure 27 mètres, et entourée de portiques doriques.

A cheval, maintenant, pour continuer mon exploration de sites antiques, dans l'intérieur de la Morée. En compagnie de mes pinceaux et crayons je m'abandonne à la vie libre, dans cette nature rude et sauvage, cadre merveilleux des ruines solitaires où l'esprit rêve des formes pures et idéales de l'architecture et des arts qui s'y rattachent. Grand spectacle, haute leçon et nobles souvenirs, dont le prix n'est point payé trop cher par toutes les fatigues!

CHARLES NORMAND

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



TÊTE DE LUTTEUR[1]



MACUTO[1] (PAGE 154).

AU VENEZUELA[2],

PAR M. GUSTAVE RIBLRAT

La Guaira, 15 avril 1892.

LES côtes du Venezuela s'étendant sur une immense longueur au sud de la mer des Antilles. La partie occidentale, comprise entre le cap Codera et la lagune de Maracaibo, renferme les deux ports les plus importants : la Guaira et Puerto-Cabello, et c'est sans contredit la plus remarquable.

LE GÉNÉRAL PEPPER[3] (PAGE 157).

D'abord très basse, la côte se relève après Arieagua par une succession de collines, puis de montagnes, qui bientôt atteignent des hauteurs considérables. Derniers contreforts de la puissante chaîne des Cordillères, elles tombent presque à pic dans la mer par une série d'arêtes régulières qui forment entre elles de profondes vallées. Toutes ces ondulations sont recouvertes d'un manteau d'intense verdure. En haut, les sommets disparaissent dans les nuages. Quelques traces humaines, mais rares. C'est à peine si, de loin en loin, sur la petite plage où aboutit une rivière, on aperçoit quelques huttes chétives, perdues dans l'immensité de cette nature exubérante. Les heures passent, et il semble que l'on est toujours à la même place, que le navire est immobile, tant l'aspect de cette côte étrange et interminable est resté le même.

Mais voici des clairières plus vastes, des plantations de sucre et de café, puis un amas de jolies villas dans le fond de la baie : c'est Macuto. Plus loin commencent les faubourgs de la Guaira. Une longue file de petites maisons jaunes, vertes et roses suit les bords de la plage, elles s'agglomèrent ensuite et escaladent en rangs serrés deux collines rouges et pelées, où elles restent accrochées, dessinant une succession de terrasses qui s'étagent les unes au-dessus des autres. Dans le fond de la vallée, les toits, inclinés légèrement et recouverts de tuiles rouillées par le temps, forment une masse compacte, d'où émerge le campanile blanc de la cathédrale. Sur la hauteur, un petit fort à moitié ruiné marque la limite des maisons, et la forêt reprend son empire.

La Guaira, port de Caracas, est la deuxième ville du Venezuela comme importance. Huit lignes de paquebots y aboutissent. Actuellement le mouvement commercial est très ralenti. Il y a sur les quais une quantité de wagons attendant le déchargement. Les magasins de la douane regorgent de sacs de café, de ballots de toute espèce. Ce sont les bienfaits de la guerre civile. Depuis deux mois, en effet, le pays est en proie à un de ces petits accès révolutionnaires comme il s'en déclare souvent dans les jeunes républiques hispano-américaines.

1. *Dessin de Weber, gravé par Barbant.*
2. Extraits des notes d'un voyageur sur les Antilles et l'Amérique espagnole. — Texte et dessins inédits.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

En pénétrant dans l'intérieur de la ville, on éprouve une légère déception De près, la Guaira se réduit à peu de chose. Une seule de ses rues mérite à proprement parler ce nom, la *calle* des négociants et des commerçants; les magasins sont vastes et l'on voit quelques jolies vitrines. Le quartier espagnol est plus original, avec ses maisons petites, à un étage au plus; elles sont proprettes, et leurs façades bleu pâle ou rose tendre, illuminées par le soleil dans leur partie supérieure, se détachent dans l'ombre claire de la rue et reposent les yeux des teintes aveuglantes du ciel. Sur les trottoirs, tellement étroits qu'il est impossible d'y marcher deux de front, s'avancent à intervalles réguliers les *ventadas* avec leurs *miradores* pleins de mystère, derrière lesquels des yeux noirs et brillants vous regardent passer.

Malheureusement c'est vite franchi, et l'on tombe quelques pas plus loin dans des quartiers fort malpropres Dans le haut de la ville les maisons, construites en torchis de boue, sont posées sur un sol en pente et raviné Il semble qu'à la première pluie tout doive glisser et s'effondrer. Ici la terre, les constructions et les gens sont de la même couleur Sur le devant des maisons, les enfants, tout nus, se vautrent dans la boue avec les chiens et les porcs, et tandis que la mère vaque aux soins du ménage, le mari fume une cigarette, adossé contre la porte, tout fier dans ses haillons

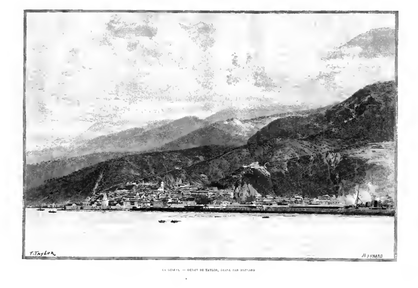
Au-dessus, les sentiers montent en zigzag et se perdent dans la montagne. En longues files, des mulets descendent, pliant sous le faix, conduits par de grands gaillards tannés et poudreux La végétation est rare sur ces crêtes où les eaux de pluie séjournent à peine. Elle est en pleine vigueur au contraire dans le fond du ravin, où s'est creusé le lit de la rivière qui traverse la ville C'est maintenant un torrent presque à sec : quelques minces filets d'eau se glissent à travers des amoncellements de cailloux et forment çà et là des vasques où les femmes du pays viennent laver leur linge. En remontant la rive, on entre sous le couvert de la forêt. Les arbres sont fort beaux, sabliers énormes, courbaris, dont le tronc s'élève droit et nu à des hauteurs considérables, fromagers, aux racines noueuses et enchevêtrées. Parfois la vallée se resserre entre de gigantesques rochers couverts de mousse, et l'eau, arrêtée par un saut brusque, jaillit en cascatelle Mais la nuit vous surprend vite sous l'épaisse frondaison, il faut se hâter de redescendre avant le coucher du soleil

UNE RUE DE LA GUAIRA[1]

Les nuages se sont abaissés et forment sur le flanc des montagnes une longue traînée immobile, au-dessus de laquelle apparaissent les sommets élevés qui doivent à leur dessin bizarre le nom de *Silla* (selle) de Caracas Du bas de la vallée montent les tintements de l'angelus Les façades empourprées des maisons se détachent sur l'azur pâli de la mer. Dans les rues les boutiques sont fermées, et de nombreux promeneurs respirent la fraîcheur du soir

La population est un mélange d'espagnol, d'indien et de nègre A l'intérieur du Venezuela, sur les bords de l'Orénoque, l'Indien est presque pur, de ce côté, les deux autres races sont prédominantes. Insouciante et paresseuse, misérable (mais connaît-on la vraie misère, dans ces pays où une poignée de maïs et un rayon de soleil suffisent à la subsistance de l'homme ?), cette population est endurante et à l'occasion énergique Malheureusement ceux qui ont dirigé le Venezuela jusqu'à ce jour n'ont guère cherché à la faire sortir de sa torpeur et à utiliser ses qualités : elle est devenue entre les mains des partis un instrument passif et résigné, dont ils savent se servir avec une remarquable virtuosité Les

1 *Dessin de Berteault, d'après une photographie*



LA GUAIRA. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD

enfants, à peine formés, sont pris comme soldats et vont s'entr'égorger pour le bon plaisir du chef qui les a enrôlés et dont ils savent à peine le nom. Les plus intelligents réussissent à échapper à cette servitude et à travailler pour leur propre compte, mais dans ces révolutions continuelles le sens moral s'émousse et certains d'entre eux arrivent à être des bandits de haute allure.

Comme l'Espagnol, le Vénézuélien aime les émotions violentes. Les courses de taureaux et les combats de coqs lui plaisent. Son caractère est en général vindicatif et sombre. On voit fréquemment deux individus qui ont une vieille querelle à vider ensemble, en venir aux mains, se colleter sérieusement, et puis se séparer, le tout sans avoir échangé un mot.

Quelle différence avec les habitants de nos Antilles françaises, dont le grand bonheur est de faire de beaux discours, de crier et de gesticuler, même lorsqu'ils se trouvent seuls! L'autre jour, j'ai vu tomber dans mes bras une de mes anciennes blanchisseuses de la Martinique, venue après le cyclone dans l'intention de s'établir ici avec sa famille. Elle n'était plus aussi expansive, la pauvre *doudou*, et son joli teint noir et luisant était bien terni.

L. Thuillier del.

Oh! mon cheou, quelles horibles gens! Ate, Ate! me dit-elle en parlant des Vénézuéliens. Ses frères aussi étaient tout dépaysés et avaient hâte de retourner à Fort-de-France, où ils peuvent au moins s'ébattre en toute sécurité. A la Guaira on a essayé plusieurs fois de les enrôler. Quand le gouvernement a besoin de soldats, on fait la presse, et l'on ramasse tous les vagabonds. Le procédé est simple, mais il a déjà occasionné de la part des consuls étrangers une multitude de réclamations, auxquelles du reste on s'est empressé de faire droit.

Ce sont les seuls incidents que la guerre civile ait fait naître jusqu'à présent. Mais les négociants vénézuéliens et étrangers commencent à s'en plaindre. Depuis deux mois les affaires restent stagnantes et le commerce est presque détruit. Les familles aisées s'en vont. Il en est de même des étrangers. Quelques-uns de ces derniers pourtant, habitués depuis longtemps aux mœurs vénézuéliennes, trouvent moyen d'être à leur aise au milieu de ces époques troublées. Il y a parmi eux des types extraordinaires. Ainsi on m'en a montré un dont la vie est un véritable roman.

Ancien officier dans une armée européenne, et possédant de brillants états de service, il avait quitté son pays pour se rendre en Colombie, où il avait amassé une fortune dans les affaires du canal de Panama. Ruiné complètement par des spéculations malheureuses, il arrive au Venezuela comme entrepreneur, dresse des plans, des tracés de chemin de fer, et ramasse plusieurs centaines de mille francs dans le commerce des caoutchoucs qui croissent sur les rives de l'Orénoque. Il descendait un jour le fleuve sur un des bateaux de l'exploitation avec son argent, sa femme et ses enfants, quand survient une tornade. Quelques instants après, il se trouvait seul sur le rivage, dans le plus élémentaire des costumes. Femme, enfants, fortune, tout avait disparu sous les eaux jaunes du fleuve.... Le désastre est arrivé il y a un an. Il s'est mis immédiatement à lancer plusieurs affaires, et il est, depuis le commencement de la révolution, consul d'une puissance étrangère.

Il est difficile, à l'heure actuelle, d'avoir une idée exacte de la situation. Les journaux enregistrent tous les jours de nouvelles victoires gouvernementales. Mais il est permis de douter quelque peu de leur véracité! En tout cas, le président actuel, Andueza Palacio, est très impopulaire. On le regarde comme le premier auteur de tout le mal.

Il y a deux mois, le moment était venu pour lui de remettre ses pouvoirs, régulièrement expirés, et de réunir le Congrès chargé de désigner son successeur. Cette assemblée devait également avoir à discuter un projet de revision de la constitution devenu très populaire. Andueza a voulu profiter de la circonstance pour effectuer tout seul le changement désiré et garder le pouvoir deux ans de plus. On a crié. Il a empêché le Congrès de se réunir, par l'abstention de ses amis et quelques emprisonnements. C'est alors qu'un des hommes politiques les plus considérables du pays, le général Crespo, a levé l'étendard de la révolution. Autour de lui se sont groupées plusieurs personnalités influentes, et la guerre a commencé.

Caracas, 10 juin.

Le trajet en chemin de fer de la Guaira à Caracas est unique en son genre. A vol d'oiseau, les deux villes ne sont qu'à 9 kilomètres l'une de l'autre, mais la différence d'altitude est de 905 mètres et la Silla forme entre elles un obstacle de 2 600 mètres de hauteur.

Le chemin de fer contourne les deux flancs de la chaîne de montagnes, qui s'abaisse, à 10 kilomètres dans l'ouest de la Guaira, pour entrer dans la vallée de Caracas. Le travail est beau et fait honneur à l'esprit d'initiative de l'ex-président Guzman Blanco, grâce auquel il a été achevé en 1883. La voie a 38 kilomètres de longueur, elle est unique et ne comporte aucun système de crémaillère, bien que la pente soit considérable en certains endroits. Cinq ou six wagons, d'un modèle très léger, composent le train.

Aussitôt après avoir dépassé les cocotiers de Mayquetia, le chemin de fer attaque la montagne par une série de lacets sinueux, où les courbes n'ont pas été ménagées. On reste ainsi pendant près d'une heure en face de la mer, qui reflète les rayons éblouissants du soleil. Le sol, nu et rougeâtre, est à peine estompé par des bouquets de cactus et de plantes sauvages. De temps à autre, la voie s'engage dans un ravin, au fond duquel reluit un filet d'eau, et la verdure reprend toute sa force. Nous voici à mi-route, à la station de Zigzag, qui possède un garage pour le croisement des trains montants et descendants. Mais le train de Caracas n'est pas arrivé, et nous repartons, après vingt minutes d'attente. Un négociant vénézuélien fort distingué avec lequel je fais le voyage m'explique qu'il n'y a pas lieu de s'étonner. Le train de Caracas a dû rester en panne quelque part. Il suffit d'une pluie un peu violente pour que des terres ou des rochers se détachent de la montagne, et obstruent la voie. C'est un grave inconvénient, auquel on ne peut remédier. Pendant la mauvaise saison, le trafic est quelquefois arrêté ainsi pendant plus d'une semaine.

CHEMIN DE FER DE [illegible] (1).

Aussi a-t-on beaucoup parlé de remplacer ce chemin de fer. Un ingénieur a proposé de percer dans la Silla un tunnel allant du port de la Guaira jusqu'en dessous de Caracas, un puits dans lequel serait organisé un système de bennes permettrait alors de porter voyageurs et colis à fleur de sol.

« Maintenant, ajoute mon interlocuteur, l'accident qui vient d'arriver est peut-être d'une autre nature. Depuis quelque temps des bandes révolutionnaires occupent les environs de Caracas et arrêtent les trains. Ils ont failli de la sorte enlever le ministre de la guerre, il y a trois jours. Vous avez dû voir qu'avant le départ on a fait monter une vingtaine de soldats dans le fourgon des bagages.... »

Cependant nous avons franchi plusieurs fois de petits flocons de nuages arrêtés sur les flancs de la montagne et nous sommes à 600 mètres d'altitude. Après avoir traversé une série de tunnels tellement exigus que la fumée de la locomotive y reste stagnante, ce qui est bien désagréable pour les yeux et les poumons du voyageur, le train pénètre dans la merveilleuse vallée de Caracas.

La voie, encore plus étroite, surplombe le précipice, dont la profondeur est de 800 mètres, tandis qu'au-dessus de votre tête sont suspendus d'énormes blocs qui semblent vous attendre au passage pour se laisser tomber. De l'autre côté, on voit une série de mamelons se rattachant à l'ossature puissante de la Cordillère. Pas de végétation, mais des pâturages

(1) *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*

immenses; puis, dans certains fonds, un paquet de maisons et quelques arbres touffus qui ressemblent à des jouets de carton-pâte.

Tout à coup le train s'arrête brusquement, et je vois chacun porter la main à son revolver. Les paroles de tout à l'heure me reviennent à la mémoire. Mais on nous rassure aussitôt. C'est un des fameux blocs qui, pendant la nuit, est descendu sur la voie. De l'autre côté de l'obstacle, le train de Caracas nous attend depuis trois quarts d'heure. Immédiatement les chefs de train font effectuer l'échange des passagers et des colis, que l'on transporte par-dessus l'éboulement. On laisse quelques hommes d'équipe qui commencent à déblayer la voie, et chacun des trains revient à son point de départ.

Nous arrivons à Caracas à 11 heures et demie, avec une heure de retard (le trajet se fait habituellement en deux heures). On est tout étourdi, en sortant de la gare, par le bruit des voitures, les allées et venues des passants; on retrouve ce qu'on avait perdu depuis longtemps, l'impression d'une grande ville. Malheureusement la chaleur est *torride* et il n'y a pas un coin pour se mettre à l'abri des rayons aveuglants du soleil. Les rues, que l'on a voulu construire à l'instar de celles des capitales européennes, sont d'une largeur respectable, et comme les maisons sont très basses, en prévision des tremblements de terre fréquents dans ces régions, l'ombre n'existe pas. Il n'y a qu'une chose à faire, aller se réfugier à l'hôtel, et attendre la fin de cette orgie de lumière.

Vers quatre heures, la chaleur est tombée, et les rayons obliques du soleil colorent de leurs reflets fauves et adoucis les façades enluminées des maisons. C'est le moment où tout le monde est dehors, et les rues sont très animées. Elles sont coupées à angle droit, suivant les quatre points cardinaux, et formant entre elles des pâtés de maisons d'une régularité absolue. En certains endroits, les carrés ont été supprimés, et il y a des squares ou *paseos*, de jolies places, comme la *plazza* Bolivar, où la statue du Libertador se dresse au milieu des plates-bandes et des bouquets de verdure, tout à côté est une grande avenue plantée d'arbres, où stationnent des files de voitures. Cela donne l'illusion de Paris.

En somme, Caracas est une belle ville. Certes un amateur délicat ne trouvera peut-être pas beaucoup de cachet dans ces rues régulières, ces maisons basses et presque toutes semblables, il sera choqué par la vue de monuments dont le style est souvent indéfinissable, comme par exemple cette église d'architecture espagnole, que l'on a surmontée d'un clocher byzantin en briques rouges et blanches, ou encore le Palais du Congrès, lourde construction de plâtre écrasée par une coupole massive et sans symétrie; mais il ne faut pas oublier qu'il y a une quarantaine d'années, Caracas n'était, pour ainsi dire, pas encore ouverte à la civilisation et qu'elle venait à peine d'effacer les terribles ravages causés par le tremblement de terre de 1812.

Caracas est à présent couverte de maisons et de palais, et sa population est de 70 000 âmes. C'est en grande partie à Guzman Blanco qu'elle doit sa prospérité. Il y fit venir des architectes, des ingénieurs, des savants étrangers, tirant ainsi de l'obscurité un pays ignoré et à demi sauvage, et lui imprimant une impulsion vigoureuse dans la voie du progrès. Malheureusement cet homme de génie était violent et avait un amour de l'argent vraiment immodéré. Il ne sut pas garder de mesure. Après avoir courbé pendant près de vingt ans sous sa main de fer la masse turbulente de ses concitoyens, il dut céder devant les violentes haines qu'il s'était attirées par ses cruautés. Il partit en exil, laissant à son pays une civilisation neuve, qui n'avait pas eu le temps de prendre des bases bien solides. Elle offre une analogie frappante avec le monument que tous les étrangers admirent à Caracas : l'Université, dont la façade gothique profile sur le ciel bleu de nombreux clochetons finement découpés. Faites le tour du monument, vous vous apercevrez qu'il se compose uniquement d'un mur blanchi par derrière à la chaux, et auquel sont accolées de vilaines petites bicoques formant le corps principal!

Maintenant tout ce qui touche à Guzman est dans la réprobation. L'ancien rendez-vous de la belle société de Caracas, un petit monticule qui se nomme le Calvaire, et sur lequel l'ancien président avait établi de magnifiques jardins en y amenant l'eau par de longs et coûteux travaux, est complètement abandonné, et l'on a déboulonné la statue du grand homme qui se trouvait au sommet.

C'est pourtant un endroit fort agréable, surtout le soir. On y respire un air pur et embaumé, et, à travers les branches des thuyas, au-dessus des parterres de fleurs, on voit se dérouler un panorama grandiose, féerique. Au pied de la colline, la masse sombre de la ville, déjà noyée dans l'ombre et où étincellent les feux des premiers becs de gaz, et puis la plaine, couverte de haciendas, de plantations de canne à sucre, de bois, se confondant au loin avec les vapeurs bleuâtres de l'horizon. Elle est enchâssée entre la Silla, dont on voit à merveille le sommet principal, le mont Avila, tout rosé sous les feux du couchant, et une série de chaînes de montagnes qui s'étendent à perte de vue. Là-bas se trouvent en quantité des mines de fer, d'or et d'argent. C'est le fameux Eldorado des anciens Espagnols. Mais actuellement presque rien n'est exploité, tant les difficultés de communication sont considérables, et tant les travaux un peu suivis sont contrariés par toutes ces secousses révolutionnaires.

La nuit est brusquement arrivée et une myriade d'étoiles brillent au firmament. Il est rare de jouir d'une aussi belle soirée à cette époque de l'année, où les épais nuages attirés par la crête de la Silla déversent sur la plaine de Caracas des ondées continuelles. Cela explique son insalubrité, car les eaux, trouvant difficilement à s'écouler, forment parfois de vrais marécages. La fièvre jaune, elle, est endémique à

Caracas, mais personne ne s'en occupe. Vous causez un jour avec un monsieur, le lendemain vous apprenez qu'il est mort et enterré, frappé par le redoutable fléau. On s'y fait assez vite.

Les rues sont brillamment éclairées, et les magasins étalent leurs splendeurs derrière les vitrines. La France est au premier rang, représentée par un nombre incommensurable de modistes et de couturières. Les Vénézuéliennes raffolent de la parure, et, ma foi, la coquetterie leur sied à merveille. Caracas est un des endroits du monde où l'on rencontre le plus de jolis minois.

La société est très avenante; tous les étrangers s'accordent pour le vanter; on s'y fait en peu de temps des relations charmantes. Malheureusement tout est mort par ce temps de guerre civile, qui a interrompu les plaisirs comme les affaires. Les lieux de réunion, les théâtres, sont clos. Chacun se renferme chez soi, dans l'attente anxieuse des événements.

A l'hôtel Klindt, où nous dînons, mon interlocuteur me montre à une table voisine un monsieur fort bien mis, à tête énergique, à grandes moustaches, qui est en train de parler avec vivacité.

« Voici un des généraux les plus célèbres du parti gouvernemental, me dit-il, un homme intelligent, qui a fait ses études en France. Il appartient à cette catégorie de gens qui nous font tant de mal. Lorsque, en 1822, Bolivar émancipa la Nouvelle-Grenade, une fée maligne dota chacun des pays de la trinité colombienne d'un fléau particulier. Dans l'Équateur ce sont les moines, et le pays est continuellement en proie aux dissensions religieuses; en Colombie, ce sont les docteurs des Universités; ici, nous sommes les plus mal partagés, nous avons les généraux. Tout le monde est général ou veut l'être. Ils sont plusieurs milliers, sur une population de 2 700 000 âmes, et c'est cette classe de politiciens enragés qui fait éclore révolution sur révolution, pour se disputer le pouvoir. Il se trouve à côté d'eux, il est vrai, des gens éclairés qui devraient réagir et s'opposer à ces débordements. Mais, que voulez-vous! le Vénézuélien aime à se rappeler que le sang des anciens *conquistadores* coule encore dans ses veines, et s'il ne prend pas une part active à la lutte, il en est le spectateur passionné. Les femmes elles-mêmes la suivent avec intérêt.

— Et la révolution actuelle?

— Elle sera bientôt achevée. Andueza Palacio est fini. Il ne se maintient plus que par la violence; les prisons de Caracas sont remplies. Mais sa position devient difficile. Il y a huit jours, on a lancé des bombes contre un des ministères. *Le Président* n'ose plus sortir de son palais, la Maison Jaune, où sont concentrées ses dernières fidèles. Il voudrait bien sauver ses piastres, qui ont déjà pris le chemin de l'Europe, mais il a peur de tomber dans un guet-apens. Après lui, nous aurons Crespo, sans doute. C'est un homme très populaire. Ancien lieutenant de Guzman Blanco, il a déjà été président du Venezuela pendant deux ans. Il est un peu plus honnête que les autres, et jouit de l'estime générale. »

Un matin, en me promenant sur la place Bolivar, j'ai aperçu à son balcon le prisonnier de la Maison


L'UNIVERSITÉ DE CARACAS.[1]

Jaune, avec sa large tête basanée recouverte d'une calotte grecque. Il regardait manœuvrer des troupes.

On m'avait dit pis que pendre de l'armée vénézuélienne. Ce que j'ai vu m'a fait revenir un peu de cette opinion. La tenue des soldats est laide, mais convenable. La garde du président a un uniforme noir à aiguillettes. D'autres régiments ont le pantalon rouge et le dolman noir, avec le képi. Comme tenue de campagne, ils ont d'amples vêtements de toile grise. Les armes sont le sabre ou *machete* et la carabine Winchester.

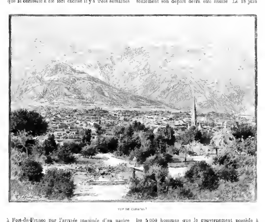
La plupart de ces hommes sont des métis ou des Indiens purs; leur face est large, leurs pommettes saillantes, leur teint cuivré, leurs cheveux luisants; leurs yeux noirs et bridés ressemblent à ceux des Tartares. Le caractéristique de cette physionomie est l'impassibilité absolue des traits. On sent que ces gens-là sont insensibles à tout. Ils manœuvrent machinalement,

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

mais avec assez d'ensemble D'une endurance, d'une solidité à toute épreuve, ils supportent les plus grandes fatigues sans murmurer et se battent avec courage. Leurs officiers, généralement, ont une tenue fort simple Il n'y a pas ici cet amour du panache qui fait de l'armée haïtienne le sublime du genre, avec ses généraux bleu de ciel et à aigrettes blanches

La Guaira 10 juillet

J'ai appris, par le paquebot venant de la Martinique que la curiosité a été fort excitée il y a trois semaines



VUE DE CARACAS.[1]

à Fort-de-France par l'arrivée inopinée d'un navire de guerre vénézuélien apportant le président déchu, Andueza Palacio, et toute sa famille Ces personnages y sont restés huit jours, attendant le départ du prochain paquebot pour la France, et il y a beaucoup de jaloux, car l'hôtelier de S E a été fait commandeur de l'ordre le plus insigne du Venezuela, le « busto de Bolivar » L'ancien président ne paraissait pas trop affecté des rigueurs du sort Tous les jours on pouvait le voir, coiffé de son inséparable calotte grecque, prendre son apéritif sur une petite table de la Savane, en face de l'hôtel, et raconter ses malheurs à qui voulait l'entendre Il ne comprenait pas comment les Vénézuéliens l'avaient abandonné, lui tout dévoué à leur bonheur, mais sa cause n'était pas complètement perdue, il avait encore des amis puissants ... En attendant, il se rendait à Paris pour se reposer de ses fatigues et de ses émotions

Le fait est qu'il se trouvait dans une terrible impasse Il s'en est tiré fort adroitement. Se voyant perdu par l'approche de Crespo, il convoque précipitamment le Conseil fédéral, auquel il remet le pouvoir seulement son départ devra être assuré Le 18 juin les 5 000 hommes que le gouvernement possède à Caracas sont échelonnés le long de la voie ferrée, et Andueza Palacio, parvenu en sûreté à la Guaira, embarque avec les siens sur le *Libertador*.

Que penser de ce qui est arrivé après son départ?

On supposait la guerre finie Le Conseil fédéral nomme un président provisoire, le docteur Villegas en attendant les élections du nouveau Congrès, et invite les dissidents à rentrer dans la capitale Pour calmer leurs défiances, les troupes des deux partis devront se retirer à une égale distance de la ville Mais Crespo refuse tous les arrangements proposés, et la guerre recommence!

Le général révolutionnaire, abandonné de quelques-

1. *Dessin de Taylor gravé par Barbant*



CITADELLE DE LA GUAIRA (PAGE 156). — DESSIN DE BOUIS[illegible]

uns de ses partisans plus pressés que lui, a dû quitter ses lignes offensives et se retirer dans la vallée de l'Orénoque.

« Nous en avons pour de longs mois, me dit un Français qui connaît le pays; Crespo veut profiter de la circonstance pour se débarrasser de ses adversaires politiques. Il est patient et entêté, il n'entrera à Caracas qu'après les avoir tous exterminés! »

Le pays est retombé dans un malaise pire que celui d'avant, et les départs continuent de plus belle.

J'ai vu un homme absolument désolé, le directeur du casino de Macuto. Cette petite ville, sise à côté de la Guaira, est la plage à la mode du Venezuela, l'endroit où viennent se réunir pendant la mauvaise saison presque toutes les familles aisées de Caracas et de ses environs. Maintenant une atmosphère de tristesse pèse dans ces rues bordées de maisons closes; les élégantes villas sont vides, tout est dans la solitude et l'abandon, les allées fleuries des jardins du Casino et la jolie promenade qui suit le bord de la mer, jusqu'à la rotonde crénelée où est l'établissement de bains. C'est à peine si l'on aperçoit quelques figures sous la véranda du seul hôtel qui soit resté ouvert : un jeune snob à plastron gaufré qui fume son cigare, étendu dans une berceuse, et cinq ou six niñas qui essayent de secouer leur mortel ennui en tapotant sur un piano.

Au delà de Macuto se succèdent des plantations attenant à de riches haciendas. Une d'entre elles appartient à un Français, M. L... Au milieu d'un immense champ de canne à sucre s'élève une construction massive, comportant deux corps de logis principaux, et une suite de pavillons, de cours et de terrasses. A quelque distance, l'usine et le groupe de cabanes où habitent les travailleurs. Ceux-ci ont été réduits des deux tiers par la guerre civile, il n'y en a plus qu'une cinquantaine. Ce sont des gens du pays et quelques Canariens, grands, vigoureux, durs à la fatigue; leur costume consiste en un pantalon de toile, un léger tricot sous lequel se dessinent leurs formes musculeuses, un chapeau de feutre à larges bords abrite leur visage parcheminé contre les rayons torrides du soleil. Ils sont turbulents et il est parfois difficile de les maintenir en ordre. Aussi M. L... et ses associés sont-ils obligés d'exercer une surveillance incessante et de passer presque toutes leurs journées à cheval, le *machete* à la main.

« C'est un maître homme que M. L..., me dit un de ses amis. Il est venu ici il y a une quarantaine d'années, les poches à peu près vides, et c'est grâce à son énergie, à sa ténacité, à son sens pratique, qu'il est parvenu à sa position actuelle, après avoir traversé les époques les plus dures.

« Peu de Français, malheureusement, réussissent aussi bien. La plupart de ceux qui viennent ici s'établissent dans de petits métiers, se font boulangers, coiffeurs, ou bien tailleurs; d'autres essayent l'exploitation des mines. Mais en général ils n'ont pas assez d'esprit d'initiative. Habitués, dans leur pays, aux rouages d'une savante administration, qui les conduit pour ainsi dire par la main, ils se trouvent désorientés en présence de ces gouvernements bizarres. Au moindre accroc ils vont chez leur consul, qui leur donne naturellement de bons conseils, mais cela ne suffit pas toujours. Pendant les révolutions, leur petit capital a bien des chances d'être ébréché, et ils tombent dans le découragement.

« Parmi les émigrants français qui savent le mieux se tirer d'affaire, il faut citer les Corses, dont le nombre est assez considérable. Ils ont formé en certains points, comme à Carupano, de véritables colonies. C'est une race intelligente et énergique. Quelques-uns d'entre eux sont même devenus un peu trop entreprenants. »

SOLDAT INDIEN[1] (PAGE 151).

Puerto-Cabello, 10 août.

Un personnage politique influent, Rojas Paúl, ancien président du Venezuela, a quitté Curaçao, où il se trouvait en exil, pour venir s'offrir comme médiateur des partis, et pendant quelques jours les rues de la Guaira ont été couvertes d'affiches représentant la tête du sauveur de la patrie entourée de ces mots : *Viva Rojas Paúl, el mensagero de la paz para los Venezuelanos.* Mais il a été obligé de repartir quinze jours après son arrivée, n'ayant réussi qu'à se rendre suspect aux uns et aux autres.

La guerre est toujours languissante. Cependant, ici même, à Puerto-Cabello, où je suis arrivé la semaine dernière, j'ai entendu beaucoup de gens prétendre que Crespo tenterait bientôt un coup décisif. De nombreuses bandes de ses partisans étaient depuis longtemps signalées dans les environs, et l'on s'attendait à une attaque d'un jour à l'autre.

Puerto-Cabello est une petite ville curieuse à visiter. Du large, en arrivant dans la baie, on aperçoit, le long du rivage, une étroite bande de maisons, interrompue çà et là par de jolies poussées de verdure; en face, de l'autre côté du large chenal qui marque l'entrée du port, se dressent les créneaux vermoulus d'un fortin remontant à l'époque de la domination espa-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

guole. Les rues sont larges et régulières ; mais, à part le quartier des riches commerçants, où il y a de belles maisons de style espagnol et quelques monuments d'architecture banale, tout respire la misère et le délabrement. Et même, à l'extrémité sud, on se trouve dans un village nègre semblable à ceux de la côte d'Afrique, avec des huttes en mais tressé, recouvertes de chaume, près desquelles sont des femmes aux traits noirs et épais, occupées à piler une sorte de couscous.

Les maisons de Puerto-Cabello se terminent vers l'est dans une vaste lagune fétide, entourée par une langue de terre à l'extrémité de laquelle est construit le fort Philippe. On ferait ici, en creusant le vase, un des plus beaux ports du monde. Puerto-Cabello est le débouché de la riche ville de Valencia, à laquelle il est relié par un chemin de fer. Actuellement la plupart des maisons sont hermétiquement fermées. On se croise à chaque pas dans les rues avec des patrouilles ou des sentinelles qui vous regardent d'un air sombre et inquisiteur.

Les *paseos* sont aussi nombreux qu'à la Guaira. Je m'arrête dans l'un d'entre eux. L'endroit est charmant, l'air y est frais, la susurrement d'un petit jet d'eau qui retombe dans une vasque en bronze se mêle au gazouillis de quelques oiseaux. C'est l'image du calme et de la paix, au milieu d'une ville troublée par les approches de la guerre.

M. L., UN HACENDERO FRANÇAIS [1]

La Guaira, 22 août

J'avais l'intention, en quittant Puerto-Cabello, de me diriger dans l'ouest, vers Maracaibo, où un ingénieur français de mes amis achève de construire une voie ferrée fort importante, dans le territoire de Seiba. Toute cette contrée comprise entre la Cordillère et le lac Maracaibo est riche et fertile, et semble appelée à un bel avenir. Mais les événements m'ont forcé de revenir sur mes pas : Crespo s'est emparé de Valencia et marche sur Puerto-Cabello, tandis que ses lieutenants envahissent les provinces occidentales.

A la Guaira, tous les esprits sont en émoi, car la prise de Puerto-Cabello serait un avantage considérable pour les révolutionnaires. Le gouvernement vient de mobiliser tous les navires disponibles de la flotte, c'est-à-dire quatre minuscules vapeurs aux formes étranges, et cinq ou six goëlettes, pour transporter à Puerto-Cabello 1200 hommes de secours sous les ordres du général Urdeneta.

Les dernières nouvelles sont peu rassurantes. Le siège de Puerto-Cabello est commencé, la ville est mise à feu et à sang, et les nationaux étrangers courent de grands risques. Un croiseur français de la station des Antilles, le *Magon*, arrivé depuis deux jours à la Guaira, vient de repartir immédiatement...

Je dois les détails qui suivent à l'obligeance d'un passager de ce navire, qui arriva sur rade de Puerto-Cabello le lendemain de son occupation par les révolutionnaires.

« 25 août. Puerto-Cabello. — Nous mouillons vers 7 heures du matin, par fond de cadavres..., si l'on peut en juger par les nombreux képis qui flottent sur les eaux azurées de la rade! Vis-à-vis, sur le quai de la douane, quelques soldats entourent deux ou trois brasiers dont la fumée remplit l'atmosphère d'odeurs méphitiques. Mais partout le plus grand silence, rien de changé dans l'aspect de cette petite ville, que les journaux de la Guaira nous avaient représentée comme à moitié détruite par les bombes et l'incendie. Seulement un drapeau blanc flotte sur le fort Philippe, et à travers les créneaux on aperçoit un canon braqué dans le ciel, et qui semble encore menaçant...

« Puerto-Cabello est tombé hier au pouvoir de Crespo, après un siège de deux jours. Les gouvernementaux, refoulés dans le fort Philippe après un combat acharné dans les rues de la ville, se trouvaient dans une position critique, lorsque la flottille du général Urdaneta est venue à point les tirer d'affaire. Ils se sont embarqués à la hâte, après avoir encloué l'unique canon du fortin.

« Il y a eu en tout 250 à 300 morts. Les gouverne-

1. *Dessin de J. Lavée, gravé par Rousseau.*

mentaux ont jeté leurs cadavres à la mer avant de s'enfuir, et les crespistes achèvent de brûler les leurs. La ville a été bombardée, paraît-il : on en trouve difficilement les traces en parcourant la ville. Les dégâts matériels se sont bornés à quelques toitures enlevées ! De larges taches brunâtres, qui recouvrent par endroits les trottoirs des rues, sont les seuls vestiges de la lutte qui s'est livrée ici quelques heures plus tôt.

« Les habitants paraissent rassurés. On les voit devant leurs portes causer tranquillement avec les soldats du parti vainqueur. Du reste, Crespo était désiré par la plus grande partie de la population et, grâce à ses prescriptions sévères, les troupes victorieuses ne se sont livrées à aucune scène de pillage.

« 5 heures du soir. — Crespo vient de venir à bord avec quelques officiers de son état-major, tous dans leur tenue pittoresque de partisans : vêtements gris, longs houseaux de cuir bruni, large *sombrero* de feutre marron, revolver à la ceinture, et l'écharpe du *machete* à la main, le tout recouvert de la poussière des camps... Crespo est un mulâtre de belle prestance, aux traits réguliers et énergiques, un peu tirés par la vie éreintante qu'il mène depuis six mois. Ses commencements ont été durs : il n'avait en tout que 8 lances et 12 fusils ! Maintenant les révolutionnaires possèdent 18 000 hommes et 15 canons. Ils comptent être à Caracas avant trois semaines.

« Un des aides de camp de Crespo est d'une grande élégance de tournure, il porte un uniforme particulièrement soigné, noir, avec des parements rouges et des rosettes sur les épaules. C'est un gentilhomme corse, le comte Orsi de Monbello. Un de ses compatriotes est grand maître de l'artillerie de Crespo, Montecatini, général célèbre et aventureux, qui s'est déjà illustré dans plusieurs guerres civiles en Haïti, sous le président Salnave. »

La Guaira, 10 septembre.

La prise de Puerto-Cabello a été le commencement d'une crise aiguë, d'une vraie tragi-comédie dont le principal acteur a été l'ancien commandant en chef des troupes gouvernementales, le général Mendoza, qui, voyant le président Villegas, les ministres et le Conseil fédéral ébranlés par la perte de Puerto-Cabello et prêts à traiter avec Crespo, a mis tout le monde en prison et s'est nommé dictateur. Pendant sept jours il a tenu son rôle avec une maëstria sans égale. Rien n'y a manqué, exactions, emprisonnements arbitraires, violation du droit des gens ; puis, quand l'affolement a été complet, il a disparu sans dire gare, emportant dans ses valises les quelques centaines de mille piastres qu'il venait de gagner très dextrement.

Mendoza s'empare du pouvoir le 26 août. Les caisses du trésor sont presque vides. Il décrète aussitôt un emprunt forcé sur les négociants, auxquels cette entrée en matière ne sourit guère ! La Guaira montre même quelques velléités de résistance. Le dictateur y envoie 5 000 hommes, sous les ordres du général Pepper, qu'il a investi de pleins pouvoirs. En voyant arriver les premières troupes, la petite garnison de la Guaira, restée fidèle à Villegas, se rassemble dans la citadelle. Un conflit paraît inévitable, et les habitants sont dans les transes. Mais dans la citadelle il n'y a qu'une dizaine de vieilles pièces rouillées, les murs menacent ruine et la position est détestable : on peut la dominer aisément des hauteurs voisines. Aussi la garnison se rend-elle, après quelques heures d'hésitation, et la ville est au pouvoir de Pepper, grand chef civil et militaire.

La Guaira est transformée en camp retranché. Dans les rues, sur les places, jusque dans les arènes de courses de taureaux devenues casernes, on est au milieu d'une masse grouillante de soldats. Ils sont pittoresques avec leurs vêtements de toile passés à l'état de guenilles, leur sombrero autour duquel un ruban jaune porte la devise *Viva el partido liberal* !

PUERTO-CABELLO[1]

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

Ils ont les pieds nus, ou sont chaussés de l'*alpargata* national, forte semelle en cuir, retenue au pied par de larges bandes de coton tressé A la ceinture ou sur l'épaule, la *cobija* aux couleurs éclatantes rouge d'un côté, bleue de l'autre, qui leur sert de couverture et de manteau Ils ont établi leurs bivouacs dans les paseos. Les uns, étendus sur leurs couvertures, dorment à l'ombre des *balbas de palo*, arbres singuliers, qui laissent pendre de leurs branches des grappes de lianes rousses ressemblant à des chevelures humaines les autres rassemblent les copeaux qui doivent servir à faire cuire leurs maigres aliments Car depuis longtemps ils ne reçoivent plus ni solde ni nourriture, et ils vivent comme ils peuvent, d'aumônes, le plus souvent de fraudes et de rapines. Dans le port on leur a permis de se faire embaucher pour aider au déchargement des paquebots Les beaux capitaines à l'air noble et martial ne dédaignent pas ce gagne-pain Et c'est un spectacle curieux que celui de tous ces guerriers, tenant d'une main leurs armes, qu'ils n'osent déposer nulle part, de peur qu'elles ne soient volées par un compagnon peu charitable, et soulevant avec l'autre de lourds fardeaux.

La plupart des généraux ont une tenue peu prétentieuse : des vêtements civils et un chapeau de paille Mais le grand chef, le général Eduardo Pepper, *Jefe de la Jefatura de Operaciones de la Seccion Bolivar*, fait exception à la règle par sa mise élégante chemise de flanelle éblouissante de blancheur, culotte de peau, écharpe multicolore Sa figure est douce et avenante Nul ne se douterait que cet homme fait en ce moment trembler la Guaira Il exécute en effet d'une façon impitoyable les ordres de son chef Mendoza, dont il est l'âme damnée.

Or le dictateur sent que ses jours sont comptés, la plupart de ses partisans l'abandonnent et Crespo remporte chaque jour de nouveaux avantages Aussi est-il résolu à ne plus garder de mesure Un nouvel emprunt est décrété, et cette fois les étrangers ne sont pas épargnés.

A la Guaira, Pepper met en prison tous les négociants qui se refusent à lui payer 1000 piastres Les trains amènent de Caracas une foule de commerçants étrangers, de petits boutiquiers de la capitale qui sont épouvantés de ce qui se passe. Ils s'étaient crus à l'abri sous le couvert du pavillon qu'ils avaient arboré sur leurs maisons, mais les séides de Mendoza ont passé outre leurs domiciles ont été violés, fouillés, un grand nombre d'entre eux sont en prison Aux représentations du corps diplomatique, le dictateur a répondu par des paroles ambiguës et menaçantes.

Le 2 septembre au matin, on apprend que Pepper vient d'emprisonner, parmi les négociants étrangers, les vice-consuls du Mexique et de Hollande La mesure est comble Les commandants des sept navires de guerre étrangers qui viennent d'arriver sur rade adressent une énergique protestation aux autorités civiles et militaires.



... PO-CAB LLO [1]

Le soir, vers 4 heures, les prisonniers sont relâchés, et pendant deux jours on ne peut savoir ce qui se passe; une confusion inexprimable règne partout.

Puis le bruit se répand que Mendoza a quitté Caracas et s'est embarqué subrepticement sur une goélette à destination de Curaçao, et l'on voit arriver à la Guaira un général qui vient arrêter le beau Papper au nom du nouveau gouvernement qui s'est formé à Caracas [1]

La Guaira, 2 octobre

Le pouvoir a été confié à un avocat, le docteur Pulido, homme plutôt modéré, qui aurait bien voulu en finir tout de suite et conclure un arrangement avec Crespo Mais il s'est laissé entraîner par les chefs de l'armée qui veulent encore continuer la lutte.

Elle sera bientôt terminée. Chaque jour on voit se resserrer le cercle décrit par les troupes révolutionnaires autour de Caracas. Crespo a d'ailleurs mis récemment un bon atout dans son jeu Au moment où

1 Dessin de Boudier, d'après une photographie

il commençait à manquer d'argent et de munitions, les États-Unis, trouvant les affaires vénézuéliennes assez avancées pour qu'ils puissent tirer parti d'une intervention habile, se sont chargés de pourvoir à ses besoins. Plusieurs journaux, entre autres le *New York Herald*, ont commencé une campagne en sa faveur, des listes de souscription ont été ouvertes. Les secours sont apportés à Puerto-Cabello par les steamers américains qui desservent ces parages. Le gouvernement avait, il est vrai, déclaré le blocus de ce port, mais lorsqu'il s'est avisé de le rendre effectif en y envoyant un de ses minuscules vapeurs, l'amiral Walker, commandant la division américaine stationnée à la Guaira, a fait chauffer un de ses croiseurs : le petit vapeur vénézuélien a été prié de se tenir tranquille.

Depuis huit jours on se bat aux environs mêmes de la Guaira. La malheureuse ville de Macuto a été prise et reprise trois fois de suite par les gouvernementaux et les crespistes. Ce sont des luttes sauvages, dans lesquelles bon nombre d'adversaires restent sur le carreau. Plusieurs villas ont été transformées en ambulances, et les chirurgiens des navires de guerre viennent y prêter leur concours. De fréquentes scènes de pillage se produisent, car les soldats gouvernementaux sentent que la fin est proche, toutes les portes se ferment devant eux, et ils veulent avoir au moins quelques compensations. On prétend que plusieurs ont été jusqu'à voler la trousse d'un des médecins étrangers qui soignaient leurs camarades[1].

LE DOCTEUR PULIDO.

La population est complètement affolée. Tout le long de la route de Macuto à la Guaira, on voit des gens qui fuient, transportant derrière eux sur des charrettes leurs colis, leurs ustensiles, et les innombrables chaises qui composent leur mobilier.

La Guaira, 20 octobre.

Que d'événements dans ces dernières journées!

Dimanche, Crespo remportait une victoire écrasante à Los Teques, dans les environs de Caracas, où son entrée n'était plus qu'une question d'heures.

Jeudi, toutes les communications télégraphiques et téléphoniques étaient rompues entre la Guaira et la capitale, et dès l'après-midi les trains arrivaient en masse, apportant les restes du parti gouvernemental définitivement vaincu.

Les hangars de la douane, les cafés, tous les abords de la gare sont envahis par une foule tumultueuse, et là, au milieu de l'encombrement des colis et des valises, des conversations passionnées s'échangent, on questionne fiévreusement les nouveaux arrivés.... Un mouvement de curiosité se produit : un train vient d'amener le docteur Pulido et plusieurs de ses ministres. L'ex-président est immédiatement entouré. « Eh bien, Excellence, lui dit quelqu'un, que pensez-vous de la situation? — *Toto finito!* » répond-il d'un air sombre et découragé. Il doit bien regretter, à cette heure, de n'avoir pas suivi son impulsion première, et de s'être laissé acculer à un pareil désastre. A Caracas, on a commencé à piller la maison qu'il habitait. Sa tête et celles de ses compagnons ont été mises à prix! Comment fuir? Sur le conseil de quelques amis, Pulido et les siens se décident à aller demander asile aux navires de guerre. Les uns trouvent un refuge à bord du croiseur français *Magon*, et les autres à bord de l'aviso espagnol *Jorge Juan*.

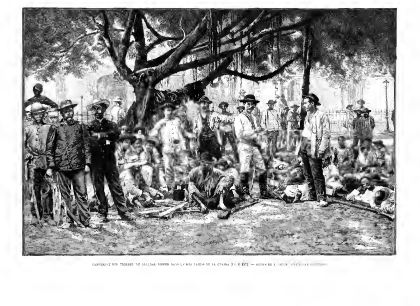
Vers 10 heures du soir on apprend de graves nouvelles. Les troupes gouvernementales ont quitté Caracas dans le plus grand désordre, les dernières seront à la Guaira vers 2 heures du matin, serrées de près par les crespistes, et elles ont l'intention de faire un pillage en règle avant de mettre bas les armes!

Les trains sifflent sans interruption, amenant tous ceux qui ont pu fuir à temps de la capitale. Des dépêches continuelles sont échangées entre les navires de guerre et la terre. Tout le monde est sur le qui-vive.

Pendant ce temps le ciel s'est chargé et une pluie diluvienne commence à tomber. Un jeune officier américain vient s'abriter sous la veranda de notre café, en attendant un pli que son consul doit lui remettre. Il a des lunettes, un sabre et deux revolvers à la ceinture, et il est trempé comme une soupe au lait. On lui offre un petit verre et un cigare pour le réconforter. *Oh! never smoke, never drink*, répond-il en souriant derrière ses lunettes. Il est membre d'une société de tempérance.

Enfin, après six heures d'attente anxieuse, on apprend que Crespo vient d'accorder un armistice aux

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*



CAMPEMENT DES TROUPES DU GÉNÉRAL PEPPER DANS UN DES PASEOS DE LA GUAIRA (P. 157). — DESSIN DE [illegible]

troupes gouvernementales, elles auront la vie sauve, à condition de ne se livrer à aucuns désordres, et de se rendre immédiatement au vainqueur, qui se réserve le sort de leurs chefs. Les groupes se dispersent et chacun s'en va jouir d'un repos bien mérité. Mais le matin, dès que les soldats sont partis, une grande effervescence s'empare de la populace. Elle commence à piller les magasins de la douane. Heureusement l'ordre est vite rétabli par les matelots espagnols et français, qui se chargent de faire la police jusqu'à l'arrivée des troupes crespistes, aidés de quelques patrouilles américaines.

La nature, elle aussi, prend part au bouleversement général : une tempête éclate, d'une extrême violence. C'est un *remolino*, comme on en voit souvent à la fin de l'hivernage. La brise souffle dans toutes les directions, de petites trombes soulèvent des gerbes d'écume, la houle, en rencontrant les bas-fonds, rejaillit en lames énormes. Plusieurs navires sont obligés d'appareiller et d'aller mouiller au large.

Mais la plupart des habitants s'inquiètent peu de ces phénomènes extérieurs. Ils touchent au terme de leurs terreurs, ils sont rassurés et laissent éclater leur joie. *Viva Crespo! Viva Crespo!* Ce cri sort maintenant de toutes les bouches.

Musique en tête, les enseignes déployées, les troupes crespistes font leur entrée triomphale à la Guaira le 8 octobre dans l'après-midi. Ce ne sont plus les gens hâves et déguenillés que l'on rencontrait les jours précédents dans les rues. Ces soldats ont des uniformes battant neufs, couverts d'écharpes et de rubans rouges. On les fête, on les acclame, mais leur conduite est parfaite, et ils font preuve d'une discipline extraordinaire. Leur chef, le général Piñango, a défendu aux cabaretiers de leur vendre des spiritueux. J'ai vu de mes yeux un soldat entrer dans un café et réclamer de l'eau-de-vie en présentant un « bolivar » : sur le geste de dénégation du patron, l'homme est parti sans un murmure, sans un mouvement d'impatience!

Maintenant c'est à ceux qui sont suspects d'avoir été favorables au parti gouvernemental de trembler. Les prisons commencent à se remplir. La réaction se produit. Les femmes surtout sont exaltées. Une charmante niña qui avait déjà brodé en cachette, la semaine précédente, des emblèmes pour les révolutionnaires, s'est transformée en tigresse et voudrait pouvoir livrer à Crespo la tête de ce pauvre Pulido!

Encore une révolution terminée! Il était temps, car déjà les ravages étaient profonds. Mais le pays semble avoir confiance en Crespo, il se sent jeune et vigoureux, Il sait qu'il a devant lui un magnifique avenir. D'autres aussi le savent, malheureusement pour lui. Les uns voudraient bien l'amener à abandonner encore quelques-uns de ses riches territoires de l'Orénoque, les autres le verraient entrer avec plaisir dans la grande union douanière qu'ils rêvent d'établir sur les deux Amériques. Jusqu'à ce jour, le Venezuela s'est plutôt tourné d'un autre côté, il y a, dans la vieille Europe, des pays avec lesquels il se sent plus d'affinité de sentiments et d'intérêts, qui plaignent ses douloureuses convulsions, et qui suivent avec sympathie sa marche lente vers le progrès.

J'ai constaté avec plaisir que la France, dans la dernière crise, s'est montrée ce qu'elle devait être en présence d'un pays ami, c'est-à-dire impartiale, et qu'en donnant asile à ceux qui, vaincus, sont venus chercher un refuge sous les plis de son pavillon, elle s'est montrée fidèle à ses traditions d'humanité et de loyauté.

GUSTAVE RIBERAT.

1. *Gravure de Basin, d'après une photographie.*



CARACAS : STATUE DE BOLIVAR[1] (PAGE 150).



LE PORT DE SAINT-HÉLIER [1] (PAGE 16[illegible])

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND

I

Deux heures de mer seulement, trois heures par les gros temps, séparent le port normand de Granville de l'île de Jersey, la plus importante et la plus rapprochée de la France des îles anglaises de la Manche. C'est une traversée insignifiante et des plus anodines, quand la mer est clémente. Elle s'accomplit dans des conditions de confort parfait par les excellents vapeurs de la compagnie anglaise du *London and South Western Railway*. Depuis que les îles de la Manche sont comprises dans le réseau d'excursions des chemins de fer de l'Ouest, Jersey est devenu un séjour d'été très fréquenté par les touristes français, et, si ce n'était l'appréhension du terrible mal de mer, Saint-Hélier ne tarderait pas à être, pour la fashion parisienne, un autre Trouville, sur sol britannique.



TYPE DE JERSIAISE [2]

Au mois d'août, c'est une cohue. Des centaines de passagers s'entassent, s'empilent sur le navire, choisissent les coins qui leur paraissent le plus propices et le mieux abrités, interrogent les petites vagues courtes qui frangent l'horizon de leur blanche écume et l'eau qui clapote dans le bassin du port, causent, se trémoussent, se font des confidences : ces voyageurs bruyants et communicatifs sont, vous n'en doutez pas, des Français, au milieu desquels s'isolent pâles, raides, muets et graves, entortillés dans de longs manteaux, un certain nombre de sujets des deux sexes de Sa Très Gracieuse Majesté, qui semblent se demander de quel droit ces petits Français si remuants et ces Françaises si sémillantes troublent le recueillement d'Albion sur un vaisseau britannique.

Mais, trêve de réflexions et de commentaires ! le sifflet strident de la machine retentit, écorche les oreilles des passagers d'un dernier et pressant appel aux retardataires, et bientôt le vapeur s'ébranle, évoluant avec une lente majesté pour quitter l'étroit bassin et tracer dans le champ ondulé de la mer, que laboure sans relâche son hélice, un long sillage blanc. Peu à peu s'éloigne Granville, fièrement dressé sur un éperon de roche qui s'avance profondément dans la mer, la côte normande dessine ses petites anses sablenses, avec de paisibles villages enfouis dans la verdure, et, vers le fond de la large baie du Mont Saint-Michel, de hautes falaises presque rectilignes, zébrées de

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

ravins, qui sont des nids où les chaumières se blottissent sous les arbres, des fissures où une végétation luxuriante s'accroche à toutes les anfractuosités du rocher, ferment l'horizon au delà de la pointe de Carolles, sentinelle de granit qui masque la célèbre abbaye campée sur le roc *in periculo maris*, au péril de la mer.

Le navire glisse doucement et sans secousse sur la nappe bleue resplendissante au soleil, et cependant cette mer si calme est semée d'écueils innombrables, qui ont fait donner au chenal le nom significatif de « Passage de la Deroute ». La tradition veut que, jadis, de l'île bretonne d'Ouessant au promontoire normand du cap de la Hague, un immense massif boisé,



la forêt de Scissy, étendit ses noirs halliers et ses épaisses futaies, impénétrables repaires d'abord habités par de grands fauves, puis par des peuplades à demi sauvages. Petit à petit, les empiètements de la mer auraient creusé des fiords, les parties basses furent successivement envahies par les eaux, et la grande marée de 709 compléta l'œuvre de destruction en recouvrant cette énorme surface de terrain, ne laissant debout que ces îles, ces îlots, ces rochers, ces écueils, cette myriade de plateaux et de pitons de granit qui émergent du sein des flots, épaves du massif battues et assiégées par les vagues, témoins muets d'une longue succession de cataclysmes. Ce ne sont là que des supputations, et aucun document sérieux ne constate l'existence de la mystérieuse forêt, mais la géologie est ici d'accord avec la légende, et, si la marée de 709 n'est qu'un mythe, le travail de la mer n'en a pas moins laissé des traces indéniables, il s'est continué jusqu'à nos jours, et les annales diocésaines de Coutances conservent les noms de paroisses florissantes, desservies jusqu'au XIIe siècle, et depuis recouvertes par les eaux. Dans certains endroits, notamment sur la côte occidentale de l'île de Guernesey, lors des grandes marées équinoxiales, la mer en se retirant met à nu des débris de forêts, et, du sein des sables et des vases, surgissent des troncs d'arbres noircis que, souvent, les pêcheurs ramènent à la côte. Un simple ruisselet d'eau salée séparait, il y a seulement six siècles, la côte orientale de Jersey du rivage du Cotentin, et l'évêque de Coutances le franchissait, dans ses visites pastorales, sur une planche que le seigneur normand de Hambye était tenu de fournir.

STATUE DU GÉNÉRAL DON[1] (PAGE 165)

[illegible][2]

Ainsi les navires cinglent aujourd'hui sur l'emplacement de bourgades et de villages engloutis par les eaux, de la France aux îles, les passes sont peu profondes et les bateaux tracent leur sillon à travers de dangereux écueils, les uns ne découvrant jamais, les autres à fleur d'eau ou profilant au-dessus des flots leurs têtes grises déchiquetées, sur lesquelles nichent et se reposent des essaims de mouettes blanches. La mer brise avec furie sur toutes ces pointes de roc, qui rendent la navigation extrêmement dangereuse, surtout par les temps de brume, dans ces parages inhospitaliers et fertiles en naufrages.

Les contours de la côte granvillaise s'estompent encore dans le brouillard que, sur la gauche du navire, apparaît l'archipel des Chausey, propriété particulière mais terre française, formé de plus de trois cents îlots dont un seul est habité par une petite population de pêcheurs. A marée haute, presque tous ces îlots sont couverts par les eaux, à mer basse, c'est un spectacle fantastique que celui de ces rochers bizarrement découpés, séparés par des couloirs, par de petites grèves, par des chenaux, par des flaques d'eau salée, et où les Chausiais se livrent à une pêche toujours fructueuse, surtout en crustacés, homards énormes, appétissantes langoustes, crabes de toutes dimensions, et ces grosses crevettes si estimées, connues sous le nom de « bouquets ». La pêche est, avec l'exploitation du granit, l'unique ressource de la rude population des Chausey. Le sémaphore et la flèche de la chapelle de l'île principale, points de repère pour les navigateurs, sont bientôt perdus de vue, les dernières roches de l'archipel sont à peine devenues invisibles, qu'un grand mouvement se fait sur le pont du vapeur. Tous les regards sont bra-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

ques vers le septentrion quelque chose d'indistinct et de vague apparaît dans cette direction. Une grande muraille semble barrer l'horizon, mais si indécise, si peu dessinée, si confondue avec le ciel et avec la mer, si noyée dans la vapeur grisâtre, qu'on se demande de prime abord si l'œil n'est pas le jouet d'une illusion ou d'un mirage. C'est bien Jersey pourtant, la voilà qui se montre au delà d'un cortège d'écueils qui semblent en défendre les approches, particulièrement au sud-est. Un grand hémicycle de sable devient nettement visible : c'est la splendide baie de Saint-Aubin, dominée par des falaises à l'éternel tapis vert, avec de blanches villas escaladant les pentes des collines, depuis la rive frangée par le flot jusqu'au faîte du plateau, où des arbres grêles frissonnent aux vents du large. La petite ville de Saint-Aubin



CHÂTEAU ÉLISABETH[1]

occupe la partie occidentale de la vaste baie, terminée de ce côté par le promontoire de la pointe de Noirmont, et séparée à l'est par le Château Élisabeth, île à mer haute et presqu'île à mer basse, du port de Saint-Hélier. Le navire, pénétrant dans un goulet resserré entre deux jetées de granit, va s'amarrer au quai, au pied de la sombre falaise du Mont de la Ville, couronnée par les imposantes murailles du fort Régent : on est arrivé à Saint-Hélier.

II

Disons-le, l'aspect du port de Saint-Hélier est un désenchantement. La ville est cachée aux regards, la muraille morose du fort Régent, qui intercepte la vue au-dessus du quai de débarquement, n'est pas faite pour réjouir les yeux, et la première impression est désagréable et mauvaise ; mais il faut s'en défendre, comme généralement de toutes les premières impressions. On a du reste, à reconnaître ses bagages et à chercher un gîte. Sur la « cauchie » ou chaussée, de nombreux omnibus d'hôtels sollicitent la faveur de transporter les touristes, qui n'ont que l'embarras du choix entre les hôtels français, où l'on vit à la parisienne, sauf le cidre, qui remplace le vin, et qui est presque toujours détestable, bien que Jersey en produise d'excellent, et les hôtels anglais, où des libations réitérées de thé aident à digérer les viandes saignantes et les lourds puddings qui constituent les pièces de résistance de menus plus abondants que raffinés.

Pas de douane : nous sommes dans un port franc, et l'autorité n'est représentée que par quelques *policemen*, lugubres et compassés dans leurs vêtements de deuil, et dont la présence n'a rien de terrifiant.

Les quais longés, on aboutit à l'extrémité du port, sur une vaste place ornée d'un square et de la statue de la reine Victoria, due à un sculpteur français, M. Wallet, et « érigée par le peuple », comme nous l'apprend l'inscription du socle, en mémoire du jubilé royal de 1887. C'est ici que commence à proprement parler la ville de Saint-Hélier, construite dans une petite plaine dominée par un vaste amphithéâtre de collines : la cité commerçante est blottie dans un fond, et les quartiers aristocratiques escaladent les hauteurs.

Anglaise d'aspect, de mœurs et de langage, Saint-Hélier est une fort belle ville pour ceux qui placent l'idéal de la beauté dans des places en équerre et des rues droites, tirées au cordeau, bordées de maisons bien alignées, soigneusement grattées, frottées et peintes. Un artiste y chercherait vainement les coins

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

puants et pittoresques, ou des masures branlantes, lézardées, vermoulues, se penchent l'une vers l'autre, comme si elles voulaient se tendre la main à travers la rue. Les soucis de l'hygiène et les préceptes de la propreté britannique ont depuis longtemps fait disparaître ces ghettos, et de l'ancienne ville normande il ne reste que quelques ruelles sans intérêt artistique. La ligne droite triomphe partout, dans les artères commerciales de la ville basse comme dans les quartiers retirés de la ville haute, et si beaucoup de rues sont assez étroites, c'est que le terrain est précieux et que l'espace manque pour les élargir. Tous les vieux noms français des rues ont disparu, sans exception, pour faire place à des vocables anglais. Seule, la place Royale garde, dans l'usage courant, cette dénomination, que son travestissement en *Royal Square* n'est pas parvenu à détrôner. Le centre de l'animation est *Queen Street*, continuée par *King Street*; c'est là et dans *Halkett Place* que se trouvent les plus beaux magasins, et ce n'est pas l'un des moindres étonnements des touristes de trouver dans cette cité de 29 000 âmes une quantité de petits « Louvre », et de réductions du « Bon Marché » mieux approvisionnés que les plus grands magasins de beaucoup de villes continentales quatre et cinq fois plus importantes. Les enseignes sont multicolores, éclatantes, tirant l'œil comme en Angleterre. Les magasins les plus considérables sont ceux de nouveautés, où une pléiade de vendeurs et une quantité de demoiselles, plus jolies les unes que les autres, sanglées dans des toilettes qui dessinent agréablement leurs formes élégantes, s'empressent autour du client, gaies, rieuses, accortes, presque agressives dans leur désir de vendre. Après les magasins de nouveautés viennent par ordre d'importance les débits de tabac, où se vendent à des prix d'un invraisemblable bon marché des tabacs et cigares de toutes provenances, ce commerce étant absolument libre dans les îles de la Manche. Les paisibles quartiers de *Rouge Bouillon* et d'*Almorah* alignent, au pied et sur les pentes des collines, leurs villas des styles les plus divers et les plus disparates, peinturlurées en jaune, en blanc, en vert, en rose tendre, avec de splendides jardins, où une flore arborescente semi-tropicale étale ses magnificences. La plupart de ces aristocratiques demeures, habitées par des résidents anglais et très confortablement aménagées à l'intérieur, offrent, de leurs étages supérieurs, d'admirables échappées sur le port et sur la baie de Saint-Aubin, percées de fenêtres rectangulaires fermées verticalement par des châssis mobiles, et dites fenêtres à guillotine, elles manquent de caractère architectural et dénotent plus de souci du confort que de goût artistique.



MAISON DU GÉNÉRAL BOULANGER A SAINT-BRELADE¹ (PAGE 17[illegible])

La capitale insulaire est pauvre en monuments. On ne trouve guère à mentionner que l'église paroissiale, consacrée en 1341 et plusieurs fois remaniée, et la « Cohue » ou Cour Royale, où siègent les États de Jersey; on y conserve une masse en argent que le roi Charles II envoya aux Jersiais, lors de son avènement, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue dans leur île aux jours d'infortune. La Cohue occupe tout un côté de la Place Royale, au centre de laquelle se dresse une statue connue sous le nom de « Roi doré », et qui paraît être celle de George II, érigée en 1751. Le collège Victoria, inauguré en 1852, en mémoire de la visite que la Reine et le prince consort firent à Jersey en 1846, est un édifice massif, de style gothique, très avantageusement assis sur un terre-plein élevé, au milieu d'un fort beau parc. Ce parc est l'une des promenades favorites des étrangers, avec la Parade, vaste place gazonnée entourée d'arbres, ornée de la statue d'un ancien gouverneur de l'île, le général Don, et le Parc du Peuple, assez artistement tracé sur les flancs du mont Patibulaire, mais qui manque d'ombrages. Au sommet se trouve un belvédère d'où la vue est très remarquable sur la ville et sur l'ensemble de la baie,

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

en face de soi, on a le Château Elisabeth, relié à la côte par une chaussée cimentée que la mer recouvre à marée haute. Cette forteresse, qui a joué un rôle important dans l'histoire de l'île, occupe sur un groupe de rochers isolés, à l'entrée de la baie, l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Helier, fondée au XII[e] siècle par Guillaume de Hamon à l'endroit même où saint Helier fut mis à mort par des pirates normands. On peut voir encore, sur un rocher relié au Château Elisabeth par le brise-lames du nouveau port, les ruines de l'ermitage qu'occupait le saint ascète qui a donné son nom à la ville principale de l'île. Le château Elisabeth, commencé en 1551 par ordre d'Edouard VI, fut agrandi par la grande Elisabeth et terminé en 1665, sous le règne de Charles II. Ce prince y trouva deux fois asile durant son exil, le chancelier Clarendon y écrivit l'*Histoire de la révolution anglaise de* 1649, et le poète Cowley y séjourna à son tour. Le Château Elisabeth est surtout célèbre par l'admirable défense du gouverneur royaliste, George de Carteret, qui y tint en échec pendant six semaines, en 1651, les troupes parlementaires appuyées par la flotte de l'amiral Blake; il ne rendit la forteresse qu'après l'explosion d'une poudrière, et la garnison obtint les honneurs de la guerre.

Désertes pendant la journée, les rues de Saint-Helier s'animent le soir venu. Les deux artères centrales de la ville basse, *Queen Street* et *King Street*, et, le dimanche, quand le temps est propice, la belle esplanade qui longe la baie de Saint-Aubin, sont envahies par une foule bruyante, on pourrait dire désordonnée. De 8 à 10 heures du soir, cette partie de la ville, si calme et si austère quelques heures auparavant, devient une petite Cythère. Les magasins se ferment, seuls les débits de tabac et les cafés ou *bars* restent ouverts. Le pavé appartient dès lors aux courtisanes de bas étage, jusqu'au moment où retentit le canon, signal de la débandade et du couvre-feu; tout le monde alors disparaît comme par enchantement.

III

Jersey, « Jerry » en patois insulaire, l'antique Cesarea, est un plateau ou table de granit, formant un parallélogramme irrégulier, profondément découpé sur ses côtes. Sa superficie est de 116 kilomètres carrés et sa population de 54 518 habitants, soit 470 par kilomètre carré. Cette population, extrêmement dense, est très mêlée; l'élément anglais y entre pour une large part et l'on ne compte pas moins de 8 à 10 000 Français établis dans l'île, à la ville comme à la campagne, soit temporairement, soit définitivement. Le plateau s'incline du nord au sud, coupé d'une infinité de vallons boisés et cultivés, qui forment autant de petits Edens d'une grâce idyllique, abrités des souffles âpres de la mer par de jolies collines. De clairs ruisseaux murmurent au fond de ces vallées, insignifiantes sur le versant nord, allongées et fertiles dans la direction du sud.

La race jersiaise tient à la fois du Normand et du Breton; son ethnographie est fort complexe. Plus hauts de stature que les Bretons, dont se rapprochent plus complètement les Guernesiais, les Jersiais sont, comme les habitants de l'Armorique, trapus et noueux, avec des traits un peu rudes et comme taillés à la serpe, la chevelure épaisse et abondante, le front large, les joues proéminentes, le menton en pointe est généralement



PHARE DE LA CORBIÈRE[1] (PAGE 166).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

entouré d'un collier de barbe. Les femmes sont fort belles, de taille moyenne, admirablement prise, le nez effilé, de grands yeux noirs veloutés, profonds et rêveurs, une remarquable fraîcheur de teint, une carnation superbe, et quelque chose de particulier dans la démarche et le regard en font des statues vivantes, gracieuses, alertes, affriolantes, et les distinguent à la fois des Françaises et des Anglaises. Elles unissent en quelque sorte la virilité de celles-ci à la grâce de celles-là, mais l'Anglaise a les allures plus masculines, et la grâce innée de la Française a plus de mièvrerie que celle de la Jersiaise. Ardentes, coquettes, aimant la toilette à la folie et la portant admirablement bien, les Jersiaises ont été de tout temps prisées pour leurs charmes : ce fut une Jersiaise, Mlle La Cloche, qui inspira à Charles II d'Angleterre sa première passion, et, de nos jours, c'est encore une Jersiaise, Mme Langtry, la *Jersey Lily*, qui tient le sceptre de la beauté, avec un éclat retentissant et une renommée universelle, due autant aux grâces de la femme qu'au très réel talent de l'actrice.

Les Jersiais, graves, froids, rigides, en apparence insensibles, peu en dehors, sont bons, compatissants, extrêmement doux et hospitaliers, très charitables, sous leur réserve glaciale, ils cachent beaucoup de compassion pour les affligés, de tendresse pour les souffrants et les humbles, c'est un peuple qui ne se livre qu'à bon escient, et qui gagne à être connu. Il est assez difficile d'être admis dans leur intimité; mais, dès qu'on a pénétré dans le sanctuaire du *home* jersiais, on s'y trouve chez soi, et il faudrait de graves motifs d'ordre moral pour s'en voir banni. L'hospitalité a toujours été une vertu majeure des habitants de l'archipel, à toutes les époques, les îles ont été d'inviolables refuges pour les proscrits, des asiles sacrés pour tous ceux que les tourmentes révolutionnaires arrachaient du sol de leur patrie. Jersey et Guernesey sont des foyers ouverts aux naufragés des luttes religieuses et civiles, depuis les huguenots chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes jusqu'aux Jésuites expulsés par la troisième République. Chose digne de remarque, ces terres insulaires qui avaient secoué le joug de Rome et embrassé la Réforme avec une ferveur presque sauvage, n'en furent pas moins accueillantes aux prêtres catholiques proscrits par la Terreur, plus tard les révolutionnaires bannis à leur tour y trouvèrent un refuge, et, depuis lors, dans notre siècle fertile en secousses politiques, il n'est pas de parti vaincu qui ne leur ait demandé asile. C'est une grande douceur pour les fils de la France, bannis du sol natal, de retrouver aux portes mêmes de la patrie parfois ingrate, mais toujours aimée et pleurée, des populations d'origine française, comprenant leur langue, accueillantes et bonnes même pour ceux dont elles ne partagent ni les idées, ni les opinions, les recevant tous, républicains, monarchistes, croyants fanatiques, sectaires illuminés, avec une égale bienveillance. Cette hospitalité si large et si généreuse accordée aux bannis politiques ne s'étend pas aux coupables de délits de droit commun, il convient de le déclarer bien haut pour justifier les îles de la Manche du reproche, quelquefois formulé injustement à leur adresse, de se faire les réceptacles des échappés des bagnes. Les criminels n'y trouveraient ni commisération ni pitié et les îles

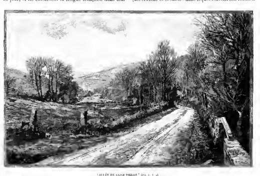
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

ne sauraient être pour eux des refuges, puisque les traités d'extradition passés avec la Grande-Bretagne y ont force de loi.

IV

La langue française est l'idiome officiel des îles de la Manche, mais elle n'est plus, hélas! le langage des relations usuelles et du foyer. Les insulaires ont bien encore conservé leurs patois normands, très différents les uns des autres, d'île à île, quoique de même souche, mais ces patois si archaïques vont se perdant de jour en jour, et ils entraînent la langue française dans leur ces appoints favorables et l'établissement d'un grand nombre de cultivateurs de France dans la campagne jersiaise, la langue française périclite dans la grande île aussi bien qu'à Guernesey, où les touristes et les colons français sont rares. L'anglais s'est étendu depuis un demi-siècle comme une tache d'huile, des agglomérations urbaines, il a envahi les paroisses rurales, grâce au laisser-aller et à l'indifférence des populations, grâce surtout à la complicité d'un système d'éducation qui fait partout de l'anglais la base de l'enseignement.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'on peut dire des insulaires qu'ils parlent la langue des trouvères, ce vieux français si riche et si sonore dans lequel écrivait son *Roman*



VALLÉE DE SAINT-PIERRE[1] (PAGE 174).

déclin. Jusque vers 1850, l'anglais n'était parlé qu'exceptionnellement à Jersey et à Guernesey, en dehors des villes, dont les habitants connaissaient presque tous les deux langues; mais, depuis, la facilité croissante et la rapidité des communications avec l'Angleterre ont amené dans l'archipel une nuée de rentiers anglais, qui s'y sont établis, et là, comme partout ailleurs, ont imposé leur idiome. Les villes de Saint-Pierre-Port et de Saint-Sampson, à Guernesey, sont complètement perdues pour notre langue; Saint-Hélier et Saint-Aubin, à Jersey, subissent la même loi fatale, bien que la capitale de Jersey ait une colonie très nombreuse et assez florissante de Français, et que le mouvement des touristes français, dans la belle saison, y contrebalance numériquement celui des touristes anglais. Malgré *du Rou* maître Robert Wace ou Vaice, qui se glorifiait d'être « de l'île de Gersui ». Notre langue est morte et bien morte dans l'archipel normand; elle y serait actuellement une langue étrangère, si on ne l'employait obligatoirement aux États et dans les cours de justice, et aussi dans quelques églises demeurées fidèles au parler des huguenots venus de France, notamment les chapelles méthodistes. Mais les temples où l'on prêche en français voient d'année en année diminuer, sinon le zèle, du moins le nombre de leurs fervents. Au fond même des campagnes les plus reculées, les tout petits enfants baragouinent l'anglais et rien que l'anglais. Certaines familles présentent un tableau digne de la tour de Babel : les grands-parents n'y parlent et n'y comprennent que le patois, leurs enfants s'en servent concurremment avec l'anglais, et les enfants de ceux-ci ne parlent et n'entendent que cette dernière langue, de

1. *Dessin de Slom, gravé par Ruffe.*

sorte qu'ils sont incapables de comprendre leurs aïeux et de se faire comprendre d'eux. Cette cacophonie serait risible, si elle n'était avant tout profondément triste et déplorable.

La langue anglaise a déjà tenté d'envahir les prétoires et les parlements insulaires, et, bien que cette intrusion ait été repoussée, il a fallu plusieurs fois admettre des plaidants et des députés à parler anglais, puisqu'ils ne pouvaient s'exprimer en français. Les partisans de la langue anglaise reviennent sans cesse à la charge, certains qu'ils sont d'avoir le dernier mot et de finir par l'emporter dans cette lutte inégale. Nous qui avons suivi durant plusieurs années toutes les phases de cette douloureuse agonie de la langue française dans les îles de la Manche, nous savons que le mal est fait et sans remède. La génération qui pousse dans l'archipel ne connaîtra pas un traître mot de français, et l'anglais s'imposera par la force même des choses avant peu d'années.

Et pourtant, c'est à la connaissance des deux langues que nombre de Jersiais et de Guernesiais doivent d'occuper d'excellentes positions commerciales en Angleterre, en Amérique, en Australie, et même dans quelques ports de France. Bénévolement et peut-être sans savoir ce qu'ils font, les adversaires de la langue française dans les îles privent les jeunes insulaires d'un puissant atout dans la lutte si âpre et si difficile pour l'existence.

Ils le regretteront plus tard, mais le désastre sera complet, et trop heureux seront les habitants de l'archipel si leurs franchises et leurs libertés ne sombrent pas avec la langue française, et si les communautés normandes insulaires, indépendantes, heureuses et prospères, ne tombent pas au rang politique de simples comtés anglais, de *shires* quelconques, régis directement par la métropole.

V

Le fond du caractère insulaire, c'est un esprit de religiosité très vif et parfois même un peu farouche. Liberté de conscience se traduit dans les îles par liberté de religion, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Vous avez le droit de choisir la forme de culte qui vous plaît le mieux, mais il faut une religion, une secte, un temple dont vous soyez l'adhérent. Il est permis d'être juif, mahométan, bouddhiste ; défense d'être libre-penseur. L'athéisme est banni dans ces pays où la franc-maçonnerie elle-même revêt un caractère religieux.

GRÈVE DE LECQ [1] (PAGE 175)

Les sectes sont innombrables et les dissidents beaucoup plus nombreux que les ouailles de l'Église anglicane. Celle-ci, à la suite de la séparation de l'Angleterre d'avec Rome, a été mise en possession des vieilles églises paroissiales, et ses recteurs touchent la dîme et siègent de droit aux États : ce dernier privilège soulève depuis quelques années, à Jersey et à Guernesey, de vives récriminations. Les plus nombreux et les plus remuants parmi les dissidents sont les méthodistes, qui ont partout des temples, des pasteurs attitrés secondés par des prédicateurs locaux. Ceux-ci sont des laïques doués d'une certaine faconde et qui vont de temple en temple, prêchant les uns en anglais, les autres en français ; ils acquièrent ainsi une certaine influence. L'énumération des autres sectes dissidentes serait fastidieuse : chrétiens de la Bible, baptistes, quakers qui refusent de prêter serment pour ne pas prendre le nom de Dieu en vain, et quantité d'autres dénominations. Il s'en crée constamment de nouvelles, la Bible est un inépuisable

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

champ de controverse, on lui fait dire tout ce que l'on veut, les textes sont passés au crible, retournés, retorqués, torturés, un malin ou un illuminé découvre qu'un passage a été faussement interprété, il en donne une version nouvelle, aussitôt un petit groupe de mécontents se forme autour de lui : une nouvelle religion a vu le jour.

Ah ! c'est que les religions insulaires ne sont pas des fois mortes, elles sont vivantes, bien vivantes, parfois même batailleuses, et elles s'affirment par des œuvres. Les ouailles donnent, et beaucoup donnent çaise, et les Français, les moins nombreux, maintiennent des écoles desservies par des sœurs. Ainsi les sectes se stimulent l'une l'autre, et tel qui, sur le continent, se contentait d'être catholique de nom et n'aurait pas donné un liard pour l'église, transporté dans les îles se trouve *subito* transformé, se sent des ardeurs de néophyte, un zèle d'apôtre, et y va de sa poche avec bonne grâce et générosité.

On donne, non seulement pour les œuvres locales, mais aussi pour des œuvres religieuses à l'étranger, missions de toute nature, conversion des infidèles, et



BAIE DE BOLLEY[1] (PAGE 175)

sans compter. Aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, les sectes organisent des bazars ou ventes de charité au profit de l'église ou des écoles qui en dépendent ; il n'est pas rare de voir un seul de ces bazars rapporter plusieurs milliers de francs. Les catholiques romains, si tièdes et si passifs sur le continent, sont entraînés là-bas dans le mouvement général ; très influents à Jersey, ils ont élevé dans la ville de Saint-Hélier, au moyen de souscriptions, une église monumentale, que les Jersiais appellent avec emphase la cathédrale française ; à Guernesey, où ils ne forment qu'un modeste groupe, ils ont aussi leurs églises, irlandaise et française, notamment, ce qu'on ignore certes chez nous, pour « ramener la France à la vraie foi ». Un pasteur protestant établi en Bretagne vient régulièrement tous les ans dans les îles faire une série de discours ou sermons en faveur de son œuvre, et ses auditeurs souscrivent avec enthousiasme pour arracher les Bretons à la « superstition romaine ».

Donc tout le monde croit, tout le monde professe, tout le monde discute, et de cette interminable discussion autour de la Bible ne paraît pas jaillir la lumière ; la controverse est inépuisable, et chacun s'en mêle, riches, pauvres, savants, ignorants : nous avons entendu un dimanche matin, dans la petite île de Sercq, des marins, des pêcheurs, disserter gravement, pose-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

mant, avec textes à l'appui, sur la transsubstantiation.

Dans ces conditions, les îles de la Manche étaient un terrain tout préparé pour l'Armée du Salut, et elle y a conquis des adeptes, bâti des « forts », installé des « retranchements », des *barracks*, pour employer le terme consacré par les fougueux suivants du général Booth. C'est une curiosité pour les touristes et surtout pour les touristes français, peu habitués à ces exhibitions, que d'assister le dimanche aux exercices en plein air de l'Armée du Salut : sur les dix ou onze heures du matin, officiers et soldats de l'armée, en grand uniforme, les hommes avec le gilet rouge marqué S. A. (*Salvation Army*), les femmes avec le légendaire chapeau que l'on connaît, se rassemblent au bout du Vieux Port de Saint-Hélier, près du Poids public, et là prêchent et chantent force cantiques, aux accompagnements d'un orchestre criard. Tout à coup, la musique discordante fait trêve, le silence s'établit, et l'on voit se détacher du groupe un gaillard quelconque qui s'avance au milieu des spectateurs et confesse ses péchés, avec gestes et mimique générale à l'appui : « Mes frères, je suis un grand criminel ; j'ai volé, j'ai parjuré, j'ai commis tous les forfaits, mais la grâce du Seigneur Jésus m'a touché et je suis maintenant converti, pur comme le lis immaculé, blanc comme la neige. Faites comme moi, mes frères. Venez à nous, car nous sommes l'armée du Seigneur Jésus, et nous combattons pour son triomphe et pour sa gloire. *Amen!* »


ROCHERS ET BAIE DE ROZEL.[1] (PAGE 173)

L'assemblée répond avec componction : *Amen! Alleluia!* la musique ponctue l'enthousiasme général des vibrances de ses cuivres, et bientôt les chants reprennent, jusqu'à ce qu'un autre inspiré s'adresse à son tour à la foule. Nouveaux *Alleluia!* nouveaux cantiques, nouvelle cacophonie, jusqu'à ce que, le programme étant épuisé et les énergumènes rompus, l'armée se forme en colonne et, drapeau en tête, regagne sa « forteresse », traversant, au bruit des cymbales, des cuivres et des tambours, les rues plongées dans un silence glacial.

Ce silence glacial, cette paix profonde et presque sépulcrale, c'est le repos du dimanche, strictement observé dans les îles de la Manche. C'est le jour du Seigneur, *the Lord's Day*, jour entièrement consacré à la dévotion. Tout est mort, les villes et les campagnes semblent endormies. On a fait le samedi ses emplettes pour le lendemain, car tous les magasins sont fermés, impossible de se procurer quoi que ce soit le dimanche. Au cas où vous manqueriez de pain, un boulanger compatissant consentirait peut-être — et ce n'est pas sûr — à enfreindre la loi et à vous en passer par une porte dérobée, mais, dans tous les cas, il ne recevrait pas votre argent. Vous payerez le lundi, on ne prend pas d'argent le dimanche.

Le dimanche, les vrais croyants ne font pas de cuisine, et c'est, pour ces purs entre les purs, un grand scandale que de voir fumer les cheminées le jour du Seigneur. Les viandes sont cuites le samedi, on les mange froides le dimanche. D'autres, qui cherchent à concilier les exigences de l'estomac avec les préceptes de la religion, envoient le dimanche matin leur dîner mijoter dans le four du boulanger, vers midi, on ne voit dans les rues que domestiques et ménagères rapportant les plats, qui viennent de rissoler côte à côte, et finissent par avoir tous, bœuf, mouton, volaille, un goût identique.

Restaurants, cafés, débits de tabac, magasins de toute espèce, tout est fermé le dimanche, sauf, à Jersey, quelques cabarets pourvus de licences dites spéciales, et qui s'ouvrent à certaines heures. Dans les autres îles, tout est clos, sans exception. A l'hôtel où vous êtes descendu, on peut vous donner à manger, mais l'hôtelier n'a pas le droit de vous servir une consommation, et il transgresserait la loi en vous fournissant un cigare.

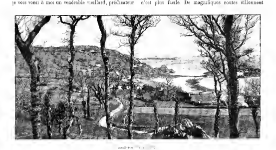
Le matin du dimanche à Saint-Hélier, c'est un spectacle de voir les soldats de la garnison, revêtus de leurs plus beaux atours, descendre du fort Régent, et, précédés des fifres et tambours, se rendre processionnel-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

lement à l'office anglican, dans l'église paroissiale. Les militaires des cultes dissidents se rendent isolément dans leurs temples respectifs.

Tout le monde va à l'église, les plus fervents aux offices du matin et du soir. Beaucoup cependant se contentent d'assister à ce dernier ; ce sont les paresseux, pour qui le dimanche est véritablement jour de repos, et qui en passent au lit la plus grande partie. Dans l'après-dînée, on se promène à la campagne, sur les jetées, au bord de la mer, mais il est de bon ton de se vêtir de noir, d'arborer un chapeau haut de forme et de se munir d'un parapluie, même si le temps est au beau fixe. Un dimanche, je me promenais à Guernesey, une canne à la main. Du haut de la falaise je contemplais le merveilleux panorama de la mer et des îles, lorsque je vois venir à moi un vénérable vieillard, prédicateur local et wesleyen convaincu, au demeurant la meilleure pâte d'homme du monde. Il paraissait, en m'abordant, passablement embarrassé, mais comme il savait que je l'aimais beaucoup et que, de son côté, il me tenait en haute estime, il se décida pourtant à entamer la conversation. Après les préliminaires d'usage : « Voulez-vous, me dit-il, me permettre de vous faire une observation, mon jeune ami ? — Comment donc ! Mais volontiers. — Vous ne la prendrez pas en mauvaise part ? — Du tout ! du tout ! dites toujours. — Eh bien ! mon cher garçon, vous ne devriez jamais sortir le dimanche avec une canne. — Quoi ! fis-je, abasourdi. Il me faut cependant un bâton pour me soutenir et m'aider dans l'escalade de vos falaises. — Je n'en disconviens pas, mais alors prenez un parapluie. — Un parapluie ! fis-je, de plus en plus interloqué, quand le ciel est d'une irréprochable pureté, par ce temps splendide ! » Mon Guernesiais haussa les épaules en homme qui aurait eu pitié de mon ignorance et, me prenant les mains : « Mais oui, mon cher « bouan « beni garçon », me dit-il affectueusement, prenez un parapluie quand même, parce que, voyez-vous, vous ignorez cela, vous qui venez du continent — le jour du Seigneur, *le parapluie est plus respectable !* »

Par exemple, le soir venu, tout respect s'en va. Les cabarets restent officiellement fermés, mais on transgresse souvent la loi, et l'orgie descend dans la rue.



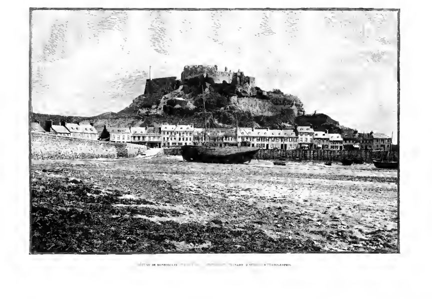
ANNE-PORT [illegible]

VI

Maintenant que nous connaissons les Jersiais et leur capitale, voulez-vous voir l'intérieur de l'île ? Rien n'est plus facile. De magnifiques routes sillonnent « Jerry » dans tous les sens, bordées de trottoirs en granit ; elles s'élèvent sur le flanc des coteaux, avec des horizons de mer d'une infinie beauté, descendent dans les vallées, serpentent dans la verdure, le long des ruisseaux limpides, et viennent expirer au-dessus des grèves baignées par les vagues. Partout des chênes, des noyers, des hêtres, des arbres vivaces au tronc couvert de lierre vous offriront l'ombrage de leurs vertes ramures ; des haies qui clôturent tous les champs, des bosquets parsemés de blocs rocheux, s'échappent les notes joyeuses et gaies des oiselets chanteurs, pinsons, chardonnerets, rouges-gorges, merles moqueurs, douces tourterelles, fauvettes aimantes et vibrants rossignols. A ce concert ailé, les embruns battant les falaises côtières, les flots expirant sur les plages, joignent l'écho lointain et assoupi de leur plaintive mélopée, qu'accompagne dans les hautes branches le frissonnement mélancolique du vent.

Les moyens de locomotion ne manquent pas. Jersey

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*



CHÂTEAU DE MONTORGUEIL ... RENARD, D'APRÈS ... PHOTOGRAPHIE.

possède deux petites voies ferrées, le *Jersey Railway* qui va de Saint-Helier à Saint-Aubin et à la Corbière, et l'*Eastern Railway*, qui dessert la côte orientale jusqu'au pied du château de Montorgueil. De grands breaks d'excursion partant tous les matins à 11 heures de la ville, s'arrêtant aux principaux points dignes d'intérêt, promenant les touristes des spectacles de la côte à ceux de l'intérieur, et les ramenant en ville pour l'heure du dîner. Ces voitures cosmopolites, où s'empilent des excursionnistes de toute provenance, sont accompagnées d'un guide et suivies d'un photographe



SAINT-AUBIN[1]

avec son matériel. Le guide, qu'il s'appelle « Georgy » ou « Johny, » est censé savoir le français qu'il massacre impitoyablement, il décrit les endroits traversés à sa façon, avec humour, diront les Anglais, émaillant ses récits historiques puisés à des sources douteuses de plaisanteries assaisonnées d'un très gros sel et qui ont surtout le privilège de dérider ceux qui ne les comprennent pas. Le photographe tient son appareil à votre disposition; il prendra les touristes en groupe à la halte du « lunch, » et si vous avez eu la chance de faire en route l'agréable connaissance de la blonde Lizzy ou de la brune Jenny, il consentira, moyennant une légère redevance que vous ne lui marchanderez pas, à faire vos portraits la main dans la main, dans une pose sentimentale ou byronienne.

La route de Saint-Aubin, qui longe toute la côte sud de Jersey, entre les collines d'une part, la voie ferrée et la mer de l'autre, se déroule sur une surface plane, et offre sur la baie un panorama en l'honneur duquel toutes les formules laudatives ont été épuisées, et que des enthousiastes ont comparé à celui de la baie de Naples. Cette route serait une des plus agréables de l'île si son peu de pente et la nature du sol ne la rendaient outrageusement poussiéreuse par les temps secs et lamentablement fangeuse dans les périodes de pluie. De plus, quand le vent souffle du sud en tempête, elle est fréquemment balayée par les lames. Dans le massif de collines qui la domine s'ouvrent de charmants vallons: le val de Belozanne, court et agreste, la vallée des Waterworks, resserrée entre des pentes couvertes de bois touffus, et au fond de laquelle, au pied du Mont Misère, se trouve la prise d'eau de la ville de Saint-Helier, enfin, la vallée de Saint-Pierre. Celle-ci, la plus considérable de l'île, est véritablement délicieuse, avec ses belles prairies et ses charmants paysages. Sinueusement dessinée entre des collines tapissées de bruyères roses et de fougères, des rideaux de

1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.

chênes et d'ormes, elle conduit au manoir de Saint-Ouen, résidence de la puissante famille des Carteret, dont la partie centrale date de la fin du xvᵉ siècle, de là la route, gravissant le faîte du plateau insulaire, passe aux Vinchelez sous des arceaux de verdure d'une merveilleuse beauté et descend sur la côte septentrionale, du côté de Plémont ou de la grève de Lecq.

Mais nous allons à Saint-Aubin, et nous laisserons momentanément, à regret, les routes de ces diverses vallées pour continuer à suivre le pourtour de la baie.

La petite ville de Saint-Aubin, ancienne capitale de des tours dites *martellos*, qui furent édifiées et armées durant les guerres du premier Empire, et qui portent encore, pour la forme, des canons rouillés.

Après la baie de Saint-Aubin, l'échancrure la plus importante de la côte sud-ouest est la baie de Saint-Brelade, ravissante plage de sable fin encerclée entre de hautes roches découpées en aiguilles, en pyramides, en cônes rougeâtres, et percées d'une infinité de petites cavernes, appelées *Creux-Fantômes*. Sur le flanc de la colline qui surplombe le centre de la baie, une masse claire émerge du sein de la verdure : c'est une villa



LES VINCHELEZ[1]

l'île de Jersey, est coquettement étagée sur des hauteurs boisées, au pied desquelles se trouve son petit port, défendu par une vieille forteresse campée sur un récif, que la mer laisse à sec à marée basse. En longeant toujours le rivage, au-dessus duquel se hérissent d'abruptes falaises fantastiquement découpées et sans relâche battues par les flots, on arriverait au château de Noirmont, l'un des fiefs seigneuriaux de l'île, et à la sauvage petite baie du Portelet. Toutes ces anses, ces petites criques, profondément creusées par les érosions de la mer, et dont chacune a son caractère et son charme spécial, ont leur entrée défendue par superbe, entourée de massifs d'arbustes et de jardins artistiquement tracés à grands frais sur le roc, et fermée par une grille Renaissance, avec cette inscription sur le cartouche du fronton : *Il n'est rose sans épines*. C'est là qu'après un court séjour à l'hôtel à Saint-Hélier vint s'ensevelir le général Boulanger avec sa compagne d'exil, Mme de Bonnemain, en 1890.

L'église paroissiale de Saint-Brelade, la plus ancienne de Jersey, date de 1111. Tout à côté, dans le cimetière, la chapelle abandonnée des Pêcheurs, aux murs pittoresquement revêtus de lierre, date du viiᵉ siècle; on y remarque des restes de fresques.

L'île se termine au sud-ouest par un plateau désolé, sauvage, semé d'ajoncs et de genêts, qui dresse au-

1. *Dessin de Slom, gravé par Ruffe.*

dessus d'une mer sans cesse tourmentée un mur perpendiculaire, prolongé au large par un chaos de rochers, une série d'îlots, formant de gigantesques aiguilles, des crêtes dentelées, striées et tailladées à l'infini : ce sont les récifs de la Corbière, de sinistre mémoire dans les annales de la navigation insulaire, surtout avant la construction du phare que porte le rocher principal. La mer brise toujours avec violence, même par les temps les plus calmes, sur ces dangereux écueils, mais, par les tempêtes d'ouest, c'est un tableau d'une terrifiante majesté que celui de ces vagues déferlant avec furie sur les roches brunes et montant à l'assaut des falaises de granit, bondissant jusqu'à la lunette du phare et rejaillissant en flaques blanches dans les couloirs resserrés qui séparent les récifs.

Il faut aller sur la côte septentrionale de l'île pour trouver d'aussi altières falaises, et encore, le spectacle de la mer agitée courant dans le chenal entre Jersey et Sercq, grimpant en énormes colonnes d'eau sur les écueils des Pierres-de-Lecq ou Paternoster, n'a pas la sublimité de celui de la Corbière, où l'horizon est sans limites. Elle est bien belle, cependant, cette côte nord, avec ses criques étroites et ses rochers de granit; autant le rivage méridional est charmant et gracieux, autant la côte septentrionale est escarpée et sauvage. Un vers de Victor Hugo :

Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,

brosse d'un vigoureux coup de pinceau la différence d'aspect des deux rives.

C'est dans le nord de l'île que s'avance dans la mer le superbe éperon de roche de la pointe de Plemont, qui ferme à l'est une grève délicieuse où les amateurs poursuivent le lançon aux écailles argentées dans les sables. Dans les rochers de Plémont, le travail des flots a creusé des grottes très visitées par les touristes, comme aussi dans la grève de Lecq, le but de promenade favori des Saint-Hélièrains le dimanche et les jours de fête, au Trou-du-Diable, et généralement dans toutes les falaises de cette côte élevée et rangée de près par les vagues qui la rongent et l'effritent. Au delà de la baie de Bouley, la plus vaste de la côte septentrionale, où se mêlent aux galets de la plage des fragments d'agate et de porphyre, le rivage s'adoucit et s'humanise pour se terminer au nord-est par la jolie baie de Rozel, fermée par le promontoire du Couperon, où un monument mégalithique dissimule sous les touffes de gazon ses énormes et grossiers blocs de granit. Une rangée d'écueils sous-marins continue au large les rochers de la baie de Rozel jusqu'au plateau des Dirouilles, l'un des dangers de la navigation de ce bras de mer littéralement semé de récifs. Sur la côte orientale, tournée vers le Cotentin, s'ouvre la baie de Sainte Catherine, avec un brise-lames inachevé, puis la petite anse dite Anne-Port, remarquable par la luxuriance de sa végétation et au-dessus de laquelle on visite un dolmen placé sur un tumulus, et composé d'un quartier de roc monté sur neuf pierres disposées en forme de fer à cheval. Anne-Port est dominé par les ruines imposantes du château de Montorgueil, sombre forteresse féodale, aux hautes tours crénelées et aux antiques murailles tapissées de lierre, et dont la construction remonte au XIIe ou au XIIIe siècle.

Montorgueil est sans contredit le plus beau vestige de la féodalité dans l'archipel, et l'histoire de son donjon circulaire, à la fois résidence seigneuriale et prison, résume celle de l'île tout entière. Mais les vénérables édifices du moyen âge n'ont pas de pires ennemis que les architectes, qui, sous prétexte de les restaurer, en dénaturent le caractère, et, malheureusement, Montorgueil a été l'objet d'une restauration maladroite, faite en vue d'aménager le castel pour une garnison anglaise, et qui lui a ôté une partie de son cachet. Tel qu'il est, cependant, c'est une masse fort imposante encore et digne d'être visitée dans ses détails.

Henri Boland.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. *Gravure de Basin, d'après une photographie.*



ÉGLISE DE SAINT-BRÉLADE [1]



SAINT-PIERRE-PORT VU DE LA MER[1] (PAGE 189)

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND[2]

VII

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-PORT[3] (PAGE 190)

C'EST de la mer qu'il faut voir Montorgueil pour la première fois. Lorsqu'on arrive de Portbail par le petit vapeur qui fait le service avec Jersey, on voit le château-fort se détacher admirablement de l'île comme une massive vigie de pierre qui s'avancerait menaçante dans la mer. On prétend qu'une partie du castel remonte à l'époque romaine, et un ancien fortin, qui communique avec le château, est encore appelé fort *César*. Le château actuel date du temps de Henri II. Il était considéré comme imprenable, et les étrangers n'étaient admis dans son enceinte que les yeux bandés. De nouvelles fortifications furent ajoutées au manoir primitif par Jean sans Terre, qui y résida, et par Richard Harliston, qui en délogea Maulevrier, le champion de Marguerite d'Anjou.

L'histoire de Montorgueil est intimement mêlée aux luttes entre Charles Ier et le Parlement. Le gouverneur de la forteresse était alors un de Carteret, de la puissante famille qui fut toujours fidèle à la cause des Stuarts, et dont les démêlés avec les Lemprière, propriétaires du manoir de Rozel, ensanglantèrent plus d'une fois l'île. Ce manoir de Rozel, entouré de belles pelouses et de superbes futaies, se trouve au-dessus de la baie du même nom, dans la paroisse de Saint-Martin, sur le territoire de laquelle est aussi Montorgueil. Les titulaires du fief de Rozel devaient, lorsque les rois d'Angleterre visitaient Jersey, s'avancer à leur rencontre en mer jusqu'à ce que l'eau atteignît les sangles du cheval; ils étaient, en outre, tenus de servir à boire au roi pendant son séjour dans l'île.

Le gouverneur de Carteret, dont nous venons de parler, profita de l'autorité absolue que lui valait la confiance royale pour se venger de ses ennemis, et les cachots de Montorgueil retentirent des cris des malheureux qui y expiaient durement l'audace d'avoir osé déplaire au tout-puissant seigneur et se plaindre de ses faits et gestes. C'est ainsi que David Bandinel ou Bandinelli, le premier doyen protestant de Jersey, fut incarcéré avec son fils Jacques dans une étroite cellule, au sommet de la tour. Poussés à bout par les mauvais traitements de leur geôlier, les deux prisonniers tentèrent de s'évader par une ouverture du mur extérieur, au moyen d'une corde qui, par malheur, était trop courte. Le jeune Bandinel, en se laissant tomber de

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 161.
3. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

l'extrémité, se blessa grièvement et fut découvert par les émissaires du gouverneur, qui le remontèrent mourant dans sa cellule. La corde céda ensuite sous le poids du père Bandinel, qui, affreusement meurtri, fut aussi réintégré dans sa prison pour y mourir sans avoir pu prononcer une seule parole.

Le puritain Prynne est l'un des plus célèbres parmi les prisonniers de Montorgueil. Condamné par la fameuse Chambre Étoilée, pour avoir diffamé la reine dans son *Histrio-mastix*, à avoir les oreilles coupées au pilori et les deux joues brûlées avec un fer chaud, à dix mille livres sterling d'amende, et à la détention perpétuelle, Prynne fut enfermé à Montorgueil de 1637 à 1640, époque à laquelle le Long Parlement le fit mettre en liberté. Le farouche puritain réussit à gagner les sympathies de Carteret et employa les loisirs forcés de sa captivité à écrire un poème en trois parties : l'*Eau*, les *Rochers* et les *Jardins*, probablement ce qu'il voyait par la lucarne de sa cellule ; il dédia même ce poème, descriptif et anodin, à Marguerite de Carteret, l'une des filles du gouverneur.

Le Parlement vainqueur, les cachots de Montorgueil s'ouvrirent, les opprimés respirèrent et l'altière forteresse ne fut plus dès lors qu'une caserne surveillant la côte cotentine, et une geôle où l'on enferma les condamnés jersiais jusqu'à la construction de la prison de Saint-Hélier.

Aujourd'hui la masse de pierre arc-boutée et comme soudée au rocher n'est plus troublée que par les touristes qui se promènent à travers ses souterrains, ses tours et ses enceintes sous la conduite d'un gardien débitant d'un ton monotone les bribes de son histoire, et par les groupes joyeux qui vont déjeuner en pique-nique sur les vertes pelouses, à l'ombre de ses antiques remparts. Ce n'est plus qu'une forteresse de figuration, et ce n'est pas encore une ruine. Le badigeon et le crépi modernes l'ont défigurée ; ce qu'elle offre de plus intéressant, c'est la vue panoramique du haut de la plate-forme du grand donjon. Il est difficile d'imaginer un tableau mieux composé et plus agréable aux yeux. Au pied du castel, le petit port de Gorey groupe ses maisons proprettes et claires contre la muraille rocheuse, le long d'un quai où s'amarrent les caboteurs et les bateaux de pêche, la baie de Grouville étend ses dunes de sable couvertes d'un fin gazon jusqu'aux rochers de la Rocque ; de l'autre côté, l'œil embrasse les quelques maisonnettes d'Anne-Port, à demi cachées dans les jardins et dans les arbres, sous le sinistre rocher du Mont Jeffroy, d'où l'on précipitait jadis à la mer les condamnés à la peine capitale, et le brise-lames de Sainte-Catherine se profile dans les flots. En face, au delà du groupe d'écueils dénudés des Ecrehou, se montrent les blanches falaises de Carteret, et, par un temps clair, on distingue la flèche de la cathédrale de Coutances.

De Montorgueil, en suivant la côte longée par le chemin de fer, on traverse une riche plaine aux plantureux herbages, et avant de rentrer à Saint-Hélier on passe devant Marine Terrace, première étape de l'exil de Victor Hugo dans l'archipel de la Manche ; c'est dans cette modeste habitation précédée, du côté de la mer, par une terrasse plantée de tamaris, que le poète écrivit une partie des *Contemplations* et la plupart des pièces des *Châtiments*.

VIII

Jersey n'a pas que des rochers abrupts, de larges grèves et de hautes falaises à montrer à ses hôtes. Aux portes mêmes de la ville de Saint-Hélier, deux vallons délicieux de calme et de fraîcheur, les Vaux et les Petits Vaux, sont d'adorables buts de promenade et de rêverie, où l'œil charmé se repose agréablement, dans la contemplation des prés toujours verts et dans l'ombre silencieuse des bosquets touffus, des grandes scènes de la côte, où la mer joue le principal rôle. Quel contraste que celui de ces vallons bien abrités avec la falaise déchiquetée, en proie à la fureur des flots et au déchaînement des vents ! On a peine à se croire dans une île.

Sur les plateaux aux vastes horizons, dans les déclivités de terrain, partout une herbe fine et drue, imprégnée d'émanations salines, tapisse la campagne jersiaise, et un nombreux bétail trouve dans ces prairies naturelles une nourriture excellente, abondante et toujours renouvelée. Les vaches des îles sont les premières laitières du monde ; elles donnent, en deux et quelquefois trois traites, trente litres de lait par jour, d'un lait jaune, gras, parfumé, qui sert à fabriquer du beurre de toute première qualité, comparable à la crème d'Isigny. La race de Jersey, petite, aux formes élégantes, à la robe grise, est moins dure et moins résistante que celle de Guernesey, plus massive, plus haute en chair, et ressemble davantage à la race normande du Cotentin. L'élevage est la grande ressource des insulaires ; l'isolement de l'archipel a conservé aux races de Jersey et de Guernesey, celle-ci plus connue sous le nom d'Alderney, toute leur pureté. Depuis des siècles, aucun sang étranger ne s'y est mêlé, et des lois d'une excessive sévérité interdisent l'importation du dehors de tout bétail, hormis pour la boucherie. Les animaux importés de France et d'Angleterre pour la consommation sont abattus dès leur débarquement, et des mesures spéciales sont prises pour empêcher le mélange et la contamination des races insulaires.

L'élevage seul, en effet, peut donner aux cultivateurs jersiais et guernesiais une compensation suffisante de leur travail et de leurs efforts. Les terres se louent cent cinquante francs la vergée, ce qui équivaut à neuf cent trente francs l'hectare, bien que le sol soit riche, et que sa composition chimique le rende presque l'équivalent du terreau, une culture intensive l'a épuisé, et ce n'est qu'à grand renfort d'engrais extrêmement chers qu'on parvient à maintenir la moyenne du rendement. La main-d'œuvre est hors de prix, le rapport du blé et des céréales ne couvre pas les frais de loyer

et d'exploitation, et l'agriculture insulaire ne s'est sauvée que par la culture en grand de la pomme de terre, au détriment du pittoresque du pays. Partout, du sud au nord et de l'est à l'ouest, les arbres sont arrachés, les pentes défrichées, le pays se dénude avec une inquiétante rapidité, les vergers disparaissent, les bois tombent sous la cognée, tout est sacrifié au précieux tubercule. Dès le mois de janvier, les terres sont fumées, saturées d'engrais chimiques qui répandent une odeur infecte, les plants, précieusement conservés côte à côte dans des caisses et déjà porteurs de germes vivaces, sont mis en terre dans des lignes tirées au cordeau, un travail de tous les jours, on peut dire de toutes les heures, empêche la pousse des herbes folles. La rareté et l'innocuité générale des gelées, la douceur des hivers aidant, on arrive à récolter dès la fin du mois d'avril! Alors des voiliers et des vapeurs de Binic, de Saint-Brieuc, de Portrieux, déposent sur les quais de Saint-Hélier une nuée de Bretons et de Bretonnes engagés pour arracher les tubercules. La ville s'anime, les acheteurs anglais arrivent, les prix s'établissent chaque jour et varient à l'infini, selon le plus ou moins d'approvisionnement des marchés anglais, c'est une vraie bourse, avec ses spéculateurs, ses favorisés du sort et ses promptes déconfitures. Les lourds véhicules amènent de tous les points de l'île des pommes de terre, triées et mises en sacs, on les vend au plus offrant, elles sont pesées au poids public et de gros navires les transportent en Angleterre, où elles se distribuent entre les marchés de Londres, de Manchester, de Birmingham et des principaux centres de consommation. Le port de Saint-Hélier, d'ordinaire vide et à peu près désert, a peine à abriter les grands vapeurs frétés spécialement pour ce commerce momentané, pendant tout le mois de mai, la paisible capitale de Jersey est transformée en une ruche très mouvementée et l'on circule difficilement sur les quais, encombrés de colis au milieu desquels s'agite et évolue, se trémousse et se meut tout un monde de portefaix, d'ouvriers et de marins. L'exportation des pommes de terre représente annuellement le chiffre colossal de dix millions de francs.



SAINT-PIERRE-PORT : UNE RUE DE LA VILLE BASSE¹ (PAGE [illegible])

Les légumes abondent dans les îles, surtout les choux, dont on consomme une énorme quantité, et dont on laisse monter les tiges pour en faire les gros rotins appelés *cabbage sticks*, que l'on vend aux touristes dans les magasins de Saint-Hélier. Le commerce est anglais : tout s'écoule dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on achète en France. La Normandie et la Bretagne fournissent de la viande de boucherie, des œufs, du beurre, des fromages, des fruits, beaucoup de volailles.

Jersey arme encore pour la morue, et tous les printemps, au mois de mars, une flottille de beaux voiliers superbement gréés quitte Saint-Hélier pour les côtes de Terre-Neuve. La morue est ramenée à Jersey, préparée, salée, séchée, mise en barils et expédiée au Brésil et dans tous les ports de la Méditerranée et de l'Amérique du Sud. Les grands entrepôts des marchands jersiais étaient naguère à Gaspé, à Paspébiac, dans la baie des Chaleurs, au Canada, et c'est de là que se faisaient les expéditions importantes, ce commerce est aujourd'hui bien déchu, par suite de la décentralisation et du déplacement de ce trafic et de la concurrence d'adversaires mieux outillés et moins routiniers, qui ont affecté des vapeurs rapides au transport de la marchandise, tandis que les armateurs jersiais s'obstinaient à employer des navires à voiles.

Abondante à Guernesey, la pêche est presque nulle à Jersey et abandonnée par la population insulaire, qui lui préfère le paisible travail des champs.

IX

Jersey et Guernesey sont des jardins. Les champs même y sont si propres, si bien tenus, si ratissés, si

1. *Gravure de B[illegible], d'après une photographie.*

parfaitement soignés qu'ils ressemblent plutôt à des parterres. Le moindre coin de terre est cultivé pour le rapport ou pour l'agrément, dans les creux perdus, au bord des chemins, sur les accotements des routes, partout où il y a un pouce de terre sur un bout de roc, poussent des légumes, des fleurs, se créent des jardinets coquets, d'où le chiendent est soigneusement banni. Pas d'animaux malfaisants, ni aspics ni vipères; Jersey a des crapauds qui ne s'acclimatent pas à Guernesey, où l'on a vainement voulu les introduire. Aussi les Guernesiais appellent-ils familièrement les Jersiais des crapauds, en retour, les Jersiais les appellent des ânes. L'horticulture est en grand honneur dans les deux îles: roses de toutes les espèces, dahlias, magnolias, chrysanthèmes des nuances les plus variées, décorent les serres et les jardins fleuristes. La végétation est luxuriante et toute méridionale : palmiers, figuiers, eucalyptus, araucarias du Chili, aloès-agaves, croissent en plein air; les camélias sont énormes et fleurissent dès la fin de mars; des haies entières de fuchsias et de glycines constituent aux propriétés de superbes clôtures. Tels arbustes qui, sur le continent, végètent dans des pots ou dans des caisses, maigres, étiolés, souffreteux, rabougris, tués par les gelées, si on ne les rentre pas dans la saison mauvaise, se développent en pleine terre dans l'archipel, et deviennent de véritables arbres d'une magnifique venue, tandis que les arbres du nord, chênes, sapins, hêtres, y restent petits, chétifs et, sauf dans des endroits privilégiés, se courbent, se fendillent et roussissent au vent de mer. Au printemps, dès les derniers jours de février, les champs sont couverts de primevères jaunes, ce n'est pas le coucou sauvage, mais la primevère cultivée dans nos jardins. On en exporte des centaines de colis en Angleterre, pendant la semaine du *Primrose Day*, pour en fleurir les boutonnières des conservateurs, en commémoration du grand Disraeli. Cette étonnante végétation n'a pas de pire ennemi que le vent d'est, et il souffle parfois, aux mois d'avril et de mai, des semaines entières.

Loin des artères fréquentées, au fond des charmantes « venelles », où des rochers plaqués de lichens satinés et de mousses tendres servent d'assises à des arbustes enlacés par le lierre de la base au faîte, dans les sentiers ombreux entre haies impénétrables où fleurit la blanche aubépine, le long des routes, mais à l'écart et séparés de la voie publique par des rideaux d'arbres ou des massifs de plantes, ailleurs par des murs ou des grillages entourés de verdure et de fleurs grimpantes, des cottages blancs, roses, jaunes, multicolores, précédés de pelouses nettement fauchées, des fermes aux auvents verts, des chaumières à la façade disparaissant sous le feuillage, de vieilles maisons rurales aux portes cintrées, aux fenêtres basses, comme en Normandie, se cachent, s'effacent et semblent vouloir se dérober aux regards indiscrets. Ces édens sont silencieux, ces campagnes sont mornes, les fermes même sont muettes, tout paraît dormir, portes et fenêtres sont hermétiquement closes : ces demeures mystérieuses ne s'ouvrent guère que les jours de marché, quand leurs habitants vont débiter leurs denrées à la ville, et le dimanche, quand ils se rendent aux offices. Pas de bruit, pas d'appels retentissants, pas de cris, pas d'éclats de rire argentins: on sourit, on ne rit pas dans les îles. Rire est malséant, rire à gorge déployée est un scandale. Les enfants eux-mêmes sont graves, réfléchis, ni turbulents ni pétulants, rarement espiègles, ce sont de petits hommes déjà sérieux et de petites femmes tôt gourmées. Les oiseaux seuls chantent sous la feuillée, l'homme est morose, la vie est murée. Une douce et pénétrante mélancolie étend son voile gris, comme un linceul, sur l'existence insulaire. Effet de la religion et du climat combinés. Les îles, caressées par le Gulf-Stream, sont au bain-marie dans un océan de vapeur moite et indécise qui dépose ses brumes tièdes sur les hommes et sur les choses; l'atmosphère est sommeillante et triste, mais d'une tristesse particulière qui n'est pas sans charme, et dans laquelle on ne tarde pas à se complaire. Tous les ressorts de l'être se détendent; on perd petit à petit et sans s'en apercevoir toute énergie, toute velléité de résistance, on va mécaniquement, automatiquement, son petit bonhomme de chemin, avec le seul souci de bannir toute cause de surexcitation et de secousse, d'être tranquille, en repos, en paix, dût cette paix ressembler de près à celle du tombeau. La végétation s'accorde avec ces tendances mélancoliques : dans les jardins, des cyprès, des ifs, des saules pleureurs, des arbres au feuillage permanent et d'un vert toujours sombre, les font paraître des allées de cimetières, et, du reste, les cimetières, avec leurs beaux monuments en granit rose ou poli, leurs allées touffues, leurs corbeilles de fleurs, sont des promenades très recherchées par les insulaires. Les amoureux échangent leurs serments de fidélité sur les tombes, et les maisons qui ont vue sur une nécropole sont fort prisées et se louent facilement et à des prix élevés.

« Nous sommes admirablement bien dans notre nouvelle maison, me disait une Jersiaise jeune, jolie et distinguée. Elle est juste en face du cimetière et je vois les tombes des fenêtres de ma chambre à coucher. Par un beau clair de lune, c'est ravissant! »

Oui, les îles sont de superbes tombeaux, mais ce ne sont en somme que des tombeaux. L'étreinte de la ceinture liquide en fait de plus des prisons. Cette vie murée de toutes parts donne à l'étranger récemment venu du continent une sensation d'étouffement. On voudrait fuir et cependant on hésite, plus on reste et moins on peut partir; on se rive insensiblement à ce sol étrange, une indéfinissable mélancolie vous imprègne, pénètre jusqu'en vos replis les plus secrets, un charme intime, inexprimable, vous gagne et vous cloue à ces terres sans gaieté. Tous ceux qui ont habité les îles les ont regrettées, et les enfants de l'archipel établis dans les grandes villes continentales, lancés dans la tourmente et la fièvre des cités populeuses, ont souvent la nostalgie de leur petite patrie et n'ont qu'un désir

et une pensée : retourner sur leur rocher pour y mourir.

La mort seule — et ce n'est pas là un vain paradoxe — est un sujet de joie. Pour beaucoup de sectes religieuses des îles, elle est une délivrance, et la douleur de la perte d'un être aimé est fortement mitigée par la certitude qu'il a quitté cette vallée de larmes pour un monde meilleur. Dans certaines chapelles, les services funèbres ne se composent que de cantiques de reconnaissance et de chants d'allégresse. Pas de pleurs, pas de sanglots, tout au plus un peu de prostration morale, un chagrin digne, calme et recueilli : le Seigneur nous l'a donné, le Seigneur nous l'a repris, que le Seigneur soit béni ! Aussitôt le décès, le mort est mis en bière, le cercueil est laissé dans une chambre, quatre ou cinq jours, jusqu'à l'enterrement, sans apparat, sans cierges, sans qu'on le veille. Chacun dans la maison boit, mange, dort, vaque à ses occupations comme si de rien n'était ; seulement les rideaux des fenêtres sont tirés, et chez tous les amis de la famille il en est de même le jour de l'enterrement, de sorte que s'il s'agit d'une personne assez connue, toute l'île paraît en deuil.

LE CHÂTEAU CORNET (PAGE 159)

X

A Jersey les mœurs sont anglaises. La société est très divisée en castes, et ces castes ne frayent pas l'une avec l'autre. A part les barons de Saumarez, les de Carteret et quelques autres familles, il n'y a pas de noblesse proprement dite dans l'archipel, mais une aristocratie de robe recrutée au sein des Cours royales, et ce qu'on appelle la *gentry*, c'est-à-dire des gens qui vivent de leurs rentes et qui croiraient, malgré l'exiguïté de leurs ressources, déchoir en se livrant au commerce ou à l'industrie. Les grands commerçants eux-mêmes forment une caste à part des petits détaillants, et ceux-ci regardent avec dédain les ouvriers et le menu peuple. Au-dessus de toute cette hiérarchie trône le *clergyman*, le véritable roi de la société insulaire. Il est, lui, le « révérend », et le doyen anglican de Jersey est appelé « Vénérable Homme le Doyen », à l'aristocratie, aux avocats, aux juges, aux médecins, est réservé le qualificatif « écuyer », l'*esquire* de l'Anglais, les sous-officiers de la milice, les fonctionnaires, les employés supérieurs sont des *gentlemen*, « monsieur » est le lot de tout le reste, sauf des ouvriers et hommes de peine, qui doivent se contenter du vocable « sieur ». Un « sieur » ne fréquente pas un « monsieur », et un « monsieur » est quelque chose de très inférieur pour un « écuyer ». Quant aux seigneurs ou lords, ce sont des demi-dieux d'autant plus encensés qu'ils sont rares.

Le bailli, le président civil de l'île, est presque toujours créé chevalier par le souverain ; alors on l'appelle « messire », et dans la conversation on ne lui donne plus que son petit nom, messire George, messire Edgar, son nom de famille disparaît ou, tout au moins, est relégué au second plan. La femme de messire devient une *lady*, comme celle du lord ; être appelée « milady », c'est, dans les îles, le summum du faste et de la gloire.

Du haut en bas de la société, beaucoup de decorum, le souci de garder les apparences prime tout. On ne sort qu'en toilette. La blouse est honnie, et les Jersiais se détournent avec dégoût des cultivateurs bretons qui promènent sur leurs quais le sarrau bleu du paysan français. Les balayeurs des rues ont un veston, un chapeau de feutre rond, parfois un gibus, les travailleurs des champs aussi. Une femme qui sortirait en cheveux serait perdue de réputation. Les domestiques, pour aller chercher de l'eau à la fontaine, mettent leur chapeau, leur manteau et leurs gants. Nous sommes loin du temps où les États de Guernesey édictaient des lois somptuaires interdisant aux servantes de porter du velours et de la soie. Il n'y a pas de différence entre la bonne et la maîtresse, si ce n'est que souvent la première est mieux habillée. Ce goût de la toilette est démesuré et règne à la campagne comme à la ville ; il n'y a aucune différence, le dimanche, entre les atours des jeunes filles des paroisses rurales et ceux des demoiselles de Saint-Hélier ou Saint-Pierre-Port.

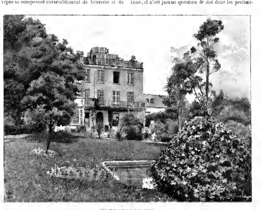
Pas de maison qui n'ait son salon, chez le cultivateur comme chez le rentier, chez le modeste ouvrier comme chez le riche commerçant. Les insulaires ont un goût tout particulier pour arranger ces salons et les décorer de rien ; quelques enluminures, des portraits de famille, des textes bibliques ornementent les murs. Le plancher est recouvert d'un épais tapis.

L'alimentation, on le devine, est anglaise comme les mœurs. Le matin, au saut du lit — on se lève très tard dans les îles — *breakfast* britannique, œufs, jambon et thé ; à midi, dîner composé de rôti, de pommes de terre, de choux — l'éternel *cabbage* — et de dessert

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

et arrosé de thé, quelquefois de bière, plus rarement de cidre, assez souvent d'eau seulement; entre quatre et cinq heures, parfois un peu plus tard, thé avec accompagnement de tartines et de gâteaux, et une dernière collation à dix heures, avant de se coucher. C'est là, du moins, l'ordinaire des gens de la haute et de la moyenne société. Quant aux ouvriers, ils achètent le samedi un morceau de viande et en mangent toute la semaine des tranches froides au principal repas, avec les inévitables pommes de terre et des légumes; les autres repas se composent invariablement de beurrées et de pots entiers de thé ne parviennent pas toujours à faire digérer.

Les familles sont nombreuses. A chaque dénombrement on relève, dans toutes les îles, plus de femmes que d'hommes; cela tient un peu à ce que beaucoup de garçons sont marins et en mer durant les opérations du recensement. Toutefois la population féminine l'emporte sur l'élément masculin. Dans l'archipel, les filles sont d'un placement moins difficile qu'en France, on les marie pour elles-mêmes et non pour leur fortune, il n'est jamais question de dot dans les prélimi-



HAUTEVILLE HOUSE (PAGE 181)[1].

thé. A Guernesey, il est d'usage, chez les personnes aisées, d'ajouter au menu du thé du samedi soir un « chancre », espèce de gros crabe très commun et fort apprécié dans l'île, et dont la chair a la délicatesse et la saveur de celle du homard. A Noël, grande ripaille, comme partout où flotte le drapeau anglais; les plus pauvres ont leur oie, et l'on sert aux prisonniers eux-mêmes le traditionnel gallinacé.

La cuisine insulaire n'a pas de plats spéciaux dignes d'être cités, si ce n'est peut-être la « gâche », lourd gâteau aux raisins de Corinthe dont les enfants et même les grands engouffrent d'énormes tranches, que des naires des accordailles. Le mariage se célèbre avec une facilité étonnante, soit au greffe, soit chez les recteurs anglicans, soit encore dans un certain nombre de chapelles pourvues de licences à cet effet. Le consentement des parents n'est pas indispensable, et l'on se passe de toute publication, moyennant finances. Ceci s'appelle se marier par licence spéciale et coûte 5 livres sterling; on se rend chez le doyen, on lui verse la somme, deux témoins sont appelés et tout est dit.

Anglais par les mœurs, par la religion, par l'alimentation, et en train de le devenir complètement par le langage, on se demande si ces Normands insulaires, qui sont en définitive des Français d'origine, qu'ils le veuillent ou non, on se demande s'ils aiment la

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

France. Il faut répondre carrément non. Tout les en sépare, et bien plus profond que la mer est l'abîme moral creusé entre les Français du continent et les Normands des îles par la divergence des opinions et des idées. En France, tout est pour eux sujet de froissement; certes ils ne détestent pas les Français, mais ils les craignent, ils redoutent surtout l'expansion de l'idée révolutionnaire française. Autant jadis ils honnirent le « papisme » qui leur venait de France, autant ils détestent maintenant le souffle d'irréligion et d'athéisme qui en émane. La Révolution leur fait peur, et leur loyalisme s'effraye du mot de république, bien que cependant la forme de leur gouvernement



UN SALON DE HAUTEVILLE HOUSE[1] (PAGE 191)

soit républicaine et qu'en prenant possession de leur siège, les juges ou jurés-justiciers prêtent sur les saints Évangiles le serment solennel de « défendre la république de cette île ». Mais leur république n'est pas démocratique et s'accommode fort bien des fastes d'une royauté au reste peu gênante. Il y a longtemps, longtemps que s'est creusé ce fossé moral entre les îles et la France, et il a été toujours s'élargissant et s'approfondissant. Ils se sentent trop près des côtes françaises, les insulaires, et trop exposés en cas de guerre entre la France et l'Angleterre. Ils n'ont pas perdu le souvenir des tentatives faites par la France pour les reconquérir et notamment de celle de l'aventurier Rullecourt qui, le 5 janvier 1781, tenta un coup de main sur Jersey, s'empara de Saint-Hélier par surprise et n'en fut délogé que grâce à l'énergie du major Pierson, qui fut tué pendant l'action, de même que Rullecourt. Ils n'ont pas oublié non plus le blocus continental et la crainte constante d'une attaque des Français durant le premier Empire, bien que ce souvenir soit moins cuisant pour eux, et que la chasse aux navires français les ait alors enrichis.

Ils aiment l'Angleterre, parce qu'elle a jusqu'ici habilement respecté leur liberté et leur autonomie, et ils ne craignent rien tant que de se voir réunis à la France et d'être dotés d'une administration française, avec préfets, douaniers et gendarmes. Ce sont donc des frères, sinon ennemis, en tout cas méfiants et très gênés de leur degré de parenté avec la France, et pourtant la situation géographique des îles et l'origine de leurs habitants semblent naturellement les prédestiner à servir de trait d'union entre les deux grands peuples dont de Maistre a pu dire : « Ils ne peuvent cesser de se chercher ni de se haïr. Dieu les a placés en regard comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre, car ils sont à la fois ennemis et parents. »

XI

Les îles n'ont point de folklore, ni chansons, ni traditions populaires, à peine quelques légendes. Des cantiques et des hymnes, des ouvrages de controverse religieuse, des sermons, des dissertations historiques constituent le fond de la littérature insulaire, avec des

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

poemes en patois, qui trouvent si peu d'acheteurs que leurs auteurs, fatigués de les publier en volumes à leurs frais, se contentent de plus en plus de les faire insérer dans les almanachs et les journaux locaux. Il y a dans l'archipel une petite presse de langue française, très vaillante, et qui se maintient surtout grâce aux annonces officielles, car elle n'a guère de lecteurs et d'abonnés que dans les campagnes. La *Chronique* et la *Nouvelle Chronique* à Jersey, la *Gazette* et le *Bailliage* à Guernesey défendent, avec une ardeur et une persévérance qui ne se sont jamais émoussées ni démenties, la cause de la langue française et les libertés insulaires. Les théâtres, ouverts à des troupes de passage, ne jouent que des pièces anglaises; il y a peu d'années, des tournées dramatiques françaises interprétaient de temps en temps, sur les scènes de Saint-Helier et de Saint-Pierre-Port, les chefs-d'œuvre du répertoire français, mais, les spectateurs se faisant de plus en plus rares, les impresarii, découragés de donner Corneille, Racine, Victor Hugo et Émile Augier devant des banquettes vides, ont biffé les îles de leurs itinéraires. Les conférences sont assez goûtées, surtout si elles sont accompagnées de projections à la lumière oxhydrique, mais si elles sont données en français, elles n'attirent qu'un public clairsemé et elles se font de plus en plus rares. Quant à la musique, le goût des insulaires a été complètement faussé par les *German Bands*, orchestres ambulants recrutés parmi les fils de la blonde Germanie, et uniquement composés de cuivres.

On lit beaucoup, mais rien que des romans anglais. Les romans français effarouchent; une pudibonderie exagérée a mis à l'index nos meilleurs auteurs contemporains; Zola est un épouvantail, en français du moins, car il est permis de le lire dans la traduction littérale anglaise, et c'est un côté caractéristique de cette pudeur étrange et plus antifrançaise que morale que d'approuver et de trouver convenables en anglais des œuvres condamnées et déclarées détestables et perverses dans la langue française. Certains titres de livres sont jugés abominables et inspirent la répulsion, on ne sait trop pourquoi; un libraire de Jersey affichait *Quatre-Vingt-Treize*, de Victor Hugo, sous le titre : *les Trois Enfants*, parce que Quatre-Vingt-Treize, rappelant la Terreur, est banni du glossaire des îles. D'autres mots sont prohibés, pour des raisons tout aussi spécieuses et tout aussi subtiles, Dieu et diable, par exemple. « Mon Dieu! » est une interjection qu'il ne faut jamais se permettre dans la société de Jersiais ou de Guernesiais, sous peine d'être éconduit de la belle manière, car rien n'est plus blessant; « le diable m'emporte! » est un horrible blasphème.

CABINET DE TRAVAIL DE VICTOR HUGO[1] (PAGE 19.)

En somme, les distractions populaires, dans les îles, ne sont ni la lecture, ni la musique, ni le théâtre. Ces amusements sont l'apanage d'un petit nombre de raffinés. Le peuple court aux exhibitions grotesques de clowns enfarinés et de ménestrels barbouillés de noir de fumée; il adore les panoramas, les dioramas, les lanternes magiques, les représentations équestres; les cirques font fortune dans les îles.

Avec des goûts aussi peu distingués, des tendances si grossières et si peu artistiques, il n'est pas étonnant que la population de l'archipel se livre à la boisson, et cherche dans l'alcool un excitant et un élément de gaieté. L'alcoolisme est le fléau des îles. Sous l'influence des liqueurs fermentées, des brandies, des whiskies, des gins, ces mélancoliques et ces rêveurs deviennent des satyres et des fous furieux, car ils boivent uniquement pour boire, jusqu'à la perte de la raison, avec la préoccupation d'absorber une grande quantité d'alcool et le plus entier dédain de la qualité de la boisson. Les îles ont une clientèle d'alcooliques de la Grande-Bretagne, qui viennent résider dans l'archipel, parce que le gin et le whisky y sont à meilleur compte que dans la métropole, et que les mêmes revenus leur permettent de boire quatre ou cinq fois ce qu'ils pourraient se payer en Angleterre. Ces malheureux entraînent les insulaires dans leur sillon, et quantité de jeunes gens de Jersey et de Guernesey prennent dans cette société redoutable le goût de l'alcool,

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*



UNE FERME À JERSEY. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS

un goût qui ne tarde pas à devenir une passion irrésistible, et qui les conduit droit au *delirium tremens*, à l'hôpital et au suicide, bien que les tentatives de suicide soient punies par les lois de l'amende et de la prison.

Un extrême en amène un autre, et l'horreur inspirée par la marée montante de l'alcoolisme a gagné dans les îles beaucoup d'adeptes à la cause de la tempérance. A côté des ivrognes invétérés pour qui boire et boire beaucoup est un besoin et une nécessité, on rencontre des *teetotallers* qui pratiquent l'abstinence complète, ne boivent que de l'eau et du thé et pour rien au monde n'humecteraient leurs lèvres d'une boisson fermentée, nous avons connu dans les îles des malades à qui le médecin ordonnait du vin de Bordeaux, et qui refusaient d'en prendre, déclarant catégoriquement qu'ils préféraient mourir plutôt que de se faire relever de leur vœu de tempérance. Car on fait vœu, et solennellement, de ne pas boire; les sociétés de tempérance ont imaginé ce moyen de combattre les ravages de l'alcool. Un simple engagement moral ne suffit pas, le vœu a une formule consacrée, imprimée, que l'on signe, et qui est conservée par la société, pour prévenir des rechutes, nonobstant cette précaution assez fréquentes.

Les sociétés de tempérance ont leurs « comités de vigilance » qui poursuivent devant les tribunaux les délits commis par les cabaretiers, elles ont des surveillants payés pour parcourir les débits clandestins, pour relever les infractions à la loi, qu'elles défèrent à la justice répressive, elles ont aussi leurs prédicateurs, et beaucoup de membres du clergé sont enrôlés dans leur sein. Quand un ivrogne est signalé aux comités de vigilance, ils le harcèlent, l'épient, le font sermonner, attendant l'heure propice de frapper un grand coup; cette heure sonne généralement quand le goussest est vide, quand le buveur est réduit à la misère. Alors on lui offre des secours, du travail, une position, mais à condition qu'il fasse d'abord vœu de s'abstenir complètement d'alcool, et il faut voir les résistances de ces misérables, ballottés entre leur passion et le désir de ne pas mourir de faim, il faut être témoin de la lutte qui se fait en eux au moment de signer l'engagement formel!

XII

Au large de la côte orientale de Jersey, au milieu du chenal de mer qui sépare l'île de la côte du Cotentin, mais plus près de la France que de Jersey, et incontestablement dans les eaux françaises, car le courant marin qui forme la ligne de démarcation entre la France et les possessions de la Grande-Bretagne les laisse à l'est, un chapelet d'écueils à fait verser, voici quelques années, des flots d'encre à défaut de flots de sang, ces brisants, qui faillirent amener de graves complications internationales et mirent en émoi la diplomatie de deux grands pays, constituant l'archipel des Écréhou ou Écrehos. Ce sont des épaves des anciennes terres submergées, qui n'ont de valeur que comme territoires de pêche et qui n'étaient connus que des navigateurs, empressés à les éviter, jusqu'au jour où la jalousie des pêcheurs jersiais voulut en expulser leurs confrères de la Normandie continentale, avec qui ils avaient de tout temps vécu sur ces rochers en excellent accord.

Peu de touristes ont visité les Écréhou, soit qu'on les aborde de France par Carteret ou Portbail, soit qu'on s'y dirige de Jersey par Gorey ou Rozel, les approches en sont fort difficiles, et l'atterrissage, souvent dangereux, est fréquemment impossible. On ne les aborde que dans de très petits voiliers, qui dansent sur la mer ainsi que des coquilles de noix, et il faut connaître par le menu toutes les têtes de roches qui tapissent le périlleux chenal pour oser s'y aventurer.

Un samedi d'août, par un temps calme et à souhait, nous nous décidons à nous rendre aux Écréhou, et nous cheminons par une route splendide, à travers l'île, dans la direction de la baie de Rozel, où un pêcheur pour qui les écueils n'ont pas de mystères s'est offert à nous conduire à destination. Le marin est à son poste, et dix heures sonnent à l'église de Saint-Martin quand un canot détaché du rivage nous conduit à un tout petit voilier ancré dans la baie. La journée est splendide, plutôt chaude.

On largue les voiles, on lève l'ancre, on attache le canot, et nous voilà partis avec une lenteur telle que le pêcheur se demande si nous n'allons pas être pris par le calme plat et obligés d'attendre qu'il plaise au vent de se lever et de gonfler les voiles du batelet. Cependant on avance, bien qu'avec une timidité désespérante, et les côtes de Jersey développent successivement à nos yeux ravis leurs petites anses de sable, leurs criques étroites, fermées par des remparts rocheux, leurs promontoires de granit s'avançant en becs effilés dans le flot qui en ronge la base, leurs falaises peu escarpées et couvertes de bosquets où nichent des maisons blanches. Puis, au bout d'une heure de cette navigation agréable mais peu rapide, un léger nuage de brume grise apparaît vers l'horizon de l'est, c'est-à-dire dans la direction que nous suivons.

Peu à peu le soleil faiblit, au-dessus de nos têtes le ciel n'a plus le bleu implacable de tout à l'heure, il revêt une teinte grisaille, assez claire d'abord, plombée ensuite, la côte de Jersey n'est plus qu'un point vague dans le lointain, et nos regards anxieux l'interrogent comme pour tâcher d'en retenir la ravissante vision; mais bientôt elle disparaît tout à fait. Nous sommes dans le brouillard, à la merci de la mer, et tout entourés d'écueils sous-marins et à fleur d'eau, débris perfides qui guettent leurs proies et dont le brume se fait le complice.

Le brouillard se dissipe bientôt, mais le temps se gâte de plus en plus, de gros nuages noirs, précurseurs de l'orage, courent dans le ciel, la mer déferle sur les brisants, s'agite en grosses lames courtes qui retombent en masses floconneuse jusque dans le frêle

bateau où nous nous cramponnons avec difficulté, ballottés dans tous les sens, de saut en saut et de saccade en saccade, mouillés, grelottants, transis, nous arrivons en face d'une muraille de granit ravinée, découpée, zébrée de petits couloirs, et enclavée dans une myriade de roches plus petites qui se dressent en obélisques, en cônes, en dents de scie : ce piton désolé est le salut, c'est la Marmoutière, le principal et le seul habité des îlots des Ecrehou, pour la plupart recouverts à marée haute. Aveuglé par l'écume des flots, assourdi par la rafale et le bruit des vagues, on débarque dans une crique mal abritée et, de flaque d'eau en flaque d'eau, les pieds endoloris par les aspérités



[illegible] (PAGE 185)

rocheuses, nous escaladons des gradins caillouteux inégaux, jusqu'à ce qu'une main vigoureuse nous enlève sans crier gare et nous dépose délicatement sur une plate-forme assez large : c'est le roi des Ecrehou qui, nous ayant aperçus, nous a ainsi hissés dans son aquatique domaine.

Car les Ecrehou ont un roi, et le brave John Pinel, Jersiais de naissance, fut longtemps le maître et le souverain incontesté de ce chapelet de brisants, où il vivait heureux et solitaire, se livrant à des pêches miraculeuses dont il apportait le produit dans son île natale, y achetant en échange de sa cargaison des vivres, du tabac, des liqueurs. Cette débonnaire majesté est maintenant détrônée, à la suite d'altercations entre des pêcheurs français et jersiais, les Ecrehou sont devenus presque un champ de bataille, un sujet de litige entre la France et l'Angleterre. Au fond celle-ci ne s'en souciait guère, mais les Jersiais l'ont mise en demeure de par ses obligations de suzeraine, d'endosser leurs revendications, et, nonobstant les protestations de la France, le drapeau anglais a été hissé sur les Ecrehou et l'archipel réuni à la paroisse de Saint-Martin de l'île de Jersey : les connétables de cette circonscription administrative sont même allés y faire un simulacre de prise de possession, et le roi des Ecrehou est rentré dans le rang des simples citoyens. Toutefois la France a maintenu ses droits et n'a pas reconnu les empiètements jersiais sur un territoire qui se trouve dans ses eaux. Les Jersiais, non contents de vouloir expulser les pêcheurs normands des Ecrehou, revendiquent le plateau des Minquiers; ils pourraient avec autant de raison réclamer le tombeau de Chateaubriand, sous le prétexte que le Grand Bey est un îlot, et les Chausey, d'où ils commanderaient les passes du port de Granville.

Le temps s'est calmé, le ciel est redevenu clair, et dans cette atmosphère sereine nous jouissons d'un admirable lever de soleil sur la falaise normande, d'un blanc laiteux, le cap de Carteret, et les villages s'estompant à l'arrière-plan dans les plis de la colline, au milieu des riches pâturages, ou à l'abri derrière des rideaux d'arbres. Cette nature verdoyante et gaie contraste avec l'aspect sévère et sinistre des écueils d'où nous admirons ce tableau enchanteur.

Nous quittons à regret le roi des Ecrehou, que nous devions plus tard retrouver en qualité de matelot à

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

bord du vapeur qui fait le service entre Portbail et Gorey. Fatigué d'une constante solitude et d'une royauté contestée, John Pinel a abandonné son dangereux empire; mais parfois la nostalgie de ses écueils le reprend et il retourne aux Ecrehou pêcher, fumer et rêver dans le sublime concert des éléments déchaînés.

XIII

Il faut maintenant quitter Jersey, pour visiter les autres terres insulaires de l'archipel anglo-normand. Celles-ci sont bien moins connues que la grande Césarée, et elles sont trop négligées par les touristes français. Ce n'est pas qu'en s'embarquant à Granville ou à Saint-Malo, on n'ait généralement l'intention de voir Guernesey aussi bien que Jersey; mais pour peu qu'on ait été éprouvé par le mal de mer dans la première traversée, on ne se soucie pas de s'exposer davantage aux perfidies du liquide élément, et l'on se hâte de regagner le « plancher des vaches » sans pousser jusqu'à Guernesey. Et pourtant, « Sarnia » a des beautés comparables à celles de Césarée, elle est de tous points digne d'être visitée. La traversée est illusoire, c'est une promenade d'une heure et demie seulement par de gros vapeurs spécialement aménagés pour le transport des passagers, avec salons spacieux splendidement ornés, éclairés à la lumière électrique, le dernier mot du confort moderne, ces navires, auprès desquels ceux de Granville et de Saint-Malo ne sont que des jouets, appartiennent aux compagnies anglaises des chemins de fer du *South Western* et du *Great Western*, et ils font un service quotidien entre Jersey et les ports anglais de Southampton et de Weymouth, avec escale à Guernesey.

G. F. DES ÉCRÉTOT[1]

Nous prenons donc place sur l'un des deux vapeurs qui quittent tous les matins, à la première heure, le port de Saint-Hélier pour l'Angleterre. Souhaitons qu'il y ait de l'eau en suffisance dans le bassin, car, Saint-Hélier n'étant qu'un port de marée, les navires ne peuvent en sortir qu'à mi-flot, et les heures de départ des bateaux de Southampton et de Weymouth étant fixes, tandis que celles des navires pour Granville et Saint-Malo sont variables et calculées d'après les heures de marée le vapeur est ancré, si la mer est basse, dans la baie de Saint-Aubin, et il faut se faire conduire à bord en petite barque, corvée qui n'est pas une sinécure en gros temps.

On s'installe à bord, sur la passerelle, si le temps est beau, pour jouir du coup d'œil. Public très différent de celui des bateaux venant de France, l'élément anglo-saxon est ici en majorité; quelques insulaires, de très rares Français sont perdus et ankylosés parmi les voyageurs anglais. Le vapeur longe toute la baie de Saint-Aubin, passe devant Noirmont et au large de Saint Brelade, puis on range de près de hautes falaises d'un brun ocreux, perpendiculaires, sinistres, déchirées, trouées de cavernes à la base et, plus haut, creusées de carrières d'où l'on retire le granit.

Bientôt, la pointe de la Moye doublée, on a devant soi les récifs de la Corbière, puis le vapeur suit la côte occidentale de Jersey et successivement apparaissent la large baie de Saint-Ouen, échancrure sablonneuse, rivage plat et désolé, les beaux rochers et le petit port de pêche de l'Etac, et l'altier promontoire de Gros Nez, sauvage et dénudé, au sommet duquel branlent au souffle de la rafale les débris informes d'un castel qui fut occupé par Philippe de Carteret pendant la guerre des Deux Roses. C'est l'extrémité nord ouest de la grande île, et le cap est à peine dépassé que surgit du sein des flots, à droite, l'énorme muraille de Sercq, puis Guernesey se montre à gauche par sa côte sud, la plus pittoresque et la plus âpre : la grosse pointe d'Icart, l'ouverture de la romantique baie du Moulin Huet se dessinent parfaitement; on passe au pied de la pointe de Saint-Martin, extrémité sud-est de Guernesey, et prolongement dans la mer d'une haute falaise tapissée d'ajoncs et de bruyères. Le vapeur s'approche assez de la côte pour qu'on en saisisse les moindres détails. Ce ne sont d'abord que des rochers, et c'est à peine si quelque panache de fumée montant dans le ciel avertit que l'île est habitée, mais, quelques tours d'hélice encore, et la vie apparaît intense dès la charmante baie de Fermain, que dominent les murs et les créneaux de l'imposant fort George. Du sommet des coteaux à la rive baignée par le flot, les maisons s'accrochent aux collines, les jardins cultivés revêtent les pentes, les toits des serres rutilent au soleil, si nombreux que l'île en prend l'aspect d'un rocher vitré. Le vapeur double la pointe des Terres, c'est un coup de théâtre, une fantasmagorie, un grand amphithéâtre de hautes maisons étroites, à toits rouges, apparaît soudain : c'est la capitale de l'île, la ville de Saint-Pierre-Port, qui se détache avec une remarquable netteté des collines sur lesquelles elle juche ses antiques et aristocratiques demeures, avec ses beaux quais qui s'avancent profondément dans la mer et ses splen-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

dides jetées de granit, qui aboutissent d'une part à la vieille forteresse du Château Cornet, de l'autre au musoir de la Blanche Rocque, et entre lesquelles s'ouvre le nouveau port, le plus vaste et le plus beau de l'archipel, dont le bassin à flot est accessible à toute heure et en tout état de la marée.

XIV

Saint-Pierre-Port est autrement pittoresque que Saint-Hélier. Ce n'est déjà plus une bourgade normande ou bretonne, et ce n'est pas encore une ville anglaise. Elle a un caractère spécial participant à la fois de deux civilisations et de deux époques juxtaposées sans mélange, et qui ont marqué d'une ineffaçable empreinte les pierres de ses antiques édifices et de ses maisons neuves : d'où un charme profond, indéfinissable, pénétrant bien que subtil, et qui ne tarde pas à se dégager pour l'étranger qui parcourt en observateur les artères de la minuscule capitale. De la mer, le coup d'œil est féerique : ces hautes constructions aux toits d'un rouge vif émergeant de la verdure et se réfléchissant dans le flot bleu, ces maisons accrochées au rocher, escaladant la falaise, groupées en un pittoresque désordre sur le flanc des collines, remplissant les fonds de plusieurs petites vallées, forment un savant dédale et un tableau aux couleurs vives et chatoyantes. Des quais superbes se déroulent le long des bassins du vieux port, que domine la statue en bronze du Prince Consort, et du port neuf, dont l'entrée est défendue par le Château Cornet qui fut, aux temps des luttes parlementaires, le théâtre de sanglantes épopées : durant neuf ans, cette forteresse, alors isolée sur un rocher battu de la marée, tint pour les Stuarts, pendant que la ville se déclarait en faveur du Parlement; les bourgeois traqués, surveillés, menacés par les canons de la citadelle insulaire, qui commandait la mer et les privait de communications avec l'extérieur, n'en demeurèrent pas moins inébranlablement fidèles à la cause parlementaire, dont les partisans réussirent enfin à s'emparer de la place le 10 décembre 1651.

Des quais, on pénètre dans la cité par des rues étroites, en pente, bordées de maisons hautes, dont quelques unes avancent démesurément leurs pignons grimaçants au-dessus de la voie publique. C'est la ville de l'activité et du commerce, l'ancienne bourgade normande; quelques artères de cette cité ont conservé leurs anciens noms français, bien que l'apathie des uns et l'empiètement des autres tendent à les remplacer par des dénominations anglaises ; la Grande Rue est



UN SENTIER (WATER-LANE) À GUERNESEY [1]

maintenant plus connue sous le nom de *High street*, mais on dit encore la Bordage, la rue de la Fontaine, la ruette Brûlée, la rue Marguerite, la Pierre Percée, la rue Poidevin, le Pollet, la Plaiderie, les Canichers. Du reste c'est l'anglais qui est parlé partout dans la ville basse comme dans la ville haute, le français n'est plus à Saint-Pierre-Port qu'une langue étrangère, un idiome de lettré et d'amateur, et le prêche français, à

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

l'église paroissiale du XIV[e] siècle, ne réunit qu'un très petit nombre d'auditeurs.

De fortes rampes, d'interminables montées, des escaliers extrêmement raides, relient les quartiers du travail à la ville aristocratique, qui étale sur le haut des collines ses opulentes villas, dissimulées au fond de magnifiques jardins, dans des rues ombragées et silencieuses, qui ressemblent à des allées de parc : Queen's Road, la Grange, les Rohais, abritant la haute bourgeoisie insulaire, et un grand nombre de résidents anglais s'y installent dans de luxueuses demeures, offrant des vues de mer splendides. C'est la ville du *far niente*, mais non du plaisir, car son atmosphère est calme, recueillie et morne, et toute pensée profane paraît bannie de ces sanctuaires du *cant* britannique, murés à tous les regards, et comme enfouis dans une végétation exubérante et tropicale. Là se confine, dans une régularité d'existence dont l'uniformité et la monotonie ont quelque chose de sépulcral, la *gentry* guernesiaise; là vivent, d'une vie qui ressemble à une mort lente, les vieilles familles insulaires, dans des intérieurs cossus et vénérables qui sont loin d'être ouverts à tout venant; au contraire, il n'y a pas de société plus murée que celle de Saint Pierre-Port, et l'esprit de caste est beaucoup plus vivace à Guernesey qu'à Jersey, le monde y est moins accessible aux idées du dehors, plus rebelle aux transformations accomplies par le progrès moderne. Le comédien anglais Walter Donaldson, qui vécut à Guernesey en 1836, divisa la société insulaire en six castes : les *sixtys*, l'aristocratie, l'élite, car c'est une aristocratie très relative et dépourvue de titres nobiliaires; les *fortys* ou classe moyenne, propriétaires terriens et rentiers jouissant de revenus modérés, les *thirtys*, commerçants retirés



CASCADE DU MOULIN HUET[1] (PAGE 188)

avec une rente annuelle de 150 livres (3600 fr.), les *twentys*, avec un revenu de 100 livres (2400 fr.), les *fifteens*, pensionnés, lieutenants en demi-solde, domestiques et cuisiniers de bonne maison (revenu de 40 à 60 livres (1 000 à 1 500 fr.)), et enfin les *tens*, marins ou soldats retraités avec 20 à 30 livres de rente (500 à 750 fr.). Ces distinctions bizarres sont un peu artificielles, et l'on retrouverait difficilement à Guernesey, à l'heure qu'il est, les six castes si minutieusement relevées, classées et différenciées par Donaldson; mais les deux premières, les sixtys et les fortys, existent encore, et ne frayent pas l'une avec l'autre; aucune des deux ne se commet avec le peuple des travailleurs, qui forme le bas de l'échelle sociale.

1. Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

XV

La ligne de démarcation entre les divers quartiers de la ville est aussi nettement tracée que le sillon profond qui sépare, comme un fossé infranchissable, les classes de la société. Le voyageur qui, du quai de débarquement, arpente les rues tortueuses jusqu'au haut de la falaise, passe successivement par tous les degrés de l'échelle sociale : en bas le peuple, à mi-côte la classe moyenne, au sommet l'aristocratie. Et bien que, de la base au faîte de la colline, les artères



ROUTE DE LA GRANGE[1]

se succèdent et se soudent sans terrains vagues, sans solution de continuité, les maisons portent si visiblement à l'intérieur le signe distinctif du rang de leurs habitants, que l'on perçoit parfaitement le passage d'un quartier à l'autre, dans la ville basse, constructions hautes, à enseignes voyantes, foule grouillante, animation d'autant plus grande que les rues sont très étroites, dans la ville moyenne, petites maisons proprettes, sans prétention, allures modestes, passants déjà clairsemés, une sorte de calme humble et soumis; dans la ville haute, demeures seigneuriales, moins bariolées qu'à Jersey, silence complet et morgue solennelle. L'aspect général est très différent de celui de Saint-Hélier.

L'« élite » guernesiaise n'a pas toujours su ses retranchements dans les quartiers superbes où nous la trouvons actuellement confinée. Au commencement de ce siècle, l'artère aristocratique de Saint-Pierre-Port était la rue des Cornets, étroite, en pente raide, partant de l'église paroissiale pour escalader la falaise, et dominant de ses hautes maisons sombres l'un des plus admirables panoramas de mer qui se puissent rêver. Abandonnée par le grand monde, la rue des Cornets est devenue peu à peu une sentine; lézardées, puantes, sinistres, ses anciennes maisons seigneuriales sont des repaires du vice. Cette rue déshéritée aboutit de la ville basse au quartier de Hauteville, l'un des plus bourgeois et des mieux habités de Saint-Pierre-Port.

Hauteville[1] ce nom, jadis obscur, est aujourd'hui universellement connu et célèbre, grâce au long séjour de Victor Hugo. Au milieu et à gauche de la longue et peu large voie qui gravit par une rampe accentuée la haute colline couronnée par les bastions et les remparts du fort George, une maison grise, froide, de médiocre apparence, précédée de deux chênes rabougris, fut occupée de 1856 à 1870 par le grand poète. C'est Hauteville House, et rien ne signale extérieurement

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

ou passent cette demeure de l'exilé. Après le coup d'État du 2 Décembre, Victor Hugo avait d'abord cherché un refuge à Jersey, où il vécut à l'abri de toute persécution jusqu'au moment où ayant, par bonté d'âme, apposé sa signature au bas d'une protestation de bannis chassés de l'île pour insultes à la reine d'Angleterre, il se trouva lui-même expulsé et contraint de chercher un nouvel asile. Il choisit Guernesey. Hauteville House était à vendre, il l'acheta, séduit par la vue qu'offrait la maison sur la côte du Cotentin.

L'atmosphère de Hauteville House était recluse et solitaire. Victor Hugo se réfugia dans le travail, travail de l'esprit combiné avec le travail des mains. Le poète se fit sculpteur, il ciselait le bois comme il ciselait les rimes, il y mettait toute l'exubérance de son ardente imagination, et bien peu parmi les touristes qui parcourent les salons de Hauteville House devinent que les figurines à silhouettes grimaçantes, taillées avec un art exquis dans les boiseries sombres, sont l'œuvre du maître. Hauteville House devint un musée. Le poète parcourut l'île, la fouillant dans ses moindres recoins pour découvrir de vieux meubles normands, d'antiques bahuts en chêne massif qu'il achetait et entassait dans sa demeure.

La vie de Victor Hugo était réglée comme celle d'un chartreux. Levé dès cinq heures du matin, hiver et été, il travaillait jusqu'à neuf heures, faisait une promenade, déjeunait très sobrement et recommençait à écrire jusqu'à cinq heures du soir. On dînait en famille à six heures, puis la soirée se passait en lectures, en conversations, en jeux avec les enfants, et tout le monde se retirait dès dix heures. Le poète ne se permettait aucune infraction à cette règle, que ses invités observaient scrupuleusement. Cette existence régulière explique l'énorme production littéraire des années d'exil : *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer*, dédiés « au rocher d'hospitalité et de liberté » que Victor Hugo considérait alors comme son « tombeau probable », *l'Homme qui rit*, *la Légende des siècles*, une quantité d'autres œuvres en vers et en prose, ont été conçus et écrits à Hauteville House. Le désastre de Sedan et la chute de l'Empire purent seuls arracher à cette demeure le proscrit volontaire qui, refusant l'amnistie, avait écrit : « Quand la liberté rentrera, je rentrerai ».

Victor Hugo ne revint qu'une seule fois à Guernesey après sa rentrée en France, il passa dans la maison de l'exil quelques semaines de l'automne de 1878.

L'ombre du poète plane pour jamais sur cette demeure, devenue un but de pèlerinage pour les touristes de toutes les nations. Ce qu'ils y visitent de préférence, c'est, sous les combles, une mansarde au toit vitré, avec de larges baies ouvrant sur un panorama étonnant, et dans un coin de ce réduit, fixée au mur, s'abaissant et se relevant à volonté, une planchette de bois brut peinte en noir : cette mansarde était le cabinet de travail du Maître et cette planche est le bureau sur lequel ont été écrits tant de chefs-d'œuvre.

C'est là que l'exilé travaillait, loin de tout bruit, au-dessus et en dehors de toute agitation humaine. Au-dessous de lui, des jardins en terrasses, des toits rouges, le port de Saint-Pierre; en face, la mer, avec les îles d'Herm, de Jethou, de Sercq, Jersey perdu dans un voile transparent de brume, et, tout au fond, derrière l'archipel, au delà des îles, des îlots, des rochers, des écueils, des brisants, barrant l'horizon, une blanche muraille, vaguement estompée dans le brouillard laiteux, et dorée à l'aurore des premiers rayons du soleil levant : les falaises sablonneuses du Cotentin, la Normandie continentale, la France. Tableau ravissant, vraie caresse pour le regard, pour le proscrit, vision sublime, dans laquelle il puisait du réconfort aux heures de défaillance et d'affaissement.

HENRI BOLAND.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La suite à la prochaine livraison.)

CHÂTEAU DE ROZEL[1] (PAGE 177)



[illegible] DU MOULIN-HUET[1] (PAGE 198).

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND[2]

XVI

La petite ville de Saint-Pierre-Port possède une institution que pourraient à bon droit lui envier beaucoup de cités importantes, et qui assure à Guernesey la suprématie intellectuelle de l'archipel : c'est la bibliothèque Guille-Allès, fondée par deux éminents philanthropes et patriotes insulaires, M. Thomas Guille et M. Frédéric-Mansell Allès. L'histoire de ces deux hommes de bien est un vivant exemple de ce que peuvent la foi, le travail et la persévérance mis au service d'une grande et noble idée. Thomas Guille et Frédéric Allès, fils d'honnêtes cultivateurs, passèrent leurs primes années côte à côte, partageant les mêmes jeux, et fréquentant la même école rurale. Leurs parents étaient, par la culture intellectuelle, fort au-dessus de leur condition matérielle ; à une époque où l'instruction comptait encore pour une superfluité, ils avaient compris la nécessité et les avantages d'une éducation solide, et ils s'appliquèrent de bonne heure à former le cœur et l'esprit de leurs enfants en y versant des trésors de science et de morale. Ils n'avaient pas l'intention d'en faire des lettrés, mais ils comprenaient de quelle utilité leur serait plus tard, dans la bataille pour l'existence, un bon fonds d'enseignement. Les deux enfants avaient du reste l'esprit primesautier, l'intelligence vive et portée aux recherches sérieuses et aux problèmes scientifiques. La bonne semence tombe dans un terrain riche et parfaitement préparé, elle devait y germer et donner une abondante moisson.

TYPE DE GUERNESIAISE[3].

Le jeune Guille, alors âgé de quatorze ans, et de deux années l'aîné de son ami Allès, apprenait le métier de charpentier, lorsque arriva à Guernesey un ami des deux familles, M. Daniel Mauger, établi depuis quelques années en Amérique comme peintre-décorateur et déjà possesseur d'une belle fortune. En entendant M. Mauger faire au foyer paternel une brillante peinture des États-Unis et de l'avenir qui y attendait les jeunes gens intelligents et laborieux, l'imagination de Thomas Guille s'enflamma et il n'eut ni trêve ni repos qu'il n'eût obtenu de ses parents l'autorisation d'accompagner M. Mauger dans ce Nouveau Monde, qui lui promettait de si brillantes destinées. Les vieillards résistèrent longtemps, la pauvre mère pleura et supplia, elle ne pouvait se faire à l'idée de cette sépa-

1. *Gravure de Barbant, d'après une photographie.*
2. Suite. — Voyez p. 161 et 177.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

ration. Les communications avec l'Amérique étaient alors lentes et difficiles : c'était un voyage de long cours que la traversée d'Angleterre aux États-Unis, et la mère ne pouvait se résoudre à mettre cet abîme mouvant entre elle et son enfant.

Il fallut cependant céder devant la résolution ferme et bien arrêtée du jeune Guille, qui, engagé en qualité d'apprenti par M. Mauger, s'embarqua avec son patron à Portsmouth, en février 1832. La traversée ne dura pas moins de trente-cinq jours, pendant lesquels Thomas Guille s'était fait remarquer de tous les passagers par sa science précoce, son intelligence ouverte, ses manières aisées et son excellente éducation. Il se mit au travail avec la ferme volonté de parvenir, de se créer une situation, de faire honneur à sa famille et à son pays natal. Le labeur du jour lui donnait le pain quotidien; les nuits passées à lire et à étudier enrichirent son esprit. Il eut bientôt fait de dévorer la bibliothèque de son patron, qui, fier de sa recrue, le traitait comme son véritable enfant, et, cette pâture épuisée, il fallut chercher de nouveaux aliments à la soif d'avancement intellectuel qui dévorait l'adolescent. M. Mauger le fit recevoir dans une grande bibliothèque new-yorkaise fondée par la puissante corporation des mécaniciens et hommes de métier (*General Society of Mechanics and Tradesmen*), dont une section spéciale était destinée aux apprentis. Le jour où Thomas Guille pénétra pour la première fois dans ce sanctuaire de la science et de la pensée, ainsi que derrière un voile soudain déchiré, le but de sa vie lui fut révélé. Épris et suffoqué d'émotion à la vue de ces salles immenses, aux rayons chargés des chefs-d'œuvre des auteurs célèbres, une idée germa subitement dans son esprit.



BIBLIOTHÈQUE GUILLE ALLÈS[1]

« Oh ! si j'étais riche, se dit mentalement le jeune homme en promenant ses regards éperdus tout autour de lui, je voudrais doter mon île bien-aimée d'une institution semblable à celle-ci. » Il revoyait son cher petit Guernesey, il se rappelait les enseignements de son père, les leçons de sa tendre et vertueuse mère; il songeait à la nuit intellectuelle qui enveloppait de ses opaques ténèbres son île charmante, à la difficulté de s'y procurer quelques bons livres; il pensait à tous ces jeunes gens livrés aux plaisirs futiles, menant une vie de désœuvrés, d'oisifs, d'inutiles, et que de saines lectures pourraient retenir sur la pente fatale et transformer en citoyens utiles à leur pays.

Mais il n'était pas riche, loin de là ! Et c'est le cœur gros qu'il regagna sa modeste chambrette. Il voulut lire, mais il ne le put; il voulut dormir, le sommeil refusa de s'appesantir sur ses paupières, tant la même pensée obsédante le poursuivait comme un cauchemar.

« Si j'étais riche !... Eh bien, je serai riche, je le deviendrai pour mettre un jour, tôt ou tard, à exécution mon idée. Je travaillerai, Dieu m'aidera. »

A partir de cette heure solennelle où sa destinée lui avait été révélée, le jeune Guille ne perdit pas de vue une minute, pas une seconde le projet qui était l'âme même de sa vie et le moteur de toutes ses actions. Il s'interdit de fumer, de boire, de s'associer aux distractions coûteuses des jeunes gens de son âge et de sa condition; il vécut de privations, économisant sou à sou, liard à liard, et achetant déjà, tant son idée était formelle, son but dessiné et précis, des livres qui devaient former le noyau de la bibliothèque rêvée.

Quand, en 1834, son ami Allès vint le rejoindre à New York, il lui fit part de son projet, que l'autre accueillit avec enthousiasme, et c'était un spectacle tou-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

chant que celui de ces deux adolescents vivant sur le sol étranger de la même vie, s'abreuvant aux mêmes sources, et nourrissant dans les plis les plus secrets de leur âme juvénile le même dessein, qu'ils se gardèrent bien de communiquer à de tierces personnes, de peur qu'on ne les raillât et qu'on ne tentât d'étouffer leur zèle sous le ridicule et le soupçon de vanité. Ce feu sacré qu'ils alimentaient ainsi mutuellement dans leur for intérieur les préserva des écueils et des pièges tendus sous les pas des jeunes gens dans les grandes cités, ils allaient droit devant eux, calmes et confiants, ne voyant rien sinon leur but, n'entendant rien si ce n'est la voix mystérieuse qui réchauffait leur zèle et soutenait leurs énergies Car ils eurent à lutter; leur courage fut plus d'une fois mis à l'épreuve, mais ces vaillants ne devaient pas succomber, et, du reste, l'homme qui a un but et qui poursuit opiniâtrement ce but, sans s'en détourner dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, n'est-il pas fort, même contre la destinée?

Pendant toute la semaine, de l'aube au crépuscule du soir, les deux amis travaillaient avec acharnement, leurs loisirs se passaient dans la fréquentation des bibliothèques, des salles de conférences et aussi des salles de ventes, où toutes leurs économies servaient à l'achat de livres destinés à la future bibliothèque, et qui y occupent aujourd'hui une place d'honneur. Le dimanche, les deux inséparables lisaient, se promenaient, méditant le rêve sempiternel qui remplissait leur vie et faisait le thème de toutes leurs conversations.

M. GUILLE[1]

Ils grandissaient en âge, en science, en talent, et la fortune commençait à leur sourire, ils entrevoyaient la possibilité de réaliser leurs visées humanitaires, d'abord bien ambitieuses en apparence D'apprentis, tous deux étaient devenus employés, puis associés de leur patron, M. Manger, le jour vint enfin où celui-ci se retira et céda aux deux amis la suite de ses affaires Cette prise de possession coïncidant avec l'énorme poussée qui projetait le flot de l'émigration européenne sur le sol de la jeune et libre Amérique, ils bénéficièrent de ce mouvement intense, d'énormes fortunes s'échafaudaient du jour au lendemain, des goûts de luxe, de fastueux désirs s'introduisaient dans la société nouvelle, les misérables d'hier devenus soudain millionnaires se faisaient bâtir des palais, peintres, décorateurs, architectes, entrepreneurs, étaient surchargés de commandes et s'enrichissaient à leur tour.

Vingt ans se passèrent ainsi, vingt ans pendant lesquels M Guille n'avait laissé deviner à personne, dans son pays, l'œuvre à laquelle il avait volontairement voué sa vie, son labeur et ses forces

En 1851, pendant un court séjour qu'il fit à Guernesey, M. Guille écrivit dans la *Gazette officielle* une série d'articles sur l'utilité de fonder dans l'île des bibliothèques paroissiales Ces articles attirèrent l'attention du *Farmer's Club*, et il devint membre honoraire de cette société, à côté du chansonnier Béranger et du barde national guernesiais, l'érudit George Métivier. Un petit cercle d'hommes distingués patronna l'idée de M Guille, M. Pierre Roussel, qui défendit toute sa vie avec acharnement la langue française et les institutions autonomes de son île natale, le juge Clucas, l'avocat Le Beir, le littérateur Henry-E Marquand, se réunirent en comité, acceptèrent l'offre que leur fit M Guille de leur donner sa collection de livres et un capital en espèces, et la bibliothèque Guille fut fondée en 1856.

Cette bibliothèque fut d'abord divisée en cinq sections, érigées dans les principaux centres de l'île, pour que les habitants pussent facilement en profiter, et un roulement fut établi entre ces diverses sections paroissiales, les ouvrages passant alternativement de l'une à l'autre Les résultats ne furent pas très encourageants, et en 1867 tous les livres composant le fonds de la bibliothèque furent réunis dans un local central, à Saint-Pierre-Port, sous les auspices de la Société guernesiaise, fondée dans un moment d'élan patriotique pour le maintien de la langue française et la défense des libertés et franchises insulaires.

M. Guille, l'un des plus ardents préconisateurs du français, vit tout de suite que ce bel enthousiasme ne serait qu'un feu de paille. Dans leur ardeur, plus belle en théorie que féconde dans la pratique, les fondateurs

1 *Gravure de Thiriat, d'après une photographie*

de la Société guernesiaise avaient voulu bannir la langue anglaise, on ne trouvait à leur local que journaux, revues et livres français. En vain M. Guille leur donna-t-il des conseils dictés par la sagesse et une connaissance approfondie de l'état des choses, vainement les conjura-t-il de mûrement réfléchir et de ne pas entrer dans une voie sans issue, de ne pas se créer des ennemis puissants et acharnés, de ne pas entamer, avec la certitude de la défaite, la lutte du pot de terre contre le pot de fer, en vain leur démontra-t-il que le moyen d'attirer des adhérents et de se concilier les sympathies était de se placer sur le terrain neutre, ouvert à tous les hommes de bonne volonté, de la science et de l'instruction, et qu'on ne ferait lire les livres et les journaux français que pour autant qu'ils fussent placés sur un pied de parité avec la presse et la littérature anglaises. On ne voulut rien entendre, la Société guernesiaise, après avoir beaucoup fait parler d'elle et organisé des conférences qui eurent un certain retentissement, se vit tout à coup délaissée et tomba dans l'oubli, si bien que ses fondateurs survivants n'ont su d'autre ressource que de la fusionner, en 1888, avec la bibliothèque Guille Allès

Entre-temps, Monsieur Guille, sentant ses forces décroître avait cédé son entreprise commerciale, après fortune faite, et était revenu à Guernesey pour vouer ses dernières années à la réalisation de l'œuvre qui lui tenait tant au cœur depuis l'adolescence. Il était obligé de limiter la mise à exécution de son idée à l'étendue de ses ressources, lorsque son ami Allès revint de New York à son tour et, à brûle-pourpoint, offrit à son collaborateur de continuer avec lui, dans un but d'avancement intellectuel et moral pour leur petite patrie, l'association qui leur avait été si profitable à tous deux dans le domaine des affaires


M. ALLÈS[1]

La bibliothèque Guille devint alors, en 1881, la bibliothèque Guille Allès, et, sous la direction active des deux hommes éminents qui, presque enfants, l'avaient fondée dans leurs rêves sur une terre lointaine, elle a pris un rapide et vigoureux essor. Installée dans un magnifique local, au centre de Saint-Pierre-Port, près des marchés, l'institution comprend des salles de lecture et de références, 60 000 volumes tant anglais que français, une collection unique d'ouvrages sur l'histoire et les institutions des îles de la Manche, une salle de conférences, des cours de langues modernes, français, allemand, italien, et de sténographie, des locaux de sociétés savantes et un musée de peinture, d'histoire naturelle et de curiosités locales. Les conférences sont très fréquentées durant la période hivernale; les livres français ont leur contingent de lecteurs de la ville et de la campagne, et si la langue française doit être conservée dans l'île de Guernesey, c'est à MM. Guille et Allès que sera dû ce résultat, tout au moins auront-ils retardé l'heure de sa disparition finale, si tant est, comme tout semble, hélas! le démontrer, que cette heure doive fatalement sonner

Par une délicate et touchante pensée de piété filiale, MM. Guille et Allès ont dédié leur œuvre à leurs parents défunts, ils ne pouvaient élever un plus noble et plus durable monument à la mémoire de ceux qui guidèrent leurs premiers pas dans la vie et, en leur inculquant l'amour de l'étude et le culte de la vertu, jetèrent les bases de leur fortune future

C'est un étrange et consolant spectacle, au milieu des bassesses et des misères humaines, que celui de ces deux hommes unis depuis l'enfance dans une même et commune pensée et assistant, vieillards, à la complète réalisation de tous leurs rêves Ces deux belles figures sont, pour leur petite patrie reconnaissante, entrées vivantes dans la postérité. La gratitude de ses compatriotes a élevé M. Guille au rang de juré-justicier de la Cour royale, fonction honorifique briguée par les premières familles de l'île, après avoir exercé quelques années cette charge de juge et de législateur, M. Guille a donné sa démission pour vouer ce qui lui reste de vie à son institution, dont les heureux effets se font déjà vivement sentir le niveau intellectuel s'est singulièrement élevé à Guernesey, sous son influence, depuis quelques années.

Et comme si ces deux nobles existences ne pouvaient supporter la séparation, M. Guille et M. Allès habitent côte à côte, dans la paroisse de Saint-Martin, le pre-

1. Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

mier dans le charmant et modeste cottage de Montauban l'autre dans la splendide propriete de Bon-Air, dont la blanche façade émerge d'un beau massif de verdure, au sommet d'un délicieux vallon boisé qui descend jusqu'à la baie de Fermain. Ce voisinage ne suffisait pas encore a des amis aussi inséparables; une porte pratiquée dans le mur du jardin de Montauban établit une communication avec le parc de Bon-Air. Là, dans un petit pavillon rustique d'où l'œil s'égare sur un bras de mer resserré comme un lac entre les pitons rocheux de Herm et de Jethou, la formidable muraille de Sercq et la falaise de Guernesey, M. Guille et M. Allès se rencontrent, échangent leurs idées, se rappellent les épisodes de leur enfance, leur vie de travail et de lutte sur le nouveau continent, la main dans la main et le regard dans le regard ils se font part de leurs espérances ils rêvent encore, ils rêveront toujours d'ajouter quelque chose à leur glorieux édifice, jusqu'à ce que la mort ait éteint ces intelligences sereines, arrêté pour jamais les battements de ces grands cœurs, jusqu'à ce que — unis dans la mort comme dans la vie — leurs cendres reposent dans le même tombeau!

XVII

Guernesey étant incliné du sud au nord, le climat y est plus froid, l'air plus vif qu'à Jersey. La différence de température entre les deux îles est très appréciable : l'été, dans les chaudes journées d'août, Saint-Helier est une fournaise en comparaison de Saint-Pierre-Port.

L'île forme un triangle irrégulier et se divise en deux parties d'aspect très différent : au sud un socle massif de granit et de porphyre, plateau rocheux bosselé, coupé de nombreux ravins, au nord, une plaine basse, sablonneuse, légèrement mamelonnée. Les paroisses de Saint-Pierre-Port et du Câtel délimitent assez exactement les deux formations géologiques, elles occupent de l'est à l'ouest l'extrémité de la rangée de collines au pied desquelles s'étend la plaine, qui va se rétrécissant et s'effilant en pointe vers le nord.

La population de l'île est de 35 218 habitants, dont 16 467 sur le territoire de Saint-Pierre-Port, sa superficie est de 65 kilomètres carrés, on compte donc 542 habitants au kilomètre carré.

L'aspect de la campagne guernesiaise est celui de la campagne jersiaise avec moins d'apprêt, quelque chose de plus sauvage et de plus agreste. Jersey tient plus de la Normandie, Guernesey ressemble davantage à la Bretagne. La végétation est identique dans les deux îles, moins précoce cependant à Guernesey qu'à Jersey. La culture principale n'est plus, comme à Jersey, celle de la pomme de terre, le raisin domine, l'île n'est qu'un assemblage de vastes serres, chauffées pour la plupart, où la vigne alterne avec les tomates. L'exportation de raisin, de tomates, de choux-fleurs, dits brocolis, donne lieu à un commerce considérable et toujours croissant avec la Grande-Bretagne, et beaucoup de fermiers abandonnent ou négligent l'élevage pour



UNE ÉCOLE [illegible] À GUERNESEY[1]

la culture sous verre des fruits et des primeurs, des legumes, voire même des fleurs. L'île possède en propre le lis rouge, connu sous le nom de *Guernsey Lily*, dont la semence ou bulbe fut, d'après la tradition, apportée par un navire d'Orient qui vint s'échouer sur les côtes de Guernesey. De fait, ce lis ne se retrouve nulle part ailleurs en Europe.

Les vallées sont courtes, mais profondément creusées et extrêmement sinueuses, la plus longue est celle des Talbots, qui prend naissance à Saint-André, au centre même de l'île, et descend vers la baie du Vazon, encadrée de roches superbes, et arrosée par un clair ruisseau qui murmure au milieu de vertes prairies avant de s'étaler paresseusement dans la plaine marécageuse de la Grande-Mare, d'où ses eaux se traînent

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

comme à regret et par une déclivité peu sensible vers la mer, qu'elles atteignent dans les sables du Vazon. Les autres cours d'eau sont sans importance, intermittents, au débit nul, et ne valent pas la peine d'être nommés; en revanche, partout jaillissent des sources pures et abondantes qui servent à l'arrosage, à l'irrigation des prés et à l'alimentation des fontaines publiques.

Les *water-lanes* sont une particularité de Guernesey. Ce sont des sentiers adorables, formés de dalles, de grandes pierres plates, un peu au-dessus d'un filet d'eau qui roule sur les blocs de roches, au milieu d'un inextricable fouillis de végétation arborescente; ces « ruelles d'eau », ombreuses, étroites, encaissées, sont réellement ravissantes, et l'on y circule sous des arceaux de verdure, des entrelacements de branches qui tamisent les ardeurs du soleil, dont les rayons se jouent dans l'épais feuillage avec d'étonnants effets de lumière. Les plus remarquables et les plus visitées des touristes sont les *water-lanes* de la Couture, dans la paroisse de Saint-Pierre-Port, et du Moulin-Huet, dans celle de Saint-Martin.

La côte méridionale de Guernesey est admirable de majesté et de grandeur. Ses falaises, qui atteignent 120 mètres de hauteur, dressent fièrement au-dessus des flots leurs croupes sévères de granit, couvertes d'ajoncs aux fleurs jaunes et de bruyères roses. De hardis promontoires s'avancent dans la mer, limitant et enserrant des baies creusées dans un cadre superbe, des criques étroites et profondes, des couloirs entre roches presque sinistres. De l'est à l'ouest, on relève successivement la baie du Moulin-Huet, encadrée de rochers magnifiques et découpée en plusieurs petites anses que séparent des pointes rocheuses bizarrement dentelées, le promontoire ou Petite Coupée d'Icart, plateau aride et isthme en miniature, la baie de Saints et celle du Petit-Bot, où, suivant une des rares légendes de l'île, se donnent rendez-vous les sirènes. Malheur au passant égaré sur cette rive solitaire, qui se laisse prendre aux agaceries de ces nymphes amphibies, entraîné par elles dans de vastes grottes sous-marines, il se voit enchaîné sans espoir de délivrance dans des antres mystérieux où les sirènes se plaisent à le torturer et à lui arracher le cœur. Le val du Petit-Bot, qui aboutit à la mer dans cette anse, est l'un des plus retirés et des plus sauvages de l'île. Il s'ouvre brusquement au faîte du plateau et décrit les détours les plus capricieux, formant une succession de petits cirques enserrés entre des collines tapissées de fougères. Pas de villas, pas de cottages pour égayer le paysage, de l'origine de la vallée à l'hôtel construit à son extrémité, au-dessus de la baie, on ne trouve pas une seule habitation.

TYPES GUERNESIAIS[1].

En continuant à longer la côte aux étonnantes et multiples dentelures, on trouve la pointe de la Moye, éperon rocheux en forme de hotte, qui plonge à pic dans la mer, et dont les vagues rongent incessamment la base. Puis vient la gorge du Gouffre, entre des falaises d'un grand caractère. Au delà d'une série de petites criques, la pointe de la Corbière abrite le charmant havre de Bon Repos, trop négligé par les touristes. Ensuite, dans une falaise abrupte, s'ouvre le Creux Mahie, caverne longue de 70 mètres, et large de 20, dont l'entrée est obstruée par d'énormes blocs de rochers. Du Creux Mahie à la pointe de Pleinmont, qui forme l'extrémité sud-ouest de l'île, le rivage présente une série d'indentations profondes, séparées par des promontoires déchiquetés.

Au-dessus de cette côte dangereuse, inaccessible, une route qui a conservé son ancien nom de « chemin du Roi » parcourt un plateau élevé, battu des vents, et couvert d'ajoncs. C'est là, à l'extrémité de cette morne table, au sommet de la falaise, que se dresse l'ancienne maison de guet dramatisée par Victor Hugo dans les *Travailleurs de la mer*. Il faut avouer que, par sa situation, la « maison hantée » se prêtait admirablement au drame; haute, noire, isolée, sans ouvertures du côté de la mer, elle présente à l'océan déferlant avec

1. *Gravure de Baum, d'après une photographie.*

fureur sur les rocs de la côte un mur impénétrable, et les navires qui passent au large dans les nuits claires relèvent cette étrange et muette demeure, dont la lune argente la façade murée, impassable et grave comme un sépulcre, élevant sa maigre silhouette au-dessus des flots courroucés et impuissants à l'atteindre, qui viennent à ses pieds s'engouffrer avec un bruit de tonnerre dans les anfractuosités du roc. De là on voit scintiller au loin le feu du phare des Roches-Douvres, qui éclaire les écueils illustrés par le combat épique que livra à la pieuvre Gilliatt, le héros des *Travailleurs de la mer*; et, en s'avançant un peu pour contourner la pointe de Pleinmont, on aperçoit en mer les rochers des Hanois, groupe d'écueils très dangereux, dont un phare, construit sur le roc principal, signale aux navigateurs les abords redoutables.

A la pointe de Pleinmont commence la côte occidentale de l'île, pauvre, désolée, battue des tempêtes, et prolongée au large par des chapelets de roches fertiles en naufrages. Cette petite plaine de sable, où poussent, à grand renfort d'un varech dont le rivage est prodigue, quelques légumes et de maigres céréales, est habitée par une population de pêcheurs qui ont leur centre et leur port d'attache dans la baie de Rocquaine. La plupart sont à la solde d'un armateur qui leur prête agrès et bateaux de pêche, de grosses gabares bien pontées, sans élégance, mais qui tiennent admirablement la mer, car il faut aller à plusieurs milles au large : le poisson s'éloigne de plus en plus des côtes. Le château de Rocquaine, sur la baie du même nom, passait jadis pour être le rendez-vous des sorcières pour le sabbat. De 1563 à 1634, pendant une période de soixante et onze années, qui comprend les règnes d'Elisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier, soixante-dix-huit personnes, dont cinquante-huit femmes, furent jugées par la Cour royale de Guernesey pour crime de sorcellerie. Mises à la question, les accusées avouèrent avoir assisté régulièrement aux cérémonies du sabbat au château de Rocquaine, et y avoir eu commerce avec le Diable, qui se présentait à ses adeptes sous la forme d'un grand chien. Il leur remettait un onguent dont elles devaient s'oindre avant de venir au sabbat, et leur distribuait des poudres qui leur permettaient de se venger de leurs ennemis par des maléfices et en jetant des sorts aux personnes et aux bestiaux. Les archives insulaires, conservées au greffe de Saint-Pierre-Port, contiennent tous les détails de ces procès curieux, avec les confessions, en vieux français, des accusés soumis à la tor-



VILLA BON-AIR[1] (PAGE 197)

1 *Gravure de Bazin d'après une photographie.*

ture un érudit guernesiais, M. J. Linwood Pitts, a reproduit ces pièces intéressantes, avec la traduction anglaise en regard, dans une brochure intitulée *Witchcraft in the Channel Islands* (la sorcellerie dans les îles de la Manche), publiée par la bibliothèque Guille-Allès. Des soixante-dix-huit accusés de sorcellerie, huit seulement furent acquittés; quatre furent brûlés vifs, vingt-huit pendus d'abord et ensuite livrés aux flammes, plusieurs furent condamnés à la flagellation et à avoir une oreille coupée; d'autres enfin furent simplement bannis de l'île, et une femme fut pendue pour être revenue à Guernesey après son bannissement.

Quelques années auparavant, en 1556, sous le règne de Marie Tudor, trois femmes, la mère et les deux filles, furent brûlées vives à Saint-Pierre-Port pour cause d'hérésie. L'une de ces malheureuses, Perrotine



ALLÉE COUVERTE DE L'A[illegible]ESSE[1] (PAGE 20[illegible])

Massey, donna le jour à un garçon sur le bûcher, et l'enfant, sauvé des flammes, ayant été présenté au bailli Helier Gosselin, ce barbare le fit rejeter dans le brasier pour que ce fruit d'hérétique ne survécût pas à celle qui l'avait conçu.

Un grand nombre de baies, quelques-unes assez vastes et formant de charmants hémicycles de sable et de rochers, découpent la côte occidentale de Guernesey : après celle de Rocquaine vient la baie de l'Erée, qu'une chaussée recouverte seulement à marée haute, relie à l'île de Lihou, plateau granitique surélevé de quelques mètres au-dessus des marées de syzygies, et que les géologues attribuent à un soulèvement; on y voit les restes d'un prieuré. Près de la route de Lihou, le cromlech du Creux-des-Fées consiste en une allée de pierres aboutissant à une chambre sépulcrale où ont été découverts de nombreux ossements. Plus loin, aux abords de la baie de Perelle, on remarque le tombeau de Catoroc, guerrier celte.

La large baie du Vazon peut être considérée comme le principal bassin de réception des eaux insulaires. C'est là que viennent se déverser dans la mer le ruisseau des Talbots et un charmant petit cours d'eau dont le vallon, l'un des plus riants de Guernesey, abrite les pittoresques Moulins du Roi. Non loin de là, sur la route des Grands-Moulins, se trouve la chapelle Sainte-Apolline, qui dépendait du prieuré du Valle, relevant de l'abbaye du Mont Saint-Michel. Cette chapelle, simple bâtisse rectangulaire, aux murs envahis par le lierre, conserve des restes de fresques. La date de son érection est très controversée : tandis que beaucoup d'auteurs la font remonter au IXe siècle, d'autres, s'appuyant sur les registres de la Cour royale, prétendent qu'elle n'aurait été érigée qu'au XIVe, et qu'elle ne serait par conséquent pas antérieure aux églises paroissiales de l'île.

Le fond de la baie du Vazon est occupé par une forêt sous-marine, dont on extrait un combustible appelé *corban*. Plus loin, la délicieuse baie de Cobo, devenue un séjour d'été très recherché, et dont les abords se sont, depuis peu d'années, couverts de villas, d'hôtels et de maisons meublées, offre un agréable mélange de rochers et de plagettes de sable fin, où la baignade ne présente aucun danger. Dans les conques pleines d'eau que laisse la mer en se retirant, on trouve une grande variété de plantes marines, des anémones de mer, des éponges et des corallines.

Le promontoire des Grandes Rocques, d'où le regard embrasse un amas de rochers découpés, taillés en pyramides et en aiguilles et recouverts de varech et de zostères, forme la démarcation bien nette entre la falaise granitique et la plaine de sable du nord de l'île. Une ligne tirée de l'ouest à l'est, des Grandes Rocques au château du Valle, qui servit de refuge au moyen âge pendant les incursions des pirates, et dont les débris pittoresques couronnent une petite éminence sur la côte orientale, séparerait presque exactement l'île proprement dite de son prolongement septentrional, basse terre, naguère isolée de la grande terre par la Braye du Valle, chenal dans lequel courait la marée et qui a été desséché et livré à la culture : il en demeure un vestige et un témoin, le marais d'eau saumâtre, à côté de l'église du Valle, qui contient un mélange de plantes d'eau douce et de

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*



plantes marines. C'est entre Saint-Pierre-Port et ce château du Valle, dont nous venons de parler, que la seconde ville de Guernesey, Saint-Sampson, port marchand de 4500 habitants, groupe ses maisonnettes et ses auberges autour de quais où de gros navires anglais viennent charger le granit qui s'extrait des carrières voisines. Les environs de Saint-Sampson, qui porte le nom de l'évêque de Dol, évangelisateur de l'île, et dont l'église a été édifiée en 1111, au lieu même où débarqua le pontife, n'ont rien d'attrayant pour le touriste, le sol, assez bosselé, a été troué de toutes parts, ce ne sont que carrières en exploitation ou carrières abandonnées, envahies par les eaux.



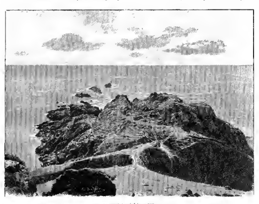
MOULIN DU ROI[1] (PAGE 200)

Tout autre est l'aspect de cette extrémité septentrionale de l'île qui formait autrefois un îlot à part, avant que les terrains de la Braye du Valle eussent été mis à sec. Aucune description ne peut rendre le charme intense et doux de ces pâtures communales, pelouses ondulées comme les vagues de la mer, dunes de sable recouvertes d'un tapis vert et soyeux, qui bordent la baie de l'Ancresse, ainsi nommée, selon la tradition, parce que Robert le Diable y jeta l'ancre. Un silence solennel règne dans cette « fin des terres », dont la quiétude n'est troublée que par les joueurs de cricket. Sur ces pelouses, le bruit des pas est à peine perceptible, on n'entend que le frémissement de la vague expirant sur les petites grèves, dans les anses multiples et peu profondes défendues par des tours, que le génie anglais loue à des amateurs guernesiais pour servir de rendez-vous champêtres et de vide-bouteilles.

C'est là, aux temps où Guernesey n'était qu'une vaste forêt, que les Druides célébraient leurs mystères; le sol est jonché de mégalithes : autel de Dehus, allée couverte de l'Ancresse, celle-ci sur le promontoire qui sépare les baies de l'Ancresse et du Grand Havre, Rocque qui sonne, Rocque-Balan (*qui balance*), tombeau du Grand-Sarrasin, etc. L'autel de Dehus est le mégalithe le plus important de Guernesey. C'est une grotte sépulcrale sous tumulus, divisée en plusieurs chambres et longue de 12 mètres. Le tumulus est entouré d'un cercle de pierres. Cet autel druidique fut découvert accidentellement en 1811, ce ne fut qu'en 1837 qu'on le mit complètement à jour, grâce aux efforts persévérants d'un archéologue distingué, le docteur Lukis. Que ne peuvent-elles parler et nous redire leur histoire, nous retracer les événements dont elles furent les témoins, ces pierres sacrées, muettes dans le champ solitaire!

1. *Gravure de Baffe, d'après une photographie.*

... A l'horizon, pas une voile, pas un panache de fumée, la mer est déserte comme la terre. Des vols de mouettes rasent le sol de leurs ailes blanches, le soleil couchant empourpre l'horizon de l'ouest, la mer resplendit des derniers feux de l'astre du jour, pendant qu'à l'est elle frissonne, froide et glacée, dans la montée du crépuscule du soir. Que de fois, seul et pensif, j'ai suivi de là l'envahissement progressif de l'ombre, jusqu'à ce que la terre et la mer fussent noyées dans le même océan de brume, muraille grise et compacte que le feu lointain et à éclipses des Casquets perçait difficilement de timides et blafardes lueurs! Alors, debout, rêveur, sur cette pointe d'Auregny qui termine Guernesey au nord et que les embruns assaillent et battent de toutes parts, il me semblait, dans la nuit noire, que l'étroite langue de terre cédait sous la pression du flot, et que, doucement, dans le bercement mélancolique de la vague plaintive, mon corps et mes pensées étaient, sur ce radeau mystique gouverné par un nautonier invisible, transportés dans les vastitudes de l'Infini!



LA PETITE COUPÉE[1] (PAGE 198)

XVIII

Sercq, la merveille de l'archipel de la Manche, hérissé dans un entourage d'écueils et de roches sans nombre sa haute falaise comme un géant au milieu de pygmées. Ce qui la fait paraître ainsi formidable, c'est la verticalité de ses falaises, qui s'élèvent perpendiculairement d'un seul jet à cent mètres au-dessus du niveau des hautes mers. Comparées à elle, les autres îles sont des pastels ou des aquarelles à côté d'une eau-forte burinée par les vagues dans le granit. Nulle part ailleurs la pierre n'a été à ce point tailladée, ouvragée, creusée, façonnée par les flots. Le travail séculaire des eaux l'a presque percée d'outre en outre de grottes, de cavernes, de couloirs, dans lesquels la mer s'engouffre avec fracas. L'aspect de sa côte, fouillée, rongée, trouée au point qu'on se demande si l'arête ravagée de la base ne va pas céder à la pression des eaux et si le plateau insulaire ne se détachera pas quelque jour de cette frêle assise pour rouler dans l'abîme béant, est empreint d'un caractère de terrifiante majesté si prononcé, que Sercq a souvent été comparée aux Orcades et aux Shetland.

L'île dresse ses parois abruptes à 10 kilomètres à l'est de Guernesey, dont la sépare le chenal de mer du Petit Ruau, comme le Grand Ruau la sépare de la petite île d'Herm, et le passage de la Déroute, ancien

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

lit fluvial, du Cotentin ; le point le plus rapproché de la côte française, le cap de Flamanville, est à 35 kilomètres à vol d'oiseau des rivages escarpés de Sercq

L'île a une superficie de 510 hectares, dont 200 hectares en culture, et une population de 572 habitants Pas de centre, aucun village, pas d'agglomération ; des cottages, des fermes, des hôtels éparpillés sur le plateau, sur les pentes ou au fond de profondes ravines.

Sercq se divise en deux parties : au nord le Grand Sercq, long de 3750 mètres avec une largeur maxima



VAL[illegible] (p. 1)

de 2560 mètres et une superficie d'environ 420 hectares, au sud le Petit Sercq, long de 13 à 1400 mètres, avec une superficie d'environ 90 hectares. Ces deux parties sont reliées par l'isthme de la Coupée, long de 180 mètres, élevé de 90 mètres au-dessus de la mer et ayant à peine à cette hauteur 2 mètres de large. La Coupée est la grande curiosité de Sercq : cette chaussée étroite, dominant de toutes parts des abîmes, sans autre garde-fou qu'une fragile main-courante en bois d'un seul côté, est réellement effrayante par les fortes tempêtes. Alors les vagues déchaînées se soulèvent en montagnes blanches des gouffres ouverts à droite et à gauche de l'isthme, bondissent à l'assaut de la mince langue de terre et la couvrent d'une écume ruisselante, il semble que le sol branle sous les pieds, et si le vent fait rage, il est impossible de franchir l'isthme et de communiquer du Grand Sercq avec le Petit Sercq. Le tableau est prodigieux et défie toute description : ouragan au-dessus, dans l'air, tempête en dessous, dans la mer, la Coupée est un radeau de la *Méduse*, le vacarme est effroyable, la coalition du bruit des vagues avec les hurlements du vent produit un effet infernal Même dans les temps calmes, il n'est pas sans péril de traverser l'isthme par les nuits noires, le moindre faux pas précipiterait l'imprudent passant dans un abîme vertigineux, à mer haute dans les flots qui battent la muraille, à mer basse sur des rochers où il se briserait, sans espoir de secours, sans que ses appels eussent chance d'être entendus. Cependant des ouvriers occupés aux fermes du Petit Sercq traversent la Coupée tous les soirs, dans les ténèbres, pour regagner leur logis. Autrefois — il n'y avait alors pas même de rampe sur l'isthme — un vieux canon se trouvait sur la route qui court de part en part à travers l'île, au point où, par une descente rapide, cette route aboutit à la Coupée et l'on cite encore à Sercq l'histoire devenue légendaire d'un habitant du Petit Sercq qui venant très

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie*

régulièrement passer la soirée dans la grande île et s'en retournait plus souvent que de coutume fortement émeché et titubant, à la suite de libations trop copieuses et trop prolongées. Lorsque le Petit Serquais arrivait à la descente et concevait des doutes sur la solidité de ses jambes, il avait un moyen à lui, des plus pratiques, de s'assurer s'il pouvait en sécurité affronter l'isthme : il enfourchait le vieux canon, et, s'il parvenait à l'extrémité en gardant l'équilibre, il passait la Coupée ; sinon, il se couchait à côté de l'engin protecteur, jusqu'à ce que le sommeil eût dissipé les fumées de l'ivresse.

L'intérieur de Sercq est un plateau dont le point



[illegible][1] (Voir p. 203)

culminant, le moulin seigneurial, au centre du Grand Sercq, atteint 114 mètres d'altitude. Ce plateau est essentiellement granitique, mais le granit n'est homogène que dans le Petit Sercq, composé tout entier de roches granitiques. Dans le Grand Sercq, il est recouvert de schistes chloriteux et séricteux, à l'exception de l'extrême pointe nord, qui est granitique, et d'une étroite bande côtière à l'est du port du Creux, formée de gneiss. La Coupée appartient aux schistes hornblende. Il est à remarquer que le travail lent, mais continu, de désagrégation, qui a permis à la mer de se frayer de nombreuses cavités dans le bloc insulaire, ne s'est accompli que dans la partie schisteuse; ainsi la Coupée, sans cesse amincie par la sape des vagues, se trouve exactement à la limite des schistes et du granit, mais elle appartient entièrement à la formation schisteuse, et c'est encore dans les schistes que l'eau a creusé le passage du Gouliot, qui sépare actuellement Brechou du Grand Sercq, auquel cet îlot était jadis réuni.

Il n'y a pas quinze ans, la traversée de Guernesey à Sercq était tout un voyage. Le trajet s'accomplissait par des voiliers qui partaient tantôt le matin, tantôt le soir, suivant les caprices de la marée; on savait bien quand on devait quitter le rivage de Guernesey, mais on ignorait à quelle heure on atteindrait celui de Sercq. Le plus ou moins de durée de la traversée dépendait des courants, de l'état de la mer et surtout de la direction et de la force du vent. Les péripéties d'un voyage qui tenait de l'aventure avaient leur charme pour les bons marins, et elles éloignaient de l'île enchanteresse la foule des touristes. Sercq, c'était alors le mystère et l'inconnu, il n'était fréquenté que par quelques familles guernesiaises, qui y prenaient leurs quartiers d'été dans des auberges sans prétention ou chez les campagnards. On s'y rendait par bandes, la camaraderie et la douce gaieté y régnaient en souveraines maîtresses. C'étaient tous les jours des parties folles à travers les campagnes parfumées de l'île, surtout en juin, quand les prés ne sont qu'un tapis de fleurs éclatantes, aux tendres parfums et aux fraîches corolles. Du matin à la nuit tombante, on courait par groupes dans les sentiers ombreux, aux talus recouverts d'une herbe soyeuse et épaisse, dans les ruelles étroites entre haies fleuries, dans les petites vallées ou de verts

1. Gravure de Privat, d'après une photographie.

bosquets alternent avec de charmantes prairies, sur les falaises et sur les grèves, dans les rochers couverts de mousse et de varech. On était les maîtres de l'île, sans empiéter sur les droits du seigneur, la contrainte était bannie du cénacle, le sans-gêne de rigueur, et, après ces journées passées à folâtrer et à gambader dans une nature fruste et sauvage, on dormait à poings fermés jusqu'à ce que l'aube naissante donnât le signal du renouvellement des mêmes exercices sains et joyeux. Pas de journaux, le courrier apportait les lettres à des intervalles irréguliers; on ne s'occupait ni du monde ni des événements extérieurs, la politique était le cadet des soucis. Mais des peintres anglais sont venus, et les tableaux des paysagistes exposés aux salons de la *Royal Academy* de Londres ont fait connaître Sercq; une *authoress* en renom, Hesba Stretton, a fait de l'île romantique le théâtre d'un de ses romans, *The Doctor's Dilemma*. Aussitôt Sercq est sorti de l'oubli, les touristes anglais sont venus s'ébattre sur ces rochers délaissés et paisibles, au grand effroi des oiseaux de mer qui en étaient jusque-là les seuls hôtes et qui pouvaient se considérer comme leurs légitimes propriétaires, tous les Smith et tous les Jones ont voulu voir les sites étranges et dantesques reproduits par les peintres, toutes les *misses* de la vieille Albion se sont ruées sur la modeste ferme de la Fregondée, où se déroulait l'action du roman. Sercq est devenu à la mode, il a pris place parmi les *summer-resorts* de la fashion britannique; pendant trois mois de l'été, c'est une cohue bariolée et encombrante qui envahit les hôtels, toutes les maisons sont transformées en pensions, avec leurs salons solennels et banals, où, tous les soirs, des demoiselles guindées roucoulent des romances sentimentales, pianotent, et remplissent l'air des accords de Beethoven et de Mozart. On trouve au débarcadère des voitures pour faire le tour de l'île, des guides pour conduire aux grottes, il y aurait des *mail-coaches*, si l'exiguïté de Sercq et la disposition du terrain ne s'opposaient à l'introduction de ce genre de véhicules.

CHAPELLE SAINTE APOLLINE[1] (PAGE 209).

Sercq n'est plus Sercq, Sercq n'a plus d'ombre, de voiles et de mystère; ce n'est plus le rude Eden, le Paradis de la nature où quelques privilégiés allaient se retremper aux beaux jours et dont on rêvait dans les noires et froides journées hivernales comme d'une espérance et d'une promesse, comme d'un coin de ciel bleu entr'ouvert sur l'avenir.

Maintenant que de bons vapeurs font, durant la saison clémente, un service quotidien entre Guernesey et Sercq, le voyage n'a plus d'aléa ni d'émotions, c'est une simple promenade sur l'eau, et une promenade charmante et tout à fait réjouissante pour les yeux. Au sortir du beau havre de Saint-Pierre-Port, les regards sont captivés par le panorama de la ville étagée sur ses collines luxuriantes. Le bateau franchit le Russ, passe au sud de Herm, parfois, quand la marée le permet, entre cette île et Jethou, et Sercq se présente par sa côte occidentale, dont les parois plongent à pic dans la mer. Cette côte, découpée en une multitude de promontoires et de petites anses arrondies, est séparée de Brechou par un étroit chenal, que semble fermer au sud un immense rocher pyramidal : c'est le passage du Gouliot, large de 75 mètres, avec une profondeur d'eau de 15 mètres à mer basse. La marée court dans le Gouliot comme dans une écluse, avec une vitesse de près de 10 kilomètres à l'heure. L'îlot de Brechou ou isle des Marchands, long d'environ 1100 mètres sur 255 mètres de plus grande largeur, émerge à 45 mètres au-dessus des eaux : c'est un plateau dénudé supporté par de hautes falaises, avec une ferme entourée de champs de céréales. On y remarque la Cave des Pirates, dans laquelle se trouve une mine de cuivre abandonnée; l'eau s'engouffre dans cette grotte avec un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Brechou est granitique sur les deux tiers de sa surface, seule la partie orientale, qui domine le passage du Gouliot, est formée de schistes hornblende.

Une déchirure claire zèbre la falaise sombre et signale la Coupée, puis on double un long et bas éperon

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

de roche pour contourner la côte méridionale, et le paysage de mer devient d'une sauvagerie extraordinaire. Le navire se fraye péniblement un chemin à travers un dédale de rochers et d'écueils, au milieu desquels se montre le gros morne de l'Étac de Sercq ; on range de très près une muraille élevée et d'un gris si sombre qu'au pied la mer prend une teinte noirâtre, et enfin apparaît dans un cirque, sur la côte orientale, un bout de jetée sur lequel le bateau met le cap : c'est le havre du Creux, le principal, pour ne pas dire le seul port de Sercq, car les autres ne sont que des abordages de bateaux de pêche, sans accès sur le plateau, si ce n'est par des sentiers de chèvre et des échelles à crampons de fer appliquées sur le roc. Là, dans une excavation de rochers étranges, au fond d'une petite baie entourée de brisants, a été construit un quai de pierre formidablement assailli par les vagues et que les vapeurs accostent à mi-marée. Si la mer est basse, on voit se détacher une quantité de petites barques amarrées au fond de l'anse, dans un retrait de roches, et montées par des bateliers sercquais, intrépides gaillards au buste serré dans un tricot bleu ; l'un d'eux, qui se distingue de ses confrères par un bonnet rouge à houppette en queue de mèche du même rouge écarlate, est célèbre parmi les touristes sous le sobriquet de *Red Cap*. Tous ces canots évoluent autour du vapeur, qui jette l'ancre dans la baie, grouillent dans l'eau, se heurtant, au risque de se tourner quille en l'air, ce qui serait un détail sans importance, les insulaires qui les conduisent nageant comme des marsouins, ils accostent, péniblement quand la mer est grosse, cueillent les passagers et les déposent sur un escalier de pierre, au bas de la jetée.

PHARE DES HANOIS[1] (PAGE 199)

Là, le voyageur qui visite Sercq pour la première fois promène vainement autour de lui des regards inquisiteurs et étonnés, partout des rochers à pic, le ciel en haut, l'eau en bas, d'issue nulle part. Comment pénétrer dans cette île enchantée ? Avant la construction de la jetée, c'était bien autre chose ; on débarquait contre la roche et l'on n'apercevait rien, si bien qu'un navire de l'amirauté anglaise, relevant ces côtes, eut beau faire plusieurs fois le tour de l'île, ses officiers ne découvrirent aucun débarcadère, et le cuirassé alla porter à Portsmouth l'ahurissante nouvelle que Sercq était une île inabordable et impénétrable. Cependant, en cherchant bien, au delà d'une petite passerelle, on entrevoit une sorte de trou noir pratiqué dans la partie inférieure de la falaise : c'est l'entrée souterraine de Sercq, un tunnel de 100 mètres de longueur, étroit, bas et suintant. Ce tunnel a remplacé une autre ouverture, percée à sa gauche en 1588 ; auparavant un escalier conduisait dans l'île, et une chaîne et une porte fermaient cette entrée bizarre.

En sortant du tunnel, on se frotte les yeux comme au réveil d'un mauvais cauchemar : c'est une fantasmagorie, un éblouissement. Autant l'accès de l'île est froid et sinistre, autant l'intérieur est riant et chaudement coloré. On se trouve subitement transporté au fond d'une petite vallée idyllique. Les pentes sont tapissées de bois à la gaie frondaison, dans les talus verts se creusent des puits aux antiques margelles encadrés de pierres moussues ; des sources pures s'épanchent en filets d'eau babillards et murmurent sous le feuillage. Une belle route monte dans ce délicieux paysage jusqu'au plateau, d'où divergent de petites vallées qui descendent vers la côte, les plus réputées sont la vallée Dixcart et la vallée Baker, boisées et fraîches, avec leurs vieilles maisons aux toits de chaume et au revêtement de lierre, de fuchsias et de roses trémières.

Sercq n'a pas de monuments à montrer à l'antiquaire, pas de vestiges des temps anciens pour passionner les archéologues, si ce n'est un cromlech bien conservé au Petit Sercq.

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

La Seigneurie, qui date de 1730, est surtout remarquable par ses beaux jardins et ses plantations de bois conifères. Dans le parc se trouvent la fontaine Saint-Magloire, surmontée d'une croix, et un étang superbement encadré d'une végétation extrêmement luxuriante. L'église anglicane n'a pas de prétentions architecturales; elle fut construite en 1820 par le seigneur Pierre Le Pelley, qui fut noyé en traversant de Sercq à Guernesey. Du haut de la falaise insulaire, on vit le bateau qui le portait jeté sur le flanc par un coup de mer et ses occupants précipités dans les flots; on put, pour ainsi dire, assister aux péripéties de leur agonie sans qu'il y eût moyen de leur porter secours. Dans l'église, une inscription rappelle cet accident, avec le court et significatif verset : « La mer rendra ses morts ».

Le Petit Sercq se compose de quelques fermes entourées de champs de blé. Sa côte est creusée d'un grand nombre de portelets et de petits havres, dont le plus important est le port Gorey, avec une jetée en ruines. Ce port avait été aménagé vers 1835 pour une exploitation minière qui fit un instant tourner toutes les têtes. On avait trouvé un filon d'argent et aussi du plomb, un matériel d'exploitation fut acheté en Angleterre et l'on put croire un instant que le Petit Sercq recélait des trésors dans ses flancs. Déjà les Sercquais bâtissaient force châteaux en Espagne, une société minière s'était constituée, le seigneur lui avait imposé ses conditions, le bruit se répandait que Sercq était une Californie en miniature, mais l'illusion fut de courte durée : au bout d'un an de fouilles et de travaux, les veines furent reconnues insignifiantes et superficielles et la compagnie minière suspendit l'exploitation, dont le plus clair résultat fut une perte sèche de 500 000 francs pour les actionnaires.

Dans les champs et sur les falaises du Grand et du Petit Sercq, et particulièrement dans les vallons boisés, les lapins pullulent, d'excellents petits lapins de garenne qui partent dans les jambes des promeneurs et dont la chair, délicate et fine, est très appréciée à Guernesey. On en exporte dans cette île des quantités considérables; et, la chasse n'étant soumise à aucune réglementation, des spéculateurs se livraient à des hécatombes et à des tueries telles que, le braconnage aidant, ce gibier menaçait de disparaître. Aussi la législature de Sercq a-t-elle édicté une loi sur la chasse qui, en 1892, suscita dans l'île des émeutes violentes. Des scènes de vandalisme furent commises, le brandon de l'incendie promena la terreur dans ces campagnes d'ordinaire si calmes. De Guernesey on voyait les colonnes de fumée s'élever dans le ciel, les flammèches rouges crépitaient dans les airs; c'était une ferme, une gerbe de blé, une jonnière qui brûlait, et les auteurs de ces méfaits demeuraient inconnus. Aussitôt quelques correspondants de journaux parisiens télégraphièrent que Sercq était en révolution contre son seigneur : des articles émus assurèrent le petit peuple de Sercq des sympathies des grandes démocraties, pour peu on aurait levé des corps de volontaires pour aider à l'affranchissement de ces malheureux serfs, pendant quinze jours, la presse retentit de clameurs et de récits invraisemblables, des dessinateurs en chambre s'en mêlèrent et montrèrent dans les gazettes illustrées des fermes en feu, de prétendues fermes de Sercq, qui ressemblaient à des chalets suisses ou à des huttes de la Forêt-Noire, puis, tout à coup, le silence se fit, on n'entendit plus parler de rien, on ne sut jamais comment s'était terminée cette grande révolution, si le peuple avait eu raison de ses oppresseurs, ou si le despote avait étouffé dans le sang les cris des martyrs, et cela pour la bonne raison qu'il n'y avait jamais eu de révolution et que tout se bornait à une émeute de braconniers pour d'innocents lapins de garenne.

HENRI BOLAND

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La fin à la prochaine livraison.)



LA MAISON HANTÉE[1] (PAGE 196)



PHARE DES CASQUETS[1] (PAGE 218)

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND[2].

XIX

ÉGLISE SAINT-AN... A AURIGNY[3] (PAGE 2..)

Si l'île de Sercq n'a pas de monuments, elle abonde en curiosités naturelles, poèmes de pierre sculptés dans ses âpres falaises par le grand artiste qu'est la mer. Ses continuelles et rudes caresses ont accumulé bizarreries sur bizarreries, phénomènes sur phénomènes : obélisques, aiguilles, pitons détachés, de toutes les tailles et de toutes les formes, attestent le travail ininterrompu et l'étonnante fantaisie de l'éternel sphinx mouvant. Ces poèmes gravés et taillades dans la roche sont tragiques comme des épopées, l'aspect de la côte a quelque chose d'austère, de religieux et de biblique qui justifie la qualification donnée par un auteur anglais à ce grand œuvre : *sermons in stones*, sermons d'une vibrante éloquence, perpétuellement recomposés et refaits, qui parlent au cœur un langage magnifique et universel, énamourent les âmes, captivent l'imagination et enchaînent les esprits.

Outre l'isthme de la Coupée, le clou de ces merveilles, les principales curiosités de Sercq sont : sur la côte occidentale, les grottes du Gouliot, abordables seulement aux grandes marées et qui s'ouvrent en face de Brechou, pleines d'algues rares et de méduses, et où les naturalistes peuvent récolter des actinies, des holothuries et des myriades de zoophytes et de protozoaires ; le port du Moulin, ainsi nommé d'un moulin construit par saint Magloire, et formé par un demi-cercle de rochers hauts de 80 à 100 mètres, les rochers isolés des Autelets séparés du port du Moulin par une galerie voûtée et une série de grottes éclairées, et entre lesquels s'ouvrent de petites vasques tapissées d'algues, et les grottes des Boutiques, à double entrée, dont le fond est parsemé de petits gouffres et dont les parois paraissent formées par des blocs empilés. Mentionnons également la ferme de la Trégondée, dont nous avons parlé déjà, et qui n'a d'autre intérêt que d'avoir servi de théâtre au roman d'Hesba Stretton. Sur la rive orientale de l'île, il faut signaler l'immense cheminée du Creux Derrible, située sur le bord de la falaise, et qui communique avec une grotte accessible à marée basse. C'est aussi sur cette côte que s'ouvre l'adorable baie de Dixcart, avec une jolie plagette de

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*
2. Suite. — Voyez p. 161, 177 et 193.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

sable entre parois boisées, où aboutit l'ombreuse vallée du même nom. Le Petit Sercq a des rives extrêmement tourmentées et taillées à l'infini ; on y remarque le Pot, énorme excavation circulaire tapissée de lierre et de fougères et percée dans sa partie inférieure d'un orifice par lequel l'eau s'engouffre à marée haute. Il faudrait faire le dénombrement de toutes les roches, de tous les caps, de tous les promontoires, de toutes les anses de ces côtes splendides et captivantes, dont les beautés sévères et les magnificences grandioses contrastent avec le charme paisible de l'intérieur de l'île : ici l'idylle et l'églogue, la paix et le recueillement, les bosquets feuillus remplis du chant des oiseaux, là le drame lugubre et noir, une accumulation d'horreurs superbes, la poussée sinistre et retentissante des flots et le bruyant déchaînement des vagues.

Les parties les plus remarquables des côtes sont d'accès difficile du côté de la terre ; pour avoir une idée complète de Sercq, il faut faire le tour de l'île dans une barque et longer toutes les sinuosités du rivage ; c'est un spectacle sublime qui remplit l'âme de terreur et d'effroi, et imprègne le spectateur d'une vénération mystérieuse, presque accablante, excluant toute pensée profane pour ne laisser subsister dans l'esprit qu'une sorte de respect muet et religieux.

L'histoire et la constitution politique de l'île de Sercq ne sont pas moins intéressantes à étudier que sa formation géologique et ses paysages. Les annales historiques sont muettes sur Sercq jusqu'en 565, époque à laquelle saint Magloire, évêque de Dol, vint avec 62 disciples y fonder un monastère. Plus tard l'île fut longtemps abandonnée et devint un nid d'écumeurs de mer qui exerçaient leurs déprédations sur les côtes voisines et rapportaient leur butin dans leur repaire. Du haut des falaises inaccessibles, ils guettaient les navires passant au large, fondaient sur leur proie, égorgeaient les marins et les rares passagers et rentraient dans l'île pour mettre en sûreté les dépouilles de leurs victimes. De grands feux allumés sur les rochers induisaient en erreur les vaisseaux cinglant dans les ténèbres à travers les écueils de la mer redoutable, hérissée de dangers que ne signalait alors aucune bouée, que n'illuminait aucun phare ; ils venaient s'échouer sur les brisants, où les pirates confisquaient la cargaison et exerçaient sans crainte de représailles leurs instincts de pillage. Aussi ces côtes inhospitalières étaient-elles redoutées de tous les navigateurs ; elles étaient considérées comme doublement dangereuses par leurs écueils et par leurs habitants ; elles étaient tenues pour des nids de forbans, et, au XVI[e] siècle, Rabelais se faisait l'écho de cette opinion peu flatteuse dans son *Pantagruel* en laissant Panurge qualifier de « terres des voleurs et larrons », les « isles de Cerque et Herm, entre Bretaigne et Angleterre ».

En 1549, 400 Français, sous le commandement du capitaine Bruel, prirent possession de l'île, alors inhabitée. Ils l'auraient longtemps gardée sans la ruse d'un capitaine hollandais qui réussit à la rendre aux Anglais six ans après par un coup de main des plus réussis. L'île était inabordable et l'on ne pouvait songer à la prendre par la force. Les Français avaient construit des retranchements dans lesquels, au sommet de la falaise, ils surveillaient en sécurité les approches de l'île ; une de ces redoutes, en ruines, existe encore et s'appelle le fort Français. Impossible de débarquer des gens armés, puisque l'unique voie d'accès était un escalier fermé par une porte et facile à défendre ; une poignée d'hommes décidés postés au haut de cette échelle aurait eu facilement raison des assaillants et les eût tous jetés à la mer l'un après l'autre, quel que fût leur nombre. Le malin Néerlandais usa de stratagème. Il jeta l'ancre dans la baie du Creux, fit des signaux de détresse, mit son pavillon en berne et demanda au commandant français une audience, qui lui fut accordée. On vint le chercher dans un canot et on le conduisit, les mains garrottées et les yeux bandés, dans l'intérieur de l'île. Avec des larmes dans la voix et un accent de sincérité auquel de moins naïfs auraient pu se laisser prendre, le capitaine raconta que le propriétaire de son navire, un riche marchand batave, était mort à bord et qu'il avait exprimé avant de mourir le désir de ne pas être jeté à la mer et d'être enterré en terre chrétienne et consacrée. Il venait donc prier le commandant de lui accorder l'autorisation de débarquer avec partie de son équipage, pour rendre les derniers devoirs à son patron et se conformer aux suprêmes volontés du défunt en l'inhumant dans la chapelle de l'île. En retour, il offrait aux Français une partie de la cargaison. Le commandant ne vit point malice dans cette proposition insidieuse et alléchante et acquiesça aux désirs du capitaine, en exigeant toutefois que les marins hollandais débarquassent sans armes. De retour à bord, le capitaine fit ses préparatifs ; on mit dans un cercueil, au lieu d'un cadavre, des armes, des sabres et des arquebuses ; le funèbre colis fut placé dans une petite barque, et, tandis que quelques hommes gardaient le navire, la majeure partie de l'équipage se rendit à terre. Là, les Français, méfiants, fouillèrent minutieusement les arrivants, ne leur tolérant pas une arme, pas même un couteau, mais ils se gardèrent bien de toucher au cercueil et le laissèrent passer sans soupçonner son contenu.

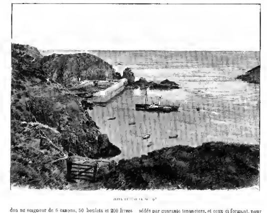
Pendant que les Hollandais, tête nue et recueillis, gravissaient péniblement les sentiers rocheux, psalmodiant et marmottant des oraisons, beaucoup de Français, impatients de voir le lot qui leur revenait, se rendirent à bord du vaisseau ancré dans la rade, où ils furent faits prisonniers, liés, ficelés et mis hors d'état de nuire. Pendant que se passait ce petit drame, le funèbre cortège arrivait à la chapelle. Une fois entrés dans l'édifice, les Hollandais fermèrent la porte derrière eux, dépouillèrent leur air contrit et affligé ; en un tour de main, ils ouvrirent le cercueil et, brandissant leurs armes, se ruèrent sur les Fran-

çais surpris et pris au piège, qui s'enfuirent précipitamment sur la falaise, en poussant des cris pour appeler à leur secours leurs compagnons, mais ceux-ci étaient prisonniers et réduits à l'impuissance. Alors, comprenant qu'elle était tombée dans un traquenard, la garnison se rendit et le capitaine hollandais remit Sercq aux mains de l'Angleterre.

Pour mettre un terme à la piraterie, la reine Elisabeth concéda, en 1563, Sercq en toute propriété, pour lui et ses hoirs, à Hélier de Carteret, seigneur de Saint-Ouen, à Jersey. A cette occasion, la reine fit don au seigneur de 6 canons, 50 boulets et 200 livres de poudre. On peut voir encore, près de la cour d'entrée de la seigneurie, un de ces canons, portant l'inscription suivante : *Don de la royne Elisabeth au seigneur de Sercq. A. D. 1578.*

De la famille de Carteret, l'île a passé en 1738 à la famille Le Pelley, qui la vendit en 1852 à la famille Collings.

L'île de Sercq, bien que judiciairement rattachée au bailliage de Guernesey, en est donc complètement indépendante au double point de vue politique et administratif ; le gouverneur, le bailli et les États de Guernesey n'y ont aucune autorité. Elle forme un petit État féodal à part, gouverné sous la suzeraineté de l'Angleterre par son seigneur, qui est censé propriétaire de l'île en vertu de la charte la constituant en fief de haubert au profit d'Hélier de Carteret, pour être divisée entre quarante tenanciers dont chacun devait fournir un homme armé pour la défense de l'île. Ces quarante domaines, également indivisibles, transmissibles par vente ou par succession avec l'assentiment du seigneur, sans que, sous aucun prétexte, ils puissent être partagés, sont encore aujourd'hui possédés par quarante tenanciers, et ceux-ci forment, pour défendre Sercq, une milice dont le seigneur est le colonel.



JETÉE ET PORT DE SERCQ[1]

Les tenanciers payent la dîme au seigneur, qui pourvoit, à ses frais, à l'entretien du ministre anglican (*incumbent*) nommé par lui, et participe aux dépenses de réparation de l'église. En cas de décès sans héritier d'un des quarante tenanciers, le seigneur entre en possession de ses biens.

Le droit d'aînesse le plus absolu règne dans l'île.

Les chefs-plaids de Sercq, tenus trois fois par an, le premier lundi après Pâques, après la Saint-Michel et après Noël, y forment l'unique pouvoir législatif. Ces chefs-plaids, qui ne sont autre chose que l' « as-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

semblée des leudes et barons » des anciens rois normands, sont composés du sénéchal, président, et du prévôt de l'île, nommés à vie par le seigneur, du greffier, du député du seigneur et des quarante tenanciers. Les lois ou ordonnances sont votées par ces derniers seulement, mais elles doivent être soumises à la sanction du seigneur. Lorsque celui-ci la refuse, le conflit peut être déféré à la cour royale de Guernesey par la majorité des tenanciers.

Les chefs-plaids de Sercq votent les taxes, calculées, comme à Jersey, par quartiers de 500 francs. L'église et les écoles, ayant des revenus particuliers, ne sont pas entretenues par ces taxes.

L'administration locale est assurée par un connétable et un vingtenier nommés par les quarante tenanciers en assemblée de chefs-plaids. Le connétable perçoit les impôts et assure la police avec l'assistance du vingtenier. En cas de désaccord, les contribuables peuvent recourir à la cour de Guernesey.

L'organisation judiciaire est des plus simples. Un sénéchal, nommé par le seigneur, statue comme juge unique. Le seigneur nomme également un député-sénéchal pour remplacer le sénéchal en cas d'empêchement. Le sénéchal juge en première instance tous les procès civils, sauf appel devant la cour royale de Guernesey. Il peut infliger des amendes jusqu'à trois livres tournois (5 fr. 15) et un emprisonnement ne dépassant pas trois jours. Un prévôt, choisi par les habitants et à la nomination du seigneur, assure l'exécution des jugements du sénéchal et des arrêts de la cour de Guernesey.

L'île pastorale possède une prison, mais cette geôle bénigne n'a rien qui rappelle les oubliettes et les *in pace* des vieilles féodalités. Elle est, du reste, il faut le dire à l'honneur de l'honnête petite communauté sercquaise, presque toujours veuve d'occupants.

Le seigneur de Sercq n'est pas un seigneur pour rire, et s'il se prévalait de tous les droits, ce serait l'un des plus terribles potentats des temps modernes. Mais il a le bon goût de ne pas les exercer, et s'il les exerce, c'est avec une saine discrétion. On ne brave pas en vain la vindicte publique, fût-on seigneur de Sercq ; le possesseur actuel du fief l'a appris à ses dépens.

En 1889, à la suite d'une altercation entre des touristes et un Jersiais établi à Sercq, le seigneur exhiba des lettres patentes de Jacques Ier ne permettant « à aucun étranger, né hors de ladite île de Sercq, de demeurer, habiter, rester, continuer ou faire long séjour dans ladite île de Sercq, à moins que tous et tels étrangers, toutes fois et quantes que requis en sera fait par telles personnes qui à cet effet seront par nous autorisées et appointées, prêtent le serment d'allégeance à nous, nos hoirs et successeurs, ou bien qu'ils aient obtenu ou procuré pour cet effet, dans le terme de six semaines, le congé et consentement du seigneur de ladite île de Sercq, pour le temps d'alors ». En outre, faisant revivre un statut de la reine Anne qui lui donne le droit de renvoyer de l'île dans les quarante-huit heures toute personne dont la conduite nuit à ses voisins et à la communauté entière, le seigneur prit un arrêté d'expulsion contre le Jersiais, lui donnant un délai de six semaines pour régler ses affaires et quitter l'île.

La presse insulaire protesta énergiquement, et, sous la pression de l'opinion, le seigneur rapporta son arrêté.

En 1892, dans l'affaire des émeutes, le seigneur de Sercq a été déféré aux tribunaux, pour avoir administré des corrections manuelles à ses sujets récalcitrants, et, bien plus, tout récemment, le même seigneur ayant refusé de comparaître devant sa propre cour de justice, son sénéchal, nommé par lui, l'a envoyé devant la juridiction supérieure à Guernesey, qui l'a fortement admonesté et condamné à l'amende pour « mépris de cour ».

C'est ainsi que dans les possessions de la Grande-Bretagne, personne, pas même les seigneurs et les princes, n'est au-dessus de la loi ; cette force suprême et inébranlable de la justice, qui résiste à toutes les influences et ne désarme jamais, quel que soit le rang d'un prévenu, tempère l'exercice des droits féodaux et léonins conservés jusqu'à nos jours, et rétablit l'équilibre en refrénant les excès de pouvoir et en punissant les actes arbitraires.

Les Sercquais, agriculteurs ou marins et souvent les deux à la fois, sont des hommes à l'écorce rude, mais à l'âme compatissante et bonne. Chez eux, l'enveloppe est d'airain, le cœur est d'or. Ces natures marmoréennes ont d'excessives tendresses, de remarquables élans de générosité et de dévouement. Ce sont des virils qui se trouvent trop aux prises avec les périls de la mer pour ne pas mépriser le danger, et leurs vastes poitrines sont prêtes à servir de cibles pour toutes les causes justes ; mais ces obscurs héros, susceptibles des plus grandes abnégations et des plus entiers sacrifices, redeviennent hommes et s'émeuvent devant l'infortune et la douleur de leurs frères affligés.

Ils forment une famille animée du plus noble esprit de solidarité ; ils n'ont pas de fiel, ils ne connaissent pas la haine, si ce n'est contre la mer farouche qui est en même temps leur nourricière et leur ennemie, car s'ils y puisent leur subsistance, trop souvent ils y trouvent leur tombeau. Lions dans la tempête, en face des vagues ameutées, à terre ce sont des agneaux ; leur tempérament complexe participe de la nature même du sol qui les porte : c'est un mélange étrange de sauvagerie et de douceur, de tragédie et d'idylle.

L'île n'a pas d'illettrés, car, de toutes les îles normandes, Sercq est la seule qui ait édicté, en 1874, l'instruction obligatoire.

Et ce qui nous touche de plus près et ce qui doit nous les faire aimer davantage, ces insulaires, c'est qu'ils parlent encore, dans sa primitive pureté, le patois normand des XIIIe et XIVe siècles ; l'isolement de l'île a

garde son archaïsme à ce langage, très différent des patois de Guernesey et de Jersey.

A Sercq, le français est non seulement la langue officielle, comme dans les autres îles de l'archipel, mais surtout la langue usuelle, l'idiome du foyer et des relations sociales, à côté du patois. Dans les écoles publiques, les leçons se donnent en français. On ne lit que des journaux et des livres français, journaux de Guernesey et de Jersey, livres prêtés par la succursale que la bibliothèque Guille-Allès a établie dans la petite île. Les services religieux de l'Église anglicane et de la secte méthodiste qui se partagent les consciences insulaires, sont célébrés en français. Le ministre anglican est un Français du Midi, le révérend Charles Vermeil; c'est une belle et noble figure, une haute intelligence, un esprit primesautier qui n'a pas perdu le souvenir de son pays ensoleillé, et qui garde sa gaieté méridionale de bon aloi dans les brumes de la Manche.

Il y a dix ans, on n'entendait pas un mot d'anglais dans les riantes chaumines de l'île. Mais les touristes ont afflué depuis, et ces touristes sont des Anglais, tous ou presque tous, peu de Français ou, pour mieux dire, point. Ces Anglais apportent leurs guinées et, comme toujours et partout, leur langue. Avant cette irruption il y avait dans l'île quelques pêcheurs originaires de la Grande-Bretagne, ils avaient appris le patois, et leurs enfants, fréquentant l'école, parlaient le français et le sercquais. Aujourd'hui, l'invasion des Anglais, dont plusieurs se sont établis à Sercq, tandis que d'autres y séjournent longuement chaque été, a pour ainsi dire obligé les Sercquais à se familiariser avec la langue des hôtes puissants et riches qui viennent chez eux semer leur or. Le domaine de la langue française est entamé, notre influence ne s'exerce là ni matériellement ni moralement, et nous nous demandons avec un serrement de cœur si notre langue elle-même n'est pas appelée à disparaître entièrement aussi, tôt ou tard, peut-être plus rapidement qu'on ne le pense, de cette île de Sercq, qui semblait devoir être son dernier et inébranlable rempart parmi les épaves insulaires de l'ancien duché de Normandie.



[illegible] (page 205).

XX

Les deux petites îles de Herm et de Jethou forment une ligne presque parallèle à la côte orientale de Guernesey, dont elles sont séparées par l'étroit chenal du Petit Ruau, parcouru par de forts et rapides courants. Ce bras de mer est littéralement rempli de roches menaçantes, presque toutes recouvertes à marée haute.

Au milieu du chenal, au large de la baie de Belle Grève ou de Belgrave, qui forme une profonde échancrure entre les ports de Saint-Pierre-Port et de Saint-Sampson, l'écueil de Brehon émerge des flots, couronné d'une vieille tour qui balise le chenal, et qui servait jadis à défendre le passage : devenue inoffensive, elle n'est fréquentée que par les mouettes, qui y nichent

1. Gravure de Maynard d'après une photographie.

en grand nombre et paraissent se complaire dans ses murs lézardés et ses créneaux branlants.

Cet écueil suscita il y a quelques années une belle émotion dans Guernesey. Les promeneurs matineux qui attendaient l'arrivée des vapeurs d'Angleterre sur le quai de la Blanche Rocque, furent étonnés de voir flotter un lambeau d'étoffe claire sur Brehon, et l'étonnement devint de la stupéfaction et de l'effroi quand on s'aperçut que ce lambeau d'étoffe qui ondulait au vent était le drapeau tricolore français. Avec la rapidité de l'éclair, le bruit se répandit dans l'île que la France avait occupé l'écueil, et en moins de deux heures les quais de Saint-Pierre étaient noirs de monde, couverts de spectateurs anxieux qui braquaient avidement leurs jumelles sur Brehon. Un individu qui aurait apporté un télescope eût fait une recette monstre.

Les têtes étaient montées, la terreur à son paroxysme; des gens bien informés affirmaient que l'escadre française était embossée derrière Herm, et qu'il fallait se préparer à repousser une descente de l'ennemi.

On prévint le gouverneur, qui prévint le fort George, et une barque montée par des soldats de la garnison se détacha pour aller en reconnaissance. La foule, haletante et presque sans souffle, suivait les évolutions du frêle esquif balancé sur les vagues; on s'attendait, de seconde en seconde, à entendre le retentissement du canon, lorsqu'on vit disparaître le drapeau qui causait tant d'émoi. Les soldats n'avaient eu que la peine d'amener eux-mêmes le pavillon, car l'écueil était absolument désert, et l'on ne sut jamais quelle main inconnue avait, à la faveur de la nuit, opéré cette mystification, qui se termina par des lazzi et des éclats de rire.

On voit très bien cet écueil de Brehon en allant de Guernesey à Herm par le petit vapeur, qui met à peine une demi-heure à accomplir cette traversée. C'était autrefois une partie de plaisir excessivement courue, lorsque Herm possédait une joyeuse hôtellerie où les Guernesiais allaient se dérider en aimable compagnie et faire des « noces et festins » à l'abri des regards indiscrets et prudes de leurs compatriotes de la grande île. Plus tard, quand l'auberge eut fermé ses portes, Herm continua d'être très fréquenté dans la belle saison, mais par une société toute différente. C'était le paradis des enfants, la terre de prédilection des bébés, car la petite île d'Herm possède ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans l'archipel, une plage chargée de coquillages. La pointe nord-est de l'îlot n'était qu'un énorme banc de coquilles de mer de tous genres et de toutes les dimensions; elles s'étaient accumulées là en véritables monticules, et les bébés s'y ébattaient à leur aise et en rapportaient une ample cueillette dans Guernesey, où elles sont excessivement rares.

On passait ainsi une journée charmante; la provende des coquillages alternait avec la baignade sur une plage de sable sans pente appréciable, sans danger, en face même du port de Saint-Sampson, et, mollement étendus sur l'herbe ou sur le sable doré et fin, les parents

[illegible]

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

surveillaient les ébats des garçons et des fillettes dans les flaques d'eau salée sans profondeur. En face, en avant le panorama de Guernesey, le mouvement des navires entrant dans les ports de Saint-Pierre et de Saint-Sampson ou en sortant, et cette solitude, délicieuse et animée, n'était troublée que par le bruit du tramway à vapeur entre les deux villes guernesiaises, dont le sifflet strident se faisait entendre à travers le bras de mer tapissé de roches qui constituent, entre Guernesey et la pointe nord d'Herm, une chaussée presque ininterrompue. La tradition veut, du reste, que jadis Herm ait été couvert de bois dans lesquels on entretenait des troupeaux de daims et de cerfs, qui quelques amis, frété un bateau pour faire une excursion dans l'île minuscule. Nous venions de débarquer et nous suivions en flânant le chemin du rivage, lorsque nous aperçûmes dans un champ, à notre droite et à quelque distance, une masse énorme de points sombres et immobiles, on eût dit des tas de cailloux arrondis, mais en telle quantité que l'herbe en disparaissait et qu'on ne la voyait que par plaques étroites entre les rangées de pierres noirâtres. Nous approchions très intrigués, nous demandant d'où pouvaient provenir ces tas de cailloux ronds, lorsqu'un remue-ménage insolite se produisit, les cailloux étaient des centaines de lapins qui, ne s'attendant pas à la visite de touristes,



LES AUTELETS[1] (PAGE 209)

traversaient fréquemment le chenal à mer basse, sautillant de roche en roche et de flaque en flaque, et venant se promener dans les terrains du Valle, à l'extrémité septentrionale de Guernesey. Aujourd'hui Herm est absolument déforesté, et en fait de gibier on n'y trouve que des lapins et un troupeau de kangourous importés par le propriétaire actuel et qui s'ébattent en liberté sur ses pelouses à l'herbe imprégnée de sels marins. Les lapins fourmillent. En été, l'affluence de promeneurs les rendait inquiets et ils disparaissaient dans leurs terriers, mais dans la mauvaise saison on les rencontrait en escouades serrées, courant dans tous les sentiers et s'approchant des masures sans aucune espèce de frayeur. Un jour d'avril, lorsque Herm était encore déserté par sa clientèle estivale, nous avions, avec faisaient paisiblement leur sieste dans le champ, ils détalèrent devant nous en rangs pressés et s'enfuirent dans les replis de la falaise.

C'est assez dire qu'il ne fallait pas être un bien grand Nemrod pour accomplir à Herm d'étonnantes prouesses cynégétiques. On était sûr de rentrer au logis avec la carnier garni, le fusil était presque une superfluité, un bâton eût suffi.

La chasse n'était pas la seule distraction que Herm offrît à ses admirateurs. La pêche y est facile et abondante, au moment des grandes marées d'équinoxe, le poisson pullule, et que de nuits charmantes nous avons passées à Herm à la poursuite des « ormers » dans les anfractuosités des rochers! C'est alors qu'il faut voir Herm, la spectacle de l'îlot à mer basse est complètement différent de celui de la marée haute. La mer, en se retirant au loin, agrandit de moitié le domaine

1. Gravure de Maynard d'après une photographie.

insulaire elle laisse à découvert d'immenses espaces de sable et de rochers déchiquetés.

Hélas! ce sont choses du passé et son cours d'antan que ces aimables réminiscences. Herm est fermé au commun des mortels; Herm est maintenant gardé par un propriétaire jaloux de son bien, qui en défend l'accès. L'île est barricadée, les touristes peuvent encore débarquer dans son petit port, protégé par une courte jetée de granit, qui abrite quelques batelets de pêche, de là, suivant un étroit sentier le long de la côte orientale, il leur est permis de gagner la plage, dont les coquillages disparaissent de jour en jour, emportés par cette mer fantasque qui les y avait déposés à foison et à loisir, qui les reprend et les transporte sur d'autres rives, mais c'est tout ce que la tolérance d'un grand seigneur accorde aux excursionnistes. Des barrières défendent l'accès du reste du domaine. Adieu les gaies promenades sur les roches couvertes d'ajoncs et de splendides fougères, adieu les songes dorés dans les petits chemins tapissés de bruyères aux fleurs roses! Tout cela est reservé, on ne peut plus vagabonder dans le joli vallon retraité de Belvoir qui descend à la séduisante et romantique baie du même nom, défense d'escalader le monticule qui court de part en part, du nord au sud, à travers l'îlot allongé, long de 3 kilomètres à peine, abrupt au midi et s'inclinant en pente douce vers la plage septentrionale. On avait une vue idéale de cette protubérance rocheuse qui forme comme l'épine dorsale de l'île, le regard errait sur un panorama divin d'îles, de rochers et d'écueils, avec la mer bleue fermant de tous côtés l'horizon. Regrets superflus! Herm est perdu pour les rêveurs et pour les artistes. Cette île microscopique a eu des destinées extrêmement mouvementées et fantaisistes. Elle appartient à la couronne anglaise, et son propriétaire n'est que le locataire de l'Angleterre qui la lui concède par bail emphytéotique. De nombreux titulaires, et de tous les genres, se sont succédé au cours de ce siècle, aucun d'eux n'y a fait fortune. On y exploitait naguère des carrières de granit, qui furent bientôt abandonnées. L'île devint ensuite la propriété de religieux qui en défrichaient le sol, cultivaient les terres et convoyaient leurs produits dans des barques à Saint-Pierre-Port. Ils ne tardèrent pas à s'en lasser, et après de longs efforts pour trouver un acquéreur, l'île passa entre les mains d'un colonel anglais, tôt dégoûté à son tour de sa solitude. Elle fut alors vendue à une société écossaise, qui y installa une sécherie de poisson; mais les résultats ne répondirent pas à son attente et l'îlot fut de nouveau mis en vente.

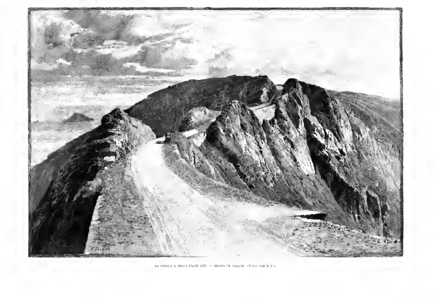
FERME DE LA [illegible][1] (PAGE 209).

Herm a enfin trouvé un acquéreur sérieux dans la personne du prince Blucher de Wallenstadt, un grand seigneur allemand, qui y passe plusieurs mois de l'année dans une retraite absolue et ne veut pas que sa délicieuse solitude soit troublée par les allées et venues des promeneurs et l'inquisitoriale curiosité des touristes. Il la garde jalousement pour lui et pour lui seul. On le regrette, mais en somme c'est son bien, et personne n'a le droit d'y trouver à redire. Si charbonnier est maître dans sa maison, à plus forte raison prince est maître dans son manoir, et le nouveau propriétaire d'Herm n'a pas tous les torts de désirer vivre seul et tranquille dans la simple et blanche construction seigneuriale adossée à la verdoyante falaise où il coule des jours heureux et paisibles, au centre de ce ravissant domaine, loin des importuns, dans le commerce austère de la nature fruste et de la mer sauvage.

Jethou est un gros rocher affectionné par les goélands et séparé de Herm par un chenal de 500 à 600 mètres, interrompu çà et là par des brisants et des hauts-fonds qui émergent à marée haute. Au moyen âge, c'était une vigie d'où l'on signalait les pirates à la population de Guernesey. L'îlot se prolonge au sud, par delà un étroit couloir de mer, par le groupe curieux des Ferrières, découpés en pinacles et en aiguilles du plus pittoresque effet.

Des lapins et des perdrix rouges sont, l'hiver, avec

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*



LA COUPÉE À SERCQ (PAGE 209). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR BAZIN.

les oiseaux de mer, les seuls habitants de Jethou, qui, comme Herm, appartient à la couronne britannique

Sur un promontoire à pic dominant les flots se juche une belle maison, où, l'été, M. Austin Lee, de l'ambassade d'Angleterre à Paris, locataire de l'île, vient oublier les sécheresses de la diplomatie dans la contemplation des vagues. Étrange idée, dira-t-on, que de se confiner dans un îlot large comme un mouchoir de poche, sans havre, où l'on ne peut aborder que dans un léger bateau à faible tirant d'eau, loin de toutes communications et de toutes relations sociales.

Ceux qui ont visité Jethou, ceux qui de la véranda de sa coquette demeure ont laissé errer leurs yeux sur les dentelures de Herm, ceux qui se sont rassasiés de l'éblouissante vision de Crevichon, assis dans les flots comme un sphinx surveillant à la fois Herm et Jethou, ceux qui, au fort des tempêtes, ont vu ce fantôme de pierre secouer sa crinière blanche d'écume, comprendront que Jethou n'est pas une trappe de misanthrope ou de splénétique, mais une retraite propice aux douces rêveries et aux intimités. On y vit dans un silence auguste, dans un repos biblique, ce n'est pas une villégiature vulgaire, et M. Austin Lee, en plantant sa tente sur ce rocher, n'a pas étonné ceux qui, à Paris comme dans l'archipel, ont pu apprécier les raffinements de l'esprit et les délicatesses de goût de cette exquise et fine nature de lettré et d'artiste

XXI

Le vapeur *Courier*, qui fait le service entre Guernesey, Auregny et Cherbourg, se balance d'une manière inquiétante et tire avec fureur sur les cordes qui l'amarrent au quai Albert.

La tempête a fait rage toute la nuit, le vent s'est calmé aux premiers rayons du jour, mais la mer est encore tourmentée et les grosses vagues qui escaladent les parapets des quais et rebondissent avec fracas dans le bassin ne sont pas d'un bon augure pour les estomacs peu solides.

C'est jeudi, jour d'excursion à Auregny, et la cloche a beau tinter pour appeler les retardataires, rares sont les passagers qui osent affronter le déchaînement des vagues.

Le capitaine est à son bord, et c'est un vieux loup de mer que le commandant Whales, il en a vu de toutes les couleurs depuis tant d'années qu'il dirige son navire à travers les écueils entre Guernesey et Cherbourg

« Partirons-nous, capitaine?

— On part toujours, monsieur

— La mer pue. Le passage sera mouvementé et laborieux.

— Quand on ne passe pas dessus, on passe dessous. »

Et sur cette réflexion philosophique peu faite pour rassurer les timorés, le capitaine, impassible et calme comme une vivante énigme, donne des ordres, la passerelle est retirée, les amarres lâchées, on sort du bassin, on passe sous le feu de la Blanche Rocque, et l'on gagne le large

Tout à coup le vapeur penche, se redresse, grimpe sur la crête d'une grosse vague, retombe dans un abîme écumant, les chaînes grincent, on tangue ferme, tout roule sur le pont de tribord à bâbord, et deux vieilles duègnes qui s'obstinaient à défier la rafale mesurent le parquet et s'affalent de toute leur longueur, l'une sur les pieds d'un matelot dont les cors écrasés protestent en vain, l'autre la tête dans un baquet providentiellement placé là, car le mal de mer fait son effet à la suite de la secousse inattendue, et des clameurs rauques attestent que le monstre laboure les entrailles de la voyageuse presque insensible.

Le capitaine rit sous cape, comme il convient à un capitaine anglais qui sait garder sa dignité dans les occasions les plus funambulesques, et, par un heureux hasard, le vent étant propice, on hisse la grande voile, et le navire, soutenu sur l'eau et poussé par le souffle impétueux d'Éole, rase la surface de l'abîme liquide, emporté dans une course vertigineuse en zigzag et incessamment balayé par les flots impuissants.

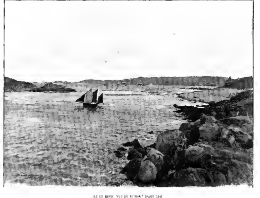
Rien à craindre : le capitaine Whales est au gouvernail, et de plus il a allumé sa pipe, symptôme tout à fait rassurant.

Le navire décrit courbe sur courbe pour éviter les brisants, dans cette course échevelée, il paraît sursauter dans des corridors de rochers, mettre le cap sur des écueils, dont les têtes floconnent sous les assauts du flot, s'en éloigner, puis y revenir. Sercq est noyé dans les embruns, qui se précipitent avec frénésie sur sa gigantesque falaise. Herm et Jethou dansent une folle sarabande dans les vagues ameutées, on les contourne, elles se montrent sous des aspects très divers, on relève le goulet du port de Saint-Sampson, les côtes s'abaissent et la pointe nord de Guernesey ne tarde pas à disparaître dans la rafale

Au loin, vers l'ouest, se montre un groupe d'écueils, dont le plus élevé est surmonté d'une tour blanche. Ce sont les Casquets, archipel rocheux long de deux kilomètres, et dont les trois phares sont à trente-quatre mètres au-dessus du niveau des plus hautes marées. Les annales de ces récifs, entre lesquels les vagues courent et déferlent avec une effroyable impétuosité, ne sont qu'une longue histoire de sinistres et de naufrages. C'est sur les Casquets ou dans le Raz Blanchart — les récits sont contradictoires — que se perdit corps et biens en 1120 la *Blanche Nef*, qui portait le prince Guillaume, fils unique du roi Henri I[er]. Le blanc vaisseau allait de Normandie en Angleterre lorsqu'il fut surpris par la tempête et brisé sur des récifs, le prince royal, qui avait trouvé refuge dans une des barques du navire commandé par Fitz Stephen, avec un équipage de « cinquante marins de renom » sous ses ordres, ne voulut pas quitter le lieu du sinistre sans tenter de secourir sa sœur, la comtesse de Perche, et ce dévouement fraternel fut la cause de sa mort : tant de naufragés se précipitèrent dans la frêle barque, qu'elle

sombre Le commandant Fitz Stophen resta accroché toute la nuit a un aviron flottant; au matin, en apprenant d'un boucher do Rouen, qui était avec lui le seul survivant du désastre, que le royal passager avait peri il leva les bras au ciel en s'écriant «Malheur à moi!» et disparut dans l'abîme A dater du moment où il reçut la fatale nouvelle, le roi Henri tomba dans une morne stupeur; jamais depuis on ne vit un sourire effleurer ses lèvres et eclairer sa glaciale physionomie Un navire de guerre russe et le *Victory*, vaisseau de cent dix canons de l escadre anglaise, figurent dans la longue que par les vapeurs de l'Amirauté qui, de loin en loin, venaient renouveler leurs provisions Lorsque l'aîné des enfants une fille atteignit ses vingt ans, on l'envoya à Auregny. En débarquant, elle fut effrayée à la vue d'une vache, et poussa cette exclamation «Quel gros chien!» Elle était à peine depuis quelques jours dans la petite île qu'elle demanda instamment à retourner sur son rocher «Le monde, dit-elle, est trop grand et trop plein do tumulte pour moi »

A la droite des Casquets se montre le massif rocher d'Ortach, et le vapeur pénètre dans la passe du



ILE DE HERM VUE DE JETHOU [1] (PAGE 214)

liste des bateaux brisés sur la masse granitique nue et désolée, onze cents hommes furent engloutis dans ce dernier naufrage

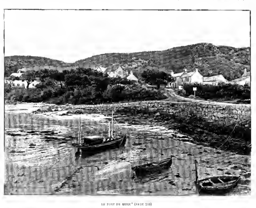
L'îlot conique qui porte les phares et contre lequel les vagues rugissent avec fureur, même dans les temps calmes, est habité par quatre gardiens qui se relayent tour à tour, mais de 1828 à 1849, une famille d'Auregny habita seule l'étroit rocher, cultivant des pommes de terre et quelques legumes dans de la terre apportee de l'île voisine. Ils ne voyaient personne, rien que les navires à l'horizon évitant avec soin les abords des dangereux recifs; ils ne recevaient de nouvelles Swinge, ou du Singe, hérissée de brisants. Que l'on vienne de Guernesey ou de Cherbourg, les approches d'Auregny sont également dangereuses : ici c'est le Raz Blanchart, là c'est le Swinge, deux couloirs semés de roches de toutes dimensions et où les courants sont rapides et traîtreux. Malheur au marin qui abandonnerait, ne fût-ce qu'un instant, son gouvernail le navire dériverait de sa route, et serait entraîné sur les recifs et mis en pieces.

La mer est transformée par la tempête en une nappe d'eau savonneuse et blanchâtre; ce n'est plus la mer, c'est un torrent laiteux qui coule de roc en roc, de cascade en cascade, et bat avec acharnement la coque du solide et resistant vapeur A travers une buée transpa-

1 *Dessin de Boudier, d'après une photographie*

route, on distingue le haut plateau grisâtre d'Auregny, supporté par d'imposantes falaises aux nombreuses découpures, précédées de roches taillées en aiguilles et en pointes terminées par des dents de scie grimaçantes. La côte est formidablement embastionnée, de la baie de Longy au sud-est à la rade de Braye au nord-ouest, se succèdent sans interruption des glacis, des murs percés de meurtrières et d'embrasures dans lesquelles baillent des canons; chaque promontoire, chaque pointe de roc porte un fort, une batterie, un ouvrage de défense.

Auregny est une forteresse et une caserne, c'est le



LE PORT DE HERM[1] (PAGE 216)

Gibraltar de la Manche. L'Angleterre en a fait une menace pour Cherbourg, une position militaire de premier ordre; elle a dépensé des sommes colossales pour y créer, dans la rade de Braye, un port de refuge pour ses escadres, mais les fureurs de la mer ont déjoué tous les calculs du génie britannique, et l'immense brise-lames érigé à grands frais a été, à peine achevé, coupé en trois tronçons par les tempêtes, les travaux ont dû être définitivement abandonnés.

La vapeur passe entre l'îlot de Burhou, peuplé de lapins et d'une multitude d'oiseaux de mer qui y font leurs nids, et la côte auregnaise, sur laquelle on remarque le fort Clanque, dominant la baie du même nom, puis on contourne le brise-lames en morceaux avant d'entrer dans le vaste bassin rectangulaire du port de Braye, borné à droite par la jetée longue de 4 300 pieds qu'émiettent les vagues et à gauche par des collines arrondies, que surmontent les forts du Château d'Etoc et Touraille.

On met pied à terre sur la partie du brise-lames respectée par la mer, nous sommes à Auregny.

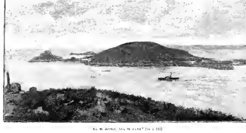
L'île d'Auregny — c'est l'orthographe locale et officielle, et c'est à tort qu'en France on écrit Aurigny — est la plus septentrionale des îles normandes de la Manche; elle n'est éloignée que de 15 kilomètres du cap de la Hague et de la côte française du Cotentin. Longue de 6 kilomètres sur 3 de plus grande largeur, elle affecte la forme d'un plateau rocheux dirigé du sud-ouest au nord-est, avec une dépression assez marquée dans sa partie centrale. Sa population est de 1 843 habitants, dont 451 hommes de garnison. Le point culminant de l'île atteint 90 mètres.

L'Angleterre entretenait autrefois un gouverneur à Auregny; le poste a été supprimé et Auregny fait partie du gouvernement militaire de Guernesey, le lieutenant-gouverneur de cette île y délègue ses pouvoirs au commandant de la garnison. Auregny a son petit

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Parlement, ses États, ses chefs-plaids et sa cour de justice, composée d'un juge nommé par la Couronne, président, et de six jurés-justiciers élus à vie par leurs concitoyens. Cette cour n'inflige pas de peine au delà d'un mois d'emprisonnement ou cinq livres sterling d'amende; lorsque le délit entraîne un châtiment plus grave, elle traduit le prévenu devant la cour royale de Guernesey. L'île ne forme qu'une paroisse, administrée par deux connétables et une *douzaine* dont les membres sont nommés à vie, comme les jurés-justiciers.

Du débarcadère, l'aspect de l'île n'a rien de tentant. De mornes murailles grises, des fortifications sombres, des débris des travaux abandonnés, on dirait une terre proscrite et désertée par ses habitants, et, en effet, l'île d'Auregny a compté jusqu'à 4 000 âmes,



ÎLE DE JETHOU, VUE DE HERM[1] (p. 216)

pendant la construction du port de refuge. Tout un village s'était édifié pour cette population de passage; c'est ce qui explique le grand nombre de maisons vides et tombant en ruines qui frappent les yeux du touriste, auprès du hameau de Crabbie, où une petite colonie irlandaise se groupe autour de l'église catholique.

L'impression est tout autre lorsqu'on a gravi les flancs de la colline et qu'on se trouve dans la ville de Sainte-Anne, proprette et paisible bourgade où l'herbe croît dans les rues. C'est encore le désert que cette infime capitale, mais un désert agréable et qui n'a rien de repoussant. L'église paroissiale, dont les Auregnais sont fiers à juste titre, est le plus bel édifice religieux de l'archipel de la Manche; dédiée à sainte Anne, elle fut construite en 1850 dans le style gothique sur les plans de sir Gilbert G. Scott, et donnée aux habitants par le fils du lieutenant général Le Messurier, le dernier gouverneur de l'île. Elle est entourée du cimetière, et le terrain est enclos par une porte monumentale, dite *Albert Memorial*, érigée en mémoire du Prince-Consort.

A Sainte-Anne et dans l'île entière, on n'entend parler que l'anglais; la population d'origine a été longtemps noyée dans l'immigration britannique, le français a disparu pendant la construction des forts et du brise-lames, et, les ouvriers étrangers partis, les Auregnais, ayant perdu l'habitude de parler leur patois normand, ont continué à se servir de l'anglais comme langage usuel. La nombreuse garnison anglaise a naturellement aussi été pour beaucoup dans la disparition de notre langue de l'île si proche de la Normandie continentale.

La campagne auregnaise offre un aspect très différent de celle de Jersey et de Guernesey. Elle est moins habillée, moins pomponnée: les plus de parcs aux belles futaies, aux fleurs pimpantes, aux arbres des tropiques; dans l'enceinte de la ville, quelques jardins, un bouquet d'arbustes grêles appelé avec emphase « le Bois » par les habitants; au dehors, sur le plateau, dans les courts vallons, des fermes, des chaumières rustiques, pas de haies, des champs séparés par des tas de pierres, et des prairies où paissent ces belles vaches laitières qui ont donné leur nom à toute la race du bailliage de Guernesey, généralement appelée race auregnaise ou des *Aldérneys*.

Auregny est de toutes les îles de l'archipel la plus déshéritée. Elle ne communique avec la Grande-Bretagne que par Guernesey, avec la France, que par un service hebdomadaire sur Cherbourg. En hiver, la correspondance n'y arrive que deux fois par semaine par les bateaux de Guernesey, le mardi et le samedi. Il lui manque un bon port marchand pour expédier son

1. *Gravure de Ruffe d'après une photographie.*

granit ; il lui manque des communications directes et fréquentes avec la métropole pour développer son agriculture en favorisant l'exportation de ses produits.

Cet isolement est injuste et immérité, et, pour mettre le comble à cet abandon, Aurégny est resté jusqu'ici en dehors du mouvement des touristes. Elle a cependant ses charmes, l'île délaissée : des plages d'un beau sable jaune ferme et résistant, d'adorables petites criques, d'altières falaises : sa côte sud-est est merveilleuse de grandeur : ici des roches percées de part en part formant des arches superbes, là des anses admirablement dessinées, les ruines de son château d'Essex, dont le donjon entouré de murailles se mire de haut dans les flots, la Roche Pendante, gigantesque bloc en pyramide qui adhère par la base à la falaise, dont il est séparé dans le haut par une gorge étroite aux parois verticales. Et quelles étonnantes vues de mer, sur les îles, Herm, Jethou, Guernesey, estompés dans la brume, la côte du Cotentin, le phare de la Hague et sa langue de sable s'avançant dans le flot bleu, ce coin extrême du continent français, vu du plateau aurignais, paraît si proche qu'on le dirait soudé à la petite île, qu'on croit pouvoir le toucher de la main ! Aurégny a, comme les autres îles, tout ce qu'il faut pour attirer et séduire l'étranger, avec un regain de rusticité en plus, et, pour celui qui adore les grandes scènes de rochers et les majestueux spectacles de la mer, il n'est pas de terre plus propice à la contemplation et à la rêverie dans l'archipel de la Manche.

[illegible] ET BAIE DE CRABBÉ[1] (PAGE 221).

Telles sont ces îles, « morceaux de France tombés à la mer et ramassés par l'Angleterre », suivant la pittoresque définition de Victor Hugo.

Tout en elles est anachronisme et paradoxe, et cet enchaînement de contradictions n'est pas l'un des moindres attraits pour ceux qui visitent ces attachantes petites terres insulaires.

Elles ne font pas partie de la Grande-Bretagne, elles ne constituent pas des colonies anglaises, elles sont indépendantes et libres sous la suzeraineté des souverains de l'Angleterre, et ceux-ci n'exercent cette suzeraineté qu'en leur qualité de ducs de Normandie. Dans les actes publics, la reine d'Angleterre est titrée « reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, *duchesse de Normandie*, défenseur de la Foi ».

Fortes de leur arsenal de franchises, librement concédées par les rois d'Angleterre depuis Jean sans Terre, les îles ont toujours défendu leurs institutions autonomes, et, chaque fois que le Parlement anglais a voulu porter sur ces libertés une main sacrilège, les îles se sont levées et ont adressé au souverain des remontrances qui ont toujours été entendues.

Leurs droits sont imprescriptibles, car elles n'ont jamais été conquises. William Le Marchant, jurisjusticier de la cour royale de Guernesey, exposait, en 1769, le régime politique des îles dans ces quelques lignes claires et précises :

« Nous formons un État distinct et séparé de l'Angleterre, quoique sous le même souverain. Nul acte du Parlement n'est considéré ni suivi dans ces îles, quoiqu'elles y soient spécialement mentionnées, à moins qu'il ne nous soit transmis avec un ordre du Conseil, — et même ces actes, ces ordres, quelque respectables qu'ils soient, n'ont point force de loi ici jusqu'à ce qu'ils aient été vérifiés par la Cour royale et enregistrés sur nos Records. »

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Les insulaires revendiquent hautement leurs privilèges. « Nous sommes les Normands, s'écrient-ils, et c'est nous qui avons conquis l'Angleterre. »

Les îles forment deux groupes politiques et administratifs distincts et indépendants l'un de l'autre : le bailliage de Jersey et le bailliage de Guernesey, qui a pour satellites les petites îles adjacentes d'Auregny, de Sercq, de Herm et de Jethou. Ces deux unités ont chacune leurs États et leur cour de justice; elles font leurs lois, disposent de leurs revenus et s'administrent elles-mêmes. On juge d'après la coutume de Nor-



LA ROCHE PENDANTE[1]

mandie; les avocats insulaires font leurs études aux Facultés françaises de Caen ou de Rennes.

Jersey et Guernesey sont des républiques, mais des républiques féodales.

La dîme existe, les droits seigneuriaux aussi; les citoyens lésés poussent encore « la clameur de Haro », invoquant leur duc, comme au temps de Rollon : « *Haro! haro! mon prince, à l'aide, on me fait tort* », et tout s'arrête à ce cri de détresse jusqu'à ce qu'il ait été statué en justice, et ce sous peine de félonie et de lèse-majesté.

Les îles sont divisées en fiefs, dont les possesseurs sont tenus d'assister, à Guernesey, aux chefs-plaids, et ce n'est pas sans étonnement qu'on entend à ces assemblées évoquer l'abbé du mont Saint-Michel, l'abbé de Noirmoutier, l'abbé de Blanchelande, l'abbé de la Rue Fraîrie, l'abbé de la Croix Saint-Geffroy, l'abbesse de Caen, tous les titulaires des anciens fiefs ecclésiastiques confisqués par la Couronne lors de la séparation de l'Angleterre d'avec l'Église romaine. Certains de ces fiefs ont leurs cours particulières, avec leurs sénéchaux, vavasseurs, etc., qui perçoivent les redevances et rentes au taux fixé chaque année par la cour : tel habitant doit à la reine, parce qu'il vit sur l'un de ses fiefs, une couple de chapons, tel autre deux poules, un troisième deux douzaines d'œufs, ou un certain nombre de boisseaux de blé.

L'Angleterre tient garnison dans les îles, qui sont des sanatoires pour ses troupes débilitées par le séjour aux colonies, mais les îles ont leurs milices, chargées de la défense du sol insulaire, et qui ne peuvent être appelées à coopérer aux actions militaires de l'Angleterre en dehors de leur petit pays.

On compte encore officiellement en livres et en deniers tournois, mais cette monnaie est idéale, il faut réduire en livres sterling dans la pratique : 14 livres tournois correspondent à 1 livre sterling. Les deux

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

bailliages frappent des pièces de billon de 10 et 5 centimes. A Jersey, elles s'appellent *penny* et *half-penny* comme en Angleterre, à Guernesey, 8 doubles et 4 doubles. Double est une abréviation pour double denier. Les deux États émettent des billets de banque d'une livre sterling, de même que certaines banques particulières et aussi, à Jersey, les paroisses. La livre sterling n'a pas la même valeur dans les deux bailliages : elle est de 25 francs à Jersey et de 24 francs à Guernesey. Et, pour renchérir sur ces paradoxes monétaires, on ne trouve à Jersey que de la monnaie anglaise, tandis que Guernesey n'a que de l'argent français.

Les jurés-justiciers des deux îles ont des « honneurs et privilèges », autrefois, au marché de Guernesey, ils choisissaient leur viande, et ce n'est qu'après ce choix que le public était admis à faire le sien.

Tous ces rouages antiques fonctionnent avec le vieux cérémonial; aux assises d'héritage de Jersey, le gouverneur monte le grand escalier de la Cour ou Cohue entre deux rangées de hallebardiers costumés comme au temps de la reine Élisabeth.

La constitution de Jersey est plus libérale que celle de Guernesey. A Jersey, les contribuables élisent directement leurs députés aux États, à Guernesey, les membres de la législature sont nommés par une sorte de scrutin au deuxième degré, qui exclut les censitaires de toute participation directe aux opérations électorales Jersey a l'institution du jury, à Guernesey, c'est la Cour royale qui juge au criminel comme au civil.

L'isolement des îles a permis à ces institutions et coutumes de se maintenir jusqu'à nos jours; mais elles sont fortement battues en brèche à l'heure actuelle Jersey a aboli les droits seigneuriaux, les seigneurs résistent, et le litige est pendant depuis plusieurs années devant le Conseil privé. A Guernesey, on demande impérieusement des réformes à la loi électorale, déjà les femmes « non couvertes de mari », comme dit l'ordonnance, ont été admises à voter dans les assemblées paroissiales. Dans les deux bailliages, un parti jeune et remuant poursuit l'exclusion des recteurs paroissiaux des États insulaires, dont ils sont membres de par leurs fonctions.

Le tiers état se lève contre la coalition du clergé et du patriciat, un vent de fronde souffle dans ces îles heureuses et paisibles, l'idée moderne pénètre dans ces forteresses féodales.

Le peuple murmure, le peuple réclame sa place au soleil et sa part dans la gestion des affaires publiques

Le tonnerre gronde, dans le lointain, il est vrai, mais l'horizon est chargé de gros nuages noirs, signes précurseurs d'un orage qui peut éclater au moment où l'on s'y attendra le moins.

Comme une urne trop pleine qui soudain s'épanche, le flot montant des colères amoncelées menace de rompre les digues devenues impuissantes à le contenir et de tout engloutir sur son passage, il ne manque que la feuille de rose pour faire déborder le vase... Et les institutions autonomes, les franchises et les libertés séculaires des îles courraient grand risque d'être entraînées dans le naufrage.

Il est temps encore, mais il n'est que temps, de conjurer le danger, la modération des uns et la condescendance des autres, la sagesse et le patriotisme de tous peuvent dissiper l'orage et dénouer pacifiquement la crise.

L'issue de la lutte n'est toutefois pas douteuse; on n'arrête pas le progrès, on ne voile pas le soleil, on ne bâillonne pas l'idée

Dans les îles de la Manche, l'ère des oligarchies s'achève, celle du peuple commence.

HENRI BOLAND.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie*



FORT CLANQUE[1] (PAGE 220)



SAIGON,

PAR M. PIERRE BARRELON

I

Aspect de Saigon — Premières impressions

Le cap Saint-Jacques est en vue, c'est la terre française[1]. Alors commence la fastidieuse navigation dans la rivière jaunâtre et argileuse qui descend de Saïgon entre des rives basses, inondées, vertes d'éternels palétuviers.

UNE CON AÏE[2] (PAGE 240)

Après les interminables lacets du fleuve monotone, apparaissent les hautes tours rouges de la cathédrale de Saïgon. Bientôt on découvre le port et la ville. Le transport vient lentement se ranger dans le port de guerre et accoste à quai.

On descend l'échelle. « Deux hommes à la coupée! » A l'appel de l'officier de quart, les mathurins de service se pressent en ajustant leur ceinturon toujours indocile; et le débarquement précipité s'opère au milieu des cris, des appels, des bouts de conversation qu'échangent de loin les amis qui attendent, et les passagers impatients d'être à terre. Les invitations se croisent pour le soir, pour demain. Les nouvelles de promotions, de décorations, et parfois, hélas! de mort, circulent sur le ton le plus élevé.

Peu à peu le quai se dégarnit, devient moins bruyant, s'apaise. Les voitures *malabares*, aux couleurs vives (ce sont les fiacres du pays), s'emplissent d'assaut, et les vaillants petits chevaux annamites emportent vers la ville toute une jeunesse d'officiers, de fonctionnaires et de colons.

Le port de guerre prend sur la rivière de Saïgon un large espace, réservé au mouillage des seuls bâtiments de l'État. De nombreuses canonnières, des torpilleurs, quelquefois des cuirassés, tranchent avec leurs coques blanches sur ces eaux argileuses.

Tout à côté de l'appontement, l'hôtel de l'amiral se cache dans la verdure. Plus loin, l'arsenal, la ruche coloniale la plus active qu'on puisse souhaiter, ébranle la ville à coups de marteau-pilon. Les services que rend le grand bassin de radoub sont inappréciables : les navires du plus fort tonnage y peuvent réparer à l'aise leurs avaries.

Au travers des grilles et des jardins on aperçoit les longs toits rouges des magasins d'approvisionnements de la marine.

Sur le quai du commerce, à la limite du domaine militaire, nous admirons le nouvel hôtel des Messageries fluviales de Cochinchine et l'élégante flottille de la compagnie.

1. *Dessin de Slom, gravé par Devos.*
2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

Enfin, nous sommes dans la rue Catinat, fameuse par ses superbes boutiques, ses cafés décorés, son mouvement incessant de voitures et de piétons. Mouvement augmenté encore, les jours d'arrivée d'un transport, par quelques centaines de jeunes gens pressés de se distraire des fatigues d'une longue route.

Les uns se précipitent dans les cafés, avides de boire frais. La glace n'est pas toujours abondante à bord, et l'expérience peut seule donner une juste idée de la somme de jouissance que renferme l'écume glacée d'un cocktail ou la simple mousse d'un bock pour les débarqués d'un transport.

D'autres prennent d'assaut les hôtels, fort heureusement nombreux et confortables. Tel veut un vrai lit, large et très blanc. Tel se réjouit dans l'attente d'un copieux repas servi dans une vaisselle immaculée. En mer, lorsqu'il fait gros temps, on est bien forcé de négliger, à l'office, quelques soins de propreté, et l'on conserve cette habitude funeste par les temps les plus calmes.

La rue Catinat a une animation remarquable. Ce n'est pas ce mouvement particulier aux rues chinoises qu'on trouve dans toutes les villes d'Extrême-Orient, avec ce grouillement de torses nus, de jambes nues, remuantes, pendantes, dormantes. Ici, l'animation est tout européenne, j'allais dire parisienne, on a dit bien avant moi que Saïgon est le Paris de l'Extrême-Orient.

A cinq heures, quand le soleil bas à l'horizon permet d'abandonner le casque colonial si disgracieux, mais si indispensable, et de quitter les voitures fermées, on assiste à un long défilé d'équipages bien attelés, entraînant le tout Saïgon élégant à la promenade journalière.

Les gracieuses Européennes, de plus en plus nombreuses, n'ont point abandonné les meilleurs modèles de la mode parisienne, mais le sexe fort a complètement renoncé au luxe du costume; rien n'est moins compliqué que sa parure : un veston et un pantalon éblouissant de blancheur, c'est tout, et c'est fort commode.

Des chroniqueurs fashionables qui abattent leur tour du monde en moins de quatre-vingts jours, et qui, malheureusement pour leurs lecteurs, n'ont guère le temps de connaître les pays dont ils parlent, racontent avec tout leur sérieux des choses extraordinaires sur nos colonies, sur la Cochinchine en particulier.

Les Européens de Saïgon, à les croire, promènent tristement dans des rues poussiéreuses leurs faces pâles et leurs yeux éteints qu'ils dérobent derrière d'énormes lunettes noires!... Ils semblent stoïquement attendre le sort fatal que leur réserve le « mal cochinchinois ».

Ces descriptions alarmantes sont d'un autre âge ou d'un autre pays.

Sans doute, les hommes, les femmes surtout, ont à Saïgon un teint blanc et délicat, mais les roses se mêlent aux lis, et les ris ne sont pas absents des visages. Cette délicatesse de teint est le fait de la vie à l'ombre, obligée dans ce pays de soleil impitoyable. Enfermés tout le jour dans des appartements assombris où l'on évite avec soin la moindre filtration non seulement de lumière, mais encore de réverbération, les colons acquièrent forcément cette blancheur, qui n'est en aucune sorte l'indice d'une santé chancelante. Il suffit pour s'en convaincre de vivre à Saïgon et de fréquenter les Saïgonnais.

Nous sommes bien convaincus que ceux qui décrivent par trop légèrement nos villes coloniales gagneraient à passer au moins quelques jours dans les escales qu'ils abîment si allègrement à coups de plume.

II

L'installation. — Les meubles. — Les bibelots. — L'« auction ».

Suivant le principe anglais, à Saïgon, comme partout ailleurs, le premier soin doit être de s'installer confortablement.

Aussi bien, dès les premiers jours, faut-il multiplier les courses et en finir avec les ennuis de la recherche d'une « case » et de son aménagement.

Enfin, après d'interminables promenades en petites voitures malabares à travers le vaste jardin qui constitue la ville, on arrête son choix sur telle habitation bien exposée aux « moussons » rafraîchissantes, ou sur telle autre mieux garantie du soleil, mieux ombragée.

Les rapports de bailleurs à locataires sont fort simples : pas de baux, pas de complications; les loyers sont à prix fixe, tant de piastres par mois.

Les meubles s'achètent de préférence à la salle des ventes, à l'« auction », pour employer le mot usité, d'importation britannique.

Dans ces salles de vente se fait en quelque sorte la remise du mobilier de ceux qui partent à ceux qui arrivent. Un commissaire-priseur préside au contrat, et prélève un léger courtage.

Cet intermédiaire, qui n'est pas simplement gracieux, est cependant fort appréciable dans une ville où la population de fonctionnaires est très flottante, les uns rentrent en France jouir d'un congé, d'autres prennent une nouvelle destination, d'autres au contraire viennent s'installer. Il est aussi nécessaire pour les uns de réaliser rapidement leur mobilier, qu'il est indispensable pour les autres de se meubler vite.

Tout ce qu'on peut imaginer passe par les « auctions » : chevaux et voitures, bahuts incrustés de nacre et d'ivoire, bronzes japonais de toute valeur, vieilles porcelaines chinoises, satzumas, cloisonnés, soieries du Tonkin, etc., sont disputés chaque dimanche à coups d'enchères.

Ce tournoi est très en faveur, les mondaines de Saïgon viennent discuter bibelots et chinoiseries avec plus de grâce que de science. Et, que voulez-vous, à ce jeu-là, les plus forts se trompent et sont trompés.

Les porcelaines ont naturellement tous les honneurs. C'est la Chine, on le sait, qui mit chez nous le porcelaine à la mode. Au XVIIe siècle les Jésuites envoyaient déjà en Europe d'admirables spécimens de la céramique chinoise, et le vieux Japon donna naissance aux porcelaines de Chantilly. Ceux que le luxe du mobilier ne tente pas délaissent l'euction et se fournissent tout simplement chez les menuisiers et les vanniers chinois, qui ont un assortiment complet de meubles très suffisants, en bambou, en rotin ou en bois léger.

Mais, si l'on est nouveau dans la carrière des *teau couper poils la gueule*, c'est un rasoir; *Quelle heure y en a*, c'est la montre, etc.

Y en a louksir camarade ça combien coûter, n'indique pas grand'chose à un récent débarqué. Il faut un apprentissage relatif pour comprendre que l'on vous prie, si vous n'avez pas entière confiance, de vous renseigner chez un concurrent tout aussi chinois et tout aussi voleur que le marchand à qui vous en avez.

Dès que le marché est conclu, une armée de « coulis emménageurs », toujours à l'affût des installations,



voyages en Chine, il est prudent de prier un ami de servir de drogman auprès de ces fils du Ciel qui ne craignent jamais de profiter de l'ignorance des Occidentaux. Comme ils dédaignent de parler français, et qu'en général nous savons peu de chinois, d'un commun accord on s'est arrêté à une langue de convention, on parle *nègre*. « Moi vouloir ça », mais ne croyez pas que ce soit toujours aussi simple. Il y a une multitude d'expressions bizarres, auxquelles on se fait d'ailleurs rapidement, mais qu'il est presque indispensable de connaître pour débattre convenablement un marché avec ces trop habiles commerçants, comme pour comprendre les boys annamites employés à notre service et se faire comprendre d'eux. Le *cou-*

entassent sur des charrettes à bras lit, chaises longues, armoires, matelas, etc. Voilà un mobilier parfait pour vingt-cinq piastres, à peine cent francs.

Les coulis ont rapidement fait l'emménagement, ils connaissent un peu toutes les cases, et mettent, sans avoir besoin d'aucun conseil, les meubles à la bonne place.

Une dernière course pour joindre quelques accessoires à ce sommaire ameublement colonial et l'installation est terminée. Il ne reste plus qu'à suspendre sous la véranda, au seuil de la maison, la lanterne qui brûle toute la nuit à la mode chinoise. Rien n'est gai comme ces innombrables petits phares brillant dans le sommeil des jardins. Aussi une case inhabitée

est-elle un mauvais voisinage, tant paraît triste l'absence de cette traditionnelle veilleuse.

III

La popote. — *At home*

Lorsqu'on ne vit pas en famille, l'usage est de se grouper entre amis et d'occuper en commun une des gentilles maisons saïgonnaises.

Cette association porte le nom peu prétentieux de « popote ». Le but de la popote est de donner à ses membres le plaisir de vivre avec des amis, des camarades qu'on a le temps de bien choisir, et l'agrément d'une table moins fastidieuse que ne le devient à la longue celle des meilleurs hôtels. C'est la solution du problème de la vie agréable et à bon marché.

L'organisation d'une popote est fort simple. On se procure chez les marchands chinois, ou à l'auction, les objets mobiliers indispensables à ce genre de coopération : buffet, table, assiettes, etc. Une place d'honneur est réservée aux immenses verres d'un demi-litre, aptes à recevoir les blocs de glace dont on abuse trop souvent. Il est vrai que les médecins de la ville, pour boire frais à leur aise, prétendent que la glace est le meilleur des digestifs!

Chaque associé prend à son tour la direction de la popote avec le titre officiel de « chef de gamelle ». Ce fonctionnaire de l'ordre privé remplit le rôle minutieux de la bonne ménagère : il traite avec le cuisinier et exerce sur le personnel servant, l'office et la cave une surveillance étroite d'Argus aux cent yeux, ce n'est pas trop!

Si le chef de gamelle est « débrouillard », on a vite fait d'oublier les meilleurs menus du monde. Bien à l'aise, dans une case confortablement installée, sous le *panka* qui évente doucement, les « popotiers » sont tout aux douceurs de la bonne chère. Depuis les Romains reculés jusqu'au gourmand Monselet, les fervents du palais ont écrit à la pierre blanche au seuil de leur salle à manger la contre-partie de la maxime de l'avare, aux colonies, plus encore, il faut manger bien et bon pour se bien porter, et se bien porter pour vivre heureux. Le bonheur ne consiste-t-il pas en grande partie à avoir assez de santé pour jouir de sa fortune, et assez de fortune pour jouir de sa santé!

A la popote, les invitations sont faciles, partant fréquentes, on met tout simplement un couvert de plus. Le menu est toujours suffisamment copieux et soigné pour qu'un convive soit le bienvenu et le bien reçu. A l'hôtel, dame! il faut calculer et adapter ses idées de relations et de bonne camaraderie de table à la largeur de sa bourse.

On mange fort bien à Saïgon. Les cuisiniers sont presque des artistes, très épris de leur art. Ils préparent les mets avec plaisir, et avec une lenteur de bon augure. Ils excellent dans la pâtisserie, il est impossible de feuilleter la pâte plus légèrement.

Dans quelques cuisines, le Chinois est préféré à l'Annamite, question de pittoresque à part, et encore le chignon annamite est-il tout aussi décoratif que la queue chinoise, et l'indigène ne le cède pas en habileté, en soins et en propreté, quoi qu'on dise, au cuisinier du Céleste Empire.

Il est écrit dans le guide de la bonne cuisinière bourgeoise de Saïgon : Voulez-vous recevoir particulièrement bien votre hôte, ne manquez pas de lui servir un « gigot ».

Un gigot est une pièce de luxe en Cochinchine. Le mouton, fort rare, est généralement mauvais, un bon gigot de bon mouton est donc plus rare encore. Dans les provinces de l'intérieur du pays, dans des centres importants, on ne détaille pas cette précieuse chair, et j'ai connu des gourmets réduits à s'offrir un mouton complet venu de très loin à grands frais, pour satisfaire leur ruineuse envie de voir un gigot doré mijotant « à la bretonne ».

Si l'on veut vraiment sacrifier à la mode saïgonnaise, il est indispensable, dans un dîner de « gala », d'offrir à ses hôtes de simples artichauts, bien étiques, bien ratatinés, venus d'Europe dans les glacières des paquebots. Ce fruit potager, qui passe presque inaperçu en Occident, éveille sur le palais de nos colons des crises de gourmandise. Il a toujours été impossible aux plus habiles agents de culture — et ces estimables fonctionnaires sont en nombre — d'acclimater le moindre artichaut. Naturellement l'attrait du fruit défendu aux petites bourses fait prendre d'assaut, à chaque courrier de France, de nombreuses douzaines de ces pauvres légumes condamnés à la déportation.

Le melon, les poires, les cerises, sont encore mets délicats et de grande table ; ils arrivent en assez parfait état dans des boîtes hermétiquement closes.

La pâtisserie, les glaces, les sorbets, sont articles communs. Les cuisiniers les plus ordinaires savent lier à merveille avec le lait conservé de délicieuses crèmes. Le lait naturel est rare, cher et mauvais.

Le champagne est de la moindre fête, et remplace tous les vins fins ou vieux, trop rapidement disqualifiés par la chaleur des tropiques. Et puis, ce pétillement est encore un peu de la gaieté française, qui ne s'exporte guère.

Les gentilles cases, coquettement plantées au milieu de jardins toujours verts, retiennent facilement ceux que le monde et ses plaisirs tentent peu.

On est si bien chez soi, sur la chaise longue familière, vers le soir, quand, au coucher du soleil, les fleurs et les plantes expirent leurs parfums!

Les uns sucent méthodiquement le cocktail à leur chalumeau d'argent, ou sirotent à petits coups l'absinthe glacée. D'autres font de la peinture, de la musique, persuadés que cultiver un art est le meilleur moyen pour s'isoler du monde, c'est aussi, il est vrai, le



LA RIVIÈRE DE SAIGON. — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

meilleur pour s'y rattacher! Beaucoup s'essayent à la photographie, ce passe-temps, devenu banal dans la vieille Europe, offre ici d'intéressantes distractions et conserve de pittoresques souvenirs.

IV

Mondanités. — Five o'clock. — Clans et potins. — La valse « quand même ».

Dans une ville si coquette on ne doit pas s'étonner de rencontrer toutes les exigences de la mode, on est bien un peu en retard, mais si peu! le courrier de France met à peine un mois pour apporter les derniers modèles du Gymnase ou du Vaudeville. Maintes villes de province et des moins provinciales envieraient à Saïgon le luxe, le confort et le goût exquis du jour.

Les femmes, et les jolies ne sont point rares, ont multiplié les occasions de se voir et de se faire voir. Chacune d'elles a son jour de réception. Les « cinq à sept » de ces aimables hôtesses sont assidûment suivis; et ces réceptions sont fort cérémonieuses. Les élégantes et claires toilettes, les uniformes se pressent dans des salons vite trop petits.

Les uniformes sont très simplifiés, les officiers portent le vêtement de toile blanc avec quelques galons et boutons d'or ou d'argent. Ceux qui ne sont pas officiers croient parfois se devoir serrer dans des redingotes ou jaquettes qui s'accommodent mal à la couleur locale, beaucoup moins sombre.

L'heure des visites compte parmi les plus agréables. Malgré la solennité un peu exagérée de certains salons, on rencontre, dans ces réunions, fort aimable compagnie. Mais le plaisir, parfois, n'est pas sans mélange. Quand on cause beaucoup, souvent on parle trop, et les interminables commentaires des faits divers de chaque jour deviennent parfois de désobligeants « potins » pour les uns ou les autres; des clans se forment, et toute cette société, faite à souhait pour l'agrément, se plaît à la guerre de coups d'épingles.

A Saïgon, malheureusement, comme dans toutes les colonies françaises et autres, faut-il bien ajouter, il y a peu d'entente entre civils et militaires. C'est fort regrettable, mais il en est ainsi depuis très longtemps, excellente raison pour que ce mauvais état de choses continue.

Le civil ne tiendrait qu'à se rapprocher, le militaire se garde. Lors de la conquête et de la pacification, le sabre faisait son office et restait maître un peu partout; c'était une légitime compensation pour une vie pleine de sacrifices, de dangers et de courage. Depuis longtemps, fort heureusement, en Cochinchine on a sonné la victoire, et à son tour l'administration civile mène à bien son rôle paisible, tandis que les militaires voient tristement leurs armes rongées par la rouille.

Les antipathies nées de cette subordination alternative d'un ordre à l'autre n'ont pas tardé à tourner à l'aigre. On se charge de forfaits réciproques. Les civils reprochent aux militaires l'amour du panache, les militaires tiennent rigueur aux civils de leur peu de respect du galon, et les propos vont d'un train qui n'est pas toujours aussi calme.

Cette manière, non seulement détestable au point de vue du bon accord, qui est le charme de la vie lointaine, contribue à accréditer dans la métropole des échos aussi faux que peu aimables.

Il est, en effet, fort désagréable d'entendre nos fonctionnaires des colonies jugés aussi arbitrairement par des gens à qui la frayeur du mal de mer ou les loisirs n'ont pas permis de franchir l'isthme égyptien. S'il est vrai de dire, après Mme de Sévigné, que la « réputation d'un officier est aussi blonde et aussi délicate que celle d'une femme », la réputation des fonctionnaires qui n'ont pas l'honneur d'être officiers mérite aussi quelques égards, et il est utile de s'efforcer de ne la point ternir à plaisir.

On entend ainsi dire couramment et de bonne foi que les fonctionnaires coloniaux sont des « fils à papa » ayant fini de bien faire, choisis la plupart du temps parmi les flâneurs du boulevard. Heureusement pour nos colonies, rien n'est plus faux, comme s'en persuadent bien vite ceux qui aiment mieux y aller voir que croire sur parole.

Sans parler naturellement des jeunes fonctionnaires sortis d'écoles spéciales et qui entrent dans les administrations coloniales par une filière présentant les plus sérieuses garanties, ceux même qui, n'appartenant pas à la carrière, doivent leur nomination à la faveur ou à des titres acquis autre part, sont scrupuleusement choisis, et je ne crois pas qu'aucune administration métropolitaine ait rien à reprocher aux cadres coloniaux tels qu'ils sont organisés depuis plusieurs années déjà.

Je sais bien que le Basile de Beaumarchais est éternel, que de tout temps et dans tous les pays il y a eu de mauvaises langues qui ont donné cours à leur méchanceté naturelle, mais il n'est pas moins désolant, à tous égards, que des bruits aussi malveillants et aussi peu fondés trouvent des oreilles complaisantes et arrêtent les esprits qui ne se donnent pas la peine de quelque réflexion. Aussi, qu'arrive-t-il? Fonctionnaires et militaires élèvent souvent entre eux une barrière et se fréquentent peu. Tout le monde y perd, car la gaieté et l'animation si nécessaires aux colonies ne trouvent pas leur compte.

Ces querelles se divisent en sous-groupes, si je puis ainsi m'exprimer. Les officiers de marine fréquentent peu leurs camarades des autres corps, ils les jugent trop militaires; on pourrait peut-être reprocher aux officiers du « Grand Corps » de ne point l'être assez, quoi qu'il en soit, les officiers à casquette sont d'aimables mondains, et leur peu de goût pour le militarisme leur fait moins négliger la compagnie des simples civils.

Les commerçants et les fonctionnaires forment aussi leurs petites « coteries » trop souvent bien tranchées. Les fonctionnaires, soit qu'ils administrent ou qu'ils jugent, soit qu'ils payent ou qu'ils perçoivent, sont, à l'instar du garde champêtre, fiers de leur parcelle d'autorité, fiers d'appartenir au « gouvernement »[1] Les commerçants, et ils sont heureusement de plus en plus nombreux, ont la seule ambition, très légitime, de drainer les dollars et d'allonger leurs boutiques sur la rue Catinat La rue Catinat désigne dans son sens abstrait, tous « ces gens qui viennent faire du commerce dans la colonie » L'intonation légèrement protectrice et plaisante de cette phrase a été longtemps toute notre politique coloniale, le fonctionnaire tolère le commerçant et ne le favorise guère.

Il est certain qu'à la tête des affaires l'esprit est plus large et l'orientation moins particulariste On se rend compte, en haut lieu, que nos colonies, et entre autres la Cochinchine, spécialement riche, doivent devenir d'excellents terrains pour notre développement commercial.



LA POPOTE[1] (PAGE 233)

Mais on est vraiment peiné de voir une colonie vouée à la prospérité, ainsi divisée et souvent assez sérieusement par des querelles de corps ou de fonctions L'indifférence et l'égoïsme coloniaux devraient cependant amener à cette vertu que les moralistes appellent charité, et les philosophes indulgence

Le pouvoir central réagit contre ces idées de mesquine coterie; à l'heure actuelle, on obtient des résultats, on en obtiendra de meilleurs encore, et bien certainement l'état de choses que déplorent tous ceux qui ont quelque souci de notre avenir colonial ne survivra pas aux progrès incessants du commerce, et aux grâces du quadrille.

En effet, les salons où l'on danse jouissent du bénéfice de neutralité Terpsichore rallie indifféremment tous ses fidèles et les entraîne dans un tourbillon harmonieux, loin des querelleurs et des empêcheurs de danser en rond

Une chose fort remarquable est le culte passionné que tout Saïgonnais voue à cette gracieuse muse, les bals sont fréquents et brillants : bals officiels, soirées plus intimes, tour de valse après dîner, presque chaque soir on danse

Le bal du 14 juillet, offert par le gouvernement « aux populations », est naturellement parmi les cérémonies les plus brillantes et les plus goûtées A cette fête s'étale toute la pompe officielle, dans le plus beau cadre de verdure et de fleurs que puisse offrir une végétation tropicale

Le palais du gouverneur général dresse ses arcs de feu dans un parc étoilé d'innombrables lampions aux couleurs nationales Le haut perron, avec sa double haie de tirailleurs annamites en grand uniforme, les pieds nus, est de l'effet le plus pittoresque Dans le grand hall à l'entrée se pressent des groupes d'habits noirs, d'habits brodés, de tuniques indigènes

Sous les vérandas s'ouvrent larges, pleins de lumière, les salons de jeu, pris d'assaut par des amateurs de toutes races et de toutes teintes, qui joignent fraternellement leurs coudes pour arriver à la conquête d'un des nombreux tapis verts flanqués des deux flambeaux d'usage.

L'Annamite est joueur entre tous, longtemps exploité par les jeux chinois, par le fameux jeu des trente-six bêtes et par trente-six autres jeux, il paraît toujours ravi de perdre le plus clair de ses piastres. En ce jour de fête, les préjugés de races sont abandonnés, plastrons blancs, tuniques noires et têtes chocolat échangent galamment leurs dollars

Le vrai, l'unique salon, est celui de la danse Ce vaste temple occupe le centre du palais De trois côtés, de hautes baies s'ouvrent sur des portiques décorés des plus belles palmes de la flore cochinchinoise, et tandis qu'à travers les vérandas grandes ouvertes passe la brise doucement caressante de la mousson, l'excellente musique de la marine groupée sur un portique entraîne les valseurs sans trop les étourdir, et emplit le parc de ses gaies harmonies.

Le jardin est tout uniment splendide, et je ne sais rien de délicieux comme ces nuits d'Orient pleines de

1 *Gravure de Bazin d'après une photographie*

tièdes senteurs et de lucioles phosphorescentes, dans le rythme lointain et adouci des fanfares!

Le « salon du champagne » est des plus fréquentés.

Ce champagne, qui passe de mode en France, où l'on ose à peine le servir autrement que torturé dans des préparations savantes, règne ici en maître; son pétillement vermeil stimule les cerveaux alanguis par d'oppressantes chaleurs.

Tous en boivent et en boivent à foison, et j'avoue que



LE SALON DE LA DANSE AU PALAIS DU GOUVERNEUR[1]

là vraiment j'ai connu le charme du « vin français ».

V

Les promenades. — Le tour de l'inspection. — Merveilleux Jardin Botanique. — Jardin de la ville.

La promenade favorite des Saigonnais est le célèbre « tour de l'inspection ».

Ce tour se fait en voiture, le soir, de cinq à six. La route, fort belle, fait un grand coude au nord de Saigon et s'engage sur le territoire de l'arrondissement ou inspection de Giadinh, qui lui a imposé son parrainage. Un large chemin, soigneusement entretenu, fuit, tantôt ombragé de hauts arbres et bordé de haies vives en fleur, tantôt dégagé et droit, à travers de grasses rizières. L'air est plus vif qu'en ville, et les moussons, bien mollies cependant, balayent un peu de cette humidité toujours renaissante du sol.

Sur une partie de la promenade, les voitures marchent au pas. Cet endroit choisi varie au gré du caprice de la mode. L'« allée des acacias » le cède au « tour des lacs », quelques mois passent, et le bon ton change l'itinéraire.

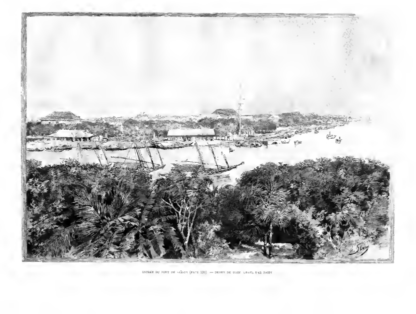
On échange des saluts et des sourires, on s'inquiète des figures nouvelles. C'est là qu'on vient chercher quelque sujet de conversation pour le dîner du soir, et un peu d'appétit.

Le retour s'effectue par le « Jardin Botanique » bien justement célèbre.

En effet, sur les bords d'un large arroyo moins vaseux que ne sont ses pareils, est dessiné le parc le plus riant qui se puisse imaginer. De larges allées sont ombragées par les puissantes essences tropicales, étiquetées et classées. D'autres voies sont bordées par la plus belle collection d'arbres à palmes. Les pelouses, épaisses et très vertes, sont tachetées de fleurs grasses éclatantes de couleur et trop fortement parfumées.

Pour ceux que les plus beaux types de la flore d'Indo-Chine ne suffisent point à charmer, on a réuni dans

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*



ENTRÉE DU PORT DE SAÏGON (PAGE 238). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

ce magnifique décor la faune complète du pays. Tigres, panthères, éléphants, ours, serpents de mille sortes se partagent les élégants pavillons qui émaillent ce jardin.

La volière a surtout pris les soins des heureux architectes. Des variétés infinies d'oiseaux très grands ou minuscules sont emprisonnés dans de vastes chalets grillagés, enfouis sous la verdure, et rafraîchis par un petit Versailles d'eaux jaillissantes. Les pélicans, les ibis et toutes les espèces de palmipèdes susceptibles d'apprivoisement nagent en liberté dans un délicieux lac dessiné au milieu du Jardin des Plantes.

Toutes ces merveilles sont fort appréciées des Saïgonnais, et le soir, ceux que le fameux tour de l'inspection tente moins viennent contempler cette belle nature extrême orientale, reconstituée si savamment dans le plus beau parc qu'il soit possible d'admirer.

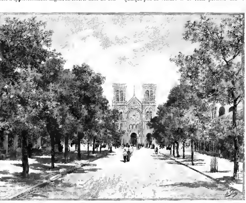
Moins charmeur que le parc botanique et zoologique, le jardin de la ville offre cependant une fort agréable promenade pour qui aime l'espace et l'ombrage. Dessiné sur l'emplacement d'une antique forêt dont on a respecté les vieux hôtes, ce jardin renferme des arbres prodigieux.

Chaque dimanche, le parc prend son air de fête, la musique de l'infanterie de marine y attire le tout Saïgon, les fidèles du tour de l'inspection désertent leur promenade favorite, et, à la chute du soleil, charrettes, landaus et calèches affluent dans la superbe allée qui enveloppe le kiosque des musiciens sur trois ou quatre rangs, les voitures se suivent ou se croisent au pas.

Une seconde promenade tout autour du pavillon est réservée aux piétons. Il est de bon genre d'abandonner quelque peu sa voiture et de venir piétiner dans ce cercle où règne une certaine intimité. On se réunit par groupes, on cause énormément. Les gentilles Saïgonnaises excellent aux potins, et puis, n'est-il pas fort intéressant de savoir par le piquant menu la dernière histoire dont on avait entendu parler?

Et se moquer du monde est tout l'art d'un jour.

Les blanches quenottes s'aiguisent à ce jeu parfois mordent un peu fort, et là encore n'y a-t-il pas un certain charme! Dans nos colonies la moyenne intellectuelle est fort élevée, plus élevée que communément on le suppose, et les racontars inévitables, voire les médisances, empruntent au milieu une saveur particulière. Ce n'est plus ici le banal *cancan* de province



LE HAUT DE LA RUE CATINAT ET LA CATHÉDRALE[1].

1. *Dessin de Slom, gravé par Maynard.*

Le tour est plus fin, plus drôle que sais-je! Les meilleurs esprits ne manquent guère de se joindre à cette délicate partie, et, dame! si la distraction est toujours méchante, elle a la mauvaise excuse d'être souvent spirituelle

VI

Saïgon monumental — Rues et boulevards

La capitale de la Cochinchine est sans conteste la ville la plus importante des possessions coloniales de la France. Dans les trente années qui ont suivi son annexion, elle a été fort embellie Saïgon est maintenant une des plus jolies cités de l'Extrême-Orient.

Un beau palais a été édifié pour le gouverneur général, on a construit des monuments publics qui orneraient n'importe quelle ville au monde de magnifiques avenues de tamariniers et de manguiers jettent une ombre bienfaisante sur des routes larges et bien tracées

Saïgon n'est certes pas une ville de marbre, mais la simple brique y est savamment ordonnée, par des hommes de l'art, que le budget, gros de ressources, de la colonie permet de conserver pour le constant embellissement de la cité grandissante.

De très nombreux édifices ont émergé des antiques marais de Giadinh. Chaque boulevard conquis sur des arroyos vaseux est gardé par des villas fleuries et d'élégants palais, et tout en haut de la ville la cathédrale impose son énorme masse édifiée dans le meilleur style roman. Ses hautes tours carrées sont aperçues de fort loin à chaque détour du fleuve qui conduit de la mer à la ville

Construit sur le point culminant de Saïgon, ce beau monument est cher à plus d'un titre aux Saïgonnois Il est flatteur pour leur amour-propre, et de plus, par suite d'une cause tout imprévue, cette cathédrale a des droits à notre reconnaissance. C'est en établissant les fondations profondes, qu'on a découvert la vaste nappe d'eau limpide qui alimente largement Saïgon d'une eau qu'envieraient beaucoup de villes en France, le débit de ce lac souterrain est inépuisable, et pendant la saison sèche, comme pendant l'hivernage, les fontaines publiques et les canalisations particulières ne tarissent jamais

Cependant le sol, sablonneux à souhait, qui forme un filtre naturel à ce lac bienfaisant a créé mille difficultés aux constructeurs de cette lourde bâtisse, et il a fallu prolonger les premiers travaux d'édification pour chercher très bas un terrain résistant

Néanmoins la masse l'a emporté, et une des tours s'est enfoncée, oh! bien legèrement, mais d'une manière appréciable cependant, de sorte que tout comme « Notre-Dame », la cathédrale de Saïgon a des tours d'inégale hauteur, n'en déplaise aux amateurs de symétrie irréprochable

Cette superbe église est le rêve réalisé d'un vieux colon de Cochinchine, le curé de Saïgon Il a prêché et quêté de si heureuse manière, que les millions ont afflué, et sont venus assez vite cimenter les murs de son cher édifice Sur la place de la cathédrale le service

LA SORTIE DE L'OFFICE [1]

des postes et des télégraphes est largement installé dans un palais, battant neuf, décoré dans la manière des pavillons de notre dernière Exposition Quelques-unes de ses peintures vives à fresque sont du meilleur goût et d'un prodigieux effet dans ce cadre de soleil

Tout en haut de la ville, qu'il traverse du nord au sud, le boulevard Norodom rend hommage à Sa Majesté Norodom Ier, roi du Cambodge, notre protégé, bien connu dans la vieille Europe pour sa prodigalité de petits rubans très rouges et à peine verts qui jouent à s'y méprendre notre ruban de la Légion d'honneur Et, à en juger par le nombre de fidèles qui portent ses couleurs, cette Majesté café au lait a bien droit à la reconnaissance publique, aussi le boulevard qui porte son nom est-il parmi les plus beaux. Long de quelques centaines de mètres, il est riche en monuments

Le superbe palais du gouvernement la barre avec sa

1 *Dessin de Berteault, d'après une photographie*

longue façade de casino, et la cathédrale lui présente son abside arc-boutée. De l'autre côté se dresse le château d'eau qui renvoie, dans toute la ville, l'eau de la nappe souterraine avec une pression suffisante pour permettre l'emploi des douches réconfortantes.

Sur ce même boulevard s'élève en bronze, la grande figure de Gambetta. Elle apprend aux Annamites nos sujets, que chez nous on dresse des statues, et avec raison, aux courageux qui s'efforcent de balayer le sol national de l'invasion étrangère. Gambetta est représenté dans un habit fourré, un peu chaud pour le pays, avec la tête rejetée en arrière, s'écriant : « Messieurs, au Tonkin ! » N'importe ! les destins comme les flots sont changeants, et les retours des choses humaines sont curieux. Pauvre Gambetta, comme il apparaît maintenant animé du plus pur patriotisme, ne pensant



LE CHÂTEAU D'EAU[1]

qu'à la France, et à la grandeur de son domaine !

Plus loin, on trouve le cercle des officiers, l'hôtel et le parc du général, et enfin, tout au bout, les casernes, bien situées, hardiment construites. Nos jeunes « marsouins » sont vaillants en Cochinchine, et depuis longtemps l'hôpital est bien trop grand, mais, à la vérité, peu de cases sont aussi heureusement placées que ces fameuses casernes qui laissent loin derrière elles les *barracks* de Colombo dont les Anglais sont si fiers.

Un peu plus bas, dans le cœur de la ville, le palais du Lieutenant-Gouverneur étale une architecture corinthienne qu'on est vraiment étonné de retrouver ici. Dans ces villes coloniales de gestation rapide, on ne s'attend guère à voir de hautes colonnes à chapiteaux fouillés et la grâce imposante du style grec.

Tout à côté, le Palais de Justice occupe un large espace avec ses trois corps de bâtiment d'un style sévère.

Le large boulevard Charner, conquis sur un ancien arroyo fangeux, ouvre une vue superbe sur le port de commerce et joue à merveille la Cannebière. Il est juste de dire, pour ne point blesser le légitime amour-propre des Marseillais, qu'il ne lui est nullement comparable pour l'animation.

A défaut du mouvement marseillais, cette large promenade jouit d'autres avantages. Une fois la semaine, la musique de l'infanterie de marine réunit, après dîner, tout ce que Saïgon compte de poumons avides de respirer un peu d'air rafraîchi par la brise de la rivière qui coule large au bout du boulevard.

De nombreux cafés s'échelonnent de l'un et l'autre côté de la promenade et ouvrent sur le boulevard leurs larges vérandas gaies de lumière.

Nous renvoyons au plan de Saïgon pour le long chapelet des rues de la ville. Beaucoup de noms appartiennent au « Gotha » de la Marine, d'autres sont d'origine locale et rappellent, sur les plaques bleues des rues, des noms de rois, de guerriers ou de villes de l'Annam, du Cambodge ou de Chine. Et encore rue est un terme impropre : si le moindre Gascon s'était mêlé du baptême il n'y aurait que des « allées », en effet, en tous sens, de larges avenues fuyant toutes droites sous un berceau de feuillage traversant cet immense jardin émaillé de *cainhas* et de palais.

La célèbre rue Catinat se distingue cependant par des arbres plus chétifs et par des maisons à l'allure européenne, avec des devantures et un éclairage étincelants. Toute une longue suite de boutiques offrent aux clients le shampooing américain, le remontoir Waterbury, le complet Crémieux, ou l'ultime sensation du divin Loti.

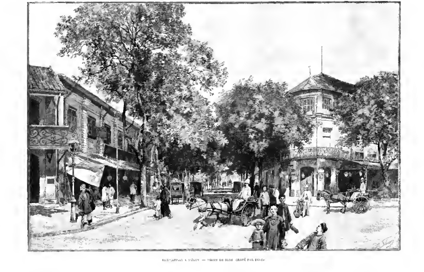


VII

Saïgon port de mer. — Le courrier de France. — Un port chinois.

Saïgon est un grand port de mer, qui n'est point au bord de la mer, cette vérité apparaît, sans doute, aussi peu compliquée qu'un aphorisme de M. de la Palisse, et cependant il n'est pas oiseux de dire que notre grand port français d'Extrême-Orient est à 40 milles à l'intérieur. Car, le croiriez-vous, on rencontre de bonnes gens qui négligent ce détail, et résolvent ainsi plus aisément, et de loin, certains problèmes écono-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*



RUE CATINAT A SAÏGON. — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR DEVOS.

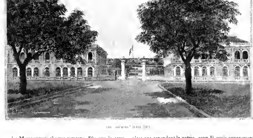
miques intéressant le mouvement commercial de la Cochinchine française.

Mieux vaudrait, certes, à maints égards, que notre capitale fût sur la côte; des projets ont été mis à l'étude pour établir une ville commerciale à l'entrée de la rivière de Saïgon, au cap Saint-Jacques notamment; il a toujours fallu en rabattre, les difficultés d'exécution enrayant les meilleures volontés. En attendant mieux, le port marchand s'étend sur de longs quais parfaitement aménagés, tout à l'entrée de la ville.

L'hôtel des Messageries maritimes et les immenses entrepôts de la compagnie, qu'on aperçoit dès le dernier coude de la rivière, en aval, sont au centre du port de commerce, au confluent du fleuve et du grand arroyo de Cholon.

Le service régulier du courrier de France est assuré plus que suffisant. Ce quai semble beaucoup plus près de France que le reste de la ville. Les gens qui l'on coudoie ont quitté la France il y a à peine un mois, ou encore si c'est un voyage de retour, tout ce monde sera à Marseille dans vingt-six jours!

De ces pèlerinages hebdomadaires à cette marche de la patrie, on revient joyeux si l'on amène avec soi un nouvel ami, apportant toujours de fraîches nouvelles d'Europe. On rentre triste, au contraire, quand on a accompagné un ami au départ, et je ne sais quelle sentimentalité, quel amour du sol natal fait briller au coin des yeux de petites perles que le soleil brûlant a du mal à tarir. Dans les colonies, ceux même qui n'ont que de bons souvenirs et d'heureuses espérances regardent avec ardeur du côté de la France absente depuis de longs mois. Là où l'on est bien, là



LES ARCHES[1] (PAGE 237).

par les Messageries chaque semaine. Dès que le coup de canon annonce l'entrée du paquebot dans le port, l'animation s'accroît en ville. Ceux qui n'espèrent que des nouvelles courent à l'hôtel des postes, où l'on attend dans la plus vive impatience le dépouillement et la distribution, chacun s'absorbe dans la lecture des lettres ou des journaux. Ceux qui attendent des parents, des amis, ou que la promenade au courrier de France distrait et console un peu de l'éloignement de la patrie, prennent le chemin des Messageries maritimes.

A chaque départ et arrivée de courrier, c'est en foule qu'on prend d'assaut les sampans du « mât de signaux », qui transportent les promeneurs au quai des Messageries, de l'autre côté de l'arroyo de Cholon. A peine quelques minutes de traversée et l'on se trouve en plein sur ce quai magnifique de la grande Compagnie, où les plus énormes paquebots ont toujours un mouillage n'est pas cependant la patrie, ceux-là seuls connaissent la puissance du sentiment du sol natal qui ont passé les frontières!

Pour rentrer en ville, la route qui se peut appeler route de terre, par opposition à celle que je viens de prendre au confluent de l'arroyo de Cholon et de la rivière de Saïgon, la route de terre, dis-je, sort de la grande barrière de l'enceinte des Messageries et traverse, sur une chaussée élevée, de vilains terrains vaseux, flanqués de petites cases annamites d'une bien méchante allure, qui donnent aux nouveaux débarqués une idée déplorable du souci des autorités locales pour l'assainissement. Et cependant on travaille déjà à l'amélioration de ce quartier, suburbain il est vrai, mais fort important à cause des établissements des Messageries et des nombreuses décortiqueries de riz, dont le voisinage enfumé n'a rien d'agréable. Certes je ne crois pas que ces terrains soient jamais transformés en villas d'agrément, mais on parviendra sans

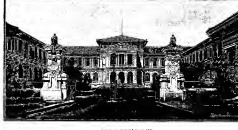
1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.

doute, à la longue, à assainir ce coin de ville et à remplacer par de simples prairies les cloaques qui bordent la route.

Mais ces plaintes ne peuvent durer longtemps, à peine a-t-on franchi quelques cents mètres, et l'on arrive au superbe pont qui franchit l'arroyo chinois. Le long de la rampe du pont s'étendent les hautes murailles d'une grande usine de métallurgie, dont les ateliers occupent un large espace au bord de l'arroyo.

On traverse le bras de rivière sur un pont audacieux d'une seule arche, sous lequel passent les hautes mâtures des jonques et des barques. Du point culminant de ce pont — un des travaux d'art les plus remarquables de la ville, — on a une perspective aussi pittoresque qu'étendue sur le port chinois.

A pleine rivière les jonques vont ou viennent en



PALAIS DE JUSTICE[1] (PAGE 236)

longue procession, selon que la marée porte à Cholon ou descend à Saïgon. Sur l'une et l'autre rive de l'arroyo, le commerce est actif. D'un côté, d'importantes manufactures européennes, des usines de blanchissage de riz et de décorticage ; de l'autre, la longue file des marchands chinois et les vastes greniers à riz.

Rien n'est curieux, le soir, comme la profonde perspective des quais illuminés par les mille lanternes des boutiques chinoises et par les innombrables feux des bateaux. Les Chinois sont très prodigues de lumière, et les petites lampes à pétrole, avec abat-jour en porcelaine, sont répandues à profusion.

Il faut cependant avouer que l'odeur nauséabonde qui se dégage de l'eau quelque peu douteuse de l'arroyo n'est pas pour retenir longtemps les admirateurs. Cet arroyo de Cholon est vraiment trop hospitalier aux dépouilles de toutes sortes, à la marée basse, comme le flot de Théramène, il recule justement épouvanté, laissant à découvert, sur les berges, des épaves innommables.

VIII

L'Annamite. — Caractère. — Costume. — Bijoux. — La femme annamite.

L'Annamite de Cochinchine est, comme chacun sait, sujet français depuis de longues années. La conquête de ce grand pays n'a pas eu lieu sans coup férir. La campagne a été sanglante et difficile.

C'était à une époque où il n'était pas de mode de grossir, de déformer parfois les événements coloniaux et de retarder souvent, par des hésitations budgétaires, les conquêtes définitives. Aussi notre sang a-t-il été fécond ; la France a fait beaucoup et a fait grand en Cochinchine. Les champs de bataille où s'illustrèrent tant de noms devenus populaires sont transformés en rizières verdoyantes. Nos efforts ont été productifs, chaque année ce vaillant pays vient diminuer de plusieurs millions les charges de la métropole.

Ces heureux résultats montrent à merveille ce que peut une nation, colonisatrice, quoi qu'on dise, lorsqu'elle ne trouve pas en elle-même des entraves à sa marche.

Des routes sillonnent d'immenses provinces et transportent jusqu'aux arroyos innombrables les richesses des régions hautes. Ces arroyos, ou canaux naturels, unissent en tous sens les grands bras de rivière. Le delta du Mékong, ainsi découpé, forme une mosaïque d'îles fertiles et éternellement vertes.

Cet admirable système d'irrigation fait de l'Annamite un être à peu près amphibie. Des familles entières vivent dans le « sampan », sorte de bateau plat recouvert dans le milieu, à la manière des gondoles

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

de Venise. La proue et la poupe, relevées en corne, donnent une grâce spéciale à ces petites maisons flottantes que les rameurs, debout à l'avant et à l'arrière, manœuvrent fort habilement.

Les villages annamites sont groupés tout au bord des arroyos. Rien n'est pittoresque comme ces nombreuses cases en « paillote » (chaume d'Extrême-Orient), ombragées de palmes. Là vit et travaille une population souvent accusée de paresse, parce qu'elle est silencieuse.

L'Annamite est léger, distrait, mais intelligent. Il est très craintif, aussi la douceur réussit-elle mieux avec lui que la brutalité. La fameuse « cadouille » (fine baguette en rotin) a longtemps cinglé les reins de ces pauvres diables sans produire de brillants résultats. La patience est préférable, car ces gens ne comprennent rien à nos emportements. Nous gagnons dans leur esprit à être calmes et silencieux comme eux-mêmes. Force et douceur, les deux manières sont faciles à expérimenter avec les *boys* qui nous servent. Ceux qui rudoient et maltraitent leurs domestiques sont fort mal servis. Il faut donner les ordres clairement et doucement; si le boy n'obéit pas, c'est, la plupart du temps, qu'il n'a pas compris.

L'Annamite n'est pas beau, mais on se fait vite à son genre de laideur. L'œil est intelligent. La physionomie est douce, souvent gracieuse. La femme surtout n'est pas dépourvue de charme. Le corps est souple, les hanches sont bien prises. Les petits pieds nus, fort soignés, peuvent être admirés par les plus idolâtres des formes. L'attache du poignet est extrêmement délicate, frêle même, ce qui laisse aux jolies mains cette flexibilité prodigieuse qui atteint son maximum chez la Javanaise.

Le costume indigène est des moins compliqués. Hommes et femmes portent une longue tunique descendant à la cheville; elle est ouverte sur chaque hanche à la manière de nos chemises d'hommes; les manches se terminent très étroites aux poignets, c'est le *cai-aô* (*kô-o*).

De la ceinture aux talons, l'Annamite porte le « càquan » (*ke-kouan*), culotte large et flottante, retenue à la taille par une écharpe de soie de couleur vive. La tunique et le pantalon sont en étoffe plus ou moins précieuse selon l'échelle sociale; généralement ces vêtements sont en soie noire, violette ou blanche.

L'Annamite riche chausse le soulier-sandale, le *day-ham-hêt*. L'immense majorité trotte nu-pieds.

Les hommes comme les femmes enroulent en chignon derrière la tête leur opulente chevelure d'ébène. La femme la fixe avec des épingles d'or moins longues que les fameuses épingles des Japonaises. Le turban est, en Cochinchine, le privilège du sexe fort.

L'homme use peu des bijoux et porte à peine quelques bagues, en revanche les femmes en sont surchargées; c'est par kilos d'or qu'on estime la parure d'une *congaïe*. Des bracelets serrés les uns contre les autres garnissent les bras jusqu'aux épaules. De lourds colliers emprisonnent leurs petits cous dans un carcan d'or.

Dans les familles très riches, les femmes portent des diamants, soit montés en bagues ou en rivière, soit incrustés dans une large plaque suspendue sur la poitrine. Ces diamants sont généralement mal taillés et d'un éclat fort médiocre.

Toute cette population est gaie, contente de son sort et toujours prête à sourire. On a déjà dit que l'Annamite est « le Français de l'Extrême-Orient ». Ce rapprochement est sans doute flatteur pour nos sujets d'Indo-Chine, mais il est incontestable qu'on retrouve chez l'Annamite un peu de cet esprit, de ce ton plaisant, de ce bienveillant enjouement qui fait du Français l'homme le plus aimable du monde.

Pierre Barrelon.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

UNE PETITE CASE A SAÏGON[1] (PAGE 226).



AU MARCHÉ [illegible] DE CHOLON[1] (PAGE 243)

SAÏGON[2],

PAR M. PIERRE BARRELON

IX

Le théâtre européen. — Les courses. — La course en charrette à bœufs.



LA FEMME [illegible] DE CHOLON[3] (PAGE [illegible]).

Il est, dit-on, de tradition pour fonder une colonie, que les Espagnols bâtissent d'abord un couvent, les Italiens une église, les Hollandais une bourse, les Anglais un fort et les Français un théâtre et une salle de bal.

Saïgon est tout à fait en règle, car la ville possède d'élégantes salles de bal et aussi un théâtre subventionné. Le mot d'ordre est donc de se distraire, et, pendant la saison sèche, les six mois de théâtre contribuent à faire de notre capitale la plus élégante des villes coloniales.

Le théâtre actuel, pour provisoire qu'il soit, ne manque pas d'un certain confort. La troupe est comme toutes les troupes d'exportation. Il y a d'excellents sujets, mais ils ont généralement eu de trop longs succès. Les ténors ont des trous dans la voix, et les Marguerites sont parfois un peu fanées. D'autres sujets, au contraire, débutent dans la carrière et ont été éblouis par des engagements magnifiques.

Enfin, sans rire, avec quelques coupures aux endroits périlleux, on donne le grand opéra, cahin-caha. L'opéra-comique est cependant mieux de saison, et l'opérette plaît avant tout.

La municipalité bienveillante donne chaque année pour l'entreprise théâtrale une subvention, dont maintes villes de province, et non des moins importantes, seraient fort aises.

Les Saïgonnais sont parfois facétieux, la société des courses est une curieuse manifestation de cette tournure d'esprit.

Saïgon a son petit Longchamp. L'hippodrome est fort beau, sur une vaste pelouse découverte. L'ovale de la piste est peut-être exagéré pour ces courses « de poupées ». Ces pauvres tout petits chevaux annamites, si gentils devant leurs légères voitures sur les belles allées de la ville, inspirent une véritable pitié sur le champ de courses, entraînés à grands coups de cravache par des indigènes improvisés jockeys et cramponnés à la crinière de leur monture, à la manière des singes de cirque.

Malgré l'attrait relatif de ce sport, je ne crois guère que la race ait quoi que ce soit à gagner au surmenage de ces charmantes petites bêtes, et la subvention largement octroyée à la société hippique serait, à mon

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*
2. *Suite. — Voyez p. 22[illegible].*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

sens, mieux employée à établir des haras dans la basse Cochinchine, pour au moins avoir des chevaux, avant de songer à faire courir.

En effet, les chevaux deviennent rares et, partant, chers. Le Cambodge fournit de forts beaux types, mais là encore, la reproduction est mal assurée; et sans être le moindrement pessimiste, il faut prévoir l'époque où il n'y aura plus de chevaux dans la colonie, ce qui serait vraiment dommage. Cette petite race nerveuse, solide, et si facilement maniable que des enfants se font un jouet de leur voiture et de leur cheval, est digne d'attirer l'intérêt des pouvoirs publics, suivant la formule consacrée.

Si encore le « pousse-pousse » devait s'acclimater à Saïgon, on regretterait moins, au point de vue pratique, la disparition de la race chevaline, mais toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour pour établir ce mode de locomotion ont été vaines.

La raison de cet état de choses est curieuse; l'Annamite se refuse absolument à traîner un Chinois dans un pousse-pousse, le Chinois ne consent pas davantage à voiturer l'Annamite.

Le Chinois, en effet, en Cochinchine, n'est pas comme au Tonkin, par exemple, un conquérant ou un ancien conquérant, il n'a jamais dominé complètement sur le delta du Mékong, et les anciens Khmers sont toujours là pour affirmer leur résistance à l'absorption mongolique. L'Annamite met une fierté légitime à ne point servir un Chinois.

D'autre part les Chinois ne sont pas aussi nombreux en Cochinchine qu'au Tonkin, région toute voisine de leur empire. Les fils du Ciel qui sont venus chercher une fortune facile loin de leur patrie, ne consentent pas à une besogne aussi peu rémunératrice et aussi pénible.

Et peut-être, aussi, l'impôt que nous avons établi sur chaque tête de Chinois est peu fait pour attirer les pauvres diables de coolis qui n'auraient pour seul revenu que leur métier de tireur de pousse-pousse.

Ces nombreuses raisons ont fait échouer toutes les essais tentés jusqu'à présent pour faire courir ces véhicules dans les allées vertes de la ville.

Je ne parle pas des idées émises à ce sujet par les professionnels de la dignité humaine; naturellement ils s'opposent à ce fait de voir un homme charroyer un autre homme. Les autorités de la colonie n'ont pas suivi ces philanthropes dans leurs spéculations de sentiments, et ce sont les seules difficultés que j'ai dites qui ont empêché les pousse-pousse de trouver, comme dans toutes les autres villes d'Extrême-Orient. J'avoue que mes idées humanitaires ne m'empêchent point de souhaiter à Saïgon ce genre de locomotion fort commode et si peu dispendieux.

La société des courses pourrait même ajouter un numéro intéressant au programme de ses réunions : le match de pousse-pousse.

N'a-t-elle pas déjà la course en charrette à bœufs? C'est bien une des choses les plus curieuses que j'aie vues. Sont en ligne une vingtaine de chars étroits, d'un modèle tout particulier. Chaque charrette est attelée de deux bœufs cambodgiens au fort garrot, attachés par le joug à une longue flèche, lestement redressée en corne.

Ces attelages sont ornés de palmes, abondamment pourvus de grelots, et encombrés d'une grappe d'Annamites.

Dès que la cloche du départ a donné l'essor à ces bizarres véhicules, tout cela fait un bruit d'enfer, les grelots tintent, les indigènes armés de longues houlettes excitent de la voix et surtout du geste les pauvres animaux qui galopent d'une allure extraordinaire, insensée, de tous côtés. Bêtes, gens et charrettes se choquent, se renversent, se relèvent. Cette course d'un si nouveau genre dure quelques minutes de folle gaieté pour les spectateurs. A peine deux ou trois chars arrivent au poteau, recevoir le prix de leurs efforts, tout le reste s'est dérobé, ou a culbuté en tous sens, par-dessus les barrières de la piste. Le plus étonnant, c'est qu'à ce jeu endiablé je n'ai vu se tuer personne, et pas le moindre bœuf éventré!

Il y a certainement là une excellente idée comique, et si la société des courses ne fait pas grand'chose pour l'amélioration de la race chevaline, elle cherche au moins à amuser son monde.

X

Cholon. — Le palais hospitalier du Doc-Phu. — High-life annamite.

Cholon est la grande ville commerçante de la Cochinchine. C'est une cité tout asiatique, presque un faubourg de Saïgon, la capitale européanisée.

En une demi-heure à peine on fait le voyage Saïgon-Cholon. On a pour cette promenade facile et intéressante le choix des moyens de locomotion. Et d'abord, un chemin de fer traverse tout droit « la plaine des tombeaux », vaste campagne déserte semée de mausolées superbes ou de modestes tombes, c'est le cimetière annamite, vaste, sans clôtures, sans limites, sans culture d'aucune sorte, sans arbres et presque sans verdure. C'est le grand champ du repos final des bouddhistes, du *Nirvana*.

En second lieu, on peut gagner Cholon par la route de l'arroyo chinois, ou circule rapide et léger un petit tramway Decauville à voie étroite, le même précisément qui eut tant de succès à l'Exposition de 1889, et qui a été lestement transporté et installé ici, au grand plaisir des Asiatiques, devenus d'excellents clients.

Le tramway passe à toute vapeur au milieu d'une grande affluence de population, chinoise pour la majeure partie.

D'un côté de la route on domine l'arroyo surchargé de jonques énormes aux flancs gorgés de riz, qu'une douzaine de Chinois perchés sur la toiture de chaque

barque activent à l'aide d'une longue rame à laquelle tous travaillent.

De l'autre côté on suit la longue théorie des maisons chinoises en briques ou en paillotes. Au bord de la route, de larges marchés couverts abritent chaque matin la foule bruyante des ménagères annamites et chinoises. Parfois une pagode élève son architecture découpée un peu au-dessus des cases ordinaires, et attire l'attention par un bruyant tam-tam.

Après les longs détours de l'arroyo, on arrive à l'agglomération proprement dite : c'est Cholon, avec ses tout à la chinoise, y compris le dîner, qui n'est pas des moins curieux.

La soirée se continue au théâtre, où les spectateurs de choix ont le droit, très recherché, de pénétrer dans le foyer des artistes. Là tout un monde de figurants travaillent leurs têtes au pinceau, et cherchent à se donner les airs les plus terribles.

Dans des loges spéciales, les premiers sujets se maquillent devant ces minuscules miroirs incrustés de nacre qui font l'ornement de nos étagères européennes; ils prennent les onguents et les couleurs fines dans les

PLAN DE CHOLON

Limites de la Ville

LÉGENDE

1 Mairie B 1
2 Ecole B 1
3 Eglise et Ste Enfance B 1,2
4 Télégraphe B 2
5 Marché B 2
6 Camp des tirailleurs B 2
7 Cimetière européen B 1
8 Gare du Tramway de Cholon à Saigon B 2
8 Palais du Doc Phu B 2

Echelle 0 500 1000 1500 2000 Metres

L. Thuillier del^t

rues régulières bordées des étalages les plus disparates de marchands et de restaurateurs ambulants.

Là, plus rien d'européen, les marchandises ne rappellent aucun produit qui nous soit familier. On est bien en Chine. Cholon est en effet une ville absorbée presque en totalité par 60000 Chinois. Tout le commerce est entre les mains des Célestes, les fêtes sont celles de la Chine, le théâtre est chinois encore.

Les Chinois vivent beaucoup au « cercle ». Leurs cercles n'ont sans doute que de lointains rapports de confort avec le « Jockey » ou l' « Epatant », mais encore y est-on parfaitement traité, quand on a la rare fortune d'y être accueilli. En effet, si l'on a des relations dans le grand monde chinois, — ce n'est pas toujours facile, — on passe gaiement le temps à Cholon, petits tiroirs de ces gentils meubles laqués dont nos fillettes font des armoires de poupée et, plus tard, des boîtes à bijoux.

En Chine, les femmes ne paraissent pas sur la scène, et les rôles féminins sont tenus par des hommes. En Cochinchine, il y a des accommodements, et les rôles féminins sont remplis par d'assez agréables petites Chinoises.

La décoration de la salle de spectacle est très passable, les lustres éclairent à profusion, et des tentures aux sujets aussi fantastiques que variés meublent les loges de galerie.

Au rez-de-chaussée se trouvent des baignoires, munies de lits de camp et de tout l'accessoire d'une fumerie d'opium. Le fait de réunir dans un si petit

comportement l'attrait de la musique et les douceurs paradisiaques de l'opium est l'indice d'une civilisation qui ne fait certes pas ses débuts.

J'avoue que je n'ai pu me rendre un compte exact du degré de progrès de la musique chinoise. Est-elle très en retard ou très en avance? Je ne sais. La mélodie, à la vérité, en est bien délicate à saisir, et l'harmonie a paru impossible à goûter à mes oreilles rebelles à ce tintamarre. Mais encore *Lohengrin* et le *Tannhauser* n'ont-ils pas longtemps été classés parmi les fantaisies d'un goût douteux!

La salle est archi-pleine chaque soir, et la représentation se prolonge fort tard dans la nuit, pour continuer quelquefois pendant plusieurs soirées. Le spectacle consiste en d'interminables déclamations chantées, toujours accompagnées des trépignements et des grincements d'un nombreux orchestre de bizarre composition. Le tam-tam, les cymbales, rivalisent avec les flageolets aigus et les faussets des artistes.

Ces représentations épiques, très longues, très monotones, n'ont pour l'Européen qu'un attrait médiocre.

Une des curiosités de Cholon, pourrait-on dire, s'il ne s'agissait d'un commandeur de notre Légion d'honneur, s'il vous plaît! est le Doc-Phu-Su.

Un Doc-Phu est le fonctionnaire annamite qui a l'administration indigène d'une grande ville ou d'une grande province. Ce mandarin « du suprême bouton » est chargé de l'administration de Cholon et de ses 100 000 habitants asiatiques, sous la haute direction, bien entendu, de l'administrateur français.

Ce Doc-Phu, comme tous les dignitaires indigènes de Cochinchine, manifeste les meilleures intentions à l'égard de notre pays, qui a maintenu la plupart des anciens privilèges des mandarins, tout en leur en accordant de nouveaux. Celui-là cependant est plus près de nous que les autres par le costume et par les manières, je n'ose ajouter par la langue, car, malgré la meilleure volonté du monde, il a grand'peine à faire comprendre les paroles aimables qu'il a pour tous ses visiteurs.

Dans une somptueuse demeure à l'allure tout européenne, il vit avec une nombreuse famille et une femme unique, une maîtresse femme. Elle tient les clefs du coffre, et certes elle s'entend à merveille à arrondir la cassette.

En effet, Bouddha, ce bon dieu qui fait bien les choses, bénit les nombreuses familles, et le Phu n'a pas moins de 14 enfants. Tandis que les grands fils cherchent à acquérir à Paris les défauts qui manquent à leur race et le dernier « chic » du jour, les filles et les tout petits vivent complètement à la mode annamite, et conservent avec piété les mœurs patriarcales.

Chez les Annamites, le respect du père est le commencement de la sagesse. Il faut voir comme tout ce monde, petit et grand, s'écarte sur le passage du chef de la famille. Pas de caresses, pas de genoux à papa, seulement le respect et un peu la crainte. Cela vaut-il mieux ou plus mal que notre méthode familière, chère au bon roi Henri? J'abandonne cette question aux spécialistes.

C'est, sans conteste, chez le Doc-Phu de Cholon qu'on mange le mieux à la mode annamite; il tient beaucoup au renom de bonne cuisine que possède sa maison et offre à tous l'hospitalité de la table le plus aimablement du monde.

Les convives, toujours en grand nombre, prennent place autour de la large table couverte d'une infinité de petits bols contenant les préparations les plus diverses.

Chaque invité, armé de deux bâtons d'ivoire et d'une cuiller en porcelaine, a devant lui une petite assiette, un bol plein de riz et une tasse microscopique destinée à recevoir le *choum-choum* ou eau-de-vie de riz, la seule boisson dont on arrose de quelques gorgées le repas annamite.

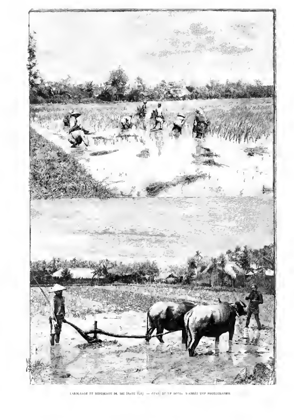
Les convives, sur l'invitation du maître de la maison, puisent au moyen des bâtonnets et de la cuiller dans chacun des nombreux petits plats et tirent au hasard une bouchée de cochon mort-né, fin régal, quelques vers palmistes grillés à point, etc. La soupe annamite, mélange verdâtre de jeunes pousses de bambous, de nids d'hirondelles et de tendons de rhinocéros, est un manger fort délicat.

Toujours au moyen des baguettes, on dépose le morceau cueilli sur le bol de riz, et à l'aide de la petite cuillère on arrose chaque bouchée avec du *nioc-nam*, sorte d'huile extraite de poissons séchés au soleil, et qui a un goût très fin lorsqu'elle est fraîche, mais comme c'est rare! Dans les maisons moins bien tenues que celles du Phu, et elles sont nombreuses, le nioc-nam est d'habitude affreusement rance, et dégage une odeur fort désagréable, qui n'est point pour un odorat européen un bon encouragement à le goûter.

Lorsque la bouchée est ainsi préparée et arrosée, on porte le bol de riz aux lèvres, et entre les deux bâtons on introduit dans sa bouche le délicieux quartier en le faisant suivre, à l'aide des baguettes d'ivoire, de fortes poussées de riz.

Les femmes ne sont pas admises à table; on fait une galante exception, faut-il bien vite ajouter, pour les Européennes de qualité, que le Doc-Phu reçoit avec tous les principes de galanterie qu'il a recueillis pendant ses nombreux voyages en France. Et dans ces petites fêtes le rôle de sa femme et de ses filles consiste uniquement à éventer les dîneurs avec de grands écrans, et à prévenir les moindres désirs des hôtes de papa.

Lorsque tout le monde s'est longtemps escrimé de son mieux avec ces bâtonnets, moins dangereux que notre fourchette et notre couteau, mais aussi moins commodes, lorsqu'on a vanté l'excellence des mets, le parfum des assaisonnements, et le velouté du choum-choum de derrière les fagots, ceux qui sont au fait des us annamites ont garde de laisser le moindre grain de riz, et, prenant les baguettes placées en travers sur le bol, font au maître de la maison les *tsin-tsin*



LABOURAGE ET REPIQUAGE DU RIZ (PAGE [illegible]). — GRAV. DE LE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

d'usage, sorte de saluts de remerciement qui se pratiquent avec les deux mains.

A ce moment la bonne étiquette annamite veut que les invités témoignent par des sons gutturaux très bruyants que leur estomac est bouleversé d'aise. Il est inutile d'ajouter que les Européens ont toujours mieux aimé passer pour malappris que manifester leur satisfaction dans un langage aussi barbare.

Le repas annamite se termine par un grand bol de thé, qui est le bienvenu.

La table est alors dégarnie de tous les petits plats, le couvert est dressé à l'européenne, et l'on apporte un énorme châteaubriant aux pommes pour ceux que les délices de la table annamite auraient peu séduits. Il faut bien avouer que si l'on vante moins le bifteck plus connu, on le goûte davantage, et le bordeaux du meilleur cru fait oublier le choum-choum.

Au dessert, c'est une avalanche des fruits les plus variés. Un privilège de l'hospitalière maison du Phu est qu'on y mange d'excellentes primeurs. La mangue et le mangoustan délicat, jusqu'à l'humble banane, fruit du pauvre, sont particulièrement choisis. Vient ensuite la longue série des pâtisseries annamites, pour lesquelles les jeunes filles de la maison sont passées artistes. Il y a des friandises de toutes sortes : petits fours aux parfums exquis, fondants, babas, confitures, etc., la liste est fort longue et variée. Et le champagne, qui chez le Phu est de toutes les fêtes, excite les têtes et égaye l'estomac.

Le Doc-Phu de Cholon ne borne pas ses magnificences à sa maison de ville, il reçoit encore dans sa « maison de campagne ». C'est ainsi qu'il nomme le tombeau de ses ancêtres, et le sien propre, auquel il fait hardiment travailler !

Il est d'usage en effet de préparer dignement et de longue main sa couche éternelle. Elle a quelque chose de particulièrement grave, cette promenade dans ce beau parc, rempli d'une végétation ardente et d'arbres de toutes sortes qui ont pris aux cendres accumulées d'une antique famille la puissance de leurs troncs et leur éternelle verdure !

Sans aucun ordre, çà et là, sous les fleurs ou debout au milieu de pelouses, gisent ou s'élèvent de vieilles pierres tombales rappelant une longue vénération et un culte de tous temps rendu au souvenir des aïeux.

Le nom de maison de campagne n'est pas cependant une simple image. Dans ce vaste enclos, de larges habitations sont construites plutôt dans le but de donner des fêtes que pour y vivre à demeure. En effet, le lieu de repos des trépassés n'inspire point en général aux Asiatiques la respectueuse terreur que répandent nos cimetières !

L'anniversaire d'une mort est une date de famille qu'on célèbre en grande pompe, sans tristesse ; à chaque solennité, deux ou trois cents parents ou amis viennent manger, boire, fumer l'opium, et s'étourdir à la musique abracadabrante et grinçante des maestros du pays.

Et le culte est d'autant plus agréable aux défunts que leur mémoire a été fêtée dans des agapes pantagruéliques où le choum-choum n'est point épargné !

XI

Solennités annamites et chinoises. — Le Têt. — La fête du Dragon.

Les fêtes du Têt ouvrent l'année annamite, au commencement de notre mois de février. Pendant les trois jours que durent les solennités, les indigènes se livrent aux plus folles ripailles. Le commerce « stoppe », et il ne serait plus possible de se procurer la moindre mesure de riz. Tous ont réalisé la forte somme en vendant ou en engageant ce qui les gêne, car il faut à tout prix des piastres pour passer dignement ces jours de liesse générale. Pour les amateurs de bibelots, c'est le moment ou jamais d'augmenter les collections.

Dès l'aurore du grand jour, la fête commence par d'étourdissantes explosions de pétards. Chinois et Annamites revêtent leurs habits de gala. Les Chinois sont surtout remarquables avec leurs costumes de soie aux vives couleurs et leurs grands chapeaux de cérémonie constellés de verroteries qui font le plus brillant effet au soleil.

En grande tenue, tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, ont commerce avec les Européens viennent déposer à domicile leurs cartes de visite longues d'une aune et couvertes de signes indéchiffrables sur joli papier semé de poudre d'or.

Ils ne bornent pas là leurs attentions, et se présentent les mains pleines de cadeaux, trop pleines même, car la simple discrétion ne permet pas de les accepter tous, mais on désobligerait un fournisseur, par exemple, si l'on ne puisait dans sa corbeille un paquet de thé ou quelques fruits.

Le personnel de la maison offre de menus présents. Le cuisinier prépare en grande cachette un de ses meilleurs gâteaux, pour ménager une gourmande surprise.

L'usage est de s'occuper spécialement du costume des enfants, qui est toujours des plus riches. Tous ces bébés sont maquillés, pomponnés de la plus drôle de façon. N'est-il pas curieux de retrouver si loin la gracieuse coutume que nous avons nous-mêmes aux jours gras ?

Chaque case indigène est enguirlandée, enrubannée et abondamment pourvue de bannières, d'inscriptions de toutes sortes, et si l'on pénètre à l'intérieur, l'autel des ancêtres est décoré de fleurs, les tables sont surchargées de victuailles.

Après les visites, le temps qui n'est pas absorbé par le jeu est consacré à manger, à boire plus que de raison et à faire un bruit effroyable avec des pétards. C'est extraordinaire comme ces populations, paisibles d'allures cependant, aiment ce divertissement bruyant. Mais on ne peut se faire une idée exacte du bruit mené

pendant ces quelques jours de fête, c'est à tel point qu'il est impossible de sortir en voiture sans quelque péril, car les petits chevaux du pays se font peu à ce vacarme.

Les gros personnages indigènes, pendant ces journées de réjouissances, reçoivent naturellement leur famille; et le Doc-Phu de Cholon, bien entendu, réunit dans sa vaste demeure ses nombreux collatéraux. Il invite aussi les Européens, et c'est une partie de plaisir que de se rendre à cette soirée annuelle.

Il reçoit plus particulièrement dans sa pagode, chapelle privée consacrée au culte des ancêtres. Chez les grands, la pagode est un vaste temple, où sont accumulées les richesses de la famille.

La pagode du Doc-Phu de Cholon est entre toutes remarquable du faîte jusqu'au sol, les colonnes et les panneaux en bois rare sont sculptés très artistement, et les larges sièges incrustés de nacre sont vraiment merveilleux.

Toute la maison, tous les jardins sont à la disposition des invités, et illuminés avec cette profusion de lanternes, de lampes de toutes sortes, particulière aux Asiatiques. Un buffet est servi à souhait et obtient certes le plus légitime succès.

Il faut avouer cependant que cette société mélangée d'Annamites et de Chinois ne plaît pas à tous les Européens, et ces soirées bigarrées n'ont pas la gaîté correspondante à leur bruyante allure.

LE DOC-PHU DE CHOLON[1] (PAGE 244)

Des fêtes spécialement chinoises ont lieu assez fréquemment, mais la plus remarquable est la fête des ancêtres, de la paix, du travail et du commerce, etc., plus simplement la fête du Dragon (*Dung Co*), qui se célèbre vers le milieu du mois d'avril.

Ces réjouissances occasionnent des frais énormes, et il est certain que ces frais sont l'indice, chez les Célestes établis dans notre colonie, d'une grande prospérité commerciale dans le présent et d'une confiance absolue dans l'avenir.

Les Chinois sont organisés en congrégations ou associations avec chefs, contrôle et coutumes même spéciales; chaque congrégation a sa pagode, qui dans les solennités est ornée selon la richesse de l'association.

Par exemple, la pagode de la congrégation de Canton est véritablement merveilleuse, le fond de la salle est orné de statues en bois doré représentant des génies et des illustres parmi les philosophes de l'empire du Milieu. Tout contre l'autel, chargé d'offrandes en nature, fruits et gâteaux, se dresse un gigantesque brûle-parfum flanqué de deux énormes lampadaires qui se détachent sur des tentures brodées et lamées d'or, sous la lumière des lustres très finement sculptés. Une foule sans cesse renouvelée d'Annamites et de Chinois défile en longue procession devant toutes ces richesses accumulées.

Sans contredit, le « clou de la fête » est la promenade du dragon, qui, chose fort curieuse, a une certaine analogie avec celle de la tarasque de notre Provence.

C'est une procession interminable de piétons revêtus de costumes bizarres, et groupés par congrégations, c'est un long défilé de chars, de châsses et d'autels laqués rouge et or, de pagodons et de chaises à porteurs de formes plus ou moins gracieuses, dans lesquels se tiennent, graves et immobiles sous le soleil implacable, de jeunes enfants aux costumes étincelants représentant des personnages célèbres de l'histoire de Chine ou des divinités allégoriques : je fais grâce du détail.

Tout ce défilé est entremêlé de compagnies de trompettes, de tam-tams, d'instruments grinçants, de flageolets suraigus, qui font une cacophonie sans pareille, et à chaque instant, sur tout le parcours, c'est une explosion de pétards qui assourdit tout le monde, car il n'y a point de bonne solennité, que ce soit naissance, enterrement, mariage ou encore autre chose, sans énormément de bruit, c'est un besoin, semble-t-il, pour ce peuple tranquille et silencieux, de se détendre les nerfs dans de semblables fêtes infernales.

Tout à la queue de la procession, le dragon, énorme monstre de carton peint, ferme la marche. Un solide gaillard, dissimulé sous le corps écailleux du monstre,

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

fait exécuter au dragon les mouvements les plus désordonnés. La tête, qui est un chef-d'œuvre d'horreur, ouvre la bouche, tourne les yeux, tire la langue et manifeste par une mimique expressive et fantastique des sentiments divers.

Ce long corps de serpent se déroule « en replis tortueux », et le monstre saute et bondit d'un air féroce, au son d'une musique diabolique, à grands coups de gongs et de tam-tams.

Devant les palais officiels, le dragon ne manque pas de faire la révérence, et se complaît en respectueux saluts, puis exécute, en l'honneur des hôtes, des danses de réjouissance fort fantaisistes.

L'aspect de cette sorte de cavalcade est on ne peut plus pittoresque et surtout bien couleur locale, sous le clair soleil, elle se déroule longue, poussiéreuse, bruyante et vivante, battant l'air de ses centaines de drapeaux, étendards et oriflammes aux mille couleurs agités par des hommes aux costumes étranges.

LE PALAIS DE DOC-PHU[1] (PAGE 244)

XII

Autour de Saïgon. — La chasse. — Thudaumot. — Mytho. — Le cap Saint-Jacques.

Saïgon a droit à toutes les préférences. Mais, malgré les délices de la ville capitale, on serait impardonnable de négliger les routes d'eaux si pratiques que tracent en tous sens les arroyos chevelus, qui font la richesse et la commodité du Delta du Mékong.

Et encore faut-il se presser de faire vite ces petits voyages, avant que l'inévitable apathie coloniale ne vienne mettre l'embargo sur toutes les bonnes volontés, et faire échouer les parties que de plus courageux s'efforcent d'organiser.

La chasse, presque toujours heureuse, décide souvent les plus inamovibles à courir la brousse et à abandonner pour quelques heures les chères habitudes. Et, vraiment, le séjour plus ou moins prolongé en sampan n'a rien qui soit pour déplaire. Les boys ont soin de préparer les lits, voire les moustiquaires pour les délicats, et, très à l'aise dans ces larges bateaux plats, on glisse doucement bercé par le rythme des rames, et l'on dort de belles nuits rafraîchi par la brise du fleuve.

Le voyage est organisé, calculé avec les marées de façon à toucher au terrain de chasse au matin. Chaque chasseur choisit son poste un peu au petit bonheur, et les piqueurs annamites lancent les chiens, qui ne tardent guère à mener. Dussé-je être accusé de tartarinades, je dois à la vérité de dire qu'il est fort rare qu'on retourne au bateau sans traîner sur la claie quelque *con-nai* (cerf), *con-man* (chevreuil), ou *con-huou* (chamois).

Certaines régions de la Cochinchine, resserrées en petites îles, entre des bras de rivière assez importants pour gêner l'émigration de la gent à poil, sont extrêmement giboyeuses, à un point qu'on ne peut croire. Le cerf, que l'Annamite ne poursuit guère, est parfois si peu craintif qu'il vient montrer ses bois et son long museau curieux tout au bord des mauvais sentiers bossués, au passage criant et grinçant des charrettes à buffles du pays.

Les chasseurs plus modestes laissent en paix le gros gibier, et s'accommodent fort bien de la guerre aux coqs de bruyère, ou aux bécassines dans les rizières. Le coq est assez rare autour de Saïgon, mais les bécassines foisonnent. Moins vives que leurs sœurs d'Europe, leurs crochets ne réussissent pas à les mettre à l'abri du plomb, et c'est par douzaines que les chasseurs à peu près habiles comptent leurs pièces au tableau.

Le singe, le rat palmiste (sorte d'écureuil), le paon, sont des chasses d'amateurs, qui trouvent leurs enthousiastes. Le tigre, malheureusement fréquent en Cochinchine, peut devenir un voisin dangereux, pour les chiens surtout ; il lui arrive d'en découdre devant les piqueurs, mais il fuit à l'approche de l'Européen. L'Annamite lui est moins antipathique, et les statistiques enre-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*



RESTAURATEUR AMBULANT (PAGE [illegible]). — DESSIN DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

gistrent chaque année un certain nombre de victimes du royal animal.

Il y a naturellement une spécialité de chasseurs de tigres. Le danger de ce sport attire les audacieux, et la valeur de la dépouille alleche les intéressés.

Quelques fins tireurs attendent l'ennemi à l'affût avec des balles explosibles, et abattent ainsi, au prix d'un sérieux danger, quelques-uns de ces fauves.

Les pièges réussissent bien mieux et ont l'avantage de n'offrir au chasseur aucune espèce de péril. « La fosse à la chèvre », par exemple, est une ruse originale. On creuse dans la forêt une fosse profonde garnie de pieux effilés, destinés à faire subir au fauve imprudent le supplice du pal.

La terre rejetée tout autour forme un glacis à pente douce du côté du bois, tandis que du côté de la fosse



[illegible] (p. 1 25).

le talus est rapide. Le trou béant est dissimulé au bas de la rampe intérieure du talus par une claie légère en branchages et en feuillages, suffisamment serrés pour dissimuler l'artifice. Au-dessus et au centre de la fosse, à l'aide d'un chevalet improvisé, ou mieux de la branche fléchie d'un arbre voisin, on suspend par les reins à cette espèce d'hameçon une jeune chèvre encore au lait, qui ne tarde pas à pousser des appels déchirants. Le tigre, flairant bonne aventure de ce chevreau égaré loin des siens et surtout loin de ses gardiens, s'approche du pauvre abandonné par le glacis à pente douce jusqu'au haut du talus. Mais la bête est placée de telle sorte que le tigre n'y peut goûter qu'en sautant à même sur sa proie, et il saute si bien qu'il entraîne avec lui son innocent appât dans la chambre des supplices.

A Saïgon, la chasse est, pour le grand nombre, un constant prétexte à promenades en tous sens. Et, au gré des marées qui renversent deux fois par jour le cours de la rivière, on remonte le sens naturel du fleuve, ou l'on descend du côté de la mer.

Thudaumot est le terminus favori de ceux qui s'engagent dans le cours supérieur de la rivière de Saïgon, tandis que le cap Saint-Jacques est la dernière attraction de ceux qui préfèrent le cours aval.

Le port de Thudaumot, à quelques heures de chaloupe au nord de Saïgon, mérite vraiment la faveur dont il jouit. Gentiment étagée sur le flanc d'une colline, cette petite ville a déjà de l'allure. L'hôtel de l'administrateur, coquettement construit tout en haut du bourg, domine le fleuve et les immenses rizières de l'autre rive.

Au grand dommage de la Cochinchine, la situation privilégiée de ce village grandissant ne se retrouve guère dans les autres postes, aussi le bienheureux Thudaumot fait-il prime parmi tous les postulants aux emplois administratifs de l'intérieur ! Ce petit pays est si gai, si riche ! C'est un centre de marché fort important. Et je me rappelle avec le plus grand plaisir les fêtes d'un récent concours agricole dans cette minuscule ville.

Rien ne manquait, ni les écharpes, ni les discours, ni les médailles, ni même les animaux gros et gras se disputant les prix !

Nous eûmes courses, régates, jeux de mille sortes, balançoires, chevaux de bois, montagnes russes, etc., et, le soir, promenade du dragon, sans lequel il n'y a pas de bonne réjouissance annamite.

La fête se termina dans une profusion de lampions, de fusées et de pétards du plus bruyant effet. Et tandis que de nombreux bateaux promenaient dans la large rivière leurs guirlandes de lanternes chinoises

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

et japonaises, la retraite aux mille torches parcourait la ville au milieu d'un vacarme effroyable de cris, de tam-tams et de pièces d'artifice. Cet ensemble inaccoutumé de bruit et de feu constitue le plus haut degré de réjouissance publique auquel puisse atteindre la population annamite. Aussi, ce jour-là, m'en souvient-il, tout le monde fut enchanté de sa journée et de sa soirée, surtout peut-être les Européens.

Mytho, port avancé dans les terres, sur le grand fleuve Mékong, est, après Saïgon-Cholon, la ville importante de la Cochinchine française

Pour permettre un transit plus facile aux nombreuses richesses qui descendent du haut Mékong et des grands lacs poissonneux du Cambodge, on a réuni Mytho à Saïgon par un chemin de fer, cette ligne, relativement courte — elle n'a que 70 kilomètres environ — a été d'une exécution longue, délicate et difficile à cause des affaissements renouvelés du terrain peu résistant qu'il traverse.



CHARRETTE A BŒUFS [1] (PAGE 247)

Des travaux d'art d'une hardiesse ou d'une puissance remarquable sont égrenés sur la route, et le voyage s'effectue à travers de grasses rizières, de larges arroyos, des marais, ou des bois de cocotiers et d'aréquiers.

On va à Mytho en trois heures, c'est un tout petit voyage, et il n'est pas un Européen de passage à Saïgon qui ne soit allé voir le célèbre parc aux caïmans.

Dans un vaste vivier bien sale grouillent les uns sur les autres une multitude de ces vilains animaux, noirâtres, vaseux, horribles. Rien n'est curieux comme le débit qui se fait de leur chair, et rien n'est barbare comme le genre d'amputation qu'on leur fait subir. A marée basse on retire de la vase un de ces animaux, qu'on amarre solidement à un arbre, la tête en l'air, puis avec un « coupe-coupe », sorte de coutelas large et affilé, on lui enlève un mètre à un mètre et demi de sa queue, qui se vend par petits quartiers aux Annamites, très friands de cette huileuse nourriture.

L'opération terminée, on détache le patient et on le rend au vivier, où il plonge en laissant une longue traînée de sang. Il est alors respecté de ses bourreaux tout le temps que sa queue met à se reproduire, puis il subit un nouveau martyre, et ainsi de suite. Ce genre de cueillette est très original, et les Annamites, avec la froide cruauté des Orientaux, ont intelligemment exploité la curieuse propriété qu'ont ces animaux de pouvoir rétablir avec le temps une partie entamée de leur personne.

Une promenade appréciée, quoique plus lointaine, est celle du cap Saint-Jacques, pointe extrême sud de la presqu'île cochinchinoise dans la mer de Chine. C'est là que les Saïgonnais viennent respirer à pleins poumons le grand air salé.

Au pied de la montagne du phare, la baie des Cocotiers offre tous les agréments d'une station balnéaire moins extrême-orientale. La plage, semée d'un sable très fin, s'étend en pente douce sur plusieurs centaines de mètres. Un hôtel vaste et bien aménagé donne aux baigneurs l'hospitalité dans les meilleures conditions de confort

En tous sens il y a de délicieuses excursions à faire soit que l'on gravisse le mont du Phare, où le gardien fait avec une grâce charmante les honneurs de sa petite installation et de sa « tour », qui porte les feux à 30 milles au large, soit, au contraire, qu'on visite les travaux de l'artillerie de marine, qui édifie, sur tout un flanc de montagne commandant la mer, des batteries puissamment garanties.

XII

Situation commerciale de Saïgon et de la Cochinchine

En Cochinchine, à Saigon surtout, le commerce et l'industrie tiennent une place considérable. L'industrie est à peu près complètement entre les mains d'Européens. Le commerce et la banque appartiennent en grande partie aux Chinois et aux Malais.

Il est fort regrettable que le qualificatif de « français » ne puisse ainsi leur être appliqué exclusivement

1 *Dessin de Boudier, d'après une photographie*

La Cochinchine, parmi nos possessions d'Extrême-Orient, paraît le plus propre à une francisation rapide. Notre civilisation, nos mœurs, sont acceptées, mieux encore qu'imposées. Nous sommes fortement établis au delta d'un grand fleuve, c'est-à-dire aux portes d'une région dont la population atteint 20 millions d'habitants et qui étend son influence sur de nombreux peuples à demi barbares, mais destinés par la force des choses à entrer avec nous dans la voie des échanges commerciaux et à subir notre attraction civilisatrice.

Le Mékong, dont les nombreuses ramifications



rayonnent en tous sens à travers des contrées fertiles, est un puissant auxiliaire de pénétration. Jusqu'au delà du grand lac du Cambodge, toute une flottille sillonne à intervalles réguliers les bras innombrables du fleuve.

Bientôt, sur le haut Mékong, au delà des rapides de l'île de Khône, un service de navigation va permettre de montrer notre pavillon et de faire pénétrer nos produits au sein même du Laos, jusque dans sa capitale, Louang-Prabang.

APRÈS LA CHASSE[1] (PAGE 262)

En effet, un chemin de fer à voie étroite transbordera les marchandises et réunira aisément la ligne commerciale du bas fleuve à la voie du haut Mékong, qui, en amont des rapides, traverse un grand pays peu développé, mais susceptible, grâce à la richesse du sol, de devenir riche et prospère.

M. Pavie, notre consul général à Bangkok, a parcouru pendant de longues années ces hautes régions et il s'est efforcé d'apprendre à ces populations à aimer la France. Nous sommes en droit d'espérer, dans un avenir prochain, un vaste champ au déploiement de notre activité.

Saigon est naturellement le port où se centralisent toutes les opérations commerciales, et le mouvement de navigation de ce port est en rapport étroit avec la prospérité des régions auxquelles il sert de débouché.

L'année dernière, le rapport général sur les statistiques des douanes enregistrait l'entrée dans le port de Saïgon de 160 navires français, jaugeant 216 231 tonneaux, et de 326 bâtiments étrangers, jaugeant 308 707 tonneaux, ce qui donne pour les entrées un total de 486 navires et de 524 938 tonneaux. Le total général des sorties des bâtiments français et étrangers s'est élevé à 481 navires, jaugeant 521 884 tonneaux.

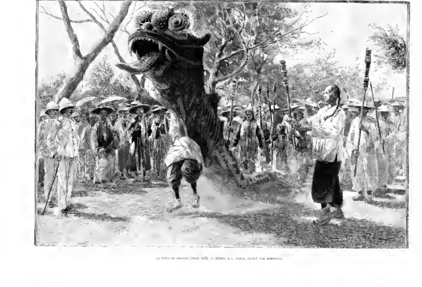
Il est hors de doute qu'un mouvement de navigation d'un millier de navires, jaugeant un million de tonneaux, est un résultat considérable, si l'on tient compte que ce mouvement suit une marche ascendante, on a lieu d'espérer beaucoup de notre colonie, déjà en plein âge mûr.

Le relèvement appréciable de la situation commerciale est dû, en partie, à d'excellentes récoltes successives de riz dans tout le pays. La Cochinchine, qui lutte courageusement pour sortir de la situation difficile qui lui est faite depuis plusieurs années par la subvention qu'elle sert au Tonkin, voit enfin son avenir se colorer et son état s'améliorer.

La situation commerciale intérieure s'est définitivement liquidée, dans des conditions désastreuses, il est vrai, de nombreuses faillites ont bouleversé le monde des affaires et amené des crises dont les commerçants chinois et les banquiers malais ont eu à souffrir plus que les Européens. Cependant le marché de Saïgon est aujourd'hui à l'abri du retour des catastrophes qui l'ont si fortement éprouvé, et l'équilibre, qui avait été brusquement détruit, est à peu près rétabli.

Le Cambodge, dont le commerce d'importation et

1. *Dessin de J. Lavée, gravé par Baun.*



LA FÊTE DU DRAGON (PAGE 247). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR ROUSSEAU

d'exportation transite forcément par le Mékong et Saïgon, est en pleine prospérité. Les relations de trafic de ce pays s'étendent jusque dans le haut Laos et au cœur du Siam.

Dans ces régions lointaines, la situation est délicate, parfois difficile, comme le démontrent trop brutalement les faits de piraterie qui ont ému récemment tous ceux qui ont souci de notre expansion pacifique, et il serait regrettable, au premier chef, d'être contraint, pour l'honneur du pavillon, à une répression violente et à main armée sur tout un pays. Une telle extrémité arrêterait pour plusieurs années le développement de contrées rapidement ruinées par une guerre, quelque courte qu'elle soit.

J'estime qu'il appartient à une politique habile, à une diplomatie éclairée, d'amener, sans coup férir, le gouvernement de Bangkok à faire prompte et bonne justice, et à débarrasser nos frontières coloniales de pillards et de bandits que nous avons eu parfois grand tort de ménager. L'école déjà longue faite au Tonkin doit indiquer le mode de procéder.

Le commerce extérieur de la Cochinchine comprend le trafic propre à la colonie, les importations à destination du Cambodge et pays voisins s'approvisionnant au Cambodge, ainsi que l'exportation des produits de ces pays.

En 1892, les importations ont atteint le chiffre de 37 613 879 francs, et les exportations montent (non compris le numéraire) au chiffre de 53 704 846 francs, ce qui donne un total général de 91 millions de francs pour le commerce de la Cochinchine française.

Le plus gros chiffre des importations est donné par les « ouvrages en métaux », il atteint 18 millions de francs, tandis que les farineux alimentaires, et surtout les riz, viennent en tête des exportations, avec un total de près de 43 millions.



LE CAP SAINT-JACQUES[1] (PAGE 251).

Le *riz* est en effet la richesse de la Cochinchine et, je crois pouvoir le dire, la seule vraie richesse du pays. Aussi bien, tout le commerce, toute l'industrie de la Cochinchine, gravitent autour de ce produit. La récolte est-elle abondante, toutes les branches de commerce fleurissent; au contraire, les pluies tardent-elles à venir féconder les rizières, les Annamites cultivateurs, pressurés par les Chinois qui font avec usure la banque du riz, demeurent dans un état voisin de la misère. La culture du *riz* tient, chez ces populations, la plus large part, c'est celle qui demande le moins de travail et qui donne le plus de profit. Ce

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Maynard.*

double avantage est certes fort tentant, et des gens moins paresseux que les Annamites s'en accommoderaient. Malheureusement cette culture ne peut fleurir en France, et il faut chercher ailleurs que chez nous la résolution du problème économique et agricole. Le riz ne se cultive que dans des rizières à peu près naturelles, fécondées par une chaleur humide. Hélas! nos cultivateurs de France, à défaut d'un produit si facile et si rémunérateur, continueront à peiner et à chercher le trésor du bon La Fontaine.

Le principe qui conseille de cultiver, autant que possible, dans un pays les produits qui peuvent s'y récolter, n'a pas toujours été considéré comme une vérité indiscutable, et de nombreux colons européens, surtout français, ont tenté la fortune en Cochinchine avec des cultures qui n'avaient pas grande chance de donner d'excellents résultats. C'est ainsi que beaucoup d'entre eux ont essayé vainement de planter en grand la canne à sucre, et se sont ruinés à la peine.

Le riz seul nourrit largement son homme et enrichit tous ceux qui le prennent comme base de leur négoce. Les Chinois, disais-je plus haut, font la banque du riz en Cochinchine; en effet, les courtiers chinois parcourent les provinces, offrant aux Annamites cultivateurs l'argent, les outils, les bêtes de somme indispensables pour mettre les rizières en bon état de rapport.

Au moment des semailles, c'est le Chinois encore qui fournit le grain nécessaire à l'ensemencement. L'Annamite est si indifférent qu'il néglige de conserver d'une récolte à l'autre les quelques sacs de riz dont il a besoin pour de nouvelles semences.

Les fils du Ciel, qui ne sont point descendus en Cochinchine en vain, savent à merveille profiter de la négligence insurmontable de ces populations, et sans se livrer à aucun travail ils recueillent, grâce à leurs prêts usuraires, la presque totalité des bénéfices, lorsque la saison a été favorable. Il est vrai que ces remarquables banquiers courent des risques, une année malheureuse entraîne pour eux une perte énorme, les avances qu'ils ont faites sont englouties, et le seul espoir est de retrouver rapidement des années meilleures qui les dédommageront dans une large mesure.

Le procédé chinois me paraît digne de retenir, au plus haut point, notre attention. Nous sommes en présence de gens qui ne se livrent à aucun travail matériel et qui par leur seule activité intellectuelle, par leur flair, par leur audace à aventurer des capitaux, font des

BUFFLES DE COCHINCHINE[1]

1. *Gravure de Pasin d'après une photographie.*

fortunes rapides, et drainent vers la Chine l'argent de notre colonie. Ce que font ces hardis banquiers, qui parfois n'hésitent pas à risquer *mille* pour gagner *cent* presque à coup sûr, pourquoi ne le ferions-nous pas!

Le taux que réclameraient nos banques agricoles serait sans doute moins usuraire, par conséquent les risques deviendraient moindres, et tout le monde trouverait son compte.

Et encore, s'il m'est permis d'aventurer une proposition, pourquoi ne ferions-nous pas en Cochinchine un essai de culture administrative, pour ainsi parler?

L'administrateur de l'arrondissement fournirait aux cultivateurs de son ressort, moyennant un loyer proportionnel à la récolte, les outils, les buffles de labour et les semences. Les riz seraient ensuite livrés dans des magasins centraux établis dans chaque province, et là viendraient s'approvisionner les marchands chinois, ou autres. On supprimerait ainsi la foule des intermédiaires, qui enlèvent aux vrais travailleurs et au pays même la totalité des bénéfices.

Le riz, selon le terrain où il est repiqué, produit une espèce particulière; on compte ainsi plus de deux cents espèces différentes, dont les plus estimées sont celles de Gocong et Vinh-Long, sur le grand bras du Mékong.

La quantité produite dans la colonie se chiffre par plus de 9 millions de piculs (le picul représente 60 kilogrammes environ), et vaut en moyenne un dollar le picul. L'exportation atteint le chiffre considérable de 6 millions de dollars.

Au même titre que le commerce, les industries sont d'autant plus prospères qu'elles se rapprochent davantage de la culture du riz.

L'industrie de décortiquerie et de blanchisserie de riz ne fait que croître, au détriment, sans doute, des petits décortiqueurs indigènes; cependant le développement des vastes usines européennes, qui occupent un grand nombre d'employés annamites, sans chômages et sans à-coups, est du meilleur effet.

Il y a cinq ou six usines pour cette industrie, tant à Saïgon qu'à Cholon; elles sont toutes prospères et préparent la totalité des riz d'exportation. Mais il y a place pour de nombreuses autres manufactures du même genre; lorsque la récolte est abondante, il arrive que des gerbes de riz moisissent dans les rizières en attendant les jonques chinoises qui doivent les enlever, car l'Annamite, la récolte achevée, considère sa tâche comme remplie et n'a garde de se donner la peine de charroyer lui-même ses produits à la ville prochaine; il attend.

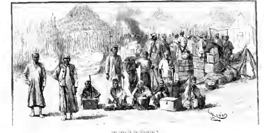
Chose bien curieuse, il n'existe pas dans la Cochinchine française une usine de tissage. De telle sorte que, les riz étant mis dans des sacs, comme chacun sait, après leur préparation, les industriels doivent se procurer ces sacs à Hongkong ou à Singapore. Certes les plantes textiles ne manquent pas dans la colonie même, et j'estime qu'une usine de tissage aurait la faculté d'enrichir rapidement ses actionnaires; mais la difficulté est de trouver des actionnaires pour nos pauvres colonies françaises, qui ne demandent que quelques capitaux et un peu de confiance pour devenir riches!

Pierre Barrelon.

1. *Gravure de Barbant, d'après une photographie.*



L'HÔTEL DES BAINS[1] (PAGE 251).



[illegible] [1]

L'EXPÉDITION DU KATANGA [2],

D'APRÈS LES NOTES DE VOYAGE DU MARQUIS CHRISTIAN DE BONCHAMPS,

PAR M. RENÉ DE PONT-JEST

I

MM. Stairs, Bodson et le marquis de Bonchamps. — De la côte orientale au lac Tanganyika. Le but à atteindre. — L'influence allemande.

MARIA DE FONSECA, FAVORITE DE MSIRI [3] (PAGE 263)

L'expédition du Katanga, qui s'est terminée l'année dernière, après avoir perdu deux de ses chefs sur trois, au cours d'une excursion intéressante et dramatique de plus d'une année dans l'Afrique centrale, avait pour objectif d'occuper un territoire au sud-ouest du lac Tanganyika et à l'ouest du Moero, et de soumettre au roi des Belges le sultan du Katanga, Msiri.

Le royaume de Msiri, ou Katanga, situé entre les neuvième et onzième degrés de latitude sud, est borné au nord par l'État indépendant du Congo et le Kassongo, à l'ouest par les territoires portugais du Benguela, à l'est par de hautes montagnes, le lac Moero et le Bangouéolo, et au sud par la ligne de faîte qui sépare les eaux du Congo de celles du Zambèze.

C'est le capitaine Stairs, de l'armée anglaise, l'un des compagnons de Stanley dans son dernier voyage, qui avait été mis à la tête de cette expédition du Katanga, dans le but de porter les frontières du Congo Belge plus près encore des pseudo-possessions anglaises de la côte est, de façon que l'État Indépendant eût un débouché facile sur l'océan Indien au Mozambique, par le Zambèze, le Chiré et le Nyassa.

La tentative était hasardeuse, pleine de périls, car le sultan Msiri jouissait d'une détestable réputation. Seuls l'Anglais Cameron et l'Allemand Reichart avaient tenté, mais en vain, de pénétrer dans ses États, où il régnait par la terreur sur un peuple sans autre religion que celle des ancêtres, avec quelques pratiques de fétichisme, et il se montrait rebelle à toute intervention européenne dans ses affaires. On le savait en Belgique, puisque déjà deux tentatives n'avaient eu aucun résultat, mais Sa Majesté Léopold n'en accueillit pas moins favorablement l'idée de cette nouvelle expédition qui, sous le commandement de Stairs, paraissait devoir réussir.

Stairs était bien en effet le type de l'explorateur africain autant au physique qu'au moral. D'une santé de fer, grand, sec, nerveux, acclimaté, infatigable, sachant se faire obéir sans violences inutiles, il

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*
2. *Voyage exécuté en 1891-1892.*
3. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

connaissait le pays et, de plus, parlait couramment l'idiome du Zanzibar, le ki-souahéli, dont l'usage s'étend de la côte orientale jusqu'aux grands lacs.

Le second idiome le plus répandu dans cette partie de l'Afrique est le ki-nyamouezi. On s'en sert sur les bords du Victoria Nyanza et dans tout l'Ounyamouezi (*pays de la lune*), qui est sous l'influence allemande.

Mais comme le capitaine Stairs ne pouvait songer à partir seul, sans auxiliaires sur lesquels il pût compter, il s'adjoignit M. Oscar Bodson, officier de carabiniers belge, et un de nos compatriotes, le marquis Christian de Bonchamps, jeune lieutenant de notre cavalerie territoriale, que tourmentaient, lui aussi, la fièvre de l'inconnu et le désir de faire œuvre utile. Avec le docteur irlandais Moloney, et Robinson, le domestique de M. Stairs, l'expédition allait comprendre cinq Européens, pas davantage. Les frais étaient à la charge de la Société Belge du Katanga, fondée tout exprès dans le but de faire du sultan Msiri un nouveau vassal de l'État Indépendant du Congo.

Parti de Naples à la fin de mai 1891, M. de Bonchamps retrouva le 15 juin ses compagnons à Zanzibar, ils s'y partagèrent aussitôt le travail d'organisation, et pendant que M. Stairs restait dans l'île, MM. de Bonchamps et Bodson allèrent recruter sur la côte, à Bagamoyo et à Dar-es-Salaam, les hommes nécessaires.

Moins de quinze jours suffirent aux explorateurs pour être prêts. Leur caravane se composait de 360 indigènes, dont 300 porteurs chargés, ainsi qu'une demi-douzaine de petits ânes de Mascate, des objets d'échange, des tentes, des provisions et des munitions. Les soixante autres engagés, triés sur le volet, sans fardeaux et bien armés d'excellents fusils système Gras, formaient l'escorte.

Avant de quitter Bagamoyo, c'est-à-dire la côte, MM. Stairs, de Bonchamps et Bodson se partagèrent les rôles. Chacun d'eux prit le commandement d'une compagnie de cent vingt hommes. Le docteur Moloney était chargé, indépendamment du service médical, de la marche des embarcations, car l'expédition emportait deux canots démontés, en tôle d'acier.

Ces dispositions prises, la caravane partit le 4 juillet 1891, pour s'engager dans l'Ousagara, pays riche, bien cultivé, entrecoupé de bois et de prairies, et qui est sous l'influence allemande. Bien que la route n'existât que sous la forme d'un sentier d'un mètre de largeur à peu près, la marche y était facile; les Européens n'y rencontrèrent que de rares indigènes. Terrorisées par les Allemands, les tribus paisibles qui occupent cette contrée s'étaient réfugiées dans les bois, où elles avaient construit de nouveaux villages.

Ces villages sont toujours et partout les mêmes : une centaine de huttes en claies et en argile, surmontées d'un toit conique, fait de roseaux et de chaume. Un *boma*, haute palissade protégée par un talus et un fossé, les entoure. Leurs défenseurs sont armés de flèches, de lances et de quelques fusils de pacotille.

La troupe s'était mise en route en pleine saison sèche, qui règne de mai à novembre. Le climat était sain, mais la chaleur accablante et l'eau potable fort rare, les rivières étant desséchées et les puits, qui n'existent que dans les villages, ne contenant presque toujours qu'un liquide répugnant.

Les voyageurs atteignirent néanmoins sans péril ni grande fatigue le désert d'argile rouge de l'Ougogo, pays sans eau et où s'élèvent quelques rares palmiers sans fruits. Il leur fallut dix jours pour le traverser, et le 15 septembre ils arrivèrent à Tabora, capitale de l'Ounyanyembe (*le pays des houes*).

Tabora est une agglomération de villages dont la population, en partie arabe, s'élève à 20 000 âmes, et qui s'étendent dans une plaine bien cultivée et entourée de monticules boisés.

Là encore s'exerce l'influence des Allemands, qui, après les échecs répétés que leur ont fait subir les Ouahehe et les Ouamochi, n'ont trouvé d'autre moyen d'assurer la tranquillité de leur territoire que de nommer à Oudjidji, sur le Tanganyika, un gouverneur de race arabe, un certain Roumaliza, bien connu comme un des plus grands esclavagistes de l'Afrique centrale.

C'est cet homme qui paraît être le chef du soulèvement contre les Européens.

De Tabora, où ils se reposèrent quatre jours, renouvelèrent leurs provisions et augmentèrent leur caravane de quarante hommes, M. Stairs et ses compagnons reprirent leur route à l'ouest, à travers les riches contrées de l'Ougalla, pays giboyeux et fertile, qui s'élève en plateaux boisés jusqu'au Tanganyika, dont ils aperçurent les rives le 15 octobre, en arrivant à Karéma.

Cent jours s'étaient écoulés depuis que la caravane avait quitté la côte de Zanzibar, elle n'avait pas perdu un seul porteur, et sauf quelques escarmouches avec des pillards à sa sortie de l'Ougogo, son voyage s'était bien passé. L'état des engagés était excellent, au moral et au physique.

II

Le lac Tanganyika. — Karéma. — Les stations anti-esclavagistes. — Les Pères Blancs d'Alger. — Le capitaine Joubert. — A travers le Maroungou. — Le Louapoula. — Les sources du Congo. — Bounkéia, la capitale de Msiri.

Karéma est l'une des plus importantes stations des Pères Blancs d'Alger dans l'Afrique centrale. Ils y ont groupé autour d'eux une population nombreuse.

C'est en face de Karéma, de l'autre côté du Tanganyika, que se trouve Saint-Louis de Roumbi, le poste anti-esclavagiste fondé il y a trois ans par le capitaine Joubert, un ancien zouave pontifical, qui vit là au milieu de quelques indigènes, tout à son œuvre humanitaire. Dès qu'il connut l'arrivée de M. Stairs, M. Joubert lui offrit de joindre son concours à celui des Pères Blancs pour le transport de sa caravane sur la rive ouest du lac, traversée qui se fait à la voile et à l'aviron, sur des canots creusés dans des troncs d'arbres de plus de 20 mètres de long, larges ou moins

trente-six heures et ne s'exécute pas toujours sans accidents

Entouré de montagnes que séparent de profondes vallées, semé de récifs, tourmenté par des courants rapides, exposé à des rafales fréquentes et peuplé de crocodiles, le Tanganyika est souvent dangereux.

Le marquis de Bonchamps partit le premier, pour établir un camp à proximité de Saint-Louis de Roumbi, mais il ne put mettre pied à terre qu'après avoir repoussé les indigènes armés de fusils, qui voulaient s'opposer à son débarquement. Un de ses canots fut attaqué par un hippopotame et faillit sombrer. Les hommes furent sauvés, mais les ânes périrent des suites de cette pénible traversée.

Cependant, malgré ce début de mauvais augure, il suffit de douze jours à la caravane pour se retrouver tout entière sur la rive occidentale du lac, et le 31 octobre elle descendit au sud-ouest, dans le Marougou, pays montagneux, boisé et coupé de marécages.

Quelques pluies, soir et matin, annonçaient le prochain changement de saison, mais les chaleurs restaient accablantes et la marche devenait difficile, à travers taillis et marais, où le gros gibier abondait.

Expédition du KATANGA
Itinéraire du Capitaine Stairs et de ses compagnons
Échelle
L. Thuillier del.

Les explorateurs rencontraient bien çà et là quelques villages misérables, dont les habitants, armés de mauvais fusils de provenance anglaise, de lances et de flèches empoisonnées, ne s'opposaient pas à leur passage, mais plus de missions, plus d'Européens, et ils devaient se frayer un sentier à travers la brousse, faisant à peine quelques lieues par jour et ayant à se défendre, la nuit, non contre les fauves, que les grands feux tenaient à distance, ni contre les reptiles, qui sont fort rares, mais contre les insectes, les scorpions, les centipèdes et une horrible chenille, dont le seul contact donne de violents accès de fièvre.

Malgré tous les obstacles et toutes les fatigues, quinze jours suffirent à l'expédition pour atteindre les rives du Louapoula, c'est-à-dire la branche maîtresse du Congo. C'était à cette époque la limite sud-est de l'influence belge. Le chef de la contrée, N'Gouena, fit un excellent accueil à M. Stairs, mais il lui affirma que Msiri était un tyran cruel et puissant, de qui il n'aurait pas raison plus aisément que ses prédécesseurs dans le Katanga. Tous avaient dû revenir sur leurs pas.

Ces renseignements, qui ne faisaient que confirmer la triste réputation de Msiri, ne pouvaient arrêter un instant les hardis voyageurs. Ils se hâtèrent au contraire de traverser le Louapoula, qui, là où ils se trouvaient, n'a pas moins de 500 mètres de largeur et est semé d'îles d'une luxuriante végétation. Malheureusement son courant est extrêmement rapide et de nombreux récifs en rendent la navigation dangereuse, même impossible, en nombreux endroits de son parcours.

Néanmoins, grâce à ses canots et à l'aide de N'Gouena, le capitaine Stairs put transporter en deux jours tout son monde sur la rive opposée de la rivière. Le but de l'expédition était atteint en partie : après cent vingt jours de marche, elle pénétrait enfin dans le Katanga, mais le plus facile seulement était fait. Ses chefs en eurent immédiatement la preuve. Tenus par leur cruel souverain dans un éternel état de terreur, les indigènes fuyaient devant eux, leur refusaient des guides et des vivres, faisaient le vide, et la caravane, épuisée, toujours sur le qui-vive, mit tout un mois avant d'arriver, le 14 décembre, en vue de l'enceinte de Bunkéia, la capitale du fameux Msiri, à qui M. Stairs avait envoyé les compliments et les cadeaux d'usage pour se le rendre favorable.

Il ne s'agissait plus que de parvenir jusqu'au sultan noir. Celui-ci fit bien savoir au capitaine qu'il avait reçu ses présents, et lui adressa un de ses officiers pour le conduire à l'endroit où il devait établir son camp, mais, imposant aux étrangers une sorte d'étiquette, il remit à trois jours l'audience qu'il leur accordait.

Le point désigné par les ordres du sultan pour l'installation de la caravane était à quelques centaines de mètres du *quikoro* (demeure royale), entouré de villages populeux. Les explorateurs allaient ainsi se trouver cernés de toutes parts, mais l'officier anglais

n'en prit pas souci et, tambours battant, drapeau du Congo déployé (bleu avec une étoile d'or au centre), il vint prendre possession du terrain momentanément concédé. Puis sans perdre un instant, il établit son campement de façon à y être à l'abri de toute surprise, car ce qu'il voyait de Bunkéïa lui commandait la plus extrême prudence.

En effet, sur bon nombre des pieux élevés qui formaient l'enceinte de la ville, agglomération de plusieurs villages dans une plaine immense arrosée par la rivière Unkéïa, affluent de la Lufue, on apercevait des têtes humaines, les unes desséchées, trophées de quelques vieilles razzias, les autres toutes fraîches, sanglantes datant de la veille à peine, exhibées peut-être dans le seul but de prouver aux arrivants la justice expéditive et la puissance du roi nègre.

De plus, le capitaine Stairs savait que l'expédition belge commandée par M. Le Marinel et venue par le Congo avait dû se retirer vers le nord, en ne laissant du côté de la Loualaba, à la station de la Loufoua, affluent de la Loufira, que son représentant M. Legat, et qu'une seconde expédition, dirigée par M. Delcommune, était dans le pays. Seulement on ignorait dans quelle direction. Msiri, il est vrai, avait remis une lettre de soumission à M. Le Marinel, mais il allait bientôt la désavouer publiquement, devant M. Stairs lui-même, et il n'avait jamais accepté le pavillon du Congo.

M. LE MARINEL[1]

D'ailleurs ces lettres de soumission des potits tyrans africains, auxquels on lit quatre longues pages, dont, le plus souvent, ils ne comprennent pas un mot, et qu'ils approuvent d'une croix, afin d'avoir la paix et des présents, ne sont sérieuses que pour les puissances européennes, en cas de contestations de territoires. Quant au souverain noir qui les signe, il ne s'en inquiète pas un seul instant.

Msiri avait donc promis à M. Stairs de le recevoir dans trois jours, mais il faisait la sourde oreille à ses demandes de vivres, et la caravane manquait de tout, ainsi d'ailleurs que trois missionnaires anglais, de la secte des Amis, campés également sous les murs de Bunkéïa et véritables prisonniers, depuis le départ de leur chef, le Révérend Arnot, pour l'Europe. Ces missionnaires s'étaient établis depuis quelque temps dans les États de Msiri, mais ils n'avaient pu le faire renoncer à ses coutumes barbares. Les malheureux prédicants avaient beau lui adresser des cadeaux, il refusait de les laisser partir, sous le prétexte que le pays n'était pas tranquille. Il ne voulait pas qu'on le rendît responsable de leur mort. Ils devaient patienter jusqu'à ce qu'il jugeât le moment favorable.

La vérité, c'est que le rusé despote savait que les Anglais devaient recevoir de nombreux ballots de la côte et qu'il comptait bien sur les piller, soit leur faire payer fort cher son autorisation de se mettre en route. En attendant, à toute heure du jour et de la nuit, il les envoyait chercher, puis, quand ils arrivaient au quikoro, il leur faisait dire qu'il n'avait pas le temps de les recevoir. M. Arnot avait bien offert, lui aussi, le pavillon de sa nation à Msiri, mais sans plus de succès que M. Le Marinel. Le roi du Katanga acceptait tout des étrangers, sauf leurs drapeaux.

La situation se dessinait donc peu favorablement, et M. Stairs mettait toute son activité à fortifier son camp, lorsque, le 17 décembre au matin, Msiri lui fit savoir qu'il le recevrait dans l'après-midi.

Informés de cette audience, les missionnaires supplièrent leur compatriote d'intercéder pour eux auprès de leur geôlier. M. Stairs le leur promit, et, vers trois heures, accompagné de M. Bodson et de douze hommes, il franchit l'enceinte de Bunkéïa, où, par procédé d'intimidation ou simplement en forme de bienvenue, on avait renouvelé les exhibitions de têtes coupées.



III

Le sultan Msiri. — Son sérail. — L'étrange [illegible]. — Duplicité du roi. — L'ultimatum du capitaine Stairs. — Fuite de Msiri. — Assassinat de M. Bodson. — Prise de Mocimena par le marquis de Bonchamps. — Mort de Msiri.

Après avoir suivi un dédale de ruelles, formées de cases bien entretenues, ombragées par des palmiers et entourées de bosquets d'euphorbes, MM. Stairs et Bodson atteignirent une vaste place, où s'élevait le quikoro, grande case précédée d'une véranda, d'une construction fort primitive et couverte en chaume.

Le roi était assis là dans un fauteuil européen, cadeau d'un traitant de la côte occidentale, du Benguela, où l'on peut se rendre facilement par les hauts plateaux. C'est la route que fréquentaient jadis les négriers portugais. Bon nombre d'explorateurs, Cameron entre autres, l'ont prise. Malgré les marais, les fauves et les tribus insoumises de l'intérieur, c'est, en réalité, après la route du Nyassa vers l'est, le chemin le plus court et le meilleur pour pénétrer dans l'Afrique centrale.

Msiri avait une soixantaine d'années. Il était de

1. Gravure de Thiriat, d'après une photographie.



haute taille, robuste, avec une physionomie sournoise et rusée. Enveloppé dans une grande robe d'étoffe jaunâtre, comme en portent les Orientaux de la côte est, il était coiffé d'un turban rouge et avait aux jambes et aux bras de lourds anneaux d'ivoire et de cuivre. Un long collier d'ivoire faisait le tour de son cou et retombait sur sa poitrine. A sa droite se tenaient, accroupis, son secrétaire interprète, un Souahéli de la côte orientale, qui parlait et écrivait l'arabe, et un bouffon, horrible nain, tout-puissant auprès de son maître.

En arrière du sultan étaient, à demi couchées sur des nattes, ses quarante femmes, surchargées de bijoux de cuivre et d'ivoire, vêtues de pagnes aux couleurs éclatantes, et les cheveux divisés en tresses ornées de coquillages. Toutes ces femmes étaient jeunes et quelques-unes vraiment jolies, surtout trois métisses portugaises de quinze ans à peine, que leur teint moins foncé et leurs formes plus élégantes faisaient ressortir au milieu des épouses de Msiri.

Il était en relation avec les comptoirs portugais de la côte occidentale, et c'est de là qu'il recevait des femmes, des armes et des munitions.

LE CAPITAINE STAIRS[1]

Quelques-unes de ces favorites devaient l'ampleur et la fermeté de leur poitrine à un moyen bizarre, mais que le pays seul peut fournir. Quand une coquette de là-bas veut remédier au manque de générosité de la nature envers elle à ce sujet, elle se fait piquer les seins par certaines fourmis rouges, dont la morsure, presque invisible, a la propriété de gonfler et, par conséquent, d'affermir les chairs.

Enfin, debout devant leurs cases, qui formaient les trois autres côtés de la place, cent cinquante guerriers, armés les uns de lances et les autres de flèches et de fusils, représentaient la garde du quikoro.

Quand les deux étrangers furent arrivés devant lui, Msiri répondit à leur salut en se soulevant légèrement de son fauteuil, la main sur la poignée du sabre dont ils lui avaient fait présent trois jours auparavant, et l'audience commença avec le concours de l'interprète, car le roi ne parlait que quelques mots d'arabe et le ki-nyamouezi, que Stairs comprenait à peine.

Le capitaine Stairs expliqua d'abord au sultan le but de sa mission : elle était toute pacifique; il venait lui offrir de signer un traité d'alliance avec le souverain blanc du Congo, traité en échange duquel il recevrait de nouveaux présents et aurait l'aide des Européens contre ses ennemis. Ensuite, pour tenir la promesse qu'il avait faite à ses compatriotes, il lui demanda de laisser partir les missionnaires.

Msiri se fit répéter à plusieurs reprises toutes ces propositions, comme s'il voulait les bien comprendre, puis, au bout d'une heure, il congédia M. Stairs, presque gracieusement, mais sans lui avoir rien offert, pas même un verre d'eau. Il lui promettait seulement de réfléchir et l'invitait à revenir le lendemain.

Le jour suivant, en effet, l'officier anglais retourna au quikoro, mais seul, et le roi lui fit aussitôt de vives protestations d'amitié. M. Stairs lui renouvela alors sa requête en faveur des missionnaires, qui, craignant d'être massacrés et comptant peu sur leur escorte de quelques indigènes des plateaux de Bihé, avaient envoyé un émissaire au poste belge de M. Legat, pour lui demander protection. Et comme le souverain du Katanga ne répondait que d'une façon ambiguë, le capitaine lui dit : « Tu affirmes que tu es mon ami et tu me refuses des vivres! Tu sais cependant que mes hommes ont faim. Si demain tu ne me donnes pas une réponse favorable, si tu n'envoies pas à mon camp ce dont j'ai besoin — tu sais d'ailleurs que je te payerai tout généreusement — je ne croirai pas à ton amitié, tandis que je suis prêt à te prouver la mienne, en faisant flotter au-dessus de ta ville mon drapeau, qui te protégera contre tes ennemis. »

Le pays était alors divisé entre les Ouassengas, premiers propriétaires du sol, et les Ouassembuas, partisans du sultan. Les Ouassengas reprochaient à Msiri d'ordonner à chaque instant des razzias dans leurs villages, pour s'emparer de l'ivoire et des femmes, et aussi de maltraiter leurs chefs lorsque ceux-ci venaient se plaindre. Le plus souvent, il est vrai, le tyran noir faisait décapiter ou dévorer par des chiens les ambassadeurs de ses adversaires, ou, s'il les renvoyait, c'était après leur avoir fait couper les oreilles.

Au moment même où la nouvelle mission belge était arrivée à Bunkeia, Loukoukou, le grand chef militaire du roi, se trouvait dans le sud-est, où, à la tête de 5 000 hommes, il luttait contre les Ouassengas en pleine révolte. C'est cette absence seule qui imposait à Msiri son attitude relativement bienveillante à l'égard des étrangers. Il attendait tout simplement le retour de ses guerriers pour lever le masque. Aussi ne répondit-il pas plus franchement encore cette fois à M. Stairs, qui retourna auprès de ses compagnons pour étudier avec eux la situation et les moyens d'en sortir, car évidemment elle devenait dangereuse.

Le soir même, les explorateurs en eurent la preuve par la communication que l'interprète du sultan vint leur faire : son maître ne pouvait pas traiter avec eux, parce qu'ils étaient les amis d'un homme méchant, M. Legat — M. Legat s'était tout simplement éloigné en refusant de se soumettre aux caprices du roi, dont

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

les audiences se succédaient sans résultat, — mais comme il voulait donner aux blancs une preuve de ses bonnes dispositions et de sa gracieuseté, il autorisait les missionnaires à partir le lendemain. De plus, il permettait à la caravane d'aller s'installer à deux journées de marche de Bunkéia, dans une plaine arrosée par un grand cours d'eau, où le gibier abondait et où elle ne manquerait de rien.

C'était là un piège. Msiri voulait séparer les Anglais de l'expédition belge, de façon à avoir plus facilement raison des deux caravanes. M. Stairs le comprit, et, tout en acceptant l'offre du sultan à propos des missionnaires, qui firent aussitôt leurs préparatifs de départ, il refusa, quant à lui, de changer d'emplacement, du moins pour l'instant, et, de retour au camp, il demanda à ses compagnons quel était leur avis.

MM. de Bonchamps et Bodson avaient la même manière de voir. Il fallait absolument en finir en posant un ultimatum à Msiri, car ils ne pouvaient songer en aucun cas à quitter un pays où ils avaient pénétré au prix de si grandes fatigues. L'expédition devait retourner à la côte avec un résultat, quel qu'il fût.

M. de Bonchamps proposa même de brusquer les choses à l'aide d'un coup de main aussi hardi qu'ingénieux. Il avait appris, d'un des sujets du roi, que celui-ci sortait la nuit de Bunkéia, pour se rendre à 800 mètres de sa résidence, dans le village où habitait sa favorite Maria da Fonseca, l'une de ses belles métisses portugaises. Il ne se faisait accompagner que de quelques guerriers. Rien ne serait plus facile que de s'emparer de lui. On le garderait en otage.

Le projet était tentant, mais M. Stairs le combattit. Il craignait que cet enlèvement ne provoquât un soulèvement général, dont les missionnaires anglais, qui ne s'étaient mis en route que le matin, seraient les premières victimes, et l'on renvoya au jour suivant pour prendre une décision.

Mais le lendemain, de fort bonne heure, l'interprète de Msiri vint annoncer aux étrangers que son maître les recevrait dans l'après-midi.

L'interprète était accompagné d'une demi-douzaine d'individus, porteurs du tambour national, grand cylindre de bois à l'extrémité supérieure duquel est tendue une peau écailleuse de tatou, parfois de serpent, et pendant qu'il s'entretenait avec MM. Stairs et de Bonchamps, les sujets de Msiri allaient et venaient, examinant tout autour d'eux et exécutant sur leurs instruments une foule de roulements, qui se succédaient à intervalles distincts, sans jamais se ressembler. A l'aide d'une langue des sons à laquelle les peuples civilisés n'ont pas encore songé, ils indiquaient tout simplement ainsi à leur chef, qui en prenait note, les forces du camp, ses dispositions de défense, tout ce qui était de nature à l'intéresser. Si familiarisé qu'il fût avec les mœurs africaines, l'officier anglais ignorait encore ce curieux moyen d'espionnage.

M. Stairs répondit au secrétaire qu'il se rendrait auprès de son maître à l'heure indiquée, mais, avant de partir, il résolut, d'accord avec ses compagnons et M. Legat, qui, de la Louelaba, était descendu jusqu'au camp, que cette visite au sultan serait la dernière. Il savait qu'une expédition anglaise qui se dirigeait vers Bunkéia ne pouvait tarder à arriver, et il était indispensable que Msiri eût accepté le pavillon du Congo avant qu'elle parût, car cette expédition ne manquerait pas de profiter du désaccord des Belges avec le roi pour lui offrir le drapeau anglais. D'un autre côté, le retour de l'armée de Loukoukou était imminent. Il fallait donc en finir le jour même, 19 décembre.

Ce parti résolument arrêté, le capitaine se dirigea à deux heures vers la demeure royale. M. de Bonchamps l'accompagnait, et leur escorte se composait de trente hommes bien armés. M. Bodson et le docteur Moloney restaient au camp, prêts à toute éventualité.

Laissons ici la parole à notre compatriote.

« Nous trouvâmes Msiri presque seul, raconte le marquis de Bonchamps, cinq ou six guerriers à peine se tenaient près de lui. Une fois les compliments d'usage échangés, nous lui dîmes que puisqu'il se prétendait notre ami, il ne devait pas hésiter plus longtemps à nous en donner la preuve en acceptant notre protection, symbolisée par le pavillon de l'État Indépendant, mais il répondit aussitôt, avec orgueil :

M. BODSON[1]

« — Je n'ai pas besoin d'être protégé; je suis le plus grand roi de l'Afrique centrale. On me calomnie en m'appelant despote. Je règne selon les usages de mon pays et je sais faire rentrer dans le devoir ceux qui tentent de se soulever contre moi.

« — Soit! reprit M. Stairs, soit, tu es un grand roi, mais d'autres, plus puissants que toi encore, qui avaient refusé l'appui des Européens, ont été anéantis si complètement qu'on a même oublié leurs noms. Ta conduite avec nous n'est pas celle du souverain que tu prétends être. Quand un chef reçoit en ami un autre chef, il ne laisse pas ses serviteurs mourir de faim. Tu dis que tu gouvernes pacifiquement ton pays? Cependant, depuis huit jours, nous n'avons traversé que des contrées dévastées, rencontré que des populations terrorisées, et même ici, autour de toi, de hideuses dépouilles attestent que tu n'es pas un homme, mais un fauve. Si tu veux me prouver mon erreur et ta sincérité, tu n'as qu'à m'envoyer des vivres, à accepter mon drapeau et à signer un pacte avec moi. »

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

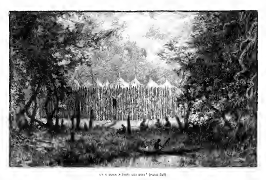
« A cet ultimatum Msiri eut un sourire qui exprimait assez le plaisir qu'il aurait pris à faire tomber nos têtes, s'il l'eût osé, puis il finit par dire

J'accepte ton drapeau, va le chercher ! »

« Avant de quitter le camp nous nous étions munis de plusieurs drapeaux de l'État Indépendant, nous nous empressâmes de les déployer, mais, sans attendre que nous les lui eussions offerts, Msiri s'écria :

« — Non, je ne veux pas de ce drapeau-là, il ne vaut rien ! C'est le même qu'un méchant homme, ton compatriote, M. Legat, voulait m'imposer.

« — M. Legat ne t'a rien imposé, riposta Stairs, puisque tu avais signé une lettre par laquelle tu faisais ta soumission à mon grand sultan Léopold.



UN « BOMA » DANS LES BOIS[1] (PAGE 258).

« — C'est faux ! Je ne connais pas cet homme qui prétend avoir obtenu de moi une pareille chose. C'est un menteur ! Je sais que son chef (M. Le Marinel) lui a envoyé des présents qui m'étaient destinés, mais il les a gardés pour lui. »

« Toutes les marchandises et les munitions avaient été détruites par une explosion de poudre.

« Nous insistâmes encore cependant, et Msiri, après de longues indécisions, se décidant enfin :

« — Je veux bien votre drapeau, dit-il, mais ceux que vous m'offrez sont trop petits. Apportez-m'en demain un plus grand, et l'un de mes fils fera l'échange de sang avec l'un de vous. »

« Et comme j'avais fait signe que j'étais prêt à passer par cette cérémonie barbare, commune à bon nombre de peuplades africaines, et qui consiste à mêler dans le même vase quelques gouttes de sang de ceux qui scellent ainsi leur amitié, Stairs répondit :

« — Mon chef fera l'échange du sang avec ton fils demain ! Quant à un drapeau, je n'en ai pas de plus grand.

« — Eh bien, j'accepte ! »

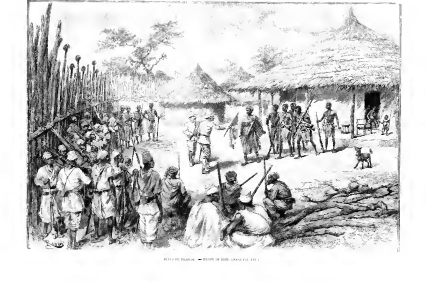
« Et, nous congédiant d'un geste de mauvaise humeur, il disparut dans son habitation, sans paraître se préoccuper ni même entendre l'adieu que nous lui adressions à haute voix, en ces termes :

« — Puisque tu ne prends pas de bonne grâce le pavillon du Congo, nous allons te l'imposer de force ! »

« En effet, nous courûmes aux palissades, gagnâmes la colline de 300 pieds environ de hauteur, qui domine Bunkéia à l'ouest, et bientôt le drapeau du Congo Indépendant flottait sur le territoire de Msiri, sans que, d'ailleurs, les habitants du village eussent protesté contre cette prise de possession.

« Cela fait, nous reprîmes tranquillement le chemin du camp, et nous allions l'atteindre, lorsque nous fûmes rejoints par le secrétaire du roi. Il avait couru après nous pour nous affirmer qu'il blâmait son maître et nous promettre de tout tenter pour le ramener à de meilleures dispositions. Nous ne lui répondîmes, sachant bien ce que valaient ses protestations, qu'en l'emmenant comme otage, et nous fîmes aussitôt nos préparatifs de défense. Nous nous attendions à être attaqués à chaque instant.

1. Dessin de Riou, gravé par Barbant.



REFUS DU DRAPEAU. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR [illegible]

« Pendant la nuit du 19 au 20, tout le monde devait veiller, et le calme n'avait pas été troublé, lorsque, à deux heures du matin, quelques indigènes sans armes vinrent nous apprendre que Msiri avait quitté Bunkéia avec ses femmes et ses richesses, composées d'ivoire, de cuivre et même d'un peu d'or. C'était là un fait grave, mais nous pouvions d'autant moins songer à nous mettre immédiatement à la poursuite du fugitif que nous ignorions la direction qu'il avait prise. Nous attendîmes le point du jour, et le 20 décembre, à cinq heures du matin, nous détachâmes quelques-uns de nos plus sûrs *nyamparas* (sous-officiers indigènes) vers la demeure royale, pour se renseigner exactement. Peu d'instants après, ils revinrent nous dire que le sultan était parti pour Moemena, grand village à quelques milles dans le sud-est.

« Cette fuite était une sorte de déclaration de guerre, nous ne pouvions en douter. Nous résolûmes alors de lever notre camp pour mettre en sûreté nos marchandises et nos munitions dans un endroit plus facile à défendre, et nous choisîmes le village fortifié qu'habitait, la veille encore, la métisse Maria de Fonseca.

« Moins de trois heures après, notre installation nouvelle était achevée, nous étions en état de repousser toute attaque, et Stairs, complètement rassuré, nous fit appeler, Bodson et moi, vers neuf heures pour nous envoyer à Msiri, auprès de qui il voulait faire une dernière tentative de conciliation. Nous prîmes chacun cinquante hommes bien armés et nous nous dirigeâmes vers Moemena, où nous arrivâmes à 11 heures.

« Le roi avait bien choisi son refuge. Moemena était un grand village fortifié, un boma de plus de 1000 mètres de long, défendu par une solide palissade, un talus et un fossé, que dissimulaient d'épais buissons d'euphorbes. Il était adossé au sud à une colline difficile à escalader, et une immense plaine marécageuse le protégeait au nord. Sa population devait être nombreuse, mais tout y était calme. C'est seulement lorsque nous fûmes arrivés à une centaine de mètres du village, que nous en vîmes sortir un individu armé d'un fusil, ainsi que les deux guerriers qui l'accompagnaient. Sans trop d'hésitation, ce chef vint à nous et demanda ce que nous voulions :

« — Parler à ton roi, lui répondis-je. Nous savons qu'il est dans le village. Tu peux l'assurer que nous n'avons que des intentions pacifiques.

« — Alors, donne-moi quelques-uns de tes soldats et j'irai avec eux prier Msiri de vous recevoir. »

« J'ordonnai aussitôt à un de mes sous-officiers et à quatre hommes de suivre l'envoyé du sultan. Peu d'instants après, la petite troupe disparaissait derrière les palissades du boma.

« Vingt minutes s'écoulèrent, nos soldats ne revenaient pas, et, de plus, nous apercevions par moments, à travers les buissons d'euphorbes, des guerriers qui semblaient nous surveiller. L'inquiétude alors s'empara de nous : nos envoyés avaient dû être massacrés, il ne nous restait plus qu'à pénétrer dans le village pour les venger et avoir raison de la félonie de Msiri. Déjà j'avais réuni mon détachement, lorsque Bodson me dit qu'il croyait préférable d'aller d'abord trouver le roi, qui n'oserait certainement rien contre lui. Je m'efforçai de le dissuader de cette démarche. Le retard que nos gens mettaient à revenir pouvait être un guet-apens ; il valait mieux engager la lutte ensemble, plutôt que de nous désunir. Le courageux officier tint bon ; il partit avec une douzaine d'engagés. Il était convenu que, s'il se trouvait en danger, il m'en avertirait en déchargeant son revolver.

« C'est avec un violent serrement de cœur que je suivis Bodson du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu. C'était un ami dont j'avais eu, depuis six mois, de fréquentes occasions d'apprécier les solides qualités. Je me préparai donc à voler à son secours, en plaçant mes hommes en front de bataille, à 4 ou 5 mètres les uns des autres, armes chargées, mais avec ordre de ne tirer qu'à mon signal. Ces dispositions étaient prises depuis dix minutes à peine, lorsque j'entendis tout à coup, partant du centre du village, plusieurs coups de revolver, aussitôt suivis d'une fusillade. Au même instant, plusieurs balles sifflèrent à mes oreilles.

« Les indigènes n'attendaient pas mon attaque, ils tiraient les premiers, et mes hommes en avaient éprouvé une telle surprise qu'ils avaient, eux aussi, déchargé leurs armes, un peu au hasard. Mais cette sorte de panique ne dura qu'une seconde. A ma voix, ils s'élancèrent et nous franchîmes les palissades, où nous accueillirent tout d'abord les coups de feu des soldats de Bodson, qui nous prenaient pour des ennemis.

« D'un autre côté, cachés au milieu des massifs d'euphorbes, les défenseurs de Msiri nous fusillaient de leur mieux. Je n'en hâtai que plus rapidement ma marche en avant, anxieux que j'étais de retrouver mon ami, quand j'aperçus une troupe d'individus, vêtus de pagnes blancs, qui fuyaient dans la direction du marais. Pensant que ces fugitifs emmenaient le sultan, j'ordonnai à vingt de mes soldats de les rejoindre.

« A ce moment, un des engagés qui avaient accompagné Bodson vint m'annoncer que le roi était, au contraire, au centre du village et se défendait. Je ralliai rapidement tous mes combattants, et, dirigé par les crépitements mêmes de la fusillade, j'arrivai bientôt sur une grande place jonchée de cadavres, et où, sur le seuil de la *barza* d'un grand tembé, Bodson gisait inanimé, auprès du corps de Msiri.

« A quelques pas de là, un des fils du sultan râlait, mortellement frappé, et deux de nos soldats gémissaient, les jambes traversées par des balles.

« A mon apparition, les indigènes s'étaient enfuis à travers les lianes. Je courus à mon compagnon et le fis porter sous la *barza*, où il reprit connaissance. Là, malgré l'horrible blessure qu'il avait reçue, il voulut me raconter ce qui s'était passé.

« En arrivant auprès de Msiri, il l'avait trouvé

entouré de trois cents guerriers, et, comme pour répondre à sa question relative au but de sa visite, il lui avait reproché sa mauvaise foi et sa fuite de Bunkeia, en ajoutant qu'il voulait l'emmener à notre camp pour palabrer avec le capitaine Stairs, le sultan, furieux, l'œil injecté, s'était élancé sur lui pour le frapper de ce sabre même dont nous lui avions fait cadeau. Bodson, alors, mis en cas de légitime défense, n'avait eu que le temps, pour ne pas être tué, de tirer sur son assaillant, qu'il avait abattu de trois coups de revolver. Mais il avait aussitôt reçu lui-même, au côté droit, un coup de feu, et il était tombé à terre.

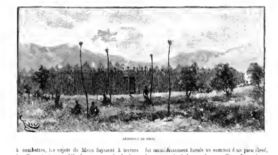
« Pendant que j'étais ainsi auprès de mon ami, faisant de mon mieux pour le soulager, le combat était devenu général. Démoralisés par la mort de leur roi et ne sachant pas le nombre des ennemis qu'ils avaient à combattre, les sujets de Msiri fuyaient à travers le village, tout en se défendant à coups de fusil, et mes soldats, obéissant à leur nature, se livraient à un pillage effréné. J'aurais voulu m'y opposer, mais je ne pouvais m'éloigner de Bodson. On l'eût aussitôt achevé. Cependant il était nécessaire que je rassemblasse mes hommes, contre lesquels les indigènes allaient peut-être faire quelque retour offensif.

« Je montai alors sur le toit du *tembe*, afin de me rendre moi-même compte des choses, et aussi pour tenter de faire de là des signaux au camp; mais à peine eus-je atteint la plate-forme de chaume, que je devins le point de mire d'une véritable fusillade. Je sautai bien vite à terre, où je recommençai à crier si fort que je finis enfin par réunir une quarantaine de mes engagés. Je les mis en sentinelles autour de la place, et j'expédiai un de mes sous-officiers à Stairs, pour l'informer de ma situation et lui dire de m'envoyer Moloney, avec un brancard et des munitions, car les miennes étaient à peu près épuisées.

« Ces ordres donnés et ces dispositions prises, je revins à mon pauvre ami, dont l'état s'aggravait, et j'attendais ainsi depuis une heure, m'efforçant de donner au blessé un espoir que je n'avais pas, lorsque j'entendis des coups de feu dans le nord de Moémena.

« C'était le docteur Moloney.

« Bientôt il me rejoignit et, tout d'abord, s'occupa de Bodson. Une balle lui avait traversé les intestins et était allée se loger dans la colonne vertébrale. Nous étendîmes doucement le malheureux dans un hamac et reprîmes le chemin du camp, en emmenant quelques prisonniers, hommes et femmes, et des vivres. Nous emportâmes aussi le cadavre de Msiri, dont la tête fut immédiatement hissée au sommet d'un pieu élevé, bien en vue des habitants du pays. C'était là une leçon barbare, mais indispensable à donner à ceux qui, sans provocation de notre part, nous avaient attaqués.



RÉSIDENCE DE MSIRI

« Le soir même, malgré tous les soins du docteur, Bodson mourut; nous l'enterrâmes le matin de très bonne heure, afin de cacher le lieu de sa sépulture, et le lendemain, 21 décembre, car ces terribles événements s'étaient passés en quelques jours, nous nous mîmes en quête d'un emplacement plus facile encore à défendre que celui que nous occupions.

« Il était urgent de nous tenir prêts à repousser une attaque du grand chef Loukoukou, dont on nous annonçait le retour avec ses cinq mille guerriers.

« Nous trouvâmes ce refuge à une demi-heure de marche, dans un village fortifié que ses habitants avaient abandonné la veille, à la nouvelle de la mort de Msiri et du pillage de Moémena, et notre premier soin, le choix de notre nouveau campement bien ar-

1. *Dessin de Riou, gravé par Puyplat.*

rête, fut d'envoyer des courriers dans toutes les directions, pour annoncer aux gens du pays que nous voulions la paix, et que, leur cruel souverain étant supprimé, il n'y aurait plus maintenant ni razzias, ni esclaves, ni dévastations. L'effet de cette clémence se fit immédiatement sentir. L'aîné des fils de Msiri, nommé Moanga Onatou, « Qui jette des sorts aux hommes », accourut faire sa soumission.

« C'était un grand et superbe noir d'une trentaine d'années à la physionomie ouverte et intelligente et valant beaucoup mieux que ne le faisait craindre le vilain nom qu'il tenait de son père. Par politique, nous le nommâmes sultan, et il nous jura fidélité.

« Notre victoire était complète ; nous avions débarrassé le pays d'un despote sanguinaire, le drapeau indépendant du Congo flottait sur un territoire d'où jusqu'alors il avait été repoussé, et nous avions pour allié le successeur même de celui que nous avions détrôné et puni. Il ne nous restait plus qu'à consolider notre pouvoir, en attendant les ordres qui ne pouvaient tarder à nous arriver d'Europe. »

Reprenons maintenant notre rôle de narrateur, toujours à l'aide des notes du marquis de Bonchamps.

1. Dessin de Riou, gravé par Barbant.

IV

Le fort Bunkeya. — La famine. — Arrivée de la mission Bia. — Départ pour le Mozambique. — Le Nyassa. — Karonga. — La compagnie *British Central Africa* et le chef Makanjira. — Mort du capitaine Stairs. — De Chinde à Zanzibar. — Conclusion.

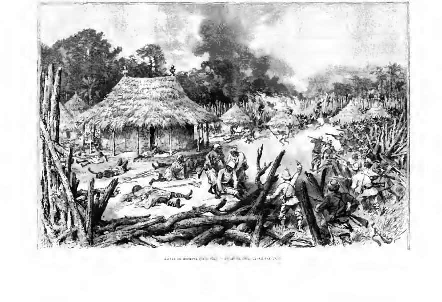
Le lendemain même de l'arrivée de la caravane sur le nouvel emplacement choisi, les lignes du fortin qui allait l'abriter étaient tracées, et le jour suivant, tout le monde se mit à l'œuvre, mais les travaux marchèrent lentement. Les hommes étant abattus par la fièvre et les vivres commençaient à manquer. On ne trouvait rien à 20 milles à la ronde, les populations s'étaient enfuies dans la brousse et l'inondation causée par le débordement de la Loufira, affluent de la Loualaba, rendait inabordables les plaines situées en avant de Bunkeia et où le gibier abondait.

Il restait bien aux explorateurs quelques caisses de conserves, mais Stairs défendait qu'on y touchât, et moins d'une quinzaine plus tard il avait sous ses ordres plus de malades que d'individus valides.

Ce fut le marquis de Bonchamps qui ouvrit la série, il s'alita jusqu'au 3 janvier, puis ce fut le tour du capitaine et celui du docteur Moloney.

Néanmoins les terrassements ne furent pas inter-

L'ARTILLERIE ET LES TAMBOURS DE MSIRI[1].



ASSAUT DE MOORIKA [illegible] — [illegible]

rompus en seul instant et le 25 janvier les vainqueurs de Msiri étaient enfermés dans une véritable redoute, qu'ils baptisèrent « le fort Bunkéia ». C'était un polygone allongé, défendu par une palissade de 5 mètres de hauteur, un talus de 2 mètres et un fossé de 1 m 50 de profondeur sur 3 de largeur, et flanqué de trois tours assez élevées pour permettre de découvrir de leurs plates-formes tous les environs.

A l'intérieur de la redoute se trouvaient des baraquements pour quatre cents hommes et trois maisons pour les chefs de l'expédition. Ce travail surhumain avait été exécuté en moins d'un mois par de véritables squelettes. La famine régnait au camp. Chaque jour, huit à dix morts, que les survivants pouvaient à peine enterrer, tant était grande leur faiblesse. Stairs ne quittait plus sa tente; M. de Bonchamps et Robinson, le domestique, étaient seuls à peu près debout, mais si faibles qu'ils pouvaient à peine s'éloigner d'un kilomètre. En une semaine entière, notre compatriote tua deux pigeons. Les engagés se nourrissaient d'herbes, de pourpier sauvage, de fourmis blanches et de sauterelles, qui, parfois, comme une manne tombant du ciel, venaient s'abattre contre les palissades de l'enceinte. Cent indigènes succombèrent en moins d'un mois.

Cependant les courageux voyageurs tenaient bon, et comme leurs souffrances demeuraient ignorées, la pacification du pays s'accomplissait. Devant l'attitude si ferme de ceux qui les avaient débarrassés de leur tyran, les chefs venaient faire leur soumission. Ils étaient, il est vrai, peu en état de combattre, car leurs sujets mouraient de faim.

C'est dans cette situation terrible que les explorateurs atteignirent le 28 janvier; ils n'avaient plus que quelques jours de vivres, et le désespoir commençait à s'emparer des noirs, lorsque, ce 28 janvier, un indigène venant du nord apporta à M. de Bonchamps une lettre du capitaine Bia, parti depuis plusieurs mois du Congo, où l'on était inquiet de l'expédition belge, et envoyé pour lui prêter main-forte.



LA FAMINE AU CAMP[1].

Le lendemain M. Bia arriva, ravitailla le camp et, après avoir constaté que l'officier anglais et ses héroïques auxiliaires avaient complètement rempli leur mission, au prix des plus grands sacrifices, il engagea M. de Bonchamps à conduire la caravane à la côte du Mozambique, la plus facile à atteindre.

M. Stairs, dont l'état était fort grave, accepta cette solution, et le 5 février, après avoir remis le fort Bun-

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

kés au capitaine Bia, qui était à la tête de 400 hommes bien armés, le marquis de Bonchamps prit le commandement de la troupe, réduite de près de moitié, et il se dirigea vers le nord du lac Moëro. Il emportait le capitaine étendu dans un hamac.

Le retour de ceux qui restaient de l'expédition du Katanga allait être encore plus pénible que la première partie de leur voyage.

La pluie tombait torrentielle et sans trêve ; le pays entier ne formait en quelque sorte que des marécages, d'où les hommes sortaient dévorés par les sangsues, et lorsque la caravane, qui se traînait épuisée, râlante, laissant çà et là un mort nouveau, eut franchi une seconde fois la Loufira, M. de Bonchamps dut réduire la marche à deux ou trois heures par jour, dans la matinée seulement. Notre compatriote était parfois



LE RETOUR[1]

obligé de se faire porter lui-même, auprès de Stairs, que la fièvre ne quittait pas. Le docteur Moloney et Robinson faisaient également peine à voir. Quant aux engagés, ils ne chantaient ni ne dansaient plus comme dans les haltes des premiers mois après leur départ de Zanzibar : ils s'accroupissaient hâves, décharnés, fumant et prisant, car au moins le tabac ne leur manquait pas, mais paraissant ne plus croire qu'ils reverraient la côte, et ne se relevant que par un effort surhumain pour se remettre en route.

C'est dans ces conditions que Stairs et ses compagnons arrivèrent, à la fin de mars, au nord du Moëro, où, toujours soucieux du but de l'expédition du Katanga, ils signèrent un traité d'alliance avec un des chefs du pays, Monepto, qui s'empressa de faire flotter le drapeau de l'État du Congo sur son village.

Du Moëro, la troupe décimée se dirigea au nord-est, pour éviter les immenses marais impraticables et pestilentiels du sud de Maroungou, et elle traversa les plateaux de l'Itaoua, où le thermomètre descendait parfois à zéro pendant la nuit. Les villages y étaient rares et les populations à ce point craintives qu'il était difficile de se procurer des guides et les moindres vivres. Enfin, après d'inénarrables souffrances, la colonne atteignit, le 25 avril, la pointe sud du lac Tanganyika.

Là les voyageurs étaient sauvés, car il y existe deux établissements européens, celui de la *London Missionnary Society*, à Kyniamkolo, et celui de la Compagnie des Lacs africains, à Fort Abercorn.

Ces établissements font un grand commerce d'ivoire, et l'expédition s'y procura quelques provisions, mais à des prix véritablement odieux. Sans prendre en considération les épreuves que venaient de subir les explorateurs, la Compagnie des Lacs les exploita cyniquement. Ainsi ils durent payer 25 shillings seize livres de farine.

Le nouveau chef de la caravane — M. Stairs avait remis à M. Bonchamps la direction de la marche — se hâta, on le comprend, de quitter un pays que les Anglais rendaient plus inhospitalier encore que les indigènes, et il descendit au sud-est.

Seize jours plus tard, après avoir franchi les 320 kilomètres qui séparent les deux grands lacs, il arrivait à un second poste de la Compagnie des Lacs africains, à Karonga, sur la rive nord-ouest du Nyassa, c'est-à-dire en contrée à peu près civilisée.

Il avait suivi une route relativement facile, à travers un pays fertile, boisé, bien arrosé, où les fauves abondent, mais se montrent rarement en plaine.

De Karonga, un petit steamer transporta M. de Bonchamps et tout son monde, 200 engagés sur 400, à l'autre extrémité du Nyassa, à Fort Johnson.

1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*

Le Nyassa, mieux connu, plus fréquemment visité que le Tanganyika, est à peu près de la même étendue. Ses côtes élevées, surtout dans la partie nord, sont d'origine volcanique. C'est là que se dressent les monts Livingstone, à 3 000 mètres d'altitude. Le lac est à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Vers le sud, ses rives sont découpées, pittoresques, semées d'innombrables villages. Poissonneux, sillonné par les embarcations des indigènes et des steamers, environné de montagnes, que séparent de fertiles vallées, le Nyassa ressemble absolument à un lac de la Suisse.

De nombreux établissements européens en occupent déjà les côtes nord-ouest et sud, mais à l'est règne Makanzira, chef noir intelligent, courageux, bien armé, qui est en guerre avec la *Central British Africa*, et lui a déjà infligé deux échecs sanglants.

A Fort Johnson, toujours sur le même steamer, la caravane s'engagea dans la Chiré, et, quelques jours après, elle atteignit Matopé, poste anglais, à peu de distance de la frontière de Mozambique.

Depuis sa sortie du Nyassa jusqu'à Matopé, le Chiré est un beau fleuve, poissonneux, peuplé de crocodiles et d'hippopotames, et bordé d'immenses forêts et de vastes marécages. Malheureusement son cours navigable cesse à ce dernier point; il y est interrompu par des bas-fonds, des récifs, de véritables montagnes de rochers. C'est la région des cataractes.

Là M. de Bonchamps dut reprendre la voie de terre, mais il y existe une route si bien entretenue par les Anglais, qu'il ne mit que trois jours pour faire les 150 kilomètres qui séparent Matopé de Katunga. Il passa par Mandala et Blantyre, deux villages situés dans une campagne merveilleusement fertile, où l'on cultive le coton, le tabac et un café qui est le plus haut coté sur le marché de Londres.

A Katunga, le poste le plus important du pays, il rencontra M. Foa, un Français en exploration dans le haut Zambèze, et il s'embarqua sur le vapeur *Lady Nyassa*, qui descendait le Chiré jusqu'à son confluent. C'est ainsi que, sans nouvelles épreuves, la colonne arriva le 3 juin à Vicente, sur la rive gauche du Zambèze, en territoire portugais, où Stairs, épuisé, fut emporté brusquement, le 8 du même mois, par un accès de fièvre hématurique.

Des Européens de l'expédition du Katanga, le marquis de Bonchamps restait seul, avec le docteur Moloney et le domestique Robinson.

Les compagnons de l'infortuné officier anglais lui firent des funérailles honorables, à la station de Chindé, à l'embouchure du bras central du Zambèze, et notre compatriote affréta, au prix de 750 livres, un steamer de la Royal Mail Portugaise, qui le conduisit en huit jours à Zanzibar.

Des quatre cents engagés dont s'était composée la caravane au départ, 189 seulement revoyaient la côte.

Quinze jours plus tard, M. de Bonchamps, le docteur Moloney et Robinson s'embarquèrent pour Marseille, où ils arrivèrent le 21 juillet 1892.

Cette dramatique excursion, qui a coûté la vie à deux braves officiers et à 210 hommes, et a nécessité des dépenses considérables, a-t-elle eu des résultats appréciables pour l'extension et l'affermissement de l'autorité de l'État Indépendant du Congo Belge?

M. de Bonchamps lui-même l'ignore. A son retour en Europe, il s'est hâté de se rendre à Bruxelles, où il a bien vu les administrateurs de la société de Katanga, ainsi que les hauts fonctionnaires du Congo, à qui il a rendu compte de la mission dont les événements l'avaient fait le chef *in extremis* et prédit le soulèvement actuel des indigènes contre les Européens, mais depuis il n'a entendu parler de rien ni de personne.

Ses services n'ont pas été récompensés à leur juste valeur, on lui a promis et même décerné une médaille d'honneur, mais il ne l'a pas encore reçue, et bien que le souvenir seul de tant d'épreuves lui restera de son héroïque expédition. Son regret est de n'avoir pas souffert ainsi pour la France, dont il s'est montré le digne fils au centre du continent noir.

René de Pont-Jest.

1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*



LE FORT BUNKÉYA[1] (PAGE 270)



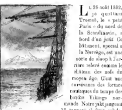
JAN MAYEN. — LA LAGUNE NORD[1] (PAGE 293).

JAN MAYEN ET LE SPITZBERG[2],

PAR M. CHARLES RABOT.

I

Premier voyage au Spitzberg en 1882. — Nouveau voyage, sur la *Manche*. — La traversée d'Écosse à Jan Mayen. — La vie à bord d'un bâtiment de guerre. — Historique des expéditions entreprises à Jan Mayen. — La pêche à la baleine et la chasse au phoque.



LE SKRUKBERG[3] (PAGE 289).

Le 26 août 1882, je quittais Tromsö, le « petit Paris » du nord de la Scandinavie, à bord d'un *jakt*. Ce bâtiment, spécial à la Norvège, est une sorte de sloop à l'arrière relevé comme le château des nefs du moyen âge. C'est une survivance des formes nautiques du temps des bardes Vikings normands. Notre jakt jaugeait 30 tonnes; il était solide, monté par cinq vigoureux matelots norvégiens et commandé par un patron habitué dès l'enfance à la rude navigation dans l'océan Arctique. Sur cette coquille de noix nous faisions voile vers le Spitzberg.

Les glaces, très compactes, cette année-là, sur les côtes nord et est de cet archipel polaire, avaient arrêté plusieurs expéditions, et, à cette époque avancée de la saison, de redoutables tempêtes étaient à craindre. Mais aucune difficulté ne nous faisait peur, nous avions l'habitude de la mer et l'ardeur de vingt-six ans : nous partions avec l'enthousiasme pour les explorations d'une jeunesse passée dans la vie sauvage, en plein air, dans la liberté de la nature.

Le 5 septembre seulement, nous arrivions dans le Storfjord, le « grand fiord », et, en dépit d'une épaisse banquise, nous y aventurions notre voilier. Au-dessus des glaces le soleil riait, les blocs étincelaient, et sur le ciel bleuté les terres dressaient leurs masses rougeâtres, mouchetées de taches blanches comme d'énormes blocs de fer en fusion semés de cendres légères. La nature était toute radieuse de gaieté et pourtant elle pouvait être mortelle à l'homme. Une saute de vent brusque et notre jakt était emprisonné par la banquise, condamné à un hivernage désastreux. Ce grave danger, le capitaine put heureusement l'éviter par sa prévoyance. Nous sortîmes sans encombre du Storfjord et nous nous dirigeâmes vers la côte occidentale du Spitzberg libre de glaces.

Pendant trois semaines nous explorâmes successivement l'Isfjord, puis le Belsound, et, dans les premiers jours d'octobre seulement, nous ralliâmes la côte de Norvège, échappant à grand'peine à de furieuses tempêtes. N'importe, c'était du bon temps, et, me croira

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté en 1892. — Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.*
3. *Dessin de Weber, gravé par Bazin.*

qui voudra, c'était amusant. Avec un équipage aussi restreint que le nôtre, nous devions prendre part aux travaux du bord. En ma qualité de Français on m'avait donné la direction du fourneau, et par les grains violents, lorsque je faisais sauter les pommes de terre, les scènes étaient souvent comiques. Parfois un paquet d'embrun venait laver me poêle et dérober aux convoitises des estomacs les « frites » appétissantes.

Ce premier voyage m'avait permis d'étudier les conditions topographiques du Spitzberg en vue d'une nouvelle exploration. Pour obtenir des résultats scientifiques, toute expédition arctique doit être précédée d'une reconnaissance des terres que l'on se propose de parcourir. La principale cause des succès obtenus au Spitzberg par M. A. E. Nordenskiöld est tout simplement le plan méthodique suivi dans chacun de ses voyages. L'explorateur suédois partait d'un point reconnu précédemment, et de là étendait ses recherches. Comme il n'abandonnait rien au hasard, chaque pas en avant marquait un progrès important.

Mon premier voyage au Spitzberg m'avait donné les connaissances nécessaires pour entreprendre une nouvelle exploration dans les mers arctiques, il ne me restait plus que l'occasion de les mettre en pratique, et elle se fit attendre dix ans.

L'année même de mon premier voyage arctique, les principales nations maritimes envoyèrent dans les régions circumpolaires des missions chargées d'exécuter pendant un an des observations simultanées de météorologie et de magnétisme terrestre. Par ces études d'ensemble on espérait arriver à la connaissance des grands phénomènes intéressant la physique générale du globe. Douze stations furent établies dans la zone arctique. Les Danois s'installèrent à Godthaab, sur la côte occidentale du Grönland, les Suédois au Spitzberg, les Autrichiens à Jan Mayen, îlot perdu en plein océan Glacial, à 300 milles au nord de l'Islande, à peu près à égale distance de la côte orientale du Grönland et de l'extrémité nord de la Norvège. Sur cette terre solitaire, six officiers et huit matelots austro-hongrois séjournèrent pendant un an, séparés du reste du monde, absorbés par les observations que prescrivait le programme international des recherches. Le 5 août 1883, la mission autrichienne quitta Jan Mayen, en y laissant un dépôt de vivres et de charbon.

En 1891, à la demande du gouvernement austro-hongrois, notre Ministre de la marine envoya le croiseur d'Islande *Châteaurenault* visiter ce dépôt. Aucune expédition française n'ayant encore touché à Jan Mayen, nos musées ne renfermaient point de collections provenant de cette île. Pour combler cette lacune et en même temps pour me permettre de continuer sur un nouveau terrain les études glaciaires entamées neuf ans auparavant au Spitzberg, le Ministre de l'instruction publique obtint mon embarquement à bord du *Châteaurenault*.

Le 27 juillet 1891, ce navire perdait de vue la côte septentrionale d'Islande en route pour Jan Mayen. Dans la soirée nous rencontrions un banc de glaces flottantes très clairsemées. Deux heures après, la mer redevenait complètement libre et le bâtiment poursuivait tranquillement sa route sur l'océan Glacial, calme et uni comme la Méditerranée dans ses beaux jours. Soudain, le 29, vers midi, à une trentaine de milles au sud-est de Jan Mayen, une banquise apparaît sur tribord. Toute la journée nous croisons le long de cette glace. L'île est là devant nous, dressant dans un ensoleillement radieux sa haute cime blanche au-dessus de la grande plaine de la mer.

Le *Châteaurenault* n'est pas construit pour naviguer au milieu des glaces, et les instructions ministérielles prescrivent au commandant la plus grande prudence. Donc, la retraite devient nécessaire. Dans les régions polaires, pour un succès on compte dix échecs. Notre voyage ne fut cependant pas inutile. Les observations de température de la mer effectuées à bord ont prouvé la présence d'eaux chaudes dans le voisinage immédiat de Jan Mayen. A quelques milles de la banquise, le thermomètre plongeur indiquait une température superficielle de + 8 degrés, la plus haute température depuis la côte nord d'Islande. Chaque fois que nous approchions de la banquise, le thermomètre descendait, mais aussitôt que nous nous en éloignions, il remontait rapidement à + 2 degrés et + 4 degrés.

En 1892, le Ministre de la marine résolut de reprendre l'entreprise. Il arma à grands frais un navire neuf, le transport-aviso *Manche*, et, à la prière du département de l'Instruction publique, consentit à donner au voyage une plus grande extension. Pendant leur séjour d'un an à Jan Mayen, les officiers autrichiens avaient exploré l'île dans tous les sens et achevé avec succès les études ébauchées par les expéditions précédentes. Dans ces conditions, un nouveau voyage n'offrait qu'un intérêt très secondaire. A la demande du Comité des travaux scientifiques du Ministère de l'instruction publique, une excursion au Spitzberg fut autorisée par la marine. Je présentai aussitôt un plan d'exploration scientifique de cette terre, basé sur la connaissance des localités que j'avais acquise en 1882, et, par une lettre officielle, M. le Ministre de l'instruction publique me confia la mission d'en poursuivre l'exécution de concert avec le commandant de la *Manche*. Le rêve formé il y a dix ans se trouvait enfin réalisé. J'allais pouvoir mettre à exécution mes projets au Spitzberg. Avec les ressources d'un bâtiment de guerre n'était-on pas en droit d'attendre des résultats de la plus haute importance !

Le 17 juillet, je quittai Paris pour rallier à Edimbourg la *Manche*, revenant de sa campagne d'Islande. Pour la dixième fois en douze ans je reprenais le chemin des régions polaires, toujours avec la même joie et la même ardeur, assoiffé du grand air vivifiant de l'océan Glacial. Dans cette brise fraîche et tonifiante de la pleine mer, tout l'être éprouve une sensation de bien-être indéfinissable. Séparé du monde, on vit sous

tracas, sans souci, dans une sensualité heureuse de repos.

Je quittais la France chauffée à une température de fournaise par un soleil implacable; en Ecosse je retrouvais un hiver humide avec une petite pluie fine et pénétrante. Comme en novembre, on se blottissait au coin du feu.

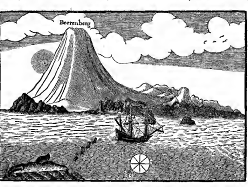
Le 19, le temps est heureusement devenu meilleur, les nuages se sont envolés, et, à 9 heures du matin, la *Manche* appareille : en route pour Jan Mayen. Lentement le bâtiment sort des bassins de Leith, et à 10 heures nous voici au milieu du Forth. Un estuaire démesuré, un bras de mer en forme de fleuve, autour une campagne verte, mouchetée de maisons blanches. A droite, Leith et Edimbourg dressent leur amphithéâtre de maisons noires ; dans le fond, le pont du Forth, la plus grand pont du nord, montre son treillage de fer, pareil à une large toile d'araignée tendue en travers du fleuve. Colossale à coup sûr, l'œuvre, mais point artistique. L'admiration pour ce travail gigantesque ne vient qu'à la lecture d'un carnet d'ingénieur détaillant toutes ses proportions. C'est un pendant à la tour Eiffel, mais d'utilité publique.

Le Forth s'ouvre largement, la végétation disparaît sur les rives, devant nous s'étale la plaine grise de la mer. Longtemps on regarde la terre, on n'en peut détacher les yeux, elle attire tous les regards, avant l'uniformité imminente. Quand elle a disparu, c'est comme une séparation, comme une impression d'isolement. Le monde se trouve désormais réduit au bâtiment, et entre tous ses hôtes la vie devient plus intime. On éprouve le besoin de se serrer les uns contre les autres.

Maintenant la côte ne forme à l'horizon qu'une bande violette indistincte. Rien ne nous retient plus sur le port. Visitons donc le navire qui va devenir notre habitation pendant un mois.

La *Manche* est un transport-aviso de 1600 tonnes, armé de six canons, et, ce qui est beaucoup plus utile pour une navigation arctique, entièrement construit en bois. Les bâtiments en fer sont incapables de résister aux glaces ; un choc tant soit peu violent ouvrirait dans leur coque une voie d'eau qu'il serait ensuite impossible d'aveugler. Au contraire, dans certains cas, un solide vapeur en bois peut s'ouvrir de vive force un passage à travers une banquise en l'attaquant à coups de bélier.

L'équipage se compose de 130 hommes et le navire est commandé par M. Bienaimé, capitaine de vaisseau, qui a pour second M. Espinasse de Saune, capitaine de frégate. Le second a pour unique attribution, et ce n'est pas une sinécure, la direction du service intérieur du bord ; en d'autres termes, à cet officier incombent

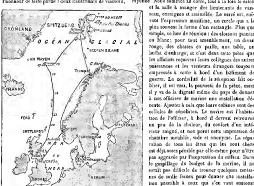


JAN MAYEN : LE BEERENBERG [1] (PAGE 280)

1 *Reproduction d'une gravure du « Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer »*, 1682

la bonne tenue et la propreté du bâtiment et de son équipage. C'est également au capitaine de frégate, au *frégaton* en argot nautique, que les passagers doivent s'adresser pour obtenir des matelots les mille petits services dont ils peuvent avoir besoin. Homme du monde, M. de Saune savait concilier la plus parfaite amabilité avec les exigences du service, et en toutes circonstances s'efforçait de rendre agréable à son hôte temporaire le séjour de la *Manche*.

Très nombreux est le personnel du *carré*, dont j'ai l'honneur de faire partie : deux lieutenants de vaisseau,



MM. de Carfort et Exelmans, quatre enseignes, MM. Villemot, Lancelin, Leprince et de Blanpré, un lieutenant de vaisseau de la marine austro-hongroise, M. Aug. Gratzl, un sous-commissaire, M. Lelaidier, et un médecin, M. Coutaud, tous officiers aussi distingués qu'aimables compagnons. Le personnel du bord est complété par M. Pouchet, professeur au Muséum, et son préparateur M. Pettit.

Voilà les habitants, voici maintenant l'habitation. A l'arrière, occupant la moitié de la dunette, se trouve le logement du commandant, composé d'un salon et d'une chambre spacieuse, la « cour » en langage du bord. Pour assurer le prestige de l'autorité, les règlements placent le commandant d'un bâtiment de guerre dans la position d'un demi-dieu. Ce haut et puissant personnage, « le maître à bord après Dieu », vit dans un isolement majestueux; seul il prend ses repas, à moins que son second ne soit officier supérieur; seul il passe presque toutes ses journées et toutes ses soirées, seul il se promène à tribord. C'est, en un mot, la vie claustrale en mer. A cette séparation absolue la discipline certes gagne, mais, dans cette séquestration pompeuse, quelques officiers supérieurs ont contracté des défauts de caractère qui ont jeté sur eux un fâcheux renom.

A la « cour » pèse l'ennui, à côté c'est le gaieté enthousiaste de la jeunesse, les rires éclatent, l'entrain rayonne. Nous sommes au carré, tout à la fois le salon et la salle à manger des lieutenants de vaisseau, enseignes et assimilés. Le carré est, suivant l'expression maritime, un cercle qui a le plus souvent la forme d'un rectangle. Plus que simple, ce lieu de réunion : des cloisons peintes en blanc; pour tout ameublement, un divan rouge, des chaises en paille, une table, un buffet d'auberge, et c'est dans cette pièce que les officiers reçoivent leurs collègues des autres puissances et les visiteurs étrangers toujours empressés à venir à bord d'un bâtiment de guerre. La cordialité de la réception fait oublier, il est vrai, la pauvreté de la pièce, mais il y va de la dignité même du pays de donner à nos officiers de marine une installation décente. Ajoutez à cela que leurs cabines sont des cellules de cénobites. Le navire est l'habitation de l'officier, à bord il devrait retrouver un peu de la chaleur, du confort d'un intérieur soigné, et non point cette impression de chambre meublée, vide et anonyme. La séparation de tous les êtres qui lui sont chers est déjà assez pénible par elle-même pour n'être pas aggravée par l'impression du milieu. Dans le gaspillage du budget de la marine, il ne serait pas difficile de trouver quelques centaines de mille francs pour donner une installation passable à ceux qui s'en vont soutenir l'honneur du pavillon français à tous les coins du monde. Ceci n'est pas dit pour nous plaindre de notre installation à bord de la *Manche*. Habitué à courir la mer sur de mauvaises barques de pêcheur, ma cabine me paraît un appartement somptueux.

21 juillet. — Les dernières terres d'Écosse ont disparu. C'est le grand désert de l'océan Glacial. A peine quelques oiseaux. Des journées entières s'écoulent sans que nous apercevions même une mouette.

Pendant que la *Manche* parcourt dans la solitude de la pleine mer les 870 milles qui séparent Leith de Jan Mayen, résumons les voyages de nos devanciers dans cette terre polaire.

Ici, comme dans les autres régions de l'océan Glacial, l'honneur des premières explorations appartient aux Hollandais. L'île passe pour avoir été vue pour la première fois en 1611 par un marin néerlandais qui lui donna son nom. La découverte semble cependant remonter à une date antérieure. Jan Mayen se trouve

en effet indiqué sur une carte hollandaise manuscrite de 1610, conservée au musée de Bergen.

Quelques années plus tard, les Anglais arrivèrent, à leur tour, dans ces parages. En 1615 Fotherby, apercevant l'île et la croyant inconnue, lui donnait le nom de sir Thomas Smith, le Président de la *Muscovy Company*, cette puissante compagnie fondée pour exploiter les relations commerciales ouvertes par Burrough entre l'Angleterre et la Russie par la voie de la mer Blanche.

L'existence de Jan Mayen une fois connue, de nombreux bâtiments anglais et hollandais se dirigèrent aussitôt vers cette partie de l'océan Glacial à la poursuite de la baleine. La chasse à ce cétacé, inaugurée récemment au Spitzberg, donnait d'énormes bénéfices, et tout le monde avait hâte d'arriver bon premier dans une région où le gibier n'avait été ni effrayé ni décimé. Entre tous ces marins rivaux, des luttes éclatèrent, finalement les Hollandais, les plus nombreux sans doute, restèrent maîtres du terrain (1622). C'était alors l'âge d'or de la chasse à la baleine. En deux voyages exécutés en une seule saison, un bâtiment rapporta de Jan Mayen 4 000 tonnes d'huile.



JAN MAYEN. — LA LAGUNE SUD¹ (PAGE 286)

En 1633, une des compagnies hollandaises en possession du monopole de cette chasse dans l'océan Glacial organisa un hivernage au Spitzberg et à Jan Mayen. Jusqu'à cette époque, Barents et ses compagnons étaient les seuls voyageurs qui eussent passé l'hiver dans les régions polaires. La tentative ne manquait donc pas d'intérêt. Sept matelots furent établis au Spitzberg, et sept autres à Jan Mayen. La première petite troupe passa parfaitement l'hiver, moins heureux fut le sort de la seconde. Elle succomba entièrement aux souffrances du scorbut.

Vers 1640, la baleine ayant abandonné les côtes de Jan Mayen, les Hollandais cessèrent leurs voyages à cette île. Pourchassé sans trêve ni merci, ce mammifère était allé chercher un refuge au milieu des glaces. Des abords du Spitzberg comme de Jan Mayen, la baleine disparaît à cette époque pour aller vivre en pleine mer, très loin au nord, entre le 77ᵉ et le 79ᵉ de latitude nord, région où elle resta jusqu'au commencement de ce siècle. Vers 1814 elle abandonna les hautes latitudes pour revenir au sud dans les parages de Jan Mayen et du Grönland.

En même temps que ce mammifère, de nombreux phoques s'ébattaient dans les eaux de Jan Mayen. Les Hollandais, occupés par un plus gros gibier, les laissèrent tout d'abord en repos, mais lorsque la baleine eut disparu, ils se rabattirent sur ces animaux. La chasse au phoque commença vers 1650 et fut pratiquée pendant tout le XVIIIᵉ siècle, mais elle n'acquit une importance économique qu'à la fin de la première moitié de ce siècle.

En 1846 eut lieu en Norvège le premier armement pour cette chasse. Cette année-là trois navires partirent de Tönsberg pour la banquise de Jan Mayen.

Les résultats obtenus dans cette campagne décidèrent les Norvégiens à suivre l'exemple donné, et désormais, chaque printemps, une flottille de baleiniers quitta les ports de Tönsberg et de Sandefjord à destination de Jan Mayen. Dès que l'existence de ce nouveau terrain de chasse fut connue, des baleiniers hambourgeois et brémois vinrent disputer aux Norvégiens et aux Écossais le monopole de cette industrie. En même temps arrivaient quelques Hollandais et Danois.

Au début le gibier était extraordinairement abondant et peu farouche. En 1858, un seul navire norvégien captura en cinq jours 16 560 phoques, représen-

1. *Dessin de Weber, gravé par Privat.*

tant une valeur de 226 000 francs. Vers 1860 les capitaines étaient satisfaits lorsqu'ils avaient abattu 4 000 à 5 000 individus. De 1870 à 1874 le produit moyen annuel de la chasse a été de 86 700 phoques. Pendant cette période le rendement moyen n'a pas dépassé 174 000 hectolitres d'huile, valant bon an mal an 1 400 000 francs[1]. En 1892, à la date du 29 mai, 17 baleiniers norvégiens avaient capturé 63 500 phoques.

Dans la partie de l'océan Glacial dont nous nous occupons, les chasseurs poursuivent trois gibiers différents : le phoque du Grönland (*Phoca grœnlandica*), le *bottlenos* et le stemmatope mitré (*Cystophora cristata* Erxl). Le premier se rencontre sur la banquise autour de Jan Mayen, le second un peu partout, particulièrement au nord-est de l'Islande, et le troisième dans le détroit de Danemark.

En février et mars, les phoques quittent les côtes des terres polaires pour aller mettre bas sur les banquises du large. En mars ils abandonnent la côte du Grönland occidental, gagnent le *pack*[2] de la mer de Baffin, puis, suivant toute vraisemblance, descendent sur cette glace jusqu'à Terre-Neuve, où ils sont abattus par milliers.

A la même époque la banquise de Jan Mayen devient le rendez-vous d'une masse énorme de phoques provenant du bassin polaire compris entre le Grönland oriental et la Nouvelle-Zemble. Ces animaux atterrissent sur le *pack* de Jan Mayen au nord de cette île. A la fin de mars ou au commencement d'avril les femelles donnent le jour à un seul petit. Ces jeunes phoques sont de véritables boules de graisse, et c'est à ces pauvres êtres inoffensifs que les baleiniers font une chasse sans pitié pour gagner quelques tonnes d'huile.

Comme le phoque du Grönland, le stemmatope mitré accomplit chaque année de grandes migrations. Après avoir mis bas sur la banquise du Labrador, ces animaux traversent le détroit de Davis et descendent ensuite la côte du Grönland. Vers le milieu de juin ils doublent le cap Farvel, puis s'établissent sur les glaces du détroit de Danemark, où ils passent l'époque de la mue.

Les migrations des phoques n'avaient point échappé à l'attention des anciens baleiniers néerlandais. Leur itinéraire se trouve mentionné dans les descriptions de l'océan Glacial publiées en Hollande aux XVII[e] et XVIII[e] siècles.

La chasse au stemmatope dans le détroit de Danemark n'a commencé qu'en 1876. Jusqu'en 1884 elle a donné d'excellents résultats. En huit ans, 500 000 de ces animaux pour le moins furent abattus. Aujourd'hui les phoques sont devenus farouches, et le nombre des animaux capturés a sensiblement diminué.

Les baleiniers occupés à chasser sur la banquise ne débarquent jamais à Jan Mayen. Un seul a fait exception à la règle, le célèbre Scoresby, auquel on doit tant d'observations précieuses sur les régions polaires. En 1817, le fameux baleinier écossais atterrit à Jan Mayen et en dresse la carte.

Depuis, quatre expéditions seulement ont abordé à cette île.

En 1858, le prince Jérôme Napoléon, à bord de la corvette *Reine Hortense*, essaya d'atteindre Jan Mayen en partant de l'Islande. A 54 milles au sud de l'île[1] il battit en retraite devant une banquise. Le bâtiment était en fer, le moindre choc contre un glaçon pouvait déterminer une catastrophe. Plus heureux fut lord Dufferin, l'ambassadeur actuel d'Angleterre à Paris. Remorqué jusqu'à la limite des glaces par la *Reine Hortense*, il refusa de faire demi-tour, et avec son frêle yacht à voiles poursuivit audacieusement sa route vers le nord. Le 13 juillet, le hardi navigateur réussit à débarquer sur la côte est de Jan Mayen.

En 1861 cette île fut visitée pour la première fois par un naturaliste. Le célèbre physiologiste Carl Vogt y passa quatre jours, et pendant cette relâche recueillit des observations du plus haut intérêt sur les formations volcaniques de cette terre polaire.

Quinze ans plus tard, en 1877, une nouvelle expédition scientifique explora Jan Mayen. Au cours de sa croisière dans l'océan Glacial, la mission norvégienne embarquée sur le *Vöringen* visita l'île pendant trente-six heures.

Les observations recueillies par Carl Vogt et les naturalistes norvégiens, en tête desquels doit être cité M. Mohn, ont été finalement complétées en 1882 par les officiers autrichiens. Grâce aux travaux de ces explorateurs, cet îlot perdu dans l'océan Glacial est devenu un des points du globe les mieux connus.

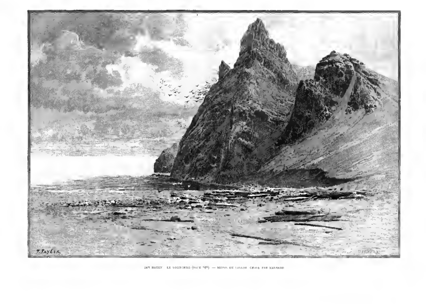
Jan Mayen a longtemps passé pour une des terres dont l'accès présente le plus de difficultés, et nous-mêmes avons plusieurs fois exprimé cette opinion. L'étude minutieuse des documents relatifs à cette région montre au contraire l'inanité des craintes qu'elle inspire.

Au XVII[e] siècle, de nombreux baleiniers visitèrent cette île, leurs navires ne devaient certes pas présenter la solidité des bâtiments modernes; les anciennes relations n'indiquent point cependant que Jan Mayen ait été regardé par les marins du temps comme une terre d'accès particulièrement dangereux.

Sur les six expéditions qui pendant ce siècle ont débarqué à Jan Mayen, trois étaient montées sur des voiliers, l'une d'elles sur un simple yacht de plaisance. Dans sa croisière autour de l'île, en 1877, le vapeur norvégien *Vöringen* n'a rencontré aucune difficulté, comme nous le dirons plus loin, la *Manche* a eu la même chance. Enfin les obstacles dont la mission austro-hongroise a dû triompher en 1882 ont

1. O. J. Broch, *la Norvège*, 1878.
2. Banquise.

1. D'après le rapport officiel. Lord Dufferin qui est toujours très véridique, fixe la position de la *Reine Hortense*, au moment de la retraite, beaucoup plus au sud, et laisse entendre qu'elle a été exagérée vers le nord dans une intention facile à deviner.



JAN MAYEN. — LE VOGELBERG (PAGE 2[illegible]). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

été tout accidentelle. Cette année-là l'océan Glacial était partout encombré d'épaisses banquises. La mauvaise réputation de Jan Mayen n'est donc point justifiée.

II

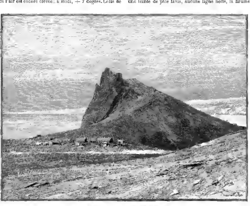
En vue de Jan Mayen. — Mouillage et débarquement dans la baie Mary Muss. — La station autrichienne. — Renards et oiseaux. — Les lagunes. — Le tour de l'île. — En route pour le Spitzberg.

25 juillet. — Sixième jour de mer. La température de l'air est encore élevée : à midi, + 7 degrés. Celle de la mer à la surface atteint le même degré. La banquise est donc loin, et pourtant nous approchons de Jan Mayen.

26 juillet. — Toute la journée, émoi général. Dans l'après-midi, si le temps est clair, Jan Mayen sera en vue. A 4 heures et demie, à une distance de 30 milles, un gabier, la meilleure vue du bord, reconnaît le Beerenberg, le plus haut sommet de l'île, dans une tache foncée de brume. Quelques heures plus tard, un trou se fait au milieu de la grisaille, une plaque de neige apparaît, ternie par un voile de brouillards. Jan Mayen est là à quelques milles devant nous, nulle part trace de banquise, et l'on avance l'espoir au cœur.

27 juillet. — Minuit et demi. Un jour blanc comme le reflet d'une immense nappe de neige invisible, étendue on ne sait où. La terre sort du brouillard. Nous doublons à petite distance l'extrémité nord de l'île. Trois larges glaciers dégringolent en cascades blanches du sommet du Beerenberg perdu dans les nuages.

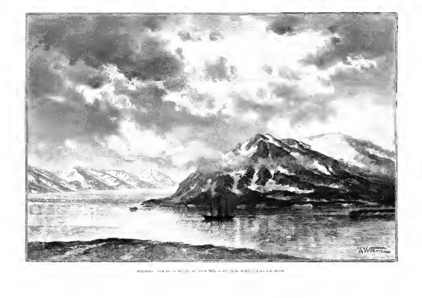
A part cette blancheur, tout est gris, vieil argent, avec des ouvertures lumineuses à l'horizon comme si là-bas il y avait un monde clair. Terre, ciel, mer, ont une teinte de pâle lavis, aucune ligne nette, la brume estompe les contours, tout est *flou*, comme disent les photographes. Sur cette immense pâleur, des vols d'oiseaux sèment des points noirs. A l'horizon le soleil endormi jaunit une bande de nuages, mais aujourd'hui il ne luira guère pour nous. A Jan Mayen, un jour de soleil est aussi rare qu'une ondée au Sahara. Du commencement d'août 1882 à la fin de juillet 1883, les officiers autrichiens ont compté 1889 heures de brouillard, 1249 heures de pluie et 1002 heures de neige. Le ciel totalement couvert était la règle, dans le semestre de septembre à février, il n'a été absolument clair que quelques heures[1].



JAN MAYEN. — LA STATION AUTRICHIENNE (PAGE 283).

1. *Dessin de Slom, gravé par Barbant.*

1. Silas. *Expédition autrichienne à l'île Jan Mayen.* Rapport préliminaire de M. E. de Wohlgemuth. Paris, 1887.



SPITZBERG. — BAIE DE LA RECHERCHE (PAGE 283). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR [illegible]

A deux heures du matin je commence le branle-bas du débarquement, pour être prêt à aller à terre dès que le navire aura mouillé. Et ce n'est pas une petite affaire, ces préparatifs. Pour ses recherches le naturaliste a besoin d'une pacotille aussi encombrante que fragile : une boîte à herboriser, des marteaux de géologue, des filets et des sacs pour les échantillons de roches, des bocaux, des flacons d'alcool, avec cela des baromètres, des thermomètres, sans compter un fusil et les appareils photographiques.

Dans l'océan Glacial c'est comme au jeu. Le succès est affaire de veine. Avez-vous la chance de trouver la mer libre, tout devient aisé ; avez-vous au contraire la mauvaise fortune de rencontrer des banquises, c'est l'échec complet à brève échéance, même pour l'expédition la plus soigneusement équipée et la plus judicieusement conduite. Aujourd'hui nous avons la veine, nous n'avons pas rencontré un glaçon, et autour de cette île presque toujours battue par un violent ressac, la mer est plate et inerte.

A 3 heures du matin, la *Manche* jette l'ancre dans la baie de Mary Muss, sur la côte occidentale de Jan Mayen. Un coup de canon, le clairon sonne et le pavillon national monte lentement aux mâts du bâtiment. Immédiatement les embarcations sont mises à la mer. Par ordre du commandant, tout le monde devra se trouver sur la plage ce soir à 6 heures au plus tard ; si le vent venait à s'élever, un coup de canon serait le signal de ralliement immédiat. Voyez-vous la situation : une tempête subite obligeant le bâtiment à appareiller, et les explorateurs abandonnés sur cet îlot ?

Les apparences du temps sont heureusement favorables : pas un souffle de vent, et, cinq minutes après avoir « poussé du bord », nous débarquons sans même nous mouiller les pieds.

Sur la grève noire blanchissent, tortillés, grimaçant avec des airs de squelettes, des monceaux de bois flotté. De loin, on dirait un cimetière dévasté. Ici comme au Grönland, le courant polaire apporte des masses d'arbres provenant pour la plupart de Sibérie. Dans ces régions déshéritées, la mer supplée à la pauvreté de la terre ; seule elle vit dans ce monde mort.

De curieux cas de flottage observés dans ces dernières années permettent d'établir l'itinéraire suivi par ces débris végétaux. Le long de la côte nord de Sibérie, un courant dirigé vers l'est recueille les énormes quantités de bois flotté apportées à l'océan Glacial par les grands fleuves de l'Asie Russe, l'Obi, le Iénisseï et la Léna. Poussées par ce mouvement des eaux, ces épaves arrivent au nord du détroit de Bering, où elles sont prises par un nouveau courant, celui-là dirigé vers le nord-ouest, c'est-à-dire en sens inverse du premier. Ce courant passe au nord de la Nouvelle-Zemble, de la Terre François-Joseph, du Spitzberg, et redescend vers le sud le long de la côte orientale du Grönland. La marche de ces eaux a été mise en lumière par la dérive de la *Jeannette*. En 1879, ce navire fut, comme on le sait, pris dans la banquise au nord du détroit de Bering, et pendant deux ans entraîné avec sa prison de glace par un courant portant vers le nord-ouest. Au nord de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, la *Jeannette*, broyée dans une convulsion de la banquise, fut abandonnée par son équipage. Quel ne fut pas l'étonnement de trouver, deux ans plus tard, à la pointe sud-ouest du Grönland, un glaçon chargé d'épaves authentiques de ce bâtiment ! Le bloc porteur de ces précieux débris avait été poussé là par le courant polaire qui descend le long de la côte orientale du Grönland, après avoir passé au delà des archipels arctiques situés au nord de l'ancien continent. D'autres cas de flottage avaient du reste attiré précédemment l'attention sur l'origine de ce courant[1]. On avait, par exemple, recueilli sur la banquise du Grönland sud-occidental des débris d'armes et d'instruments qui, de l'avis des spécialistes, provenaient certainement des populations riveraines du détroit de Bering. Les bois flottés de Jan Mayen suivent la même marche et sont jetés sur cette terre par le courant polaire qui passe à l'ouest entre l'île et le Grönland.

Au milieu de ces débris végétaux, les matelots découvrent deux flotteurs en verre employés par les pêcheurs norvégiens ; j'en trouve également en écorce de bouleau qui proviennent aussi, sans nul doute, de la Scandinavie septentrionale. Ces objets ont été d'abord entraînés vers le nord par le Gulf-Stream, puis pris par le courant polaire et poussés ensuite au sud.

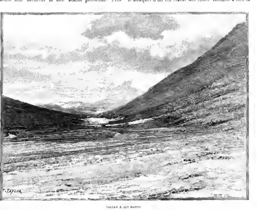
Autour de cette plage intéressante se dressent de hautes falaises noires, d'aspect sinistre, peuplées de milliers de mouettes. Du haut en bas ces escarpements sont couverts d'oiseaux ; il y en a des centaines, des milliers, pressés les uns contre les autres, piaulant, caquetant sans trêve ni merci. De loin vous croiriez entendre la rumeur d'une foule. Les différentes espèces d'oiseaux sont cantonnés par quartiers. Sur une falaise sont établies les mouettes tridactyles, sur une autre les guillemots, sur une troisième, les pétrels arctiques. Comme la société humaine, le monde volatile est divisé en castes. Ces oiseaux viennent pondre au printemps sur ces escarpements, y passent la belle saison, puis aux premiers froids émigrent vers le sud. Les « montagnes à oiseaux » sont un des traits caractéristiques des paysages polaires, elles animent de mouvement et de bruit ces solitudes silencieuses, et sur les terres habitées, elles deviennent une ressource alimentaire. Un des paysages les plus extraordinaires de Jan Mayen est à coup sûr le Vogelberg, la « montagne à oiseaux », qui se dresse à pic au-dessus de la plage. C'est un énorme escarpement de tuf, seule paroi restée debout d'un cratère englouti par la mer. La roche a un aspect ferrugineux, vacuolaire, pareil à un énorme tas de

1. C'est, comme on le sait, sur l'existence de ce courant qu'est basé le hardi projet de M. Nansen pour atteindre le pôle. L'aventureux explorateur est parti, il y a trois mois, pour l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, d'où il se laissera pousser au nord par le grand courant polaire.

crasse de fer sur lequel les mouettes figurent des cendres blanches.

Devant nous s'ouvre, comme une brèche, une large vallée d'une tristesse poignante, des sables noirs, des montagnes arides, désolées, et, dans un coin, accotées à une colline, les petites cassines où hiverna de 1882 à 1883 l'expédition austro-hongroise.

Près de la station, un officier abat deux renards bleus, dont la présence s'explique par le voisinage des montagnes à oiseaux. Les œufs et les jeunes palmipèdes leur assurent là une bonne provende. Très furieuses tempêtes, rien n'a bougé. A l'intérieur, l'humidité a pénétré et sur tout le mobilier a déposé une épaisse couche de moisissure blanche. Des souliers abandonnés sur une table ont l'aspect de boules de neige. M. Gratzl nous fait les honneurs de son ancienne habitation avec une bonne grâce parfaite. Voici sa chambre, son cadre également tout blanc de moisi, voici la salle à manger où les officiers ont laissé le couvert mis sur la table. Notre aimable amphitryon nous offre un excellent porto, qui, après dix ans de cave à Jan Mayen, a le bouquet d'un vin retour des Indes. Ensuite a lieu la



VALLÉE À JAN MAYEN[1]

laide, ces animaux dont la fourrure est si recherchée, ils ont la toison sale de mauvais petits chiens crottés. Ils viennent du Grönland en traversant l'hiver la banquise. Les renards ne craignent pas de s'aventurer sur la glace à une grande distance des terres. Un naturaliste suédois, M. Quennerstedt, a observé des traces de ces mammifères sur la banquise à 155 milles marins (287 kilomètres) au nord de Jan Mayen[2].

Nous arrivons devant la station. Extérieurement les abris sont en parfait état, depuis dix ans, en dépit de dégustation des conserves, qui, de l'avis général, sont encore en parfait état.

Après cette exploration gastronomique, chacun vaque à ses occupations. Les officiers commencent une série d'observations magnétiques, pendant que les naturalistes se dispersent dans différentes directions.

Avant de raconter nos excursions, décrivons l'aspect de Jan Mayen.

Cette île, perdue au milieu de l'océan Arctique, entourée le plus souvent par d'épaisses banquises, est le produit du feu. C'est une terre entièrement volcanique, d'origine récente, hérissée de cratères, sillonnée de courants de lave, alternant avec des tufs. Soulevée suivant la même orientation que l'Hekla, Jan Mayen

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*

2. M. Duner, A. J. Malmgren, A. E. Nordenskiöld och A. Quennerstedt, *Svenska Expeditioner till Spitsbergen och Jan Mayen utförda under åren 1863 och 1864.* Stockholm, 1867.

peut être regardée comme la manifestation la plus septentrionale de l'activité volcanique dont l'Islande est le siège. Ses cratères sont aujourd'hui en repos Durant son séjour, la mission austro-hongroise a cependant observé plusieurs manifestations volcaniques, trois tremblements de terre ont été ressentis, et, à plusieurs reprises, des exhalaisons de fumée se sont élevées de l'île aux Œufs.

Dans la partie nord de Jan Mayen se dresse, isolé dans une majesté sauvage, le Beerenberg, un pic de Ténériffe boréal A 2 545 mètres au-dessus de la mer, ce volcan éteint élève sous une éblouissante calotte de glaciers le cratère le plus septentrional du monde.

Au sud de cette énorme montagne la terre s'amincit en un isthme étroit qui s'élargit ensuite en un second massif montagneux. Une simple comparaison et vous vous rendrez compte de l'aspect de Jan Mayen. Imaginez un haltère étendu à la surface de la mer Sur la boule nord se trouve le Beerenberg, sur la boule sud le second groupe de montagnes; le manche représente l'isthme, et de part et d'autre de cette langue de terre sont situées deux lagunes, les traits topographiques les plus saillants de l'île avec le Beerenberg

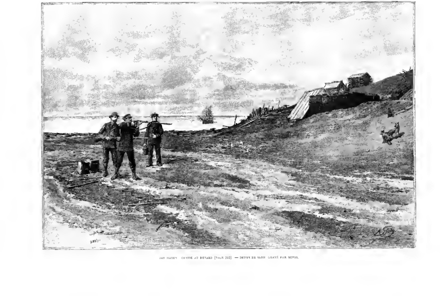
La géographie de Jan Mayen expliquée à grands traits, revenons à notre récit

Mon programme de recherches comportait en premier lieu l'exploration des nappes d'eau de l'île, et, à peine débarqué, je partis visiter un petit lac situé à 5 kilomètres environ de la station. Un aimable officier de la *Manche*, M. de Blanpré, eut l'obligeance de m'accompagner, et ce ne fut pas trop que quatre bons yeux pour trouver notre route La brume était opaque, dans un rayon de 10 mètres la vue était absolument « bouchée ». Un temps noir de décembre en plein mois de juillet Et nous avancions au milieu d'un pays montagneux, découpé de ravins et de profonds cratères Figurez-vous un sol noir par endroits, ailleurs rouge, un peu plus loin jaune, avec des aspects de poix solidifiée, hérissé de mamelons, déchiré de crevasses, en un mot, une terre difforme, malade, lépreuse, horrible Cela vous laisse une impression de terreur.

Partout, peu ou point de neige Les terres arctiques ne présentent pas toujours l'aspect d'un éternel hiver Pendant l'été, la plus grande partie du blanc linceul fond, et à cette époque Jan Mayen, comme le Spitzberg, le Grönland ou la Nouvelle-Zemble, présente de vastes espaces dépouillés de neige En cette saison la température n'est pas non plus désagréable Ces terres mortes

JAN MAYEN. — LES BOIS FLOTTÉS[1] (PAGE 286).

1 *Dessin de Weber, gravé par Maynard*



JAN MAYEN. — CHASSE AU RENARD (PAGE 283). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR DEVOS.

ont, elles aussi, leur été. D'après les observations météorologiques faites à bord de la *Manche* pendant la journée du 27 juillet, le thermomètre a marqué constamment + 5°.

Après une pénible escalade, nous atteignons le rebord supérieur du cratère Danielsen, étroite arête entre deux précipices effroyables, et nous voyons à peine à quelques pas devant nous. Du gouffre du cratère la brume sort en épais tourbillons de fumée, comme si le volcan était en éruption. Cela me rappelle une ascension au Vésuve alors que la montagne « travaillait ». Au delà une longue pente nous amène sur les bords du lac.

Ce lac est formé d'une mince couche d'eau étendue au fond d'une large dépression. Jusqu'à une distance de 40 ou 50 mètres des rives, la profondeur ne dépasse guère une vingtaine de centimètres. Le fond est constitué par du sable volcanique; tout autour, des sables noyés forment un bourbier. Autant que je puis en juger à travers la brume, c'est un lac de cratère en grande partie comblé par les alluvions. Cette nappe d'eau doit être temporaire; elle n'existe qu'après la fonte des neiges, et l'hiver elle devient un bloc de glace. Des pêches au filet fin exécutées le long des bords n'ont donné aucun résultat; suivant toute vraisemblance, aucune faune ne peut vivre dans ce lac.

Après cette excursion nous revenons, à 8 heures du matin, à la station autrichienne. La mer toujours calme nous permet de poursuivre nos recherches en toute sécurité.

Tout d'abord nous nous dirigeons vers la lagune nord. Paysage effrayant, angoissant, un des plus mornes des régions polaires; partout, des montagnes dénudées, couvertes de pierres éboulées, concassées. Au fond du tableau, la lagune livide de glaçons. Et toujours la brume enveloppante de tristesse. Ni au Grönland ni au Spitzberg vous n'éprouvez une pareille impression de désolation. Ici c'est la nature polaire dans toute sa sublime horreur.

La lagune nord se trouve mentionnée dans la description de Jan Mayen que renferme le *Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer*[1]. « Quelque peu en dedans de la terre, dans une basse où il y a de l'eau douce, où on pescha bien du poisson, il y a là devant un rivage plat, sur lequel on peut tirer une chaloupe pour venir dans ladite basse. » Ainsi s'exprime ce curieux document. La nappe d'eau, située à 50 centimètres au-dessus de l'océan, n'est en effet séparée de la mer que par une flèche de sable, large de 200 mètres et élevée de 5 mètres au-dessus de la surface de la mer, d'après les mesures des officiers autrichiens. Sur les bords de la lagune se trouvent des bois flottés, jetés vraisemblablement par les ouragans de l'hiver par-dessus la digue de sable.

Les eaux ne renferment aujourd'hui, croyons-nous, aucun poisson.

La lagune sud, située sur la côte orientale de l'île, derrière la baie du Bois-Flotté, n'est séparée de la baie Mary Muss que par un isthme de collines. « C'est icy au plus estroit de la terre, on pourroy appeler du monde des deux costez du dessus de ces montagnes. » Ces « montagnes plates de terre noire, mêlée de pierres », présentent au-dessus de la nappe d'eau une pente abrupte malaisée à descendre. Au delà s'étend une plage de sable noir, percée de monticules de laves rugueuses, tortillées, gercées. On dirait d'énormes viscosités brunâtres, subitement solidifiées, des tas d'immondices durcies par le temps.

La lagune sud est beaucoup plus étendue que celle du nord. Sa longueur est de 6 milles marins, la profondeur très faible, quelques centimètres au plus. Au voisinage de la terre, d'après les sondages exécutés par les officiers autrichiens, les plus grands fonds ne dépassent pas un demi-mètre. Sur ses bords comme sur ceux de la lagune nord gisent des bois flottés.

Il est maintenant 3 heures de l'après-midi; les brumes se sont levées, et à travers un écran de nuages floconneux perce un pâle soleil cuivré. Tout le ciel a une teinte de jaunisse. Même par le beau temps, cette nature conserve un aspect maladif. Au bout de la grande plaine de sable, dans un lointain vaporeux, se dresse l'île aux Œufs, comme un château fort ruiné.

La lagune sud est de formation récente. *Le Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer* ne mentionne pas cette nappe d'eau. « Et par delà ce rivage roide (la base du Beerenberg) vient au rivage plat de sable noir d'une lieüe de long, à une portée de canon d'iceluy il y a 6 brasses, on y trouve un fond de sable noir, ce rivage s'apelle la *Grande Baye de Bois*, au sujet qu'on y trouve beaucoup de bois pourris, là tout joignant en dedans de la terre, gisent diverses montagnes plates de terre noire, melés de pierres, c'est icy au plus estroit de la terre, on pourroy appeler du monde des deux costez du dessus de ces montagnes. »

Scoresby non plus n'indique cette lagune, ni dans sa description, ni dans sa carte de Jan Mayen, et pourtant du sommet du cratère qu'il avait gravi, la vue s'étendait sur toute la baie du Bois-Flotté. Très certainement, si cette nappe avait existé à cette époque, elle n'aurait point échappé à l'attention de ce scrupuleux observateur. La lagune sud a été signalée pour la première fois par Carl Vogt en 1861. Donc, suivant toute vraisemblance, le cordon littoral qui isole cette nappe de la mer s'est formé de 1817 à 1861. Les roches de Jan Mayen sont très facilement attaquables par les agents météoriques et par les actions mécaniques des eaux. Mises en liberté, les particules minérales sont ensuite jetées à la mer par les tempêtes,

1. *Le Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer*, Paris, 1694, par Nicolas Janz Vooght. Je dois la communication de cet intéressant livre à l'obligeance de M. Lancé, le sympathique président de la Société normande de géographie.

Le commandant Wohlgemuth ne partage pas l'opinion que la lagune nord y soit mentionnée. D'après ce savant officier, la « basse » de Nicolas Vooght, l'auteur de l'ancienne description hollandaise, serait simplement une mare d'eau (*Loc. cit.*, p. 121). Les portulans néerlandais semblent pourtant bien indiquer en ce point une nappe d'eau étendue.

puis disposées en flèche par le ressac et les glaces flottantes sur des amorces de hauts fonds. Le commandant Wohlgemuth explique de la manière suivante le *processus* de construction de ces flèches : « Chaque hiver, écrit ce savant officier, les fréquents vents du sud-est, les ressacs et la pression des glaces entassent sur ce point (contre la digue de sable) des glaçons chargés de sable ; ceux-ci opposent aux sables mouvants amenés par le vent du nord une véritable barrière ; quand le dégel survient, la glace accumulée sur la dune fond, il est vrai, mais le sable est retenu par la grille que forment les bois flottés qui dans le courant des années ont contribué de cette manière à édifier et à consolider cette digue[1]. »

Une preuve de la rapidité de l'alluvionnement dans cette région et de la formation récente de la lagune méridionale, est la situation de l'île aux Œufs. Lors de la visite de Scoresby en 1817, cette terre était une île. Quarante-quatre ans après la visite du célèbre baleinier anglais, elle était réunie à la côte par un mince isthme de sable (Carl Vogt). Aujourd'hui ce pédoncule de terre est devenu une large plage.



LE [illegible] JAN MAYEN[1]

De la lagune sud je revins à la station autrichienne en suivant la base du mont Mohn. Sur le versant oriental de l'île, la végétation paraît plus développée que sur la côte ouest. Au lieu d'une nappe de pierres, le sol est couvert ici d'un tapis de lichens et de plantes florifères. Au milieu de cette pelouse, en regardant avec attention, on découvre même un arbre, le bouleau nain, gros comme une allumette-bougie et guère plus haut qu'une mousse. Dans les endroits favorisés, le sol a une teinte verdâtre, comme dans les rues peu fréquentées d'une bonne ville de province endormie dans le silence d'une vie paisible. Sur cette île perdue au milieu des brumes de l'océan Glacial, la flore est très pauvre. L'herbier recueilli par la mission autrichienne ne comprend que 54 espèces, dont 26 phanérogames.

A 6 heures du soir je rallie la *Manche*, après une excursion de quatorze heures. Mais la fatigue s'oublie vite sur un navire ; à bord nous avons bonne table et bon gîte. Depuis Horace on vante toujours les agréments d'une maison de ville qui par sa position isolée au milieu de vastes jardins offre en même temps les plaisirs de la campagne. Une exploration sur un navire présente également deux avantages qui semblent s'exclure. Vous vous déplacez, vous voyez sans cesse des pays nouveaux et en même temps vous habitez une confortable maison ; vous avez tout à la fois les plaisirs du voyage et ceux du coin du feu. Comme l'escargot vous vous mouvez avec votre coquille, et la coquille est très agréable en compagnie des aimables officiers du carré de la *Manche*.

Le lendemain, toujours la brume. Une panne épaisse de nuages coiffe tous les sommets, ne laissant voir que la base des falaises. Néanmoins la *Manche* appareille pour faire le tour de Jan Mayen par le sud, et bientôt le brouillard se lève lentement, découvrant des rochers d'aspect fantastique. Dans les assises essentiellement friables de l'île, les agents atmosphériques ont taillé d'énormes morceaux de sculpture. Voici d'abord une tour, la Tour de Brielle, dont le nom rappelle les découvertes des Hollandais ; sur la côte orientale apparaît le Phare, qui, d'un certain côté, ressemble à un trois-mâts sous voiles ; un peu plus loin c'est le récif du Bateau-Pilote, on dirait une barque à la voile.

Le soir, la *Manche* mouille dans la baie du Bois-Flotté. Le ciel est devenu clair avec un soleil jaune comme hier. Aussitôt une baleinière est mise à la mer pour tenter un débarquement sur la plage de la lagune sud. Malheureusement le ressac est très violent, la vague déferle sur la plage en hautes volutes. Dans ces conditions le débarquement devient impossible ; en touchant terre, l'embarcation risquerait d'être mise en pièces, et, bien à regret, l'officier chargé de la conduite de l'excursion ordonne la retraite.

La soirée est admirable, mais froide. A 9 heures,

1. [illegible] *loc. cit.*

1. *Dessin de Weber, gravé par Kohl.*

mon thermomètre marque seulement + 2°,1, la plus basse température observée pendant le voyage.

Nous sommes maintenant dans la zone du jour continu en été. Cette lumière nocturne est très vive, et cependant elle donne une sensation de nuit, de quelque chose d'anormal. On éprouve l'impression d'une avarie survenue à la planète. Dans l'ouest, le ciel est rempli de colorations éclatantes. Au-dessus de la mer s'élève un poudroiement d'or, de fines vapeurs se tortillent avec un reflet d'incendie lointain, et au delà d'une nappe de gros nuages apparaît dans un ciel bleu le sommet neigeux du Beerenberg, comme une auréole blanche au-dessus de cette nature endormie dans un silence de désert. Lentement la brume monte en fumée, la plus haute plaque de neige se voile et la *Manche* fait route vers le Spitzberg.

III

De Jan Mayen au Spitzberg. — Arrivée au Spitzberg. — La baie de la Recherche.

De Jan Mayen au Spitzberg, la traversée n'a présenté aucun intérêt. Presque toujours le temps est resté brumeux, et contrairement à toutes les prévisions nous n'avons rencontré aucun glaçon.

Cette mer de si terrible réputation s'est trouvée aussi libre que la Méditerranée. Dans ces conditions, il est bien regrettable que la *Manche* n'ait point poussé vers le nord pour atteindre la banquise, la suivre et déterminer sa position. Les déplacements des glaces dans l'océan Arctique sont un des facteurs les plus importants de la météorologie de l'Europe occidentale; de leurs mouvements dépend en grande partie le climat de nos pays, et lorsque les savants connaîtront leurs déplacements, la prévision du temps pourra être donnée avec une plus grande probabilité et plus longtemps à l'avance.

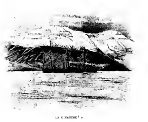
Sur ces eaux libres la *Manche* atteint rapidement le Spitzberg, et bientôt mouille dans la baie de la Recherche. Il y a juste cinquante-quatre ans, l'expédition portée par la corvette la *Recherche* découvrait ce mouillage et y attachait son nom à jamais célèbre dans les annales des sciences. De 1835 à 1840, ce bâtiment visita successivement l'Islande, le Grönland, le Spitzberg et la Laponie. L'ensemble des observations recueillies pendant ces longues et pénibles campagnes par un état-major de savants, tels que Charles Martins, Robert, Bravais, Marmier, forme un des monuments les plus importants de la littérature géographique pour les pays du Nord. Ces expéditions, organisées avec soin et par suite fécondes en résultats, ont servi de modèle aux explorations ultérieurement entreprises par d'autres puissances. En cela comme en beaucoup d'autres choses, la France a eu l'honneur d'ouvrir la voie et de donner l'exemple.

Derrière une longue pointe de rochers, la grande plaine de l'océan a disparu; de tous côtés se dressent des massifs de montagnes, et de tous côtés s'ouvrent de longues perspectives d'eau. La mer est devenue un lac, et dans cette nappe d'eau bien abritée la *Manche* repose tranquille sur son ancre. La baie de la *Recherche* est un des meilleurs mouillages du Spitzberg. Il était déjà pratiqué par les Hollandais du temps de la pêche à la baleine au XVII[e] siècle. « Un peu autour de la poincte méridionale (de la Baye à Cloche), il y a là une belle closture fort commode, nommée le *Beau Havre*, là où il y a une très belle rade, on pourroit, en cas de nécessité, y conserver un navire sans ancre ni câble, c'est un beau fond net et pur. »

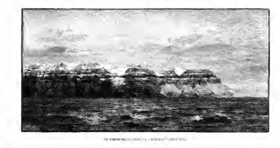
Charles RABOT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



LA « MANCHE » [1].



JAN MAYEN ET LE SPITZBERG[2],

PAR M. CHARLES RABOT

IV

Historique des découvertes au Spitzberg. — La chasse à la baleine. — Les glaciers de la baie de la Recherche. L'Isfjord et l'Adventbay.

Le 1er août. — Nous voici au Spitzberg; mais, avant de raconter notre exploration, rappelons en quelques mots l'histoire de cet archipel polaire.

GLACIERS SE TERMINANT AU NIVEAU DE LA MER[3] (PAGE 291).

Le Spitzberg a été découvert, par hasard, en 1596. L'Espagne et le Portugal, alors à l'apogée de leur puissance maritime, fermaient aux Provinces-Unies et à l'Angleterre les routes de la Chine et des Indes. Pour atteindre ces pays enchanteurs et avoir leur part dans le commerce de l'Extrême-Orient, les nations du nord cherchèrent une voie vers l'océan Pacifique par le nord de l'ancien continent. De là les expéditions arctiques organisées au XVIe siècle par l'Angleterre et la Hollande. En 1553, l'Anglais Chancellor, parti pour atteindre les Indes, découvre la mer Blanche. Quarante et un ans plus tard, les Hollandais, alléchés par les bénéfices commerciaux que leurs voisins réalisaient en Russie, prirent la même route à la recherche du Passage du Nord-Est. Les deux premières expéditions vinrent se heurter à la Nouvelle-Zemble et aux banquises amoncelées derrière cette île dans la mer de Kara. Afin d'éviter cette barrière de terres et de glaces, Barents résolut de suivre une route plus septentrionale. Une troisième expédition, dirigée par ce sagace navigateur, quitta la Hollande au printemps de 1596, et de Norvège fit voile directement au nord. Barents arriva ainsi le 19 juin en vue d'une île isolée où l'expédition tua un ours, d'où son nom de Beeren Eiland. Dix jours plus tard, il aperçut une grande terre hérissée de pics aigus, qu'il appela pour cette raison *Spitzberg*, « montagnes pointues ».

Le voyage de Chancellor à la mer Blanche avait ouvert la Russie au commerce européen, celui de Barents fit découvrir une nouvelle et importante source de revenus aux nations du nord. En 1607, l'Anglais Hudson, envoyé par la *Muscovy Company*, également à la recherche du Passage du Nord-Est, visita le Spitzberg et, le premier, y signala la présence de nombreux phoques. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir fait con-

1. *Dessin de Weber, gravé par Barbant.*
2. *Voyage exécuté en 1892. — Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

naître l'abondance de ce gibier dans l'archipel nouvellement découvert. Sur ses indications, les chasseurs arrivèrent bientôt, attirés par l'espoir d'un facile butin. En 1610 s'organisa, sous le commandement de Jonas Poole, une première expédition de la *Muscovy Company*. Elle tua un grand nombre de morses, mais le résultat le plus clair du voyage fut la découverte de troupes de baleines dans ces parages. A partir de cette époque, ce géant de la faune marine, qui avait jusque-là vécu paisible, ne connut plus la sécurité. Désormais pendant un siècle et demi il fut chaque année massacré sans pitié.

En 1611, la *Muscovy Company* expédia au Spitzberg deux navires qui avaient à leur bord six harponneurs basques. Les marins du golfe de Gascogne possédaient seuls alors la pratique de cette pêche dangereuse. A la suite des Anglais arrivèrent bientôt des Hollandais, des Danois, des Hambourgeois, des Espagnols et des Français. Les Anglais, qui se considéraient comme les maîtres du pays, voulurent en expulser les nouveaux venus. Pour protéger leurs nationaux, les autres puissances, notamment les Provinces-Unies, envoyèrent au Spitzberg des bâtiments de guerre, et bientôt des luttes éclatèrent entre les différentes flottes avec des alternatives de succès et de revers. En 1619, afin de mettre un terme à ces différends, eut lieu un partage des côtes du Spitzberg entre les diverses nations maritimes. Les Anglais s'établirent dans le Hornsound, le Belsound, l'Isfjord et la baie de la Magdeleine. Les Hollandais prirent possession de l'île d'Amsterdam, les Danois de l'île qui porte encore aujourd'hui leur nom, et les Hambourgeois de la baie de Hambourg. Les Espagnols et les Français s'installèrent dans des mouillages de la côte nord. Le nom de Biscayer Hoek (cap des Basques) rappelle leurs établissements dans cette région.

Les flottes des baleiniers au Spitzberg comptaient des centaines de navires, et leurs prises se chiffraient par milliers. De 1669 à 1778 — et encore dans ce laps de temps la chasse fut-elle interrompue par les guerres soutenues contre Louis XIV — la Hollande seule envoya au Spitzberg 14 167 navires, qui, pendant ces cent neuf années, capturèrent 57 590 baleines, représentant une valeur de 92 276 650 francs. Traquée, menacée sans trêve ni merci, la baleine abandonna peu à peu les eaux du Spitzberg pour se réfugier au milieu de la banquise du côté du Grönland. Les Anglais et les Hollandais essayèrent d'abord de la suivre dans sa retraite, mais les dangers et les difficultés de la chasse dans cette direction leur firent bientôt abandonner l'entreprise.

Au commencement de notre siècle, cette industrie n'était plus exercée dans les parages du Spitzberg que par quelques bâtiments. L'un de ces derniers baleiniers était commandé par Scoresby, le sagace observateur qui a éclairé notre connaissance des régions polaires de si précieux renseignements.

A la fin du XVIII[e] siècle, au moment où la grande pêche à la baleine prenait fin au Spitzberg, des Russes du gouvernement d'Arkhangel vinrent s'y établir à demeure pour chasser l'ours, le renard et le renne. Sur les bords de tous les fiords se trouvent encore aujourd'hui les ruines des habitations occupées par ces pauvres gens. Cet essai de colonisation n'a pas été poursuivi, les Russes ont abandonné l'archipel. Aujourd'hui cette terre, qui n'appartient à aucune puissance, est pour ainsi dire une dépendance de fait de la Norvège.

Depuis le commencement de ce siècle, chaque été un certain nombre de petits bâtiments norvégiens chassent au Spitzberg le morse et le phoque. A ces animaux, comme jadis les Hollandais à la baleine, les Scandinaves ont fait une chasse si acharnée, qu'ils ont complètement disparu sur la côte ouest. Pour atteindre ces amphibies, les chasseurs doivent maintenant s'aventurer au milieu des glaces au nord et à l'est de l'archipel, et encore ne font-ils qu'un maigre butin. Il y a une quinzaine d'années, la présence de bancs de morues fut signalée à l'entrée de l'Isfjord, et pendant quelque temps cette découverte amena, chaque été, dans cette région une flottille d'une quarantaine de pêcheurs norvégiens. Il y a trois ou quatre ans, le poisson disparut un beau jour, et aujourd'hui la côte occidentale est devenue presque complètement déserte. Pendant notre séjour nous n'y avons rencontré que trois norvégiens.

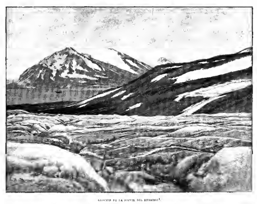
L'ère des expéditions scientifiques s'est ouverte au Spitzberg à la fin du XVIII[e] siècle. En 1773, le capitaine Phipps fit une tentative vers le pôle, mais il ne put dépasser le 80[e] degré de latitude nord. Pas plus heureux ne furent Buchan et Franklin en 1818, mais leurs voyages valurent de précieuses observations aux sciences naturelles et géographiques.

En 1827 eut lieu le mémorable voyage de Parry. Abandonnant son navire dans un mouillage de la côte nord, l'explorateur anglais s'avança à pied sur la banquise, suivi d'une petite troupe de matelots traînant péniblement des approvisionnements et des embarcations montés sur des traîneaux. En dépit de toutes les difficultés, Parry réussit à gagner le 83[e] degré de latitude nord, la plus haute latitude atteinte dans cette région.

Après ce voyage, les explorateurs abandonnèrent toute entreprise vers le pôle pour concentrer leurs efforts sur l'étude du Spitzberg. Ce nouveau genre d'exploration fut inauguré en 1838 et 1839 par l'expédition française de la *Recherche*, si importante à tous égards. La relation de ces voyages restera un des monuments de la littérature arctique. Les savants français, pendant leur court séjour au Spitzberg, avaient simplement ébauché l'entreprise. Ils avaient ouvert la voie ; aux Suédois était réservé l'honneur de poursuivre l'œuvre. De 1858 à 1892, la Suède n'a pas envoyé moins de huit expéditions scientifiques, la plupart dirigées par M. Nordenskiöld, dont le nom restera à jamais attaché au Spitzberg. Féconds entre tous, ces voyages ont enrichi toutes les branches de la science d'inappréciables documents. Cette exploration méthodique du Spitzberg restera, à coup sûr, une des plus belles entreprises du XIX[e] siècle.

Après cette digression historique, revenons à la relation de notre voyage à la baie de la Recherche.

En entrant dans cette baie, la première impression produite par la vue du paysage est une sensation de froid. Partout des neiges et des glaciers : sur la rive gauche, le glacier de la Pointe des Renards, large de 2 kilomètres, en face, celui de l'Est, d'un tiers plus grand. Ces énormes courants de glace se terminent au niveau de la mer, par des murailles hautes de 30 à 40 mètres, découpées de grottes, d'ogives, de crevasses, ici blanches, là verdâtres, plus loin d'un bleu d'azur, lumière, la nature polaire s'éclaire d'un rayon de gaieté, d'un frémissement de vie. La température est douce et agréable. A midi, elle s'élève à + 5°. Pendant la durée de notre séjour au Spitzberg, jamais le thermomètre n'est descendu au-dessous de zéro, la plus basse température a été de + 2° et la plus haute de + 7°,8 ; un temps de février à Paris. C'est l'été des régions polaires. Pendant quelques semaines les neiges fondent, les eaux longtemps captives chantent gaiement leur liberté, le paysage solitaire s'anime de troupes bruyantes d'oiseaux, et au milieu de la soli-



GLACIER DE LA POINTE DES RENARDS[1].

et toutes ces teintes d'une délicatesse infinie s'entremêlent en une harmonie parfaite. Telle serait une mosaïque d'émeraudes et de saphirs entourée de diamants. Parfois, dans le grand silence de ce désert roule un tonnerre lointain. De la falaise de glace un énorme bloc s'est détaché et, dans sa chute, brisé en petits fragments que les courants promènent comme des flocons de plumes blanches épars à la surface du fiord.

Dans cette baie écartée, loin de la mer, le temps est devenu clair. Au milieu d'un ciel blanc luit un soleil décoloré, sans force et sans éclat. Sous cette pâle tude grise des pierres brillent de jolies petites fleurs, comme des vers luisants dans une nuit profonde.

Le beau temps de la matinée n'est qu'une aube fugitive. Dès 10 heures, les nuages arrivent, et bientôt le ciel devient tout noir.

Dans l'après-midi chacun se met au travail. Les officiers déterminent la position actuelle des glaciers d'après les instructions que j'avais rédigées à cet effet. Au Spitzberg comme dans les Alpes, les courants de glace éprouvent des variations de longueur. Tantôt leur extrémité supérieure s'allonge, envahissant les vallées ou comblant les baies, tantôt, au contraire, elle recule en découvrant des plages. Ainsi, en 1838, comme l'indique exactement la carte levée à cette époque par

1. Dessin de Boudier d'après une photographie.

l'état-major de la *Recherche*, le glacier de l'Est se trouvait à 2 kilomètres et demi en avant de la ligne qu'il occupe actuellement. Depuis cette époque il est en retraite; en deux ans, d'après les mesures comparées d'un savant suédois, M. Björling, et des officiers de la *Manche*, son front a reculé de 500 mètres. Pendant que le glacier de l'Est rétrogradait, d'autres courants de glace ont au contraire considérablement progressé. Ici comme dans les Alpes, il n'y a pas simultanéité dans les oscillations de longueur des glaciers.

Pendant trois jours j'explore ces glaciers, leurs moraines, leurs crevasses, et, pour me reposer, je recherche un gisement de plantes fossiles situé à l'embouchure de la baie, dont il sera question plus loin.

Le 4 août, à 7 heures 30 du matin, la *Manche* quitte la baie de la Recherche et fait route au nord le long de la côte. Toujours le même aspect : un hérissement de pics, justifiant le nom de Spitzberg, et toujours un ciel gris charbonné de grosses taches foncées formées par les terres.

Quelques heures plus tard apparaît un large estuaire. Nous sommes à l'entrée de l'Isfjord. A gauche, de hautes montagnes ruisselantes de glaciers, à droite, une langue allongée de terre basse.

L'Isfjord est le plus important des fiords du Spitzberg. Figurez-vous un bras de mer pénétrant à plus de 75 kilomètres dans l'intérieur des terres, frangé de longues digitations, au milieu d'un paysage de montagnes. On dirait quelque haute vallée des Alpes submergée par un nouveau déluge. A droite se dressent des falaises escarpées, aux assises régulières, au profil architectural, à gauche sept énormes glaciers étalent leur ruissellement d'argent à côté de la nappe foncée de l'eau. Jusqu'au Nordfjord, sur une distance de 66 kilomètres, ce n'est qu'une masse de glace hérissée de pics superbes. A perte de vue un paysage tout blanc. Ces énormes glaciers couvrent entièrement la large presqu'île circonscrite entre l'océan Glacial, la Wijdebay et l'Isfjord, formant un des trois principaux massifs glaciaires du Spitzberg. Il y a là une immense mer de glace parsemée de chaînes de pics qui émergent en îles élancées au-dessus de cet océan blanc.

A 6 heures 30 du soir, la *Manche* mouille dans l'Adventbay, ouverte sur la rive méridionale de l'Isfjord. Un paysage d'hiver : tout autour de la baie, des montagnes chargées de neige noyées dans un ciel gris. A 10 heures du soir, une chute de flocons blancs rend l'illusion complète.

Le lendemain, excursion géologique. Les officiers explorent un gisement de houille situé au sud de l'entrée du mouillage. Dans plusieurs autres localités du Spitzberg affleurent également des couches de charbon, par exemple dans la Kolbay, sur plusieurs points de la rive ouest de Green Harbour et dans la Crossbay. Mais de là à comparer le Spitzberg à une Belgique polaire il y a loin. Le charbon est presque partout de mauvaise qualité et les filons de trop mince épaisseur pour donner lieu à une exploitation régulière.

Pendant cette visite à la houillère, je fouille la côte orientale du mouillage à la recherche de plantes fossiles. Sur plusieurs points j'ai la chance de découvrir des empreintes végétales. D'après le savant paléontologiste suédois Nathorst, ce terrain appartient à l'étage jurassique.

Jusqu'ici notre expédition au Spitzberg a été un simple voyage de touriste. On se promène dans les fiords, et l'après-midi on descend quelques heures à terre. C'est l'excursion classique de la vie de château de deux à cinq. A ma grande satisfaction, tout cela va changer. Le commandant autorise une véritable exploration que je projette depuis longtemps. Demain je prendrai le sac, et j'irai peiner sur cette terre rude à l'homme.

V

Une excursion dans l'intérieur du Spitzberg. — Chasse au renne. Le pic Milne-Edwards. — Les glaciers du Spitzberg.

Au premier coup d'œil jeté sur une carte du Spitzberg on remarque la profonde échancrure creusée par l'Isfjord à travers la masse continentale de l'île. Par ce long et large canal, le Spitzberg occidental est partagé en deux parties, unies seulement par un simple pédoncule de terre. L'extrémité supérieure de la Sassenbay, la ramification la plus orientale de l'Isfjord, n'est séparée du Storfjord que par un isthme de faible relief : une langue de terre large de 50 kilomètres et de l'autre côté se trouve la côte orientale du Spitzberg.

En 1882, frappé par cette particularité topographique, j'avais gravi une montagne située sur la rive méridionale de la Sassenbay pour avoir une vue d'ensemble sur la région. Du haut de ce pic, auquel j'avais donné le nom de mon vieil et excellent ami M. Xavier Marmier, le dernier survivant de l'expédition de la *Recherche*, le parcours de l'isthme m'avait paru facile. A la place des montagnes indiquées sur la carte anglaise s'étendait une longue et large vallée ramifiée dans sa partie supérieure, et de là au Storfjord la route semblait aisément praticable. La traversée du Spitzberg de l'ouest à l'est paraissait ne pas offrir de difficultés.

Dans le rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique et destiné à servir de guide à la *Manche* j'avais signalé le haut intérêt de cette exploration, et particulièrement insisté pour que le commandant du bâtiment me fournît les moyens de l'entreprendre. Cinq jours devaient suffire à l'excursion, à condition qu'un dépôt de vivres fût établi à une journée de marche de la côte. Ce projet, approuvé, devint ma principale préoccupation.

Le 6 août, la *Manche* quitte le mouillage de l'Adventbay, et, quelques heures plus tard, entre dans la Sassenbay, point de départ de l'excursion projetée. Le temps est aujourd'hui plein de promesses. Le soleil, voilé depuis une semaine, a reparu. Dans cette



région éloignée de l'océan Glacial, les brumes sont beaucoup moins fréquentes que sur la côte ouest. En 1891 comme en 1882, c'est dans la Sassenbay que j'ai eu les belles journées du voyage. Toujours terne et sans vigueur dans un ciel laiteux, le pauvre soleil du Spitzberg, et toujours des montagnes neigeuses noyées dans la blancheur des nuages. Telle une belle matinée de décembre dans nos pays. Le paysage est superbe. A gauche, une falaise colossale noire, striée de neige, la montagne du Temple (Tempelberg), à droite le pic Marmier, devant nous, vers le Storfjord, une large allée bordée de cônes blancs comme des mitres d'évêque.

M. Lancelin, enseigne de vaisseau, le capitaine d'armes Fichet, le gabier Lecoq, sont désignés pour m'accompagner.

A 6 heures 30 du matin, branle-bas de la caravane pour préparer les bagages. Nous emportons quatre jours de vivres, une tente, des couvertures, des vêtements de rechange, et tout cela, nous devons le porter dans des havre-sacs. L'excursion ne sera pas précisément une partie de plaisir.

Avant le départ, le commandant remet des instructions écrites à M. Lancelin. D'abord, recommandation expresse de « veiller » les ours blancs. La sollicitude du commandant est l'expression de l'opinion générale sur ces animaux. Le public se représente toujours les régions arctiques peuplées de troupes nombreuses d'ours, et, bien à tort, attribue à ces plantigrades un courage féroce. Or, pendant les dix étés que j'ai passés dans les pays du nord je n'en ai même pas aperçu un; au Spitzberg particulièrement ils sont aujourd'hui devenus très rares, décimés par la chasse acharnée que leur font les pêcheurs norvégiens. Ils ont appris à leurs dépens les dangers de l'approche de l'homme, et, bien loin de l'attaquer, ils décampent rapidement à son approche. De l'avis de M. Nordenskiold, une autorité dont personne ne peut contester la haute compétence, l'ours blanc est aussi facile à tuer qu'un mouton. Dans la Sassenbay ces animaux ne sont pas à craindre. L'été, les ours blancs se rencontrent sur les banquises et non point dans l'intérieur des terres, où ils risqueraient de crever de faim. C'est véritablement dommage, une chasse à l'ours eût été un intermède divertissant et le récit d'une pareille aventure eût égayé la monotonie de cette relation. Peut-être ai-je le tort de ne pas suppléer à la vérité, elle est souvent si ennuyeuse!



[illegible]

Ceci dit, revenons à nos instructions. Par ordre formel du commandant, la caravane devra battre en retraite demain, 7 août, à 6 heures du soir, et être de retour le 9, à 2 heures de l'après-midi, au plus tard. Un dépôt de vivres sera amplement établi sur la plage et non point transporté à une journée de marche dans l'intérieur, comme je l'avais demandé.

Dans ces conditions, la traversée projetée du Spitzberg ne peut être effectuée, faute de temps et de moyens d'action; l'exploration devra être limitée à la vallée ouverte au fond de la Sassenbay.

Donc, le 6 août, à 9 heures 15 du matin, nous « poussons du bord » avec la vedette (chaloupe à vapeur). La *Manche* se trouve alors sous vapeur au large de la pointe nord-ouest du Tempelbjerg. L'extrémité supérieure de la Sassenbay est encombrée de hauts fonds et la prudence recommande de ne pas engager plus avant le bâtiment dans cette direction.

A 11 heures nous débarquons. Nous hissons sur le terre-plein de la rive le *Berton*, mis à notre disposition, et y établissons un dépôt de vivres. Après quoi, en route!

Un vent piquant souffle de l'est; par un pareil temps l'excursion serait une agréable promenade, si nous n'étions chargés comme des baudets. Chaque sac pèse une trentaine de kilogrammes, bon poids pour des marins peu habitués à ce genre d'exercice. Avec cela le terrain est marécageux, le sol ne porte pas; à chaque pas on enfonce dans la vase. Il semble que l'on marche sur une éponge. Et le paysage est sans intérêt

1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.

Figurez-vous une vallée large de 10 à 12 kilomètres, plate, droite comme une rue, bordée de montagnes lourdes, sans ligne et sans style. A travers ce massif s'ouvrent au sud cinq vallées, étroites et profondes, entaillées, semble-t-il, au couteau. Dans ces ravins, rien que des rochers dénudés, noirs ou gris, des pierres éboulées, partout des ruines poignantes de tristesse. La cinquième vallée marque le terme de notre expédition et nous comptons chaque pas qui nous en rapproche, car chaque pas est un pénible travail. Plus nous avançons, plus le terrain devient spongieux. Sous le poids des sacs nous enfonçons profondément, et il n'est pas facile de « se déhaler » de ce pétrin. Entre la deuxième et la troisième vallée la distance paraît d'une longueur désespérante. Avec le mirage si fréquent dans les pays du nord, ce ravin semble tout près, nous marchons des heures et il reste toujours aussi éloigné.

Dans le lointain apparaît tout à coup une petite tache grise en mouvement, aussitôt, dans ce point à peine visible les yeux perçants de nos marins reconnaissent un renne. A cette vue toute fatigue est oubliée, les sacs sont mis à terre, les kropatchcke chargés, et nous nous dirigeons en rampant vers le gibier. Bientôt l'animal est en bonne vue, il brout paisiblement puis, de temps à autre, promène sur la plaine ses grands yeux vagues. On redouble de précautions, on rampe quelques mètres, puis on s'arrête derrière un pli de terrain, l'œil toujours fixé sur le gibier. Mais voilà que l'animal marche vers nous. Apercevant nos taches noires au milieu de la pelouse, il se dirige de notre côté, attiré par la curiosité. Avec ce premier renne nous ne sommes pas heureux, nous tirons trop vite et le manquons. Une demi-heure plus tard, Fiebet prend sa revanche en abattant une bête magnifique. Un peu plus loin, voici un troupeau, puis, à un quart d'heure de là, un second; de tous côtés Fiebet et Lecoq signalent la présence de rennes. Nous en rencontrons bien une quarantaine sur une distance de 7 à 8 kilomètres, mais le temps nous manque pour leur donner la chasse. La journée est déjà très avancée, les hommes sont fatigués par le port du sac, et le terme de notre étape est encore loin. Du reste à quoi bon tuer ces paisibles animaux? Ce serait un massacre inutile, car nous ne pouvons rapporter à bord un gibier aussi volumineux.



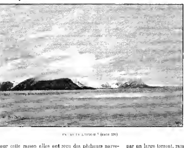
LA DUNETTE DE LA « MANCHE » UN JOUR DE TRAVAIL[1] (PAGE 303)

Cette vallée est connue pour son abondance en gibier. Ce marécage est couvert de pelouses magnifiques pour le Spitzberg. Partout s'étend une nappe

1. Dessin d'A. Paris, gravé par Barbant.

continue de plantes florifères, de mousses et de lichens. Comme l'a démontré le professeur Nathorst, les embranchements supérieurs de l'Isfjord forment une localité privilégiée au point de vue botanique. Dans la région embrassant la Sassenbay, la Klaas Billen Bay, la Dicksonsbay et le Nordfjord, cent treize espèces végétales ont été récoltées sur les cent vingt-deux constituant la flore du Spitzberg. Le climat de cette zone est beaucoup plus favorable au développement de la végétation que celui des côtes. En été, les jours ensoleillés ne sont pas rares dans cette région continentale, et à cette époque de l'année la température y atteint souvent un degré relativement élevé.

Dans les vallées verdoyantes comme celle que nous remontons, les rennes, trouvant une nourriture facile et abondante, se rencontrent en bandes nombreuses.



EN [illegible] L'ISFJORD[1] (PAGE 29[illegible])

Pour cette raison elles ont reçu des pêcheurs norvégiens le nom de *Rendal* (vallées à rennes).

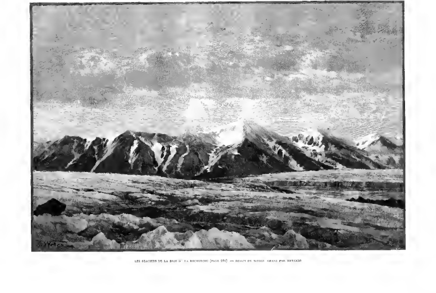
Mais revenons à notre récit de voyage. A 6 h. 30 du soir nous dépassons la troisième vallée. Au fond se dresse un grand pic neigeux, tout blanc, d'un blanc d'aube, dans le ciel décoloré du soir. A 9 heures, le campement est établi aux bords de la rivière de la Rendal, un large torrent divaguant au milieu des marécages. Après bien des recherches nous trouvons une plaque de terrain sec, et sur cette île le logement pour la nuit est installé. Il est sommaire. Une tente-abri pour toit, comme plancher une toile caoutchoutée, pour couverture, les uns ont une capote de matelot, les autres une peau de bique. Le couchage préparé, le souper est bientôt prêt, et il est excellent. Du pain et du beurre à discrétion, pour rôti une boîte d' « endaubage », une conserve de bœuf de première qualité fabriquée par la Marine. C'est, paraît-il, la fin de ces conserves exquises. Le prix de fabrication en était très élevé, comme celui de tous les produits sortis des ateliers de l'État; d'autre part, les industriels se plaignaient de ne pouvoir nourrir comme ils l'entendaient les marins aux frais des contribuables. Et un beau jour, pour encourager l'industrie privée, comme on dit en langage officiel, la fermeture des ateliers de l'État et l'achat des conserves au commerce ont été décidés.

La nuit est très fraîche. Le thermomètre ne descend cependant pas au-dessous de zéro, mais le sol sur lequel nous sommes couchés, gelé à quelques centimètres de profondeur, nous donne la sensation de dormir sur un glaçon. Réveillés à plusieurs reprises par le froid, nous nous livrons à une marche accélérée autour de la tente pour rétablir la circulation, puis nous nous rendormons bientôt. Une course comme celle fournie dans la journée est le plus puissant des narcotiques.

7 août. — A 7 heures du matin, réveil. On fait le café sur la lampe à alcool, le paquetage des sacs prend ensuite une bonne heure, après cela en route! Les hommes, encore fatigués par la marche de la veille, avancent lentement. A 11 heures du matin seulement, nous arrivons à l'entrée de la quatrième vallée tributaire de la Rendal. Maintenant, autre difficulté : la route est barrée par un large torrent, ramifié en un grand nombre de branches. Cette eau, sortie des neiges, n'est pas précisément tiède, et pendant longtemps nous cherchons les endroits où les ruisseaux peuvent être franchis d'un saut. Les ponts sont une belle invention, dont les explorateurs apprécient les avantages mieux que quiconque.

Sur la rive orientale de ce cours d'eau, au pied d'une haute montagne, le campement est dressé. Fichet et Lecoq ne peuvent plus guère marcher, et, d'après les ordres du commandant, la caravane doit battre en retraite aujourd'hui à 6 heures du soir. Dans ces conditions, inutile de pousser plus avant dans ce couloir, où la vue est limitée aux deux versants de la montagne. Pour pouvoir nous rendre compte de l'aspect du pays, nous prenons, M. Lancelin et moi, le parti de gravir le pic élevé qui domine le campement. De là-haut nous pourrons dresser un croquis topographique de toute la région.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*



LES GLACIERS DE LA BAIE DE LA RECHERCHE (PAGE 291). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

A 2 heures, nous partons pour l'ascension projetée. Sur les premières pentes de la montagne, couvertes de longues nappes d'éboulis, la marche est très pénible. On gravit 3 ou 4 mètres au prix de grands efforts, puis soudain les pierres s'éboulent sous notre poids et nous entraînent en arrière de quelques pas. Plus haut, l'escalade devient dangereuse, sur des escarpements de schistes pourris. Les blocs ne tiennent pas et se détachent sous l'effort du pied ou de la main; à chaque pas on risque une culbute dans le précipice effroyable ouvert à nos pieds. Voici maintenant une paroi de rocher, presque droite avec quelques saillies, une *cheminée* en style alpestre. Nous nous agrippons des pieds et des mains aux aspérités du rocher, et finalement nous arrivons à un piton, premier sommet de la montagne. A droite s'ouvre le chemin vers le point culminant, une arête large de 4 ou 5 mètres entre deux précipices vertigineux. D'un côté un gouffre rempli par un petit glacier, de l'autre un à-pic formidable de 700 mètres. Le moindre faux pas serait mortel, et ce sentier aérien est long de 1500 mètres. Au milieu de la crête se dresse comme une tour ruinée un monticule de grès, témoin des couches recouvrant les schistes inférieurs de la montagne. Derrière cet abri, blotties contre des pierres, apparaissent quelques pauvres petites plantes (*Cerastium alpinum*), tremblantes de froid sur ce rocher toujours balayé par les vents, seules traces de vie dans ce cimetière de la nature.

M. Lancelin trouve là deux cornes de renne. Ces animaux connaissent la localité. Lorsque les vallées sont encombrées de neige, ils montent brouter les plantes fanées sur cette arête, que le vent maintient presque toujours libre de neige. Bientôt la crête s'élargit en un plateau couvert de neige poudreuse. C'est le point culminant (750 m.) du massif compris entre les quatrième et cinquième vallées tributaires de la Rendal.

A ce sommet j'ai donné le nom de M. A. Milne-Edwards, l'éminent directeur du Museum d'histoire naturelle. Cette excursion dans le Rendal de la Sassenbay et les observations topographiques[1] faites dans cette exploration sont incontestablement les résultats les plus neufs du voyage de la *Manche* au Spitzberg. Par un sentiment de reconnaissance que tout le monde comprendra, j'ai tenu à attacher à notre principale découverte le nom du savant dont la haute intervention avait déterminé l'envoi du bâtiment dans cette région.

De là-haut, toute une mer de montagnes se découvre dans un silence d'immensité morte. Rien que de la neige, de la glace ou des pierres, nulle part trace de vie, partout une sensation de calme, de repos éternel. Le premier moment donné à la curiosité, nous nous mettons au travail. De notre observatoire, le Spitzberg central apparaît comme une carte en relief, et pendant deux heures, les pieds dans la neige, le corps transpercé par une bise piquante, nous relevons le terrain à la boussole.

Un premier coup d'œil jeté sur l'immense panorama étalé devant nous confirme une observation faite lors de ma première exploration au Spitzberg. Le phénomène glaciaire a été singulièrement exagéré dans la grande île de l'archipel. Au lieu d'une nappe de glace continue, on rencontre simplement des massifs isolés, et dans ces différents massifs la glaciation se manifeste avec une énergie très variable. Devant nous, au nord de la Sassenbay et de la Rendal, et à l'est de la Klaas Billen Bay et de la Wijdebay, s'étend une immense nappe de glace couvrant le nord-est du Spitzberg. Au-dessus de la nappe blanche n'émergent, à part quelques sommets, que des pointements d'un faible relief. C'est le maximum de glaciation observé au Spitzberg. A l'ouest, entre l'Isfjord et la côte de l'océan Glacial, s'étend un second massif, celui-là même dont nous avons admiré l'aspect grandiose, en allant à l'Adventbay. Dans cette région, l'empâtement glaciaire est moins épais, de superbes chaînes de pics se dressent au-dessus des glaciers, il y a là diminution d'intensité dans le phénomène. Cette zone représente le *facies* d'une région alpestre qui est à la fin de sa période glaciaire. Plus au sud du Belsound, à l'extrémité méridionale du Spitzberg, s'étend un troisième massif de glaciers occupant l'île sur les deux tiers de sa largeur. Le long du Storfjord débordent d'énormes courants de glaces, et de ce côté les pointements rocheux sont limités à la zone voisine du bord. Sur la côte ouest, au contraire, les glaciers arrivent rarement à la mer. De l'extrémité méridionale du Spitzberg au Belsound, deux glaciers, ceux de Torell et du cap Sud, atteignent seuls l'océan. Partout ailleurs la nappe de glace de l'intérieur est séparée du littoral par une zone montagneuse. Ainsi, du Belsound à l'Isfjord, aucun courant de glaces n'apparaît dans les vallées débouchant sur la côte. Enfin, au centre de l'île s'étend une vaste région presque entièrement dépouillée de glaciers. Au sud du pic Milne-Edwards, tous les plateaux en vue sont simplement couverts de neige. Dans quelques ravins seulement existent de petits amas glaciaires sans importance. Entre la Sassenbay et l'Adventbay on ne trouve également aucun courant de glace, et entre ce dernier mouillage et la Van Mijenbay, M. Gustaf Nordenskiöld n'a rencontré que quelques glaciers isolés dans l'immensité des plateaux. Au milieu des énormes glaciers couvrant la majeure partie de l'île, existe une large oasis où s'épanouit la végétation la plus fournie de l'archipel et où s'ébattent de nombreux troupeaux de rennes. Dans un espace très rapproché se trouvent ainsi réunies des régions soumises à une période glaciaire et des régions où la vie se manifeste avec le maximum d'intensité permis par le climat.

A l'est du pic Milne-Edwards s'ouvre un vallon tributaire de la Rendal, terminé par une selle neigeuse. De l'autre côté s'étend une seconde vallée, ouverte vers

1. Pendant la marche à travers la Rendal, toutes les observations topographiques ont été exécutées par moi. Du sommet du pic Milne-Edwards, deux tours d'horizon ont été relevés, l'un par M. Lancelin, l'autre par moi.

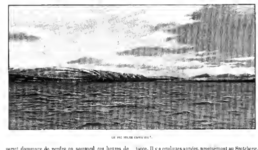
le sud-est, conduisent certainement à l'Agardhbay. Le col est d'accès facile; si l'on nous avait accordé le temps et les moyens nécessaires, il eût été possible d'atteindre la côte orientale du Spitzberg.

De notre belvédère, l'Agardhbay n'est pas visible, mais nous apercevons distinctement le Storfjord, encombré de glaces, et, tout à l'extrême horizon, une côte neigeuse, indistincte, l'île de Barents ou la Terre d'Edge.

Après deux heures de travail, chaque pic, chaque glacier devient une individualité dans notre esprit; lorsque nous quittons le sommet, cette nature morte a pris à nos yeux une sorte de vie.

Sur les éboulis, la descente est facile, et une marche rapide nous ramène bientôt au campement.

Le soir, en dépit de la fatigue, impossible de dormir; à 11 heures le soleil illumine notre tente! Du reste ce



LE PIC MILNE EDWARDS[1].

serait dommage de perdre en sommeil ces heures de magique spectacle. Le ciel est d'un bleu d'acier, le soleil tout jaune; dans un rayonnement d'or luisent les grands glaciers blancs comme des fantômes couchés. Une lumière décolorée traîne dans l'air, et partout un grand silence : pas un oiseau, pas un insecte. Éveillée, cette nature semble endormie; on a la sensation d'un rêve. Vous éprouvez une impression aiguë de tristesse et de sublimité, les larmes remplissent les yeux comme à l'audition de ces chants sacrés montant en plaintes célestes dans les voûtes pleines de rêveries des cathédrales gothiques.

Quelques heures plus tard, la vision s'est évanouie. A 6 heures du matin, le temps est devenu « bouché », comme disent les marins, un brouillard épais masque toute vue, et de cette grisaille tombent des flocons de neige serrés. En toute hâte nous faisons le paquetage et immédiatement nous battons en retraite pour atteindre le soir même la Sassenbay. Une rude étape avec ce mauvais temps! Nous suivons le bord de la large rivière errant au milieu de la vallée, un véritable torrent alpestre, épandu au milieu de plages de cailloux et d'argile. En un point, les grèves et les ramifications de la rivière s'étalent sur une largeur de 10 kilomètres. De ce côté, peu ou point de marais, la rivière draine le sol. Nous marchons rapidement, en gens pressés d'arriver.

Avec cette carapace de nuages lourde, épaisse, visqueuse, la route devient terrible d'ennui. Dans cette lumière étrange, les quelques objets visibles prennent des formes fantastiques. A travers la brume une pierre figure de loin un renne. Dans les régions polaires, le brouillard produit les plus singulières illusions d'optique. Il y a quelques années, précisément au Spitzberg, un jour brumeux, M. Nordenskiöld aperçoit un ours rôdant autour du campement. Immédiatement l'alerte est donnée, les fusils sont chargés et armés, les hommes avancent vers l'animal. Soudain l'ours supposé devient un renne. Un coup de feu part, quelque chose tombe, et à la place du renne on ramasse simplement un renard, qui paye de sa vie l'honneur d'avoir joué un moment le rôle d'une grosse bête. Une autre fois, toujours à travers la brume, une mouette prit l'aspect d'un ours.

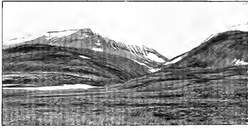
Aux approches du fiord, nous pataugeons jusqu'à mi-jambes dans des marais. Avec cela la neige est devenue une pluie fine et pénétrante. Nous atteignons les bords de la baie, trempés comme si nous étions tombés à l'eau. Dans ces conditions, impossible de camper; nous prenons aussitôt le parti d'aller demander l'hospitalité à un pêcheur norvégien mouillé au pied du pic Marmier. Le *Berton* est mis à l'eau, et maintenant aux avirons!

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

La pluie a cessé et le temps est blanc. La mer, unie comme une glace, est moirée de reflets amortis, pareille à une nappe de mercure. Au-dessus des brumes floconneuses s'étendent en longues pannes indécises, laissant entrevoir dans leurs déchirures des morceaux de montagnes violettes comme de gros nuages chargés d'ondées. Aucun contour précis, aucune forme nette, tout est noyé, indistinct. On a une impression d'état chaotique de la terre. Vienne une legère brise, le fiord s'irise d'ondulations, les brumes s'enlèvent, et, comme dans la légende de la création biblique, les terres se dressent tout à coup, séparées d'avec les eaux. La réalité fait suite au rêve.

A 5 heures du soir, nous accostons le norvégien. Immédiatement le patron nous invite à monter à bord et nous abandonne sa cabine, une boîte crasseuse où compose de cinq ou six gamins de seize à dix-sept ans, le seul homme du bord est le patron, encore est-il blessé au pied, et sur ce mauvais sabot, avec cet équipage de moussaillons, il n'a pas craint d'affronter l'océan Glacial. Tous ces Norvégiens sont des survivants des anciens navigateurs du moyen âge avec l'atavisme de leur courage.

9 août. — Dès 6 heures du matin, nous « veillons » la *Manche*. Tout en observant l'entrée de la baie, Fichet s'astique soigneusement. Il rougirait de rentrer à bord sale et crotté... comme un explorateur, lui le capitaine d'armes, le symbole vivant de la discipline aux yeux de l'équipage. Pendant toute l'excursion il a gardé le petit col blanc, dans sa pensée il aurait subi une déchéance en paraissant moins propre qu'à bord. Ce petit morceau de toile blanche résume la psycho-



UNE VALLÉE DE LA VENTDAL [illegible][1]

trois personnes trouvent difficilement place. Bast! un tel abri est préférable ou meilleur campement sous la pluie, et il nous est offert avec tant de bonne grâce! Ah! les braves gens que ces pêcheurs de l'océan Glacial! A vivre avec eux, à éprouver l'honnêteté et la droiture de leur caractère, il ne tient pas longtemps, notre scepticisme d'homme civilisé. De solides marins, ces Norvégiens, les dignes descendants des hardis Vikings. Comme à leurs ancêtres, les anciens Normands, la mer et ses fureurs ne leur font pas peur, et ils s'y risquent sur de mauvais bateaux qui inspireraient l'effroi à de moins braves. Ces gens-là ont conservé l'audace, l'esprit d'initiative et le goût des aventures des hommes d'un autre âge; chez eux la civilisation n'a point amorti la vigueur du tempérament. Ce bateau norvégien est un mauvais sloop de vingt-cinq tonnes, avec un gréement de pacotille, l'équipage se

logie de ce brave homme : le sentiment de la discipline, et le respect de son rang. De bons et dévoués serviteurs de la France, ces modestes sous-officiers de marine. Par leur exemple, ils donnent aux hommes soumis à leur contact journalier cet esprit de devoir et d'abnégation qui fait de nos équipages un corps d'élite.

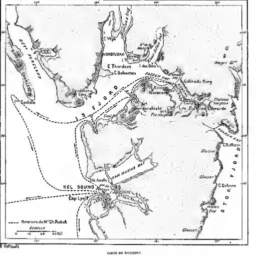
Un autre type, le matelot Lecoq. Très grand amateur de « bordées » à terre, mois brave dans toute l'acception du terme. Sur mer comme sur terre, rien ne l'effraye. L'autre jour, pour la première fois de sa vie, il a mis le pied sur un glacier, et il s'est tiré d'affaire comme un montagnard. Dans la Rendal il a porté sans broncher un énorme sac de provisions, et sa vigueur a assuré le succès de notre expédition. Sans son aide, notre excursion aurait été limitée aux montagnes riveraines du fiord. Avec cela débrouillard, cuisinier, tailleur, cordonnier, Lecoq a appris tous les métiers sous toutes les latitudes.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*



CHASSE AU RENNE (PAGE 29?). — DESSIN DE SLOM [illegible] PAR BEVOS

A 8 heures, la *Manche* est en vue. Le patron norvégien hisse ses pavillons pour signaler notre présence, et bientôt la chaloupe à vapeur vient nous chercher. Une chaude réception nous est faite à bord. Le gaillard d'avant est peuplé de matelots, tous veulent voir arriver les « explorateurs » Et les ours blancs? tion de consacrer deux jours de plus à l'excursion, les résultats auraient été plus importants et la traversée du Spitzberg effectuée. La discipline est la force des armées, dit le service en campagne. Sans y porter atteinte, les commandants des bâtiments qui auront dans l'avenir à leur bord des naturalistes dont ils



CARTE DU SPITZBERG

En vrai voyageur qu'il est devenu, Lecoq affirme en avoir vu.

D'autres personnes, restées bien tranquillement a bord, formulent quelques critiques sur notre expédition et notre équipement. C'est dans l'ordre. Les gens impotents assis au coin du feu ne donnent-ils pas toujours tort à ceux qui reçoivent une averse? En tout cas nous avons pénétré dans le Rendal plus loin que tous les autres voyageurs, exploré une région inconnue dont nous rapportons la carte. Si j'avais eu l'autorisation

voudront faciliter les recherches, pourront consulter leurs hôtes sur le programme de leurs études. Ce procédé ne pourra qu'être utile à la science comme à la marine.

Pendant notre excursion, le bâtiment est resté mouillé dans la Skansbay, un excellent ancrage, signalé sur toutes les cartes et dans tous les ouvrages. L'hydrographie en a été soigneusement relevée par les officiers, et, pour compléter le travail, la baie a été débaptisée et rebaptisée *baie de la Manche*

VI

Encore l'Advent-bay. — En route vers le nord. — Retraite précipitée. — A la recherche de plantes fossiles. — Végétation tertiaire du Spitzberg. — Une matinée théâtrale. — Retour en Norvège.

9 août. — Toute la journée le temps est très beau. A midi le thermomètre s'élève à + 7,8, la plus haute température observée pendant notre séjour au Spitzberg. Nous croisons dans la Sassenbay et à l'entrée de la Klaas Billenbay, pour permettre aux officiers de lever cette partie de l'Isfjord, très inexactement représentée sur les cartes. La dunette devient alors un vrai cabinet de travail.

A 4 heures, on embarque une escouade retour d'une excursion géologique aux environs du cap Thordsen, puis la *Manche* retourne mouiller dans l'Advent-bay, où nous séjournons encore un jour.

Le 11 août, à 8 heures du matin, appareillage, puis en route pour Green Harbour. Trois heures plus tard, nous voici devant le « havre de la verdure », tout embrumé et tout enneigé. Un ciel d'encre rejoint une mer couleur de plomb, et sur cette noirceur de grandes taches blanches, un lavis inachevé.

On ne trouve pas de fond pour le mouillage, et la *Manche* se remet en marche vers la sortie de l'Isfjord. A petite distance nous longeons les falaises crétacées, qui contiennent de magnifiques empreintes végétales, convoitées ardemment par nos paléontologistes. Aucun ordre de débarquement n'est donné, et ce trésor nous passe devant le nez. Nous sortons bientôt de l'Isfjord et le bâtiment fait route au nord. Dans cette direction se trouve la banquise dont on parle tant à bord depuis un mois et que tout le monde a le désir d'apercevoir. Demain peut-être nous serons au milieu des glaces, nous verrons l'océan Glacial sous un aspect justifiant son nom, au lieu de cette mer plate et dégagée que nous parcourons depuis trois semaines. De ce côté nous ferons des observations intéressantes, et cet espoir met la joie au cœur de tout le monde. En voyage comme dans la vie, sans l'espérance du nouveau, l'existence traîne ennuyeuse. La mer est belle, le ciel dégagé, toutes les apparences du succès sont en notre faveur, peut-être pourrons-nous avancer très loin vers le nord.

Toute la journée nous défilons devant la côte nord de l'entrée de l'Isfjord, puis devant la longue île du Prince Charles, hérissée de hauts pics dentelés. A distance on dirait une lame de couteau ébréchée. Dans la soirée, ordre est donné de battre en retraite vers le sud pour aller nous blottir dans notre ancien mouillage de la baie de la Recherche. Ne dites rien, la discipline fait la force des armées.

12 août. — A 5 heures du matin, la *Manche* embouque le Belsound. Aussitôt la chaloupe à vapeur est mise à la mer pour nous conduire aux falaises de la côte sud. Nos explorations des jours précédents ont eu ce résultat de montrer que le gisement des plantes fossiles doit se trouver à l'entrée du fiord, et, en effet, aussitôt débarqués, nous tombons juste dessus.

Pour éviter des recherches inutiles aux explorateurs futurs, quelques renseignements topographiques sur cette célèbre localité géologique ne seront peut-être pas inutiles. Le gisement du cap Heer forme un petit îlot de schistes argileux inclus dans des quartzites appartenant au système Hekla-Hook des géologues scandinaves. Il est situé immédiatement à droite d'un ruisselet descendant du glacier de Scott. Sous ce nom on désigne la branche occidentale du large courant de glace dont le glacier de la pointe des Renards est la ramification orientale. Il se trouve juste dans la perpendiculaire passant par le milieu de la languette terminale du glacier. A haute mer la falaise est battue par la vague.

Suivant l'expression très juste de M. Nordenskiöld, ce rocher est un herbier fossile. Chaque bloc de pierre renferme une empreinte végétale dans un merveilleux état de conservation.

Aux âges antérieurs de la terre, le Spitzberg, le

GREEN HARBOUR [1]

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

Grönland et toutes les terres polaires ont joui des splendeurs d'un climat tropical, puis subtropical. Dans ces régions actuellement stériles s'est épanouie la plus merveilleuse végétation. A l'époque miocène, alors que le climat du Spitzberg avait déjà subi un refroidissement marqué, des forêts de sequoies, de cyprès, de hêtres, de fougères, couvraient cette terre où nous ne trouvons aujourd'hui en fait d'arbres que le bouleau nain et de petits saules rampant sur le sol. L'histoire de cette importante modification du climat de la terre a été conservée par les roches mêmes qui en ont été témoins. A travers les siècles, les assises du Spitzberg ont conservé des empreintes des feuilles, des fruits, même les troncs de cette flore. Dans certaines falaises, chaque pierre, pour ainsi dire, est un document de l'histoire de notre globe.

Pendant plusieurs heures, le docteur et moi, nous abattons la roche pour mettre à jour des fossiles. Entraînés par l'ardeur de la recherche, nous ne nous apercevons pas de la montée de la mer, et lorsque nous avons reconnu le danger, à grand'peine notre précieuse collection peut-elle être sauvée. A 2 heures et demie, la chaloupe à vapeur vient nous chercher, — pas facile l'embarquement de nos cailloux! — puis nous rentrons à bord, satisfaits de notre journée. Jusqu'ici le Muséum d'histoire naturelle ne possédait aucun spécimen de ces végétaux tertiaires provenant du Spitzberg. En 1888 j'avais réussi à rapporter du Grönland une série de plantes fossiles, la première des régions polaires qui soit entrée dans nos musées. J'étais heureux de contribuer une fois de plus à l'enrichissement de nos collections nationales.

Le 14, fête à bord pour célébrer la fin de notre séjour au Spitzberg. D'après les instructions ministérielles, la durée de l'excursion sur cette terre ne doit pas dépasser deux semaines. Demain ce délai expire et l'on a hâte de partir. Grand déjeuner chez le commandant, ensuite représentation de *l'Affaire de la rue de Lourcine*. Avec les accessoires de la timonerie, une scène a été disposée sur le pont, et l'ingéniosité des matelots a suppléé à l'insuffisance du magasin des costumes. Un jupon d'étamine rouge, un gilet blanc de cuisinier, un paquet d'étoupe pour la chevelure, constituent le costume de Mme Lenglumé, un jeune chauffeur imberbe, rougissant comme une jeune fille. Malgré la pauvreté du décor et des costumes, la pièce a le plus grand succès. Ce serait une joie pour M. Sarcey de voir ses théories théâtrales confirmées au Spitzberg.

Les spectateurs sont frileusement enveloppés de fourrures. Cinq degrés au-dessus. Pendant les entr'actes on bat la semelle, et pour chasser l'onglée on applaudit à tout rompre. Jamais le répertoire français n'avait été joué à une aussi haute latitude, et l'entrain des acteurs comme celui du public ne se ressent nullement du voisinage des glaces.

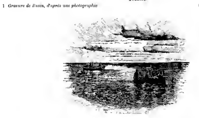
Le lendemain 15, la *Manche* appareille dès le matin pour quitter définitivement le Spitzberg et faire route vers la Norvège.

Dans la soirée les cimes aiguës du Spitzberg se perdent dans les brumes, et, en dernier adieu, cette terre polaire nous envoie un gros temps. Le ciel devient sale de *crachin*, l'horizon est bas et la mer s'enfle en grosses rondeurs lourdes. Toute la nuit, la *Manche* monte et descend sur la vague comme un bouchon. Le lendemain matin le vent tombe et nous continuons paisiblement notre route au sud.

Encore quarante-huit heures de brume, puis le troisième jour, dans un rayonnement de radieuse clarté, apparaît la côte de Norvège. Dans la soirée, la *Manche* entre dans un large fiord, et le lendemain mouille à Tromsö.

CHARLES RABOT.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



DÉBARQUEMENT DU « BERTON [1] » (PAGE 294).



VUE DE LOANGO, PRISE DU SENTIER DE BRAZZAVILLE[1]

LA MISSION MAISTRE[2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. C. MAISTRE

I

Origine et départ de la mission. — A travers la colonie du Congo français. — Le poste de la Kémo. — Départ pour l'inconnu. Les Ndris et leur pays. — Échange du sang. — La grande brousse. — Abondance par les gaules.



La nouvelle du massacre de la mission Crampel venait de parvenir en France; c'était pour la famille et les nombreux amis du vaillant explorateur, déjà si connu et si estimé, une perte irréparable, et pour la cause française en Afrique un véritable désastre. Chacun se rappelle en effet ce plan si audacieusement conçu par Crampel, ce projet de traverser l'Afrique du Congo à l'Algérie dans le dessein de réunir sur les bords du lac Tchad nos trois colonies de l'Algérie, du Sénégal et du Congo. Maintenant que ce projet, considéré alors comme une utopie, est près d'être accompli, il n'est pas inutile de rappeler le nom de celui qui en fut l'auteur et qui a si généreusement sacrifié sa vie pour sa réalisation.

Crampel venait de succomber et avec lui la plupart de ses compagnons; presque en même temps, l'un des meilleurs lieutenants de M. de Brazza, M. Fourneau, attaqué, sur la haute Sangha, par des forces vingt fois supérieures, avait dû revenir à Brazzaville, au moment où arrivait dans ce poste la mission Dybowski, chargée de ravitailler et d'appuyer l'expédition Crampel. Telle était notre situation à la fin de 1891 sur les frontières nord de notre colonie du Congo. Le Comité de l'Afrique française, qui avait envoyé M. Dybowski, s'émut de cette situation et, jugeant qu'après ces échecs successifs les forces de cette mission seraient peut-être insuffisantes pour passer du bassin du Congo dans celui du lac Tchad, décida l'envoi d'une expédition de secours destinée à renforcer la mission Dybowski et à opérer conjointement avec elle.

A peine revenu d'un voyage de deux ans à Madagascar, voyage fait sous la direction du docteur Catat et qui avait été pour moi une excellente préparation, il me tardait déjà de refaire connaissance avec la brousse et de voir enfin cette mystérieuse Afrique dont les charmes inconnus m'avaient toujours attiré.

1. *Dessin de Weber, gravé par Barbant.*
2. *Voyage exécuté en 1892-1893. — Texte inédit. — Les dessins ont été faits d'après les photographies prises par M. Bonnel de Mézières, membre de la mission.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

Un de mes vieux amis, M. Gauthiot, si connu dans le monde géographique, et à qui j'avais confié mes projets, m'avait présenté dès mon retour au secrétaire général du Comité, M. Percher (Harry Alis). Bien souvent ensemble nous avions causé de Crampel et de son entreprise, Harry Alis avait été son ami intime et son principal confident. En apprenant la catastrophe, je lui télégraphiai que j'étais prêt à partir; il me présenta aussitôt au Comité, qui, malgré mes vingt-trois ans, n'hésita pas à me confier le commandement de la nouvelle expédition. M. Étienne, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, le Ministre des affaires étrangères et le Ministre de la guerre voulurent bien s'intéresser à l'expédition et aider le Comité en me donnant de larges subventions et un matériel considérable.

Le 10 janvier 1892, je m'embarquai à Bordeaux avec mes compagnons européens, dont trois, MM. Clozel, de Béhagle et Bonnel de Mézières, devaient m'accompagner pendant tout le voyage. M. Riollot, chargé de recruter des porteurs sur la côte de Guinée, ne put nous rejoindre à Brazzaville et s'engagea plus tard dans la mission du duc d'Uzès.

Après avoir touché à Dakar, où je pris une quarantaine de laptots destinés à former l'escorte, l'expédition débarquait à Loango, poste du Congo français servant de point de départ aux caravanes qui se dirigent vers Brazzaville.

En trois semaines je pus réunir dans les diverses factoreries 400 porteurs, les acheminer sur l'intérieur par petites caravanes, et quitter moi-même la côte. Je ne m'étendrai pas sur cette partie de notre voyage à travers la colonie du Congo français. M. Dybowski a fait ce voyage dans les mêmes conditions que moi et en a donné un récit fort intéressant dans le *Tour du Monde*[1]. Je dirai simplement qu'il s'est effectué dans des conditions exceptionnelles de rapidité et de sécurité, grâce surtout aux bons offices de l'administration du Congo français et, en particulier, de M. de Chavannes, lieutenant gouverneur, rencontré au Gabon, et de M. Albert Dolisie, administrateur principal du haut Congo, dont je n'oublierai pas l'aimable hospitalité à Brazzaville. Qu'il me soit permis aussi d'adresser des remerciements tout spéciaux à MM. de la Fontaine et Greshoff, agents généraux de la Compagnie hollandaise du Congo établie sur le territoire français, et au directeur de cette maison à Rotterdam pour les services exceptionnels rendus à la mission.

A Brazzaville, où nous arrivions après trente jours de marche, je rencontrai M. Dybowski. Après avoir poussé une pointe rapide vers El-Kouti et châtié quelques-uns des meurtriers de Crampel, il avait laissé son personnel dans un petit poste créé sur la rivière Kémo, affluent de l'Oubangui, puis, redescendant le Congo, était venu au devant de nous; mais, malade depuis longtemps déjà, et voyant son état s'aggraver de jour en jour, il dut se décider à rentrer en France en me laissant l'entière direction de la mission. Il me fallait donc en toute hâte gagner la Kemo. Deux canonnières, le *Djoué* et l'*Alima*, furent mises à ma disposition par M. Dolisie, et en quarante-deux jours, remontant le Congo et l'Oubangui, j'arrivais au poste de Bangui, où les bateaux à vapeur doivent s'arrêter. A Liranga j'avais trouvé l'ancien second de M. Dybowski, M. Brunache, qui n'hésite pas à repartir et devint mon second; à Bangui je rencontrai un autre membre de la mission, M. Briquez, qui sur sa demande fut chargé de l'escorte.

A Bangui nous nous embarquons dans des pirogues banziris[1], et, après un jour d'arrêt aux Ouaddas, où je recevais la visite du chef Mpaka et de quelques Sabangas, nous arrivions enfin le 12 juin au poste de la Kémo, cinq mois après notre départ de Bordeaux.

Ce poste, créé sur la rive gauche de la rivière Kémo, affluent de l'Oubangui, est situé par 5°23′ de latitude nord, entre le pays des Togbos et celui des Langouassis. C'était désormais ma base d'opérations, mon véritable point de départ vers l'inconnu. Avec l'aide de mes compagnons, je commence immédiatement à organiser la caravane en groupant les divers éléments à ma disposition, et choisissant dans le matériel ce qui me paraît le plus indispensable, car, faute de porteurs, nous sommes obligés d'abandonner la plus grande partie de nos marchandises.

Mon plan est définitivement arrêté :

Je compte m'avancer le plus possible vers le nord, dans la direction du Baguirmi, puis, si les circonstances ne nous permettent pas de pousser jusqu'au lac Tchad, je suis décidé, au lieu de revenir sur mes pas vers l'Oubangui, à gagner la côte ouest par une route nouvelle, en rejoignant si c'est possible la Benoué à Yola; de cette façon, nous couperons par le milieu ce vaste espace inexploré compris entre l'Oubangui, le Baguirmi et l'Adamaoua et qui doit devenir français.

L'expédition comprend au départ mes cinq compagnons européens, MM. Brunache, Clozel, Briquez, de Béhagle et Bonnel de Mézières, soixante hommes d'escorte et environ cent vingt porteurs.

Les Sénégalais forment dans la caravane un groupe spécial; ils sont soldats et se considèrent comme de beaucoup au-dessus des porteurs; le fait est qu'ils leur sont bien supérieurs en général comme intelligence. Ils sont, du moins la plupart, bons soldats, braves, quoique un peu vantards, et aimant surtout à tirer des coups de fusil pour faire du bruit.

Dressés et disciplinés par M. Briquez, mes Sénégalais, dont une moitié avait déjà fait partie de la mission Dybowski, font vraiment honneur à leur instructeur.

Ils sont très fiers de leurs armes, *kropatcheks* à neuf coups ou carabines Gras, et ont une vraie bonne mine sous leur uniforme. Chacun d'eux, en plus de ses armes et de son équipement, porte quinze paquets de

1. Voy. *Tour du Monde*, t. LXV, p. 113 à 176.

1. Les Banziris, que MM. Dybowski et Nebout ont longuement décrits dans le *Tour du Monde*, forment une des plus belles races de l'Afrique centrale.

cartouches, un outil, un seau en toile, une corde à fourrage, etc.

Ces tirailleurs représentent à peu près toutes les tribus du Sénégal : Ouolofs, Toucouleurs, Bambaras, Sarakolés, Gambiens, etc., chacun ayant les caractères propres à sa race. Les Ouolofs sont de braves gens, assez tranquilles, mais malheureusement parmi eux s'en trouvent quelques-uns qui ont traîné leur existence dans les rues de Dakar ou de Saint-Louis et qui y ont pris tous les vices de la civilisation. Les Toucouleurs sont nombreux dans l'escorte et en général sont très désagréables, très remuants, toujours à réclamer à tout propos, avec cela très bons soldats, braves et solides au poste. Les Sarakolés sont beaucoup plus faciles à tenir.

Voici d'ailleurs le portrait de quelques-uns de nos hommes d'escorte :

Sergent Bougonma, Ouolof âgé d'une trentaine d'années. Taille 1 m. 80, fort en proportion. Au *Congo* depuis cinq ou six ans, a fait plusieurs voyages dans l'intérieur avec M. de Chavannes et le capitaine Decazes, occupait en dernier lieu l'emploi de sergent de police à Libreville, remplit les mêmes fonctions dans l'expédition. C'est un garçon intelligent, dévoué et très courageux.

Sergent Samuel, petit et fort, avec une bonne figure, excellent soldat et bon gradé, plein de bonne volonté, capable en tout point de remplir une mission de confiance. Ancien sergent aux tirailleurs sénégalais.

M. MAISTRE[1]

Sergent Diemie, vingt-cinq ans environ, petit, avec une physionomie réjouie, intelligent et ayant bonne volonté, mais manquant peut-être un peu d'énergie dans le commandement.

Caporal Abdou Diaye, Toucouleur, ancien laptot de la flottille du Sénégal, homme énergique, très réservé, parlant peu, paraissant même un peu sournois, c'est un bon soldat, mais à surveiller.

Caporal Alionn, de race Foulbé, avec le teint jaunâtre et les cheveux noirs peu crépus, très jeune. C'est un lettré, sachant lire et écrire l'arabe, donnant des leçons à ses camarades. Très bon garçon et plein de bonne volonté, mais maladif et manquant un peu d'énergie.

Boubakar, Ouolof des environs de Dakar, excellent soldat, très débrouillard et très dévoué, ancien aide infirmier à l'hôpital de Saint-Louis, il aide beaucoup M. Brunache pour le pansement des plaies des malades, cumule ces fonctions avec celles de charpentier, menuisier, etc.

Ahmadi Fatouma, mon ordonnance, bon soldat, mais grincheux comme tous les Toucouleurs, petit et laid, très amusant quand il parle des indigènes, qu'il appelle *hommes sauvages*, et des aides de cuisine, qu'il traite fort irrespectueusement et sur un ton de mépris de *gargouilloux* et de marmitons. Je voudrais pouvoir dire un mot de chacun de ces braves gens, qui, sauf quelques rares exceptions, se sont toujours montrés très dévoués et nous ont rendu de grands services, mais il m'est impossible de les nommer tous.

Dans l'escorte se trouvent aussi cinq survivants de la mission Crampel, deux Bassas et trois Pahouins, ces derniers excellents chasseurs.

Les porteurs appartiennent à différentes tribus :

1° D'abord des indigènes du haut Kassaï, esclaves libérés par les soins de l'Administration du Congo français. Ce sont des hommes grands et forts, aux épaules solides, portant avec facilité leurs charges de 30 kilogrammes et souvent plus. Très braves gens, fort tranquilles, ne réclamant jamais et faisant consciencieusement leur devoir. Très habiles pour construire en quelques minutes de petites huttes en branchages et en herbes, très suffisantes comme abris provisoires. Tonio, leur chef ou contremaître, est un homme d'une trentaine d'années, gros et grand, avec une bonne grosse figure. Deux jeunes Kassaïs d'une quinzaine d'années font le service de boys, l'un d'eux, Kattalaï, amuse tout le monde par ses gamineries et sa vivacité.

2° Les Veyboys ou indigènes de l'intérieur de Liberia, au nombre d'une cinquantaine, ont été mis gracieusement à la disposition de l'expédition par M. Greshoff, agent général de la maison hollandaise, qui en cela m'a rendu un service signalé, car je manquais absolument de porteurs, mais que de mal pour la surveillance de ces gens-là ! Petits, chétifs et mal faits, menteurs, voleurs et maraudeurs, il serait difficile de trouver une réunion de cinquante vauriens pré-

1. *Gravure de Thériat, d'après une photographie.*

sentant plus de défauts physiques ou moraux. Avec eux il faut être d'une sévérité excessive et punir impitoyablement les coupables chaque fois qu'on les prend. Parmi ces Veyboys et parmi les plus vicieux se trouve un nommé Africa, ancien déserteur de l'expédition Stanley.

3° Les Kroumen, engagés au nombre d'une douzaine lors de mon passage à Konakry et Sierra Leone. Je me rappellerai toujours ce recrutement, la police locale ayant été obligée d'accompagner nos recrues jusqu'à l'embarcadère pour les protéger contre leurs nombreux créanciers, qui voulaient les empêcher de partir avant d'avoir été payés.

L'un de mes hommes, le nommé Momo, bien laid cependant, était poursuivi ou plutôt harcelé par trois ou quatre femmes qui lui réclamaient une dette; malgré la protection de la police, mon Momo ne savait de quel côté se tourner et faisait une tête vraiment grotesque.

4° Huit Pahouins, miliciens de la colonie du Congo français, mis à ma disposition comme porteurs, petits et paraissant chétifs, mais très résistants et faciles à tenir.

Pour compléter, deux Ballalis des environs de Brazzaville, quatre jeunes Boubanguis de Nkouandja, trois femmes Togbos, etc., et enfin notre chef cuisinier, le Gabonais Adongo ou Dominique, dont je veux dire un mot.

Il est tout petit, bossu et mal fait, avec les bras très longs, une grosse tête et le corps velu, il rappelle plutôt un chimpanzé qu'un homme. Au physique c'est presque un monstre, au moral un très brave homme, travailleur infatigable, plein de bonne volonté et connaissant très bien son métier. Pendant la route il porte bravement sa charge, à peine arrivé à l'étape, le voilà avec ses aides à côté de son feu et au milieu des casseroles et des marmites, qu'il ne quitte plus jusqu'au départ.

Voici brièvement le détail de ce que nous emportons :

4 tentes; 13 charges de bagages personnels pour moi ou mes lieutenants, 2 caisses de pharmacie, 1 caisse d'instruments; 1 canot Berton en deux sections, 3 caisses d'argenterie pour cadeaux aux chefs, 3 caisses de soieries; 4 caisses de drap vert et écarlate, 1 ballot de drap commun, 2 ballots d'étoffes algériennes; 3 ballots de coton blanc écru; 3 ballots de guinée bleue; 1 ballot d'étoffes diverses, 1 ballot de burnous rouges, de couvertures de couleur, de turbans, etc., 3 caisses de marchandises diverses (Corans, chapelets musulmans, couteaux, rasoirs, miroirs, perles dorées), etc ; 12 caisses de perles bayakas; 3 charges de cauris; 15 caisses de cartouches Gras, 3 caisses de cartouches de chasse; 2 charges de sel, 4 charges de riz, 10 charges de conserves diverses; 4 caisses de matériel divers (cuisine, outils, etc.).

M. BRUNACHE[1]

Tout le reste de mon matériel est renvoyé à Bangui, où j'ai du reste laissé la plus grande partie de mes marchandises d'échange, en voyant qu'il m'était impossible de recruter sur place un plus grand nombre de porteurs.

Le 29 juin, les préparatifs sont finis, et dès la veille l'ordre de départ a été donné. Mais pour sortir du poste, un premier obstacle se présente, c'est la traversée de la Kémo; il existe bien un pont de lianes dont se servent les indigènes de Krouma, mais ce pont est en si mauvais état qu'il est jugé impraticable pour des porteurs pesamment chargés; il faut se décider à faire passer toute l'expédition dans le canot Berton; l'opération prend plusieurs heures, car si la rivière n'a pas plus de 30 mètres de large, l'embarcation est si petite qu'il faut faire un nombre infini de voyages; enfin nous sommes tous sur la rive droite, le clairon sonne en avant et l'expédition s'ébranle dans le plus grand ordre. Quelques Sénégalais éclairent la route, à 50 mètres en avant, je viens après eux avec MM. Briquez et Bonnel et l'avant-garde, puis marchent les porteurs, dirigés par MM. Brunache et Clozel, avec deux sections de laptots et M. de Béhagle, qui commande l'arrière-garde.

Suivant à peu de distance la rive droite de la Kémo, indiquée nettement par une épaisse ligne de verdure, nous traversons de nombreux villages togbos. Les indigènes, habitués depuis longtemps déjà aux Blancs de la Kémo, accourent sur notre passage : beaucoup nous font la conduite et pour une pincée de perles consentent à prendre sur leur tête les charges de nos hommes; cela double bientôt notre caravane, et, comme nous marchons à la file indienne, elle ne tarde pas à se dérouler sur plus d'un kilomètre de longueur. La surveillance en est rendue très difficile, mais au moins pendant ce temps nos porteurs ne se fatiguent pas et conservent leurs forces pour des moments plus pénibles. Un de nos nouveaux compagnons, très gai, marche devant moi tout en jouant d'une sorte de guitare ou de violon très répandu au nord de l'Oubangui et décrit par Schweinfurth comme étant aussi en usage chez les Mombouttous.

Dans cette première journée nous faisons naturellement très peu de chemin; le passage de la Kémo nous

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

a fait d'abord perdre toute la matinée, et puis nos noirs ne sont pas encore habitués à cette discipline dans la marche ; chacun voudrait aller à sa guise, quelques-uns, après plusieurs mois d'inaction, soit à la Kémo, soit à bord des chaloupes à vapeur, sont complètement déshabitués de la marche. Il en résulte des à-coups, des retards ; mais, pour ne pas couper la caravane en plusieurs tronçons, chaque fois que le clairon de l'arrière-garde signale un accident, la tête de la colonne s'arrête. Au bout de quelques jours, grâce à mes compagnons européens, nos noirs étaient au pli et tout allait régulièrement. Cette discipline militaire, nous l'observions aussi dans les campements. Tous les soirs, en arrivant à l'étape, un emplacement était choisi : Sénégalais et porteurs, armés de haches et de machetes, débroussaillaient le terrain, les tentes étaient dressées toujours dans le même ordre, avec les bagages au milieu, tout autour des tentes, les porteurs campaient dans de petites huttes faites en quelques minutes au moyen de branchages et de grandes herbes, et les Sénégalais, divisés en quatre sections, bivouaquaient sur les quatre faces du camp qu'ils étaient chargés de protéger, aux angles, et à 50 mètres en avant, se trouvaient les quatre avant-postes avec leurs factionnaires constamment de garde.

On pourra considérer ces précautions comme inutiles ou les trouver exagérées ; pour moi, je les crois indispensables dans un voyage comme celui que nous venons de faire, elles nous ont certainement épargné bien des attaques.

M. CLOZEL[1].

Le lendemain de notre départ, après avoir passé la frontière des pays togbos, nous campions au milieu d'un pays inhabité, sorte de marche ou territoire neutre comme il s'en trouve toujours en Afrique entre deux tribus différentes.

A peine suis-je installé dans ma tente, que M. Brunache m'amène un individu qui vient de se présenter au camp en prononçant quelques mots d'arabe. Il ne paraît pas très rassuré sur l'accueil qui l'attend. Peut-être craint-il, après le massacre de Crampel par des musulmans, que sa connaissance, d'ailleurs fort imparfaite, de la langue arabe, ne soit pour lui une mauvaise note. Mais alors quel est son but en venant nous trouver, et pourquoi s'est-il trahi par ses premières paroles ?

M. Brunache l'interroge avec beaucoup de prudence, et, pour ne pas l'effaroucher, lui pose d'abord plusieurs questions insignifiantes, auxquelles il répond sans trop se faire prier. Voici ce qu'il nous raconte :

Il s'appelle Ali et appartient à la grande tribu des Ndris, que nous allons bientôt rencontrer. Dans sa jeunesse il a vu les musulmans (c'est probablement un esclave fugitif du Dar-Rouna, mais il ne veut rien dire à ce sujet).

Au delà du pays des Ndris, ajoute-t-il, nous traverserons un désert, puis nous trouverons des marigots coulant vers le nord et allant se jeter dans une grande rivière, le Gribingui, encore éloignée de cinquante jours de marche ; cette rivière est très grande et très profonde, les Smoussous et les Tourgous (musulmans du Ouadaï) la traversent sur des radeaux pour venir piller les pays du sud. Enfin il a entendu vaguement parler du Commandant (Crampel), tué dans le nord-est.

Ali en connaît certainement beaucoup plus long, mais il paraît décidé à ne rien dire. Sur la promesse d'un beau cadeau, il consent cependant à nous servir de guide jusqu'au Gribingui, il peut nous être fort utile, mais il faudra le surveiller.

Ali n'a pas du tout le type des Togbos, il a une figure large et régulière, encadrée par une grande barbe noire, avec cela un air intelligent, des yeux très vifs, des lèvres et des narines relativement minces. Comme vêtement, une longue chemise en étoffe du pays lui tombe jusqu'aux chevilles et remplace ou plutôt complète le pagne très rudimentaire des indigènes. Pendant la marche il roule cette chemise en turban tout autour de la tête.

Sous sa conduite, la mission arrive au premier village ndri, celui du chef Azamgouanda, qui est un de ses amis : nous sommes en effet fort bien reçus et nous nous apercevons tout de suite qu'Ali est un personnage important, fort connu de tous et dont l'amitié n'est pas à dédaigner. Le village près duquel nous campons est considérable et paraît assez prospère ; les huttes sont propres, spacieuses et bien construites. Le toit conique, qui arrive presque jusqu'au sol, repose sur un mur circulaire haut de 40 centimètres environ, formant la cloison de la hutte ; la porte, très basse, nous force à ramper sur les genoux pour pénétrer dans l'intérieur. Cette porte, de forme arrondie, avance légèrement sur le reste de la case, pour mieux protéger de la pluie. Tout autour des habitations se trouvent des greniers posés sur pilotis et dans lesquels les indigènes enferment leurs récoltes de mil, de sorgho, de maïs et d'arachides, puis de petites plates-formes supportées par quatre fourches plantées en terre et servant à deux fins : en dessous se trouve le foyer et à côté un

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

ou deux lits rudimentaires formés de branchages supportés à quelques centimètres du sol par de petits piquets, tandis que le dessus sert de débarras, on y voit amoncelés du bois à brûler, de la paille, quelques ustensiles de ménage, etc., c'est-à-dire tout ce qui pourrait encombrer l'intérieur de l'habitation.

Le pays des Ndris, habité par une population très dense, s'étend au loin vers le sud-ouest, parallèlement à l'Oubangui. M. de Brazza et ses lieutenants ont retrouvé ces indigènes jusque dans la haute Sangha. Les hommes sont grands, forts et bien découplés, très noirs de peau. Quelques-uns ont la tête rasée complètement ou en partie, d'autres au contraire ont les cheveux longs et nattés de différentes façons; comme tatouages, trois cicatrices parallèles coupant chaque joue de l'oreille à la bouche.

Les femmes, en général fort laides, portent comme unique vêtement un bouquet de feuilles suspendu à une cordelette qui sert de ceinture, ce costume, très répandu dans le centre de l'Afrique, est des plus simples, comme on le voit, mais il a au moins l'avantage de pouvoir être renouvelé fréquemment et sans aucuns frais.

Les deux sexes ont les incisives supérieures limées en pointe, comme d'ailleurs presque toutes les populations anthropophages du centre de l'Afrique, et la figure est presque toujours enlaidie par des déformations artificielles. Les narines et les lèvres sont percées et garnies de divers ornements : c'est d'abord le *bagueré*, sorte d'aiguille en cristal de roche qui traverse l'une des lèvres, parfois remplacé ou complété par le *tombo*, ornement en étain ou en cuivre, puis de petits morceaux de bois ou d'ivoire, ou encore d'étain, fixés dans les narines.

M. DARQUIER[1]

Ces Ndris sont, comme je l'ai dit, anthropophages, et il paraît même qu'ils mangent leurs morts au lieu de les enterrer, mais je n'oserais l'affirmer. Ils ont une notion très rudimentaire d'une puissance supérieure, résidant dans l'*Ivré* ou Iévré (ciel), se manifestant par certains phénomènes de la nature : la foudre, la pluie, etc. L'Ivré serait, d'après eux, le séjour des morts. A côté de ces croyances très vagues, très indécises, à une vie future et à une puissance surnaturelle, règne un fétichisme absolu. Un arbre, une plante spéciale ou un piquet planté en terre dans le village, forme le fétiche commun soit à tout le village, soit à une famille; on lui fait des offrandes, que l'on dépose à côté dans de petites corbeilles ou des calebasses. Chaque indigène a de plus un certain nombre de gris-gris ou amulettes, fétiches individuels qu'il place dans sa case ou porte constamment sur lui : ce sont tantôt de petits animaux grossièrement sculptés dans un morceau de bois, tantôt une dent de carnassier, une griffe ou un objet quelconque, à chaque fétiche est attachée une idée particulière.

En présence de la bonne volonté d'Azamgouanda et de son importance comme chef de l'une des grandes fractions des Ndris, je décide de passer avec lui un traité. Un assez long palabre a lieu, dans lequel j'explique au chef tous les avantages qu'il retirerait en acceptant la venue des Français dans son pays, il sera d'une part à l'abri de toutes les razzias des musulmans et, d'un autre côté, pourra directement vendre son ivoire aux commerçants français, au lieu de l'expédier à grands frais jusqu'à l'Oubangui à travers le pays des Togbos et des Ouaddas. Azamgouanda paraît convaincu; d'ailleurs il a entendu parler des blancs de la Kémo, et notre réputation est excellente, aussi accepte-t-il tout ce que je lui propose.

Pour donner à la cérémonie un certain éclat, je fais réunir tout le personnel de l'expédition, les Sénégalais en armes et en grand uniforme, et, devant tous les indigènes du village, je remets au chef un pavillon français en même temps que le double du traité auquel il vient d'apposer une croix. Azamgouanda reçoit ensuite le cadeau diplomatique : des étoffes, des verroteries, etc., et se retire fort satisfait, mais en insistant vivement pour que nous restions plusieurs jours dans son village.

Ali, qui dans cette circonstance nous a été fort utile, vient ensuite me trouver et me demande de faire avec lui l'échange du sang, j'accepte, et la cérémonie a lieu immédiatement, elle n'est d'ailleurs pas compliquée : avec une lancette que je lui prête pour la circonstance, il me fait au bras une petite incision et en suce le sang, je prends ensuite la lancette et lui fais la même opération, nous sommes désormais frères de sang, et nous nous devons mutuellement aide et protection.

Après un grand jour de repos à Azamgouanda, nous reprenons la marche vers le nord, en sortant du village, nous avons tout d'abord à traverser la Tomy, affluent de la Kémo, que j'avais déjà rencontrée dans mon voyage à pied des Ouaddas au poste de Kémo. La rivière, large de 30 mètres, est profonde, et le courant rapide, heureusement il existe un moyen de passage : entre les grandes branches de deux arbres situés sur chaque bord, les indigènes ont jeté un pont suspendu, sorte de berceau soutenu par d'énormes lianes et formé

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

par un entrelacement de branches flexibles et de lianes plus petites. Le passage effectué sans incidents, nous suivons la rivière à petite distance, traversant de grandes plantations de mil, de patates, d'arachides qui entourent de nombreux villages.

Malheureusement la marche est très lente, car l'état sanitaire de la caravane est loin d'être bon; nos hommes souffrent presque tous de la fièvre et de douleurs d'intestins, et nous Européens nous sommes aussi fort éprouvés, c'est une véritable épidémie, causée, je crois, surtout par l'excessive humidité, car depuis notre départ nous avons eu la pluie tous les jours; j'ai de plus un Sénégalais, mon ordonnance, Ahmadi Fatouma, qui est dans l'impossibilité de marcher; pendant deux jours je le fais porter en *tipoy* (hamac porté par deux hommes), puis je me décide à le renvoyer vers l'Oubangui pendant qu'il en est temps encore, en le confiant à quelques indigènes de bonne volonté.

Malgré tous ces retards, l'expédition parvient le 9 juillet au grand village d'Amazaga, la dernière agglomération des Ndris que l'on rencontre vers le nord. Les renseignements donnés par Ali nous sont confirmés, plus loin vers le nord s'étend un vaste désert; il va falloir, avant de s'y engager, trouver des guides et réunir des vivres en quantité suffisante.

Pendant deux jours ce ne sont que préparatifs, chaque homme reçoit sa paye pour une semaine et doit se pourvoir de vivres en conséquence[1]. Nuit et jour nous entendons dans le village le bruit des pilons occupés à écraser le grain; les femmes font ce travail pendant que les hommes viennent causer avec nous et nous exagèrent les dangers qui nous attendent dans la grande brousse et plus loin vers le nord.

C'est à Amazaga que nous fêtons, en l'avançant de quelques jours, le 14 juillet : le camp est pavoisé, l'escorte et le personnel de porteurs, en grande tenue, sont passés en revue, puis on organise des jeux : courses avec obstacles, mâts de cocagne, etc.

Amazaga signe le même traité que son voisin Azamgouanda et voudrait aussi nous retenir plus longtemps dans son village; Ali lui-même insiste pour que nous ne partions pas vers le nord, mais nous n'avons pas de temps à perdre, je tiens à gagner le plus tôt possible le bassin du lac Tchad.

1. Pendant presque tout le voyage, l'allocation journalière, en dehors de la solde des Sénégalais et des porteurs, a été d'une cuillerée à café de petites perles blanches appelées *bayakas*; avec ces bayakas ils devaient pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, et ils y arrivaient très facilement. Beaucoup même trouvaient le moyen de se procurer certaines douceurs.

M. BONNEL DE MÉZIÈRES[1]

Le 11 juillet, après avoir avec beaucoup de peine trouvé quelques hommes de bonne volonté pour nous servir de guides, nous nous engageons dans le désert. Au moment du départ on me signale une désertion, celle d'un Sabanga, effrayé probablement par les raconteurs des Ndris; cette désertion est la deuxième depuis le départ d'Azamgouanda, nous avions déjà perdu une jeune femme, que m'avait donnée le chef Krouma avant mon départ et dont j'avais moi-même fait présent à l'un des deux sergents sénégalais. J'avais probablement fait ainsi une grave injure à cette aimable personne, car elle prit la fuite à la première occasion.

Le pays présente un aspect monotone et ressemble beaucoup à ceux que nous avons déjà traversés depuis la Kémo, moins les villages. C'est une région uniformément accidentée, coupée de nombreux ruisseaux, coulant en général dans un lit encaissé. Le sous-sol est formé d'une roche ferrugineuse de couleur foncée que l'on retrouve presque partout dans l'Afrique centrale et dont la décomposition à la surface produit une argile rougeâtre. Quand cette couche de terre est suffisamment profonde, la végétation est abondante et le sol est partout couvert de grandes herbes à larges feuilles, d'arbustes et arbrisseaux plus ou moins rabougris, parmi lesquels trop souvent le petit acacia rampant et épineux; enfin, de distance en distance, quelques arbres appartenant à des espèces variées, mais au milieu desquels dominent des mimosas et en particulier le tamarin (*tamarindus indica*), aux fruits acides et agréables, très précieux pour les voyageurs.

La vigne sauvage, déjà signalée par M. Dybowski dans son voyage vers El-Kouti, est fort commune et grimpe sur les arbres et les buissons; malheureusement pour nous, les fruits n'en sont pas encore mûrs. Au bord des cours d'eau seulement, l'aspect de la brousse change un peu et devient plus riant; les rives sont entourées d'une végétation tropicale, ce sont alors des arbres géants, des fromagers semblables à d'énormes colonnes, supportant à une hauteur vertigineuse un bouquet de branches et de feuilles en forme de parasol; des palmiers de plusieurs variétés, moins communs cependant à mesure que nous avançons vers le nord, des arbustes élancés poussant tout en hauteur, enfin des lianes entrelaçant le tout et en formant un fourré presque impénétrable.

Voilà donc ce que l'on appelle la brousse africaine; de petits sentiers très étroits et sinueux la traversent.

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

formés à la longue par le passage des indigènes. D'après la description qui précède on peut juger de ce qu'est un voyage à pied dans un pays semblable : durant l'étape nous marchons à la file indienne entre deux murs de grandes herbes hautes de 3 et quelquefois 4 mètres, très serrées les unes contre les autres; il est donc impossible de rien voir en dehors du sentier. Le matin, les herbes sont couvertes d'une épaisse rosée, et au bout de quelques minutes de marche nous sommes aussi mouillés qu'après le passage à gué d'une profonde rivière; mais le désagrément est encore plus fort dans la journée, car au milieu de ces herbes l'air ne circule pas et la chaleur devient étouffante.

Le lendemain de notre départ d'Amazaga, au moment du réveil, on vient m'annoncer la disparition d'Ali. Je n'en suis qu'à moitié étonné : depuis deux jours je me méfiais, ses allures n'étant pas très franches. Pour moi, voici comment s'explique sa conduite. Ali devait servir d'intermédiaire entre les Arabes et les populations du sud, il avait donc tout intérêt à rester en bons termes avec les musulmans. Or, depuis son arrivée au milieu de nous, il entendait constamment les Sénégalais, très vantards comme on le sait, raconter partout que nous allions faire la guerre aux Tourgous, ce qui d'ailleurs était absolument faux. Ali a craint sans doute d'attirer sur lui la colère des Arabes s'il nous conduisait dans leur pays. Avec lui sont partis également les guides ou porteurs ndris qui nous accompagnaient; il ne reste avec nous qu'un indigène et deux jeunes enfants, Yombo et Ouagga[1], qui, esclaves dans le village d'Amazaga, nous ont suivis, entraînés sans doute par les belles promesses des laptots.

Il s'agit donc de se passer de nos auxiliaires, mais le nombre de nos porteurs, déjà très restreint, devient insuffisant : il faut se résoudre à abandonner quelques charges. Impossible de laisser des marchandises d'échange, c'est à peine si nous en possédons le strict nécessaire pour la durée prévue de l'expédition, de même pour les rares vivres que nous avons pu emporter; mais quatre hommes des plus vigoureux sont employés au transport du canot Berton, dont nous nous passerons au besoin pour la traversée des rivières, en faisant des ponts ou des radeaux : on l'abandonne sous un arbre, et la marche est reprise. Au bout d'une heure, voyant que le sentier se dirige toujours vers l'est, j'interroge le guide et je m'aperçois qu'il veut en effet nous conduire dans l'est, chez la tribu des Mbis. Je lui explique que je veux aller vers le nord, chez les Mandjias, mais sa réponse est la suivante : « Il n'y a pas de chemin allant de ce côté, les Mandjias sont mauvais et vous tueront. » Impossible de le faire sortir de là. Abandonnant le sentier, je prends alors la direction de la marche, la boussole à la main, précédé de deux Sénégalais armés de machetes, auxquels je donne les indications nécessaires pour la direction à suivre, nous voilà à travers la brousse, marchant cette fois droit au nord, à la grande épouvante et au profond étonnement surtout des guides et des porteurs, qui se demandent comment le blanc connaît le chemin.

BAKIDJE[1] (PAGE 306)

En général la marche ne présente pas de trop graves difficultés. Les deux éclaireurs écartent les grandes herbes, coupent de temps en temps une branche pour faciliter le passage, et quand l'avant-garde et les premiers porteurs sont passés, le chemin est tout tracé.

1. Yombo est venu en France avec moi, et Ouagga est mort de la petite vérole quelques jours avant d'arriver à Bi...

1. *Dessin de Riou, gravé par Devos.*



TOGBOS (PAGE 306). — DESSIN D'A. P..., GRAVÉ PAR BAZIN

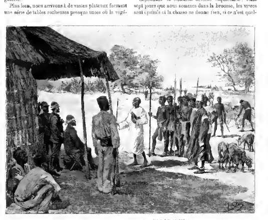
Certains passages cependant sont plus difficiles, par exemple un ravin recouvert d'une épaisse couche de broussailles, de lianes, de caoutchouc, ou autres, de vignes sauvages, de ronces : le tout ayant plus de 4 mètres de hauteur ou plutôt d'épaisseur, sur une largeur de 30 mètres. Pour franchir cette distance nous mettons une demi-heure, après avoir fait dans ce fourré à coup de machetes une sorte de galerie.

Plus loin, nous arrivons à de vastes plateaux formant une série de tables rocheuses presque unies où la végétation est moins abondante. En bien des endroits même où cette roche ferrugineuse apparaît à la surface, l'herbe fait complètement défaut. Ces plateaux, déjà signalés vers l'est par M. Dybowski, forment la séparation entre les bassins du Tchad et du Congo. De petits cours d'eau marécageux y prennent naissance, se dirigeant les uns vers le sud-est et la Kémo, les autres vers le nord-ouest et le Gribingui. La traversée de ces ruisseaux est fort pénible, car il est impossible de les passer à gué sans courir le risque de s'enfoncer dans la vase; il faut arrêter la caravane, puis, avec l'aide des Sénégalais, couper des arbres et des branches pour les jeter en travers de façon à former une sorte de pont.

II

En guerre avec les Mandjas. — Premier combat. — Un pays abandonné. — Difficultés pour se procurer des vivres. — Alertes successives.

Cependant la situation devient inquiétante : voilà sept jours que nous sommes dans la brousse, les vivres sont épuisés et la chasse ne donne rien, si ce n'est quelques malheureux singes, tout à fait insuffisants pour rassasier cent quatre-vingts affamés; quelques hommes commencent à se plaindre et à murmurer, mais que faire?

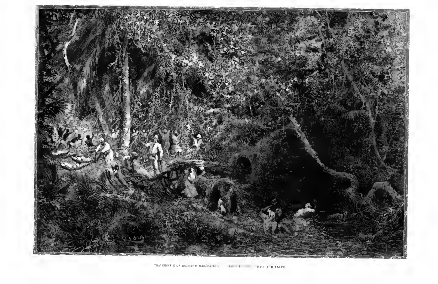


MPAKA, CHEF DES GUABOAS, APPORTANT DES PRÉSENTS[1] (PAGE 306).

Le 17 juillet, un Sénégalais, en allant couper une branche pour faire un piquet de tente, s'aperçoit qu'elle a déjà reçu un coup de hache; il vient annoncer cette nouvelle au camp, et tout le monde en conclut que nous ne sommes pas loin d'un endroit habité. J'envoie aussitôt des éclaireurs dans toutes les directions. L'un d'eux revient, rapportant une nasse de pêche trouvée au bord d'un ruisseau, d'autres prétendent avoir entendu au loin vers le nord le bruit d'un tam-tam.

Le lendemain nous levons le camp de très bonne

1. Dessin de Slom, gravé par Bazin.



TRAVERSÉE D'UN RUISSEAU MARÉCAGEUX [illegible] DANS [illegible]

heure, et il est décidé que nous forcerons l'étape. Au bout de trois heures de marche nous arrivons sur les bords d'une petite rivière large de cinq à six mètres seulement, se dirigeant vers le sud-est. Deux Sénégalais, Boubakar et Semba Darame, essayent le passage, mais perdent pied aussitôt et sont obligés de nager pour atteindre l'autre rive. Les porteurs ne pouvant se livrer avec leurs charges à un pareil exercice, je fais faire halte et construire un pont. Un grand arbre se trouve justement sur la rive, les Sénégalais l'abattent, et, au moyen d'une corde envoyée sur l'autre bord et tirée par les deux hommes déjà passés, on en dirige la chute en travers de la rivière. L'opération réussit à merveille, toute la caravane passe sur ce pont improvisé. Nous déjeunons sur l'autre rive après avoir fait distribuer aux hommes une caisse de conserves de bœuf emportée de la Kémo et que je réservais précieusement comme vivres de malades pour les Européens; il m'en coûte de la sacrifier, car le voyage est à peine commencé et nous réserve probablement d'autres surprises, mais il me paraît dangereux d'imposer à mes hommes de trop grandes privations lorsque nous sommes encore à si peu de distance de l'Oubangui, notre point de départ. Cette distribution, survenant après deux jours d'une disette presque absolue et huit jours de privations, est accueillie avec joie : en moins de cinq minutes les boîtes sont ouvertes et leur contenu avalé, bien rares sont ceux qui, pensant au lendemain, ont conservé une partie de leur ration. Ces noirs seront toujours les mêmes !

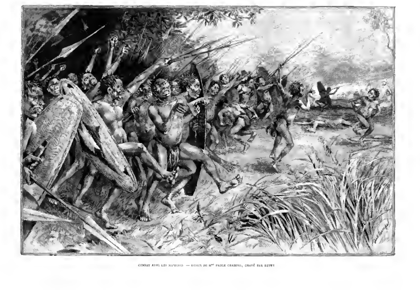
A peine ce repos est-il achevé que nous voyons arriver en courant Yombo et Ouagga, les deux petits noirs, ils racontent à nos interprètes sénégalais qu'étant allés à la rivière puiser de l'eau ils ont vu un indigène s'enfuir précipitamment en abandonnant une nasse de pêche. Nous allons immédiatement sur les lieux et, en suivant la direction prise par l'indigène, nous trouvons un sentier. Aussitôt cette découverte signalée, je donne l'ordre de reprendre la marche. Chacun est maintenant plein de joie : on va enfin trouver des vivres, voir des visages humains, se reposer.

A une heure de l'après-midi nous repartons en suivant un sentier très bien battu. Tout à coup, au moment où nous nous y attendons le moins, les trois Sénégalais qui marchent devant moi à une vingtaine de mètres se replient vivement en criant que les Mandjias, cachés dans les herbes, viennent de leur lancer des zagaies. Kamara Sice en a reçu une, heureusement son bidon, qui a été traversé, l'a protégé.

CHEF SABANGA[1] (PAGE 306)

Immédiatement avec MM. Briquez et Bonnel de Mézières, je fais charger les armes, déployer l'avant-garde et prévenir mes autres compagnons européens qui commandent la caravane et l'arrière-garde. L'endroit est on ne peut mieux choisi pour une embuscade : c'est un léger repli de terrain derrière lequel les Mandjias sont cachés au milieu de grandes herbes et d'épaisses broussailles, impossible de rien voir devant nous, et cependant il s'agit de ne pas s'engager plus loin sans déblayer le terrain. Les Sénégalais exécutent un feu de salve, puis, comptant sur l'effet produit, je laisse le commandement de la caravane à M. Brunache et je pousse vivement en avant avec MM. Briquez et Bonnel de Mézières et les 19 hommes de l'avant-garde. Je voudrais arriver au village avant que les indigènes aient eu le temps de déménager leur provision de grains, car c'est maintenant la grande question : trouverons-nous des vivres? A 6 heures du soir, après avoir franchi un terrain rocailleux et accidenté, nous arrivons enfin à une série de plantations fort étendues, indiquant un village important, au milieu desquelles nous marchons plus d'une demi-heure sans rien voir, craignant d'être surpris par la nuit fort loin de la caravane, qui n'a pu nous suivre à une allure

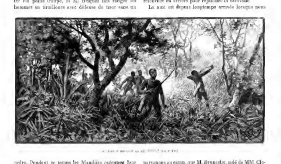
1. *Dessin de J. Lavée, gravé par Rousseau.*



COMBAT AVEC LES MANDJIAS. — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR RUFFE

aussi accéléree, j'allais donner le signal du retour, lorsque le Sénégalais Mahmadou Aoua, parti en avant en éclaireur, arrive au pas de course en disant que les Mandjias sont là tout près et très nombreux; en même temps nous entendons derrière un bouquet de hautes herbes des cris de gens qui se sauvent. Avançant dans cette direction, nous débouchons dans un grand défrichement, à l'entrée duquel les Mandjias nous attendent. Armés de zagaies, d'arcs, de flèches et de grands boucliers en osier, ils paraissent fort peu effrayés, ne se doutant pas qu'ils ont choisi le champ de bataille qui pouvait le mieux nous convenir, c'est-à-dire un terrain découvert.

Quand nous sommes à 100 mètres d'eux, je fais arrêter ma petite troupe, et M. Briquez fait ranger les hommes en tirailleurs avec défense de tirer sans un



[illegible] (voir p. 311).

ordre. Pendant ce temps les Mandjias exécutent leur tam-tam de guerre, danse désordonnée composée d'une série de contorsions, de grimaces et de cris qui ont pour but de nous montrer leur mépris et de nous intimider. Nous leur faisons des signes de paix et d'amitié, espérant encore pouvoir entrer en relations avec eux, nous leur montrons des perles, des étoffes, nous leur promettons des cadeaux, mais le tam-tam continue de plus belle: ils se moquent de nous, croyant que nous ne les attaquons pas parce que nous avons peur. Bientôt enhardis, un groupe s'approche lentement en suivant la lisière de la brousse, et presque en même temps une volée de flèches tombe devant nous. Une dernière fois je leur crie que nous ne voulons pas la guerre, mais ils répondent par de nouvelles flèches. Alors je commande le feu. La décharge est suivie de cris et de lamentations et d'une déroute générale, les balles ont dû certainement porter. Dans tous les cas le terrain est déblayé, et nous avançons pour voir l'effet produit. A quelques mètres en arrière des herbes nous trouvons le cadavre d'un Mandjia percé de plusieurs balles, dont l'une a traversé les deux bras et le corps. La mort a dû être instantanée. A en juger par ce cadavre, les Mandjias, que nous n'avons vus jusqu'ici que de loin, sont de très beaux hommes, presque des géants. Près du mort nous trouvons son bouclier, puis un autre, probablement celui d'un blessé, enfin partout des traces de sang, mais nous n'avons pas le temps de pousser plus loin nos investigations, et il faut renoncer pour aujourd'hui à aller jusqu'au village; il est temps de retourner en arrière pour rejoindre la caravane.

La nuit est depuis longtemps arrivée lorsque nous parvenons au camp, que M. Brunache, aidé de MM. Clozel et de Behagle, a fait solidement établir auprès d'un ruisseau. La journée a été aujourd'hui fort dure, car, sauf la halte du déjeuner, nous avons été tout le temps sur pied. Un porteur a disparu pendant la marche.

Le 19 juillet, à six heures, le camp est levé et toute la caravane, bien groupée, après avoir traversé le champ de bataille de la veille, couvert de flèches et de zagaies, fait son entrée dans le village, que nous trouvons abandonné. Heureusement, comme nous pouvons nous en assurer immédiatement, les greniers sont pleins de mil, et une quantité de poules courent à droite et à gauche autour des habitations. Les Mandjias ont eu juste le temps, en se sauvant dans la brousse, de rassembler leurs femmes et leurs enfants et d'emmener avec eux leurs troupeaux de chèvres; nous sommes donc assurés maintenant de ne pas mourir de faim, du moins pour le moment.

1. Dessin de Slom, gravé par Privat.

Après avoir fait réserver pour les vivres de route tout un grenier à mil, je laisse tout le reste à la disposition de chacun, et le pillage commence aussitôt; les greniers sont éventrés, les poules poursuivies, les cases fouillées. Mais, pour empêcher les hommes de trop s'éloigner, je fais faire de nombreux appels, et punir sévèrement les retardataires et les maraudeurs qui ont essayé d'aller dans les villages voisins.

Comme les Mandjias peuvent revenir avec de nouvelles forces, je fais garder très sérieusement le campement installé au milieu du village, les herbes sont coupées sur un grand espace, les postes renforcés, et le camp proprement dit entouré d'une haie ou barricade en branchages. Les matériaux nécessaires à cette fortification ne sont pas difficiles à trouver, chaque groupe de trois ou quatre cases étant entouré d'une sorte de barrière facile à arracher. Les hommes bivouaquent tout autour des tentes dans de petites huttes formées par les toits des cases, qu'ils soulèvent d'une seule pièce et transportent aux endroits désignés.

Nous restons une semaine dans ce village, occupés à faire des reconnaissances dans les environs et essayant par tous les moyens d'entrer en relations avec les indigènes, mais en vain, car ceux-ci refusent de se montrer. Ne sachant ce que nous trouverons devant nous, j'ai fait avertir tous mes hommes d'avoir chacun à emporter huit jours de vivres. Nous profitons aussi de cet arrêt pour faire réparer les tentes, déjà fort endommagées par les pluies torrentielles que nous avons eu à supporter depuis notre départ.

Le 26 juillet, l'expédition reprend la marche avec de grandes précautions, à travers une sorte de plateau

LANGOUASSIS AU POSTE DE LA KÉMO[1] (PAGE 306)

couvert de brousse, coupé de ravine profonde. Nous traversons de nombreux villages, les uns en ruine depuis déjà longtemps et envahis par les herbes, les autres abandonnés seulement depuis quelques heures.

Ces villages sont entourés en général de grands défrichements et de cultures variées, auprès de certaines cases se trouvent des plantes grasses arborescentes, plantées dans des calebasses ou des vases en terre : ce sont les arbres fétiches, à côté desquels sont déposées des offrandes, tantôt à terre, tantôt dans une sorte de petite niche portée sur un piquet et surmontée d'un toit pointu.

Dans ces villages, mes compagnons et moi avons beaucoup de peine à empêcher nos hommes de piller, mais je tiens à conserver notre bonne réputation, et tant que l'on ne nous attaque pas, je fais respecter les

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

habitations, on se contente donc de prendre les vivres nécessaires à notre subsistance, en laissant à la place une certaine quantité de verroteries ou d'étoffes.

Les 27 et 28 juillet, nous avons des alertes, mais tout se borne là. Les jours suivants, la situation devient plus grave, car les indigènes, prévenus depuis plus longtemps de notre approche, ont eu le temps d'emporter leurs provisions, et nous trouvons les greniers à peu près vides. Nous voilà maintenant menacés de la famine au milieu d'un pays couvert de villages. Il faut nous contenter de ce que nous trouvons dans les plantations, de temps en temps seulement, les chasseurs de la caravane envoyés tous les jours à droite et à gauche nous rapportent quelques pièces de gibier, pintades ou autres oiseaux, qui viennent varier un peu notre ordinaire, mais ce sont là des extra, et le plus souvent nos repas se composent de bouillie de farine de mil ou de manioc et de purée de courge, c'est un régime, je l'avoue, très peu réconfortant.

La pluie continue d'ailleurs à tomber régulièrement en averses torrentielles, le terrain est partout détrempé et les ruisseaux grossis d'une façon inquiétante; ce temps humide et très malsain influe beaucoup sur le moral de la caravane.

Le 31 juillet, au village de Mosoa, au bord de la rivière Okoro, nous trouvons encore un feu allumé. Les indigènes ne sont donc pas éloignés. C'est une occasion d'essayer d'entrer en relations avec eux. Sur l'arbre fétiche du village je fais déposer deux ou trois brasses d'étoffe en payement des épis de maïs que nous avons pris; puis, retournant de quelques centaines de mètres en arrière, je fais établir le camp au milieu d'un défrichement, avec l'intention de rester là deux ou trois jours, pendant lesquels on épuisera tous les moyens de conciliation. Mais, à peine installés, nous entendons de grands cris du côté du village, bientôt après, les porteurs chargés de la corvée d'eau arrivent tout essoufflés en disant que les Mandjias, en très grand nombre, occupent les bords de la rivière et les ont reçus en leur lançant des flèches et des zagaies, heureusement sans blesser personne. Ce jour-là et le lendemain, de petites escarmouches ont lieu, mais il est impossible d'atteindre les Mandjias, qui se contentent de se démasquer quelques secondes, puis s'enfuient et vont se cacher dans la brousse.

Pendant ce temps se place un incident assez curieux. Un jeune Togbo, qui nous suit depuis le Kemo, vient me trouver et me dit qu'il connaît un moyen de correspondre avec les Mandjias et de parlementer avec eux à distance si je veux bien l'y autoriser. Très intrigué, je lui donne la permission demandée : aussitôt Mahdi Diop — c'est le nom donné par les Sénégalais au jeune Togbo — grimpe sur un arbre, porte à ses lèvres une petite flûte ou sifflet qui ne l'abandonne jamais et commence un long discours en tirant de son instrument une série de sons ayant chacun, paraît-il, une signification.

Quand il a fini, les Mandjias répondent à distance de la même manière, mais leurs réponses, que le Togbo nous traduit à mesure, sont loin d'être satisfaisantes : ils ne veulent pas nous vendre de vivres, ils n'ont besoin ni de nos étoffes ni de nos verroteries, ils refusent de nous donner des guides, mais ils veulent faire la guerre. Ces discours sont suivis de plusieurs alertes, nuit et jour nous devons rester constamment sur le qui-vive, de peur d'une surprise.

G. MAISTRE.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La suite à la prochaine livraison.)



SÉNÉGALAIS A L'EXERCICE[1] (PAGE 306).



CAMP FORTIFIÉ DANS LE VILLAGE MANDJIA[1].

LA MISSION MAISTRE[2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE)

PAR M. C. MAISTRE

III

En guerre avec les Mandjias. — Attaque du camp. — Un prisonnier. — La rivière Nana. — Nouveaux combats. — La paix. Les Mandjias et leur pays. — Fourmis et termites.



MANDJIA (VOY. P. 326)[3].

Le 2 août dans l'après-midi, nous nous reposions sous nos tentes, ayant fait la faction chacun à notre tour pendant la nuit, lorsque de grands cris, on pourrait dire des rugissements, se font entendre à proximité du camp. Réveillés en sursaut, nous saisissons nos armes et chacun se rend à son poste, les Sénégalais formant le carré tout au tour des tentes. Les cris se rapprochent et bientôt une volée de flèches partant de tous les côtés arrive à quelques mètres de la ligne de tirailleurs, en même temps on voit les herbes remuer à moins de 50 mètres. Cette fois ma patience est à bout, il ne faut pas laisser croire à une poignée de sauvages qu'ils peuvent impunément attaquer et harceler des blancs. Je commande un feu de salve, suivi immédiatement d'une déroute générale : en quelques minutes les Mandjias ont regagné le village, et bientôt après, ne trouvant pas les distances suffisantes, ils mettent la rivière entre eux et nous. On continue d'ailleurs à les entendre fort distinctement, essayant de s'exciter les uns les autres : certainement ils sont ivres.

Résolu à leur donner une leçon, j'envoie le sergent noir Samuel et quinze hommes choisis, par M. Briquez, parmi les Sénégalais les plus braves, poursuivre les Mandjias et brûler les villages qui ont pris part à l'attaque. Ils doivent de plus, par tous les moyens possibles, essayer de faire un prisonnier et me l'amener.

Mes hommes reviennent dans la soirée, amenant en triomphe et solidement attaché un Mandjia, véritable colosse de 1 m. 80, fort en proportion et dont la physionomie absolument bestiale est encore rendue plus hideuse par deux coups de crosse de fusil qu'il a reçus en se débattant. Voici le récit que me fait Samuel :

1. *Dessin de Weber, gravé par Privat.*
2. *Suite. — Voyez p. 305.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

En partant du camp, la petite troupe s'approche du village près duquel nous sommes campés. Les Mandjias y sont installés, et, l'ayant aperçue, se sauvent en lançant leurs flèches, auxquelles les Sénégalais ripostent par des coups de fusil. Traversant ensuite la rivière, Samuel et ses hommes, après trois quarts d'heure de marche dans la brousse, entendent des voix et le bruit des pilons écrasant le mil; quelques défrichements leur indiquent d'ailleurs les approches d'un village. Ils se dispersent alors et, rampant avec précaution à travers les grandes herbes, ils surprennent les indigènes au moment où ils s'attendaient le moins à une attaque. Sauf un, tous réussissent cependant à se sauver, mais beaucoup sont blessés par les balles et laissent partout des traces de sang. Un seul guerrier, qui se trouvait dans sa case au moment de l'attaque, n'a pas eu le temps de s'enfuir, un Sénégalais le saisit et réussit à grand'peine à le maintenir jusqu'à l'arrivée de ses camarades. Très fier de ce succès, Samuel donne alors le signal du retour, on ligotte le prisonnier, on brûle le village, et l'on reprend le chemin du camp.

Une fois ce récit entendu, je m'occupe du prisonnier, je fais d'abord desserrer les liens qui lui coupent les poignets et le fais amarrer solidement avec des chaînes au milieu du camp, on la fait boire, on verse un peu d'eau sur sa blessure, puis on lui donne un morceau d'étoffe pour se faire un pagne, car en se débattant contre les Sénégalais il a perdu tout ce qu'il possédait comme vêtement, c'est-à-dire un morceau d'écorce d'arbre suspendu à la ceinture. Dans notre caravane se trouve justement une femme d'origine mandjia; je la fais venir, et au moyen de trois autres interprètes j'essaye de causer avec le prisonnier et tout d'abord de le rassurer. Mais, chacun comprenant ou arrangeant mes paroles à sa manière et les traduisant en y ajoutant des commentaires ou en retranchant certains passages, je suis persuadé que ce qu'entend le prisonnier après quatre traductions successives ressemble fort peu au petit discours que voici : « Je suis venu pour voir le pays, et non pour faire la guerre; en arrivant chez les Mandjias ils m'ont attaqué traîtreusement et j'ai dû me servir de mes fusils pour me défendre. Plus tard, toutes les fois que j'ai pris des vivres dans un village, j'ai laissé en payement des perles et de l'étoffe. Quand les Mandjias se sont rapprochés de nous, je leur ai fait crier des paroles d'amitié. Les Mandjias n'ont rien voulu entendre, ils ont désiré continuer la guerre, croyant que je n'étais pas le plus fort puisque je n'avais pas brûlé et pillé tous leurs villages. Si les Mandjias m'avaient pris, ils m'auraient tué et mangé : toi, tu es maintenant mon prisonnier; mais les blancs français ne mangent pas les hommes, et moi je ne veux pas te tuer. Donne-moi les renseignements que je vais te demander, montre-nous le chemin vers le nord pour aller au Gribingui, essaye de me faire entrer en relations avec les tiens, alors non seulement je ne te ferai pas de mal, mais encore au bout de quelques jours je te ferai relâcher en te donnant des cadeaux. »

Le prisonnier écoute très attentivement toutes ces paroles, il en comprend au moins une partie, mais, soit crainte, soit mauvaise volonté, il refuse de répondre, peut-être aussi les coups de crosse de fusil qu'il a reçus sur la tête l'ont-ils tout à fait abruti.

Le lendemain, voyant que décidément on ne lui veut pas de mal, il se décide à sortir de son mutisme. D'après lui, les premiers Mandjias, en nous voyant déboucher si nombreux de la brousse, nous ont pris pour des ennemis et nous ont attaqués; nos coups de fusil les ont fait fuir, ils ont abandonné leurs villages, mais ils ont répandu partout le bruit que les blancs avaient commencé les hostilités, et qu'il fallait les recevoir partout en ennemis; ces Mandjias faisaient partie de la tribu des Mandjias-Goriés, quant à lui, il appartient à la tribu des Mandjias-Mandjias et s'appelle Maro. Il nous donne ensuite des renseignements sur le pays et sur les peuplades voisines.

Le 4 août, nous repartons sous la conduite du prisonnier mandjia, traversons de nombreux marais grossis par les dernières pluies et arrivons, le soir même, à une grande rivière, la Nana-Naéné, qui coule vers le nord-est avec un courant rapide. Il existe là une sorte de pont en branchages réunissant les deux rives, mais les indigènes l'ont coupé, espérant ainsi nous barrer le chemin. Nos Sénégalais le réparent tant bien que mal et le pont est rétabli, mais il est loin d'être facile, surtout pour les porteurs embarrassés de lourds charges, l'un d'eux tombe à l'eau avec une de mes cantines, on repêche le tout heureusement, et j'en suis quitte pour faire un étalage complet de mes vêtements et de mon linge, une fois arrivé au camp, établi ce jour-là auprès du grand village de Bakoutouné sur les bords de la rivière. Notre campement est dominé par deux collines de forme arrondie, le Kaga Tata et le Kaga Kala, constituées par une poussée de roche éruptive grisâtre à grain très fin; les flancs et le sommet de ces collines, élevées d'environ 50 mètres au-dessus de l'ensemble du pays, sont couverts de roches détachées au milieu desquelles poussent de grandes herbes et quelques arbres.

Du sommet du Kaga Tata, dont je fais l'ascension, on a une vue très étendue sur le pays environnant, chose rare dans l'intérieur de l'Afrique, où en général on peut s'estimer heureux quand on peut voir plus loin que quelques centaines de mètres. Vers le sud-ouest, on découvre la haute vallée de la Nana, très fertile, avec de nombreux villages, vers le nord et le nord-est, la brousse est très épaisse et le pays paraît inhabité ou du moins peu peuplé, tandis que dans le nord-ouest les villages sont plus rapprochés et le pays moins boisé. La Nana vient du sud-ouest et se dirige ensuite vers le nord, en faisant de très nombreux circuits, son cours est indiqué par une ligne sinueuse de grands arbres qui se distingue très bien des arbres et arbustes

en général petits et rabougris de la brousse. Tout ce pays est d'ailleurs assez accidenté, coupé de collines et de petites vallées parallèles.

Dans le village nous trouvons seulement des courges et, en très petite quantité, du mil, juste assez pour la ration d'un jour, encore nos hommes, n'ayant pas de mortiers pour écraser le grain, en sont-ils réduits à le faire griller au fond de leurs gamelles et à le manger ainsi ; c'est un maigre repas, surtout après une longue étape. Les jours suivants se passent sans incidents, la chasse nous est un peu plus favorable et nous trouvons quelques provisions dans des villages abandonnés depuis fort peu de temps.

Maro, notre prisonnier, est toujours avec nous, mais maintenant il prétend ne plus connaître le pays. La chose est possible après tout, car à certains changements dans l'aspect des villages il semble que nous ne sommes plus dans la même tribu. Ne pouvant garder cet homme indéfiniment, je me décide à le relâcher ; peut-être cet acte de générosité de notre part, joint aux leçons qu'il a déjà reçues, fera-t-il réfléchir les Mandjias. Je fais donc venir Maro devant moi, on lui défait ses chaînes à son grand étonnement, pendant que je lui tiens un nouveau discours :

« Quand tu es arrivé au camp, il y a quelques jours, enchaîné et blessé, je t'ai dit de ne pas avoir peur, car je ne te voulais pas de mal ; maintenant je vais te laisser partir, et pour te montrer que les Français sont meilleurs que les Mandjias, je vais te donner de l'étoffe, des perles, des cauris : tu vas retourner chez les tiens, tu leur raconteras ce que tu as vu dans le camp, tu leur diras comment les Français traitent leurs prisonniers.

» Je te donne aussi ce pavillon français, chaque fois que les Mandjias en verront un semblable entre les mains d'étrangers, ils n'ont pas besoin d'avoir peur qu'ils portent aux blancs des vivres, qu'ils les accueillent bien, ils recevront des cadeaux et seront leurs amis ; mais s'ils veulent au contraire faire la guerre, ils verront de nouveau ce que valent les fusils. »

En même temps je fais donner au prisonnier les marchandises promises et un pavillon ; il paraît absolument stupéfait de cette manière d'agir et reste un moment sans comprendre, enfin, quand il voit que j'ai parlé sérieusement, quand un de mes lieutenants lui remet le couteau de guerre trouvé en sa possession le jour où il a été pris, sa figure se transforme. Il promet de répéter aux siens mon petit discours et m'assure



Le réduit du campement dans un village abandonné[1] (p. [illegible]).

1. Dessin de Taylor, gravé par Deloche.

que désormais les Mandjias recevront bien les blancs français, mais, d'après lui, les gens de sa tribu ne pourront pas venir nous trouver maintenant, car nous sommes chez une autre fraction de Mandjias, en guerre avec eux.

Nous l'amenons alors à travers le camp pour lui faire voir, d'une part, toutes nos richesses et, d'un autre côté, les fusils et munitions, puis, le conduisant en dehors de l'enceinte, je lui fais signe qu'il est libre. Silencieux et digne, il s'éloigne lentement, traverse sans se détourner le défrichement au milieu duquel nous campons, et entre dans la brousse, alors seulement il tourne légèrement la tête pour regarder si on ne le poursuit pas, puis il disparaît au milieu des herbes.

En regagnant ma tente, j'aperçois les figures consternées des quatre jeunes Boubouguis, engagés à N'Koundja, qui me regardent avec un air de reproche. Ils sont anthropophages et ne peuvent pas comprendre pourquoi le « Commandant » laisse échapper ce beau morceau de viande, alors que tout le monde meurt de faim.

Le lendemain, après deux heures de marche à peine, nous apercevons des cases cachées au milieu de la brousse, en nous approchant un peu, nous distinguons des indigènes vaquant à leurs occupations comme s'ils ne soupçonnaient pas notre approche.

Je fais faire halte, et Mahdi Diop, le jeune Togbo, notre interprète, leur crie de loin pour les avertir.

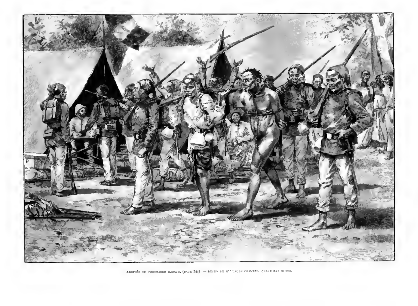
Ses paroles toutes pacifiques sont suivies de vociférations; les indigènes, très nombreux, se précipitent sur nous en lançant des volées de flèches. Je suis cependant décidé à attendre jusqu'au dernier moment, mais, le fusil d'un Sénégalais étant parti par accident ou maladresse, les tirailleurs prennent ce coup de feu pour un signal et tirent à leur tour; il est trop tard désormais pour parlementer, d'ailleurs les indigènes n'y paraissaient nullement disposés.

Avançant avec toute la caravane, tout en faisant le coup de feu, nous traversons un petit marigot et occupons le village au moment où les indigènes l'abandonnent pour se réfugier dans un ravin couvert de brousse. Cachés derrière les arbres et se croyant à l'abri, les Mandjias continuent cependant à nous harceler, je laisse alors à M. Brunache le soin d'installer le camp et de prendre toutes les précautions en cas d'attaque, puis, avec MM. Briquez et Bonnel de Mézières et une vingtaine de Sénégalais, je m'engage dans le ravin afin de poursuivre les indigènes et leur donner une leçon, mais l'endroit est loin de nous être favorable, de grands arbres, des lianes, des broussailles sont entremêlés et enlacés et le tout est recouvert d'une épaisse couche de plantes grimpantes à larges feuilles. C'est dans cet obscur fourré, presque impénétrable, qu'il faut se faire un chemin; des cris ou plutôt des vociférations se font entendre de tous les côtés, tandis que des flèches et des zagaies arrivent jusqu'à nous, blessant un Sénégalais. Pendant ce temps, autour de nous, nous ne distinguons rien, il faut tirer au hasard à travers le feuillage. Notre situation est très dangereuse, je m'en rends compte immédiatement, mais il est trop tard pour revenir sur nos pas : notre retraite serait prise pour une fuite et donnerait trop d'audace à nos ennemis, qui se rapprocheraient encore et nous zagaieraient à bout portant sans que nous puissions même les apercevoir. Il faut jouer d'audace et marcher de l'avant. Au bout de quelques minutes nous arrivons dans une petite clairière dont le centre est occupé par une termitière sur laquelle nous prenons immédiatement position. De ce poste nous voyons dans un rayon de 50 mètres, c'est relativement une position superbe, et nous respirons un peu, par contre les indigènes ne sont plus gênés par la brousse pour nous lancer leurs flèches et nous en envoient plusieurs volées.

On les aperçoit de temps en temps, se glissant dans les herbes et essayant de se cacher derrière les troncs d'arbres, chacune de leurs apparitions est saluée par des coups de fusil suivis des hurlements de la bande, auxquels se mêlent les cris et les lamentations des blessés.

Après quelques minutes, trouvant que la position n'est plus tenable, les Mandjias se retirent, et en les suivant nous arrivons bientôt à leur campement, installé dans un des endroits les plus fourrés. Jamais cachette ne fut mieux choisie, et certainement s'ils n'avaient pas décelé leur présence par leur attaque, il nous eût été bien difficile de les découvrir. Autour des petites huttes en branchages qui leur servaient d'abri, nous apercevons des paniers remplis de poules, de la farine de mil, des corbeilles, des jarres pleines d'une boisson fermentée, etc. Près de ce campement nous trouvons plusieurs cadavres percés de balles, dont un près d'un petit ruisseau a été traîné pendant quelques mètres, comme si l'on avait essayé de l'emporter. Nous avançons encore et tombons bientôt dans un marais profond, il n'y a plus de chemin. Pendant une demi-heure nous pataugeons dans l'eau et la boue, obligés à chaque instant de nous baisser pour passer sous un tronc d'arbre déraciné, tandis que les ronces et les branches sèches nous déchirent le visage et les mains et mettent nos vêtements en pièces. Nos ennemis, toujours invisibles, nous voyant avancer si lentement, se figurent que nous avons peur, ils se rapprochent, et de tous les côtés arrivent des flèches et des zagaies, auxquelles répondent les fusils de nos Sénégalais. Enfin nous avons le dessus, et quand je fais cesser le feu, nous entendons les indigènes s'enfuir rapidement en poussant des cris de terreur. Cette fois ils ont compris qu'ils ne peuvent nous résister.

Cependant, tout près de nous, des lamentations se font entendre; probablement un blessé. Deux Sénégalais envoyés à la découverte reviennent bientôt, l'un d'eux portant un pauvre négrillon de 3 ou 4 mois, abandonné là par sa mère, heureusement il n'est pas blessé. En rentrant au camp, nous trouvons nos compagnons européens très inquiets sur notre compte, car



ARRIVÉE DU PRISONNIER MANDJIA (PAGE 321). — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR DUPRÉ.

le combat a duré près d'une heure, nous n'avons eu de notre côté que deux Sénégalais légèrement blessés par des flèches, mais les indigènes ont fait de grosses pertes.

Du 9 au 11 août nous suivons la rivière Nana et un de ses affluents, la Kouma, grossies par des pluies torrentielles; nous rencontrons encore quelques villages abandonnés, mais où nous trouvons heureusement bon nombre de poules, que nous tuons à coups de fusil, pendant que Yombo, Ouagga et Mahdi Diop poursuivent les chiens et les assomment à coups de bâton pour les faire ensuite griller sur la braise (les populations du haut Oubangui, Banziris, Togbos, Ndris, etc., élèvent les chiens pour les manger).

Le 12 août nous campons dans un très grand village dont les greniers sont pleins de provisions et dont les plantations de manioc sont fort belles; rien ne nous empêche donc de nous y arrêter et je me décide à y rester quelques jours. Les indigènes, n'ayant pas eu le temps d'emporter leurs provisions, seront peut-être moins farouches; le dernier combat a dû d'ailleurs les faire réfléchir. De notre côté, nous ferons tout notre possible pour arriver à une entente, car depuis un mois, c'est-à-dire depuis notre départ d'Amazaga, nous n'avons aucune relation avec les indigènes, aucun renseignement sur le pays et les peuplades traversés, et continuer le voyage dans ces conditions présenterait bien peu d'intérêt; et puis comment les musulmans nous recevraient-ils s'ils apprenaient notre arrivée par le bruit de nos coups de fusil et la réputation que nous aurions de venir pour faire la guerre?

Deux jours après, j'envoie en reconnaissance le sergent Samuel et dix Sénégalais, à leur retour, ils m'annoncent qu'ils ont vu des indigènes et ont commencé à distance des négociations. Les Mandjias consentent à faire la paix, mais pour cela il faudra que je vienne palabrer dans leur village avec très peu de monde, car notre nombreuse troupe les effraye. Nos hommes sont donc revenus en laissant quelques petits cadeaux et en disant aux Mandjias, encore trop effrayés pour s'approcher, de venir les prendre après leur départ.

Le lendemain je vais au rendez-vous avec Samuel, Bougouma, quelques Sénégalais, Mahdi Diop, Yombo, Ouagga et deux femmes Togbos, mais, de peur que les indigènes ne m'aient tendu un piège, je me fais suivre à distance par M. Briquez et quinze tirailleurs. A une heure de marche du camp dans l'ouest, nous arrivons à l'entrée du village, je fais faire halte dans un défrichement en dehors des grandes herbes : là du moins nous ne risquerons pas d'être surpris. A peine arrivés, nous apercevons quelques Mandjias qui se glissent entre les cases et s'approchent prudemment. Immédiatement Mahdi Diop, qui comprend très bien son rôle de parlementaire, se met à crier nos louanges en faisant des signes d'amitié; puis, en me montrant aux Mandjias, il leur dit que le Commandant est venu avec très peu de monde, suivant leur désir, pour faire la paix.

Les Mandjias répondent alors tous ensemble et sur un ton si élevé que je me demande un moment si leurs bonnes intentions de la veille n'ont pas changé à la suite de trop nombreuses libations pendant la nuit. Heureusement il n'en est rien, et Mahdi Diop me traduit leurs paroles, qui sont très rassurantes. Les Mandjias sont très contents que je sois venu et me prient de regarder à l'endroit où, la veille, mes Sénégalais ont laissé des étoffes. En effet, près de l'endroit où nous nous trouvons, j'aperçois une corbeille contenant trois poules, et à côté se trouvent placés les objets suivants : une marmite, un panier rempli de feuilles vertes, deux cornets faits d'une feuille fixée au moyen d'une épine et placés sur deux morceaux de bois plantés en terre, un autre cornet semblable placé sur trois pierres disposées en forme de foyer, enfin une feuille posée sur le sol et contenant un peu de terre. Ce sont autant de signes de paix et d'amitié, ayant chacun leur signification. Mahdi Diop, Yombo et les deux femmes, c'est-à-dire ceux d'entre nous qui doivent leur inspirer le moins de crainte, se rapprochent, deux ou trois indigènes en font autant, après avoir laissé dans leur village leurs zagaies et n'avoir conservé que leurs arcs et leurs flèches, ils avancent avec prudence, s'épiant mutuellement, enfin, les uns et les autres, reconnaissant que les intentions sont bonnes des deux côtés, font encore quelques pas et se donnent la main. D'autres indigènes arrivent aussitôt; Mahdi Diop leur donne des étoffes, des perles et des cauris, ce qui paraît leur faire grand plaisir, mais tous regardent de mon côté : la vue d'un homme blanc les étonne. Laissant mon fusil à un de mes hommes, je m'approche alors de celui qui paraît le chef et je lui tends la main, la paix est désormais conclue, et bientôt je suis entouré de tous les habitants du village, qui répondent tous ensemble à mes questions.

Il est enfin décidé que l'une des femmes et Yombo resteront avec les Mandjias pendant que deux de ceux-ci m'accompagneront au camp. Le retour s'effectue sans accidents et notre arrivée est saluée par des marques de joie, car chacun est heureux de voir les hostilités terminées de cette façon, on s'empresse autour des deux Mandjias, c'est à qui partagera avec eux la ration de mil ou de manioc. Bientôt d'autres indigènes, qui nous ont suivis de loin, arrivent en voyant la bonne réception faite à leur camarade, ils nous portent des vivres en quantité, et un marché s'établit aussitôt. Sauf l'absence des femmes, encore trop effrayées pour oser s'approcher, il semble que la paix ait toujours existé entre nous. Les jours suivants, ces bonnes relations continuent, je passe un traité avec Kandia, l'un des principaux chefs mandjias, et les indigènes me promettent des guides pour continuer notre marche vers le nord.

Les Smoussous, Musulmans du Dar Rouna, dont Maro nous avait déjà parlé, font la terreur des Mandjias, dernièrement encore ils étaient dans le pays, pillant et dévastant tout sur leur passage, enlevant les

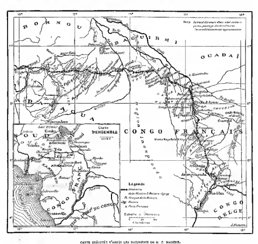
femmes et les enfants pour les emmener en captivité.

Nous venons donc, pendant près d'un mois, de traverser du sud au nord le pays des Mandjias et c'est seulement au moment de le quitter que nous pouvions entrer en relations avec ces indigènes et les étudier de près. Les Mandjias sont loin de former une tribu possédant un chef unique et un semblant d'organisation politique, au contraire ils sont divisés en plusieurs grandes fractions, portant les noms de Mandjias-Goriés, Mandjias-Mandjias, Bagadas, etc., et chacune de ces fractions se compose de divers groupes à peu près indépendants les uns des autres.

La population est relativement dense, les villages sont fort rapprochés les uns des autres et quelques-uns sont importants. Ces villages sont situés en général au milieu de la brousse et au bord d'un cours d'eau, les habitations, très dispersées, séparées par des champs d'arachides, de patates, etc., sont reliées les unes aux autres par une foule de petits sentiers; les villages, toujours fort propres, occupent ainsi une vaste surface. Les cases sont du même type que celles des Ndris, dont j'ai déjà parlé, mais elles sont faites avec beaucoup plus de soin.

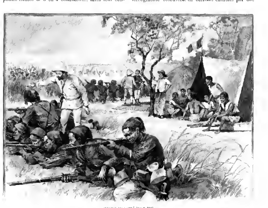
Les grandes plantations de mil se trouvent à une certaine distance des cases, quelquefois à 1 kilomètre, et presque toujours à flanc de coteau ou tout au moins dans un endroit légèrement en pente, les cultures sont très soignées et indiquent chez les indigènes certaines aptitudes, les défrichements au milieu de la brousse épaisse forment une de leurs plus lourdes occupations, d'autant plus que ce travail, avec les outils rudimentaires dont ils disposent, doit être fort pénible.

Les Mandjias, bien qu'habitant le bassin du lac Tchad, c'est-à-dire rattachés géographiquement aux populations du Soudan, appartiennent au même groupe ethnique que les Ndris et Toghos du bassin de l'Oubangui; leur type est loin d'être remarquable; ils sont de grande taille, mais paraissent mal conformés : des



CARTE EXÉCUTÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS DE M. C. MAISTRE.

membres grêles, une poitrine peu développée et une physionomie bestiale avec un prognathisme de la face très prononcé. Leurs principaux traits caractéristiques en donneront une idée fort peu avantageuse : le visage est ovale, les traits irréguliers, le front fuyant, les yeux petits, enfoncés et amincis aux extrémités; le nez écrasé à la partie supérieure et s'élargissant vers le bas; la bouche, très grande, bordée de lèvres épaisses et avançantes, surmonte un maxillaire inférieur très fort. Leurs cheveux sont ou coupés court ou nattés en petites tresses de 3 ou 4 centimètres, mais leur coiffure, comme du reste leur personne, est fort peu soignée et d'une saleté assez rare chez les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Pour unique vêtement, ils portent un morceau d'écorce de la largeur de la main. Les Mandjias sont fort peu intelligents, très défiants et d'humeur farouche, c'est une population guerrière qui serait redoutable si les différents groupes pouvaient s'entendre pour une action commune. Comme armes, ils possèdent des zagaies à fer barbelé, des arcs, des flèches, des couteaux à lancer, des poignards, enfin de larges boucliers en osier.



ATTAQUE DU CAMP[1] (PAGE 331).

Le pays des Mandjias est légèrement accidenté, ce sont des séries d'ondulations à peu près uniformes, collines et vallées verdoyantes se succédant à perte de vue; partout, sauf autour des villages, la brousse s'étend avec ses divers aspects : tantôt ce sont de grands arbres assez espacés, avec une herbe courte et assez rare, donnant au paysage l'aspect d'un parc; tantôt au contraire les grandes herbes, les buissons et les arbres rabougris nous rappellent le désert que nous avons traversé au delà du pays des Ndris. La nature du sol est toujours la même : une roche rougeâtre ferrugineuse recouverte en certains endroits par une couche d'argile, ou bien sortant par places en blocs irréguliers.

Toute la région traversée depuis l'Oubangui est littéralement envahie par les fourmis, qui forment pour le voyageur l'ennemi le plus désagréable, je dirais même le plus redoutable, si je ne craignais de détruire toutes ces jolies légendes si amusantes à lire qui veulent que le voyageur en Afrique soit exposé à chaque minute à être dévoré par un lion, piétiné par un éléphant, chargé par un buffle ou mordu par un serpent venimeux. Il y a en Afrique des fourmis de toutes les tailles et de toutes les couleurs : fourmis noires, les unes imperceptibles, les autres ayant près de deux centimètres de long, fourmis rouges, enfin

1. Dessin de Mme Paule Crampel, gravé par Devos.



ARRÊT ... (PAGE 330). — DESSIN DE M. PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU

fourmis blanches ou termites; quelques espèces sont inoffensives, d'autres au contraire très redoutables pour différents motifs : les termites pénètrent dans les caisses, dans les cantines, et si l'on ne s'aperçoit pas à temps de leur présence, en quelques heures ils font des dégâts énormes dans le linge, que l'on trouve alors percé à jour; certaines fourmis rouges produisent les mêmes dégâts, mais moins vite et avec plus de discrétion; enfin les morsures des grosses fourmis noires sont très douloureuses et produisent souvent une sorte de fièvre, si l'un de ces insectes a réussi à vous mordre ou plutôt à vous pincer avec ses mandibules, il est impossible de lui faire lâcher prise; on la tire par l'extrémité du corps, la tête se détache et reste un moment cramponnée à la peau.

Quand une troupe de fourmis envahit une tente, chose fréquente, il ne reste qu'un parti à prendre : déménager, et se transporter un peu plus loin, si l'on veut ne pas subir un assaut dans lequel on est sûr de n'être pas victorieux. Quelquefois cependant elles passent en colonne serrée, sans s'arrêter, allant droit devant elles, escaladant les caisses et les objets qu'elles rencontrent sans leur faire subir le moindre dégât. Dans ce cas il faut bien se garder de les déranger et de les détourner de leur chemin, sans quoi, la colonne étant disloquée, elles envahissent tout. Alors que les fourmilières ordinaires sont souterraines et ne décèlent leur présence que par une petite ouverture à la surface du sol, les nids de termites sont remarquables. Ce sont le plus souvent d'énormes pyramides ou cônes irréguliers atteignant jusqu'à trois et quatre mètres de haut et autant de diamètre à leur base, formant ainsi de petits monticules en argile battue d'une solidité à toute épreuve. L'intérieur est creux ou plutôt occupé par une infinité de tous petits alvéoles, communiquant entre eux et dont la construction représente un travail inouï. D'autres termitières ont la forme d'un cylindre haut de 50 centimètres et recouvert d'une sorte de chapeau ou calotte sphérique, qui sert de toiture, le tout ressemblant à une petite hutte en miniature, quelquefois aussi, et surtout au bord des cours d'eau sujets aux inondations, les nids de termites ont la forme d'une colonne élancée atteignant parfois trois mètres d'élévation.

IV

Traversée de la Nana. — Ouas-Ouas et Aouakas. — Le chef Yagousson. — Passage du Gribingui en radeau. — La grande plaine du Gribingui. — Marais. — Les Akoungas.

Le 22 août, nous quittons le camp, mais cette journée ne doit pas nous conduire bien loin, car après avoir traversé le village de Badigo, où ont eu lieu les négociations, nous nous trouvons arrêtés par une rivière débordée, la Nana, que nous connaissons déjà, pour l'avoir traversée à plusieurs reprises. Un pont en branchages et en lianes relie les deux rives, mais, par suite de l'inondation, ce pont, d'ailleurs en fort mauvais état, est submergé, et, pour comble de mauvaise fortune, la liane qui servait de main courante est rompue, heureusement nos hommes sont devenus assez experts dans le service des pontonniers, ils réparent tant bien que mal les dégâts, et, grâce à des prodiges d'équilibre, nous réussissons tous à traverser, mais le passage nous a pris une bonne partie de la journée, il ne faut pas songer à aller plus loin.

Le lendemain nos guides nous font de nouveau traverser la rivière; le passage cette fois est encore plus mauvais, car le pont, formé d'un tronc d'arbre unique recouvert de près d'un mètre d'eau, offre des solutions de continuité que l'on doit deviner en tâtant prudemment avec le pied. Très souffrant depuis notre départ de la Kémo, où j'avais eu une attaque de dysenterie, je n'oublierai jamais cette traversée, je venais d'être pris d'un violent accès de fièvre, lorsque, en entrant dans la rivière, la sensation de l'eau glacée arrêta net la transpiration et la remplaça par des frissons qui me produisirent une impression horrible. Pendant les dix jours qui suivirent, je fus à peu près incapable de me tenir debout. Il ne fallait pas songer à s'arrêter, nous avions déjà perdu trop de temps, et je dus me faire porter en *tipoy*[1] par deux ou trois Kassaï qui se trouvaient disponibles.

Pendant plusieurs jours nous suivons à peu de distance la rive droite de la Nana; le pays, peu peuplé, est habité par des Mandjias, puis par les Ouas-Ouas et les Aouakas; ces deux dernières populations ressemblent beaucoup aux Mandjias, mais sont d'humeur beaucoup moins farouche. Au point de vue physique, ils sont également supérieurs à leurs voisins du sud, ils sont mieux bâtis et ont des traits plus réguliers. Tout en nous recevant bien, chaque fois que nous arrivons dans leurs villages, ces indigènes se méfient beaucoup, et un trait bien caractéristique prouve cette méfiance : les femmes ne se montrent pas, elles vont se cacher dans la brousse ou restent enfermées dans leurs cases jusqu'au moment de notre départ.

Le pays, très peu accidenté, est toujours très boisé, un des arbres les plus communs est le tamarin, dont les fruits commencent à être mûrs.

Les laptots en sont très friands; quand ils en aperçoivent un au bord du sentier, ils se précipitent sur lui, et avant qu'on ait eu le temps de les retenir, ils ont rempli leurs musettes et leurs sacs, tous ces arrêts sont fort préjudiciables à la marche, mais nos hommes sont si peu gâtés sous le rapport de la nourriture, que nous fermons un peu les yeux. Très confiants dans les vertus médicales de ce fruit, les Sénégalais, me sachant malade, viennent chaque soir m'apporter une bouillie composée à leur façon. Cette sorte de purée faite avec les pulpes du tamarin n'est pas désa-

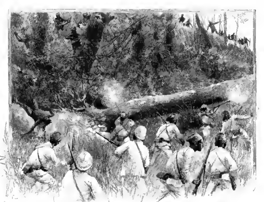
1. Le *tipoy*, ou hamac, suspendu à une longue tige de bois, très employé sur la côte occidentale d'Afrique, est un mode de transport fort peu commode pour un malade, car on y est très secoué, mais enfin cela vaut mieux que rien quand on ne peut pas marcher.

greable, elle me procure un vrai soulagement et je la prends avec plaisir, en remerciant ces braves gens

Le 1er septembre nous arrivons au village de Yagoussou, grand chef des Aouakas, les tentes sont dressées dans un défrichement séparé du village par une rivière marécageuse large de 30 mètres, dont la vallée assez étroite est encaissée entre deux chaînes de petites collines parallèles.

Les indigènes nous reçoivent bien et nous apportent des vivres en abondance, entre autres choses, de gros m'a frappé surtout chez les Aouakas, et il m'a d'autant plus étonné que dans mon voyage à Madagascar j'avais été habitué à des marques de curiosité très expressives, les femmes et les enfants surtout nous entouraient nous regardaient, chacun de nos gestes était remarqué, imité, et était le sujet de nombreux commentaires et souvent le signal d'interminables éclats de rire les soit par mépris, soit par genre, tout se passe d'une façon beaucoup plus calme

Yagoussou, accompagné de ses sujets de marque, vient



COMBAT AU MILIEU D'UN MARAIS[1] (PAGE 316)

poissons séchés et fumés qui indiquent à n'en pas douter le voisinage d'une grande rivière

Chez ces gens-là, une chose m'a frappé surtout, c'est le peu d'étonnement qu'ils montrent en voyant des Européens, des blancs (les premiers cependant qu'ils aperçoivent), accompagnés d'une troupe aussi nombreuse Quand nous passons dans leurs villages, ils restent souvent assis par groupes devant leurs cases et continuent à palabrer sans presque nous regarder, se rapprochant seulement quand ils ont quelques chose à vendre

Ce fait, que j'avais déjà remarqué depuis Krouma, me saluer et m'apporter des cadeaux; je profite de ses bonnes dispositions pour lui faire signer un traité qui place ses États sous la protection de la France, tout en causant avec lui de son pays et des contrées voisines, je ne puis m'empêcher de regarder deux ou trois personnages de sa suite, dont les lèvres et les narines sont traversées de petits morceaux de bois qui se croisent en avant du nez et de la bouche Cette sorte d'échafaudage donne à la plupart un aspect bizarre. L'un d'eux, à la place de ces morceaux de bois, a planté dans ses narines deux arêtes de poisson longues de 10 centimètres, avançant sur la bouche comme deux défenses de sanglier

En sortant du campement de Yagoussou, nous gra-

1 *Dessin d'A Paris, gravé par Ruffe*

vissons une petite chaîne de collines qui dominent d'une trentaine de mètres l'ensemble du pays et du haut desquelles nous apercevons vers le nord et le nord-est une immense plaine en partie boisée, en partie marécageuse. Nos guides nous montrent avec joie une longue ligne d'arbres serpentant au milieu de cette plaine, en nous répétant le mot « Gribingui! Gribingui! » Nous allons donc voir cette fameuse rivière dont on nous parle constamment depuis la Kemo. Les indigènes nous avaient dit alors qu'elle était à 50 jours de marche vers le nord. Ils ne se sont pas trompés peine s'il nous en restera suffisamment pour visiter le sud du Baguirmi et atteindre ensuite la côte ouest par la voie la plus courte. Tandis que pour la centième fois je me pose ces questions, nous arrivons au bord de la rivière, large à cet endroit de 45 mètres, avec un courant très rapide et une grande profondeur; je suis tout de suite fixé: il n'y a pas une seule pirogue, et d'après nos guides nous n'en trouverons que beaucoup plus loin, et encore en fort petit nombre, tout à fait insuffisantes pour le but que je me proposais.

D'après les reconnaissances de mes lieutenants, la

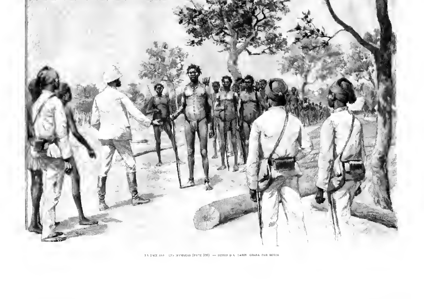


[illegible]

sur la vitesse de notre marche, puisque nous avons mis 44 jours pour l'atteindre, sans compter les arrêts.

Pour moi, depuis le départ une question du plus grand intérêt se pose : trouverons-nous des pirogues sur ce Gribingui qui est le cours supérieur du Chari ou tout au moins la branche principale de ce fleuve? Pourrai-je embarquer toute l'expédition et arriver ainsi rapidement jusqu'au Tchad? Ou bien serons-nous forcés de continuer péniblement notre marche à pied le long de la rivière? Dans ce dernier cas il ne faudra pas songer à arriver jusqu'au lac, car nos marchandises d'échange baissent tous les jours, et c'est à rive gauche serait déserte, et assez loin en aval se trouverait le confluent d'une grande rivière, probablement la Nana, dont le passage présenterait de grandes difficultés. Il faudra donc traverser le Gribingui, mais je suis décidé, une fois de l'autre côté, à en suivre le cours et non à me diriger vers le nord-est, comme le désireraient les indigènes. Ceux-ci seraient très heureux de nous mettre aux prises avec les Snoussous (du Dar Rouna), leurs ennemis invétérés; ils voudraient leur montrer qu'eux, les Aouakas, sont les amis des blancs, et, confiants dans nos fusils, ils ne seraient pas fâchés de les voir servir contre leurs ennemis, mais je n'ai pas les mêmes raisons : d'abord la direction de l'est nous éloigne de notre route, et

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*



EN FACE AVEC LES MANDJIAS (PAGE 336). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

nous n'avons pas une minute à perdre, ensuite un conflit avec les Smoussous ne pourrait qu'influer d'une façon fâcheuse sur nos relations futures avec les musulmans du Baguirmi.

Il s'agit donc de traverser le Gribingui, et la chose est loin d'être aisée, car pour le moment une liane tendue d'une rive à l'autre, et au moyen de laquelle on se hale en nageant pour ne pas être entraîné par le courant, constitue le seul moyen de passage. C'est tout à fait insuffisant pour faire traverser nos caisses et nos bagages, il va falloir construire des radeaux; malheureusement nous avons peu de matériaux sous la main, le bois est vert et ne peut flotter, il faudra le soutenir par une épaisse couche de grandes herbes, mais celles-ci ont besoin d'abord d'être séchées au soleil. Pendant plusieurs jours tous les hommes sont occupés. Les Sénégalais, armés de haches, vont choisir dans la brousse les bois les plus favorables et des lianes flexibles, pendant que les porteurs coupent de grandes herbes, véritables petits roseaux, qu'ils étendent au soleil auprès du chantier. Une corde tendue d'une rive à l'autre servira à établir un va-et-vient.

Tout cela nous prend beaucoup de temps, et le passage n'est complètement terminé que le 10 septembre, neuf jours après notre arrivée sur les bords de la rivière; heureusement il n'y a pas eu d'accidents, sauf la perte d'une caisse de cartouches tombée à l'eau par 6 mètres de fond. A un moment, une corde s'étant rompue, le radeau, alors vide, a été pris par le courant et, plus heureux que nous, aura peut-être vu le lac Tchad. Presque au même instant un porteur ayant voulu traverser à la nage a failli se noyer, mais il a été repêché à temps par ses camarades.

Une longue marche au milieu d'une plaine marécageuse où paissent de nombreux troupeaux d'antilopes nous conduit à Achouma, dernier village aouaka dépendant du chef Yagoussou; puis, dès le lendemain nous arrivons chez les Akoungas établis sur la rive droite du Gribingui. Pendant la route je vois deux des Sénégalais se précipiter vers un petit étang formé par les pluies dans un creux de roche; ils se baissent vivement et reviennent tout joyeux en m'apportant une poignée d'épis, que je reconnais aussitôt : c'est le riz sauvage, dont parlent Barth et Nachtigal comme étant très commun dans les forêts du Baguirmi.

Les Akoungas forment une très belle population, de beaucoup supérieure, au double point de vue physique et intellectuel, à celles traversées depuis l'Oubangui. Je ne m'étendrai pas sur leurs caractères physiques, toutefois je crois devoir signaler que l'habitude de se limer les incisives, habitude générale chez les Mandjias et les autres tribus du sud, sauf peut être les Aouakas, a ici complètement disparu. Les Akoungas, beaucoup plus sociables que leurs voisins, sont très doux et très hospitaliers, c'est à qui m'apportera en cadeau de la farine de maïs, des poules, etc., et j'ai parfois de la peine à leur faire accepter, en échange, quelques pincées de perles.

Pendant plusieurs jours la marche se continue au milieu d'une sorte de plaine ou plateau en général boisé dominant de quelques mètres seulement la basse vallée du Gribingui, presque partout inondée. La roche ferrugineuse qui constitue tout ce plateau sort à la surface en beaucoup d'endroits ou bien est seulement recouverte d'une légère couche d'humus, il en résulte que tous les points où la pente est nulle sont transformés en marécages ou étangs plus ou moins profonds; nous en traversons chaque jour plusieurs, faisant ainsi une bonne partie de nos étapes dans l'eau ou la boue. Tous ces endroits marécageux sont naturellement dépourvus d'arbres, la couche de terre étant trop mince, et les grandes graminées sont remplacées par une herbe beaucoup plus fine et de couleur gris cendré.

Sauf le Gribingui et un ou deux ruisseaux, il n'y a pas d'eau courante : ce ne sont que marais et étangs, tantôt alimentant la rivière, tantôt formés par elle au moment des hautes eaux.

A l'une de nos haltes, les porteurs kassaïs font une découverte qui les remplit de joie : ils aperçoivent sur les arbres une grande quantité de grosses chenilles blanches et rouges, dont ils sont très friands, et malgré les plaisanteries et les railleries des Sénégalais ils en font une bonne provision.

Les villages, assez considérables mais fort éloignés les uns des autres, sont toujours situés, probablement par raison sanitaire, à une grande distance de l'eau, dominant de quelques mètres la plaine marécageuse.

Nous trouvons partout chez les Akoungas, à Finge, Alatalevou, Bongo, Iréna et Finda, le même bon accueil; à chaque étape un grand nombre d'indigènes nous suivent et ne font aucune difficulté pour prendre sur leurs épaules, d'un village à l'autre, les charges de nos porteurs et les sacs de nos laptots; arrivés au campement, ils aident nos hommes à débrousser et à construire leurs petites huttes.

A Bongo j'ai un palabre, d'ailleurs tout amical, avec un certain nombre de chefs venus des environs pour me voir et me souhaiter la bienvenue.

Je leur dis combien je suis satisfait du bon accueil des Akoungas, mais une chose me froisse, car elle me montre qu'ils se défient de moi : c'est l'absence complète des femmes et des enfants, qui à notre approche s'enfuient des villages. « Les femmes ne prennent pas la fuite, me répondent les chefs, mais elles ont peur et se cachent dans les cases, elles sont toutes dans le village. » Je demande qu'on aille me les chercher, je désire les voir et leur donner des cadeaux, pour pouvoir dire dans mon pays comment sont les femmes de nos amis les Akoungas et pour qu'entre nous la paix soit bien complète. Les chefs, escortés du jeune Mahdi Diop, partent alors pour le village, mais mon Togbo revient seul et me raconte ce qui s'est passé : les chefs ont fait tout leur possible pour décider les femmes à venir au camp : ils ont d'abord usé de la persuasion, puis les ont battues, mais elles étaient si effrayées à la pensée de s'approcher des blancs, que tout

a été inutile, et devant cet insuccès ils n'ont pas osé revenir me trouver, pensant que je serais fâché. Après m'avoir rendu compte de sa mission, Mahdi Diop me donne son opinion sur les femmes akoungas; d'après lui, elles ne sont pas jolies comme celles de Krouma, ses compatriotes. Cette comparaison me fait sourire, car le mot de joli appliqué aux femmes de Krouma me paraît au moins exagéré, mais enfin tout est relatif. « Elles ont, ajoute-t-il, les cheveux rasés et portent comme unique vêtement deux petits bouquets de



TROUPEAU D'ANTILOPES COUPANT LA CARAVANE[1]

feuilles suspendus à la ceinture. » Voilà, pour le moment, tous les renseignements que j'ai sur les dames de ce pays.

A Iréna je trouve un chef fort intelligent avec lequel je puis causer. C'est un homme d'une quarantaine d'années, ayant une assez belle tête. Ses traits sont réguliers, et sa physionomie ouverte prévient en sa faveur. Il me parle d'une grande rivière, le Ba-Mingui, déjà signalée par les Aoukas, et qui rejoindrait le Gribingui dans le pays des Saras, au loin dans le nord. Cette rivière et le Gribingui seraient à peu près de même importance et auraient leurs cours supérieurs presque parallèles[1]. Iréna me parle, lui aussi, des Smoussous, habitant dans le nord-est et venant tous les ans rançonner le pays. Quelques-uns ont des fusils à pierre, mais la plupart sont armés de lances et de flèches. Iréna n'a jamais vu de chevaux, mais il sait que les musulmans en ont dans leur pays et y tiennent beaucoup. Dans le nord-ouest on rencontrerait, d'après Finda, une grande rivière dont les bords seraient habités par diverses populations appelées Ngamas, Kaffas, Tennes, Daguas; ces indigènes ne cultivent pas la terre, ils ont un grand nombre de pirogues et vivent uniquement du produit de leur pêche. Ils passent leur journée sur la rivière, sont très misérables et n'ont aucune sorte de vêtement. Au delà du pays des Daguas on trouve les Saras; ces derniers ont des chevaux, qu'ils appellent *sounda*, etc. Enfin, dans le nord, entre les confluents du Gribingui et du Ba-Mingui,

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

1. D'après tous les renseignements que j'ai obtenus dans le pays sur les affluents du Ba-Mingui et sur les populations qui en habitent les rives, je crois pouvoir identifier ce cours d'eau avec le Bahar el Abiad qui figure sur les cartes selon les indications de Nachtigal. Le Gribingui serait alors le Bahar el Azreg du même voyageur, mais le tracé qu'il en a donné par renseignements devrait être considérablement modifié. Les noms arabes ne sont d'ailleurs pas connus dans le pays.

seraient les Arétous. Ces renseignements sont d'autant plus intéressants qu'ils portent sur les régions que nous allons visiter et sur des tribus déjà signalées par d'autres voyageurs.

Le chef me raconte ensuite ses malheurs. Il y a un mois, une nombreuse troupe de Snoussous a passé le Ba-Mingui et a fait la guerre dans tout le pays. Les musulmans ont pillé son village, lui ont pris tout ce qu'il possédait; ses chèvres, ses poules, son grain, enfin jusqu'à ses femmes, sauf une, la plus vieille et la plus laide naturellement. Aussi s'excuse-t-il du modeste cadeau qu'il m'apporte : deux poules, une calebasse de miel et quelques paniers de farine; il voudrait m'offrir davantage, mais c'est tout ce qu'il possède.

Irène ne fait aucune difficulté pour passer un traité avec moi. Je lui en explique en quelques mots la signification, et j'insiste surtout sur ce fait qu'une fois les Français établis dans son pays il n'aura plus à craindre les incursions des Arabes; il paraît comprendre et répète à ses sujets mon petit discours en leur montrant au-dessus de ma tente le pavillon, qu'il appelle *franché* (française). Chacun donne son approbation, et le chef se retire, très content de ses cadeaux, emportant fièrement un drapeau fixé au bout d'une hampe de zagaie.

Finda, le chef que nous rencontrons ensuite, nous fait le même bon accueil; lui et ses sujets me confirment dans la bonne opinion que je m'étais faite de la tribu des Akoungas.

Il serait à souhaiter qu'un poste français fût créé le plus tôt possible dans cette région sur les bords du Gribingui; nous trouverions dans les indigènes des auxiliaires précieux, et, une fois le poste établi, il serait facile, au moyen d'une embarcation à vapeur, de descendre la rivière, partout navigable, à mon avis, et d'arriver ainsi sans difficultés jusqu'au Tchad.

Les indigènes de Finda sont plus industrieux que leurs voisins : ils tissent quelques étoffes, et possèdent presque tous un pagne en coton, qui remplace le morceau d'écorce de ficus usité chez les Mandjias, les Aouakas et les Akoungas du sud. Comme coiffure, les uns ont la tête rasée, d'autres portent de petites nattes dessinant sur la tête une série de raies longitudinales, enfin quelques-uns, et Finda est du nombre, ont une sorte de couronne faisant le tour de la tête et formée de petites nattes de 3 ou 4 centimètres, relevées en l'air. Tous ces Akoungas portent, suspendu à l'épaule par une courroie de cuir, un couteau dont le manche en fer, qui n'est que le prolongement de la lame, est entouré d'un recouvrement en corde; le couteau est enfermé dans une gaine en peau de caïman.

Finda, sur ma demande, envoie un homme au village pour chercher les femmes et les amener au camp; j'ai enfin devant moi, ce jour-là, un échantillon des dames akoungas; je ne puis dire malheureusement du beau sexe, car, si j'en juge par la personne que j'ai vue, les hommes sont, comme beauté, de beaucoup supérieurs à leurs compagnes. Il faut dire que, très probablement, on a envoyé ce qu'il y avait de plus vieux et de plus laid dans le village, afin de ne pas me tenter. La *yassi* (ce mot signifie « femme » dans la langue ndri) porte comme vêtement une ceinture en corde à laquelle est attachée sur le devant une sorte de petit tablier long de quelques centimètres, formé d'une cinquantaine de cordelettes finement tressées; par derrière, un gros bouquet d'herbes, également attaché à la ceinture, complète le costume. Les cheveux sont nattés très court; mais sur le côté gauche est un petit chignon de cheveux longs, sorte de pompon très original. Je fais bon accueil à la pauvre yassi, et, malgré son peu de grâces, je lui donne un collier de perles dorées, des bayakas et des couris.

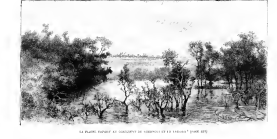
C. MAISTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



GROUPE D'AKOUNGAS[1].



LA PLAINE INONDÉE AU CONFLUENT DU GRIBINGUI ET DU VASSAKO[1] (PAGE 339)

LA MISSION MAISTRE[2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. C. MAISTRE.

V

Arrivée chez les Arétous. — Indigènes très méfiants. — Voyageurs mystérieux. — En pirogue sur le Gribingui. — Mandjatezzé.

NOTRE GUIDE ARÉTOU[3]

Nous sortons du pays des Akoungas sous la conduite de plusieurs guides en suivant à quelques kilomètres le cours du Gribingui. L'aspect de la brousse est toujours le même, mais les *karités* (arbres à beurre du Sénégal et du Soudan) deviennent de plus en plus communs à mesure que nous avançons vers le nord, on trouve aussi beaucoup d'arbres produisant le caoutchouc.

Depuis la traversée du Gribingui et dans les endroits où la couche de terre est assez épaisse, de nouvelles herbes très hautes et très serrées, véritables petits roseaux, remplacent, fort désavantageusement d'ailleurs, les herbes en forme de lames que nous avions rencontrées partout en Afrique, aussi bien dans la vallée du Niari que chez les Mandjias, ces graminées, dont j'avais fait la connaissance à Madagascar, sont terminées par un épi ressemblant à celui de l'avoine; au milieu de ces herbes gigantesques hautes de 4 à 5 mètres la chaleur est étouffante, comme elles commencent d'ailleurs à sécher, il s'en détache des graines et de petits fragments qui viennent se coller sur le visage ou pénétrent sous les vêtements, vous procurant des démangeaisons insupportables.

Les 18 et 19 septembre nous campons dans la brousse après de longues étapes, pour comble, de violents orages, accompagnés de pluies torrentielles grossissant ruisseaux et marécages, ajoutent aux difficultés de la marche et rendent les campements à peu près intenables en les transformant souvent en bourbiers. Plusieurs d'entre nous sont très fatigués, M. Brunache est pris d'un fort accès de fièvre et doit faire une partie d'une étape porté en hamac.

Le jour suivant, après deux heures passées à marcher dans l'eau, nous arrivons au bord du Gribingui, en face du village de Dakamangoudou, habité par des Arétous, ces indigènes viennent au-devant de nous, mais ne paraissent pas très rassurés ni très désireux de nous voir camper trop près de leurs cases, aussi, pour ne pas les effaroucher, restons-nous sur la rive droite. MM. Clozel, de Béhagle et Bonnel de Mézières

1. *Dessin de Riou, gravé par Moreel.*
2. *Suite. — Voyez p. 305 et 321.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

vont pourtant en pirogue visiter le village et faire quelques achats en même temps que rassurer les indigènes et les engager à venir. La population est très pauvre et ne possède que peu de ressources sous le rapport de l'alimentation, c'est à peine si l'on nous apporte des haricots et quelques courges. Heureusement le pays est très giboyeux. M. Bonnel tue une antilope, et le chasseur Foulanga nous rapporte une demi-douzaine de pintades.

Pendant trois jours nous suivons la rivière, que M. de Béhagle descend en pirogue pour en relever le cours. Une bonne partie des étapes se fait d'ailleurs dans l'eau, car la rivière est partout débordée, formant des marais profonds, ou de petits étangs comme celui de Loko, au milieu desquels des bouquets de grands arbres émergent çà et là, dominant les joncs et les roseaux. Enfin nous arrivons en face du village de Dakala ; les indigènes possèdent une toute petite pirogue, mais tout d'abord ils ne paraissent pas disposés à nous la prêter pour effectuer le passage ; ils prétendent qu'il n'y a aucun chemin sur la rive gauche, et que nous devons continuer notre route vers le nord-est du côté des Smoussous. Dans l'ouest, nous disent-ils, le pays est désert et sans eau, il n'y a rien, telle est leur expression ; ils n'ont jamais entendu parler des Ngamas, ni des Saras, ils ne savent rien ou plutôt ne veulent rien dire.

D'un autre côté, il y a, parmi les guides qui sont venus de Dakamangoudou, un homme dont je me méfie fort ; il a été, nous dit-il, prisonnier d'Ali Djaha, et il insiste justement pour nous faire prendre la route du village de ce chef, qui, d'après certains renseignements, serait compromis dans le massacre de la mission Crampel ; peut-être a-t-il conservé là-bas des relations et voudrait-il se faire bien voir de son ancien maître en essayant de nous amener chez lui ; pour nous empêcher de traverser la rivière, il s'est probablement entendu avec les gens de Dakala en leur conseillant de dire que sur l'autre rive le pays est désert. J'ai déjà donné les raisons qui m'empêchaient de pousser une pointe vers l'est, aussi est-il décidé que nous ferons une dernière tentative auprès des Arétous pour obtenir le passage ; si elle ne réussit pas, il sera temps d'aviser.

Les indigènes sont divisés en deux partis : le parti des anciens, très défiant, est hostile et ne veut pas entrer en relations avec les blancs ; les jeunes, au contraire, gagnés par nos largesses, sont pour nous ; de là, palabres interminables, autant dans notre camp que sur la rive opposée.

Pendant ce temps un incident se produit : le 25 septembre, dans la soirée, le caporal sénégalais Abdou Dieye et un laptot, partis pour la chasse à l'antilope, reviennent en me disant qu'ils ont rencontré une troupe d'une dizaine d'indigènes se dirigeant vers le village, trois d'entre eux étaient habillés à la mode arabe avec de grands boubous et coiffés de petites calottes comme en portent les gens du Sénégal. En apercevant mes hommes, ils ont pris la fuite précipitamment, en laissant là leurs charges. Le lendemain, je fais apporter au camp ce qu'ils ont abandonné : il y a là huit charges de maïs et de viande d'éléphant, plusieurs zagaies, des outils, pioches, pelles, haches, enfin plusieurs sacs contenant des étoffes d'origine européenne et des colliers de perles ; deux de ces derniers sont ornés d'étuis de cartouches Gras, qui, on n'en peut douter, proviennent du pillage de la mission Crampel. Mais que viennent faire ces indigènes avec toutes leurs provisions ? Le matériel de jardinage et les outils trouvés dans leurs bagages paraissent démontrer qu'ils sont plutôt en déplacement qu'en expédition ; dans tous les cas, leur fuite précipitée à la vue de nos hommes montre leur ignorance absolue de notre présence dans le pays. Le chef de Dakala, en apprenant cet événement, vient avec plusieurs de ses sujets réclamer les objets trouvés ; il nous montre un des indigènes qui faisaient partie, d'après lui, de la bande rencontrée hier par nos hommes, caravane de gens de son village revenant des bords du Gribingui, où ils avaient été chasser. Je lui réponds que je restituerai le tout quand on m'aura montré les trois indigènes habillés en Arabes. Le chef n'insiste plus, et, comme nos hommes souffrent beaucoup de la faim, je leur fais distribuer la viande d'éléphant, qui, bien que passée et répandant une odeur nauséabonde, est reçue avec joie.

Enfin, après trois jours de négociations laborieuses, nous obtenons le passage, qui s'effectue sans difficulté. Mais un petit incident me rappellera toujours Dakala : Pendant la nuit du 27 au 28 septembre, ma tente est envahie par les fourmis. En quelques secondes mon lit en est rempli et je suis réveillé en sursaut de la façon la plus désagréable et la plus douloureuse. Je me précipite immédiatement dehors, prenant juste le temps d'emporter mon burnous pour me préserver de l'humidité et de la fraîcheur de la nuit, et, m'installant sur une caisse sous notre grande bâche, je passe près d'un quart d'heure à me débarrasser un à un de ces maudits insectes qui ne veulent pas lâcher prise. Pendant tout le reste de la nuit il m'est impossible de fermer l'œil, il me semble à chaque instant sentir une troupe de fourmis montant à l'assaut de mes jambes et me mordant cruellement. Le lendemain j'avais la fièvre, j'étais tout courbaturé, avec le visage, les mains et les pieds enflés, et dans l'impossibilité absolue de marcher.

Heureusement les indigènes consentent à me prêter leur unique pirogue, dans laquelle je descendrai le Gribingui pendant que la caravane suivra à peu de distance la rivière. Je m'embarque donc avec le Sénégalais Bougouma et un indigène chargé de pagayer et de nous conduire ; l'embarcation est toute petite, et, une fois installé, c'est-à-dire assis ou accroupi dans le fond sur un lit d'herbes sèches, je dois bien me garder de faire un mouvement, si je ne veux pas la voir chavirer. Au bout de quelques heures de navigation, mes jambes sont complètement engourdies et j'ai grand'peine à me

lever pour descendre à terre. Sauf cet inconvénient, ce voyage par eau est fort intéressant, car les rives du Gribingui sont très pittoresques, couvertes d'arbres et de buissons sur lesquels s'ébattent et gazouillent des quantités d'oiseaux de toutes grosseurs et des couleurs les plus variées : hérons noirs et gris, aigrettes blanches, perruches vertes, pigeons, pintades et de tout petits oiseaux multicolores ; à plusieurs endroits nous apercevons des bandes de singes s'enfuyant dans la brousse, et enfin des crocodiles qui plongent dans la rivière en entendant le bruit des pagaies. Le Gribingui fait de nombreux circuits, de grandes boucles se refermant presque, allongeant ainsi beaucoup la route et nous éloignant parfois considérablement de la route de terre, qui va en ligne droite à travers la brousse et les marais. Les rives sont très plates, bordant d'immenses plaines herbeuses et boisées ; presque partout ces rives sont d'ailleurs submergées et les eaux envahissent la plaine, formant de vastes espaces inondés au milieu desquels émergent des arbres et des bouquets de végétation.



ÉTAN[G] [D]E LOKO[1].

A deux heures de l'après-midi je rejoins la caravane campée sous de grands arbres sur la rive gauche de la rivière, un peu en aval du village de Tongiba, où nous envoyons nos guides pour chercher des provisions. Ils ne reviennent que le lendemain à midi, avec très peu de vivres, — toujours ces maudits haricots, — mais sont accompagnés de Mandjatezze, chef d'un grand village sara où nous devons arriver dans quelques jours. Pendant que nous reprenons la marche, moi en pirogue et la caravane par voie de terre, Mandjatezzé prend les devants pour se rendre dans son village et nous y préparer une bonne réception. Après une courte navigation nous abandonnons le Gribingui pour entrer dans son affluent le Vassako, ou plutôt dans une immense plaine inondée communiquant avec les deux rivières ; c'est au bord du Vassako que je dois retrouver l'expédition, obligée d'attendre la pirogue pour passer cette rivière. Pendant près d'une heure nous avançons au milieu de la plaine couverte de joncs, de grandes herbes et d'arbres à moitié couverts par les eaux ; à certains endroits l'eau est très profonde ; en d'autres, au contraire, il y a très peu de fond. Bougouma et le guide sont alors obligés de se mettre à l'eau pour pousser la pirogue au milieu des plantes aquatiques qui s'enchevêtrent et forment à elles seules un obstacle assez sérieux. Enfin nous arrivons au camp, établi au milieu d'un endroit sec, un peu plus élevé que la plaine ; le passage du Vassako, commencé immédiatement, n'est terminé que le lendemain soir.

A partir du confluent du Vassako, la rive gauche du Gribingui change complètement ; c'est maintenant une falaise à pic taillée dans une sorte d'argile rouge légèrement sablonneuse, dominant parfois le fleuve d'une dizaine de mètres, mais je n'ai pas longtemps à jouir de ce nouveau spectacle, car bientôt le guide m'avertit qu'il faut quitter la pirogue, et prendre la route de terre pour aller au village de Mandjatezze, assez éloigné de la rivière. Juste à ce moment la caravane passe à peu de distance ; on entend distinctement le murmure des voix et le frôlement des grandes herbes ; aussi n'avons-nous pas de peine à la rejoindre. Dans la soirée, le Sénégalais Mahmadou Aoua, disparu depuis la veille en même temps qu'un porteur, arrive au camp avec un air tout effaré ; il raconte que, pendant la nuit précédente passée sur les bords du Vassako, il a voulu, malgré ma défense, se rendre avec son camarade au village de Tongiba afin de se procurer des vivres, mais en essayant de revenir ils ont dû traverser le Gribingui à la nage, et pendant cette traversée le porteur a été dévoré par un caïman.

Le 30 octobre, nous entrons dans une brousse épaisse avec de grands et beaux arbres, des buissons formant des fourrés touffus et de grandes herbes ; l'étape est longue ce jour-là : partis de grand matin, il est déjà une heure de l'après-midi quand nous campons au bord d'une rivière appelée Vassako comme la précédente[2].

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*

2. D'après les indigènes, le Vassako de Mandjatezze viendrait de fort loin vers le sud-ouest et se jetterait dans le Gribingui un peu en aval du confluent de cette rivière avec le Ba Mingui. Ce con

Pendant que nous nous installons, les guides vont prévenir les indigènes du village de Mandjatezzé, situé à une petite distance sur l'autre rive.

Le chef, qui est déjà une vieille connaissance, vient aussitôt me voir, il nous salue à la mode sara, c'est-à-dire en se frappant les mains l'une contre l'autre pendant qu'il se tourne vers nous.

C'est un grand diable, pas méchant, mais malin, qui, avec ses longs bras, ses grandes jambes maigres et décharnées, a une allure complètement déséquilibrée. Il porte comme vêtement une chemise courte sans manches, formée de bandes de coton larges de cinq ou six centimètres, cousues ensemble. Ces bandes sont de diverses couleurs : blanches, jaunes, noires, bleues, brunes, etc. ; les indigènes nous disent qu'elles viennent du Baghirmi (Baguirmi), dans le nord-ouest ; c'est la première fois que nous entendons prononcer le nom de ce pays, qui est notre premier objectif.

Cette chemise, que portent le chef et plusieurs de ses sujets, n'est d'ailleurs pas le costume du pays sara, costume beaucoup plus simple et plus remarquable, et dont je parlerai plus loin.

Mandjatezzé m'apporte quelques cadeaux de bienvenue, deux ou trois petites poules, des courges, de la farine de mil et enfin une sorte d'arachide à une seule amande, appelée *djourou*. En la remerciant, je lui annonce que je compte traverser demain la rivière et venir camper près de son village. Il ne fait aucune objection et promet que la pirogue du village sera à ma disposition dès la première heure.

VI

Les Saras. — A travers la brousse. — Sur les traces d'un cheval. — Grands marais. — Kassinda. — Nombreuses difficultés. — Toujours dans l'eau. — Le Bahar Sara et Garenki. — Rencontre des premiers musulmans du Baguirmi. — Palem et le pays des Toumoks. — Souvenirs de Nachtigal. — Pays sablonneux. — Eau très rare. — Une caravane de marchands de Logône.

Le 4 octobre, nous traversons sans difficulté la rivière Vassako et parvenons au village de Mandjatezzé, qui nous installe lui-même au milieu d'une ancienne plantation auprès d'un puits profond creusé dans le sable. Je fais dresser nos tentes pendant que les indigènes arrivent de tous les côtés ; mais il est assez difficile de se comprendre, car depuis le pays des Arétous la langue a changé complètement et nos interprètes nous sont devenus à peu près inutiles ; heureusement un de nos guides sait quelques mots d'arabe.

Le village de Mandjatezzé occupe une très vaste étendue, et les cases, par groupes de deux ou trois, sont disséminées au milieu de plantations de sorgho rouge, de courges, d'arachides, etc. Ces habitations diffèrent d'ailleurs beaucoup de celles vues jusqu'ici ; très petites et de forme circulaire (deux mètres de diamètre au plus), elles sont formées d'une sorte de cylindre en nattes ou en petits roseaux tressés formant la cloison extérieure, avec une ouverture carrée servant de porte. Cette partie de la case est surmontée d'un toit conique ou plutôt en forme de cloche renversée. A l'intérieur se trouve le lit, posé juste au-dessus du foyer, à une petite distance du sol. La plupart de ces groupes de cases possèdent un ou plusieurs greniers, puis des plates-formes en branchages sur lesquelles les indigènes aiment à s'asseoir après avoir fait du feu en dessous, soit pour s'abriter de l'humidité, soit pour éviter les moustiques, très communs dans la région et que la fumée seule a le pouvoir d'éloigner. Enfin le tout est souvent entouré d'une muraille en nattes limitant une petite cour circulaire abritée par un ou deux grands arbres, tamarins ou sycomores.

Les indigènes de Mandjatezzé appartiennent à la grande tribu des Saras. Ce sont, à peu d'exceptions près, de très beaux hommes, presque des géants, à la poitrine développée, aux épaules larges et carrées, aux membres bien découplés et fortement musclés[1].

Leur peau, très saine, est de couleur noire et assez foncée, les traits sont réguliers, le front large et fuyant, les pommettes saillantes, les narines et les lèvres minces, le nez court et déprimé à la partie supérieure, les yeux allongés, peu enfoncés et légèrement obliques, les sourcils peu fournis, les oreilles excessivement petites. Les Saras ont presque tous l'habitude de s'arracher deux des incisives supérieures ou encore de les limer sur le côté comme les Arétous au lieu de les tailler en pointe à la façon des populations du haut Congo.

Le mode de coiffure est assez varié : le plus souvent les cheveux sont courts ou même rasés ; mais quelquefois certaines parties de la tête seulement sont rasées, formant de petits dessins, cercles, raies, croix de Malte, etc. ; certains indigènes conservent aussi quelques petites mèches longues de trois ou quatre centimètres, soigneusement ficelées, de façon à leur donner la position verticale.

L'usage de se tatouer est général : le front, les joues, les bras, le dos, sont couverts de petites cicatrices provenant de coupures et formant des dessins divers.

Le costume des hommes est des plus simples et mérite d'être signalé, car il n'est pas seulement porté par les Saras, mais se trouve aussi en usage chez les tribus Toumoks, Gaberis et Lakas, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Adamaoua. Ce vêtement, ou plutôt cet ornement, consiste en un petit tablier en cuir ou en peau de chèvre couvrant seulement la partie postérieure du corps et fort utile pour les préserver de l'humidité quand ils veulent s'asseoir.

Les femmes, grandes et fortes avec des hanches très larges et disproportionnées, des cheveux coupés court, des seins flétris de très bonne heure, une physionomie

fluent serait à une journée de marche dans l'est du village du chef Mandjatezzé.

1. D'après les mesures anthropométriques que j'ai prises, la moyenne de la taille des hommes chez les Saras est d'environ 1 m 78 ; quelques-uns atteignent 2 mètres.



DANS LES MARAIS DE KASSINDA (PAGE 344). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

sans expression, sont loin d'être gracieuses. Quelques-unes ont pour vêtement une ceinture en corde, à laquelle sont attachées par devant quelques cordelettes ornées de perles en fer de forme cylindrique, faites dans le pays; beaucoup d'ailleurs sont absolument nues, et je m'empresse d'ajouter que ce ne sont pas les moins honnêtes, il semble en effet qu'en Afrique la vertu des femmes soit en rapport avec l'exiguïté de leur costume.

Les armes des Saras sont des lances, des zagaies et des couteaux, qu'ils lancent à distance avec une grande adresse; enfin des poignards, qu'ils portent suspendus au bras gauche au-dessus du coude, ils n'ont ni arcs ni flèches.

Mandjatezzé cependant, tout en nous faisant le meilleur accueil, paraît assez pressé de nous voir partir, prétendant, à tort ou à raison, que quelques-uns de nos hommes ont volé dans le village et dans les plantations; cependant je me décide à m'en aller qu'après avoir signé avec le chef un traité de protectorat fort important, puisque les territoires de Mandjatezzé s'étendent jusqu'au confluent du Ba-Mingui et du Gribingui, qui, par leur réunion, forment le Chari.

Rien ne nous retenant plus dans ce pays, je fais lever le camp après avoir confié aux bons soins du chef un de mes porteurs très gravement malade et dans l'impossibilité absolue de continuer la route.

A Mara, le village suivant, l'accueil est très bon; le chef lui-même et plusieurs indigènes se proposent pour nous servir de guides à travers une région déserte, qui s'étend au loin vers le nord-ouest et que nous devons traverser avant d'atteindre les frontières sud du Baguirmi.

Le premier jour, tout se passe fort bien; la marche est facile, au milieu d'un terrain sablonneux recouvert d'une mince couche d'humus; en certains endroits seulement apparaissent des roches ferrugineuses, et presque toujours dans le voisinage se trouvent des marais couverts de steppes herbeuses et de petits étangs, au bord desquels il n'est pas rare de voir un énorme marabout noir et blanc ou une troupe de canards sauvages qui s'envolent à l'approche de la caravane. Ces endroits marécageux et ces flaques d'eau, où pousse le riz, sont un lieu de rendez-vous pour tous les animaux de la région; partout les herbes sont foulées sur de larges espaces, et les traces énormes des éléphants se mêlent aux empreintes des rhinocéros, des girafes, des bœufs, des antilopes et des carnassiers.

Une surprise nous attend ce jour-là : en suivant l'étroit sentier qui serpente au milieu de la brousse, nos Sénégalais aperçoivent sur le sable l'empreinte du sabot d'un cheval, ils s'arrêtent et viennent m'appeler pour me faire constater la chose, à n'en pas douter, un cheval est passé là il y a quelques heures, et cette découverte nous cause à tous la plus grande joie : à nous Européens parce que, en arrivant dans un pays où les bêtes de somme sont en usage, nous pouvons espérer rencontrer bientôt ces fameux musulmans dont on nous parle depuis si longtemps; aux Sénégalais, parce que cette idée de chevaux leur rappelle leur pays, les porteurs enfin partagent la joie générale sans trop savoir pourquoi. D'autres traces de pieds humains indiquent que plusieurs indigènes accompagnent le cavalier, nos guides prétendent que ce sont des marchands toujours qui retournent au Baguirmi, mais, à mon avis, le cavalier n'est autre chose qu'un messager envoyé par Mandjatezzé pour prévenir de notre arrivée les villages saras, situés de l'autre côté de la brousse.

Le lendemain, nos guides disparaissent au moment où nous nous engageons dans une vaste plaine inondée. Les supposant en avant, nous marchons pendant une heure avec de l'eau jusqu'aux genoux, puis, ne les trouvant toujours pas et comptant rencontrer de l'eau un peu plus loin, je fais continuer la marche, mais un terrain sablonneux a succédé aux marécages, le sol est une vraie éponge, et, bien que nous soyons encore dans la saison des pluies, pas une goutte d'eau n'est conservée à la surface; il nous faut encore de longues heures pour enfin arriver à un petit cours d'eau près duquel nous campons, et il est quatre heures de l'après-midi lorsque nous nous mettons à table. Quant à nos guides, impossible de les retrouver, il est certain qu'ils nous ont abandonnés, mais pour quelles raisons? La veille, ils paraissaient très contents de nous, on avait donné des cadeaux au chef avant le départ, et il en avait été très satisfait. Peut-être ont-ils trouvé que nous allions trop lentement. Et puis, les noirs changent si vite d'avis!

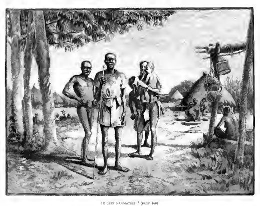
Pour le moment, le sentier est bien tracé, nous n'avons qu'à le suivre pour arriver en plein pays sara. Mais comment allons-nous être reçus par ces indigènes, si nous nous présentons chez eux sans guides? Vont-ils nous attaquer comme les Mandjias à la sortie de la brousse? Une circonstance heureuse, c'est le passage de ce cavalier parti certainement après nous et qui maintenant nous précède, annonçant partout notre arrivée et peut-être aussi répandant notre bonne réputation. Il ne nous reste qu'une chose à faire suivre pas à pas les empreintes de son cheval.

Le jour suivant, en passant sur l'emplacement d'un ancien village au milieu duquel se croisent de nombreux sentiers à moitié envahis par la végétation, nous perdons la bonne piste et nous suivons pendant plusieurs heures une étroite passe qui bientôt disparaît au milieu d'un marais; c'est une journée perdue, il faut revenir en arrière et chercher partout minutieusement les traces de notre cavalier. Les Sénégalais, qui sont d'excellents limiers, se mettent en chasse, écartant les herbes, examinant le sol, et finissent par les découvrir dans une direction assez différente de celle que nous avons suivie.

Cependant les vivres commencent à s'épuiser : qu'arrivera-t-il si la brousse continue encore pendant plusieurs jours? Cela ne fait cependant guère de doute, car les traces d'éléphants et d'autres gros quadrupèdes sont de plus en plus nombreuses et paraissent indi-

quoi que tout ce pays est inhabité. Déjà un de nos hommes, le clairon Demba-Dialy, a déserté pour se soustraire à une punition qui lui a été infligée, mais surtout pour éviter les souffrances qu'il pense devoir nous attendre. C'est un très mauvais exemple pour ses compagnons, aussi la surveillance des Européens est-elle redoublée, pour que la démoralisation ne se mette pas dans la troupe.

Les 10, 11 et 12 octobre, Sénégalais et porteurs vivent uniquement de fruits de la brousse, de racines et de feuilles qu'ils font bouillir, d'autres difficultés à continuer. Le laptot Ali Baba, malade depuis plusieurs jours, reste en arrière le 11 octobre; aussitôt arrivé au camp, après six longues heures de route, quatre Sénégalais des plus valides sont envoyés à sa recherche, mais reviennent au milieu de la nuit sans l'avoir trouvé. Le lendemain, c'est avec un vrai serrement de cœur que je donne le signal du départ; j'hésite à abandonner, sans plus de recherches, ce malheureux laptot, qui avait toujours été un soldat dévoué et discipliné, mais un coup d'œil jeté sur ma caravane suffit à me décider; je n'ai pas le droit d'exposer cent quatre-



LE CHEF MANNATEZE[1] (PAGE 340)

viennent se joindre à la souffrance causée par le manque de vivres : les étapes de cinq et six heures de route se font presque en entier au milieu de marais formés par une rivière débordée, nous marchons souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, tâtant le terrain avec les pieds de façon à ne pas perdre le chemin, tandis que nous chassons devant nous une quantité de petits poissons effrayés par le bruit. Cette marche dans l'eau est excessivement fatigante, et beaucoup de porteurs sont complètement épuisés, quelques-uns même tombent avec leurs charges et n'ont pas la force de se relever seuls, il faut les remettre sur pied et les forcer vingts hommes à mourir de faim pour essayer de retrouver un cadavre, il est probable en effet qu'Ali Baba sera tombé au milieu d'un marais et se sera noyé. Je donne donc le signal du départ, bien décidé à forcer la marche et à essayer à tout prix d'atteindre un endroit habité.

Pendant deux heures nous marchons sur une sorte de plateau rocheux couvert d'herbes et élevé de 3 ou 4 mètres au-dessus de la plaine inondée. A 8 heures nous entrons de nouveau dans la brousse, et, à notre grande joie, nous ne tardons pas à reconnaître l'approche d'un endroit habité : quelques branches fraîchement coupées à la hache sont abandonnées çà et là, de nombreux sentiers se croisent dans tous les sens,

1. Dessin de Courboin, gravé par Devos.



FEMME DU VILLAGE DE MAKBIATUZÉ¹ (PAGE 340).

les traces des éléphants et autres gros quadrupèdes sont moins fréquentes, enfin la brousse a pris un aspect tout spécial, ce sont tout autant d'indices auxquels on ne peut se tromper quand on a tant soit peu l'habitude de la vie en plein air. Bientôt d'ailleurs nous apercevons des plantations, et un peu plus loin nous faisons la rencontre de deux indigènes qui, en nous voyant, posent leurs armes à terre et viennent parlementer. Ils nous conduisent au milieu de la plaine inondée, au bord d'une rivière profonde, et nous font signe d'attendre sur une énorme termitière pendant qu'ils iront chercher deux pirogues.

La position n'a rien d'agréable, car nous sommes entassés les uns sur les autres et la place est déjà occupée par une quantité de fourmis, contre lesquelles nous devons nous défendre. Le passage est très long, mais sur l'autre rive, au lieu de trouver un endroit sec, nous débarquons au milieu de l'eau et nous apprenons sans enthousiasme que le village est encore loin; pour y arriver, nous sommes obligés pendant une demi-heure de traverser un marais comme nous n'en avons encore jamais rencontré; à certains moments nous avons de l'eau jusqu'au cou, et le fond est tellement vaseux, glissant et rempli de trous, que l'on s'expose à chaque instant à tomber. Partis le matin à six heures, il est quatre heures de l'après-midi quand les derniers porteurs nous rejoignent dans notre campement, installé auprès du village de Kassinda. Les indigènes, très nombreux et paraissant animés des meilleures dispositions, viennent nous vendre des vivres, mais leur langue est si différente de celles que nous avons déjà entendues qu'il est difficile de tirer d'eux quelques renseignements.

Mon intention en arrivant à Kassinda était de m'arrêter plusieurs jours pour donner à chacun un repos bien gagné; malheureusement, le surlendemain de notre arrivée, plusieurs incidents surviennent qui modifient les bonnes dispositions des indigènes; quelques-uns de nos hommes ont, paraît-il, pillé dans les plantations, un autre, en allant chercher de l'eau à un puits du village, s'est épris des charmes d'une belle Sara, ce qui lui a valu une correction soignée de la part du mari. Sans l'intervention de l'un de mes compagnons européens, cette aventure eût amené une rixe générale.

A partir de ce moment les indigènes, jusqu'alors sans défiance, ne viennent plus qu'en nombre et armés et deviennent fort difficiles; ils ne veulent plus de perles bayakas en échange de ce qu'ils portent, mais demandent des payements en étoffes.

Cependant, le chef est pour nous, et tandis qu'une rixe sanglante éclate au milieu du camp, il saisit un fouet, et en administre des coups à droite et à gauche sur ceux de ses sujets qu'il peut atteindre. Mais dans la soirée plusieurs vols se produisent encore, et, craignant des complications, je me décide à ne pas rester plus longtemps dans ce village.

J'estime en effet qu'en dehors de toutes autres considérations, un conflit survenant au moment où nous allons entrer en pays musulman, dans les dépendances du Baguirmi, aurait les conséquences les plus graves.

Pendant la nuit éclate une tornade épouvantable, comparable à celles que nous avons subies pendant notre navigation sur le Congo; la tente de MM. Brunache et Clozel est renversée, et la mienne allait subir le même sort quand les Sénégalais arrivent pour consolider les piquets. Pendant l'orage, deux laptots qui étaient aux fers, le clairon Lamina et le tirailleur Mahmadou Dia, parviennent à se détacher et se sauvent dans la brousse; le premier n'a jamais reparu et a probablement payé de sa vie son escapade, car les Saras de Kassinda ne paraissent pas très tendres; quant au second, pris de peur à l'idée de se trouver seul avec les indigènes, il revint nous trouver le lendemain au village de Djémaldé, étant très à court de porteurs, je le punis en lui faisant changer son havresac contre une caisse de verroterie.

Le village de Djémaldé, auquel le chef Kassinda nous avait lui-même amenés, est entouré d'immenses cultures, pendant près de 6 kilomètres avant d'arriver aux premières cases nous avons traversé des champs de

1. Dessin de Courboin, gravé par Barbant.



UNE [illegible] LA NUIT [illegible] — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BUFFE

sorgho et d'arachides fort bien cultivés, avec, de distance en distance, de petits espaces circulaires, servant d'aires pour battre le grain au moment de la récolte. Tandis que nous entrons dans le village, les indigènes viennent au-devant de nous et nous offrent, pour nous désaltérer, des cannes de sorgho. L'habitude de chiquer la moelle du sorgho est en effet générale dans le pays.

Notre campement est établi au bord d'une rivière marécageuse très profonde, dont le passage, qui nous prend un jour entier, ne s'effectue pas sans difficultés; à chacune des traversées des deux pirogues ce sont d'interminables palabres pour obtenir des indigènes qu'ils veuillent bien continuer. Ils sont très exigeants, demandent quelquefois un petit cadeau, et ce n'est que grâce à beaucoup de patience que MM. Brunache et Clozel, chargés de surveiller l'opération, parviennent à se faire entendre. M. Bonnel, pendant ce temps, parti pour chasser avec un des Sénégalais, rencontre un troupeau de sept éléphants, mais, n'ayant qu'un fusil de petit calibre, il parvient seulement à en blesser un.

Du 17 au 20 octobre nous marchons sans guide à travers la brousse inondée, suivant à peu de distance la rivière de Djémaldé, obligés même de la traverser à gué. Plusieurs heures par jour nous restons ainsi à patauger dans l'eau, nous demandant toujours si nous trouverons au moins un emplacement relativement sec pour y passer la nuit; c'est à peine si de temps en temps nous rencontrons une énorme termitière émergeant de l'eau et sur laquelle nous faisons halte quelques minutes pour permettre à la caravane de se grouper, et pour laisser les porteurs se reposer. Ces journées à travers les marais sont des plus fatigantes; voilà plus d'un mois que nous sommes entrés dans la région marécageuse et chacun se demande si elle s'étend encore loin.

Le 19 octobre cependant, le sergent Samuel et deux Sénégalais envoyés en reconnaissance rapportent que, étant montés sur un arbre, ils ont aperçu un fleuve aussi grand que le Congo, et, très loin sur l'autre rive, la fumée d'un village. Enfin nous distinguons à une trentaine de kilomètres dans le nord-ouest une chaîne de petites collines. Cette vue nous cause à tous le plus grand plaisir; nous allons donc bientôt sortir de cette immense plaine.

Le lendemain, nous entrons immédiatement dans un marais profond, et bientôt nous apercevons à notre gauche une rivière large de plus de 200 mètres, venant du sud-sud-ouest et filant vers le nord avec un courant très rapide. Ce cours d'eau, le Bahar Sara, dont nous avons su plus tard le nom, reçoit la rivière de Djémaldé et communique avec tous les marais déjà traversés, soit qu'il les forme par ses inondations, soit qu'il en reçoive les eaux.

Après deux heures de marche nous devons nous arrêter et camper provisoirement autour de deux ou trois grandes termitières, impossible de continuer, la plaine étant maintenant recouverte de plus de 2 mètres d'eau. Du sommet d'une des termitières on distingue dans le nord-ouest quelques cases situées de l'autre côté de la rivière et de la plaine inondée, formant maintenant une nappe d'eau large de 3 kilomètres, mais comment atteindre ce village? Heureusement, une fois encore, la chance est de notre côté; nous apercevons une pirogue descendant la rivière, on la hèle et bientôt elle arrive, montée par deux indigènes, deux pêcheurs d'un village riverain. Un long palabre a lieu, dans lequel nous expliquons ce que nous faisons, d'où nous venons et où nous voulons aller; enfin les deux Saras acceptent de prendre avec eux M. Clozel et d'aller au village, où notre camarade traitera de la question du passage et s'occupera de nous envoyer toutes les pirogues disponibles. Une heure à peine après son départ, arrive, à notre grand étonnement, une véritable flotte comprenant environ quarante pirogues grandes et petites, dans lesquelles je m'embarque aussitôt avec M. Briquez et une moitié de la caravane. Pendant plus d'un quart d'heure nous naviguons à la perche au milieu de marais très profonds couverts d'herbes, puis nous traversons la rivière, qu'une petite île divise en deux bras, le premier ayant environ 150 mètres de large et le second plus du double. L'îlot renferme un village entouré de marais, au milieu desquels se trouve une agglomération de greniers sur pilotis.

Nous débarquons sur la rive gauche du Bahar Sara, et tandis que nos hommes débroussent un emplacement pour le camp, nous essayons avec M. Briquez de faire repartir les pirogues pour aller chercher le reste de la caravane, mais les pagayeurs refusent, en nous donnant toutes sortes d'explications, que nous ne comprenons pas, n'ayant aucun interprète. Heureusement M. Clozel, resté dans le village insulaire pour régler certaines questions, arrive sur ces entrefaites, et tout s'explique. Il a fait un prix avec les pagayeurs, qui doivent être payés à chaque voyage, et ceux-ci demandent simplement leur salaire. Dans la soirée toute la caravane a traversé la rivière et se trouve réunie au camp.

De nos tentes nous avons une vue superbe : du côté de l'est, le petit village insulaire de Garenki et le fleuve formant une immense nappe d'eau aux rives couvertes de végétation, et animée par le va-et-vient d'une quantité de pirogues : vers l'ouest, la grande plaine boisée bornée à l'horizon par la chaîne de collines que nous avons aperçue la veille.

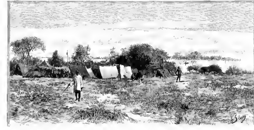
Pour moi, le Bahar Sara n'est autre chose que le Bahar Kouti de Nachtigal, mais cette rivière, au lieu de venir de l'est, aurait son cours supérieur à peu près parallèle au méridien et prendrait sa source par 6 degrés nord environ au massif de Kaga-Bolo, que les Ndris m'avaient fait voir du village d'Azamgouanda. Mon opinion se base sur des renseignements que m'ont donnés les indigènes mandjias au sujet d'une grande rivière se dirigeant vers le nord et coulant à six journées de marche à l'ouest de notre route. Cette rivière

porterait dans cette région le nom de Kossina.

Nous restons deux jours entiers au campement du Bahar Sara, essayant d'avoir quelques indications sur les pays environnants et sur le voisinage des musulmans. Malheureusement on ne se comprend que très difficilement avec les indigènes, et presque tout le temps la conversation se fait par signes. Les vivres sont très rares, nos hommes souffrent de la faim et nous avons beaucoup de peine à les empêcher d'aller piller; heureusement un vol de sauterelles vient s'abattre sur le camp, chacun est aussitôt en chasse et en fait une bonne provision.

Avant de quitter les rives du Bahar Sara nous allons les uns après les autres visiter le village insulaire de Gareaki, pittoresque et curieux.

L'îlot étant très petit, les cases sont pour ainsi dire



CAMP SUR LA RIVE GAUCHE DU BAHAR SARA[1]

les unes sur les autres et forment un tout compact qui ne ressemble en rien aux villages disséminés rencontrés depuis l'Oubangui. Chaque case avec ses dépendances est entourée d'une muraille en natte qui sert à bien définir la propriété de chacun.

Près des greniers et sous les plates-formes sont entassés pêle-mêle d'énormes jarres en terre, des filets et engins de pêche, des harpons, des sagaies, des épieux, des boucliers en osier, des couteaux de guerre, des pagaies. Dans chaque cour et dans tout le village, dans les ruelles étroites laissées entre les murailles de chaque habitation, sous les palmiers et les quelques grands arbres à aspect étrange qui couvrent de leur ombre une partie des cases, partout fourmille une population très dense : les hommes palabrent, s'occupent de leurs pirogues, partent pour la pêche, pendant que les femmes pilent le mil ou le djouwou, raccommodent les filets, font des nattes ou s'occupent des soins du ménage, partout, en un mot, la vie est des plus actives.

A peine à terre, je vais me plaindre au chef de ce qu'on a volé des étoffes à Dominique, notre cuisinier gabonais, venu avant moi au village pour acheter des vivres. Le chef me fait signe d'attendre sous un petit hangar et s'éloigne en promettant de me rapporter les objets volés.

A côté de moi, deux hommes accroupis à terre réparent leurs harpons, longues perches terminées par trois fers crochus, un autre indigène creuse une grande pirogue au moyen d'une hache des plus primitives. Pendant ce temps quelques femmes viennent à la rivière faire leur provision d'eau dans les grandes cruches traditionnelles, parmi elles je remarque les gracieux et frais visages de deux ou trois jeunes filles d'une quinzaine d'années, très gaies et très jolies, elles s'arrêtent un moment pour examiner l'homme blanc, qui probablement leur paraît extraordinaire, car elles s'enfuient vers la berge en poussant de grands éclats de rire.

Sur ces entrefaites le chef revient avec les objets volés et me les remet en jurant qu'il n'était pour rien dans cette affaire.

A quelques heures de marche au delà du Bahar Sara, nous nous trouvons de nouveau arrêtés par une vaste nappe d'eau marécageuse, le Bahar Naum, communiquant probablement avec cette rivière et dont le passage en pirogue nous prend encore une journée entière[1].

1. Dessin de Slom, gravé par Maynard.

1. D'après certains renseignements assez contradictoires d'ailleurs donnés au village de Lako par le Baguirmien Si Saïd, le Bahar Naum, pendant la saison des pluies, ferait communiquer le Bahar Sara avec le Logone qu'il atteindrait près de Bangoul. Cela

Heureusement, en débarquant sur l'autre rive, au village de Gako, nous avons une surprise agréable : c'est la visite de trois indigènes du Baguirmi dont l'un, parlant très bien l'arabe, est une sorte de fonctionnaire du sultan. Si Saïd, c'est le nom de ce personnage, est un homme d'une trentaine d'années au plus, petit et sec, très noir, avec une figure fine et osseuse, des yeux grands et vifs et une physionomie intelligente, différent complètement, en un mot, des Saras, qui sont tous de très beaux hommes, mais ne brillent pas sous le rapport intellectuel. Un de ses fils l'accompagne et

Cette rencontre tout amicale des premiers musulmans est une véritable chance et nous fait bien augurer de la suite du voyage.

Si Saïd est bientôt notre ami. Il nous demande d'où nous venons, où nous allons et ce que nous venons faire dans ce pays, il nous engage vivement à continuer vers le nord pour aller rendre visite à Gaouranga Mbang du Baguirmi, nous pourrons ensuite visiter le lac Tchad et atteindre l'Adamaoua en passant par le Mandala ; cette route est sûre, nous dit-il ; celle que nous comptons prendre par Laï et le


VILLAGE INSULAIRE DE GABZANI[1] (PAGE 348).

peut avoir dix-huit ans. Tous deux portent le même costume composé d'une large chemise (le boubou des Sénégalais) et d'un pantalon faits avec ces étroites bandes de coton cousues ensemble que l'on fabrique dans tous les pays musulmans du Soudan. Le troisième personnage, qui paraît être un domestique, est armé d'une grande lance et d'une demi-douzaine de couteaux à lancer renfermés dans un sac de cuir.

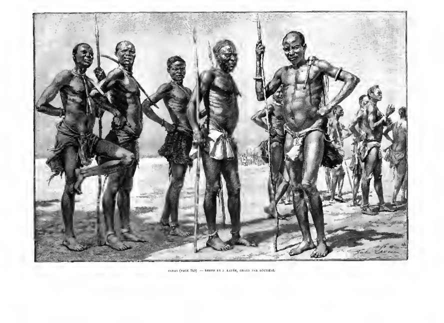
sud du Toubouri est au contraire très dangereuse.

Combien nous regrettons, en entendant ces paroles, que le manque de porteurs nous ait forcés d'abandonner à la Kémo la plus grande partie de notre matériel et de nos marchandises ! Nous aurions pu sans difficulté continuer notre voyage vers le nord, visiter à loisir le Baguirmi et le Bornou, et choisir librement une voie de retour. Malheureusement la réalité est là : après avoir fait soigneusement l'inventaire de nos marchandises, nous constatons avec peine qu'il nous reste juste de quoi suffire à l'entretien de l'expédition pendant trois mois, temps juste nécessaire pour gagner Yola par la voie la plus courte.

En prenant cette route de Laï et du Toubouri, si

coïnciderait assez avec les renseignements donnés à Nachtigal qui, sur sa carte, indique une jonction entre le Bahar Kouti et le Logone ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que pendant la plus grande partie de l'année le Bahar Sanim est presque complètement à sec et ne forme plus qu'une série de petites flaques d'eau séparées les unes des autres.

1. *Dessin de Weber, gravé par Privat.*



SABAS (PAGE 340). — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

nous abandonnons l'espoir de voir la capitale du Baguirmi et les rives du Tchad, nous aurons du moins la satisfaction de traverser jusqu'à la Benoue une région absolument inexplorée et indépendante, et de travailler encore pour la science et pour la France.

Cependant, avant de prendre la direction de l'ouest et de songer au retour, il y a une chose à laquelle je tiens essentiellement, c'est de rejoindre vers le nord le point extrême atteint en 1873 par Nachtigal dans son voyage de Tripoli au Baguirmi. De cette façon, notre itinéraire touchant en un point à celui du célèbre explorateur allemand, la réunion du Congo aux régions septentrionales du nord de l'Afrique sera, géographiquement du moins, un fait accompli.

Si Saïd, interrogé en arabe par MM. Brunache et Clozel, nous donna les renseignements suivants sur l'histoire du Baguirmi depuis le voyage de Nachtigal en 1874. Le voyageur allemand avait laissé le pays désolé par la guerre civile et divisé entre deux compétiteurs, Mohammed Abou Sekkin, dont il avait été l'hôte à Broto et à Goundi, et Abd er-Rahman. Le mbang Abou Sekkin est mort depuis sept ans (1885?), mais il avait au préalable attaqué Massenya, résidence de son rival; Abd er Rahman avait été tué dans une bataille livrée sous les murs mêmes de la ville. Abou Sekkin, désormais sans rival, s'installa à Bougouman, sur le Chari, et en fit la nouvelle capitale. Depuis lors, la paix la plus complète règne au Baguirmi, et ce pays entretient les meilleures relations avec les États voisins, Bornou et Ouadaï.

Le sultan ou mbang actuel est Gaourango, probablement un des jeunes frères d'Abou Sekkin, dont le fils, Bouroumanda, s'est retiré au Ouadaï.

Si Saïd nous donne ensuite des détails intéressants sur la politique suivie par les musulmans du Baguirmi, dans les pays païens du sud, chez les Saras par exemple.

C'est une sorte de protectorat; des résidents comme Si Saïd sont placés dans les principaux centres pendant que les fils de chefs, envoyés à Bougouman, y sont élevés et traités avec honneur, se convertissent puis au bout d'un certain temps, quand ils ont pu apprécier les bienfaits d'une civilisation supérieure, sont renvoyés dans leur pays, où ils deviennent chefs à leur tour. C'est ainsi que peu à peu l'influence du Baguirmi s'implante pacifiquement dans ces contrées, autrefois dévastées par des luttes continuelles; les musulmans, loin d'être ici des agents de destruction, comme ils le sont, paraît-il, dans l'Afrique orientale et peut-être aussi dans le sud du Ouadaï, sont, au contraire, les précurseurs de la civilisation européenne.

Si Saïd, pour nous montrer son amitié, nous sert lui-même de guide jusqu'à Daï. Grâce à lui nous sommes fort bien reçus et nous restons quatre jours dans ce centre important; au milieu de ces Saras, remuants et querelleurs, nous aurions eu peut-être de grosses difficultés sans notre nouvel ami, qui jouissait partout d'une réelle autorité.

A Daï se place un incident : le jour de notre arrivée, un porteur a déserté, emportant son fusil et des cartouches. M. Briquez, chargé de l'escorte, envoie immédiatement à sa recherche le caporal Abdou Diaye et quatre laptots; nos hommes reviennent au milieu de la nuit, ramenant le porteur et les objets volés; d'après le récit du caporal on verra que cette arrestation n'a pas été chose facile, qu'elle fait honneur à nos Sénégalais. En arrivant au village, nos hommes cherchent de tous les côtés sans rien trouver; ils sont fort embarrassés pour se faire comprendre. Heureusement ils rencontrent le

SI SAÏD ET SON FILS[1] (PAGE 348)

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

fils de Si Saïd; un des Sénégalais Abdi So l'interroge en arabe et finit par se faire indiquer la case où s'est réfugié le porteur; cette case est vide, mais les indigènes que l'on rencontre ensuite disent que le déserteur est dans les plantations; on le trouve en effet au milieu d'un groupe de femmes occupées à récolter des arachides travaillant sans doute pour payer l'hospitalité qu'on lui a donnée. Les Sénégalais s'emparent de lui, et comme il avoue avoir distribué les objets volés à droite et à gauche, on se rend chez le chef pour le prier de faire restituer lesdits objets. Le chef qui porte le titre de sultan, refusant de restituer quoi que ce soit, Abdou Diaye ne perd pas son sang-froid ; après plusieurs sommations il fait charger les fusils et menace le chef et les indigènes très nombreux qui l'entourent en armes ; ceux-ci, pris de peur, vont chercher tous les objets en litige, qui restent ainsi en notre possession. Le sultan vient ensuite au camp me faire des excuses pour ce qui s'est passé.

Le pays, à partir de Gako, est partout très sablonneux et l'eau est fort rare. On n'en trouve que dans les puits profonds creusés près des villages, et encore bien souvent y en a-t-il fort peu. La manière de forer ces puits avec des outils primitifs doit être fort curieuse; ils sont très étroits, mais quelques-uns atteignent jusqu'à 20 mètres de profondeur; l'orifice est recouvert par quelques madriers, laissant seulement au milieu une petite ouverture. Ce sont les femmes qui, au moyen de calebasses, ingénieusement suspendues à une longue corde, sont chargées de la corvée d'eau; elles s'acquittent de cette tâche d'une façon adroite et rapide.

Nous passons successivement à Sada, à Koumra, qui est avec Daï une des principales agglomérations sara, à Matcaga et à Gangara, où nous recevons partout le meilleur accueil, soit auprès de quelques Baguirmiens et Bornouans fonctionnaires ou commerçants établis dans le pays, soit auprès des chefs, déjà un peu policés par le contact des musulmans.

Pendant tout ce temps, les étapes sont très longues et pénibles par suite du manque d'eau, et nous avons malheureusement à enregistrer plusieurs désertions parmi les porteurs.

Depuis notre entrée dans le pays des Saras nous savions que ces indigènes possédaient des chevaux, mais c'est seulement à partir de Daï que nous avons vu quelques-uns de ces animaux, sans toutefois pouvoir en acheter. Tout petits, avec leurs formes grossières, leurs grosses têtes, leurs crinières hérissées à poils très rudes et leurs membres comme taillés à la hache, ces chevaux sont loin d'être élégants, mais ils sont très robustes et conviennent parfaitement au pays. Ils portent, comme harnachement, une sorte de licou en cuir et corde avec un caveçon remplaçant notre bride. Le tablier de cuir dont j'ai déjà parlé et qui constitue l'unique vêtement des Saras leur sert aussi de selle. Tous les cavaliers ont des éperons, sortes d'anneaux en fer munis d'une pointe, qu'ils portent rivés aux pieds au-dessus des chevilles.

Le pays des Toumoks présente le même aspect que celui des Saras, contrée sablonneuse couverte de brousse, à peine ondulée par quelques replis de terrain, de loin en loin seulement on rencontre des marais, desséchés en cette saison (depuis le mois d'octobre nous sommes entrés dans la saison sèche et les pluies ont complètement cessé), appartenant probablement au système du Ba-Illi, affluent du Chari, dont parle Nachtigal. L'existence de ces marais dans le pays provient de ce que la couche sablonneuse qui recouvre le sol est très mince et recouvre un fond d'argile imperméable.

Les Toumoks, cependant, diffèrent beaucoup des Saras, ils sont moins grands, moins bien faits, beaucoup plus noirs de peau, et sont loin d'avoir la valeur guerrière de leurs voisins; ils paraissent d'ailleurs misérables, probablement ruinés par les luttes qu'ils ont eu à soutenir contre les Baguirmiens, dont ils sont les tributaires directs.

Chez les Toumoks une singulière habitude, fort

1. *Gravure de Derbier, d'après une photographie.*

gênante, consiste à venir réveiller les voyageurs de distinction au milieu de la nuit pour leur apporter des présents et un repas tout préparé : galettes de mil et de sorgho, légumes du pays préparés avec une sorte de sauce gluante fort peu engageante, sans compter les moutons, les poules et les cabris traditionnels.

Le 7 novembre, après une longue étape, la mission parvient enfin à Palem, point visité par Nachtigal et décrit par ce voyageur ; c'est, depuis l'Oubangui, le premier endroit vu par un Européen, et ce sera aussi le dernier que nous rencontrerons jusqu'à la Benoué.

Il est trois heures de l'après-midi quand nous arrivons aux premières plantations ; nous y sommes rejoints par un groupe de cavaliers venus au-devant de nous pour nous escorter. Le paysage change complètement d'aspect : au lieu de la brousse ou des grands arbres d'espèces variées que nous étions habitués à rencontrer jusqu'ici, nous sommes maintenant au milieu d'une véritable forêt de palmiers ; ce sont surtout de grands borassus aux troncs élancés terminés par un gros bouquet de larges feuilles en forme d'éventail ; d'autres palmiers (palmiers d'Égypte), dont le tronc se divise en plusieurs grosses branches à une petite hauteur du sol, se rencontrent aussi çà et là, mais ils sont plus rares. C'est au milieu de ces palmiers, à proximité d'un puits, que nous dressons nos tentes et que nous recevons la visite du chef de Palem, personnage de peu d'importance à en juger par sa suite, composée d'une douzaine d'individus ; autrefois, paraît-il, Palem était beaucoup plus important, et Nachtigal en parle comme d'un gros village, mais, depuis, tout le pays a été ruiné par la guerre, et aujourd'hui Palem est sans ressources.

Quelques indigènes interrogés nous déclarent se rappeler le passage du voyageur blanc (Nachtigal) qui suivait l'armée du mbang Mohammed Abou Sekkin, et qui a campé au même endroit que nous ; il est difficile de tirer d'eux d'autres renseignements.

Avant notre départ, le chef nous fait cadeau d'une chèvre qu'il a envoyé chercher à Goundi, à une demi-journée de marche, et nous fournit un guide pour nous accompagner dans la direction de l'ouest.

A peine sortis des plantations de Palem, fort peu étendues d'ailleurs, les palmiers disparaissent pour faire de nouveau place à la brousse, qui se continue pendant plusieurs étapes, toujours aussi monotone. Peu d'incidents à signaler, sauf quelques difficultés pour trouver des guides et plusieurs désertions causées par des fatigues excessives.

A Moghena, village toumok très important, nous faisons la rencontre d'une caravane de musulmans de Kernak Logône, dont quelques-uns parlent l'arabe. Ils nous disent que le fleuve Logône est à quatre jours de marche seulement, mais nous conseillent d'éviter Kimré (village visité par Nachtigal), dont les indigènes, fort belliqueux, pourraient bien nous attaquer. Ces gens du Logône, probablement marchands d'esclaves, sont fort mendiants et voudraient à chaque visite de nouveaux cadeaux, demandant tantôt une chose, tantôt une autre. Celui qui paraît le chef est un homme d'une trentaine d'années, petit et sec, à la figure mince, au regard vif mais faux ; sa physionomie est loin d'inspirer la confiance, c'est un individu qui a beaucoup couru ; il prétend avoir été au Sénégal et jusqu'à Tripoli et avoir vu des bateaux à vapeur, dont il imite le sifflet.

Après deux jours d'arrêt à Moghéna, nous prenons congé des marchands musulmans, et la mission se dirige droit vers le Logône.

C. Maistre

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La fin à la prochaine livraison.)



GROUPE DE SARAS



VILLAGE FORTIFIÉ DE MÉBÉKÉ[1]

LA MISSION MAISTRE[2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. C. MAISTRE

VII

Chez les Gaberis. — Une population de pillards. — Villages fortifiés. — Traînards assassinés. — La ville de Laï et ses habitants. — Traversée du Logone. — Des alliés gênants. — L'armée des Gaberis. — Guet-apens du 27 novembre. — Nouvelles difficultés.



[illegible] (PAGE 363)[3]

En entrant dans la vallée du Logône nous traversons le pays des Gaberis, peuplade très nombreuse habitant les deux rives du fleuve et renommée comme une tribu de guerriers ou plutôt de pillards.

Cette vallée, très fertile et en partie cultivée, est inondée périodiquement par les crues du Logône et transformée en marais profonds; mais au moment de notre passage presque tous ces marais sont complètement secs. La boue piétinée par de nombreux animaux sauvages, est maintenant durcie, gardant jusqu'aux prochaines pluies des empreintes profondes au milieu desquelles se distinguent quantité de traces d'éléphants.

Les plantations de mil, de sorgho et d'arachide sont fort belles et indiquent chez les Gaberis de grandes aptitudes à l'agriculture; ces cultures, qui s'étendent sur des espaces immenses, avec des sillons faits à la main et admirablement alignés, pouvent rivaliser avec les champs les mieux cultivés de France.

Le 19 novembre la mission campe près du petit village fortifié de Mébéké, entouré d'un mur en terre et d'un profond fossé rempli d'eau stagnante; deux ou trois ouvertures percées dans la muraille et précédées d'une sorte de couloir étroit donnent accès dans l'intérieur.

Je l'ai déjà dit, les Gaberis sont des pillards, et loin de se contenter de faire la guerre aux tribus voisines, ils n'hésitent pas à se battre entre eux : tous excellents cavaliers, ils essayent de temps en temps d'entrer dans un village à bride abattue, enlevant quelques femmes ou enfants et ramassant tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. Presque tous les villages, pour se protéger contre ces brusques attaques, sont entourés de fortifications, qui, si elles ne pourraient résister à un

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Ruffe.*
2. Suite. — Voyez p. 305, 321 et 337.
3. *Dessin de F. Courboin, gravé par Bazin.*

siège en règle, suffisent du moins pour arrêter les chevaux et donner ainsi le temps de prendre des mesures défensives.

Le jour suivant, nous passons près de grands villages fortifiés entourés de hautes murailles derrière lesquelles les indigènes sont en armes et nous regardent avec méfiance. Après une très longue étape nous campons près du village de Djounou, au bord d'une petite mare, dont l'eau est loin d'être engageante, mais nous avons beaucoup de traînards, et il ne nous serait guère possible d'aller plus loin; cependant, les indigènes de Djounou ne paraissant pas très bien disposés, nous aurions beaucoup désiré atteindre la ville de Laï, fort peu éloignée, d'après les guides.

A peine les tentes sont-elles dressées qu'arrivent des Sénégalais laissés en arrière pour pousser les traînards, et, tout émus, ils nous annoncent qu'ils ont trouvé sur le sentier les corps de deux de leurs camarades, le caporal Alioun et le tirailleur Mahmadou Médina, assassinés et dépouillés par les indigènes.

MM. Clozel, Briquez et Bonnel, avec toute l'avant-garde, partent aussitôt pour se rendre compte de ce qui s'est passé et retrouver, si c'est encore possible, cinq hommes disparus également pendant la marche. Ils rentrent au coucher du soleil sans nouvelles des porteurs manquants, mais confirmant la nouvelle de l'assassinat des Sénégalais.

Voici, d'après l'enquête et le récit du Sénégalais Boubakar, comment les choses se sont passées.

Plusieurs porteurs ayant déserté ou étant malades, M. Briquez, commandant l'arrière-garde, avait laissé un poste de deux Sénégalais sous le commandement de Boubakar pour garder les charges, que l'on devait envoyer chercher aussitôt arrivés à l'étape; c'est ainsi que nous avions toujours procédé dans des cas semblables. A peine M. Briquez était-il parti que des cavaliers se présentent au poste et conseillent à Boubakar de leur confier les charges, ils les mettront sur leurs chevaux et les porteront au camp, Boubakar se méfie et refuse; les indigènes partent, mais reviennent presque aussitôt et demandent ce que contiennent les caisses, puis invitent les hommes à venir se désaltérer à une mare voisine. Boubakar se méfie de plus en plus, et comme les indigènes insistent encore pour emporter les caisses, il fait charger les fusils et les invite à se retirer. Ils s'éloignent alors au galop. Sur ces entrefaites arrivent le caporal Alioun, malade depuis plusieurs jours, et les deux Sénégalais Laïti et Mahmadou Médina, chargés de l'accompagner, Boubakar les avertit qu'il y a des gens suspects dans les environs et leur conseille de rester avec lui, ils rentreront ensemble au camp, mais Alioun et ses compagnons préfèrent continuer, de façon à pouvoir marcher lentement et à ne gêner personne. Laïti prend même de l'avance sur ses compagnons. Boubakar cependant regrette de les avoir laissés partir, il a le pressentiment que ces cavaliers avaient de mauvaises intentions. Alioun et ses compagnons ne doivent pas être loin, il les appelle, mais ses cris restent sans réponse.

De plus en plus inquiet, il s'avance vers le sentier, et à quelques centaines de mètres du poste où il était, au bord d'une petite mare, il trouve étendus les corps d'Alioun et de Mahmadou Médina, absolument nus et affreusement mutilés à coups de lances et de couteaux. Boubakar revient alors à son poste et attend l'arrivée des porteurs qui viennent chercher les caisses; il rentre ensuite au camp, ramenant un indigène. Bien que cet homme ne paraisse pas avoir trempé dans l'affaire, nous le gardons prisonnier, il parle un peu l'arabe, et peut-être pourra-t-il nous fournir quelques renseignements, dans tous les cas ce sera un guide tout trouvé pour nous conduire à Laï.

En dehors des Sénégalais, qui étaient deux excellents soldats et que nous regrettons tous, nous avons perdu aujourd'hui cinq porteurs. Sept pertes dans une journée, c'est beaucoup pour une caravane comptant à peine 160 hommes et ayant encore plusieurs mois de marche à faire!

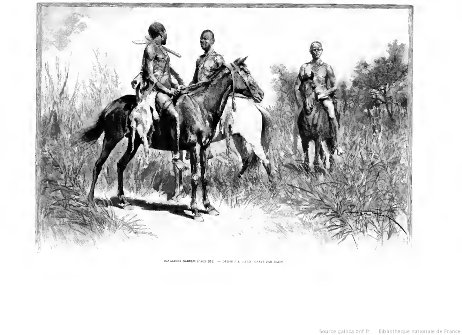
Que faire dans cette circonstance? Pour le moment il me paraît difficile de tirer vengeance de ces lâches assassinats; tout le pays est couvert de villages et il serait impossible de savoir quel est celui auquel appartiennent les coupables, peut-être ces derniers sont-ils de simples pillards ou coupeurs de route venus de fort loin. D'un autre côté nous allons arriver à Laï, et c'est en ce point que nous devons traverser le Logône, pour avoir des pirogues il nous faut être en bons termes avec les indigènes. Il est donc décidé que nous irons à Laï nous assurer des pirogues et que là on verra s'il y a moyen de revenir pour faire une démonstration. Il nous en coûte cependant à tous de laisser ce meurtre impuni, et nous avons beaucoup de difficulté à calmer les Sénégalais, qui voudraient tout brûler.

Les indigènes de Djounou, connaissant ce qui s'est passé, se tiennent dans leur village, et c'est à peine si nous en voyons un ou deux; ils doivent en effet se demander si nous ne les rendrons pas responsables de l'affaire.

Vers 8 heures nous avons une alerte, une des sentinelles a aperçu deux ou trois formes humaines se glissant dans les herbes et a crié aux armes, en quelques secondes chacun est à son poste et se tient prêt à tout événement, la nuit est des plus noires, et une attaque dans ces conditions pourrait être fort dangereuse, heureusement il s'agissait simplement de quelques rôdeurs qui s'étaient approchés pour nous épier et voir si nous nous tenions sur nos gardes.

Le 21 novembre nous arrivons aux premières plantations de Laï, ville de 10000 habitants au moins, située sur la rive droite du Logône ou Ba-Baï, fleuve que l'on considérait à tort jusqu'à présent comme un bras dérivé du Chari, alors qu'il en est un affluent.

Les indigènes, perchés sur le sommet d'énormes termitières ou sur de grands arbres, nous épient; ils sont là en sentinelles avancées, pendant que de temps



CAVALIERS GABERIS (PAGE 358). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

en temps de petits groupes de cavaliers cachés au milieu des plantations partent au galop à notre approche, se dirigeant vers Laï, dont les palmiers et les arbres se distinguent au loin et forment une longue ligne de verdure barrant l'horizon du côté de l'ouest. Peu à peu, à mesure que nous avançons, les constructions se détachent du milieu des arbres, formant un ensemble très pittoresque de huttes aux toits coniques et de greniers en forme de tourelles. La ville est précédée d'une grande plaine cultivée, avec de distance en distance de beaux arbres touffus, tamarins ou autres, sous lesquels se tiennent des guerriers, cavaliers et fantassins, tous en armes et en tenue de combat.

Au milieu de tout ce monde, notre caravane s'avance bien serrée, précédée de quelques guides, qui nous font enfin arrêter à 100 mètres de la ville en nous disant que nous pouvons établir là notre campement. Les tentes sont immédiatement dressées sous un grand tamarin dont le tronc énorme se divise en plusieurs grosses branches s'étendant horizontalement et couvrant de leur ombre un espace de plus de 15 mètres de rayon, suffisant pour abriter toute la mission. Pendant que nous nous installons, de nouveaux indigènes arrivent de tous les côtés, des troupes de cavaliers viennent des villages voisins, et nous avons bientôt autour de nous trois ou quatre mille individus qui ont l'air de se demander s'ils vont nous traiter en amis ou nous faire la guerre. Ils se comptent et ils nous comptent; sans doute ils ont le nombre pour eux, mais nos fusils ne leur disent rien de bon, et puis, à côté de leurs cris et de leurs démonstrations bruyantes, le calme de nos hommes formés en carré autour des bagages leur fait peur.

Bientôt pourtant ils prennent un parti : c'est la paix que nous allons avoir, ils se rapprochent peu à peu en nous criant des *lafia, lafia* à n'en plus finir[1], les femmes et les enfants viennent se mêler aux guerriers pour former autour de nous un immense cercle de curieux, au milieu duquel, fort à l'étroit et privés d'air, nous nous trouvons un peu dans la même situation que les hôtes du Jardin d'acclimatation, Dahoméens ou autres.

Mais si nous sommes ainsi donnés en spectacle, nous aussi nous pouvons regarder, et tout ce que nous voyons est fort intéressant et bien différent des scènes toujours un peu monotones que nous avons vues dans les autres villages.

Dans la grande plaine et près de notre campement, des cavaliers nous donnent le spectacle d'une fantasia, ils passent devant nous au triple galop, font le simulacre de lancer leurs couteaux et leurs javelots, exécutant des voltes et des mouvements divers, toujours très solides et bien campés sur leurs petits chevaux, qu'ils dirigent d'une façon remarquable au moyen d'un simple caveçon, à côté, quelques fantassins armés de lances, de javelots, de couteaux et de boucliers s'exercent les uns contre les autres, pendant que des groupes de jeunes femmes richement parées, sans doute les épouses des grands personnages de la ville, viennent nous voir et se faire admirer.

Mbang Ndallem, chef de Laï et sultan des Gaberis, à qui j'ai envoyé un cadeau composé d'une pièce de beau drap rouge et de quelques menus objets, nous envoie quatre de ses ministres ou principaux officiers, parmi lesquels le maître du fleuve ou chef des pirogues, avec lequel nous nous entendons pour le passage du Logône. Le lendemain de notre arrivée, un traité est passé avec le mbang, et celui-ci, pour bien montrer qu'il veut être l'ami des blancs, nous envoie un bœuf ou plutôt une vache maigre, cadeau vraiment royal dans ce pays, où ces animaux ne se trouvent que par exception : c'était le premier spécimen de la race bovine vu depuis Brazzaville et nous ne devions pas en revoir d'autres avant d'arriver à Lamé.

J'aurais voulu pouvoir parler au mbang ou du moins à ses ministres de l'attentat commis les jours précédents. Malheureusement le prisonnier qui nous servait d'interprète a réussi à s'échapper. Il est maintenant très difficile de causer, et nous le regrettons d'autant plus que les Gaberis voudraient, c'est du moins ce que nous comprenons, nous entraîner dans une expédition contre un village ennemi situé dans la direction que nous devons suivre. Impossible de leur faire entendre que, tout en désirant leur amitié, nous ne voulons pas sans raison faire la guerre à leurs voisins : ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre, et nous devons nous résoudre à traverser le Logône, nous verrons ensuite ce qui arrivera.

Avant de quitter la ville de Laï je tiens à en donner une courte description et à dire un mot de ses habitants. Les constructions sont semblables à celles des autres villages gaberis : ce sont des huttes rondes à muraille d'argile battue, avec un toit conique de 2 mètres de haut. L'ameublement de ces cases est toujours des plus simples, mais il arrive souvent qu'une habitation est formée de deux huttes communiquant entre elles et dont une seule, servant de vestibule, de cuisine et de débarras, possède une porte extérieure, tandis que la seconde, très obscure, sert de chambre à coucher. Ces habitations avec leurs dépendances forment de petits groupes entourés de murailles de nattes, mais, contrairement à ce que nous avons vu dans les autres villages, à Laï les groupes de cases se touchent presque, ne laissant entre eux que d'étroites ruelles. Il y a cependant dans la ville d'assez vastes espaces sans constructions, formant de grandes places où l'on se réunit pour palabrer. Sous le rapport de la propreté, la ville laisse beaucoup à désirer et contraste énormément avec les alentours, qui sont d'une propreté irréprochable. Toutes ces constructions sont ombragées par de grands borassus, des palmiers d'Égypte et d'autres arbres.

Les habitants de Laï sont grands et forts et ont des traits réguliers, ils portent le même costume que les

[1] Le mot *lafia* est le terme d'amitié chez les Gaberis.



[illegible] DES GABERIS TRAVERSANT LE LOGONE. — DESSIN DE [illegible], GRAVÉ PAR RUFFE.

Saras et les Toumoks, c'est-à-dire le tablier en peau de cabri dont j'ai déjà parlé, comme ornements, des bracelets en cuivre fondu, en fer forgé, en ivoire, des anneaux de pied et des éperons en fer, des colliers de perles de couleurs variées, etc. Mais quand ils partent en expédition, comme ils le font fréquemment, ils se couvrent le visage et souvent la poitrine de peinture rouge, jaune ou blanche, ce qui leur donne un aspect hideux, et ils plantent dans leurs cheveux des panaches montés sur une tige en fer; ce sont souvent de grandes plumes d'autruche ou bien de véritables bouquets formés de plumes de diverses grandeurs.

Presque tous les guerriers, et à Laï tous les hommes valides, sont soldats, portent suspendus au cou des sifflets en bois ornés d'une mince couche de métal blanc, ou de petites flûtes dont ils se servent trop souvent au gré de nos oreilles. Les Gaberis sont d'excellents cavaliers, et leurs chevaux, tout petits, sont l'objet de tous leurs soins; au moment d'une expédition, les brides sont ornées de larges plaques de cuivre, très bien travaillées, étincelant au soleil; souvent aussi les chevaux comme leurs maîtres sont couverts de peinture.

Les femmes de Laï sont certainement, avec les Banziris, les plus belles femmes que nous ayons rencontrées en Afrique. Elles sont de taille moyenne, mais admirablement proportionnées et d'une pureté de lignes irréprochable. Très bien campées, avec des poses souvent fort gracieuses, elles ressemblent parfois, quand elles restent un moment immobiles, à de vraies statues de bronze, et feraient pour un sculpteur des modèles parfaits. La taille est fortement cambrée, et la poitrine, large et développée, pointe en avant deux seins de forme conique d'une fermeté bien rare chez les Africaines. Beaucoup auraient une physionomie agréable, jolie même, avec leurs dents blanches et leurs grands yeux noirs, si elles n'avaient la déplorable habitude de se défigurer en se perçant les lèvres et les narines pour y introduire de petits ornements en bois, ivoire ou métal.

Le costume ou plutôt la parure, quoique très simple, est fort élégant et bien fait pour rehausser leurs charmes, car les diverses pièces formées d'assemblages de grosses perles blanches tranchant sur le beau noir de leur peau constituent un ensemble extrêmement gracieux. La pièce principale est la ceinture, entourant et serrant fortement la taille, complétée par quelques cordelettes passant entre les jambes ou bien quelquefois par une demi-douzaine de cordons ornés de perles. Suivant la fortune de la personne, la ceinture est plus ou moins large; quelquefois elle se compose d'une seule rangée de perles, d'autres fois au contraire elle couvre une partie des hanches. De larges bracelets ou anneaux composés de la même manière entourent les bras et les jambes. Enfin la parure est complétée par de longs cordons de perles blanches passant entre les épaules et venant se croiser au milieu de la poitrine, par des colliers, des pendants d'oreilles et par une sorte de diadème ou couronne, toujours en perles, entourant la tête au-dessus du front.

Les cheveux sont coupés court, sauf par derrière, où existe un petit chignon dans lequel est presque toujours plantée une plume d'autruche blanche.

Un autre genre de costume, très joli également, consiste en une sorte de jupe formée d'une ceinture autour de laquelle sont suspendues une quantité de petites cordelettes ornées de perles et tombant presque jusqu'aux genoux. Les esclaves ou les femmes mal partagées par la fortune portent simplement autour des reins une cordelette très bien tressée, complétée par un petit bouquet de feuilles.

Le 23 novembre la caravane traverse la ville et arrive au bord du Logone, dont la rive assez escarpée est dominée par les constructions et les arbres. Le lit du fleuve, en face de Laï, mesure 800 mètres de large, mais au moment de notre passage les eaux sont basses et la moitié de cet espace est occupé par un banc de sable sur lequel nous faisons halte en attendant les pirogues, abritées dans une petite anse de la rivière. Ces pirogues sont grandes, et quelques-unes, véritables barques avec bordages très élevés, sont formées de plusieurs pièces réunies entre elles d'une façon assez grossière.

Le camp est établi sur la rive gauche, d'où nous avons une vue splendide sur la ville de Laï et sur le fleuve. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines : pendant la matinée suivante nous assistons à un spectacle des plus curieux, il est vrai, mais qui ne laisse pas que de nous inquiéter : des centaines de cavaliers et des fantassins armés en guerre, couverts de peinture, traversent la rivière et viennent débarquer près de notre campement; les chevaux passent à la nage, tenus en laisse par leurs maîtres debout dans les pirogues; on voit tout de suite qu'hommes et chevaux sont habitués à cet exercice. Bientôt les chefs arrivent et un palabre commence aussitôt. Nous ne nous étions pas trompés à Laï en interprétant leurs gestes : les Gaberis vont en expédition de guerre et veulent nous entraîner avec eux. Sur mon refus, une partie des cavaliers retraverse le fleuve, les autres partent dans la direction de l'ouest et ne reviennent qu'à 6 heures du soir, après avoir pillé quelques plantations. Ils arrivent par petits groupes, s'arrêtent au bord du fleuve et entonnent un chant avec refrain, destiné sans doute à prévenir de leur arrivée pour qu'on leur envoie des embarcations. Au clair de lune, ce va-et-vient de pirogues chargées de guerriers se détachant avec leurs panaches sur l'immense nappe d'eau, ces têtes de chevaux se débattant autour des pirogues, ces cris, ces chants, ces hennissements forment un spectacle qui ne manque ni de pittoresque ni d'originalité.

Espérant en avoir fini avec ces gênants alliés, nous allons camper le lendemain à Nonng-Njière, gros village de 3 ou 4 000 habitants, mais dans l'étape suivante nous sommes rejoints par toute l'armée des Gaberis, nous précédant ou nous suivant, et marchant à travers la plaine boisée dans le plus grand désordre.

Cavaliers et fantassins mélangés sont suivis par plusieurs centaines de femmes portant de grandes corbeilles destinées à renfermer le butin. Bien décidés, s'il y a combat, à rester simples spectateurs, nous continuons cependant à avancer jusqu'au moment où les Gaberis font halte en nous disant que le village ennemi est tout proche. Ne voulant pas être pris entre les deux armées, je fais établir notre camp à proximité d'une mare. Le carré est formé immédiatement, au grand étonnement de nos alliés, et nous nous tenons prêts à tout événement. Pendant ce temps les Gaberis, qui attendent des renforts, prennent de grandes précautions pour ne pas être surpris, des sentinelles sont placées sur les arbres tandis que des cavaliers vont et viennent, éclairant les alentours. A chaque instant débouchent de tous les côtés de nouveaux contingents, venant de Laï, de Noung-Njière et de villages situés dans l'ouest, puis arrive au galop, suivi d'une escorte nombreuse, le chef de l'expédition, le mbang Laï, comme on l'appelle, vêtu d'une pièce d'étoffe rayée à fond rouge. Il met pied à terre à l'entrée de notre camp et, accompagné des autres chefs, vient faire une dernière démarche auprès de moi, mais essuie un nouveau refus. L'armée se porte alors en avant dans le plus grand désordre, en poussant des cris sauvages et soulevant des tourbillons de poussière noire provenant des cendres d'herbes brûlées. Il y a là peut-être 3 ou 4 000 guerriers, dont un tiers de cavaliers, mais, privés de notre présence, sur laquelle ils comptaient pour remporter la victoire, les Gaberis se contentent d'aller jusqu'aux plantations et de revenir avec quelques épis, qu'ils nous montrent en passant.



CAMPEMENT PRÈS DE LAÏ[1]

Le lendemain, 27 novembre, le camp est levé de bonne heure, et, débarrassés de nos encombrants amis, nous nous présentons devant le village ennemi, espérant, sans trop oser y compter, que notre neutralité de la veille nous vaudra une bonne réception. Dans tous les cas, si nous sommes attaqués, nous n'aurons pas derrière nous cette immense foule qui ne pouvait que paralyser nos mouvements et peut-être même se tourner contre nous, si nous avions paru avoir le dessous.

Une troupe de cavaliers vient au-devant de nous, on s'arrête de part et d'autre et l'on parlemente; enfin les indigènes paraissent satisfaits de nos explications, car leur chef nous propose de les suivre au bord d'un ruisseau où nous pourrons camper. Je prends la tête de la colonne avec M. Brunache et nous nous avançons au milieu des plantations de mil, non sans quelque méfiance, car des cavaliers arrivent de tous les côtés, forment bientôt une véritable armée, qui marche sur le flanc de notre colonne ou qui suit l'arrière-garde. Tout d'un coup, en arrière, nous entendons des vociférations suivies de quelques coups de feu et d'une déroute des indigènes dans la direction du village. La chose s'est passée si vite, que c'est à peine si j'ai vu disparaître au galop les cavaliers qui marchaient à côté de nous, effrayés par les détonations, ils n'ont eu que le temps de s'enfuir en lançant leurs javelots et leurs couteaux.

Cependant l'ennemi, après cette panique, essaye de se reformer et de nous charger, mais, reçu sur toute la ligne par des feux de salve, il est obligé de nouveau de battre en retraite et de fuir précipitamment en laissant plusieurs morts.

Voici ce qui s'est passé. Pendant la marche, un indigène s'est approché d'un Sénégalais et a essayé de prendre son havresac; c'était peut-être le signal convenu, car à ce moment, une volée de zagaies et de

1. Dessin de Riou, gravé par Bazin.

couteaux est tombée sur l'arrière-garde et le centre de la colonne, blessant mortellement le tirailleur Mahmadou Ba, qui marchait à côté de M. Briquez, et un porteur. Les Sénégalais ont fait un petit mouvement de recul pour pouvoir charger leurs armes; pendant ce temps, MM. Clozel, Briquez, Bonnel de Mézières et de Béhagle se sont trouvés isolés et ont dû se défendre à coups de revolver. Les porteurs effrayés, commençaient à jeter leurs charges à terre et allaient probablement s'enfuir à droite et à gauche, lorsque les laptots ont ouvert le feu. Mahmadou Ba, l'un de nos meilleurs soldats, est affreusement blessé par une zagaie barbelée et empoisonnée qui a pénétré dans le côté droit. On installe un hamac, et deux hommes portent le blessé, pendant que la colonne, formée en carré, s'avance vers le village. Arrivés à quelques centaines de mètres, nous nous arrêtons, et, voyant qu'il est à peu près abandonné, je charge MM. Clozel, Briquez et Bonnel de Mézières d'y pénétrer avec deux sections de Sénégalais, d'y prendre tout ce qu'ils pourront emporter et d'y mettre ensuite le feu. Bientôt de tous les côtés s'élèvent des colonnes de flammes et de fumée, en même temps que l'on entend quelques coups de fusil; l'incendie a fait promptement son œuvre : cases, greniers remplis de grains, provisions de toute sorte, tout ou à peu près est brûlé. Pour ces gens-là, qui ne possèdent pas autre chose, la punition sera terrible, mais ils l'auront bien méritée.

A peine mes lieutenants sont-ils de retour, que nous voyons arriver, bride abattue, une troupe de cavaliers, que nous reconnaissons heureusement pour être des gens de Laï, c'est-à-dire des amis; ils ont entendu les coups de fusil, ont vu la fumée et sont venus, dans l'espoir de piller. Ils nous félicitent de notre succès, car ils ont vu les corps de plusieurs ennemis, puis ils vont au milieu des ruines et reviennent en rapportant chacun une grosse part du butin.

Mahmadou Ba meurt dans la soirée, tandis que le porteur blessé devait mourir quelques jours plus tard; un autre porteur krouman, qui était resté en arrière, a été trouvé assassiné près du lieu du combat.

Le lendemain, les gens de Laï, avertis de ce qui s'est passé, viennent me demander dix Sénégalais pour aller infliger une nouvelle leçon à leurs ennemis, maintenant nos ennemis communs. Cette fois j'accède à leur désir et je donne dix volontaires, qui remportent un nouveau succès.

FEMME DE LAÏ[1] (VOY. P. 348).

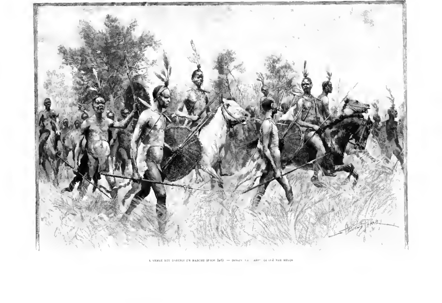
Le 30 novembre nous traversons la rivière Ba-Tenna, affluent du Logône, et campons près d'un groupe de grands villages, portant le nom de Maba, dont les cases sont disséminées au milieu d'une forêt de borassus et autres grands arbres. Des groupes de femmes et d'enfants viennent nous voir passer avec curiosité, tandis que d'autres sont occupés à récolter le djouron et le mil; tout le monde semble animé des meilleures intentions, mais les jours suivants, la situation devient assez tendue, les indigènes sont très méfiants et leurs intentions ne paraissent pas des meilleures; ces indigènes ont l'habitude de crier un peu à toute occasion, soit pour exprimer leur contentement, soit pour montrer leur colère, aussi on ne sait trop à quoi s'en tenir quand on entend leurs rugissements; le plus sage est de se méfier constamment, tout en montrant beaucoup de tact; mais ce qui-vive de tous les instants finit par être énervant, aussi bien pour nos hommes que pour nous.

VIII

Les grands plateaux. — Les femmes de Gondoumbé. — Séjour forcé chez les Lakas. — Triste jour de l'an au camp des Antilopes. — Caravane de musulmans. — Pays de Laka. — Nouvelles de Monteil. — Arrivée dans l'Adamaoua. — Le Bénoué. — Yola. — Épidémie d'influenza. — De Yola à Ibi. — Rencontre avec MM. Deboul et Chabredier, de la mission Mizon. — Sur la Bénoué et le Niger. — Retour en France.

Heureusement nous laissons bientôt derrière nous ces populations remuantes et belliqueuses pour parcourir un pays tranquille, peu peuplé, avec des villages

1. *Dessin de Riou, gravé par Kohl.*



L'ARMÉE DES GABERIS EN MARCHE (PAGE 348). — DESSIN DE PARIS, GRAVÉ PAR BÉNOS.

très éloignés les uns des autres, ne paraissent avoir entre eux aucun lien de solidarité.

Nous nous élevons légèrement à mesure que nous avançons vers l'ouest, traversant de grands plateaux rocheux et boisés, balayés par un air frais et agréable qui nous remet un peu de nos fatigues, c'est, pour ma part, la première fois, depuis mon arrivée en Afrique, que j'éprouve un véritable plaisir à respirer.

Ces plateaux, qui ressemblent beaucoup à ceux que nous avions rencontrés avant d'arriver chez les Mandjous, forment la ligne de partage entre le bassin du Tchad et celui du Niger, parmi les nombreuses espèces d'arbustes, on trouve partout le *dole* des Toucouleurs, au bois rabougri produisant un fruit comestible qui, d'après les Sénégalais, constitue un excellent remède pour les maladies d'estomac. En certains endroits où les arbres, grands et élancés, ont perdu leurs feuilles, la brousse donne l'illusion de certaines forêts d'Europe pendant l'hiver.

Les nuits sont cependant très fraîches sur ces plateaux relativement élevés, le thermomètre marque jusqu'à 9 et 8 degrés, et les porteurs, peu habitués à de pareilles températures et ayant pour la plupart vendu leurs couvertures ou leurs effets, sont transis de froid. D'un village à l'autre, nous parvenons toujours, après palabre, à trouver des guides, mais ces gens-là, comme tous les noirs, ne sont jamais pressés, il faut souvent les attendre et ils nous font perdre un temps précieux, un beau jour trois d'entre eux ne voulaient-ils pas s'arrêter au milieu d'une étape en pleine brousse pour chasser les sauterelles!

Le type des indigènes change : ils sont plus petits et d'apparence plus chétive que leurs voisins de l'est, mais aussi beaucoup plus paisibles. Les hommes portent des bracelets en cuivre fondu très bien travaillés, ornés de petits dessins, de torsades, etc., et des anneaux en fer forgé. Le costume est toujours celui des Saras, mais le tablier de cuir qui le constitue est muni d'un petit appendice, lanière de cuir imitant la queue d'un animal, de là vient peut-être la légende des hommes à queue dont tant de voyageurs se sont faits l'écho.

Au village de Goudoumbio les femmes ont une singulière habitude : deux cylindres en ivoire du diamètre d'une pièce de cinq francs leur traversent les lèvres, les faisant ainsi avancer démesurément sur le reste de la face et donnant à la bouche l'aspect d'un bec de canard, elles n'ont d'ailleurs pas besoin de cela pour être fort laides.

Le 9 décembre nous venions de traverser la petite rivière Kan (peut-être le cours supérieur du Mayo-Kebbi ou, dans tous les cas, un de ses affluents) lorsque nous entendons de grands cris en arrière de la colonne. Nos guides partent dans cette direction en brandissant leurs zagaies, tandis que nous nous arrêtons, croyant à une attaque. Il n'en est rien heureusement, ce sont tout simplement des femmes venant de la brousse, qui ont rejoint l'arrière-garde et ont voulu exprimer ainsi leur plaisir et leur étonnement de voir des étrangers. Nous nous remettons en marche derrière ces aimables personnes, qui nous servent de guides, elles nous font traverser une plaine déboisée dont les grandes herbes viennent d'être brûlées, du moins en partie, car il en reste encore quelques tiges à moitié carbonisées, qui zèbrent nos vêtements de belles raies noires. Toute cette plaine est coupée de pièges, longues trappes étroites et profondes destinées à prendre bœufs et antilopes.

Enfin nous arrivons à Kaguenenga, résidence de Touné, l'un des principaux chefs Lakas, avec lequel je signe un traité comme j'en avais passé les jours précédents avec les chefs de Dogo et de Dérembaï. Un indigène, qui a été esclave des musulmans de l'Adamaoua et qui connaît le langue foulbé parlée par beaucoup de Sénégalais, nous sert d'interprète.

L'influence des musulmans se fait sentir jusqu'ici, du moins sous le rapport du costume, car presque tous les hommes complètent leur vêtement au moyen d'une sorte de pièce d'étoffe triangulaire formée de petites bandes de coton cousues ensemble et attachée par devant à la ceinture. Les femmes, occupées à la récolte des arachides, portent leurs enfants dans des espèces de sacs en cuir suspendus à l'épaule.

La nuit de notre arrivée, un léopard vient dans le camp et égorge une chèvre attachée à côté de nos tentes, mais l'arrivée du factionnaire, attiré par le bruit, suffit à le faire fuir.

A peine partis de Kaguenenga, M. Clozel, souffrant depuis quelque temps déjà, tombe gravement malade au milieu d'une étape, ne sachant si le prochain village est encore éloigné, nous revenons en arrière, à Berlemé, groupe de cases dépendant du chef Touné. Pendant plusieurs jours nous avons de sérieuses inquiétudes, mon lieutenant étant atteint d'une fièvre bilieuse hématurique; mais sa bonne constitution et les soins dont il est entouré l'emportent sur la maladie, et au bout de quinze jours nous pouvons reprendre la marche, mais presque aussitôt je suis à mon tour atteint de la même maladie et dans l'impossibilité de continuer. Nous campons cette fois au milieu de la brousse, à plusieurs kilomètres du village d'Ayamba, où il faut aller chercher des vivres. Heureusement le pays est fort giboyeux, chaque jour MM. Briquez et Bonnel et nos chasseurs sénégalais nous rapportent une ou deux antilopes, sans compter les pintades sauvages, etc.

Pendant plusieurs jours je reste couché dans un fort triste état, ne pouvant rien absorber, si ce n'est un peu de thé et du lait provenant de notre dernière boîte de conserve. Le 1er janvier 1893 se passe dans ces conditions, mais, grâce aux bons soins de M. Brunache qui déjà pour M. Clozel s'est improvisé médecin et qui m'administre à fortes doses ipéca et quinine, je finis par me tirer d'affaire, mais que de temps perdu!

Comme pour compenser cette série d'épreuves, nous sommes rejoints par une caravane de musulmans du Bornou et de l'Adamaoua, marchands d'ivoire et d'es-

claves, qui, encore très loin de leur pays, sont fort heureux de se joindre à une troupe aussi imposante que la nôtre, tout en nous servant de guides. L'un de ces marchands, Ali, jeune homme d'une vingtaine d'années, très causeur, nous amuse par ses reparties vives et ses réflexions sur tout ce qu'il voit. Deux de ses compagnons, avec lesquels nous devions aussi être souvent en rapport, sont plus âgés que lui, ils ont beaucoup voyagé mais ont un air canaille qui au premier abord ne plaide pas en leur faveur, Abbas en particulier a une tête de bandit et doit avoir plus d'un crime sur la conscience, mais je m'empresse d'ajouter que ses compagnons et lui nous ont été très fidèles et nous ont rendu de grands services. Tous trois ont vu Mizon lors de son premier voyage dans l'Adamaoua, ils sont en rapport avec les Anglais de tiée montagneuse. Il est midi quand nous arrivons à Palla, au milieu d'une foule énorme d'indigènes accourus pour nous voir, dans ce village nous recevons la visite de deux chefs musulmans du Boubandjidda, accompagnés d'une petite suite et notamment de deux cavaliers portant des cuirasses en fer. J'aurais été très étonné de voir ces cuirasses, datant du moyen âge, dans ce pays reculé, si Mizon, que j'avais rencontré sur le Congo au retour de son premier voyage, ne m'avait prévenu que l'Adamaoua était ou avait été le débouché de toutes les anciennes armures. L'un des chefs est armé d'un fusil à pierre, acheté, nous dit-il, à la factorerie anglaise de Guéroua, c'est la première arme à feu que nous ayons vue depuis l'Oubangui.

Les jours suivants, n'ayant plus le souci de trouver chaque fois de nouveaux guides, nous continuons à



… O R A I É (PAGE 359)

la Bénoué et me proposent de nous conduire aux factoreries les plus proches, à Guéroua et à Yola, j'accepte naturellement et il est convenu que nous voyagerons ensemble. En entendant parler d'Européens, il nous semble déjà être bien près d'arriver.

Le 11 janvier, je suis assez fort pour pouvoir marcher et essayer de faire à pied l'étape, fort longue, paraît-il, qui sépare le camp des Antilopes (nom que j'ai donné à ce campement en raison du grand nombre de ces animaux) de Palla, le premier village dans l'ouest. Il ne faudra d'ailleurs pas songer à s'arrêter en route, car nulle part nous ne trouverons d'eau.

Pour éviter la grande chaleur, nous partons de nuit, au clair de lune, précédés par nos nouveaux guides, qui connaissent admirablement la route. Le pays, très giboyeux, est coupé de vallées et de collines peu élevées encore, mais qui indiquent les approches d'une con- faire des marches de nuit, beaucoup moins fatigantes et qui nous permettent d'arriver à l'étape à des heures raisonnables. Nous passons successivement à Erdi, Digué et Felfe, puis nous descendons dans une sorte de plaine coupée de petits vallons et de dépressions au fond desquels on trouve des ruisseaux à moitié desséchés transformés en marais. Une herbe assez rare poussant par touffes couvre cette plaine déboisée, qui s'étend au loin vers l'ouest jusqu'au pic de Doumbaïré, massif qui indique la frontière entre les Fellatas de l'Adamaoua et le pays des idolâtres.

Bientôt un nouveau panorama se déroule devant nous : c'est la ville ou plutôt les villages de Lamé, groupes importants de cases et de petites fermes isolées, s'étendant sur un large espace au milieu d'un vaste bas-fond vallonné, parcouru par des troupeaux de bœufs. Tout ici me rappelle les hauts plateaux de Madagascar : cette plaine déboisée couverte d'herbes, ces petits ravins, la couleur rouge du sol, ces troupeaux

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*

de bœufs à bosse, la disposition des habitations à flanc de coteau, enfin l'aspect et la couleur des cases en terre, dont la forme seule varie ; à Madagascar les cases étaient rectangulaires au lieu d'être rondes

L'un de nos guides, le vieil Abbas, qui a été prévenir le sultan de notre arrivée, pendant que nous fusons halte à l'entrée de la ville, revient avec deux envoyés du chef chargés de nous conduire à un emplacement convenable Il nous faut traverser toute la ville et passer près du palais du sultan, composé d'un groupe compact de cases et de greniers entourés d'une muraille en terre, le tout présentant d'ailleurs, sauf les dimensions, le même aspect que les groupes voisins. Debout sur le sommet des greniers à mil, les indigènes, fort curieux, nous regardent passer, tandis que leurs silhouettes noires se détachent d'une façon étrange sur le bleu du ciel.

Les envoyés du sultan nous font enfin arrêter sous un grand arbre, un des rares du pays, et nous disent que nous pouvons nous y installer, cela au grand mécontentement d'une douzaine d'indigènes occupés à compter, au moyen de cailloux savamment disposés, la part de récolte de chacun ; notre arrivée dérange tout

Le camp est envahi aussitôt par les curieux, hommes, femmes et enfants, jamais en Afrique, sauf à Lai, nous n'avions vu pareille curiosité, aussi, pour les empêcher de nous importuner, sommes-nous obligés de faire entourer les tentes avec une corde

Les indigènes de Lame, quoique idolâtres et indépendants de l'Adamaoua, ont presque tous adopté le costume des musulmans du Soudan Les femmes cependant sont moins avancées sous ce rapport et ne possèdent qu'un petit pagne en étoffe.

L'arc et les flèches, qui ne sont pas en usage chez les Arétous, les Saras, les Toumoks et les Gaberis, font leur réapparition, les arcs sont plus grands que ceux des Mandjias, mais les flèches sont moins bien travaillées. Enfin beaucoup d'indigènes en dehors des zagaies portent de longs sabres, dont la lame d'origine européenne est enfermée dans un fourreau de cuir fait dans le pays ou plutôt dans l'Adamaoua

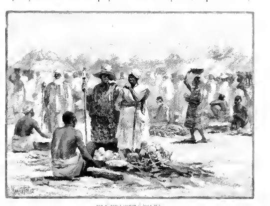
Les habitations sont construites en terre et bouse de vache ; elles sont de forme circulaire et sont percées d'une porte elliptique assez étroite La muraille extérieure, haute de 1 m. 60 supporte la toiture, formée d'une natte épaisse hémisphérique, recouverte elle-même d'une couche de grandes herbes se terminant en pointe au sommet

GUET-APENS DU 2 NOVEMBRE[1] (PAGE 359).

1. *Dessin de Mme Paule Crampel gravé par Ruffe.*

Chaque groupe se compose de plusieurs cases réunies entre elles par une série de portes et de couloirs couverts, formant ainsi diverses chambres ayant chacune sa destination; dans l'intérieur des cours entourées de murailles se trouvent les greniers et de petits hangars sur lesquels on fait sécher le coton, cultivé partout dans le pays.

Le 16 janvier, nous quittons la ville de Lamé et commençons la traversée du désert qui nous sépare des pays musulmans; le terrain est assez accidenté, coupé de petits ravins et de ruisseaux presque tous



MARCHÉ DANS L'ADAMAOUA. (PAGE 36 .)

à sec, allant déboucher dans une grande vallée parallèle à notre route, celle d'un gros affluent de la Banoué. Le sol, fendillé par la sécheresse, est partout recouvert de petits cailloux de quartz blanc; le granit est très commun dans cette région et a généralement remplacé, depuis les environs de Lamé, la roche ferrugineuse dont j'ai si souvent parlé.

Le lendemain, nous campons un peu au delà du mont Dombairé, massif granitique formé de plusieurs pics escarpés, couverts de gros rochers au milieu desquels poussent quelques arbres. Nos compagnons musulmans, impatients d'arriver chez eux, prennent alors les devants, emportant une lettre que j'adresse à la factorerie anglaise de Guéroua. Notre ami Ali et ses deux vieux compagnons restent seuls avec nous, continuant à nous servir de guides et à nous donner des renseignements.

Entre autres choses, ils nous apprennent que dernièrement un *chrétien* était à Kouka sur le Tchad, venant du Soudan (pour eux, le Soudan est la région à l'ouest du Sokoto). Ce chrétien avait avec lui une dizaine d'hommes armés. Ce renseignement, comme nous l'avons su plus tard, était parfaitement exact, et ce chrétien arrivé à Kouka n'était autre que le commandant Monteil, qui venait d'accomplir la moitié de son magnifique voyage.

La chaleur depuis que nous avons quitté Lamé est devenue étouffante, mais malgré cela nous forçons les étapes; il faut maintenant arriver le plus tôt possible aux factoreries du Niger, où nous pourrons nous ravitailler; et puis dans cette brousse l'eau est très rare, et pour en trouver nous sommes obligés de faire chaque jour de 20 à 25 kilomètres, ce qui est beaucoup pour des hommes pesamment chargés et pour la plupart à bout de forces.

Le 19 janvier, nous arrivons aux premiers villages musulmans de l'Adamaoua. Les indigènes ont le teint

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

cuivré si caractéristique, de la race foulbé, hommes et femmes sont vêtus avec des étoffes du pays, les hommes portent de grandes chemises ornées de broderies et de larges pantalons blancs ou teints à l'indigo, la tête est couverte d'un grand bonnet ou d'un turban, ou bien encore d'un chapeau de paille à larges bords.

Les femmes sont drapées dans des pièces d'étoffes blancs ou rayées, tantôt attachées à la ceinture, tantôt nouées au-dessus des seins, et tombant jusqu'aux genoux; elles ont les cheveux longs et disposés en un gros chignon; quelques-unes portent aussi sur la tête un voile en étoffe légère comme les femmes kabyles, l'usage des sandales est très répandu.

Le 21 janvier, nous descendons dans la vallée de la Bénoué très fertile et couverte de cultures, c'est près du village de Douli, à une petite distance du confluent du Mayo-Kebbi, que nous traversons à gué le fleuve, large de 200 mètres, mais sans profondeur à cette époque de l'année. Le pays devient franchement montagneux, et l'horizon est partout borné par des montagnes élevées, de couleur sombre, avec des pics fort curieux, présentant plusieurs gradins formés de roches superposées.

La végétation n'est plus la même, et l'énorme baobab aux formes bizarres et disgracieuses fait son apparition en même temps que le dattier que l'on aperçoit dans les villages, dans la brousse, un des arbustes les plus communs est le jujubier sauvage et épineux.

Le surlendemain, nous retraversons la Bénoué et campons près de Guéroua, sur l'emplacement occupé par Mizon lors de son premier voyage. C'est dans ce centre fort important que les Anglais possédaient encore il y a un an leur factorerie avancée sur la Bénoué, d'après les renseignements d'Ali et de ses compagnons nous pensions l'y trouver encore; mais en arrivant, on nous annonce que le ponton qui servait de magasin est descendu à Yola et que la factorerie est abandonnée depuis plusieurs mois.

Les indigènes, qui ont conservé un excellent souvenir de Mizon, arrivent en foule, et un marché s'établit bientôt autour du camp. On y apporte un peu de tout : des étoffes du pays, des vivres, y compris de petits gâteaux faits avec du riz et du beurre, des noix de kola, des citrons, etc., un marchand installe un petit bazar d'objets très variés : sel, gingembre, aiguilles, bagues, bracelets en cuivre, peignes, petites boîtes et flacons en cuir repoussé, assiettes en vannerie, minerai d'antimoine pour se peindre les yeux, des sandales en cuir, enfin un pain de sucre de fabrication française.

INDIGÈNES DE YOLA ... [1] (PAGE 369)

A Guéroua, nous entrions dans un pays visité, au moins en partie, par des Européens, désormais nous n'avions plus qu'à suivre des routes à peu près tracées, pour nous rendre à Yola d'abord, et plus tard à la côte. Je passerai très rapidement sur cette partie de notre voyage à travers le bassin du Niger, puisque le voyage de Mizon a déjà donné aux lecteurs du *Tour du Monde*[1] une idée de ce pays et de ses habitants; je me contenterai donc de dire en quelques mots comment nous avons parcouru cette région et comment nous avons pu revoir la France.

Pendant cinq jours nous suivons à peu de distance la rive droite de la Bénoué, passant à Tsépé, village d'esclaves situé en face du confluent du Faro, ce pays est peuplé de grands villages, mais les races sont très mélangées : on trouve là des Foulbés, des gens du Haoussa, du Kanouri, du Bornou, très noirs, et enfin des esclaves autochtones ou importés.

Le 29 janvier, nous arrivons de nouveau au bord de la Bénoué, juste en face de la factorerie anglaise de Yola, n'ayant plus comme marchandise d'échange qu'un ballot d'étoffe, c'est-à-dire de quoi suffire pendant quatre ou cinq jours à la nourriture de l'expédition.

M. Bradshaw, l'agent de la Royal Niger Company, que j'avais prévenu de mon arrivée, nous offre l'hospitalité à bord de son ponton et me promet immédiatement tous les secours dont j'ai besoin pour continuer

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*

1. Voyez *Tour du Monde* LXIV, p. 241, 288.

J'avais d'abord espéré trouver à Yola un bateau à vapeur qui aurait pu prendre l'expédition et la transporter à la côte, mais les eaux sont encore très basses pour plusieurs mois et la rivière commence seulement à être navigable à Ibi, c'est-à-dire bien en aval.

Il faudra donc faire par terre une nouvelle marche de 400 kilomètres avant d'en avoir fini avec nos tribulations; néanmoins je considère mon voyage comme terminé, au moins pour la partie politique, cela pour plusieurs raisons. L'Adamaoua est bien un pays indépendant, et qui politiquement n'a aucune relation avec la Royal Niger Company, mais, outre que le manque de marchandises m'interdit d'une façon absolue de séjourner dans le pays et m'oblige de m'adresser à la Compagnie anglaise, je viens d'apprendre que Mizon est en route pour Yola, et je ne veux pas, en essayant d'une politique nouvelle dans ce pays, risquer de détruire ce qu'il a déjà commencé. Malheureusement notre compatriote, d'après ce que nous apprenons, est échoué sur un banc de sable de la Bénoué avec ses deux vapeurs *Mosca* et *Malamine* et se trouve momentanément arrêté.

Le *lamido* ou gouverneur de l'Adamaoua n'est pas à Yola; il est, paraît-il, dans le Mayo-Kebbi, occupé à faire la guerre. En son absence je vais avec mes compagnons européens, le lendemain de notre arrivée, rendre visite à l'*oukil* qui le remplace, et deux ou trois jours plus tard je lui remets au nom du Gouvernement français un cadeau destiné au lamido, en le remerciant du bon accueil que nous avons reçu partout dans l'Adamaoua. L'oukil, qui a conservé le meilleur souvenir de Mizon, me demande de rester plus longtemps dans l'Adamaoua, car il sait que les Français sont les amis des Foulbés. Je lui réponds que pour cette fois, la chose est impossible, qu'il me faut rentrer immédiatement en France, mais que d'autres Français reviendront bientôt les voir et s'établir dans le pays.

Le 4 février, tous les préparatifs de départ sont finis: M. Bradshaw m'a cédé 350 pièces d'étoffe, c'est-à-dire de quoi gagner Ibi sans perdre de temps, quelques vivres de conserve pris sur ses provisions personnelles, et nous a enfin procuré six chevaux harnachés qui, s'ils ne sont pas des coursiers, suffiront du moins à nous porter; nous n'irons pas plus vite, à cause de la caravane, mais nous nous épargnerons ainsi bien des fatigues.

En un mois de marche, malgré une épidémie d'influenza qui ravage notre caravane et quelques cas de



PASSAGE DE LA BÉNOUÉ [illegible] [1]

petite vérole qui font plusieurs victimes, nous parvenons à Ibi. De cette route, à travers un pays montagneux, accidenté et pittoresque, parcouru seulement par Flegel et deux ou trois Européens, de ces villes et villages tantôt habités par des Foulbés et des Haoussas, tantôt peuplés de nègres sauvages, je ne dirai rien ici, me réservant d'y revenir dans un autre ouvrage.

De Kontcha j'avais envoyé un courrier à Mizon, que je savais être à Chirou, dans le Mouri, avec toute son expédition, pour l'avertir de mon passage, lui donner sur mon exploration les renseignements qui pouvaient l'intéresser et enfin le prier de m'envoyer son courrier à Ibi.

Au reçu de ma lettre, Mizon envoya au-devant de moi M. Nebout, l'ancien second de Crampel et le seul survivant de cette mission. M. Nebout, accompagné de M. Chabredier, nous rejoignit à Sorkin-Mornou, près de Bakoundi, et c'est avec un vrai plaisir que nous serrons la main à ces deux Français, qui

1. *Dessin de Weber, gravé par Maynard.*

me donnèrent des renseignements sur la nouvelle mission, sur ce qu'elle avait déjà fait dans le Mouri et sur les projets de M. Mizon.

Le 6 mars, nous arrivons à Ibi, la grande factorerie et le grand centre anglais sur la Bénoué, où nous sommes reçus par MM. Spink et Hill, agents de la Royal Niger Company. Ibi, qui possédait autrefois plusieurs factoreries françaises, a une grande importance, parce que c'est à partir de ce point que la rivière est navigable en toute saison, mais seulement pour les embarcations à vapeur d'un faible tirant d'eau.

Trois jours après notre arrivée, nous apercevons sur le fleuve un nuage de fumée, puis une masse sombre s'avançant lentement et dont la vue nous réjouit tous : c'est le petit vapeur *Benoue* envoyé de la station de Lokodja pour nous chercher.

Le 11 mars, toute l'expédition s'embarque sur ce vapeur ou sur les chalands en fer qu'il prend à la remorque ; la descente de la Bénoué et du Niger s'effectue sans incidents, sauf quelques échouages sur les bancs de sable. Le 23 mars, nous arrivons à Akassa, à l'embouchure du grand fleuve soudanais ; nous apercevons la mer, nos misères sont enfin terminées.

Quatorze mois se sont écoulés depuis notre débarquement à Loango ; pendant ce temps nous avons parcouru plus de 5 000 kilomètres, dont 1 500 environ en pays absolument inexploré, ces derniers représentant près de huit mois de marche à pied. Nous avons supporté beaucoup de fatigues et de privations, nous avons couru de nombreux dangers, mais nous avons du moins la satisfaction d'avoir bien travaillé pour la France, car, grâce aux traités passés avec les chefs, tout le pays situé entre l'Oubangui au sud, le Baguirmi au nord et l'Adamaoua à l'ouest est désormais français.

Au point de vue géographique, les principaux résultats de la mission étaient les suivants : nous avions coupé par le milieu le grand espace blanc qui figurait encore sur les cartes, et qui s'étendait du bassin du Congo jusqu'aux pays musulmans du Soudan. Nous avions rejoint à Palem la route du voyageur Nachtigal, et, désormais, des rives de la Méditerranée au cap de Bonne-Espérance, l'Afrique est sillonnée par les itinéraires des voyageurs européens. Enfin, pour ne parler que des résultats principaux, nous rapportions sur le système hydrographique du Chari et du Logone des renseignements absolument nouveaux. Nous constations que ces deux fleuves sont navigables en toutes saisons, qu'ils sont les deux principales voies d'accès vers le Soudan, et que, si nous savons profiter des résultats déjà acquis, ils peuvent nous conduire sans difficultés jusqu'au lac Tchad.

Enfin, ce dont j'étais heureux et fier, c'était de ramener bien portants MM. Brunache, Clozel, de Béhagle, Briquez et Bonnel de Mézières, c'est-à-dire tous mes compagnons européens, qui avaient été pour moi des auxiliaires précieux et dévoués et que je remercie ici de la part qu'ils ont prise au succès de l'expédition. Malheureusement quarante-sept noirs manquaient à l'appel, les uns avaient été tués par l'ennemi, d'autres étaient morts de maladie ou d'épuisement, beaucoup, hélas ! avaient déserté, mais il me restait encore cent trente deux porteurs ou soldats que j'avais le devoir de rapatrier avant de songer moi-même au retour. Un bateau anglais nous transporta au Sénégal, pendant qu'un autre emportait vers le Congo les porteurs pahouins, boubanguis, ballalis, lassais, gabonais et veyboys. A Dakar, je restai le temps nécessaire pour régler la solde de mes braves laptots sénégalais, dont je n'oublierai jamais les adieux.

Enfin, le 12 mai 1893 nous arrivons à Bordeaux, nous revoyons la France, nos parents et nos amis : toutes nos souffrances sont oubliées.

C. MAISTRE.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



HABITATION À L'OUEST DU LOGONE[1]

UNE NOCE FLORENTINE AU XVe SIÈCLE¹. — FRAGMENT D'UN COFFRE DE MARIAGE CONSERVÉ À L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE FLORENCE.

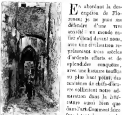
A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MUNTZ

FLORENCE.

I

Quelques pages d'histoire. — L'Athènes de l'Italie et Ernest Renan.


UNE RUE DE FLORENCE[3].

En abordant la description de Florence, je ne puis me défendre d'une vive anxiété : un monde entier s'étend devant nous, avec une civilisation représentant trois siècles d'ardents efforts et de splendides conquêtes, avec une histoire touffue au plus haut point, des centaines de chefs-d'œuvre sollicitent notre admiration dans la littérature aussi bien que dans l'art. Comment faire face à tant de points de vue différents ! Comment n'oublier aucune page maîtresse ! L'entreprise, je l'affirme, serait chimérique. Je m'efforcerai du moins, si je ne réussis pas à faire revivre l'esprit qui a inspiré tant de merveilles, de communiquer à mes lecteurs mon ardeur et mon enthousiasme.

Les reproductions si précises que la direction du *Tour du Monde* a jointes à mes commentaires me donnent de ce côté quelque assurance ; elles parleront pour moi. Aussi bien en est-il de certains prodiges de l'art comme de certains prodiges de la nature : ainsi que le proclamait François Ier devant le portrait de la Laure de Pétrarque, le silence est le plus éclatant hommage qu'on puisse leur rendre :

Qui la pourra louer qu'en se taisant !
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

Le travail que je livre à mes fidèles lecteurs n'est pas un guide et moins encore un catalogue. Mon ambition est de faire agréer mes offices à titre de cicerone, et encore à titre de cicerone indépendant, par-

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*
2. *Suite. Voy. t. XLIII, p.* 321 *et* 337 ; *t. XLV, p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321 ; *t. XLVI, p.* 161, 177 *et* 193 ; *t. LI, p.* 305, 321 *et* 337 ; *t. LXIII, p.* 129, 145 *et* 161 ; *t. LXII, p.* 129 *et* 145.
3. *Dessin de Clerget, gravé par Bazin.*

fois même fantaisiste. Mon programme consiste à m'arrêter des heures devant un chef-d'œuvre, à y revenir le lendemain et tous les jours suivants, s'il le faut; par contre à ne pas hésiter à « brûler » même des œuvres célèbres, alors qu'elles ne me paraissent pas de premier ordre. Si, dans ces conditions, mes services vous agréent, en route! ami lecteur : vous risquez de ne pas tout voir, mais vous êtes également assuré de ne pas perdre entièrement votre temps.

Sur les mappemondes, le coin de terre que j'ai pour mission de faire connaître n'occupe qu'une place minime[1], mais si nous nous attachons à son importance au point de vue de la civilisation générale, de la philosophie, des sciences, des lettres, des arts, peu de capitales ont rayonné aussi loin. « Florence — c'est Ernest Renan qui l'a proclamé — est, après Athènes, la ville qui a le plus fait pour l'esprit humain. Ici on a su le grec cent ans avant le reste du monde, et savoir le grec alors était tout. Il s'agissait de voir l'antiquité face à face, de substituer à l'Aristote barbare, au Platon sophistique de la scolastique, l'Aristote et le Platon véritables ... » Et ailleurs, l'illustre penseur ajoutait : « Le Grèce a tout créé : l'art, la science, la philosophie; tout ce qui fait le prix et le charme de la vie. La gloire de l'Italie est à peine inférieure à la sienne; car si la Grèce a tout créé, l'Italie a tout fait renaître. »

La comparaison avec Athènes n'a rien qui puisse effaroucher une cité qui s'honore d'avoir donné le jour à Dante et à Pétrarque, au plus grand des poètes du moyen âge, et au premier des humanistes, au premier homme moderne, comme l'a appelé Renan, à Giotto et à Orcagna, au Pogge et à Léon Baptiste Alberti, à Brunellesco, à Donatello, à Ghiberti, à Masaccio, aux della Robbia, aux deux rénovateurs de la poésie italienne, Laurent le Magnifique et Politien, à Marsile Ficin, le propagateur de la philosophie platonicienne, et à Machiavel, à Léonard de Vinci et à Michel-Ange, pour ne citer que les noms fameux entre tous. C'est à Florence que Galilée, originaire de Pise, a fait ses plus importantes expériences. Viviani (1622-1703) et Lolli (1633-1667) y ont vu le jour, ainsi que Filicaja (1642-1707), l'auteur du plus beau sonnet dont s'honore la langue italienne, et ce n'est pas peu dire.

Il faut nous pénétrer de cette idée que nous sommes, non seulement dans une ville intéressante, mais encore au centre d'une civilisation bien complète, aussi nourrie qu'homogène. Tout, jusqu'à la religion, y revêt une forme particulière. Nulle part ailleurs on ne trouve un culte aussi intense pour saint Jean-Baptiste, puis pour une série de saints d'un caractère essentiellement local : Miniato, Zanobi, Filippo Benizzi, Andrea Corsini, Antonino. Une série d'ordres monastiques — les Servites, les Jésuates, les Scalopi — ont pris naissance à Florence, et c'est dans sa cathédrale que le grand réformateur Savonarole a fait entendre ses objurgations prophétiques. À maintes reprises ce sanctuaire de convictions d'autant plus fortes qu'elles étaient plus raisonnées a servi d'asile aux solennelles assises de la chrétienté : Victor II y tint le concile de 1069, Pascal II celui de 1105, Eugène IV le concile œcuménique de 1439[1].

Peu de papes cependant sont sortis de cette cité trop agitée : alors que Sienne en compte une demi-douzaine, Florence ne peut revendiquer que Léon X, Clément VII et Urbain VIII Barberini (1623-1644). Quant à Clément VIII Aldobrandini, Léon XI de Médicis et Clément XII Corsini (1730-1740), ils appartenaient à des familles florentines, mais n'étaient pas Florentins de naissance.

II

Florence dans l'antiquité et au moyen âge
Mars et saint Zanobi

Des origines étrusques ou romaines de Florence, je ne dirai rien ici : le matière a été ressassée et épuisée. Mars, le féroce Mars, telle fut la divinité qui présida à la fondation d'une cité appelée à briller uniquement dans les arts de la paix. Sa statue orna longtemps le Baptistère, protégée par la superstition publique, qui rattachait à sa conservation l'existence même de la ville.

Longues furent les luttes entre l'idole païenne et les premiers pasteurs de Florence. Le souvenir s'en est perpétué jusqu'à Dante, qui les a chantées dans son *Enfer* (ch. XIII, v. 143-150). Avec le premier évêque, saint Zanobi (412), l'autonomie de la cité commence à s'affirmer.

Les mille et mille péripéties de la lutte pour l'existence n'intéressent pas la postérité : pour s'imposer à son attention, il faut qu'une nation ait fait un effort afin de se placer au-dessus de ces considérations mesquines, ou qu'elle ait trouvé le loisir et le recueillement d'esprit nécessaires pour enfanter une œuvre qui soit du domaine de l'intelligence pure : sinon, autant de fourmilières que le vent de l'opinion balaye sans en laisser subsister de trace.

Or, à mon avis, à mon humble avis, rien n'est moins intéressant que l'histoire intérieure de Florence : cette

1. En 1494, Florence comptait environ 90 000 habitants, sur lesquels 3 200 seulement exerçaient les droits de citoyens (Villari, *Storia di Niccolo Macchiavelli*, t. I, p. 5). Aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, la population décrut (elle était de 60 773 habitants en 1551, de 73 517 en 1745), pour se relever de nos jours : en 1858 on comptait 99 678 habitants. Les statistiques les plus récentes accusent 180 000 habitants, en y comprenant, il est vrai, ceux de la banlieue.

1. Que de souverains, outre les papes, — empereurs d'Occident et empereurs d'Orient, rois de France, rois de Naples, de Danemark, de Bohême, ducs de Milan — reçus en triomphe ou impitoyablement consignés aux portes de la ville, depuis Charlemagne, depuis les empereurs Henri III (1069), Frédéric Barberousse (1188), Baudoin de Flandre (1273), Jean Paléologue (1439), Frédéric III (1452), jusqu'à François II et Marie-Thérèse (1739), Joseph II (1769, 1775, 1783, 1784), Léopold II (1791), sans oublier le futur Napoléon Ier (1796)!

organisation savante, raffinée, compliquée entre toutes, qui avait pour but de combattre toute ambition et en même temps de restreindre toute initiative, constituait le parlementarisme démocratique poussé à ses dernières limites. Quels débats interminables au sujet de la moindre innovation ! Quelles marches et contremarches sans fin pour la moindre expédition militaire ! Le lecteur m'excusera donc de glisser sur cette partie des annales florentines ; assez d'autres se sont appliqués à l'élucider jusque dans ses plus minutieux détails ; assez d'autres ont consacré de gros volumes à ces infiniment petits de l'histoire locale.

Aussi bien, la vie des cités essentiellement démocratiques ne se compose-t-elle pas tant d'actions d'éclat, que d'une succession d'efforts, dans lesquels chaque citoyen déploie son énergie ; leur grandeur vient de la multiplicité des lutteurs, plutôt que du mérite propre de quelques coryphées. A la place d'un moteur unique, on y trouve quelque vingt corporations, toutes très puissantes et très florissantes, parce qu'elles s'alimentent dans la communauté des intérêts.

Bornons-nous donc à rappeler les luttes avec les nobles des environs, les luttes avec les villes voisines (dès le XIIe siècle la guerre avait éclaté avec Arezzo et Sienne ; l'année 1220 marque le début des longues hostilités contre Pise), et surtout les luttes intestines, périodiquement scandées par l'apparition de quelque puissant personnage : l'empereur Frédéric Barberousse, en 1185, le roi Charles d'Anjou, en 1269. En 1300, comme si ce n'était pas assez des divisions entre Guelfes et Gibelins, les Guelfes se subdivisent en deux partis ennemis, les Blancs et les Noirs. Le trait essentiel à retenir, c'est que, à la fin du XIIIe siècle, Florence avait établi sa prépondérance, sinon sa domination, sur toute la Toscane.

Dès lors, la force et la gloire de la cité c'étaient ses belles familles patriciennes, ces familles si mal vues du populaire, mais également empressées à servir la patrie dans la diplomatie, à développer par leur exemple l'industrie et le commerce, à prodiguer les témoignages de leur piété et ceux de leur goût. Moins belliqueuses que l'aristocratie vénitienne — la défiance de leurs concitoyens leur fermait en quelque sorte la carrière des armes, — elles s'appliquaient avant tout aux arts de la paix : de là un entraînement qui finit par leur assurer un véritable monopole. Ne savons-nous pas qu'en 1300 chacun des douze souverains qui présentèrent leurs hommages à Boniface VIII, à l'occasion du jubilé, était représenté par un ambassadeur florentin ? D'où l'épithète de cinquième élément donné par ce pape à Florence[1].

L'agriculture même trouvait des adeptes dans la noblesse florentine, et aujourd'hui encore quelques traits de mœurs rappellent la place que les intérêts agricoles tenaient dans son existence. Les fermiers continuent à payer en nature une foule de redevances, au lieu de les payer en numéraire, comme chez nous ; de là vient que les propriétaires sont parfois forcés de faire débiter dans leurs maisons de ville le vin, l'huile, et les autres provisions qu'ils ne peuvent pas consommer eux-mêmes. Il n'est guère d'ancien palais florentin qui n'ait, à côté de la porte cochère, une petite lucarne carrée ou cintrée, fermée par un volet, et qui servait autrefois à ce trafic. J'ai encore vu, il y a quelque quinze ans, des voisins se glisser le soir vers des demeures historiques en dissimulant sous leur manteau le vase destiné à recevoir le vin ou l'huile. C'étaient de vieux clients, habitués à se fournir chez les familles patriciennes. Ce spectacle m'a reporté aux lettres d'Alessandra Strozzi, la mère du bâtisseur du palais de ce nom, ces lettres où les détails de ménage, de jardinage et de culture jouent un si grand rôle, à côté d'ailleurs de préoccupations transcendantes : on y voit par exemple Alessandra occupée à faire sécher les figues qu'elle a reçues de la campagne, en même temps qu'elle avise aux moyens de préparer la grandeur de sa maison.

LE LIS FLORENTIN[1], D'APRÈS UNE SCULPTURE DU PALAIS FERRONI

Rien de plus fortement, de plus sévèrement organisé en ce temps que la vie de famille. Les parents savaient comprimer les élans de leur cœur vis-à-vis de leurs enfants et leur montrer un front serein au milieu des plus grandes angoisses. Il est bien rare que, dans les lettres des mères, éclatent quelques cris de tendresse, tels que : « *Dolce Bernardo, caro mio figliuolo* »[2].

Nul doute que grands et petits ne missent en pratique dans le choix des compagnes les conseils donnés par Michel-Ange à son neveu, dans une lettre dont j'emprunte la traduction au volume de M. Ollivier : « Ne te soucie pas outre mesure de la beauté, car enfin tu n'es pas le plus joli garçon de Florence ; il suffit qu'elle ne soit ni boiteuse ni répugnante. Ne sois exigeant que sur l'excellence de la famille, la santé et la bonté. Ne te chagrine pas non plus si elle est pauvre, elle ne rougira pas de regarder aux écuelles de la maison et elle te laissera la paix, tandis qu'une jeune fille riche te traînera aux fêtes, aux noces, aux repas et à toutes les folies de ce genre et te rendra esclave. Ensuite, épouser une jeune fille pauvre est une manière de faire l'aumône : *fare elemosina*. »

1. *L'Osservatore fiorentino*, t. VI, p. 20.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.* — Depuis un temps immémorial, Fiorenza, la cité des fleurs (Fleurance, disait-on en vieux français), avait adopté pour emblème un lis. Seulement, tandis que le lis de France est fermé, celui de Florence est épanoui. Cette différence a échappé à plus d'un auteur et a amené bien des confusions bizarres. C'est ainsi que Montaigne, qui n'était rien moins qu'archéologue et artiste, ayant vu un lis sur les édifices publics de Prato, s'imagina que cette ville avait autrefois appartenu à la couronne de France.

2. Ferrato, *Lettere inedite di Donne illustri italiane dei secoli XV-XVI*, p. 13, Padoue, 1879.

C'est dans ces vertus domestiques que les familles florentines ont puisé leur rare vitalité et le secret de se maintenir jusqu'à nos jours. C'est grâce à elles que beaucoup d'entre elles ont fait une brillante fortune à l'étranger. Pour ne parler que de notre pays, que de représentants de la capitale de la Toscane n'y trouvons-nous pas! les Médicis et les Strozzi aux XVI[e] et XVII[e] siècles, les Peruzzi, dont la branche française, les marquis de Pernessis, s'est perpétuée dans le Comtat Venaissin, les Alberti, dont un descendant, le fameux connétable, vainqueur d'un autre Florentin, le maréchal d'Ancre, fonda la dynastie des d'Albret, ducs de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes, les Gondi, ancêtres du cardinal de Retz, les Arighetti, souche des Mirabeau et des Caraman[1].

III

Le XIV[e] siècle. — Essor des Lettres, des Arts et de l'Industrie.

Si, dans cette succession vertigineuse de grands génies, d'actions d'éclat et de chefs-d'œuvre, j'avais à désigner la période la plus glorieuse, c'est pour le XIV[e] siècle incontestablement que je me prononcerais. Assurément, par la faute du temps, non par celle des hommes, les arts n'atteignent pas encore à l'ampleur que leur donneront Brunellesco, Donatello, Leonard de Vinci et Michel-Ange, — bien que le nom de Giotto puisse se mesurer avec n'importe lequel d'entre ses successeurs, mais l'activité est plus complète dans toutes les directions, la puissance politique, l'industrie, le commerce, les sciences, les lettres, les arts progressent à l'envi. Et que de hautes aspirations, que de pensées généreuses!

Récapitulons les principaux événements de ce siècle si rempli, si glorieux, et pendant lequel les Florentins auraient pu devenir les maîtres de l'Italie, s'ils avaient consenti un instant à mettre fin aux discordes civiles : 1301. Entrée de Charles de Valois. — 1302. Exil de Dante. — 1304. Le féroce prieur de San Pietro Schoraggio incendie Or San Michele; plus de dix sept cents palais et maisons deviennent la proie des flammes. — 1312. L'empereur Henri VII assiège Florence. — 1315. Bataille de Montecatini, perdue par les Guelfes exilés, commandés par Uguccione della Faggiuola, 2 000 cavaliers ou fantassins florentins ou alliés tués, 1 500 faits prisonniers. — 1313-1322. Le gouvernement (la Signoria) confié au roi Robert de Naples. — 1320-1328. Luttes avec Castruccio Castracci, le dictateur de Lucques, et avec l'empereur Louis le Bavarois. — 1330. Le roi Jean de Bohême ravage les environs de Florence. — 1342. Gautier de Brienne, duc d'Athènes, nommé seigneur à perpétuité, chassé en 1343. — 1351. Guerre avec les Visconti, ducs de Milan. — 1353-1359. Luttes avec les grandes Compagnies. — 1378. La révolte (*il tumulto*) des Ciompi. — 1385. Un Acciajuoli de Florence s'empare d'Athènes et y fonde un duché qui subsiste jusqu'à la conquête turque.

Ajoutez d'innombrables calamités de toute nature, la terrible inondation de 1333, la peste de 1340, la famine de 1347, la peste de 1374, qui, du mois de mars au mois d'octobre, fit 7 000 victimes, la peste de 1399, ajoutez la faillite des Bardi et des Peruzzi (1346), qui avaient prêté au roi Édouard d'Angleterre 1 365 000 florins d'or, quelque chose comme 150 ou 200 millions de francs[1], et vous aurez une idée de l'énergie que les Florentins durent déployer, non seulement pour accroître leur territoire ou enrichir leur cité, mais même pour subsister et se maintenir.

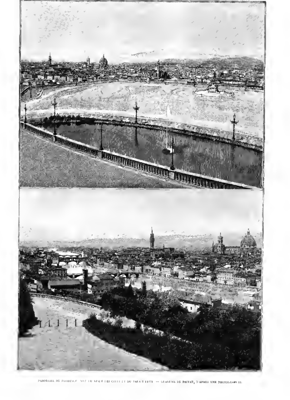
A tout instant, les finances paraissent épuisées (en 19 mois, le duc de Calabre, fils du roi Robert, fit dépenser aux Florentins en armements plus de 900 000 florins, peut-être 80 ou 100 millions au taux actuel de l'argent), et à tout instant le patriotisme rêve de nouveaux embellissements pour la ville. Les citoyens que l'on croit le plus complètement absorbés par la politique trouvent le loisir de se livrer aux travaux désintéressés de l'esprit. Jamais fièvre ne dura plus longtemps, n'engendra une émulation plus féconde.

Ces descendants des vieux Étrusques avaient l'esprit aussi ouvert que leurs ancêtres l'avaient obtus; aux superstitions sans nombre, à la lourdeur des conceptions, ils opposèrent une souplesse et une agilité merveilleuses, sans faire précisément preuve de scepticisme, ils aimaient à exercer leur critique sur toutes sortes de problèmes plus ou moins délicats.

Eu égard à la littérature, le XIV[e] siècle compte une série d'événements de premier ordre : les chefs-d'œuvre de Dante et de Pétrarque, la rédaction des Chroniques de Villani, la fondation de l'Université de Pise (1309), celle de l'Université de Florence (1320), la composition du *Dittamondo* de Fazio degli Uberti (1340) et celle du *Décaméron* de Boccace (1353), la nomination d'Emmanuel Chrysoloras à la chaire de grec de l'Université florentine (1396), les doctes entretiens connus sous le titre de *Paradiso degli Alberti*.

Pour l'art, le XIV[e] siècle n'est ni moins mouvementé, ni moins fécond. On en jugera par quelques dates : Continuation des travaux de la cathédrale, de Santa Croce, de Santa Maria Novella. — Porte de bronze du Baptistère, par Andrea Pisano (1330). — Le Campanile de Giotto (1334). — Église Saint-Bartolommeo à Monteoliveto. — Reconstruction d'Or San Michele (1336). — Chartreuse du val d'Ema (1341). — Fondation de la corporation des peintres de Saint-Luc (1350). — Loge du Bigello (1352-1358). — Loge du Palais des Prieurs (1354). — Tabernacle d'Or San Michele (1359). — Loggia dei Lanzi (commencée en 1374). — Décret ordonnant d'élever, dans le dôme,

1. On sait que l'Angleterre n'a jamais nié, mais n'a jamais non plus acquitté cette dette qui, avec les intérêts, s'élève aujourd'hui à un grand nombre de milliards, et que, de temps en temps, les héritiers des prêteurs font encore valoir leurs droits. — L'histoire des banquiers florentins du moyen âge a été retracée par un Peruzzi dans *la Storia del Commercio e dei Banchieri di Firenze* ... *da* 1200 *al* 1345 (Florence, 1868).



PANORAMA DE FLORENCE, VUE DU VIALE DEI COLLI ET DU PALAIS PITTI. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

des monuments à Accursio, à Dante, à Pétrarque, à Boccace et à Zanobi della Strada (1396 ; ce décret ne fut malheureusement pas suivi d'exécution).

L'industrie n'avait rien à envier aux lettres et aux arts. L'ordre des *Umiliati*, fondé en Lombardie au XIe siècle et introduit à Florence en 1239, donna une si vive impulsion à la fabrication des étoffes de laine, qu'en 1336-1338 on comptait plus de 200 ateliers, fabriquant de 70 à 80 000 pièces, d'une valeur de 1 200 000 florins d'or, et occupant plus de 30 000 personnes. A la même époque, la fabrication des étoffes de soie ne défrayait pas moins de 83 ateliers.

Complétons cette statistique par quelques chiffres : cette même année 1338, sur environ 90 000 habitants, Florence en comptait 25 000 exercés au métier des armes. Le produit de la gabelle s'élevait à plus de 300 000 florins d'or, l'excédent des dépenses étant couvert au moyen d'impositions extraordinaires. La Monnaie battait jusqu'à 400 000 florins d'or par an. Enfin le nombre des églises s'élevait à 110, celui des hospices à 30[1].

IV

La Renaissance

Le XVe siècle est marqué par un fait en regard duquel tous les autres pâlissent : l'avènement des Médicis et la concentration de toutes les forces vives de la nation entre ces mains habiles[2]. Quel météore que ce Laurent le Magnifique, le premier diplomate et le premier poète de son temps! Sa mort ne fut pas seulement un deuil pour les lettres et les arts, elle ouvrit la porte à toutes les calamités qui fondirent sur Florence et l'Italie ; seul il aurait pu conjurer l'orage et arrêter les envahisseurs. On traça sans exagération sous son masque funéraire ces vers :

Mentre che visse tutto in pace el tenne
Che dopo morte el mondo ando sozopra[3].

Désormais ce n'est plus du côté de l'histoire politique qu'il faut chercher les manifestations de l'activité florentine, mais uniquement du côté des choses de l'esprit. Malgré l'éclat jeté par le XIVe siècle, le XVe l'éclipse encore, si possible : Florence, merveilleusement préparée et entraînée, prend la direction du mouvement nouveau. Cosme, le père de la Patrie, son fils Pierre, son petit-fils Laurent le Magnifique, groupent autour d'eux tout ce que l'Italie compte de penseurs, d'écrivains ou de savants éminents, ils assurent le triomphe des études classiques et de la philosophie platonicienne, en même temps que, par un rare exemple de tolérance, ils remettent en honneur la poésie italienne trop longtemps sacrifiée au latin. Les noms de Coluccio Salutati, de Leonardo Bruni et de Carlo Marsuppini, du Pogge et de Philelphe, d'Ambroise le Camaldule, de L. B. Alberti, de Manetti, de Politien, de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole, de Lascaris, des Pulci, pour ne citer que les plus célèbres, personnifient cette expansion sans rivale.

Sous l'empire des modèles de l'antiquité, le sentiment de la supériorité des contemporains ne se fait plus jour que rarement. Benedetto Accolti (1415-1466) discute sérieusement cette question, tant au point de vue militaire qu'au point de vue religieux et littéraire. Son interlocuteur affirme que les anciens l'emportaient dans les choses de la guerre ; il reproche à ses contemporains des pratiques religieuses en contradiction avec leur conduite ; d'après lui, ils honorent Dieu des lèvres seulement, etc., etc. Accolti n'oppose à ces attaques que des arguments assez faibles[1].

Ces humanistes furent d'ailleurs loin d'édifier leurs contemporains par la douceur du caractère et l'urbanité des manières. Les querelles du Pogge avec Philelphe, avec Valla, avec Georges de Trébizonde, et avec Albert de Sarteano, celles de Niccolò Niccoli avec Leonardo Bruni, de Valla avec Fazio, et tant d'autres n'ont pas été dépassées en violence dans les annales de la polémique littéraire. Divisés entre eux, les Latins faisaient d'ordinaire cause commune contre les Grecs, qui, se partageant à leur tour en deux camps, en aristotéliciens et en platoniciens, donnaient l'exemple d'une grossièreté sans bornes.

Dans les arts, même exubérance de forces et mêmes triomphes, sinon même agitation.

L'architecture se renouvelle sous la puissante impulsion de Brunellesco ; cet artiste de génie improvise un style nouveau, calqué sur le style classique ; seul, sans précurseurs comme sans auxiliaires, il ressuscite le vaste ensemble des règles de l'art de bâtir des Romains.

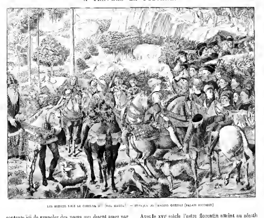
La sculpture à son tour prend son élan avec Donatello, l'ami de Brunellesco. Ici, le problème est plus compliqué. Tandis que Brunellesco avait, comme d'un trait de plume, supprimé l'architecture gothique, les sculpteurs de son temps se voient sans cesse forcés de compter avec leurs prédécesseurs immédiats, qui avaient fait une place si large au réalisme. Le style qu'ils créent repose tout ensemble sur l'étude des modèles antiques et sur celle de la nature. Ce qu'a été cette floraison sans rivale, j'ai tenté à diverses reprises déjà de la décrire ; le lecteur m'excusera si je me

1. Reumont, *Tavole cronologiche*, p. 14-15.

2. L'histoire des premiers Médicis a été abordée dans ces dernières années par un érudit français, d'une rare distinction d'esprit et d'une ardeur non moins rare, Jean-Jacques Armingaud (1841-1869), avec qui je me félicite d'avoir passé bien des mois à Florence et dont la mémoire me sera toujours chère, car il avait autant de bonne humeur que d'érudition. La moisson de documents réunie par Armingaud était déjà d'une richesse incomparable, lorsque la mort est venue le surprendre, à peine âgé de quarante-huit ans. Son travail inachevé trouvera difficilement un éditeur, en raison même de son étendue. Le total des copies et documents qu'il avait recueillis, rien que sur Cosme l'ancien, formait environ 20 000 pages !

3. Aussi longtemps qu'il vécut, il maintint partout la paix : après sa mort le monde fut mis sens dessus dessous.

1. Galetti, *Philippi Villani Liber de Civitatis Florentiæ famosis civibus*, Florence, 1847, p. 104-128.



LES MÉDICIS SOUS LE COSTUME DES ROIS MAGES [1]. — FRESQUE DE BENOZZO GOZZOLI (PALAIS RICCARDI)

contente ici de rappeler des noms qui disent assez par eux-mêmes.

A l'essor intellectuel correspond la prospérité industrielle et commerciale. Les comptoirs des banquiers florentins s'échelonnent depuis Bruges jusqu'au Caire, les soieries florentines s'exportent partout où un vaisseau peut atteindre. La découverte du secret de la teinture au moyen de l'*oricello* (tournesol), d'où la famille qui le répandit — les Oricellari ou Rucellai — tira son nom, ajouta encore à la prospérité des ateliers florentins.

Je n'irai pas jusqu'à soutenir que l'esprit de la Renaissance ait été pour quelque chose dans cette propagande : l'exemple des Flandres et de l'Angleterre, longtemps si étrangères à la culture classique, me donnerait un démenti. Mais posons un instant le problème d'une manière différente : la Renaissance, comme je n'ai cessé de le proclamer, comprend deux facteurs : l'un, l'initiative sous toutes ses formes, l'autre, la rigueur des méthodes et la sûreté du goût développées au contact de l'antiquité : or, c'est un de ces facteurs qui a assuré à Florence ses nombreux succès dans le domaine des affaires, comme l'autre lui a assuré sa suprématie dans les choses de l'esprit.

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

Avec le XVIe siècle l'astre florentin atteint au zénith pour décliner presque aussitôt. Les noms de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Machiavel, pour ne citer que les génies glorieux entre tous, résument, en le portant à son apogée, le long effort des générations antérieures. Dans le domaine politique, ce siècle de concentration et de réorganisation compte également bien des pages éclatantes ou pathétiques : l'élévation de trois Médicis au trône pontifical, le mariage d'une autre Médicis avec l'héritier de la couronne de France, le siège de 1529-1530, l'assassinat du duc Alexandre, le suicide de Philippe Strozzi, la prise de Sienne, l'ennemie héréditaire, la mort tragique du duc François et de Bianca Capello et tant d'autres drames ou triomphes. La prospérité matérielle se maintient elle aussi pendant un temps encore : les banquiers, commerçants et industriels florentins continuent, jusque vers la fin du siècle, à faire figure sur le marché européen. Et si nous envisageons les choses de la littérature ou de l'art, que de spectacles attachants! Des princes magnifiques qui demandent à un poète ou à un artiste l'immortalité, et des amateurs sans autre ambition que de vivre obscurément à côté d'un grand homme, tel que ce Taddeo Taddei et ce Lorenzo Nasi, qui aimaient si tendrement le jeune Raphael.

On n'a vu dans les mœurs florentines de cette épo-

que que la violence des passions, que les tragédies domestiques de la maison de Médicis, que les assassinats d'un Benvenuto Cellini[1]. Si nous pénétrons dans l'intimité des familles patriciennes ou bourgeoises, le spectacle change : nous trouvons une piété fervente alliée aux sentiments de la charité la plus active. Les mémoires d'un représentant de la vieille aristocratie florentine, Phil. Rinuccini (1502), abondent en témoignages de cette nature (« Je lui ai pardonné, et ainsi

LAURENT LE MAGNIFIQUE[2], D'APRÈS LE PORTRAIT DE VASARI.

plaise à Dieu de me pardonner à moi mes péchés ». — « Dieu résiste aux orgueilleux, il accorde sa grâce aux humbles »), non moins que les lettres ou les poésies de Michel-Ange. Telle était la dévotion, que lors de la révolution de 1527 la cité proclama Jésus-Christ roi du peuple florentin.

Aujourd'hui encore, la fête sans contredit la plus populaire de Florence, l'embrasement du char de la Colombe, le samedi saint, a son point de départ dans une pieuse coutume. A l'époque de la première croisade, un membre de la famille des Pazzi ayant rapporté de Jérusalem un fragment du Saint-Sépulcre, le clergé florentin imagina de se servir chaque année de cette relique pour en tirer, à l'aide d'un briquet, l'étincelle destinée à rallumer le feu sacré la veille de Pâques. Lorsque la messe est au *Gloria in excelsis* et que les cloches de la ville sonnent à toute volée[1], on met le feu à une petite fusée en forme de colombe, qui, partant de l'autel, parcourt le long d'une corde la grande nef de la cathédrale, sort sur la place et y met à son tour le feu à un immense char garni de raquettes et d'autres pièces d'artifice. Un autre feu d'artifice est tiré devant le palais des Pazzi, qui ont aujourd'hui encore le droit de fournir les bœufs destinés au char. Les paysans des environs de Florence accourent par milliers, tirant toutes sortes de pronostics de ce spectacle : le feu d'artifice réussit-il, l'année sera bonne; manque-t-il, les récoltes seront mauvaises. Les hôtes les plus illustres se font un devoir d'assister à la fête : il y a peu d'années elle a été honorée de la présence de la reine d'Angleterre et de la reine de Serbie.

V

Le XVII[e], le XVIII[e] et le XIX[e] siècle. — Les derniers Médicis et les princes de Lorraine. — Un grand citoyen florentin.

Florence, patrie de la Renaissance scientifique, littéraire et artistique, avait tiré sa raison d'être de ce grand mouvement ; elle perd sa suprématie lorsque des principes nouveaux tendent à se faire jour. Jusqu'au XIII[e] siècle elle avait été éclipsée par sa voisine et rivale Pise, à partir du XVI[e] elle devient tributaire des nations étrangères, plus jeunes et plus ardentes.

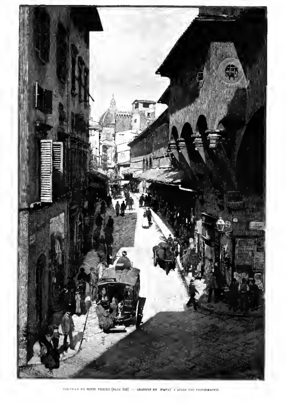
Les Médicis du XVII[e] siècle continuèrent d'ailleurs l'œuvre de leurs ancêtres du XV[e]. Persuadés que le principe de leur domination, la justification de leur usurpation, c'était, non le droit du plus fort, mais les services rendus à la civilisation et le culte des choses de l'esprit, ils se montrèrent infatigables dans la création d'institutions destinées à l'enseignement, dans l'établissement de nouvelles voies de communication, dans le desséchement des marais.

Malheureusement le génie florentin s'était épuisé par l'excès même de sa fécondité ; l'indolence, la stagnation avaient fait place à l'activité fébrile qui dis-

1. Bien des circonstances favorisèrent les attentats contre les personnes : d'une part l'habitude, de plus en plus répandue, de porter des armes, habitude inconnue aux pacifiques bourgeois du XIV[e] siècle, et d'autre part l'impunité que la multiplicité des États et l'absence de traités d'extradition assuraient aux assassins. On peut admettre qu'en principe il était défendu aux particuliers de sortir armés, mais que d'innombrables exceptions rendaient cette mesure illusoire. Pour Florence même, nous apprenons, par les Mémoires de Cellini, qu'en 1535 on pouvait circuler librement avec une épée à la condition qu'elle fût liée. En 1562 et 1565, dans la même ville, Cellini fut autorisé à porter des armes. A Rome, autorisation analogue accordée en 1558 à un des serviteurs de l'ambassadeur de France (*Archivio de Gori*, t. IV, p. 101.) A Venise, autorisation de même nature sollicitée en 1562 par le fils de Titien pour se défendre contre les embûches de Leone Leoni (Plon, *Leone Leoni*, p. 149). Puis cet appareil guerrier semble être tombé en désuétude. Montaigne rapporte que lors de son passage à Padoue (1580-1581), personne n'y portait plus d'armes (*Voyage*, p. 138.)

2. *Gravure de Rougeron, d'après une photographie.*

1. J'emprunte cette notice au très instructif *Guide-Souvenir de Florence*, récemment publié par M. Marcotti.



INTÉRIEUR DU PONTE VECCHIO (PAGE 383). — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tinguait naguère la capitale de la Toscane.

Le courant qui anime et réchauffe les œuvres de l'esprit, pareil au Gulf Stream s'était détourné de l'Italie si l'application resta, l'inspiration fit défaut.

La somnolence ne fut interrompue un instant que par les éclatantes découvertes de Galilée.

A cette époque ou (plus exactement en 1688-1689), Florence, au témoignage de Misson, dans son *Nouveau Voyage d'Italie*, contenait entre ses murailles 8800 maisons, 22 hôpitaux, 89 couvents, 84 confréries, 152 églises, 18 halles ou galeries de marchands, 72 chambres de justice, 6 colonnes, 2 pyramides, 4 ponts, 7 fontaines, 17 places et 160 statues publiques.

Malgré tant de merveilles, il ne semble pas que le séjour de Florence passât alors pour particulièrement plaisant. Le même Misson nous dépeint la ville comme « bien mélancolique, pour des gens accoutumés à gouster les douceurs de la société. » Le chevalier D., ajoute-t-il, « qui y réside depuis quelques années, ne peut exprimer le chagrin qu'il a contre les manières gesnées et les cérémonies éternelles des Florentins, aussi bien que contre l'invisibilité des femmes. Il faut estre né parmi ces coutumes, pour ne les pas trouver tout à fait étranges. »

PORTRAIT DE COSME Ier DE MÉDICIS[1] PAR CELLINI (MUSÉE NATIONAL).

Une politesse obséquieuse ajoutait encore à ce qu'il y avait d'artificiel dans cette société. Vers la fin du siècle dernier, on n'écrivait plus, d'après le témoignage de Sismondi, à son cordonnier sans l'appeler *molto illustre*, et il n'y avait si mince gentilhomme, si petit officier de milice, qui ne se regardât comme blessé mortellement lorsqu'on l'appelait par erreur très célèbre et très excellent (*chiarissimo ed eccellentissimo*), tandis qu'il prétendait à l'*illustrissimo*.

Dans les *Révolutions d'Italie*, Edgar Quinet a tracé le tableau le plus sombre de cette période de l'histoire italienne : « Bernée des innocentes réformes de Firmiani, de Tanucci, à demi engourdie par les poisons lents et sûrs de la Société de Jésus, amusée, à peine chatouillée par les mélodieuses satires de Parini, l'Italie », déclare-t-il, « dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, ne souffrait d'aucun mal, car elle n'existait pas, sans désir, sans regrets, sans voir, sans entendre, sans parler, c'était une léthargie profonde. La Révolution française, de sa voix terrible réveille ce monde endormi. Le réveiller, c'était lui faire sentir ses plaies.... »

Certes la tirade est éloquente. Mais la situation de l'Italie et de la Toscane en particulier ne pouvait se comparer à celle de notre pays. La France souffrait horriblement à cette époque; les impôts écrasaient le peuple, l'arbitraire remplaçait partout la loi. Pour la Toscane, au contraire, les voyageurs s'accordent sans exception à louer la douceur du gouvernement grand-ducal, la bienfaisance et l'affabilité des souverains, leur libéralisme, la facilité de la vie.

Napoléon Ier, habitué à disposer des nations à sa fantaisie, et ne faisant pas plus de cas d'une cité, d'un peuple, que d'un pion sur un échiquier, enleva la Toscane aux princes de la maison lorraine d'Autriche, devenue étrangère à la France, pour l'octroyer aux princes de la branche espagnole de la maison de Bourbon, non moins étrangère à la France.

On sait comment, rétablis en 1815, les derniers grands-ducs ont été définitivement renversés en 1859.

De 1865 à 1870 l'antique métropole de la Toscane servit de capitale à l'Italie enfin unifiée. Pour se rendre digne d'un tel honneur, la population s'imposa des sacrifices qui compromirent de la façon la plus grave les finances municipales. D'immenses travaux d'édilité furent entrepris, des quartiers nouveaux surgirent, la splendide promenade du *Viale dei Colli* ceignit tout le périmètre méridional de la ville d'un triple rang de cyprès et de chênes verts.

Un nom est à jamais associé au souvenir de la transformation de la Florence moderne et sera prononcé avec gratitude jusque dans les générations les plus reculées : c'est celui d'Ubaldino Peruzzi, ministre des Travaux publics du royaume d'Italie de 1861 à 1862 et syndic (maire) de Florence de 1868 à 1878. Ce

1. *Gravure de Mme Bazin, d'après une photographie.*

grand citoyen a été l'âme de tant de travaux gigantesques.

C'est à son ardente initiative qu'est également dû le succès des fêtes du centenaire de Michel-Ange (1875), du centenaire de Donatello et de l'achèvement de la façade de la cathédrale (1887), qui ont attiré toute l'Europe artiste dans le vénérable berceau de l'art moderne. J'acquitte en particulier une dette de reconnaissance en rendant hommage à la mémoire d'Ubaldino Peruzzi : son souvenir me rappelle l'hospitalité la plus cordiale, les entretiens les plus instructifs.

VI

Promenade d'orientation. — La Florence d'autrefois et la Florence moderne. — Les vieux quartiers. — Le *Mercato vecchio* et le *Ghetto*.

Le cadre dans lequel se développe Florence est digne du contenu. Rien n'égale la beauté et la variété du site, c'est un incomparable mélange de fierté et de grâce, un contraste éminemment pittoresque entre la plaine et la montagne, entre le marbre blanc de Carrare et la pierre bleutée particulière aux carrières de Fiesole[1]. Partout, sur les bords de l'Arno comme sur les hauteurs, des villas riantes peintes en jaune, avec des volets peints en vert ou en brun, parfois aussi un monastère ou un château-fort animent et soutiennent le paysage. Par une belle soirée d'été, l'air est d'une transparence qui permet de saisir jusqu'aux moindres ondulations du terrain. Entre la « Porta alla Croce » et Campiobbi, la plaine, soit au soleil couchant, soit à l'aube, dessine un vaste jardin et comme un Paradis terrestre. Plus loin, du côté de la route d'Arezzo, la nappe d'eau formée par l'Arno (qui se divise ici en deux bras), le rivage et les collines qui le couronnent peuvent rivaliser avec les plus belles parties du lac de Zurich.

Une déception attend cependant le voyageur au moment même où il met pied à terre : la gare de Florence n'a rien de monumental, elle appartient à ce que l'on pourrait appeler l'ordre dispersé, aucune idée maîtresse ne relie les bâtiments qui la composent.

La galerie qui sert de salle d'attente contient le buffet, tenu par les fameux Doney et neveux. Au centre se dresse le buste en marbre de Victor-Emmanuel, soutenu par un aigle, plus loin les bustes de Michel-Ange, de Boccace, du Tasse, puis les éternelles *Danseuses* de Canova, au sujet desquelles je propose d'ouvrir une souscription internationale destinée à racheter et faire disparaître à jamais tous les exemplaires de ces monstruosités agaçantes. La physionomie la plus curieuse de ces parages est la vieille bouquetière, au colossal chapeau de paille, qui a accompagné tant de générations de voyageurs, et leur a souhaité tant de bons voyages ; la dernière fois que je l'ai vue, elle marchait appuyée sur des béquilles. Depuis, elle a dû partir à son tour, mais pour le voyage dont on ne revient pas.



PORTRAIT DE MARIE DE MÉDICIS[2], PAR UN INCONNU (GALERIE DES OFFICES.)

Une promenade d'orientation est nécessaire avant de franchir le seuil de tant d'églises ou de palais célèbres.

Florence forme un polygone que l'Arno coupe en deux parties inégales. Sur la rive droite, la ville vieille, sur la rive gauche, comme un faubourg, mais un faubourg qui compte des monuments tels que le palais Pitti, les églises S. Spirito et S. Maria del Carmine. Les rues, même les plus vieilles, frappent par leur extrême régularité : c'est que de bonne heure, dans ces villes italiennes, l'édilité, pénétrée des véritables mé-

1. On appelle *pietra di macigno* une espèce d'ardoise qui comporte deux espèces : la *pietra bigia*, d'un gris jaunâtre et la *pietra serena* ou *columbina* ou *turchina*, d'un gris bleuâtre. Quant à la brique, elle ne brille que par son absence.

2. *Gravure de Rougeron, d'après une photographie.*

thodes scientifiques, s'était appliquée à rendre les communications aussi directes, aussi faciles que possible. Et puis nous sommes en plaine, ne l'oublions pas, aucun accident de terrain n'eût justifié les circuits et dédales si chers au moyen-âge et aux villes de montagnes.

Heureusement, sur la rive droite même, une foule de rues offrent de superbes échappées sur les hauteurs de Fiesole, qui, malgré la distance, interviennent ainsi dans le décor intérieur de Florence.


LE GRAND-DUC FERDINAND II[1], D'APRÈS UNE MÉDAILLE.

L'artère principale, qui divise Florence en deux moitiés à peu près égales, part de la Porta San Gallo pour aboutir à la place de la Seigneurie : c'est la via Cavour (l'ancienne via Larga), continuée à partir de la place du dôme par la via Calzajoli. Des boulevards (*Viali*) se développent sur l'emplacement de l'ancienne enceinte et dessinent à perte de vue leurs larges et élégantes courbes. Sur les deux rives de l'Arno s'étendent de vastes quais (*Lungh'-Arno*), ils ne sont interrompus sur la rive droite que sur un court parcours, du côté du Palais des Offices, où ils sont remplacés par une rue parallèle au fleuve, et sur la rive gauche entre le Ponte Vecchio et le Ponte S. Trinità. Une demi-douzaine de ponts, dont quatre en pierre, deux en fer, relient les deux rives.

Ce qui manque à Florence, comme à la plupart des capitales de l'Italie, c'est un fleuve digne d'elle, un fleuve aux ondes limpides, coulant à pleins bords. En été, l'Arno charrie plus de gravier qu'il ne roule d'eau, et quand je parle d'eau, j'entends, non un courant régulier, mais des flaques de boue, de fange. Puis, tout à coup ce fleuve misérable, méprisable, impuissant neuf mois sur douze, se transforme en un torrent impétueux, écumant, enragé, détruisant tout sur son passage.

Bien que bon nombre de ses rues aient reçu leur alignement dès le XIIIe ou XIVe siècle et renferment même encore des maisons remontant à cette date, Florence ressemble avant tout à une ville moderne, pleine de lumière et de confort. Bien plus, l'étranger d'ordinaire pressé et n'effleurant que la surface peut être tenté de la prendre pour une cité éminemment internationale, c'est-à-dire banale. Mais si l'on se donne la peine de creuser quelque peu, que de souvenirs respectables, que de pieuses coutumes n'y découvre-t-on pas!

C'est que Florence a résolu le problème de l'architecture moderne : s'en tenir aux traditions locales, en les appropriant aux besoins nouveaux. Ses monuments sont légers, fiers et gracieux; jusque dans les constructions les plus récentes on a conservé le style ancien (sauf dans la Banque toscane, à Poggio Imperiale et dans quelques autres rares édifices), de sorte que l'harmonie générale n'est pas détruite. Rien de lourd, de massif, partout une pensée claire et souple. Parcourez les quartiers nouveaux qui se trouvent du côté du Corso Vittorio Emanuele, ou du côté du Viale Principe Amadio : ils sont superbes et tels qu'aucune ville moderne ne saurait en offrir de plus beaux; au milieu de jardins se développent des hôtels monumentaux en pierre grise ou jaune, avec une décoration à la fois sobre et nourrie.

Pour éviter les répétitions, je définirai, une fois pour toutes, les tenants et aboutissants florentins : ces rues rectilignes, peu accidentées, dallées au lieu d'être pavées, avec leurs trottoirs étroits, leurs maisons au badigeon jaune, leurs volets verts. Les matériaux de construction sont superbes : rien de plus décoratif que cette belle pierre d'un gris de fer, dont les chaînes se profilent si bien dans les cloîtres (Saint-Laurent, etc.) sur le crépi blanc des murs; on l'emploie aussi comme colonnes, comme chambranles, comme embrasures de portes et de fenêtres. Les décorations intérieures, à commencer par le vestibule, sont moins heureuses : les verts d'eau, les tons bleutés y abondent, tandis que les rouges pompéiens font défaut : c'est que, les appartements étant en général peu éclairés, force a été de recourir à des fonds clairs.

Le passé ne s'impose plus guère que dans deux endroits, le Marché vieux, *il Mercato vecchio*, avec le

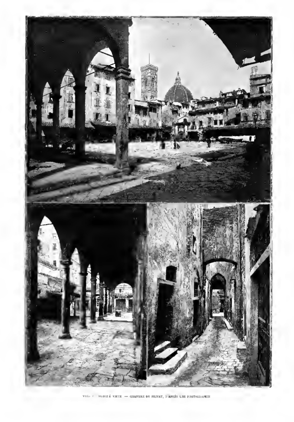

PORTRAIT DE GALILÉE[2], D'APRÈS SUSTERMANS.

Ghetto, et le vieux Pont, *il Ponte vecchio*. Entreprenons une excursion dans ces régions vénérables, dont l'une, au moment où s'impriment ces lignes, n'est déjà plus qu'un souvenir[1].

1. *Gravure de Berg.*

1. Je renvoie pour l'histoire du *Mercato vecchio* au volume publié en 1884 par M. Guido Carocci.

2. *Dessin de Rougeron, d'après une photographie.*

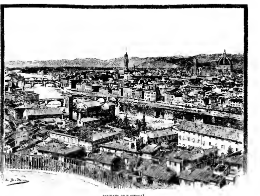


VUES DU MARCHÉ VIEUX. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

Le Mercato vecchio s'étend (ou plutôt s'étendait) au cœur même de Florence, à deux pas du Baptistère et de la Place de la Seigneurie. Ne vous y trompez pas : derrière ce mouvement tout moderne, derrière ces préoccupations de l'ordre le moins élevé et essentiellement d'actualité, derrière ce paravent de matérialisme, se cachent des souvenirs historiques qui font la gloire de la cité. A ne considérer que ces potirons et ces fenouils, vous vous croyez dans l'Italie populaire : fouillez le sol, vous y trouverez les ruines du Capitole et du Forum.

réfugier d'un point à l'autre, à l'insu des assaillants. Dans la suite, des voleurs profitèrent de cette disposition pour échapper aux recherches de la police.

Le soir, le marché est fantastique et effrayant ; on se croirait au centre de la pègre, dans la cour des Miracles, tant les rues sont étroites, les lumières fumeuses, les tavernes profondes. Rassurez-vous cependant : le plus Parisien des Parisiens peut se promener ici tranquillement à toute heure du jour et de la nuit ; il en sera quitte pour coudoyer quelques personnages d'une tenue plus ou moins négligée, pour respirer quelques



PANORAMA DE FLORENCE[2]

Plus tard, le « Mercato vecchio servit » d'asile aux Juifs[1] et forma un Ghetto analogue à ceux de Venise et de Rome. L'association israélite qui en avait pris possession relia les unes aux autres toutes les parties du quartier, à l'aide de corridors intérieurs, de manière qu'en cas d'attaque les habitants pussent se

1. Les Juifs avaient obtenu en 1430 la permission de se fixer à Florence et d'y faire l'usure, au taux maximum de 4 deniers par livre. Ils ne tardèrent pas à s'enrichir. On affirme que lorsqu'ils furent expulsés en 1495, ils avaient gagné en un demi-siècle la somme énorme de près de 50 millions de florins (Ricumont, *Tavole cronologiche*, année 1430, mais n'y a-t-il pas là quelque exagération ?). Rappelée, au bout de peu de mois, la colonie ne parvint plus jamais à un grand développement : en 1622 elle ne comptait que 495 âmes, en 1767, 822. Quelle différence avec la colonie israélite de Livourne, par exemple !

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

exhalaisons qui flatteront plus ou moins son odorat. Mais nulle crainte à concevoir.

Le Ghetto et le Mercato vecchio ont vécu : il y a dix ans on en a commencé la démolition pour cause d'insalubrité. Un nouveau quartier s'élève aujourd'hui à leur place !

VII

Le *Ponte vecchio*. — Orfèvres et mosaïstes florentins.

Du Mercato vecchio nous parvenons en quelques secondes au *Mercato nuovo*, élégant portique construit au XVI[e] siècle par G. B. del Tasso. Arrêtons-nous un instant dans la vénérable via di Por San Maria. Si son église, Santa Maria Sopra Porta, dont la cloche annonçait les expéditions militaires, a dis-

paru dans l'incendie de 1304, plus d'une de ses maisons a été témoin d'un événement à jamais fameux dans les annales florentines : l'assassinat de Buondelmonte (1215), qui donna naissance aux factions guelfe et gibeline. De-ci de-là, encore une de ces tours du moyen âge, qui, autrefois en nombre de cent cinquante, furent rasées en 1250 à la hauteur de cinquante brasses, puis, au cours des siècles, démolies pour faire place à des demeures moins farouches.

La via Por San Maria débouche directement sur le Ponte vecchio, cet autre souvenir vivant de la Flo-

clinquant et toute cette verroterie n'aient leur cachet !

Il faut avoir visité l'Italie pour se rendre compte des ressources infinies que les marbres de couleur offrent à la décoration, des jouissances qu'ils procurent à la vue. Les bijoux en mosaïque exposés aux vitrines du Ponte vecchio nous initient aux triomphes réalisés par cet art dans les petites choses, tout comme les cabinets, consoles et tables jalousement conservés dans un si grand nombre de résidences royales, à commencer par notre Louvre, nous en font connaître l'application à des œuvres monumentales. Grâce à l'abondance et à



LE GHETTO[1]

rence d'autrefois. Bordé de boutiques comme jadis notre Pont-Neuf, le Pont vieux est le Palais-Royal de Florence, je veux dire la résidence des bijoutiers, joailliers et marchands de mosaïques. Mais la ressemblance se borne à cette réunion anormale, dans un espace si limité, de tant de commerçants rivaux. Les étalages florentins ne rappellent en rien les devantures de Fontana ou de Boucheron ; ils s'adressent surtout aux classes moyennes et aux classes populaires. Le plaqué, si j'ai bien regardé, y tient plus de place que l'or au premier titre ; les pierres fausses l'emportent en nombre sur les brillants. Ce n'est pas à dire que tout ce

1. Dessin de Tofani, gravé par Devos.

la variété de ses marbres, l'Italie est la patrie prédestinée des mosaïques. Elle a de tout temps affectionné ce genre de travail dans toutes ses branches, depuis les nombreuses variétés de la marqueterie en pierres jusqu'à la mosaïque de verre, pour ne point parler de la mosaïque en stuc. Puis, par extension, elle a inventé la marqueterie en bois (*tarsia in legno*), qui des Alpes au cap Passaro compte tant de merveilles. Seule la marqueterie en métal et en écaille, à la façon de Boulle, lui est demeurée inconnue.

La mosaïque florentine se compose, comme on sait, de pierres de couleur, tandis que la mosaïque romaine et la mosaïque vénitienne ont pour base les pâtes de verre.

Cette industrie, aujourd'hui encore si florissante,

remonte aux débuts de la Renaissance. L'art de graver et de sculpter les matières les plus résistantes, l'art de la glyptique, pour l'appeler de son nom, était en effet fort répandu à Florence dès le XVe siècle. Donatello, entre autres, retrouva, affirme-t-on, le secret de travailler le porphyre. Au début du siècle suivant, une pléiade de maîtres célèbres, les Giovanni delle Corniuole, les Pier Maria da Pescia, puis les Valerio Vicentino et autres, exécutèrent pour les Médicis une série éblouissante de camées ou d'intailles, de vases en cristal de roche, etc. Mais ce ne fut que plus tard, ce semble, que s'affirma l'art d'assembler (*commettere*, d'où le nom de *commesso*) les marbres, de manière que, juxtaposés en s'emboîtant les uns dans les autres, ils formassent des dessins plus ou moins compliqués.

Ce procédé dérivait d'ailleurs, lui aussi, de l'antiquité classique : c'était l'*opus sectile* des Romains, dont des fragments découverts à Rome, au Palatin et dans la basilique Sicinienne, nous font connaître l'extrême perfection.

De bonne heure, une manufacture publique servit en quelque sorte de haute école pour l'industrie de la mosaïque florentine. Cette manufacture (*Regio stabilimento di Pietre dure*) a une histoire fort ancienne et véritablement brillante[1]. Fondée au XVIe siècle, elle n'a cessé de mettre au jour les meubles les plus riches. Une de ses premières entreprises a été la décoration de la célèbre chapelle des Princes, dite des Pierres dures, dans l'église Saint-Laurent.

Au siècle suivant, l'industrie de la mosaïque occupait de nombreux ouvriers. Le marquis de Seignelai, qui visita Florence en 1671, compte trente-trois boutiques, et admira des tables qu'on avait travaillées durant dix ou douze ans, ainsi que de petites statues de jaspe qui ne se faisaient qu'en sept ou huit ans. Plusieurs de ces tables étaient estimées 1 500 écus, somme énorme pour le temps.

Constatons la part prise dès le début par des artistes de notre pays aux travaux de la manufacture florentine. Entre 1574 et 1609, l'établissement grand-ducal occupe nos deux compatriotes Guillaume de Maire et Daniel Murvalle. Dans la suite, il devint, pour plus d'un siècle, comme le fief d'une dynastie française, les Siriès, originaires de Figeac (Lot). Louis Siriès en fut nommé directeur en 1749; il eut pour successeur en 1759 son fils Cosme, qui fut à son tour remplacé en 1789 par son fils Louis le jeune; le dernier rejeton de la famille, Charles, présida aux destinées de la manufacture de 1812 à 1854. J'aurais manqué à tous mes devoirs en ne saluant pas au passage ces maîtres qui ont représenté avec talent sur les bords de l'Arno les traditions de l'École française et travaillé pour leur part virile à l'union de deux grandes nations.

Dans les mosaïques fabriquées par l'industrie privée, le même motif est d'ordinaire répété à l'infini, mais comme il est simple et gracieux, il ne fatigue pas; c'est la rose seule, ou accompagnée d'un muguet, d'un myosotis, puis des fleurs plus riches, le bluet (en lapis-lazuli), de magnifiques fuchsias rouges. Fleurs et bouquets sont développés avec un art parfait, leurs nuances assorties avec une science délicate. Parfois un fruit ou un oiseau alterne avec les bouquets, sans choquer nos principes d'esthétique. Mais là s'arrête l'extrême limite de nos concessions : lorsque les mosaïstes florentins abordent la nature morte et surtout la figure humaine, en un mot lorsqu'ils veulent rivaliser avec la peinture proprement dite, leur habileté devient odieuse.

Ces mosaïques ajoutent réellement quelque chose au domaine de l'art. Il n'existe pas d'autre procédé permettant de produire ces magnifiques serre-papiers, coffres ou tables, aux couleurs éclatantes, polies, inaltérables, éternelles.

E. MÜNTZ

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Voy. Zobi, *Notizie storiche dell'origine e progressi dei Lavori di commesso in Pietre dure che si eseguiscono dall' I. e R. stabilimento di Firenze*. 2e édit. Florence, 1853.
2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



BUSTE DE DANTE[2], D'APRÈS SON MASQUE FUNÉRAIRE (MUSÉE DES OFFICES)



UNE RUE DE FLORENCE[1]

A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MUNTZ

FLORENCE

VIII

Le Baptistère et la Renaissance du XIIe siècle

STATUE DE L'ÉCOLE DE PISE (LOGGIA DEL BIGALLO)[3] (PAGE 397)

Dans cette revue des richesses de Florence, un groupe de monuments s'impose à nous, en raison de son antiquité non moins qu'en raison de son importance pour l'histoire de l'art : ce groupe, situé au centre même et au cœur de la cité, se compose, comme à Pise, de la Cathédrale, du Campanile et du Baptistère, il ne manque que le Campo Santo, qui, à Pise, complète cette réunion extraordinaire de chefs-d'œuvre. Mais si Pise, la cité recueillie et somnolente par excellence, la cité des morts, comme on l'a souvent appelée, est faite pour éveiller des impressions funèbres, à Florence, où tout est vie et mouvement, le spectacle du repos éternel serait déplacé : « Laissez les morts enterrer leurs morts ».

Le Baptistère est la pierre angulaire du vaste et splendide édifice qu'ont élevé quatre siècles de labeur infatigable et d'inspiration soutenue. Il appartient à la Renaissance inaugurée par l'École Pisane, une Renaissance parfois aussi voisine de l'antiquité que celle à laquelle Brunellesco a attaché son nom.

La tradition veut que le Baptistère actuel ne soit autre que l'ancien temple de Mars. Ce qui est certain, c'est qu'à partir du VIe ou VIIe siècle la primitive cathédrale florentine s'élevait à cette même place. Mais que l'édifice que nous voyons aujourd'hui soit identique à cette cathédrale, voilà qui est inadmissible, et l'on ne s'explique pas comment, en l'an de grâce 1884, un des ecclésiastiques attachés à ce sanctuaire et le savant surintendant des Archives de la Toscane, César Guasti[4], aient pu soutenir une thèse aussi invraisemblable.

L'édifice actuel date, dans ses parties principales, du

1. *Dessin de Giani, gravé par Bazin.*
2. *Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321 et 337 ; t. XLV, p. 257, 273, 289, 405 et 421 ; t. XLVI, p. 161, 177 et 193 ; t. LI, p. 305, 321 et 337 ; t. LXIII, p. 129, 145 et 161 ; t. LXIV, p. 129 et 145 ; t. LXVI, p. 369.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
4. Bofani, *Memorie storiche dell' antichissima Basilica di S. Giovanni Battista di Firenze.* Florence, 1884.

XIIe siècle, non du IIIe ou du IVe, du moins il a été complètement remanié au moyen âge. La forme d'ailleurs est bien celle d'un baptistère, non celle d'un temple païen[1].

En tant que construction, le Baptistère se distingue par sa simplicité : il dessine un octogone dont les parois supportent une coupole. Sur chaque face, trois arcades divisées en deux étages ; dans le haut, trois fenêtres, soit rectangulaires, soit circulaires ; au-dessus, un attique orné de pilastres. Les pilastres du bas et les colonnes qui encadrent les portes sont en vert de Prato. Pour ornements, les dessins géométriques les plus élémentaires.

Mais dans l'arrangement des différentes parties de l'édifice, surtout dans leurs proportions, les architectes ont fait preuve d'une sûreté de goût remarquable, en même temps que d'un grand respect pour l'ordonnance primitive. C'est ainsi qu'Arnolfo, lorsqu'il dégagea la partie inférieure des masures qui l'obstruaient, continua rigoureusement le système de revêtement adopté par ses prédécesseurs. Le dernier en date des historiens de l'art à Florence, M. Marcotti, a fait ressortir avec raison la beauté de cette décoration : la distribution logique des boucles et des encadrements vert foncé sur blanc, la proportion des détails plastiques et des corniches à guirlandes dans les trois étages, au premier des piliers quadrangulaires, au second des piliers octogonaux, au troisième des piliers cannelés.

Avec l'unité de la décoration architecturale contraste la variété des bas-reliefs et des statues qui ornent l'extérieur : ils déroulent devant nous les conquêtes essentielles de la sculpture toscane, depuis le début du XIVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, depuis André de Pise jusqu'à Ghiberti, depuis André Sansovino jusqu'à Rustici et Vinc. Danti.

IX

Les Portes de bronze — André de Pise et Ghiberti.

On voit d'ordinaire les sculpteurs, c'est-à-dire les artistes qui sont le plus habitués à creuser les lois du style, donner le ton et faire la loi aux peintres. Les occasions où ceux-ci ont pris leur revanche sont trop peu nombreuses pour que nous ne nous empressions pas de les relever, quand elles s'offrent à nous. C'est ainsi qu'Ingres a eu pour élève Simart, Raphaël, Lorenzetti, Ghirlandajo, Michel-Ange, qui toutefois ne l'a guère imité, enfin Giotto André de Pise.

André de Pise ou Andrea Pisano (né vers 1270, mort en 1348 ou 1349) fit ses premières armes sous les ordres de Jean de Pise, puis il s'établit à Florence, où il accepta avec joie les doctrines de Giotto.

C'est à l'étude des œuvres de ce dernier, ainsi qu'à celle de l'antique, qu'il doit l'émotion contenue, le sentiment délicat du rythme et de l'harmonie, la pureté de style qui le distinguent, qualités si opposées à celles du fougueux et incorrect Jean de Pise.

Le sujet imposé à André pour les bas-reliefs de la première porte est l'*Histoire de saint Jean-Baptiste*, le saint titulaire du Baptistère et le patron de Florence. Nul doute que quelque « clerc » n'ait été chargé d'élaborer le programme complet des représentations et d'indiquer jusqu'aux moindres épisodes destinés à prendre place dans les vingt compartiments principaux dont se compose la porte. Ce choix, je dois l'ajouter, n'a pas été heureux : la vie du précurseur n'offre pas assez de scènes intéressantes, imposantes, comportant un nombre suffisant d'acteurs, pour remplir un espace si considérable. C'est ainsi que le panneau de gauche contient à lui seul cinq compartiments successifs où saint Jean est représenté dans le désert (personnifié par un de ces affreux paysages rocailleux du moyen âge) : saint Jean partant pour le désert, saint Jean prêchant dans le désert, saint Jean rendant visite au Christ, saint Jean baptisant, le Baptême du Christ. Est-il un motif moins pittoresque ? Ce qui ajoute à la monotonie, c'est que l'artiste s'est peu préoccupé de donner un fond à ses compositions. Le plus souvent ses figures se détachent simplement sur la surface tout unie de la porte, plus rarement il encadre la scène dans un petit détail d'architecture d'une extrême sobriété.

L'ornementation ne témoigne pas moins de la réserve, on pourrait ajouter, de la timidité de ce talent souvent plus préoccupé de ce qu'il faut taire que de ce qu'il faut dire. Elle se compose de têtes de lion, de rosaces et de tétraèdres. Un sculpteur de l'antiquité n'aurait pas affecté plus de simplicité.

Attachons-nous, dans cet ensemble si important, à quelques scènes particulièrement caractéristiques.

Dans le *Festin d'Hérode*, le joueur de violon rappelle celui que Giotto, le maître d'Andrea Pisano, a représenté dans l'église florentine de Santa Croce et à Padoue dans la Madonna dell'Arena. Salomé, qui lui fait face, est d'une élégance et d'une grâce enchanteresses ; c'est la seule occasion où Andrea se soit départi de la gravité qui lui est habituelle. La scène entière est d'ailleurs admirablement composée : le calme d'Hérode et de ses deux commensaux, attablés au fond, forme le plus éloquent contraste avec l'animation (relative) de la danseuse et du violoniste. Appliquant la méthode de Giotto, Andrea a presque textuellement répété cette composition dans le compartiment placé au-dessous, la *Présentation à Hérode de la tête de saint Jean*, avec cette différence qu'ici le joueur de violon est remplacé par une femme (Hérodiade ?), et que Salomé, au lieu de danser, s'agenouille, pour présenter à Hérode la tête du martyr.

Dans la *Decollation de saint Jean-Baptiste*, l'émotion, pour être concentrée, n'en agit que plus puissamment. Le saint, agenouillé, la tête baissée, les mains jointes, attend avec résignation le coup fatal ; le bourreau, une figure aux membres vigoureux, merveilleu-

1. *Le Feste di San Giovanni Batista in Firenze.*

sement découplée, brandit le glaive par un mouvement d'un rythme et d'une énergie admirables deux soldats, en costume romain, se reculent légèrement pour éviter le flot de sang qui va jaillir. Ce drame, malgré ses proportions restreintes, est d'une animation et d'une éloquence indéfinissables. Il n'y a pas moins de grandeur dans les *Vertus cardinales* qui occupent le bas de la porte (p. 391-392).

La porte d'Andrea (primitivement placée en face du dôme) ne reçut son encadrement qu'au siècle suivant : nous reviendrons, dans un instant, en nous occupant de Ghiberti, sur la merveilleuse bordure que ce maître composa pour l'œuvre de son prédécesseur.



LE BAPTISTÈRE [1]

Soixante-cinq ans s'étaient écoulés depuis l'achèvement de la première porte lorsqu'en 1401 la fabrique (l'*opera*, comme on dit en Italie) du Baptistère, ou plus exactement la riche corporation des fabricants de soieries (l'*arte della seta*), qui avait un droit de patronage sur le sanctuaire, résolut d'ouvrir un concours pour l'exécution d'une seconde porte.

L'histoire de cette lutte épique, aussi courtoise qu'ardente, a été trop souvent racontée pour que je m'arrête à en retracer de nouveau les péripéties. On sait que six concurrents, parmi lesquels figuraient des maîtres de la valeur de Jacopo della Quercia et de Niccolò di Piero Lamberti d'Arezzo, furent admis à l'épreuve préliminaire et que le jury, composé de trente-quatre peintres, sculpteurs, orfèvres, savants, etc., accorda la palme à Brunellesco et à Ghiberti ; on sait également que, sur le refus de Brunellesco, Ghiberti fut seul chargé de l'exécution de cette page monumentale, qui devait entraîner une dépense de 22 000 florins d'or, peut-être 2 millions de francs, au taux actuel de l'argent.

Dans ses Commentaires, Ghiberti, chez qui la modestie et l'abnégation n'étaient pas précisément les qualités maîtresses, ne souffle pas mot du succès obtenu par Brunellesco, pas plus que de la généreuse résolution prise par son compétiteur. Mais si je signale cette omission, je n'ai garde d'y insister : vis-à-vis des artistes il faut toujours savoir distinguer le caractère du talent.

Le concours, comme on l'a vu, portait sur un bas-relief représentant le *Sacrifice d'Abraham*. Cette scène toutefois ne devait pas trouver place sur la porte, dont les vingt-huit compartiments sont tous consacrés, non à l'Ancien Testament, mais au nouveau.

Tout a été dit sur le premier chef-d'œuvre de Ghi-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

berti et je m'en suis moi-même trop souvent occupé[1] pour m'exposer à des redites. Bornons-nous à quelques traits essentiels.

Dès l'épreuve préliminaire, Ghiberti se montre parfaitement familiarisé avec les ressources de la statuaire classique, ainsi qu'en fait foi le torse, supérieurement modelé et supérieurement posé, de son Isaac tendant la poitrine au fer paternel. Dès lors (nous sommes, ne l'oublions pas, en 1401, c'est-à-dire à un moment où l'interprétation du nu était encore un mystère pour tous les autres sculpteurs), Ghiberti savait représenter le corps humain dépouillé de ses vêtements avec autant de précision que d'aisance. Mais ce n'est point là le seul mérite du *Sacrifice d'Abraham* : quelle noblesse dans l'attitude, quel courage et quelle résignation dans le visage de l'adolescent! C'est l'homme moderne, l'homme libre, ayant conscience de ses actes et se dévouant volontairement aux arrêts du destin au lieu de les subir avec impassibilité, à la façon d'un Oriental.

Les juges du concours ont été bien inspirés en demandant aux concurrents de leur présenter un bas-relief en bronze et non pas seulement une maquette en terre ou en cire. Grâce à cette précaution, la postérité peut discuter indéfiniment les mérites respectifs de la composition de Ghiberti et de celle de Brunelleeco. Je me hâte d'ajouter qu'il n'est pas un connaisseur qui, en présence des deux bas-reliefs, exposés l'un près de l'autre au Musée national de Florence, n'accorde la palme à Ghiberti.

La première porte ne tint pas toutes les promesses qu'avait fait concevoir le *Sacrifice d'Abraham* : à tout instant l'artiste y retombe sous le joug des modèles gothiques. Il évite les nus (sauf dans le *Baptême du Christ*, la *Flagellation* et la *Crucifixion*), et se plaît par contre à revêtir ses personnages de longues draperies arrangées d'après toutes les règles de la statuaire du moyen âge et d'après les traditions de son prédécesseur André de Pise. Le plus souvent, ses compositions ne comprennent qu'un seul plan, et ont pour fond soit un motif d'architecture, soit une surface tout unie.

Cette première porte, on ne saurait trop le répéter, est gothique d'inspiration et d'exécution. Types, attitudes, costumes, tout procède du moyen âge. Les réminiscences antiques, qui dominent dans la seconde porte, se trahissent ici à peine dans quelques accessoires : tels sont l'arrangement de la chevelure et la bandelette qui ceint la tête d'un des personnages dans la *Résurrection du Christ*, tels sont encore les fonds d'architecture, avec leurs arcades en plein cintre et leurs guirlandes se développant sur les entablements. Dans ces indications d'édifices, Ghiberti se conforme d'ailleurs aux données strictement conventionnelles du moyen âge : un bout d'arcade, une rangée de colonnes tiennent lieu à ses yeux de la représentation normale et complète d'un temple ou d'un palais, en un mot, il offre un symbole, une formule, non une vue inspirée de la réalité.

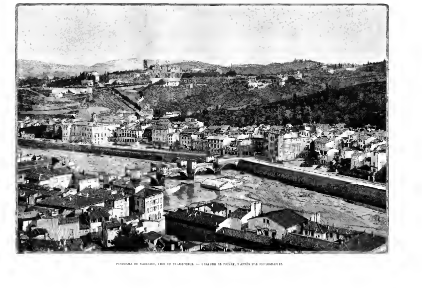
La forme des compartiments — une de ces formes rigoureusement architectoniques, telles que les concevait le moyen âge, si empressé à subordonner tous les arts à l'architecture — imposait à Ghiberti une extrême sobriété ; il avait à compter avec quatre contours curvilignes et quatre autres triangulaires. Impossible, dans de telles conditions, de développer normalement les compositions, aussi s'est-il borné dans plusieurs scènes à deux ou trois figures. Il a également réduit le paysage — et il faut l'en féliciter — à son expression la plus simple. Malgré tant de causes d'insuccès, malgré le manque d'air, occasionné par tous ces angles rentrants et sortants, les bas-reliefs de la première porte ont une vivacité, un charme, une éloquence admirables.

Sur les vingt-huit compartiments de la première porte, vingt renferment des scènes de l'histoire du Christ. Les huit derniers sont occupés par les figures des quatre Évangélistes et des quatre Docteurs de l'Église. Ceux-ci, avec leurs jambes croisées et leurs draperies qui n'en finissent pas, ont quelque chose de guindé et manquent véritablement de souffle. À quelque cinquante ans de là, Donatello, vieux et fatigué, se complaira, lui aussi, dans ces formes démesurément allongées et un peu vides, mais ce qui s'explique chez l'octogénaire se comprend moins aisément chez son jeune et brillant émule. Dans d'autres de ces figures, Ghiberti s'est heurté à une grosse difficulté : il a voulu les représenter assises, se montrant de face, ce qui supposait une science des raccourcis qui lui faisait encore défaut à ce moment.

Une série de bustes, en haut relief, se détachent sur les compartiments et servent à les accentuer, à y mettre du mouvement. Eux aussi révèlent une imitation du style gothique, qui est bien faite pour prouver quels combats les sculpteurs italiens eurent à se livrer à eux-mêmes avant de s'affranchir définitivement.

Dans ses *Commentaires*, Ghiberti glisse sur les corniches ornées de feuilles de lierre et sur les montants « ornés de diverses autres sortes de feuillages » qui composent la bordure de la première porte. Cette partie de son œuvre mérite cependant une analyse approfondie et des éloges sans réserve aucune. L'encadrement qu'il compose pour ses deux portes, ainsi que pour la porte d'André de Pise, abonde en motifs d'une fraîcheur et d'une grâce inimitables, en incomparables modèles de goût. Le style en est aussi franc que net et ferme, chaque fleur, chaque fruit, y est décomposé avec une habileté consommée en ses éléments constitutifs, puis ces éléments à leur tour sont groupés de manière à former les ensembles les plus harmonieux qui se puissent imaginer. Quelle supériorité sur les guirlandes, cependant si belles, créées par les della Robbia! Rien n'égale la richesse, je devrais dire l'élo

1. Le lecteur me permettra de le renvoyer pour ce point à l'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, publiée par la librairie Hachette (t. I, p. 633 et suivantes).



PANORAMA DE FLORENCE, PRIS DU PALAIS-VIEUX. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

quesco, de cette gerbe de blé à laquelle des banderoles donnent on quelque sorte le mouvement, ou de cet oiseau aux ailes éployées, au milieu de lis aux pétales entr'ouverts, de campanules, qui semblent encore imprégnés de la rosée du matin. Il a fallu respirer à l'aube l'air vivifiant et embaumé des champs, saluer le lever de l'aurore, écouter le chant du rossignol, pour pouvoir inventer et interpréter ainsi.

Dans l'encadrement de la porte d'André de Pise, l'intervention des collaborateurs et surtout du fils de Ghiberti, Vittorio, se trahit par une recherche déjà exagérée du relief.

En 1425 Ghiberti fut chargé d'exécuter une seconde porte, celle à laquelle le mot de Michel-Ange et l'admiration de la postérité ont valu le surnom de porte du Paradis. Il nous entretient dans ses *Commentaires* de cette page monumentale qui lui prit le meilleur de sa vie : vingt-sept années ! A l'entendre, il aurait eu la commande de la seconde porte, avec autorisation de la faire à son gré pour la rendre aussi parfaite et aussi riche d'ornements que possible.

Ici j'ouvre une parenthèse pour déclarer que la mémoire de Ghiberti a une lacune : il se jouit en aucune façon d'une liberté aussi illimitée qu'il veut bien le dire, il oublie de nous apprendre que le chancelier de la République florentine, Léonard Bruni d'Arezzo, fut chargé de lui indiquer les sujets des compositions, c'est-à-dire des scènes de l'Ancien Testament. Bruni choisit — ce sont ses propres paroles — les sujets illustres d'abord, significatifs ensuite, c'est-à-dire ceux qui pouvaient séduire l'œil par la variété du dessin et ceux qui pouvaient par leur importance intrinsèque se graver dans la mémoire. Ces scènes étant en nombre supérieur à celui des dix compartiments, force fut à l'artiste de grouper jusqu'à quatre ou même cinq scènes dans le même cadre et de violer ainsi les unités de temps, de lieu et d'action. Pour triompher de cette difficulté, Ghiberti, cédant d'ailleurs à ses prédilections, usa et abusa de la perspective linéaire, science qui venait d'être créée par Brunellesco. Le premier parmi les sculpteurs, il fit la plus large application des découvertes de son ancien rival, et mérita par là d'être appelé le peintre-sculpteur. En effet, le succès de la seconde porte est dû, il faut le déclarer très haut, à l'habileté avec laquelle Ghiberti a arrangé ses tableaux, opposant au bas-relief traditionnel, si sobre et si grave, ses vivantes et pittoresques accumulations de personnages, qui se profilent les uns derrière les autres sur plusieurs plans, à perte de vue. Est-il surprenant si plus d'un peintre s'inspira de ses modèles!

Mon regretté maître Charles Blanc me disait, au retour de son dernier voyage à Florence : « J'ai enfin découvert où Raphaël a pris l'idée première de l'ordonnance inimitable de l'*École d'Athènes* : c'est dans les portes de Ghiberti. » Effectivement, si nous comparons la fresque du Vatican à *la Reine de Saba devant Salomon*, nous y trouvons des analogies frappantes, ces figures si animées sur le premier plan, si calmes sur le second, ces figures qui suivent et accentuent les lignes de l'édifice imposant qui les abrite. Ce n'est point que je prétende diminuer le mérite du chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre : entre l'*École d'Athènes* et *la Reine de Saba devant Salomon* il y a un monde, mais il y a aussi entre eux, ne l'oublions pas, un intervalle de près d'un siècle.

Tempérament féminin, plus porté à la grâce qu'à la force, Ghiberti excelle surtout dans les figures de femmes. Il a peuplé les portes du Baptistère d'héroïnes ou de saintes idéalement belles ou touchantes : Judith personnifiant la ferveur et l'élan, cette autre qui, la tête appuyée sur la main, incarne la rêverie.

Quand on se trouve devant le Baptistère et que l'on contemple les portes, elles paraissent de dimensions moyennes : en réalité elles sont gigantesques, ainsi que l'on peut s'en convaincre en les étudiant dans quelque moulage, isolé du reste du bâtiment. Je me suis, pour la première fois, rendu compte de cette différence en apercevant, au retour d'un voyage à Florence, le moulage qui orne la chapelle de Michel-Ange, dans notre École des beaux-arts, c'était tout un monument qui se dressait devant moi.

Des groupes d'un caractère monumental surmontent les portes du Baptistère et retracent les vicissitudes ultérieures de la sculpture florentine. C'est d'abord, en suivant l'ordre chronologique, le *Baptême du Christ*, commencé en 1500 par un des maîtres qui personnifient avec le plus de charme la transition de la Première Renaissance à la Haute Renaissance, Andrea Sansovino (1460-1529). Ce groupe, d'une grande suavité de lignes, ne fut toutefois achevé que longtemps plus tard par Vincenzo Danti (l'ange est même postérieur).

La *Prédication de saint Jean-Baptiste* (1506-1511) per Giov. Francesco Rustici (1744-1554), l'éminent élève de Léonard de Vinci, a suivi de près le *Baptême du Christ*; elle se distingue par la recherche du caractère, et l'influence de Michel-Ange y lutte avec celle de Donatello, dont le *Zuccone*, placé en face du Baptistère, dans une des niches du Campanile, a visiblement inspiré Rustici.

Un troisième groupe, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, nous ramène à Vinc. Danti (1530-1576). Quoique élève de Michel-Ange, cet artiste s'est rapproché de Sansovino, dont il avait si heureusement complété le *Baptême du Christ*.

Une mention encore, avant de pénétrer à l'intérieur du sanctuaire, aux deux superbes colonnes antiques en porphyre qui se dressent aux côtés de la porte du Paradis : elles ont leur histoire, qui ressemble fort à une légende. En 1117, les Pisans, pour récompenser leurs voisins de leur neutralité pendant une de leurs expé-

ditions maritimes, leur offrirent soit deux portes de bronze provenant du butin, soit deux colonnes de porphyre. les Florentins choisirent les colonnes; d'où le proverbe : « Aveugles les Florentins, traîtres les Pisans ». D'après une autre version, ces colonnes auraient eu à l'origine le privilège de montrer à toute personne volée l'image de son voleur, mais les Pisans, au moment de les livrer à leurs voisins, auraient enlevé aux talismans leur vertu.

V

Les Mosaïques byzantines du Baptistère — Le Tombeau d'un ex-pape

A l'intérieur, chacun des côtés de l'octogone est supporté, dans le bas, par deux pilastres cannelés et deux colonnes, entre lesquelles est pratiqué soit une porte, soit un autel, ces colonnes, les unes cannelées, les autres à fût lisse, sont composées de magnifiques monolithes, que couronne un chapiteau doré; il n'est pas impossible qu'elles proviennent d'un temple antique. Au-dessus du premier étage se développe une frise en mosaïque, à laquelle succède une galerie bilobée, percée de fenêtres à vitres blanches, et incrustée, elle aussi, de mosaïques, tout comme la coupole. Une lanterne, qui ne laisse pénétrer dans le sanctuaire qu'un jour insuffisant, couronne le tout. Notons que cette lanterne n'a été établie qu'en 1550; jusqu'à ce moment, de même qu'au Panthéon de Rome, l'ouverture circulaire pratiquée dans la coupole était ouverte.

LE TOMBEAU DE L'ÉVÊQUE [illegible] (BAPTISTÈRE)[1]

Quoique la raison d'être de Florence soit faite de logique et de clarté, plongeons-nous un instant dans les mystères du haut moyen âge, errons à travers ces siècles troubles et obscurs, dont le rôle n'a pas été absolument négatif, puisque c'est de ce long et douloureux effort, de ces pénétrations confuses, de ce chassé-croisé de races et de civilisations qu'est sortie notre société moderne.

Aucun monument à Florence ne personnifie ce mélange avec plus de force que les mosaïques qui recouvrent la tribune, les galeries et la coupole du Baptistère et qui retracent *le Jugement dernier*, *la Genèse*, depuis la création de l'homme jusqu'au déluge, l'*Histoire de Joseph*, de *Jésus-Christ* et de *Saint Jean-Baptiste*. Commencée en 1225 par un certain Fra Jacopo, qu'il ne faut pas confondre avec Jacopo de Torrita, qui travailla trois quarts de siècle plus tard à Rome, continuée par Apollonius, Andrea Tafi, les Gaddi, et bien d'autres artistes, dont on trouvera les noms dans les *Chiese fiorentine* du P. Richa, restaurée en 1483 par Alessio Baldovinetti, cette vaste composition offre toute la richesse et toute la solennité du style byzantin mais aussi son insurmontable ennui. C'est un art réduit à des formules d'atelier, sans originalité, sans effort, sans vie. Les mosaïstes y ont abusé des blancs crayeux, en même temps qu'ils ont multiplié les scènes outre mesure; l'art de la composition leur est étranger. Le Christ, aux pieds monstrueux de gorille, a le visage long et étroit, sans expression. Dans les épisodes de la Résurrection on relève des détails comiques : les hommes nus qui soulèvent le couvercle de leur sarcophage alternent avec des figures cinquante fois plus grandes. Aux mosaïques de la coupole font pendant celles du sol. Cet ouvrage, dont certaines parties remontent à l'année 1209, dessine des étoiles et d'autres figures géométriques, ainsi que des animaux fantastiques, qui trahissent une influence orientale. On admirera la fierté et l'allure du grand médaillon, avec les signes du zodiaque, qui a été placé près de la porte principale en 1351.

Les sculptures qui ornent l'intérieur du Baptistère, depuis le sarcophage antique, à figures de femmes et de génies, qui reçut en 1230 les ossements de l'évêque Jean de Velletri, jusqu'aux fonts baptismaux sculptés par un artiste de l'École de Pise, ou le saint Jean porté au ciel sculpté en 1732 par Ticciati dans les données du style baroque, pourront, sans nul détriment pour l'histoire de l'art, être expédiées en une phrase.

Par contre, le mausolée de l'ex-pape Jean XXIII (Baldassare Coscia de Naples, élu en 1410, déposé en 1415, mort en 1419) nous met pour la première fois, au cours de ces explorations, en présence du glorieux novateur qui a nom Donatello. Tandis que Ghiberti a concentré ses efforts sur les deux portes qui lui ont

1. *Gravure de Béry, d'après une photographie.*

valu l'immortalité, son émule a prodigué les siens en vingt endroits, comme s'il avait voulu que pas un des monuments de sa ville natale ne pût se passer de son concours. En attendant que nous le retrouvions au campanile du dôme et au dôme, au palais des Médicis et dans l'église Saint-Laurent, à Or San Michele et dans la Loge d'Orcagna, à Santa Croce et au Musée national, rappelons ici, pour n'avoir plus besoin d'y revenir, les principales étapes de cette existence d'une extraordinaire fécondité.

Considérée en gros, la carrière de Donatello (1386-1466) peut se diviser en trois périodes distinctes : la première, pendant laquelle le naturalisme l'emporte, s'étend jusqu'à 1425 environ, la seconde, pendant laquelle le naturalisme lutte avec l'imitation des modèles antiques, jusqu'à 1445 environ, la dernière, pendant laquelle les souvenirs classiques l'emportent sur le naturalisme, jusqu'à la mort de l'artiste.

« LA TEMPÉRANCE », PAR ANDRÉ DE PISE (PORTE DU BAPTISTÈRE)[1]

C'est à la seconde période, marquée par l'association de Donatello avec l'habile architecte-sculpteur Michelozzo, qu'appartient le mausolée de Jean XXIII.

Une autre sculpture, la statue en bois de sainte Marie-Madeleine, nous montre Donatello abordant ce domaine de l'ascétisme vers lequel il se laissa si souvent entraîner : la sainte, amaigrie, échevelée, forme le digne pendant de saint Jean-Baptiste jeûnant dans le désert ou de saint Jérôme priant dans sa cellule.

Si la fougue qui transporte et réchauffe ses moindres ouvrages nous empêche de classer Donatello parmi les réalistes de profession, en revanche il n'est que trop certain que le puissant statuaire florentin recherchait avec avidité toutes les occasions de représenter des figures à caractères : faces patibulaires ou masques hébétés, barbes incultes, torses décharnés.

J'éprouve d'autant moins de regret à quitter le Baptistère sans avoir épuisé l'énumération de ses trésors, que ce travail a été entrepris et mené à bonne fin par un historien d'art aussi délicat que compétent, M. Anatole Gruyer, dans ses *Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temple de Saint-Jean*.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

XI

La Loge du Bigallo. — Art et bienfaisance.

Flottant et indécis dans l'architecture religieuse, le style qui a précédé en Italie la Renaissance nous a valu, dans l'architecture civile, une foule d'édifices exquis, merveilles d'élégance et de richesse. La fantaisie s'y donne librement carrière ; s'ils n'ont pas la grande tournure monumentale, ils séduisent par la grâce des détails.

La charmante petite construction située en face du Baptistère, la *Loggia del Bigallo*, proclame avec quelle liberté les représentants de la période de transition traitaient le style gothique : l'arc ogival n'y est plus qu'un accessoire, un ornement ; il alterne avec des colonnettes torses, des pilastres, des niches, d'une légèreté et d'une élégance achevées.

La loge du Bigallo a été construite par une pieuse confrérie, l'*Archiconfraternita di Santa Maria della Misericordia*, dont les membres avaient pour mission de secourir les indigents, de recueillir les enfants abandonnés, de délivrer les prisonniers, d'enterrer convenablement les morts. Commencée en 1352, selon toute vraisemblance, la construction fut terminée en 1358.

Les peintures du Bigallo sont l'œuvre de Rossello et de Ventura di Moro ; elles représentent saint Pierre martyr prêchant contre les Patarins. Ce cycle marque la transition entre le style de Giotto et les tendances réalistes du XV[e] siècle ; celles-ci se traduisent dans les coiffures et les vêtements.

Quant aux statues, elles manquent de toute franchise et de toute netteté, comme on peut en juger par notre gravure de la page 385.

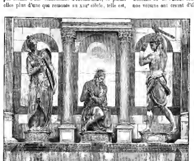
Des grilles d'une rare élégance complètent la décoration de cette merveille de l'architecture toscane.

Je noterai, dès à présent, pour n'avoir plus besoin d'y revenir, que peu de villes comptent autant d'établissements hospitaliers et autant d'institutions de bienfaisance que la capitale de la Toscane. Qu'on me permette d'insister sur ce point : il me fournit un argument à ajouter à tant d'autres qui proclament les bienfaits de l'influence classique. Assurément, de ce côté-ci des Alpes, la charité a également opéré des miracles dès le moyen âge. Mais l'assistance publique métho



[illegible] CATHÉDRALE DE FLORENCE. — [illegible]

dignement organisée, à la façon de l'empire romain, avec son cortège d'hôpitaux, d'asiles pour les nouveau-nés et pour les vieillards, de maisons d'aliénés, de monts-de-piété, me semble avoir reçu en Italie sa première forme scientifique et définitive. Dans le volume de Luigi Passerini, *Storia degli stabilimenti di Beneficenza e d'Istruzione elementare gratuita della Città di Firenze* (Florence, 1853), on ne relève pas moins d'une soixantaine d'institutions, et parmi elles plus d'une qui remonte au XIII[e] siècle, telle est, outre le Bigallo, l'*Arcispedale de Santa Maria Nuova*.



« LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN BAPTISTE » PAR VINC. DANTI (PORTE DU BAPTISTÈRE) (PAGE 390)

XII

Le Campanile de Giotto.

L'histoire du Campanile, haut de 82 mètres, qui se dresse en face du Baptistère, de l'autre côté de la Via Calzaioli, et qui est célèbre au loin sous le nom de Campanile de Giotto[2], est des plus obscures. Mais, avant d'essayer de débrouiller le mystère de ses origines, signalons un trait propre aux monuments religieux de l'Italie : au lieu de placer le clocher sur la façade du sanctuaire ou sur le transept, au lieu de le fondre dans l'ensemble architectural, les Italiens se plaisent à l'en détacher, à l'en isoler, comme s'ils avaient affaire à un élément parasite. Telle est la disposition qui s'affirme dès le VI[e] siècle à Ravenne, telle est celle qui domine au XII[e] siècle à Pise, telle est encore celle qui prévaut, à une époque plus rapprochée de nous, dans une foule de constructions de la Toscane ou de l'Italie centrale. Ne dirait-on pas que nos voisins ont craint d'ébranler ces édifices par le son des cloches, sinon comment expliquer qu'ils en aient éloigné comme à plaisir un membre d'architecture qui semble devoir en faire partie intégrante ?

D'après les plus récentes recherches, résumées par M. Marcotti dans son *Guide-Souvenir de Florence*, l'ancien Campanile ayant été détruit en 1333 par un incendie, l'*opera del duomo* (les marguilliers du dôme) chargea Giotto, qui, à l'instar de tant d'artistes du XIV[e], du XV[e] et du XVI[e] siècle, cumulait la pratique de l'architecture avec celle des autres arts, de composer le plan d'un nouvel édifice, plus magnifique. Dès l'année suivante les ouvriers étaient à l'œuvre pour jeter les fondations.

Après la mort de Giotto, les travaux se poursuivirent, de 1337 à 1349, sous la direction de son élève Andrea Pisano, le sculpteur des portes du Baptistère, qui les conduisit jusqu'à la corniche sculptée au-dessus des niches.

Francesco Talenti, qui remplaça à son tour Andrea Pisano, eut l'honneur de mener à fin la construction, mais il y introduisit des modifications considérables, qui, si elles interrompirent sur plusieurs points le développement des lignes tracées par Giotto, enrichirent, par contre, l'édifice de ses superbes fenêtres bilobées et trilobées.

On voit par ces quelques dates à quel point se sont trompés les historiens d'art tels que Renouvier, qui affirment que « ce bijou de marbre, accompli de tous points, a été bâti tout d'une inspiration, d'un style ogival italien, sans doute, mais pur, élégant et d'une richesse inouïe ». Il n'est pas un artiste, pas un amateur désormais, qui ne reconnaisse qu'autant la partie inférieure du Campanile pèche par la pauvreté, autant elle manque de relief, autant ses niches sont timides,

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*
2. Le Campanile ne cessa de compter des admirateurs, même en plein siècle de Louis XIV. Voici en quels termes l'apprécie le marquis de Seignelai, le fils du grand Colbert, qui visita Florence en 1671 : « Un campanile qui est un très bel ouvrage, du dessin de Giotto : c'est une tour carrée, fort haute, qui ne tient en rien à l'église ; elle est bâtie de marbre blanc, noir et rouge ; toutes les fenêtres sont si bien placées et les ouvertures hautes de ce clocher, à l'endroit où sont les cloches, si proprement travaillées, qu'elles le font estimer une des raretés de l'Italie. »



BORDURE DES PORTES DU BAPTISTÈRE, PAR GHIBERTI[1] (PAGE 398).

et autant, dans le haut, les profils ont de vigueur, les fenêtres de galbe et de richesse.

Le rôle de l'architecte n'était pas fini (les dernières fenêtres étaient achevés en 1351, la toiture le fut seulement en 1387) que déjà commençait celui des artistes en marqueterie et des sculpteurs.

Mieux encore que les bas-reliefs ou les statues du Baptistère, ceux du Campanile déroulent devant nous les annales de la sculpture florentine, depuis André de Pise jusqu'à Donatello et Della Robbia. Au point de vue chronologique, ces ouvrages se divisent avec une netteté parfaite en six sections : 1° dans le bas, les hexagones contenant les compositions allégoriques d'André de Pise et de son école, — 2° au-dessus, les losanges, avec des sujets analogues, — 3° plus haut encore, dans les niches du premier étage, les statues de l'École de Pise, — 4° celles de Niccolò d'Arezzo. — 5° celles de Donatello et de ses élèves, — 6° enfin, les bas-reliefs de Luca della Robbia, faisant suite aux hexagones du bas.

Bon nombre d'auteurs anciens, entre autres Ghiberti, encore assez voisin de ces événements pour que son témoignage mérite d'être pris en considération, affirment que Giotto fournit à André de Pise les esquisses, peut-être même les maquettes, des bas-reliefs du Campanile. Constatons tout d'abord que, même parmi les hexagones, plusieurs compositions sont indignes de son ciseau, notamment celles qui symbolisent *le Pâturage* et *l'Édification des cités*. Quant aux autres, nous y retrouvons la simplicité de moyens, l'élévation de style et de pensée, qui caractérisent le sculpteur de la porte du Baptistère. Citons *la Création de l'homme*, *la Création de la femme*, *Adam bêchant et Ève filant*, *Tubalcaïn*, *l'Ivresse de Noé*, *Caïn* (sous les traits d'Hercule) *armé de la massue*, curieuse réminiscence de l'art antique, *le Labour*, *le Commerce*, *la Géométrie*.

Que de vivacité et de concision dans ces morceaux d'une simplicité tout antique ! quels jolis tableaux de genre ! Impossible de traiter avec plus de sobriété et de goût les costumes du temps : rien ne jure davantage avec les étoffes fouillées et les scènes compliquées chères aux sculpteurs gothiques.

On ne saurait accorder les mêmes éloges aux bas-reliefs qui garnissent les compartiments en losange incrustés au-dessus des compartiments hexagones. Il est certain que nous n'avons même pas affaire ici aux élèves directs d'André de Pise : la grossièreté, la trivialité même du travail, s'opposent à une telle attribution, qui serait une injure pour ce talent grave et pur. Seule *l'Espérance* rappelle sa manière. Les autres, à commencer par *l'Extrême-Onction*, offrent le style le plus archaïque et le plus pauvre.

Au-dessus des deux cycles de bas-reliefs, qui viennent d'être décrits, sont pratiquées des niches contenant chacune une statue de prophète, de patriarche, d'apôtres ou de saint, exécutées les unes au XIVe, les autres au XVe siècle.

Les statues du XIVe siècle pèchent presque toutes par la lourdeur et le manque d'expression : elles nous apprennent combien la sculpture florentine déclina après Andrea Pisano ; rien ne ressemble moins à nos sculptures françaises, si souples et si mouvementées.

Un petit nombre seulement, entre autre la Sibylle de Tibur et la Sibylle d'Erythrée, tranchent sur ces productions parfois informes : leur ampleur et leur noblesse les ont fait rattacher par les auteurs du *Cicerone* à l'école d'Orcagna. Quelque honorable que soit cette attribution, elle ne me semble toutefois pas entièrement fondée : les deux Sibylles ont quelque chose de plus impersonnel et de plus estompé que les figures d'Orcagna.

BORDURE DES PORTES DU BAPTISTÈRE PAR GHIBERTI[1]

La gloire du Campanile, ce sont les statues de Donatello : David (*il Zuccone*), Jérémie et saint Jean-Baptiste, qui se trouvent sur le côté

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

ouest, en face du Baptistère, Abraham et Habacuc, qui se trouvent sur le côté est.

Ces pages maîtresses, dans lesquelles éclatent et les qualités et les défauts de Donatello, sa verve, sa fougue non moins que sa brutalité, étaient bien faites pour frapper ses concitoyens; elles tranchaient trop violemment et sur les statues extérieures et sur leur cadre même, je veux dire sur l'architecture qui leur servait d'abri, pour ne pas forcer l'attention du populaire. Bien vite celui-ci reconnut dans le David les traits d'un Florentin célèbre par sa laideur, le Zuccone, véritable face de pelé et de galeux, rendue avec une inexorable précision. De pareilles bravades font plus pour la popularité d'un artiste que tous les prodiges de l'exécution.


STATUE DE SAINTE MARIE-MADELEINE, PAR DONATELLO (BAPTISTÈRE)[1] (PAGE 393).

Ce fut l'émule de Donatello, Luca della Robbia, qui eut l'honneur de mettre la dernière main à la décoration du Campanile; il orna, de 1437 à 1440 (d'après M. Marcotti de 1435 à 1438), le côté nord de cinq bas-reliefs représentant Donat enseignant la grammaire, Platon et Aristote pour la Philosophie, un personnage inconnu pour la Musique, Euclide et Ptolémée pour les Sciences mathématiques, un vieillard frappant une enclume avec deux marteaux, comme symbole de l'Harmonie universelle.

Sauf la Philosophie, ces compositions, qui comptent parmi les plus anciennes du maître, manquent de vivacité et même de netteté.

La pensée a de la peine à se dégager d'une enveloppe encore trop épaisse.

1. *Gravure de Mme Jacob Bazin, d'après une photographie.*

XIII

La cathédrale (1296-1887). — La nef et la coupole. — Arnolfo et Brunellesco. — Efforts et résultats.

La fondation de la cathédrale florentine, également désignée sous les vocables de Santa Reparata ou de Santa Maria del Fiore, remonte à la fin du XIIIe siècle. A ce moment, une véritable fièvre de construction s'était emparée de l'Italie : les progrès du style gothique coïncidant avec l'essor des deux puissants ordres monastiques fondés par saint François et saint Dominique, non seulement la Toscane, mais les États Pontificaux, l'Ombrie, la Lombardie, se couvrirent de monuments aux profils mouvementés, couronnés par une forêt de flèches s'élançant dans les airs.

Quoique le style gothique eût franchi les Alpes relativement tard, toutes les grandes cathédrales italiennes, sauf celles de Milan (1386) et de Bologne (1390), ont été commencées au XIIIe siècle.

Il ne sera pas sans intérêt de dresser ici la liste des principaux de ces monuments, avec la date de leur fondation; je ne m'attache naturellement qu'aux édifices offrant un intérêt exceptionnel.

Basilique de Saint-François, à Assise, commencée en 1228.

Dôme de Sienne, première moitié du XIIIe siècle.

Basilique de Saint-Antoine, à Padoue	1256
Église Sainte-Anastasie, à Vérone	1261
Dôme d'Arezzo	1277
Église Santa Maria Novella, à Florence	1278
Église de Saint-Sixte, à Rome	1280
Église des Frari, à Venise	1280
Dôme d'Orvieto	1290
Église Santa Croce, à Florence	1294
Dôme de Florence	1296
Dôme de Naples	1299
Église Saint-Dominique, à Pérouse	1304

Quelques mots d'abord sur le premier architecte de la cathédrale florentine : Arnolfo di Cambio (1232-1301), faussement appelé Arnolfo di Lapo, était l'élève et avait été le collaborateur de Nicolas de Pise, dont il ne tarda pas toutefois à éclipser la réputation. Son souvenir est lié, non seulement à la cathédrale, mais encore à deux autres monuments fameux de Florence, Santa Croce, l'église des Franciscains (1294), et le Palais-Vieux (1295).

Arnolfo ne put diriger que les débuts de la construction : il mourut en 1301, cinq années seulement après la pose de la première pierre. Suspendus par suite des troubles politiques, les travaux ne furent repris que dans le second tiers du XIVe siècle, sous la direction de Giotto d'abord, d'André de Pise ensuite, auquel succéda Francesco Talenti, dont l'avènement marqua une série d'innovations capitales; c'est ainsi qu'en 1366-1367 une commission inspirée par lui décida l'établissement, sur le transept, d'un



FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE FLORENCE. — DESSIN DE BRETHAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tambour supportant une coupole octogonale. Ce projet fit loi désormais; en entrant en fonctions, chaque nouvel architecte devait jurer de le respecter religieusement.

Les travaux avançaient lentement. Au début du XVe siècle, une erreur de calcul commise par un des architectes chargés de construire les contreforts des tribunes du chœur obligea les administrateurs à nommer une commission spéciale pour élucider un problème qui devenait plus compliqué au fur et à mesure qu'on le serrait de plus près. C'est à cette occasion — en 1404 — qu'il est pour la première fois fait mention de Brunellesco.

Résumons ici, avant d'aller plus loin, les principales étapes de la carrière de ce maître illustre, le rénovateur de l'architecture, bien plus, le fondateur de la Renaissance.

Filippo Brunellesco ou dei Brunelleschi était né à Florence en 1377. Il appartenait à une famille à la fois des plus honorables (son père était notaire) et des plus intelligentes, car lorsqu'elle vit la vocation de l'enfant se dessiner avec tant de force, elle le laissa librement suivre son penchant. Aussi bien, dans une ville industrieuse et commerçante telle que Florence, la profession d'artiste était-elle considérée comme une profession libérale entre toutes, et non, ainsi que dans certaines cités plus aristocratiques, comme une profession manuelle. Seul Michel-Ange eut à compter, un siècle après Brunellesco, avec la résistance de son père, entiché de sa noblesse et qui n'admettait pour son fils d'autre carrière que celle des armes, de la diplomatie ou de l'administration.

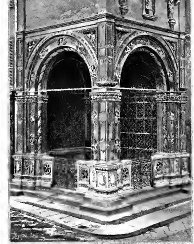
FRAGMENT DU PAVEMENT DU BAPTISTÈRE[1] (PAGE 397)

Sans être un savant dans l'acception que nous attachons aujourd'hui à ce terme (il n'avait pas fait d'études régulières, ayant quitté l'école primaire, où l'on enseignait la lecture, l'écriture et les quatre règles de l'arithmétique, pour ceindre le tablier de cuir de l'apprenti orfèvre), ce jeune homme sans lettres avait une curiosité qui n'était égalée que par sa prodigieuse facilité d'assimilation. Il apprit tout de pratique, sans s'embarrasser de formules inutiles, les sciences positives aussi bien que l'histoire sainte et la philosophie. Les écrivains et les savants de profession prenaient plaisir à discuter avec lui sur les questions les plus ardues, et ses amis, ravis par la force de sa dialectique, l'appelaient un nouveau saint Paul.

Familiarisé à la fois avec la pratique de l'orfèvrerie, de la sculpture et de l'architecture, le jeune Brunellesco put dès 1401 — ainsi dès l'âge de vingt-quatre ans — entrer en lice avec Ghiberti, et lui disputer la commande des portes du Baptistère. Il ne tarda pas toutefois à renoncer à la sculpture, fixé à Rome vers 1403, il se laissa absorber par les études architecturales, plus conformes à son génie, fait de raison plutôt que de sentiment ou d'imagination. Les ruines augustes au milieu desquelles il vécut pendant une quinzaine d'années (jusque vers 1417), sauf d'assez fréquentes excursions dans sa ville natale, le conquirent irrévocablement au culte de l'antiquité classique. Rien n'égala l'ardeur avec laquelle il étudia les modèles que la Ville éternelle offrait alors en bien plus grand nombre encore qu'aujourd'hui. Il est probable que ce fut pendant cette même période de concentration qu'il entreprit ses recherches sur la perspective, science qu'il parvint à renouveler de fond en comble, de même qu'il créa de toutes pièces le style d'architecture que nous désignons sous le nom de style de la Renaissance et qui mériterait de porter son nom. Insistons sur ce point : Brunellesco peut revendiquer pour lui seul l'honneur de la révolution qui a transformé l'art du moyen âge, elle est sortie tout entière de son cerveau, armée de pied en cap comme Minerve sortant du cerveau de Jupiter. Son auxiliaire Donatello, au contraire, a compté des précurseurs, avec lesquels il doit partager l'honneur de plus d'une innovation.

Dans l'intervalle, les travaux de la coupole de Santa Maria del Fiore avaient été poussés jusqu'aux fenêtres circulaires destinées à éclairer le tambour, et même jusqu'à la galerie qui règne au-dessus de ces fenêtres. Ce fut au moment d'asseoir sur ce soubassement une masse aussi colossale que la coupole elle-même, que l'administration de la cathédrale, embarrassée, inquiète, fit appel aux lumières, non seulement de Brunellesco, mais de tous les hommes du métier jouissant de quelque autorité (1418). Ce qu'elle leur demandait, ce n'était pas (le fait résulte jusqu'à l'évidence des récentes recherches de M. de Fabriczy) un nouveau plan de coupole, mais bien des conseils pratiques, tant pour la construction même que pour l'établissement d'un échafaudage. Brunellesco, dont la hardiesse égalait la science, proposa une coupole ovoïdale à double paroi. Il consigna ses idées dans

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*



LA LOGGIA DEL BIGALLO [1] (PAGE 397)

un mémoire qui nous est conservé et dont on trouvera le texte dans l'ouvrage de Vasari. Constatons, avant d'aller plus loin, que ce qui peut rester de maigreur ou de raideur dans la coupole actuelle provient du tracé imposé à Brunellesco par ses prédécesseurs, tracé qu'il n'était plus libre de modifier à sa guise.

Une particularité des concours de la Renaissance, c'est que les architectes d'alors ne se bornaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, à soumettre aux juges des dessins sur papier — plan, coupe et élévation — mais exécutaient de véritables modèles en bois, formant une réduction exacte de l'édifice projeté.

Lors du concours institué en 1419, Brunellesco présenta même un modèle en maçonnerie. Ce système, qui était encore en honneur au temps de Michel-Ange, mettait en lumière infiniment mieux qu'un dessin, dans lequel le talent du dessinateur donne parfois le change sur la valeur de l'architecte, les mérites et les défauts d'une construction.

Rien de plus dramatique que le récit des tribulations de Brunellesco tel qu'il s'offre à nous dans la biographie composée par son contemporain Manetti ainsi que dans celle que rédigea au siècle suivant Georges Vasari. Aujourd'hui, par une réaction facile à prévoir, la critique italienne et allemande s'évertue à démolir cet échafaudage, dans lequel, à coup sûr, l'imagination méridionale a tenu une certaine place. Mais les érudits contemporains, M. Nardini Mospignotti aussi bien que M. de Fabriczy, le dernier en date et le plus complet des biographes du grand architecte florentin, n'ont-ils pas à leur tour dépassé la mesure en essayant de réhabiliter aux dépens de Brunellesco son compétiteur Ghiberti, dont la collaboration si gênante lui fut imposée par ses trop mécents concitoyens!

La vérité est que si Ghiberti avait, en tant qu'artiste, toutes les délicatesses imaginables, il ne brillait pas précisément, en tant qu'homme, par l'aménité du caractère. Il sacrifiait plus que de raison à l'ambition, à la vanité, à l'envie. Ses mémoires et les témoignages de ses contemporains s'accordent à nous montrer dans le grand sculpteur toutes sortes de petitesses humaines. Tantôt il proclame que l'on n'a pas élevé de son temps à Florence un seul monument important auquel il n'ait mis la main, comme si une ville qui possédait les Brunellesco, les Donatello, les Masaccio, n'eût pu à la rigueur se passer de lui. Tantôt, après s'être imposé comme collaborateur à Brunellesco, il contrarie ses projets de longues années

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

durant. En ce qui concerne ses capacités d'architecte, je ruinerai d'un mot la théorie de mes contradicteurs : dix édifices de premier ordre, que nous retrouverons au cours de nos excursions, proclament à Florence le génie de Brunellesco, il est au contraire impossible de signaler, en dehors de sa participation plus ou moins hypothétique aux travaux de la cathédrale, une construction de quelque importance à inscrire à l'actif de Ghiberti.

Pendant cette lutte, qui lui prit le meilleur de ses forces et de sa vie, Brunellesco déploya tous les talents d'un diplomate consommé. Tantôt, pour déjouer les manœuvres de ses adversaires, il simulait la maladie, tantôt il se rendait précipitamment à Rome, persuadé qu'il ferait ainsi éclater au grand jour leur impuissance toutes les fois qu'ils étaient réduits à leurs seules ressources.

Il fallut bien des années pour que les hommes de bonne foi avouassent qu'aucun architecte ancien ou moderne ne l'égalait. Finalement les Florentins reconnurent avec quelle intelligence, comme le raconte Vasari, il avait calculé les escaliers, les ouvertures destinées à l'éclairage, les rampes et jusqu'aux moindres détails de la construction. Il avait même pensé à tout ce qui était nécessaire pour établir des échafaudages dans l'intérieur de la coupole, au cas où l'on voudrait plus tard l'orner de fresques ou de mosaïques. Il avait ménagé avec non moins d'art des conduits couverts et découverts pour l'écoulement des eaux, des évents pour la circulation de l'air, et pour que les tremblements de terre ne pussent pas nuire à l'édifice. On vit alors combien il avait profité des études faites à Rome. Lorsque l'on considérait le système de la coupe des pierres, de leur liaison et de l'équilibre des forces qui se combattaient sans s'accorder, on était en quelque sorte effrayé du génie du maître : il n'y avait rien de si difficile qu'il n'eût su rendre facile. Il imagina des machines formées de contrepoids et de roues, à l'aide desquelles un seul bœuf élevait des fardeaux que six paires de ces animaux eussent pu à peine remuer.

Le projet de Brunellesco une fois adopté — on a vu au prix de quelles luttes, — les travaux marchèrent régulièrement, mais sans célérité : commencés le 7 août 1420, la coupole fut achevée le 30 août 1436, ainsi au bout de seize ans seulement, alors que la coupole de Saint-Pierre de Rome fut menée à fin en un peu moins de deux ans. Il est vrai que les architectes de la basilique romaine bénéficièrent des expériences instituées un siècle et demi auparavant par Brunellesco.

La coupole achevée, il restait à construire la lanterne destinée à assurer par son poids la stabilité de cette calotte immense. Lors du concours (toujours la défiance florentine!) ouvert en 1436 pour la construction de cet appendice, qui forme à lui seul un monument, Brunellesco l'emporta, comme de raison, sur ses rivaux ; ce ne fut toutefois qu'en 1445 qu'eut lieu la pose de la première pierre. L'année suivante, le 15 avril 1446, mourait le grand architecte florentin, le plus grand des architectes modernes. Il n'eut pas la joie d'assister au couronnement de son œuvre (la lanterne ne fut terminée qu'en 1461) ; mais il savait du moins que le triomphe de ses idées était désormais assuré, et il pouvait se féliciter d'avoir, d'après la belle expression de son illustre disciple et émule Léon-Baptista Alberti, « dressé dans les cieux un édifice assez grand et assez ample pour couvrir de son ombre tous les peuples de la Toscane. »

E. Müntz.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



LE CHRIST EN MOSAÏQUE DU BAPTISTÈRE[1] (PAGE 391)



DÉTAILS DU CAMPANILE[1] (STATUES DE DONATELLO)

A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MUNTZ

FLORENCE

XIV

La Cathédrale (*suite*). — Un peu d'esthétique

La cathédrale de Florence jouit d'une telle célébrité que je n'ai pu me dispenser de raconter en détail toutes les péripéties par lesquelles a passé la construction. Mais, la part de l'histoire une fois faite, la critique a le devoir d'entrer en scène et de demander si les résultats sont en rapport avec cet effort immense, qui a duré près de six siècles. On composerait une petite bibliothèque avec les volumes et les brochures que les érudits et artistes florentins ou étrangers ont consacrés à l'histoire de la construction de Santa Maria del Fiore. Peu s'en est fallu — et pour ma part je regrette cette lacune — que l'on ne publiât *in extenso* les comptes des dépenses du XIII[e] au XIX[e] siècle, ainsi qu'on l'a fait pour la cathédrale de Milan, dont les *Annali* remplissent quelque chose comme dix volumes in-quarto d'impression compacte. Les critiques les plus perspicaces se sont acharnés sur le problème, ils ont entassé Pelion sur Ossa. En réalité, le jeu ici vaut-il la chandelle? Parlez-nous à satiété des cathédrales de Pise ou de Sienne, dont j'ai eu naguère le plaisir d'analyser les merveilles à l'intention des lecteurs du *Tour du Monde*, ou encore de la cathédrale d'Orvieto, ou de la basilique de Saint-Marc de Venise. Rien de mieux. Mais faire un tel excès d'honneur à cet édifice hybride, mal venu dès le principe, avec sa façade postiche, qui s'appelle la cathédrale de Florence, cet édifice qui ne se sauve que par le luxe de l'ornementation, voilà qui passe la mesure. Sainte-Marie-des-Fleurs n'a à mes yeux qu'un mérite négatif : elle démontre éloquemment à quel point le style gothique, tel que l'avaient élaboré et développé les architectes de l'Ile-de-France, répugnait en réalité au tempérament des Italiens, ceux-ci n'y ont jamais vu qu'un prétexte à toutes les fantaisies

« L'EUCHARISTIE ». SCULPTURE DU XIV[e] SIÈCLE (CAMPANILE) (PAGE 403)[3]

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez t.* XLIII, *p.* 321 *et* 337; *t.* XLV, *p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321; *t.* XLVI, *p.* 161, 177 *et* 193; *t.* LI, *p.* 305, 321 *et* 337; *t.* LXIII, *p.* 129, 145 *et* 161; *t.* LXIV, *p.* 129 *et* 145; *t.* LXVI, *p.* 369 *et* 385.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

de l'ornementation, ils n'ont pas deviné quelle rigueur de déduction et en même temps quel imprévu comportait ce style si savamment raisonné.

On comprend que, au moment de battre en brèche une réputation aussi solidement établie que celle de la cathédrale de Florence, j'éprouve le besoin de me retrancher derrière des connaisseurs autorisés. Écoutons Renouvier, l'éminent archéologue et historien d'art de Montpellier : « Que de choses, déclare-t-il, il manque à la cathédrale de Florence dans les conditions de l'architecture chrétienne! Ses arcs sont déprimés, son ornementation pauvre et nue, son ensemble est vaste, élevé, mais sans cet élancement qui tient aux proportions générales. La hauteur de la nef est de 41 m. 90, pour une largeur de 16 m. 56. Les arches ont une ouverture de 18 m. 56 et les piliers un diamètre de 2 m. 60; en comparant ces mesures à celles d'un des beaux intérieurs gothiques de France, on se rend compte de leur manque d'effet : Amiens a une nef à peine plus élevée, 42 m. 24, mais sa largeur n'a que 12 m. 34, l'ouverture de ses arches 5 m. 19, et le diamètre de ses piliers 2 m. 08 ».

Mon regretté ami Alfred Darcel, le savant conservateur du musée de Cluny, n'a pas été moins affirmatif. « L'église, dit-il, qui a fait la réputation d'Arnolfo est conçue dans un style gothique hésitant. Tous les éléments sont empruntés à notre architecture du nord; mais Arnolfo n'a pas su s'en servir. D'abord, il n'a pas osé élever les voûtes de sa nef, ce qui lui a permis de supprimer contreforts et arcs-boutants, mais, au-dessus des arcs qui la séparent des bas-côtés, il n'a trouvé de place que pour des oculi, afin de l'éclairer; enfin, dans les larges travées — aussi larges que hautes, semble-t-il — il n'a pu percer que de hautes et étroites fenêtres ogivales. De telle sorte que l'église est sombre, même par le beau soleil. Les supports des arcs de la nef sont de simples piliers à angles abattus que couronne un haut chapiteau à trois rangs de feuilles entablées sans saillie. Ils traversent pour ainsi dire ce chapiteau, pour en rencontrer un second au-dessous d'une galerie en encorbellement qui règne à la naissance des nervures de la voûte, et sont, de plus, coupés, entre deux, par deux rangs de moulures. Les architectes italiens, on le voit, se résignaient avec peine à accuser les lignes verticales du système de construction qu'ils nous empruntaient. Le chevet et les transepts sont divisés chacun en cinq chapelles rayonnantes, mais à l'intérieur seulement. Leurs séparations sont enveloppées par le mur polygonal extérieur, de telle sorte que les jeux de lignes que forment toutes les chapelles isolées les unes des autres, comme au chevet de l'église Saint-Ouen par exemple, sont complètement perdus et qu'il est impossible d'éclairer latéralement ces chapelles. »

Un témoignage encore pour faire à cet égard la conviction dans l'esprit du lecteur. Dans son récent volume sur Florence, mon infatigable confrère en voyages, M. Paul Joanne, déclare que « l'intérieur nu de ce vaste vaisseau, sans proportions élégantes, parle peu à l'imagination, et que la vue est attristée par le ton gris argileux et l'aspect froid des piliers et des nervures ogivales[1] ».

En un mot — et il n'est pas un juge impartial qui contestera désormais cette vérité — : la cathédrale de Florence s'impose, non par la vigueur ou la majesté de son architecture, mais uniquement par le luxe de sa décoration.

XV

La Cathédrale (suite). — La Façade.

Avant d'aborder la description de ce vaste monument et de l'incomparable série de sculptures des XIVe, XVe et XVIe siècles qu'il abrite, je dois retracer les vicissitudes par lesquelles a passé la façade : les péripéties qu'a traversées cette partie de l'édifice sont plus longues encore, sinon plus émouvantes, que celles de la construction de la nef et de la coupole.

C'est un thème développé à satiété que l'absence de façades dans l'immense majorité des églises de la Toscane : les héritiers des Étrusques, quelque avisés qu'ils fussent, avaient pour règle de finir par où l'on commence d'ordinaire. Qu'arriva-t-il? C'est que dans l'intervalle le goût avait changé, et plus souvent encore la dévotion. Les nefs une fois voûtées tant bien que mal, l'abside fermée, le sol recouvert d'un pavement plus ou moins luxueux, qu'importait que la façade disparût ou non sous une forêt de statues, sous un scintillement d'incrustations! Les offices pouvaient être célébrés en toute sécurité, il n'en fallait pas plus. Des siècles durant — pour Sainte-Marie-des-Fleurs, l'intervalle se chiffre par plus de quatre cents ans! — les fidèles entraient, résignés, par les portes pratiquées dans ce mur épannelé, revêtu d'un simple crépi. Si Santa Maria Novella a dû attendre sa façade jusqu'au XVe siècle, où un simple particulier, un Rucellai, eut l'idée généreuse de la faire édifier à ses frais, si Santa Croce n'a été pourvue de la sienne qu'en 1863[2], Santa Maria del Fiore a dû attendre jusqu'en 1887 l'appendice qui, de ce côté-ci des monts, passe pour le complément indispensable de tout sanctuaire. Mais il y a une église florentine encore plus mal partagée : c'est San Lorenzo, la paroisse des Médicis. Dieu soit cependant si les projets de façade lui ont manqué depuis le concours ouvert en 1516 par le pape Léon X! Au fond, cela vaut mieux ainsi; du moment où les façades ne devaient pas prendre naissance en même temps que le corps de l'Église, autant les laisser à l'état de mur dépourvu d'ornement! Les Milanais ne se croient-ils pas tenus aujourd'hui de démolir, pour la remplacer par une façade gothique, la façade Renaissance dont le XVIe siècle a gratifié leur cathédrale? Au risque de prolonger outre mesure cette discussion, j'ajouterai qu'en ce qui concerne Milan, les

1. *Florence*, Hachette, 1893.
2. Et encore fut-ce un étranger, l'Anglais Sloane, qui donna le demi-million nécessaire à la construction.

sectateurs à outrance de Viollet-le-Duc, qui tentent de restituer à n'importe quel monument son caractère primitif, dussent-ils le démolir à moitié, me semblent faire fausse route. Une cathédrale telle que la leur ne constitue pas seulement une œuvre d'art, elle forme en même temps une page d'histoire : respectons la marque que chaque génération y a mise ; ne sacrifions pas l'intérêt historique avec la légèreté qui caractérise tant d'architectes de nos jours.

L'histoire de la façade primitive de la cathédrale de Florence — pour en revenir à elle — est des plus obscures : on ne sait même pas si le mur actuel correspond ou non au mur construit par Arnolfo. Mais ce qui est certain, c'est que cette façade, quoique inachevée, avait pour ornement d'innombrables statues, depuis celles des maîtres du xive siècle jusqu'à celles de Donatello (aujourd'hui exposées à l'intérieur de la cathédrale, à savoir : Coluccio Salutati, Gianozzo Manetti et le Pogge).

Les statues dont les artistes du xive siècle ont garni — on n'ose dire enrichi — le Campanile nous ont fait toucher au doigt la décadence, l'abaissement de la sculpture florentine après André de Pise. Les statues sculptées vers la même époque pour la façade n'ont pas droit à plus d'estime. Quoique séparées depuis longtemps de l'édifice auquel elles étaient destinées, ces productions doivent être mentionnées ici : elles nous fournissent un nouveau témoignage d'une dégénérescence que rien ne faisait prévoir après les conquêtes réalisées par ces trois grands initiateurs : Nicolas de Pise, Jean de Pise et André de Pise.

Celles de ces statues qui sont venues jusqu'à nous (quatre ont été installées près de la Porta Romana, d'autres sont entrées au musée du Louvre avec la collection Campana) ne représentent ni des philosophes ni des poètes antiques, comme on l'a cru (les têtes sont rapportées), mais bien des prophètes ou des apôtres, ainsi que la démonstration en a été faite par M. Louis Courajod, le savant conservateur du musée du Louvre. M. Courajod, avec qui je suis heureux de me trouver d'accord, sur ce point spécial du moins, ajoute que ces statues sont « d'horribles magots ».

On attribue d'ordinaire à André de Pise, sur la foi de Vasari (M. Cavallucci ne se prononce pas), une autre statue de la façade, celle du pape Boniface VIII, exposée dans les « Orti Oricellari », les jardins Ruccellai.

« LA PHILOSOPHIE »[1], PAR LUCA DELLA ROBBIA (CAMPANILE)

1 *Dessin de Krieger, d'après une photographie.* — Nos quatre gravures : *la Sculpture*, de Luca della Robbia (p. 416), *l'Eucharistie*, une *Sibylle* et *la Philosophie*, de Luca della Robbia, nous font toucher au doigt les évolutions de la sculpture florentine depuis 1340 environ jusqu'à 1440.

Mais cet ouvrage, ainsi que j'ai pu m'en convaincre *de visu*, est d'une facture trop raide, trop maigre et trop plate pour provenir de la main d'un maître aussi éminent. En voici un rapide croquis : Le pape est assis, il lève la droite (la gauche est brisée). L'inscription BONIFATIVS P. P. VIII nous apprend quel est le personnage représenté. Les deux apôtres qui tiennent compagnie au fougueux pontife — saint Pierre[1] et saint Paul — ont des têtes rapportées. Leurs draperies, de style gothique, sont assez bonnes. Les deux anges ont également des têtes rapportées ; celle de l'ange de gauche paraît même antique, c'est-à-dire romaine, mais leurs draperies sont d'une pauvreté insigne.

Il serait injuste de laisser le lecteur sur cette impression. A Florence même, Orcagna sculptait en plein xive siècle son admirable tabernacle d'Or San Michele, avec lequel nous ferons connaissance dans une prochaine livraison, tandis que des sculpteurs anonymes — des Siennois, selon toute vraisemblance — enrichissaient la façade de la cathédrale d'Orvieto de ce chef-d'œuvre qui s'appelle *le Jugement dernier*.

Après cette digression nécessaire, je reprends l'historique — j'allais dire l'odyssée — de la construction de la façade.

En 1490 Laurent le Magnifique ouvrit un concours (c'était leur cheval de bataille, à ces Florentins, si grands raisonneurs et si caustiques !) pour donner à Santa Maria del Fiore le supplément de décoration qui lui faisait défaut. Lui-même, le diplomate avisé entre tous, le poète inspiré, le connaisseur émérite, ne dédaigna pas d'entrer en lice : son projet fut soumis au ballottage tout comme ceux de ses émules, les simples maîtres d'œuvre. Il arriva de ce concours ce qui devait arriver : les tâtonnements de la commission arrêtèrent net l'élan populaire. Quelque vingt ans plus tard, un autre Médicis, le propre fils du Magnifique, le pape Léon X, au moment de faire son entrée triomphale dans sa ville natale, dont jadis il s'était enfui déguisé à la suite d'une émeute, donna l'ordre de masquer ce mur immense qui déshonorait le plus bel ensemble de la ville. Sculptures et peintures, marbres et trompe-l'œil, rien ne fut épargné pour obtenir ce superbe résultat : composer une façade en forme d'arc de triomphe, avec des statues de prophètes dans les niches, et des bas-reliefs représentant des scènes de l'Ancien Testament !

En 1587, l'ancienne façade fut définitivement dé-

1 La statue de saint Pierre est l'œuvre de Francesco de Neri, surnommé il Pellajo, qui la sculpta en 1362 (Cavallucci, *Santa Maria del Fiore*, p. 125).

molie et les statues dispersées. Mais tous les projets de reconstruction formés, soit par le XVIe, soit par le XVIIe siècle, avortèrent sans exception aucune. A un moment donné, la décoration de cet immense mur ne se composait plus que de fresques simulant des ordres d'architecture!

Il était réservé au XIXe siècle de compléter sur ce point l'œuvre d'Arnolfo et de Talenti : les travaux, repris en 1860 à l'aide de souscriptions particulières, furent menés à fin en 1887, et Santa Maria del Fiore s'enorgueillit aujourd'hui d'un décor très riche (bien que la dépense n'ait pas atteint un million de francs). La nouvelle façade, composée par l'habile architecte florentin Emilio de Fabris († 1875), s'harmonise convenablement avec le reste de l'édifice, quoique trois frontons triangulaires répondant aux trois nefs, et flanqués de clochetons, comme à la cathédrale d'Orvieto, eussent certainement produit plus d'effet que le fronton unique adopté par de Fabris.

XVI

La Cathédrale (suite). — Incrustations et Sculptures. — Les Précurseurs de Donatello.

Nous avons fait — on l'a vu — la part de la critique. Le moment est venu de rendre hommage aux beautés de détail qui attirent en pèlerinage à Santa Maria del Fiore tous les amis de l'art.

En faisant le tour de cet immense polygone, plus d'une surprise — et des plus agréables — nous attend. C'est d'abord l'élégance et la variété des incrustations, qui sont composées de plaques de marbre blanc de Carrare, de marbre vert de Prato et de marbre rouge de la Maremme. Les Italiens ont de tout temps excellé dans les diverses branches de la mosaïque : à Santa Maria del Fiore, ils se sont surpassés. Quel dommage que ces marqueteries ne résistent pas plus longtemps à l'action de l'atmosphère! A chaque instant il faut les renouveler, et ce n'est pas trop d'un atelier permanent pour rapiécer cette vaste robe de marbre[1].

Quoique le parti pris général adopté pour l'extérieur de Santa Maria del Fiore soit l'ornementation plane, on a associé à cette dernière, par places, l'ornementation en relief. Prenons la première porte latérale nord : la mosaïque et la sculpture s'y mariant avec un art parfait, malgré la sévérité relative du style, les chambranles sont flanqués de colonnettes torses, dont le bas est comme protégé par des lions ou des lionnes, l'un tenant entre ses griffes un enfant nu, l'autre surveillant sa progéniture. Dans la lunette, une sculpture terriblement archaïque, une Vierge entre deux anges.

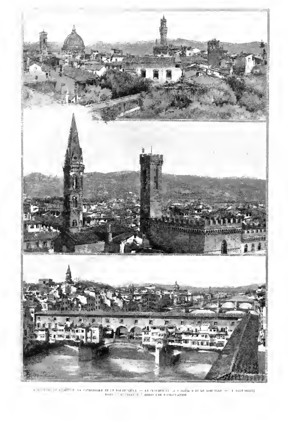
La seconde porte, du même côté, la *Porta della Mandorla*[1], est plus riche encore : ce ne sont qu'assises de vert de Prato, colonnettes torses, incrustées de marbres noirs, pilastres disparaissant sous les sculptures, incrustations simulant des lustres, têtes de lions en bronze, statuettes d'apôtres sous des dais, statues à la base et au sommet des pinacles. Et enfin, pour garnir ce cadre éblouissant, une mosaïque en cubes de verre, à fond d'or, une *Annonciation*, exécutée à la fin du XVe siècle par les Ghirlandajo. Je dirai tout de suite qu'autant que l'on peut juger de cette composition dans son état actuel (elle a été fortement retouchée), elle manque de parti pris; l'or y est prodigué sans nécessité dans les vêtements.

Le privilège des fondations collectives qui, telles que la cathédrale de Florence, exigent le concours de quelque vingt-cinq ou trente générations, c'est de nous faire assister aux victoires aussi bien qu'aux défaites. Il est rare qu'au cours d'une si longue odyssée, elles n'offrent pas, si ce n'est aux vaincus, du moins à leurs descendants, l'occasion de la revanche. C'est ainsi qu'à Santa Maria del Fiore, sans même franchir le seuil du sanctuaire, nous avons le plaisir de découvrir, à côté des informes essais laissés par les successeurs d'André de Pise, la première manifestation d'un art nouveau, d'un art plein de fraîcheur, de sève et de vie. Les montants, voussures et pinacles des portes latérales, tel est le domaine dans lequel les novateurs tentèrent, à la fin du XIVe et au début du XVe siècle, un effort qui, pour le coup, fut décisif. Cette fois d'ailleurs, comme un siècle auparavant, le signal de la révolution fut donné par un étranger, non par un Florentin. La sculpture toscane devait aux Pisans sa première impulsion : ce fut à un ultramontain (par rapport à l'Italie), à un Flamand ou à un Allemand, qu'elle fut redevable de l'évolution qui aboutit, après un contact des plus rapides, aux triomphes de Ghiberti et de Donatello.

De cet hôte mystérieux, nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il s'appelait Pietro di Giovanni, Pierre fils de Jean, ou Pietro Tedesco, Pierre l'Allemand. Il me suffira de rappeler que, de 1386 à 1402, Pierre exécuta la décoration de la seconde porte sud de la cathédrale. Malgré le titre pompeux de *Précurseur de Donatello* qu'on lui a décerné, malgré ce qu'il pouvait y avoir de fécond dans son enseignement, sachons nous garder de toute illusion. L'artiste flamand ou allemand n'était pas un aigle, il s'en faut, inspiration lourde et main peu exercée, il n'avait pour lui que son esprit d'initiative. S'il pesa à ce point sur la sculpture florentine, ce ne fut pas en raison de son talent, mais en raison de ses origines, je veux dire en

1. Dès le XVIe siècle, Montaigne, qui visita Florence en 1580-1581, constatait ces altérations : « Le lendemain M. de Montaigne monta le premier au haut du Dôme, où il se voit une boule d'airain dorée qui semble d'en bas de la grandeur d'une bale, et quand on y est, elle se treuve capable de quarante homes. Il vit là que le marbre de quoy cete eglise est encroutée, mesme le noir, commence déjà en beaucoup de lieus à se démantir, et se fond à la gelée et au soleil, mesme le noir, car cet ouvrage est tout diversifié et labouré, ce qui lui fit crendre que ce marbre ne fût pas fort naturel. »

1. Ce nom lui vient de la gloire, en forme d'amande (*mandorla*), dans laquelle est placée la Vierge sculptée au-dessus de la porte.



[illegible] LA CATHÉDRALE ET LE PALAIS VIEUX. — LE CLOCHER DE LA BADIA ET LE BARGELLO. — LE PONT VIEUX.
[illegible] D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

tant que représentant de ce style gothique qui depuis un siècle pénétrait en Italie par tant de ramifications.

La porte latérale du nord ou *Porta della Mandorla*, dont nous avons donné tout à l'heure un léger croquis, nous initie à la fois aux tentatives de Niccolò di Piero Lamberti d'Arezzo et à ceux de Nanni di Banco. Il y a un abîme entre la distinction de ces maîtres et la rudesse de Pietro di Giovanni.

Plusieurs des figurines nues de Lamberti sont déjà tellement avancées qu'il est impossible de les croire antérieures à Donatello; elles offrent autant de pureté que l'*Isaac* de Ghiberti : tel est l'homme nu, une chlamyde jetée sur l'épaule gauche. Quant au haut-relief de Nanni di Banco, la Madonna della Centola (la Vierge remettant sa ceinture à saint Thomas), il respire une fraîcheur et une grâce incomparables : trop tôt le naturalisme, souvent brutal, de Donatello substitua la recherche du caractère à celle de la beauté, qui s'incarne à un si haut degré dans les œuvres de Nanni. Sur la porte même de la Mandorla, deux statuettes de *Prophètes*, exécutées entre 1406 et 1408, nous initient aux premiers efforts de Donatello.



LA SIBYLLE TIBURTINE[1] (CAMPANILE) (PAGE 403)

L'une d'elles révèle, d'après M. Schmarsow, l'influence de Niccolò di Piero, l'autre celle de Ghiberti, c'est-à-dire de deux artistes qui procèdent en droite ligne du style gothique, ce style qui fut aussi la source principale où Donatello, jeune, puisa ses inspirations. Ai-je besoin d'ajouter, après cette constatation, que l'arrangement des draperies y conserve quelque chose de conventionnel et de raide?

XVII

La Cathédrale (suite). — L'intérieur. — Ghiberti, Donatello, della Robbia et Michel-Ange.

Pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur, Santa Maria del Fiore ne produit l'impression d'infini propre à tant de cathédrales gothiques : on n'y trouve ni variété de combinaisons (voûtes plus petites répondant aux voûtes principales, puis subdivisées à leur tour en voûtes encore plus petites), ni jeux de lumière. Rien de plus disgracieux ni de plus plat que ces piliers en pierre grise, avec leur double étage de pilastres : ce n'est plus du gothique et ce n'est pas encore de la Renaissance. Dans le vaisseau, très vaste et très clair, tout est de plain-pied, les bas-côtés se relient à la nef principale de manière à ne former avec elle qu'une sorte de halle, où la vue est bornée par le mur droit, uni, nu, couvert d'un horrible badigeon jaune, sans chapelles latérales, sans niches, sans rien qui donne de la profondeur, du clair-obscur, du mystère. L'absence de chaises et d'autres meubles, sauf dans un coin et dans le chœur, où règnent des stalles modernes, en bois peint, d'un goût déplorable, ajoute encore à la nudité.

Il n'est pas jusqu'au pavement, commencé sur les dessins de Baccio d'Agnolo, l'habile architecte du XVI[e] siècle, continué sur ceux de son fils Giuliano, qui n'attriste la vue : ce ne sont que grands dessins vides — rectangles, octogones, etc., — en marbre blanc et gris, rouge par endroits. Comment, dans ce pays de la couleur, a-t-on pu adopter un tel parti pris de monochromie!

Sur un fond aussi terne, il n'est objet qui ne perde de son éclat. Placez à Santa Maria del Fiore dix fois plus de sculptures qu'elle n'en contient actuellement, elle paraîtra toujours vide. Ne dirait-on pas que, comme à Saint-Pierre de Rome, l'architecte a voulu uniquement agir par l'ensemble?

Seule la coupole, avec ses huit oculi gigantesques garnis de vitraux, frappe et par ses dimensions et par sa hardiesse.

Et cependant, gardons-nous de l'oublier, les chefs-d'œuvre qui garnissent Santa Maria del Fiore feraient la gloire de dix cathédrales et de dix grandes cités. Les productions de la sculpture y sont hors de pair : c'est par elles que je commencerai, comme de droit, cette rapide inspection.

Le président de Brosses, malgré les innombrables hérésies dont il s'est rendu coupable en matière d'art, a entrevu cette loi, qu'à Florence la sculpture est supérieure à la peinture.

« Le Vasari, dit-il, a beau donner de l'encensoir à son pays sur cet article, si c'est pour se faire valoir lui-même, il devrait cacher ses tableaux, qui ne sont pas fort au-dessus du médiocre. En un mot, ce qu'il y a de plus curieux ici en ce genre, c'est d'y voir les premiers monuments de l'art qu'ont fabriqués Cimabue, les Giotto, Gaddo Gaddi, Lippi, etc., très méchants ouvrages pour la plupart, mais qui servent cependant à faire voir comment le talent s'est développé et perfectionné peu à peu. Mais si la peinture est faible ici, en récompense la sculpture y triomphe; c'est la ville des statues par excellence. »

Dès le XIV[e] siècle, le besoin de creuser la forme jusqu'à la limite de l'invraisemblable, et, d'un autre côté, la recherche de la couleur, de l'éclat, avaient

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

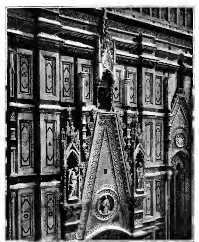
atteint à leurs dernières limites. On proscrivait — à la lettre — les surfaces planes; on ne se plaisait qu'aux angles rentrants et aux saillies. L'œil ne savait où se reposer dans ce dédale de niches et de reliefs. L'expression de la vie, aux yeux de ces artistes inquiets du XIVe siècle, résidait dans la variété des formes.

Le bénitier de la cathédrale, dont on a longtemps attribué le dessin à Giotto, mais qui appartient en réalité à l'École de Pise, fournit un exemple mémorable de ces combinaisons et de ces alternances de lignes. On en jugera par notre gravure.

Autant le bénitier a de légèreté, autant il y a de lourdeur dans le mausolée de l'évêque Antonio d'Orso († 1336), sculpté par Tino da Camaino, le compatriote et le disciple d'Andre de Pise. Ce monument se compose d'une statue assise sur un sarcophage, qui repose sur trois lions, auxquels une double arcade à console sert de support. Rien ici qui rappelle ni la vigueur, ni même la netteté de la statuaire française contemporaine.

Franchissons un siècle; dans l'histoire d'un monument tel que Santa Maria del Fiore, c'est comme qui dirait un lustre, et étudions la châsse en bronze qui renferme les cendres de saint Zanobi, le premier évêque de Florence; nous voilà en pleine Renaissance et devant une des créations les plus pures de Ghiberti. Dans l'essaim d'anges soutenant la guirlande qui encadre l'inscription, l'artiste a déployé une pureté, une harmonie, une suavité, qui rappellent les meilleurs modèles de la Grèce; mais il est resté l'homme de son temps par l'émotion et la fraîcheur. Les autres bas-reliefs renferment de délicieux tableaux de genre.

Telle est, à la cathédrale d'abord, à Florence ensuite, la masse des chefs-d'œuvre qui sollicitent l'attention, que le lecteur m'excusera de glisser sur celles de ces pages que j'ai déjà eu l'occasion d'apprécier ailleurs, sauf à réserver la place ainsi gagnée en faveur de celles que j'ai le plaisir de lui présenter pour la première fois. Il me permettra donc de me borner à une mention, à une simple mention, pour les ouvrages



FRONTON DE LA PORTE [illegible][1] (PAGE 405)

du chef de la primitive École florentine, le grand Donatello. S'il veut bien se reporter à mon *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, il y trouvera la description du *Saint Jean assis* (1408-1415), qui a servi de prototype au *Moïse* de Michel-Ange, celle du *Pogge*, enfin de la fameuse *Ronde d'Enfants*, sculptée, de 1433 à 1440, pour la tribune des orgues.

Génie véhément, fébrile, avec une tendance à l'improvisation, Donatello a malheureusement trop souvent négligé de donner à ses ouvrages le fini qui distingue

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

ceux de Ghiberti, il a laissé subsister beaucoup de duretés et d'hiatus dans ses plus belles pages. Lorsque la composition ne venait pas d'un jet, il s'en fatiguait rapidement et parfois abandonnait sans scrupule l'ouvrage à peine ébauché.

Autour de ce novateur fougueux se groupent ses disciples, et tout d'abord le talent si pur qui s'appelle Nanni di Banco. Son *Saint Luc assis* (1408-1415) a mérité d'être attribué à Donatello lui-même, tant il a d'ampleur et de beauté.

Le sculpteur qui dans l'ordre chronologique fait suite à Donatello, Luca della Robbia, ne doit pas seulement sa célébrité à l'invention ou au perfectionnement des terres cuites vernissées : il a en même temps droit à toute notre estime par ses sculptures en marbre, des hauts-reliefs principalement, si purs, si recueillis, d'un charme si pénétrant !

A Santa Maria del Fiore, Luca est représenté par les bas-reliefs en marbre de la tribune des orgues (formant le pendant de ceux de Donatello), par les portes de bronze d'une des sacristies, exécutées en collaboration avec Michelozzo et Maso di Bartolommeo, puis par deux hauts-reliefs en terre cuite vernissée, incrustés dans les tympans des deux sacristies : la *Résurrection du Christ* et l'*Ascension du Christ* (1446-1450).

BÉNITIER GOTHIQUE DE LA CATHÉDRALE DE FLORENCE[1] (PAGE 407).

Quelques dates pour fixer la chronologie de la carrière de ce maître éminent : né en 1400, Luca recevait en 1431 la commande des bas-reliefs destinés à la tribune des chanteurs de la cathédrale (terminés vers 1440), et en 1437 celle des bas-reliefs destinés au Campanile. En 1443, il est pour la première fois fait mention de ses sculptures en terre cuite vernissée. De 1446 à 1474, il travailla aux portes de bronze d'une des sacristies de la cathédrale. Il mourut le 22 février 1482.

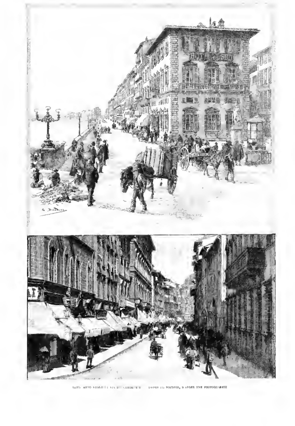
Autant Donatello a mis de fougue dans sa *Ronde d'enfants*, autant Luca a sacrifié à la sagesse, à la modération, au rythme. Ce n'est pas qu'il ne sache s'animer, mais jamais il n'entend sortir des limites que le cadre architectural lui impose. En tant qu'observation et en tant que rendu, certains de ses groupes sont des prodiges. Les contemporains déjà y admirèrent — c'est Vasari qui l'affirme — le gonflement de la gorge de ceux qui chantent, le battement des mains de ceux qui lisent la musique par-dessus l'épaule de chanteurs plus petits.

Comme ces chanteurs, ces joueurs ou joueuses de mandoline, de cithare, d'orgue, sont bien à leur rôle ! L'auteur a étudié sur le vif les différents aspects que l'émission du son fait revêtir à la physionomie : rien qu'à regarder tel ou tel des exécutants, on voit que l'un — le plus âgé — a une voix de baryton, et les autres des voix de soprano. Il faut rapprocher ce morceau de la fameuse peinture des van Eyck, au musée de Berlin : le talent d'observation n'y est pas moindre.

Et que de motifs charmants, pleins de fraîcheur et de piquant ! Les chanteurs qui lisent par-dessus l'épaule les uns des autres, l'un, la main appuyée sur l'épaule de celui qui le précède, un second suivant du doigt les notes sur le cahier de musique, et le maître de chant qui, de la main levée, modère l'ardeur des plus jeunes !

Remarquons que dans cette scène les costumes sont franchement antiques : tuniques courtes ou longues, chlamydes nouées sur l'épaule, parfois des brodequins. Ailleurs vous trouvez, comme chez Donatello, des sortes de chemisettes, laissant les bras nus et formant sur la cuisse une échancrure fermée par un bouton. Ces imitations ne sont d'ailleurs chez les della Robbia qu'un accident, une exception. A une époque où les artistes florentins, même les plus timides, subissaient la fascination de l'antiquité, les della Robbia s'efforcèrent de montrer qu'il était possible de créer un style ample, souple, harmonieux, sans copier les modèles grecs ou

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*



LUNG' ARNO NUOVO ET VIA DE' CERRETANI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

romaine, comme aussi d'ailleurs sans devenir tributaires du moyen âge. Ne consultant que leur inspiration personnelle, ils surent s'élever au style.

Si dans les *Chanteurs* la scène est groupée par échelons, dans les *Joueurs de tambourin* elle est disposée en forme d'hémicycle; de chaque côté trois enfants en retraite les uns sur les autres, au centre un de leurs compagnons qui semble diriger l'orchestre. L'ordonnance de cette composition est parfaite et montre à quel artiste supérieur nous avons affaire. Elle nous rappelle également que jamais les della Robbia ne sacrifièrent au bas-relief pittoresque mis à la mode par Ghiberti.

Aux cinq groupes, si recueillis, des *Chanteurs* et des *Chanteuses*, des *Joueurs d'orgues* et des *Joueurs de tambourin*, Luca della Robbia a opposé cinq groupes d'un mouvement admirable, mais d'un mouvement rythmé, retenu dans les limites de la décoration. Ce sont : les *Joueurs de trompette*, les *Joueurs et Joueuses de cithare*, les *Joueurs de cymbales*, enfin les *Danseurs*.

Je ne crains pas d'affirmer que la gymnastique du mouvement et de l'ordonnance n'a jamais été poussée plus loin.

Cette suite célèbre suffirait à prouver que Luca della Robbia était un sculpteur de race, digne de se mesurer avec les plus grands, le vrai émule de Ghiberti et de Donatello.

Il eût été préférable pour la gloire de della Robbia que sa collaboration à la décoration de la cathédrale se fût bornée à la tribune des orgues : il n'aurait été représenté dans le sanctuaire que par un chef-d'œuvre. Malheureusement pour lui et pour nous, il sollicita et obtint la commande des portes de bronze d'une des sacristies (avec les figures des Évangélistes, des Docteurs de l'Église, etc.), et dans ce travail, sur lequel il s'acharna près de trente années durant, il montre la même lourdeur que dans les bas-reliefs du Campanile, au lieu de manifester la grâce et la pureté qui éclatent dans le reste de son œuvre. Ses portes constituent en effet une imitation — bien imparfaite — de celles de Ghiberti, elles offrant notamment le motif des têtes en haut-relief se détachant sur les compartiments. Mais les plis des draperies forment une ligne trop régulière et trop longue, les types n'ont ni la finesse, ni la distinction de ceux de Ghiberti, l'ensemble, rond et veule, n'a pas été assez fouillé. En un mot, pour triompher des difficultés inhérentes à un ouvrage en bronze, il eût fallu la pratique de l'orfèvrerie, telle que l'avaient Ghiberti et Donatello. Or della Robbia fut un statuaire de race, jamais autre chose.

Mais la tentation est trop grande : laissons là un instant l'ordre chronologique et della Robbia et pénétrons dans cette sacristie dont il s'est borné à décorer l'extérieur : les marqueteries qui couvrent les parois sont du style le plus sobre et le plus élégant (elles dessinent, entre autres motifs, des vases de fleurs), et les statues, également en bois, qui les surmontent — des génies nus tenant des festons, — en relèvent encore l'élégance. Aussi bien avons-nous affaire à un ouvrage de Giuliano da Majano, l'habile architecte et incrustateur florentin du XV[e] siècle. La sculpture en marbre n'est pas moins bien partagée. Une des fontaines a pour auteur Mino de Fiesole; c'est peut-être la plus parfaite au point de vue du style, mais je lui préfère l'autre, sculptée par un élève de Donatello, Buggiano, tant le motif en est charmant : deux enfants nus sont assis sur une outre dont, par leur poids, ils font sortir l'eau.

A côté des sculptures en marbre et en bronze auxquelles Luca della Robbia a attaché son nom, la cathédrale florentine nous offre la plus ancienne terre cuite vernissée, à date certaine, exécutée par ce maître. C'est la *Resurrection du Christ* (1443), à laquelle fit suite l'*Ascension du Christ* (1446-1450). Ces deux pages sont loin d'offrir la facilité des lignes et la suavité d'expression qui distingua dans la suite le chef de la dynastie des della Robbia. Dans la première, le groupement a encore quelque chose de heurté et les attitudes quelque chose de forcé (voyez notamment les raccourcis des gardiens du tombeau). Il y a plus d'élan dans la seconde, les apôtres qui regardent, à genoux, les mains jointes, leur maître qui s'élance vers les cieux, en les bénissant, sont véritablement faits pour nous émouvoir.

On a parfois affirmé qu'au début Luca della Robbia ne se servait que de deux tons, le blanc et le bleu. Mais il est certain que dans ses *Évangélistes* de la chapelle des Pazzi, qui comptent parmi ses toutes premières productions, et dont le style est encore plus archaïque que celui de la *Resurrection* de la cathédrale, il a déjà associé à ces deux tons le vert, le violet et le jaune, en les réservant, il est vrai, pour les accessoires.

Du procédé même auquel Luca della Robbia a dû le meilleur de sa célébrité, le vernissage des terres cuites, nous ne dirons qu'une chose, c'est que, si la fabrication des faïences polychromes était connue longtemps avant lui, ainsi, d'autre part, que celle des statues ou bas-reliefs en terre cuite, il semble réellement que ce maître a eu le premier l'idée d'appliquer à la sculpture le procédé de coloration uniquement employé avant lui pour la poterie ou pour les surfaces planes. MM. Cavallucci et Molinier, dans la monographie qu'ils ont consacrée aux della Robbia, sont disposés à accepter sur ce point la légende qui s'était formée autour de leurs héros et dont Vasari s'est fait l'écho.

Vers la fin du XV[e] siècle, Laurent le Magnifique, reprenant l'idée déjà émise en 1396, résolut de faire de la cathédrale le Panthéon des gloires florentines. A ce projet, que la mort du Magnifique et les troubles civils firent avorter, se rattachent les bustes de Giotto, le rénovateur de la peinture, et de Squarcialupi (tra-

duisez par Chasseloup), l'habile constructeur d'orgues. Ces effigies sont dues au ciseau vif et élégant de Benedetto da Majano, l'un des plus charmants d'entre les quattrocentistes florentins, l'architecte du palais de Filippo Strozzi et le sculpteur du buste du même Filippo, acquis il y a quelques années par le Louvre.

Il n'a pas tenu aux administrateurs de Santa Maria del Fiore que leur sanctuaire ne s'enrichit d'une longue série de chefs-d'œuvre sculptés de la main de leur illustre concitoyen Michel-Ange : dès 1503, ils lui commandèrent les statues des douze *Apôtres*, en lui accordant un délai de douze ans pour les mener à fin. Mais le maître, débordé par d'autres travaux, ne put ébaucher qu'une seule de ces statues, le *Saint Mathieu*, aujourd'hui conservé à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Dans ses dernières années, redevenu plus libre de ses actions, il tint à marquer sa gratitude à ses concitoyens et en même temps à s'élever, à lui-même, un monument dans sa ville natale, les statues des Apôtres ayant été confiées, dans l'intervalle, à d'autres artistes, il porta ses efforts sur un groupe représentant la *Déposition de croix*. Déclarons-le dès le principe, l'œuvre vint mal. Michel-Ange lui-même en fut tellement mécontent qu'il la brisa ; il ne fallut rien moins que les instances de ses amis pour qu'il consentît à la laisser raccommoder par le sculpteur Tiberio Calcagni. Ce groupe malencontreux n'était pas au bout de ses peines : il ne fut installé qu'en 1722 dans la métropole florentine.

Michel-Ange, on ne saurait trop le répéter, et la *Déposition de croix* ou *la Pietà* est bien faite pour forcer sur ce point notre conviction, Michel-Ange, dis-je, excellait avant tout dans les figures isolées ; les bas-reliefs n'étaient pas plus son affaire que les groupes, réfractaire aux enseignements de la peinture, il ignora toujours l'art de marier les figures les unes aux autres. Qu'en résulta-t-il ? C'est que le marbre de la cathédrale choque par l'absence de toute harmonie et de tout rythme, malgré ce qu'il y a de conviction et de douleur — une sorte de douleur obtuse — dans les personnages qui soutiennent le cadavre du Christ. Les figures ne se détachent pas suffisamment les unes sur les autres ; elles présentent trop de heurts et de discordance pour satisfaire l'œil et la raison. Il ne faut rien moins que le grand nom du Buonarroti pour nous intéresser à cette production sénile.

Le plus séduisant des sculpteurs florentins du XVI[e] siècle, Jacopo Sansovino, qui fit dans la suite une si brillante fortune à Venise en sa double qualité de sculpteur et d'architecte, est représenté, à la cathédrale, par une statue d'apôtre (une de celles qui avaient été primitivement commandées à Michel-Ange), la statue de son patron *Saint Jacques*. Cette œuvre distinguée fait penser à Donatello ; les effets de draperies sont les mêmes. Quant à l'expression, elle rappelle un des disciples les plus éminents de Donatello, Nanni di Banco.


STATUE DE SAINT LUC[2] PAR NANNI DI BANCO (CATHÉDRALE DE FLORENCE) (PAGE 407)

C'est à Santa Maria del Fiore également que nous rencontrons pour la première fois l'artiste médiocre et malfaisant qui osa se poser en rival de Michel-Ange : Baccio[1] Bandinelli (1493-1560). Médisant, intrigant, indélicat, processif au souverain degré, ce Thersite de l'École florentine réussit plus d'une fois, grâce à de vieilles relations de famille avec les Médicis, à évincer les maîtres les plus éminents.

En 1547, Bandinelli et Giuliano d'Agnolo firent adopter par Cosme I[er] un projet de chancel, qui devait constituer à lui seul un vaste monument, orné à profusion de statues et de bas-reliefs, de marbres et de bronzes. Cette œuvre baroque déshonora la cathédrale jusqu'en 1842, époque à laquelle on l'enleva, en ne laissant subsister que le soubassement en marbre, avec ses figures d'apôtres ou de saints sculptés en bas-relief par Bandinelli et par Giovanni dell' Opera. On est frappé dans ces figures, qui procèdent de Donatello plus encore que de Michel-Ange, de l'abus des effets de torse : rien de plus déclamatoire ni de plus vide.

XVIII

La Cathédrale (fin) — Les Peintures.

Sur les productions de la peinture qui ornent Santa Maria del Fiore, je serai bref, et pour cause : ces ouvrages n'ont pour eux que leur variété, — la mosaïque, la peinture sur verre et la fresque y sont tour à tour mises à contribution, — mais ils ne nous offrent pas une page maîtresse, telles que celles qui abondent dans une foule d'autres églises florentines et, sans chercher bien loin, à Santa Maria Novella ou à Santa Croce.

La mosaïque qui se développe à l'intérieur de la façade, dans l'ogive pratiquée au-dessus de la porte centrale, le *Couronnement de la Vierge*, se recommande par son antiquité non moins que par son éclat, et non

1. Benvenuto Cellini, qui était son ennemi mortel, l'appelait plaisamment *Buaccio* (espèce de bœuf).
2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



STATUE DE SAINT JEAN ASSIS[1], PAR DONATELLO (CATHÉDRALE DE FLORENCE), (PAGE 408)

moins que par le nom de son auteur, Gaddo Gaddi († 1333), le disciple bien-aimé de Giotto. La composition est aussi simple que majestueuse : d'une part, le Christ assis, bénissant, tourné vers sa mère et lui posant la couronne sur la tête ; du côté opposé, la Vierge également assise, s'inclinant devant son fils et étendant la main comme pour répondre à sa bénédiction. Pour fond, une couche d'or, simulant l'azur des régions célestes ; pour vêtements, des étoffes brochées d'or, métal qui formait dès cette époque l'*ultima ratio* du luxe. C'est l'or aussi qui compose les nimbes bordés par une ligne noirâtre. Les deux figures paraissent bien conservées, elles rappellent par leur tenue les mosaïques du Baptistère, sur lesquelles elles l'emportent par la majesté.

Venons-en aux fresques : les deux plus anciennes d'entre elles, les effigies équestres de sir John Hawkood (Giovanni Acuto, † 1394), le condottiere anglais devenu le plus dévoué auxiliaire de la république florentine, après avoir été son adversaire le plus acharné, et d'un autre condottière, Niccolò da Tolentino († 1433), s'autorisent du nom de Paolo Uccello, le très sincère et très baroque champion de la perspective, et d'Andrea del Castagno, réaliste non moins acharné. Quoiqu'elles manquent de noblesse, et que la conservation en soit défectueuse (le Hawkood a été repeint en partie, dès le xv[e] siècle, par Lorenzo di Credi), ces peintures ont du caractère et de la tournure. On remarquera dans la première l'emploi d'un camaïeu verdâtre, relevé par le harnachement et les ornements du cheval, qui sont peints en rouge. La bordure est composée de motifs qui semblent postérieurs à Uccello : des griffons affrontés, des vases, etc.

La verrière de la cathédrale procède de cartons fournis par une pléiade d'artistes célèbres — Ghiberti, Donatello, Paolo Uccello, etc. — Le lecteur m'excusera toutefois si je me borne ici à la mentionner et si je le renvoie, pour de plus amples détails, au travail que je lui ai consacré dans la *Revue des Arts décoratifs* de 1891.

Une dernière manifestation de la peinture florentine — *last not least*, comme disent les Anglais (la dernière, mais non la moindre) — s'offre à nous sous la coupole. Ce sont les *Libri corali* (nous dirions les Antiphonaires) qui servent aujourd'hui encore à la célébration des offices. Si, dans cette course au clocher, j'éprouve un regret cuisant entre tous, c'est de ne pouvoir m'étendre sur les productions de la miniature florentine, sur les chefs-d'œuvre des Attavante, des Gherardo, des Monte di Giovanni. Que de fois, au cours de mes innombrables excursions à Florence, je m'étais promis de les étudier à fond, sous les auspices de mon savant et obligeant confrère l'abbé Anziani, l'ancien préfet de la Laurentienne! J'avais commencé à explorer ce *mare magnum*, comme on dit en Italie, j'étais parvenu jusqu'à Attavante, le miniaturiste attitré de Laurent le Magnifique, des papes, du roi de Hongrie. Le destin m'a toujours empêché de compléter mon exploration, et c'est aux analyses désordonnées, mais souvent pénétrantes, de Rio, l'auteur de *l'Art chrétien*, que je me vois forcé de renvoyer mes lecteurs.

L'histoire de la peinture finit à Santa Maria del Fiore sur une note que je qualifierais de lamentable, s'il ne s'y mêlait une forte dose de grotesque. En 1572, le bravo Vasari, aujourd'hui plus connu comme historien de l'art que comme artiste, décida le duc Cosme I[er] à faire orner de fresques l'intérieur de la coupole. Il choisit pour sujet de la composition *le Jugement dernier* et pria son ami dom Vincenzo Borghini, président de l'Académie florentine des Beaux-Arts, d'élaborer à son intention un programme détaillé. C'était l'âge d'or de la peinture littéraire : Bor-

1. *Gravure de Rougeron, d'après une photographie.*



LE PONTE VECCHIO. — [illegible] DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ghini ne consacra pas moins de dix pages d'impression à l'énoncé des personnages historiques et des figures allégoriques auxquels il proposait de donner place dans la composition. Le 11 juin de la même année, Vasari se mit à l'œuvre, après avoir fait célébrer la messe du Saint-Esprit, et, quoi qu'il fût forcé à tout instant de retourner à Rome au service du pape Grégoire XIII, il poussa le travail avec une activité fébrile. Mais la mort le surprit le 27 juin 1574. Son successeur, Federigo Zucchero, n'était pas moins expéditif que lui, cinq années lui suffirent pour mener à fin ce cycle gigantesque (1579), et encore détruisit-il complètement la partie peinte par Vasari, pour le plaisir de la remplacer par ses propres compositions.

« LA PIETÀ » DE MICHEL-ANGE (CATHÉDRALE DE FLORENCE) (PAGE 411)[1]

Si la coupole de Brunellesco n'a pas reçu une décoration digne d'elle, la faute n'en est pas aux administrateurs florentins ; les honoraires versés tant à Vasari qu'à Zucchero atteignirent le chiffre respectable de 12 à 13 000 ducats, soit trois fois plus que ceux qui avaient été payés à Michel-Ange pour les fresques de la voûte de la chapelle Sixtine. Mais, dès lors, les peintres florentins ou romains ignoraient tout ce qui s'appelait inspiration, originalité, ou même tout simplement probité professionnelle ; ils étaient devenus des badigeonneurs, rien de plus. Seuls les critiques conservaient encore des traditions de goût : il n'y eut qu'une voix à Florence pour honnir tant l'œuvre de Vasari que celle de Zucchero. L'indignation et le mépris n'ont pas faibli avec le temps, à diverses reprises, l'œuvre du Dôme a songé à faire couvrir d'un badigeon la gigantesque *gaglioffería* (c'est l'épithète employée dès le XVI[e] siècle) qui déshonore le chef-d'œuvre de Brunellesco.

XIX

Le Musée de l'*Opera del Duomo*

Lors de mon dernier voyage à Florence (ce fut, je crois, le vingt-quatrième ou le vingt-cinquième), le musée de l'*Opera del Duomo* formait le complément obligé et, en quelque sorte, le garde-meuble des trois édifices qui ont nom : le Baptistère, le Campanile et Sainte-Marie-des-Fleurs.

Aujourd'hui, à l'instar des médecins de Molière, ces messieurs de l'*Opera* (j'hésite à employer le terme de marguilliers, qui n'a pas une désinence suffisamment classique quand il s'agit d'un pays tel que l'Italie) ont changé tout cela. La collection relève désormais de la direction générale des musées florentins, direction naguère antilibérale, inhospitalière, dure aux

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

étrangers, mais qui, j'en suis certain, est revenue aujourd'hui à des sentiments plus courtois, plus dignes d'une grande cité internationale telle que Florence. On a profité du changement de direction, ainsi que de l'installation de l'inévitable tourniquet à taxe, pour agrandir le local, et notamment pour y installer les bas-reliefs originairement sculptés par Donatello et Luca della Robbia pour la tribune des orgues de la cathédrale, la *Ronde d'enfants* et les *Enfants musiciens*, longtemps conservés au « Museo nazionale »[1].

Les administrateurs des collections florentines font preuve du zèle le plus louable, mais seuls les compilateurs de guides ou de descriptions assurés de publier, chaque printemps, une édition nouvelle, s'accommoderont d'une activité aussi dévorante. Je le dis charitablement à mes confrères quand vous vous occupez de Florence, que votre siège ne soit jamais fait, périodiquement, au solstice d'été ou au solstice d'hiver, vous serez contraints de reviser votre travail, sous peine de lancer vos lecteurs dans des labyrinthes inextricables. Encore s'il ne s'agissait que d'une salle ou deux ajoutées au noyau primitif, mais ce ne sont que déplacements sans fin. Le Juif errant, si tant est qu'il dût servir de cicerone, finirait par y perdre son hébreu, j'allais dire son latin. Benissone, malgré les incommodités qu'ils nous imposent, ces organisateurs infatigables : je ne connais pas, pour ma part, de cité où il se fasse plus de besogne et moins de bruit. Nous en serons quittes pour nous tenir au courant en visitant plus souvent les bords de l'Arno. Quel est le barbare qui se plaindrait d'une telle obligation !

Le musée occupe une maison d'assez modeste apparence, située sur la place même du Dôme, contre le chevet de la métropole. Dans la cour, des sculptures du moyen-âge (une statue de la Vierge assise, etc.), quelques bustes plus modernes, des colonnes. Puis, dans un certain nombre de salles, le musée proprement dit, comprenant des tableaux anciens, des ouvrages d'orfèvrerie, des broderies et une série d'ornements se rapportant au culte. Autant le Baptistère, le Campanile et le Dôme offrent d'importance pour l'histoire de la sculpture et de la peinture, autant le musée en offre pour celle de branches plus réduites, je n'ose dire plus humbles, telles que la mosaïque, l'orfèvrerie et la broderie.

« LE COURONNEMENT DE LA VIERGE », MOSAÏQUE DE GADDO GADDI (CATHÉDRALE DE FLORENCE). (PAGE 414)[2]

Deux mosaïques portatives, en cubes microscopiques d'un millimètre d'épaisseur, nous rappellent les relations des Florentins avec les Byzantins ; elles nous reportent, comme les incrustations monumentales du Baptistère, au XIIe ou XIIIe siècle. Les douze grandes fêtes symbolisées par des scènes de la vie du Christ, tel est le sujet de ces merveilles de fini, où la minutie de la main-d'œuvre n'empêche pas la composition d'être accentuée et mouvementée au superlatif : les Byzantins, lorsqu'ils rompaient avec la solennité et la raideur traditionnelles, tombaient facilement dans l'excès opposé.

Une autre mosaïque, exécutée à Florence même par David Ghirlandajo, nous initie à la renaissance provoquée dans cet art vers la fin du XVe siècle. Cet ouvrage, composé de cubes assez fins, représente l'évêque saint Zanobi, de face, à mi-corps, la tête ceinte d'un nimbe, la main armée de la crosse ; pour fond, une vue de Florence. L'auteur a fait fausse route en traitant un tableau en mosaïque comme un tableau de chevalet, en y prodiguant des tons multicolores.

L'autel d'argent (*il dossale*), conservé au musée du Dôme, d'où on le reporte chaque année au Baptistère, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, afin de l'exposer à la vénération des fidèles, est une page capitale pour l'histoire des sculpteurs-orfèvres de Florence.

Cette œuvre monumentale, enrichie d'ornements en or, en émail, en lapis-lazuli, fut commencée en 1366 par Leonardo di ser Cristoforo, Betto di Geri, Cristofano di Paolo, et Michele di Monte. Elle n'était pas terminée encore vers la fin du XVe siècle. Après que le célèbre architecte-sculpteur Michelozzo l'eut dotée d'une statuette de saint Jean-Baptiste, haute de 0 m. 60, les plus habiles sculpteurs-orfèvres, Bernardo Cennini, Antonio Pollajuolo, Verrocchio, ou encore des orfèvres de profession, Antonio di Salvi et Francesco di Giovanni, y mirent la dernière main. Il n'est pas surprenant, étant donnée la multiplicité des collaborateurs, que le dossale soit fouillé et confus au possible. Ces forêts de clochetons, ces scènes compliquées, avec leurs fonds de paysage, ces lignes heurtées et discordantes, nous rejettent en plein gothique, et cependant, nous venons de le constater, toute une moitié de ce monument en miniature appartient à l'ère de la Renaissance.

Pendant un temps, les artistes occupés à l'achèvement du dossale ont respecté le cadre tracé par

1. J'emprunte ces détails à une correspondance publiée par M. Pératé dans la *Gazette des Beaux-Arts* (août 1892).
2. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

les ouvriers de la première heure. Ces efforts sont palpables, même dans la *Visitation* de Pollajuolo, artiste agité s'il en fut, et dans sa *Nativité de saint Jean-Baptiste*; toutes deux se distinguent par la régularité, on n'ose dire la pureté des lignes. Mais déjà dans la *Présentation de la tête de saint Jean à Hérode*, modelée et ciselée par Verrocchio, le novateur se donne carrière : les figures y sont à la fois prétentieuses et mal équilibrées, les draperies chiffonnées, les règles mêmes du bas-relief y sont violées dans ce sens que les personnages du premier plan se détachent en ronde bosse sur ceux du fond. Enfin, dans la *Décollation de saint Jean*, le bourreau, vu de dos, offre la recherche des effets de raccourci et des effets de muscles, si chers aux maîtres florentins de la fin du xv[e] siècle.

La croix d'argent, ciselée de 1456 à 1459 par Betto di Francesco Betti, Antonio Pollajuolo et Meliano di Domenico, au prix de 3 036 florins 6 livres 18 sols 4 deniers (de 150 à 200 000 francs de notre monnaie), se ressent également de la multiplicité des collaborateurs.

L'art textile compte, au musée du Dôme, une page non moins importante : je veux parler de la suite de broderies que la corporation des marchands fit exécuter, à partir de 1466, pour la décoration du Baptistère. Les Mécènes florentins n'hésitaient pas à l'occasion — le xv[e] siècle était plus libéral que le xix[e] — à faire appel à des artistes étrangers : le Flamand Coppino de Malines figure en effet parmi les interprètes chargés de ce vaste travail, qui n'exigea pas moins de vingt-six ans. Les photographies de la maison Alinari permettent d'étudier dans les moindres détails et la technique et le style de ce cycle, qui est consacré à l'illustration de la *Vie de saint Jean-Baptiste* : elles nous apprennent que les brodeurs essayèrent trop souvent de rivaliser avec la peinture proprement dite et copièrent trop littéralement les cartons composés à leur intention par Antonio Pollajuolo.

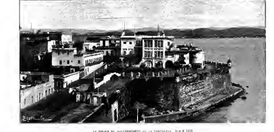
Dans ce vaste musée qui s'appelle Florence, il est sage, lorsque l'on rencontre quelque page transcendante, de l'étudier sans désemparer, dût-on violer l'ordre historique ou topographique. Si vous en remettez l'examen, vous risquez d'être distrait et débordé par cent autres merveilles. Saisissez l'occasion, ou, comme dit le poète : *Carpe diem*. C'est pourquoi je ne quitterai pas la place du Dôme sans signaler, à côté de l'« Opera del Duomo », au n° 28, un palais du xvi[e] siècle, en rustique, d'une tournure superbe, à la fois ample, sévère et imposant, ses frontons à la saillie vigoureuse, ses volets peints en vert, son toit reposant directement sur le mur de la façade, sans un soupçon d'architrave, son portail en retraite, sa porte monumentale, son superbe porche, qui donne sur une cour au fond de laquelle se dresse une statue, tout cela réuni forme une consonance des plus savoureuses et des plus fières. Décadence si l'on veut, une telle décadence a droit à notre estime.

EUGÈNE MUNTZ.

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

(La suite à une autre livraison.)

« LA SCULPTURE [1] », PAR ANDREA PISANO (CAMPANILE).



LE PALAIS DU GOUVERNEMENT OU LA FORTALEZA. (PAGE 423)

PORTO-RICO[1],

PAR M. J. CLAINE

I

Sur le Buenos Ayres

Au mois de septembre 1892, je quittais Paris avec deux amis pour me rendre en Espagne où nous devions nous embarquer pour San Juan de Porto-Rico. On sera certainement surpris de me voir prendre cette route pour aller visiter ces îles, étant donné qu'habituellement des navires français ont coutume d'y faire escale. Mais ce qui est vrai d'ordinaire ne l'était pas à ce moment, où la crainte du choléra, cultivée surtout avec soin par la presse, avait amené les autorités espagnoles à imposer une sévère quarantaine à tous les bâtiments venus des ports français, ce qui avait eu pour résultat immédiat de faire supprimer aux navires français les escales de Porto-Rico et de la Havane.

Barcelone, où nous arrivons vers midi, est toute pavoisée en l'honneur de Christophe Colomb; j'y remarque avec tristesse la presque complète absence de nos chères couleurs, tandis que les drapeaux espagnols, italiens, hollandais, ainsi que ceux de différentes républiques américaines, y sont à profusion. La ville est très vivante et très gaie, avec un faux air marseillais très caractéristique. En attendant le départ du navire, qui ne doit lever l'ancre que dans trois jours, je mets ce temps à profit pour la visiter. Tous les matins, je dois me présenter au médecin de la Marine pour lui faire voir que le choléra n'a encore fait sur moi aucun ravage. Le matin du troisième jour de mon arrivée, j'apprends avec plaisir que le *Buenos Ayres* qui doit nous transporter à Porto-Rico, doit lever l'ancre vers midi. Après déjeuner, nous nous faisons transporter à bord; à trois heures, les ancres sont levées et nous nous mettons en route par un temps couvert, le vent soufflant du sud-ouest. Nous perdons de vue la terre vers le soir par une mer superbe.

Notre navire, construit sur le même modèle que les transatlantiques français, serait pris pour l'un d'eux, sans l'odeur d'huile et le peu de propreté qui le caractérisent. Une quarantaine de personnes, dont à peine deux ou trois femmes, représentent les passagers du bord.

Deux jours après notre départ de Barcelone, le 5 octobre, nous jetons l'ancre le matin devant la triste ville de Malaga, qui gagne à être vue de la mer à distance, grâce à l'aspect pittoresque que lui donnent les ruines du vieux château qui la domine. Après l'avoir visitée en détail, ce qui n'est pas fait pour en donner

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté en 1892. — Texte inédit.*
3. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

une meilleure opinion, les promeneurs remontent à bord par une brise très fraîche. Reprenant notre route, nous passons, dans la nuit du 7 au 8 octobre, en vue de Gibraltar et de Ceute, sur la côte marocaine, dont nous distinguons les lumières. A 8 heures et demie, nous jetons l'ancre en rade de Cadix, après avoir passé devant l'escadre française venant de Huelva, où elle avait assisté aux fêtes données en l'honneur de Christophe Colomb. Une heure de navigation dans une barque nous amène au port qui précède l'entrée de la ville, toute en fête en l'honneur du découvreur de l'Amérique.

A Cadix, la cargaison s'augmente de 800 conscrits et émigrants et de 27 sœurs, tous pour les Antilles, ainsi que de 3 ou 4 dames qui sont les seules à faire espérer un peu de distraction à bord.

Le 10 octobre, à 2 heures et demie, nous levons l'ancre, le sifflet de la machine annonce notre départ, le lourd navire se met en marche pour ne plus s'arrêter qu'à Porto-Rico. Je ne dis rien de la traversée, qui fut calme et assez insipide; le 21 octobre, à quatre heures du matin, je suis réveillé par l'arrêt de l'hélice, auquel succède bientôt le bruit de chaîne que fait l'ancre en descendant au fond de la mer. Nous sommes en vue de Porto-Rico. Au bout de quelques minutes, le pont se couvre de gens accoutrés à la hâte, anxieux de voir la terre, que le voile de la nuit cachait encore à nos yeux. Le jour, jaillissant tout à coup dans un magnifique ciel du matin, nous découvre le merveilleux panorama de l'île.

Un pilote nous aborde, pour nous faire franchir l'étroite passe que défendent d'un côté un fortin construit sur un rocher à fleur d'eau et de l'autre les fortifications de la ville, entre lesquelles nous passons pour atteindre la rade. Le coup d'œil est ravissant : la ville, avec ses maisons peintes de vives couleurs, couvertes de toits en terrasse, et paraissant échafaudées les unes au-dessus des autres, forme sous l'ombrage de ses panaches de palmiers toujours verts un ensemble enchanteur dans un cadre de montagnes boisées qui l'entourent de toutes parts en limitant l'horizon.

Nous jetons l'ancre au milieu de la rade, où se trouvent deux avisos de guerre, un vapeur espagnol, le *Manuela*, qui va à Saint-Domingue, et un trois-mâts américain, de Boston. A 8 heures et demie, nous avons la libre pratique. Ayant hélé une barque, j'y monte avec mes compagnons.

II

L'île de Porto-Rico. — San Juan de Porto-Rico ou la Capitale. — Réception chaleureuse de Don Salvador Brau et des membres de la Presse locale.

L'île de Porto-Rico (ou proprement Puerto Rico), la plus occidentale et la plus petite des Grandes Antilles, est située à l'entrée de la mer de ce nom, entre les deux Amériques, se trouvant sous les 17e et 18e degrés de latitude nord et les 59e et 61e degrés de longitude ouest du méridien de Cadix, elle confine au nord et à l'est à l'océan Atlantique, au sud à la mer des Antilles et à l'ouest au canal de Mona ou de Pasaje. Cette île fut découverte par Christophe Colomb durant son deuxième voyage, le 19 novembre 1493. Son nom primitif indigène, lors du débarquement de Colomb, était *Boriquen*, mot qui se rapporterait à l'éloquence et à la sagesse de ses habitants.

Christophe Colomb la nomma Saint-Jean-Baptiste (San Juan Bautiste), et les premiers Espagnols qui y restèrent y ajoutèrent le nom de Porto-Rico à cause de sa richesse. Elle a une superficie de 9064 kilomètres carrés et une population de 806000 habitants se répartissant ainsi :

	HOMMES.	FEMMES	TOTAUX
	—	—	—
Blancs	244000	239000	483000
Mélangés . . .	122000	125000	247000
Noirs	38000	38000	76000

Quoique ces chiffres soient officiels, il faut tenir compte qu'en ce pays les préjugés contre les gens de couleur étant encore très vivaces, il y a certainement exagération dans le nombre des blancs, car dans toutes les contrées où l'esclavage a régné, il y a bien peu de familles qui puissent se vanter d'être absolument exemptes de toute trace de sang noir, mais c'est une chose que n'avouent jamais les créoles, qui se donnent tous comme blancs.

Ainsi que je le disais plus haut, les Indiens autochtones ont disparu, vaincus et détruits par les envahisseurs. Ils furent remplacés d'une part par les Espagnols conquérants, attirés par les riches mines d'or qui s'exploitaient alors, et produisirent, de 1509 à 1537, plus de 15 millions de métal, et par la richesse bien plus durable du sol. Ce fut en 1513 que, par un édit royal, l'importation des noirs d'Afrique fut autorisée jusqu'à ces dernières années, l'esclavage n'étant aboli complètement que depuis vingt ans. On peut juger de la quantité de noirs importés par ce fait que durant les huit premières années il arriva onze navires chargés d'esclaves, et que le nombre n'en fit que progresser jusqu'au commencement de ce siècle.

Aujourd'hui, bien que l'esclavage soit supprimé, cette merveilleuse île, douée d'un climat un peu chaud mais excellent, variant entre 32°,20 maximum en janvier et 35°,80 en septembre, contre 20°,60 minimum en janvier et 23 degrés en septembre, soit une moyenne de 26 à 28 degrés pour l'année, n'a pas dégénéré.

La ville de San Juan de Porto-Rico ou « la Capitale », comme la nomment le plus souvent les habitants, a une population d'une trentaine de mille âmes. C'est l'une des plus peuplées de toute l'île. Elle est bâtie sur des collines rocheuses dominant la mer, qui en baigne les fortifications du côté de l'entrée du port. A peine débarqués et les formalités de la douane remplies, ce qui se fait assez vivement en venant d'Espagne, les bagages sont hissés sur une carriole traînée

par une pauvre petite rosse étique. Le cocher est un nègre, riant et gesticulant.

Emboîtant le pas derrière nos bagages, nous traversons un jardin public au milieu duquel s'élève une porte monumentale quelque peu prétentieuse donnant accès dans la ville; nous la franchissons, et tournons à gauche pour gravir une rue montueuse pavée de galets pointus qui semblent avoir été inventés pour le bonheur des disciples de saint Crépin. Après dix minutes de marche, nous tournons à droite et nous arrêtons devant une maison de triste apparence : c'est l'hôtel Bonito, le meilleur de la ville, m'affirme mon compagnon de traversée, le bon docteur Ponce de Léon, qui connaît le pays. Mes compagnons font la grimace. Comme il n'y a pas à choisir, nous montons, et pour que tout le monde soit logé, je partage la chambre du docteur, qui doit partir prochainement pour Saint-Domingue, où il a des intérêts.

Notre chambre, sans fenêtre, prend jour par un trou carré percé au milieu du plafond, et servant en même temps de ventilateur. Les murs blanchis à la chaux, sans aucun objet qui y soit suspendu, donnent l'impression d'une prison, que ne dément pas le mobilier. Il consiste en deux lits en fer n'ayant qu'une toile tendue pour toute fourniture, et garnis d'un traversin, d'une couverture de coton et d'un drap avec une moustiquaire montée sur un cadre carré entourant le lit de toutes parts, précaution sans laquelle il serait souvent impossible de dormir. Une table grande comme un mouchoir, une table de toilette et deux chaises cannées complètent l'ameublement. Heureusement qu'il y a sur la rue une grande pièce servant de salon, dans laquelle se trouve un piano, une table noire, des *rocking-chairs* et des chaises américaines, où l'on peut se réunir pour causer ou écrire.

En attendant le déjeuner, qui est à heure fixe ainsi que le dîner, — les retardataires, quoiqu'ils soient tenus de payer leur journée complète, n'ayant pas le droit de demander à manger hors des heures réglementaires, — je me rendis à la poste, le bureau étant peu éloigné, j'eus bientôt fait de le trouver, mon étonnement fut grand de voir que, malgré l'Union postale, l'affranchissement d'une lettre pour la France était de 8 cents (40 centimes environ) et qu'à la poste on ne vendait pas de timbres, ce qui m'obligea d'aller chez un marchand de tabac qui paraît avoir le monopole de cette vente. Mon timbre acheté, je retournai à la poste, d'où mes deux compagnons envoyèrent un télégramme à Paris pour annoncer leur arrivée. Je remarquai, à ce propos, que dans le même bureau il y avait deux compagnies de télégraphes : l'une, celle du gouvernement, pour le service de l'île, et l'autre pour les communications hors de l'île, qui est entre les mains d'une compagnie américaine dont les feuilles de service sont imprimées en anglais, et les comptes faits en dollars. C'est tout comme aux États-Unis, à tel point qu'avec le personnel yankee et les affiches en anglais j'ai cru un moment que j'y étais!

Rentré à l'hôtel pour déjeuner, j'ai le plaisir de constater l'abondance et la bonne qualité des viandes; le vin, venant d'Espagne, a un goût de terroir auquel il faut s'habituer, mais la glace qui circule permet de boire frais, ce qui est une compensation. Les convives sont variés; quelques-uns sont typiques, je tâcherai de les étudier un peu.

Le déjeuner achevé, je rentre dans ma chambre chercher mes lettres de recommandation pour différentes personnes du pays, puis je me dirige à l'adresse du directeur d'*El Clamor del Pais*, l'un des principaux journaux de l'île, pour lequel j'avais une lettre d'introduction du docteur Betancès, bien connu du monde parisien, où ses excellentes qualités et sa science lui ont valu l'estime de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Je suis heureux de pouvoir ici le remercier publiquement pour les services qu'il m'a rendus et les charmantes connaissances qu'il m'a procurées grâce à ses lettres de recommandation.

CARTE DE L'ÎLE DE PORTO-RICO.

La maison fut facile à trouver. Je montai au premier, et je vis devant un bureau, travaillant au milieu d'un amoncellement de paperasses de toutes sortes, un homme d'une cinquantaine d'années, d'une haute taille, mince, aux traits accentués, au visage énergique, atténué par une grande expression de bonté.

Il me reçut fort bien, et me présenta son fils, un jeune poète très aimable également, puis, se mettant à écrire, il rédigea en mon honneur une note très flatteuse qui parut le soir même, annonçant à tous les habitants que je venais pour visiter et étudier leur beau pays, etc., etc. Cela fait, je dus lui parler de la France, qu'il aime beaucoup et voudrait bien visiter,

notre Exposition l'avait surtout profondément impressionné. Il parlait avec une vive admiration de notre littérature, de nos gloires passées et présentes, d'un accent sympathique que je n'oublierai jamais. Don Salvador Brau est non seulement un journaliste distingué, d'une grande autorité, mais c'est également un savant historien[1] et un philosophe. Il est hautement estimé de ses concitoyens de toute opinion, ce qui est chose rare pour un homme politique.

Je visitai ensuite le docteur Moralez, qui me fit le meilleur accueil, m'affirmant que lui et un grand nombre de ses collègues de l'île aimaient d'autant plus la France qu'ils y avaient fait leurs études professionnelles. M'étant ensuite rendu au consulat, je fus renvoyé chez un de nos compatriotes, M. Santos Filipi, lequel, depuis la mort du vice-consul, décédé récemment, en remplit les fonctions par intérim. Ce commerçant est un charmant homme, qui importe dans ce pays des lampes de toutes sortes, des huiles et quelques autres matières provenant malheureusement, pour la plus grande partie, d'Allemagne ! Voyant ma surprise à cette nouvelle, il me dit que ces marchandises lui étaient fournies à des prix que ne voulaient pas accepter nos fabricants, et que la concurrence l'obligeait comme ses confrères à acheter au meilleur marché possible afin de pouvoir faire ses affaires. Il m'apprit également une chose que j'étais loin de soupçonner, la présence de plus de 3000 Français venant du cap Corse, qui sont établis dans des plantations de café de l'intérieur, où ils jouissent d'une situation florissante et très considérée. Plusieurs sont riches, millionnaires même.

J'eus encore la douleur de constater que, malgré la sympathie qu'ont pour nous les habitants, les résultats pour notre commerce en sont à peu près négatifs, car toutes les maisons importantes sont espagnoles, anglaises ou allemandes ; quant aux Français, ils n'ont guère que des bazars et deux maisons de bijouterie vendant des marchandises allemandes ou suisses. Je les ai visitées, et j'ai pu me convaincre *de visu*, factures en main, du bon marché extraordinaire de ces bijoux allemands qui font presque autant d'effet que nos produits, dont souvent ils ne sont que des contrefaçons mécaniques, et qui ont l'avantage de répondre aux besoins des indigènes. Ceux-ci tiennent surtout à l'effet et au bon marché, quoique les prix de vente, majorés par des droits et des impôts énormes, soient de trois à quatre fois le prix d'achat en gros. Néanmoins beaucoup de nos produits sont appréciés par les classes supérieures de la population, mais leurs prix élevés ne se prêtent pas aux transactions. Les marchands préfèrent acheter et vendre des produits allemands, qui coûtent beaucoup moins, tout en laissant une plus grande marge dans les prix que les nôtres. Ce sont là les tristes constatations que je suis obligé de faire à chaque instant. Elles n'expliquent que trop clairement les causes de notre décadence commerciale en ces régions. Quelques chiffres éloquents en disent plus que de longs discours.

L'Angleterre importe 4 millions de piastres et exporte pour 300 000 piastres.

L'Allemagne importe 1 million et demi de piastres, et exporte pour 843 518 piastres.

La France importe 622 464 piastres et exporte pour 1 924 027 piastres. Soit :

Pour l'Angleterre un profit de 2 815 252 piastres,

Pour l'Allemagne un profit de 612 947 piastres ;

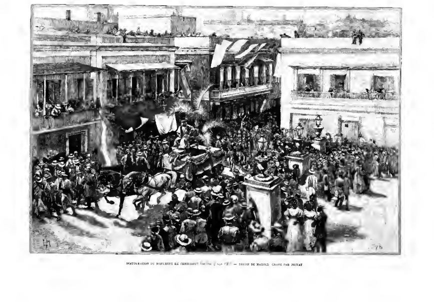
Pour la France une perte de 1 301 563 piastres, représentant un tribut annuel payé par la France à l'île de Porto-Rico, se chiffrant en francs à 4 millions à peu près, suivant le cours de la piastre ! Et c'est un pays qui nous est sympathique et où 3 000 de nos compatriotes ont une situation prépondérante, que serait-ce donc si les habitants nous étaient seulement indifférents ? De pareilles constatations sont attristantes non seulement pour le présent, mais encore et surtout pour l'avenir, qui s'assombrit de plus en plus pour notre influence commerciale et industrielle.

Grâce à un ami de Paris, le docteur Toupet, je fis la connaissance d'un ingénieur, M. Birch, un Catalan, administrateur-liquidateur de la Compagnie française du chemin de fer qui a obtenu la concession d'une ligne faisant le tour de l'île, en desservant les principales localités. Mais ici encore j'apprends des choses fâcheuses pour nous, c'est à croire que toutes nos entreprises dans les pays étrangers sont frappées de nullité dès leur origine, car c'est à peine si sur les 900 kilomètres de chemin de fer que cette Compagnie doit construire, il y en a deux ou trois tronçons de faits, 50 ou 60 kilomètres, et déjà la Compagnie, cependant une œuvre du Crédit mobilier, en est réduite à liquider. Il est vrai qu'elle prétend ne pouvoir continuer son œuvre par suite des exigences toujours croissantes des autorités espagnoles, qui se montrent trop méticuleuses dans un grand nombre de détails sans importance. A cela je répondrai qu'il est étrange que nous rencontrions partout tant d'obstacles insurmontables, tandis que les autres peuples arrivent partout à leurs fins ! Quelque dures que puissent paraître ces vérités, je considère de mon devoir de patriote de les dire, car c'est à ce prix seulement que nous pouvons espérer la réaction nécessaire au relèvement de notre influence commerciale et industrielle, que tant de tentatives mal combinées ou mal conduites compromettent partout, en servant indirectement les intérêts de nos adversaires, toujours habiles à profiter de nos fautes.

La capitale, assez bien fortifiée, est défendue, du côté de la passe donnant entrée dans le port, par le fort d'El Morro, au-dessous duquel se trouve le cimetière, qu'il est intéressant de visiter. Comme il est situé sur le bord de la mer, le sol, très humide, oblige à garnir les tombes de parois de briques cimentées afin d'éviter la fermentation des corps.

Ces constructions n'étant pas à la portée de toutes

1. Sa dernière œuvre, qui vient de paraître en livraisons, est un livre populaire intitulé *Puerto Rico y su Historia*.



INAUGURATION DU MONUMENT DE CHRISTOPHE [illegible] — DESSIN DE MAROLD, GRAVÉ PAR PRIVAT

les bourses, les autorités ont construit une sorte de mur d'environ 3 mètres d'épaisseur, d'une longueur de 80 ou 100 mètres sur 6 mètres de hauteur; ce mur est divisé par des rangées de niches superposées sur cinq ou six rangs, ayant l'aspect de l'entrée d'un four, fermé par une dalle en marbre où sont inscrits les noms, âge, etc., de celui qui y est placé après sa mort, pour une période déterminée suivant la location payée par la famille du défunt. Un trottoir, couvert par une galerie ou arcades, protège cette construction contre la pluie et du soleil, et abrite en même temps les visiteurs.

Il y a peu de monuments, en dehors de la caserne et de l'hôpital militaire, auxquels on ne peut donner ce nom que par comparaison avec les autres édifices. Le palais du gouverneur ou la Portaleza occupe une belle position, dominant l'entrée du port, et donnant une première impression très favorable aux étrangers qui approchent pour la première fois de cette partie de l'île. La Plaza Alphonse XIII est un beau quadrilatère entouré du Palais municipal, qui avec ses deux tours ressemble à une église, du tribunal, des cercles. L'un de ceux-ci porte le nom de Société Royale Économique des Amis du pays. Quoique non politique, il est plus spécialement fréquenté par les libéraux de l'île, lesquels subissent moins les préjugés de races. On a donné dans le grand salon la place d'honneur à un tableau d'un artiste local, Lovera, qui est doué d'un véritable talent. Ce tableau représente un pauvre nègre aux traits abyssins, qui, tout en fabriquant des cigares, fait l'école à un groupe d'enfants blancs et noirs.

Ce nègre est un nommé Rafaël Cordero, dit le Maestro, né en 1790, mort en 1868, dont l'histoire, toute de dévouement à l'idée de l'instruction populaire, serait utile à étudier pour les esclavagistes.

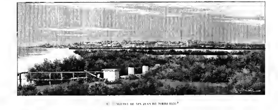
Il acquit péniblement un modeste savoir, par un labeur acharné en dehors des heures prises par le travail quotidien, et il en fit profiter généreusement la jeunesse des deux races, sans en retirer lui-même d'autres bénéfices que la satisfaction du devoir accompli.

III

Traversée de l'île du nord au sud. — Les *bugghies* américains. — Paysages le long de la route. — Les cantonniers gendarmes. — Déjeuner à Caguas. — Passage à gué de plusieurs rivières. — Arrivée à Ponce.

La traversée de Porto-Rico du nord au sud est de 137 kilomètres, en partant de la capitale jusqu'à Ponce, la plus grande ville de l'île. Un service postal est organisé à l'aide de *bugghies* américains, sorte de voitures à quatre roues, très légères, pouvant contenir quatre voyageurs sous la capote de cuir qui protège de la pluie et du soleil, le cocher est également abrité sur son siège, où l'on peut placer ses bagages. La construction et les matériaux employés pour ces voitures sont si bien combinés et solides, que, malgré l'apparence grêle de toutes leurs parties et particulièrement des roues, si minces qu'elles font ressembler ces voitures à de grandes araignées, ces véhicules passent par des chemins dont ne sortiraient pas indemnes nos voitures d'apparence plus solide. La location de la voiture pour deux ou trois personnes coûte 31 piastres 25 cents, ce qui n'est, somme toute, pas trop cher, si l'on tient compte qu'on doit changer sept ou huit fois de chevaux pour faire ce voyage de 15 ou 16 heures.

A 5 heures du matin la voiture, attelée de deux petits chevaux maigres et énergiques, arrivait à la porte de l'hôtel Bonita. Elle s'enleva vivement, sous l'effort de nos courageux coursiers, dont les fers, résonnant sur les galets qui servent au pavement des rues, lançaient de multiples étincelles. Nous atteignons les portes de la ville, et nous passons près de la gare du chemin de fer de Piedras, que nous longeons pendant quelque temps. La route, dirigée vers le sud, est bordée de nombreuses villas entourées de jardins fleuris et ombragées de toutes les essences qui produit la flore tempérée et tropicale. A l'extrémité de cette sorte



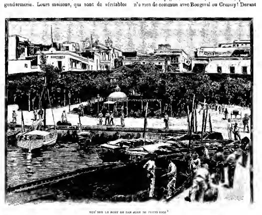
L[illegible] DE SAN JUAN DE PORTO RICO[1]

1. Dessin de Bertrault, d'après une photographie.

de faubourg de San Juan nous nous arrêtons au village de Santurce, où l'on change notre voiture, presque neuve, contre une autre ayant un plus long usage, les premières servant surtout pour la ville et ses environs.

Nous continuons notre route au milieu d'une végétation luxuriante, qui étale à nos yeux la variété infinie de ses produits, la plupart nouveaux pour nous. La route est très bonne, entretenue avec soin par des cantonniers blancs, qui sont employés à un double usage : d'abord l'entretien des routes, et ensuite le service de gendarmerie. Leurs maisons, qui sont de véritables nombre de bandits au supplice de la *garote*. Il offre en même temps des positions à de nombreux anciens soldats, parmi lesquels tous ces cantonniers sont recrutés.

Les champs de canne à sucre, les buissons de caféiers, les superbes palmiers balançant leurs larges panaches et dominant tout ce qui les entoure, les cours d'eau que nous traversons au milieu de sites variés à l'infini, nous enchantent à chaque pas, et mes aimables compagnons déclarent, sans hésiter, que cela n'a rien de commun avec Bougival ou Croissy ! Durant



VUE SUR LE PORT DE SAN JUAN DE PORTO RICO[1]

blockhaus, sont construites en pierres dures ; elles sont carrées, et ont un étage surmonté d'un toit en terrasse d'où il serait facile de tirer sur les assaillants, le cas échéant. Leur costume est en coutil bleu à légères raies blanches, garni de parements et pattes en drap rouge, ils sont coiffés d'un chapeau de paille orné d'une cocarde. Leur armement, le même que dans l'armée, se compose d'un fusil d'ordonnance et d'un sabre-baïonnette qui ne les quitte jamais, même pendant leurs travaux sur la route. Ce système me paraît excellent pour les pays peu sûrs ; c'est grâce à lui qu'a cessé le brigandage, qui menait jadis un grand

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*

une montée, nous descendîmes de voiture pour soulager nos chevaux, et nous nous mîmes à cueillir les jolis fruits rouges du caféier, qui ressemblent à des cerises, et qu'on peut sucer pour extraire de la pulpe un jus assez agréable.

En sortant de la capitale, le pays offrait jusqu'ici de grandes vallées, puis quelques ondulations entre lesquelles passait la route. Après Caguas, il devient très accidenté. A peine nous remettons-nous en route que nous gravissons des collines boisées, et traversons des ravins profonds, sur des ponts solidement construits. Une série de lacets pittoresques se succèdent ensuite sans interruption, laissant à chaque instant se dérouler sous nos yeux des paysages féeriques, des

perspectives idéales qui font envier les habitants de ces lieux enchanteurs. Les maisons sont plantées pittoresquement sur le sommet de petites collines, au pied desquelles coule un torrent dont les eaux transparentes reflètent les rayons d'un soleil resplendissant. Vers midi, nous traversons à gué la rivière torrentueuse, le rio Carite, qui prend sa source près du mont Torio, arrosant cette région du sud au nord et qui prend au-dessus de Cayey le nom de Rio de la Plata. Ce passage nous permit de juger de la vigueur de nos petits chevaux, hauts comme des poneys, et montrant dans les moments difficiles un courage étonnant. C'est aussi en ces endroits qu'on peut juger de l'habileté des cochers de Porto-Rico, qui feraient, par leur hardiesse et leur habileté, pâlir la renommée de nos cochers français ou anglais. Vingt minutes après avoir franchi cette rivière, la route obliquant vers le sud-ouest, nous pénétrons dans le faubourg de Cayey, habité par les nègres, très typique avec ses paillotes, dont les feuilles de palmier ont fait tous les frais. Quelques minutes de marche par les rues moins bien entretenues que la route nous amènent à la *posada*, l'unique auberge de Cayey, qui n'en a pas moins pour ceis 12 452 habitants. C'est une ville sans intérêt, comme le sont d'ailleurs la presque totalité des villes du pays. La plus typique et la plus remarquable est celle d'Aguadilla, sur la côte nord-occidentale. Je n'ai malheureusement pu la visiter.



SÉCHAGE DU CAFÉ[1] (PAGE 423)

A 1 heure et demie, après avoir avalé tant bien que mal un déjeuner inénarrable, nous remontons en voiture, et nous continuons à gravir la montagne, dont une végétation abondante recouvre toutes les aspérités. C'est ainsi que nous atteignons Aibonito, au delà de quelques jolies maisons entourées de riants jardins, qui leur donnent un faux air de nos villes d'hivernage.

La route à partir de cette ville, qui en est le point culminant, commence à descendre, parfois très rapidement, ce qui n'empêche pas notre cocher de lancer ses chevaux à fond de train. Son allure est souvent effrayante sur une route bordée de précipices dans lesquels nous aurions toutes les chances possibles de rouler en cas de chute de notre attelage, heureusement nos vaillants petits chevaux ont le pied sûr, on peut avoir confiance en eux et en l'habileté prodigieuse des conducteurs. Aussi atteignons-nous sans accident Coamo (10 537 habitants), dont je m'abstiendrai de parler, pour la raison fort simple que je n'en saurais rien dire. Ici nous ne changeons plus seulement de chevaux, mais encore de cocher et de voiture. Nous traversons la ville, nous passons devant quelques maisons assez belles, puis nous reprenons la route, qui est toujours aussi attrayante, quoique moins accidentée que la partie que nous venons d'en parcourir. Notre prochaine station est à Juana Diaz (21 032 habitants), où nous arrivons à la nuit, laquelle est tombée d'ailleurs si subitement que c'est à peine si nous nous en sommes aperçus. L'endroit où nous nous arrêtons précède un peu la ville, il ressemble beaucoup à une de nos petites fermes encloses de haies vives; la porte est fermée par de grosses barres de bois qui la défendent contre les indiscrets. Comme il n'y avait aucune lumière et personne pour répondre à l'appel de notre conducteur, nous dûmes attendre plus de trois quarts d'heure au milieu de la route avant qu'un gamin ne vînt enfin avec des chevaux de relais. L'obscurité était si grande que l'on ne distinguait pas un homme à cinq pas de distance, circonstance peu faite pour rassurer mes compagnons, qui craignaient toujours quelqu'une de ces attaques subites, si fréquentes dans les livres des voyageurs qui ont surtout parcouru le monde en chambre! Des milliers de lucioles au vol léger et lumineux embrasaient de leur phosphorescence les

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*



VUE GÉNÉRALE D'AGUADILLA. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

buissons qui bordaient la route. Quelquefois les plus bardies venaient se poser sur nos genoux, nos épaules et nos chapeaux, et y faisaient une tache lumineuse semblable au frottement d'une allumette. L'anxiété de mes compagnons s'augmente encore à la nouvelle que peut-être nous ne pourrons pas franchir une rivière qui se trouve sur notre route, ce qui nous obligerait à passer la nuit dans un village voisin, pour y attendre la baisse des eaux, très fortes depuis la nuit précédente.

A 8 heures, nous repartons enfin. Confiant dans ma bonne étoile, j'étais persuadé par expérience que nous nous en tirerions au mieux; je savais en effet qu'il ne faut jamais en ces matières croire plus de la moitié de ce que vous disent les indigènes. A 8 heures un quart nous atteignons le rio Jacaguas, que nous traversons sans peine. Une demi-heure plus tard nous étions devant le rio Bucana, rivière qui devait nous barrer la route : elle était en effet torrentueuse et assez haute; cependant, après les tours de force de nos petits chevaux et les preuves de solidité des roues de notre voiture, je ne considérais pas notre passage comme chose impossible. Je crus bien faire en stimulant un peu l'amour-propre de notre cocher, qui hésitait à se lancer en avant. Sous l'aiguillon de la vanité il se décida à tenter le passage : ayant sur sa recommandation placé nos bagages sur les sièges et nous par-dessus, nous nous assujettîmes de notre mieux en nous accrochant aux armatures en fer de la capote qui nous recouvrait. Une fois que tout fut prêt, le cocher amena sa voiture dans l'endroit qui lui parut le plus favorable pour s'élancer dans la rivière menaçante. Puis, d'un vigoureux coup de fouet il enleva ses chevaux, qui nous entraînèrent aussitôt au milieu du torrent dont l'eau passait dans la voiture et la soulevait d'une manière inquiétante. Ce fut une seconde d'anxiété, car si nous ne sortions pas de là rapidement, notre voiture devenait le jouet des flots et nous courions le risque d'être tous noyés. Heureusement que notre cocher ne perdait pas la tête; il excitait ses chevaux de la voix et du geste, et les courageuses petites bêtes firent un suprême effort qui les porta un peu en avant. Reprenant pied, en un bon coup de collier elles nous sortirent du danger, et arrivèrent haletantes au sommet de la route, où nous leur laissâmes le temps de reprendre haleine. Nous arrivâmes sans autre incident, à 9 heures et demie, à Ponce. Nous avions fait 137 kilomètres en seize heures, y compris le déjeuner.

IV

Ponce, la plus grande ville de l'île. — Vue générale de la ville. — Coutumes locales. — Le chemin de fer. — En route pour Yauco.

Ponce est une ville de 42 705 habitants. Elle est située dans une plaine à quelques kilomètres de la mer, où se trouvent son port et un de ses faubourgs; elle ressemble à la plupart des villes coloniales : les rues sont mal entretenues, boueuses et impraticables autrement qu'en voiture ou à cheval quand il pleut, ou poussiéreuses jusqu'aux chevilles en temps sec, ce qui rend indispensable l'usage des buggies, même pour les courses les plus courtes. Quelques trottoirs se rencontrent par ci par-là, mais sont insuffisants pour la promenade ou les affaires. Les maisons, assez bien construites, ont la plupart un étage surmonté d'une terrasse; des vérandas en bois en garnissent les façades. Un assez grand nombre de maisons sont tout en bois sur le modèle qu'on rencontre dans toutes les colonies, à un seul étage élevé sur pilotis et large véranda sur la rue.

L'hôtel *Francés*, où nous logeons, est tenu par des Corses ou plutôt par une Corse, qui est d'une activité surprenante. Le confort laisse beaucoup à désirer. Nous devons coucher dans des remises où l'on trouve, pour tous meubles, des lits en fer et quelques chaises sur lesquelles sont deux cuvettes pour la toilette. C'est, comme on peut le voir, bien sommaire, mais c'est à prendre ou à laisser, toutes les chambres étant occupées par des personnes habitant les plantations, qui sont venues pour des fêtes. Fort heureusement la table est bonne et le vin pas mauvais, choses assez rares quand on voyage dans ces pays.

La Plaza est une grande et belle place entourée des maisons les plus importantes de la ville; les boutiques des pharmaciens sont luxueuses, car ce commerce est fort en faveur près des habitants.

Au centre de la place se trouve un kiosque pour la musique, qu'entourent de superbes flamboyants aux fleurs éclatantes, dont le feuillage protège les promeneurs de l'ardeur du soleil. Un peu sur le côté, se dresse la cathédrale, misérable église sans aucun style. Le poste des pompiers, très bien monté avec un matériel à bras en bon état, occupe une troisième partie de la place. Dans le cabinet de lecture voisin se trouvent un assez grand nombre d'ouvrages et quelques antiquités caraïbes, seuls restes de la race disparue. Le conservateur m'offre, en souvenir de ma visite, un volume biographique sur les hommes les plus remarquables de Porto-Rico. Je laisse en échange deux livraisons du *Tour du Monde* relatant mon voyage en Malaisie.

Je suis très bien accueilli par les directeurs des principaux journaux. Je visite également deux négociants français, qui vendent en grande partie des marchandises anglaises, allemandes et américaines. Ils me disent tous deux qu'ils préféreraient vendre des produits français, mais que nos fabricants ne veulent ou ne peuvent pas se plier aux exigences de goût des habitants, et encore moins fournir aux prix des étrangers. N'est-il pas triste d'entendre partout la même antienne, qui présage et avant longtemps la ruine de notre commerce et de notre industrie!

Les cavaliers seuls ont conservé dans le harnachement de leurs chevaux un peu de couleur locale. La

selle affecte une forme bien spéciale. Elle est garnie de deux paniers plats, suspendus de chaque côté sur toute sa longueur, ce qui oblige les cavaliers à se passer d'étriers en montant plutôt assis qu'à califourchon, les jarrets reposant sur les bords antérieurs des paniers, de chaque côté du cou des chevaux.

Ces paniers permettent de transporter une foule de choses encombrantes ; c'est également à cheval que les mendiants font leurs tournées régulières dans la campagne, où ils vont toucher leurs rentes, tout comme de parfaits *gentlemen* ! En ce cas les paniers servent à recueillir leurs collectes, souvent assez fructueuses pour faire du métier de mendiant une position quasi enviable pour beaucoup de gens.

Le port, situé à une distance de 3 ou 4 kilomètres au sud, est relié à la ville par une belle route, bordée d'agréables maisons de campagne qui en font une promenade très animée. Un champ de course vient d'être construit ; son inauguration, fixée à une date prochaine, sera un événement pour la région : c'est la première tentative faite en ce genre. A ce propos, je mentionne que Porto-Rico, célèbre jadis pour ses mules, si l'on en croit des géographies classiques, n'en possède plus aujourd'hui.

Le port proprement dit n'a pas un fond suffisant pour les grands navires, qui doivent jeter l'ancre près d'un îlot d'un mille de long environ qui le limite au nord et qu'on nomme la *Caja de Muerto*. Son trafic est assez considérable, mais il m'a été impossible de me procurer des chiffres détaillés.

Un chemin de fer ou plutôt un embryon de chemin de fer, puisqu'il n'a encore que 35 kilomètres et que la compagnie est en liquidation, relie Ponce à Yauco, située à l'ouest, en pleine région de culture du café et centre le plus important de l'émigration corse dans l'île, que je me promets de visiter.

V

Un chemin de fer de Ponce à Yauco. — Yauco et ses 1 300 Corses. — Leur situation. La culture du café, les profits qui en découlent. — Quelques chiffres qui nous intéressent.

La station du chemin de fer, sur la route de la Plage, est loin d'être monumentale : c'est une baraque en planches, non terminée, néanmoins suffisante pour le service de l'unique train que la compagnie réussit encore à maintenir en marche. La voie, d'un mètre de large, est construite sur de mauvais terrains humides, aussi laisse-t-elle beaucoup à désirer en fait de solidité. Moyennant 1 piastre 50 cents par personne, nous prenons nos billets, pour partir à 3 heures de l'après-midi par un temps superbe. La ligne passe à peu de distance de la mer, nous pouvons facilement étudier la côte, notre vitesse n'étant que de 15 kilomètres à l'heure. Nous nous arrêtons aux stations des deux petits villages de Tallaboa, enfouis dans la verdure, près desquels sont les magasins et les dépôts de la compagnie du chemin de fer, qui offrent l'image d'un complet désordre. Heureusement que la superbe baie de Guayanilla, qui se déroule à notre gauche, vient faire diversion à mes pensées ; ce magnifique port naturel, si bien abrité, est appelé à un grand avenir, si les chemins de

RUE DE YAUCO[1]

fer projetés sont construits. La ville de Guayanilla est très pittoresque. Ses 7 805 habitants s'occupent de la culture du café et de la canne à sucre. A 5 heures et demie, le train s'arrête devant la rivière de Yauco, qu'il ne peut franchir, le pont étant en construction. Des bugghies attendent les voyageurs pour les conduire à la ville, située encore à 3 kilomètres plus loin. Elle s'étage presque en gradins sur le flanc d'une colline au milieu de laquelle se trouve la Plaza, qui a à son centre l'église et sur les côtés l'hôtel de Paris, où nous descendons. Une jeune fille corse, d'une bonne éducation, tient seule avec deux domestiques cet hôtel, où prennent pension le curé, homme très intelligent et très fin, deux ou trois fonctionnaires, ainsi qu'un vieux planteur retiré ; tout ce monde donne un air familial à la maison.

Sur 24 411 habitants, Yauco possède plus de

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Tuffe.*

1 300 Français, venant tous du cap Corse. C'est au commencement du siècle que commença cet exode. Un premier immigré y ayant fait fortune attira d'abord sa famille, puis vinrent des cousins, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on atteignît le chiffre actuel de plus de 3 000 Corses, disséminés dans les plantations de café de l'île. A Yauco même, plusieurs de nos compatriotes sont millionnaires, habitent des maisons confortables mais sans luxe, et n'ont nulle envie de retourner dans leur pays. Les bénéfices qu'ils font ici sont d'ailleurs très encourageants : ainsi le café, qui revient en moyenne dans la plantation à 8 ou 9 piastres le quintal (46 kilos), se vend en moyenne 26 à 27 piastres à des commissionnaires qui viennent l'acheter dans les plantations mêmes, et qui épargnent par cela même tous frais accessoires aux planteurs. Ceux-ci font donc un bénéfice net de 18 piastres par quintal en moyenne. On estime ici qu'une plantation de café achetée 100 000 fr. peut en quatre ou cinq ans payer son capital d'achat. La culture du café est assez simple, mais très fatigante, le précieux arbrisseau se plaisant surtout sur les flancs escarpés des montagnes environnantes, dont l'accès est souvent pénible. Les travaux de la cueillette entraînent une surveillance continuelle pour empêcher les ouvriers de briser les branches des caféiers mal placés à leur gré. La production annuelle pour l'île est d'environ 25 millions de kilogrammes, représentant une valeur d'environ 30 millions de francs. La France en achète pour sa part pour près de 4 millions. C'est à peu près le tribut que nous payons à cette île étrangère pour un produit que nous pourrions aisément tirer de nos colonies pour le plus grand bien de nos intérêts.

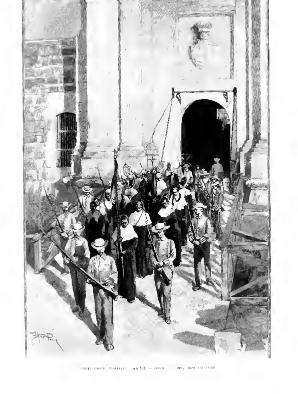
Tout le monde sait que le café n'est autre chose



PLANTATION DE CAFÉ[1]

que les deux noyaux contenus dans l'intérieur d'un petit fruit gros comme une merise; quand les fruits sont mûrs, ils prennent une belle teinte rouge; à ce moment on les cueille et on les transporte dans les magasins où on les sèche sur des cadres en bois préparés à cet effet d'une façon ingénieuse, dont voici la description : suivant l'importance de la plantation, un ou plusieurs hangars sont soigneusement construits en bois ou en maçonnerie; de la base de ces hangars partent à 70 centimètres d'élévation au-dessus de la surface du sol un système de rails en fer, qui s'allongent au dehors bien d'aplomb jusqu'à 8 ou 10 mètres, au-dessus de ceux-ci, à 30 centimètres plus haut, est une autre série de rails moins longs d'un mètre environ

1. Gravure de Ruffe, d'après une photographie.



et ainsi de suite jusqu'à cinq ou six rails superposés, diminuant chaque fois d'un mètre en longueur sur la série immédiatement au-dessous. Sur ces rails sont placées des cuvettes en bois roulant sur des galets en fer, ayant en moyenne 1 m. 75 de long sur 1 mètre de largeur et 25 centimètres de hauteur. Dans ces cuvettes sont versés les fruits frais du café jusqu'au tiers de la hauteur, afin d'en permettre la dessiccation au soleil; dès qu'une surface paraît sèche, un homme armé d'un râteau en bois plein remue les fruits pour que le travail de séchage se fasse régulièrement. Cette opération nécessitant plusieurs jours, suivant l'état de l'atmosphère, il faut le soir rentrer toutes ces cuvettes sous le hangar, et en faire de même quand il pleut. C'est ce qui explique le système de rails indiqué plus haut, qui permet à un seul homme de rentrer promptement toutes ces cuvettes quand il y a urgence. Simplement poussées dans le hangar *ad hoc*, elles viennent s'y placer comme en une immense commode, dont chaque étage de cuvettes représenterait les tiroirs. Les fruits une fois bien secs, on les passe dans des appareils tournants où les grains se séparent et se débarrassent de leur enveloppe, qui est ensuite éliminée par un tamisage soigneux. Le café est alors mis en sacs et prêt à être vendu.

GUAYANILLA[1] (PAGE 417).

Je passe un soir au Cercle français. Je dis français à contre-cœur, car peut-on appeler ainsi des lieux de réunion où l'on rencontre des compatriotes qui ont oublié la langue de la patrie? C'est ce que j'ai toujours eu la douleur de constater partout où sont établies des colonies de Français, qu'ils soient Corses comme ici, Barcelonnettes comme au Mexique, Basques ou Gascons comme dans l'Amérique du Sud ou du Nord; tous ceux qui sont patoisants semblent montrer une telle indifférence, un tel mépris même de la langue nationale, qu'ils ne la parlent jamais et ne l'enseignent pas à leurs enfants. Ceux-ci n'emploient par conséquent que la langue de leur pays d'adoption et montrent souvent une véritable hostilité contre leurs compatriotes des autres parties de la France. Comment s'étonner, devant tous ces faits, de la diminution désastreuse de notre influence et de la disparition de notre langue dans des pays où jadis elles étaient prépondérantes? N'en cherchons pas ailleurs les causes. Elles ne proviennent que de nos fautes, car comment peut-on supposer que les étrangers seraient tentés de faire plus de cas de notre langue que les Français qu'ils voient autour d'eux?

Dans ce cercle, je rencontrai plusieurs Corses auxquels je demandai pourquoi, au lieu d'être venus dans cette île espagnole, ils n'étaient pas plutôt allés au des possessions françaises, et il n'en manque pas, qui offrent un climat favorable aux mêmes cultures.

La réponse fut courte et la même pour tous : « On ne va pas s'établir dans les colonies françaises! » Ce qui équivaut à dire que les exigences mêmes de l'administration espagnole sont préférables à la bienveillance tutélaire pratiquée dans nos colonies.

Le lendemain matin nous reprenions le train de Ponce. Nous admirons en chemin les nombreux pélicans blancs et noirs qui pêchent le long du rivage. Un faucon d'une très petite espèce me fait bien regretter de n'avoir point de fusil. Plus loin j'entends le bourdonnement d'oiseaux-mouches à plumage mordoré brillant sous les rayons du soleil qui commence à chauffer. Au bruit du sifflet de la locomotive, un grand nombre de grues sortent effarées des broussailles, ne sachant où s'envoler pour se protéger contre ce danger inconnu pour elles. A 9 heures et demie nous débarquons sans accident à Ponce.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

Parmi les coutumes locales, on peut signaler celle qui consiste à soigner les maladies au moyen de sortes d'ex-voto : quand un malheureux souffre d'une maladie quelconque, que ce soit à la tête ou dans toute autre partie du corps, ce n'est pas au médecin qu'il s'adresse d'abord, c'est chez le *plateria* ou bijoutier indigène qu'il dirige ses pas. Là il trouve des assortiments de petites figures en argent estampé représentant la tête, le buste, les oreilles, les yeux, les dents, les bras ou les jambes, suivant les maladies qu'il a ou croit avoir. L'indigène achète la figure qui se rapporte à son mal, la porte à l'église et la fait bénir par le prêtre, auquel il la laisse pour l'attacher dans un cadre, formant généralement le fond sur lequel se détache la statue du saint le plus influent de l'endroit; puis il assiste à de nombreuses messes, ou, si c'est impossible, se contente de se suspendre au cou son amulette, dont il attend avec force prières sa guérison.

Les mêmes pratiques sont également en usage pour la guérison des maladies des animaux domestiques, tels que chevaux, vaches, chiens, etc.

VI

Retour à la capitale. — Visite à Bayamon chez le docteur Stahl. Sa collection d'antiquités historiques recueillies dans l'île.

Sur la recommandation de notre maîtresse d'hôtel, nous engageons, pour nous ramener à la capitale, un loueur corse, qui m'a paru, à la suite de quelques paroles, être une épave de la Commune. A cela près, que nous importe, pourvu qu'il nous conduise à bon port. Mieux vaut faire profiter de notre argent un compatriote qu'un étranger, c'est une règle à recommander à tous ceux qui voyagent.

A 5 heures et demie du matin, le jour n'étant pas encore levé, il était à notre porte avec sa voiture, dans laquelle nous plaçâmes nos bagages, puis de là nous dûmes aller jusqu'au marché, pour prendre une tasse de café, dans une boutique de nègre, en plein vent, qui rappelait celles des halles de Paris, car dans ce pays il est à peu près impossible de se faire servir quoi que ce soit à manger en dehors des heures réglementaires.

ANTIQUITÉS DES INDIENS BORIQUENOS[1] (PAGE 431)

Nous remontons en voiture et nous ne tardons pas à sortir de la ville, au grand ébahissement des ménagères de toutes les couleurs, depuis les plus blanches jusqu'aux plus noires, en passant par toute la gamme intermédiaire. La plupart fumaient impassiblement d'énormes *puros*, peu faits pour les rendre plus attrayantes.

Le temps ayant été beau la veille, nous traversons sans danger le rio Bucana, si torrentueux lors de notre précédent passage. A midi nous atteignons Aibonito, ville de 6 397 habitants, située sur le point culminant de la route et de la sierra Madre, à 900 mètres d'altitude environ, qui passe pour la plus saine de l'île, les épidémies y sont absolument inconnues : ce serait un excellent point pour y établir un sanatorium où viendraient se retremper les anémiés de la plaine.

Nous déjeunons dans l'auberge unique, où nous sommes servis à peu près convenablement, et nous buvons pour terminer une excellente tasse de café, ce qui est rare dans les pays de production.

A Cayey nous changeons de chevaux; les nouveaux venus sont si sauvages et à peine dressés, qu'ils n'attendent pas le commandement du cocher pour partir avec tant de violence qu'ils cassent une traverse des traits, et nous font perdre une demi-heure pour réparer les dégâts.

Le paysage qui précède Caguas nous paraît encore plus merveilleux au retour qu'à l'aller, c'est à désirer de passer ses jours au milieu de cette belle nature, si captivante qu'on craint de ne pouvoir s'en détacher. Nous changeons encore ici de chevaux, de voiture et de cocher, et le tout nous mène jusqu'à la capitale, où nous arrivons à 8 heures du soir, deux heures après le dîner à l'hôtel Bonita. Aussi sommes-nous obligés d'aller chercher notre repas dans une gargote de la ville, bien heureux encore de trouver des plats exécrables qu'une faim canine peut seule déterminer à ingurgiter.

Le lendemain je vais faire visite à mon excellent ami Don Salvador Brau, qui me communique une lettre d'un docteur allemand, établi dans le pays depuis vingt ou trente ans, le docteur Stahl. Celui-ci m'invite à visiter sa collection d'antiquités trouvées par lui dans différentes parties de l'île. Très flatté et

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

heureux de cette proposition, je télégraphiai aussitôt au docteur que j'acceptais son aimable invitation, et lui donnais rendez-vous pour le lendemain.

Au reçu de mon télégramme, le docteur Stahl vint le soir à San Juan, afin de m'accompagner à Bayamon, de l'autre côté de la rade, où il a sa maison de campagne et ses collections

A 5 heures et demie du matin nous nous dirigeons vers le port pour prendre le *ferry-boat* ou bac à vapeur américain, qui nous fait traverser la baie, dont nous pouvons admirer à notre aise les beautés toujours attrayantes. Un voilier gît piteusement dans les herbes où il a échoué à la suite d'une tempête. Une lame l'ayant soulevé le jeta ainsi par-dessus une bande de terre dont il est impossible de le tirer. Les forçats travaillant à l'arsenal ne perdent pas leur temps, et je suis persuadé qu'ils ne considèrent pas leur séjour ici comme une villégiature appréciée, telle que la Nouvelle-Calédonie l'est pour nos malfaiteurs. En un quart d'heure ou vingt minutes nous atteignons le *pier* où nous attend le train qui dessert ce tronçon de ligne de chemin de fer à voie d'un mètre. Le principal trafic de la ligne consiste, je crois, dans le transport de la glace, qui se fabrique à Bayamon pour l'usage de la capitale et des villes limitrophes. En une demi-heure, à travers de superbes champs de canne à sucre, nous arrivons à Bayamon, qui n'a d'autre intérêt que la collection que j'y viens voir

En arrivant à la maison du docteur, je fus un peu déçu dans mes espérances. Je m'attendais à trouver toutes ses antiquités bien classées et rangées avec ordre, mais au lieu de cela les objets les plus précieux étaient en désordre dans des paniers ou des boîtes, et quant aux gros objets ils étaient pêle-mêle dans une chambre, sur le sol ou sur une tablette, couverts de poussière. Nous étions souvent obligés d'en bousculer plusieurs avant d'atteindre une pièce plus particulièrement intéressante. Il y a là plus d'un millier de haches de pierre dont plusieurs du plus haut intérêt et de toutes les tailles, toutes les variétés de pierres dures y sont représentées, une vingtaine de colliers ou jougs en pierre, dont plusieurs sont curieusement sculptés, des masques très curieux, des mascarons en terre cuite, des idoles de toutes sortes, c'est peut-être la plus belle collection d'antiquités relative à l'histoire des Indiens Boriquenos qui existe au monde

Devant un tel désordre, j'offris au docteur Stahl de lui faire acheter sa collection, mais aux premiers mots je vis que cela était inutile. Il y tient ainsi qu'un avare à son or, et n'a d'autre but que de fonder dans la capitale un musée National, auquel il donnerait sa collection à la condition d'en être nommé le directeur à vie; je le lui souhaite, autant pour lui que dans l'intérêt de la science, qui trouvera là des documents précieux

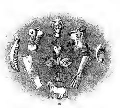
Plusieurs fois par semaine, la bonne musique de la garnison joue sur la Plaza Alphonse XIII, de 8 à 9 heures. C'est là qu'il faut aller pour voir et apprécier la société de la capitale

Je dois à la vérité de dire que peu de femmes sont jolies ou élégantes, le mauvais goût des toilettes frisant souvent le ridicule. C'est au milieu de cette place qu'eut lieu, lors de mon passage dans l'île, la cérémonie de la pose de la première pierre du monument qu'on doit élever à la mémoire de Christophe Colomb

Mon séjour à Porto-Rico est fini. Je vais m'embarquer sur la *Maria-Christina*, qui me mènera à la Havane

J. CLAINE

1 *Dessin de Krieger*



AMULETTES[1] (PAGE 431)

GRAVURES.

28

CARTES ET PLANS

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE,
Rue de Fleurus, 9